Vol. 2 - Fasc. 1

1929 - Anno VII

Studi medievali

Nuova Serie
diretta da

V. Crescini, F. Ermini,
P. Fedele, P. S. Leicht,
E. Levi, L. Suttina
& V. Ussani.

In radice arboris nulla
prorsus apparet pulchri-
tudinis species, et tamen
quicquid est in arbore
pulchritudinis vel de-
coris ex illa procedit.

A. Augustini *Super Johann.*

Casa Editrice
Giovanni Chiantore
Successore Ermanno Loescher
Torino

Conto Corrente con la Posta.

21 Aprile 1929.

SOMMARIO

MEMORIE

ANEDDOTI

1

MEMORIE

Sur les origines de l'épopée.

Depuis vingt ans (*Légendes épiques*, tome I, 1908) on a peu écrit sur l'épopée française. La fulgurante apparition des quatre volumes de Mr. J. Bédier, le silence relatif des années de guerre, peut-être aussi l'intérêt davantage porté vers d'autres sections des études romanes, ont, semble-t-il, découragé les chercheurs, sinon la critique (1). Je ne connais qu'un seul essai digne de retenir l'attention, et bien qu'il remonte à trois années, j'estime qu'il mérite d'être examiné d'un peu plus près (2). Au surplus, en dehors d'Allemagne, il n'a pas été, à mon su, discuté en détail par des juges à la fois impartiaux et compétents. Si je fais tort, en m'exprimant ainsi, à des collègues méritant cette double qualification, je les prie d'excuser une insuffisance d'information tout à fait involontaire, mais que l'indigence des bibliothèques belges justifiera peut-être à leurs yeux.

(1) La critique étrangère n'a pas été généralement favorable à la thèse fondamentale des *Légendes épiques*. Voyez, pour l'Allemagne, SUCHIER, in *Zeitschrift für roman. Philol.*, XXXII (1908), 734; FOERSTER, *Kristian's Woerterbuch*, 1914; VORETZSCH, in *Archiv für neuere Sprachen*, 134 (1916), 294, etc.; en Italie, RAJNA, in *Studi medievali*, III, 331 sq.; GORRA, in *Instituto lombardo*, r. c., 1913-14, 1099, sq.; etc.; on connaît aussi les travaux de SCHÜCK (Suède), SALVERDA DE GRAVE (Pays-Bas), du Russe YARKHO (résumé dans *Romania*, 1926, 524). En France même je m'en voudrais d'insister sur la contre-critique de Mr. Lot, sur l'étude de Mr. PAUPHILET (*Romania*, 1924, 161, sq.), enfin sur ma longue analyse de la *Revue Historique*, CXX (1915).

(2) FR. SCHÜRR, *Das altfranzoesische Epos*, Munich, Max Hueber, 1926.

La principale originalité du livre de Mr. Schürr est très nettement décelée dans son sous-titre « Zur Stilgeschichte und inneren Form der Gotik ». Mais, dès le seuil, l'auteur s'est-il douté qu'il allait susciter la contradiction? Le style gothique date de 1130 environ, et ses débuts ont été plutôt timides et obscurs. Comment instituer un parallèle logique et fondé entre ses caractéristiques et celles d'un art littéraire, qui avait atteint son plus haut degré avant cette date, puisque *Roland* ne peut guère être postérieur à 1120?

C'est pourtant ce que tente Mr. Schürr. Comme il faut s'y attendre, les rapprochements auxquels il se livre sont souvent vagues et contestables (1). C'est la substitution du type à l'individu, l'absence de personnalité de l'artiste, l'indifférence affichée pour les notions de temps et de lieu, l'abus des formules, surtout (et Mr. Schürr y insiste fort) les répétitions, qui portent non seulement sur les mots, mais sur les développements entiers (laisses réduplicatives, dont l'explication doit être cherchée dans l'arrangement musical; à cet égard, Mr. Schürr observe finement qu'elles n'excluent pas une certaine progression de l'intérêt), hyperboles de toute sorte, etc. Il aurait pu ajouter bien d'autres traits et notamment celui-ci, signalé récemment encore avec beaucoup d'à-propos par Mr. Hoepffner (2), à savoir que dans l'épopée « le « héros n'apparaît qu'à la tête d'une armée en des entreprises « guerrières », attitude conservée dans les romans imités de l'antiquité, tandis que à partir d'*Erec* « le héros est tout isolé », c'est à dire qu'en dépit des combats singuliers empruntés à la tradition antique, l'épopée ne connaît que l'action collective et ignore ce qu'on appellera à partir de 1160 *l'aventure*. Et que d'autres constatations l'étude minutieuse du style des plus anciennes chansons eût fournies à Mr. Schürr! Une technique verbale est constituée, qui suppose un assez long temps d'élaboration. Le chevalier, qui s'est choisi un adversaire, s'élance de toute sa vigueur (*tout eslaissié*, Gorm. Is. 308; Ch. Guill. 916) vers lui; il le *va ferir* sur l'écu, qui est chaque fois *frait* et *malmis* (Rol. 3448, 3464, 3483; Go. Is. 123, 168); après quoi il tire l'épée (*le brant d'or enheldi* Go. Is. 182, Rol. 966, 3866, 3887),

(1) L'auteur en a eu conscience. Voyez p. 148 où il reconnaît qu'une comparaison de cette sorte, étant donné la diversité des éléments mis en face l'un de l'autre, est « natürlich undurchführbar ». Entre la voûte en berceau et l'entrelacement des laisses je cherche en vain le rapport direct.

(2) *Mélanges Jeanroy*, p. 437.

le frappe et le *trebuche a terre* (Ch. Gu. 1826; Go. Is. 254) etc., etc. Je m'en voudrais de prolonger cette confrontation: elle est à la portée de tout étudiant sérieux en philologie romane.

En réalité le problème est autrement complexe qu'il n'apparaît dans les premiers chapitres du livre de Mr. Schürr. Dans les époques d'instinct brutal et de faible sociabilité, alors que les modes intellectuelles, le rôle de l'opinion, la publicité se réduisent à quasi rien, la littérature d'un peuple reflète, avec une fidélité moins douteuse, les institutions et les mœurs. Mais il serait dangereux d'omettre, ou, simplement, de sous-évaluer l'apport considérable que constituent, surtout dans notre moyen âge occidental, l'élément artificiel, œuvre des clercs, les lettres latines, la tradition scolaire. C'est à ces facteurs que revient le rôle essentiel, non aux créations timides du génie populaire. En prenant comme critère du « gotischer Geist » l'épopée puis le roman, Mr. Schürr est-il fondé en raison? Lui-même reconnaît, comme je l'ai, à diverses reprises, écrit avec insistance (1), que l'épopée était surtout réservée au public aristocratique et n'intéressait que l'élite guerrière (2). Mais pourquoi alors faire abstraction des autres genres, de l'histoire, de la légende pieuse, des écrits latins surtout, qui tiennent une place si considérable, dans la culture du XIIème siècle? Est-ce qu'il est contestable que le « gotischer Geist » s'est infiltré dans tous les écrits qui occupaient davantage les clercs que les narrations épiques en langage vulgaire? L'est-il, un instant, que ces mêmes clercs ont rêvé d'un compromis entre l'antiquité, interprétée il est vrai assez librement, et les thèses sociales et spirituelles du temps?

Voilà ce qu'on cherche en vain dans ce livre, où l'auteur, s'appuyant sur d'excellentes cautions historiques, a pourtant esquissé un tableau général de la société du temps. Il aurait pu tirer, par exemple, du *De Vita sua*, de Guibert de Nogent, des témoignages significatifs d'un esprit qu'il lui était loisible d'appeler « gotique », bien que la désignation me plaise moins qu'à lui. Il se serait, en tout cas, prémuni contre une certaine unilatéralité par quoi pèche son livre. Lorsqu'il déclare, par exemple, « ungotisch » (3) l'indi-

(1) Dès 1901, dans le *Bulletin de folk-lore*, reproduit dans les *Études critiques*, etc. (1909, p. 69); cfr. *Le Français à la tête épique*, p. 127.

(2) p. 157-8.

(3) Et ainsi eût-il évité de déclarer « ungotisch » d'autres phénomènes intellectuels, qu'il essaie en vain de dissocier des premiers (voir not. p. 220, 228-9, 253).

vidualisme déjà si fort au XIIème siècle (et dans toutes les renaissances), il oublie qu'à la date où Chrétien signe attentivement tous ses ouvrages, où Gautier d'Arras et d'autres critiquent âprement leurs confrères, les documents, fournis par les comptes des églises et abbayes, nous révèlent des dynasties de constructeurs, dont l'orgueil s'affirme, et qui se comparent eux-mêmes dans des inscriptions à Dédale, à Polygnote, aux dieux antiques, à « Dieu « lui-même », ce qui est le comble de l'immodestie (1).

De même il aurait dû insister davantage sur la tradition antique dans nos premiers textes, ce qui lui aurait facilité la transition des chansons de geste à des imitations de l'Antiquité qui ne sont guère, surtout *Thèbes*, que la substitution de noms de personnes et de lieux grecs à ceux de l'épopée carolingienne, les caractères des principaux héros, leurs sentiments, leur manière de combattre, etc., étant, comme le montre Mr. Hoepffner (2), un simple décalque de l'épopée.

Cela ne veut pas dire que Mr. Schürr ignore la part qu'il convient de restituer à la culture antique dans la formation artistique et littéraire des plus grands siècles du moyen âge. Mais une tradition de son pays le force, en quelque sorte, à maintenir en face d'elle un courant germanique, qui se traduit par la persistance de la *Sagenbildung*, trop méconnue il est vrai par Mr. Bédier et les partisans de sa doctrine, mais dont il y aurait péril à s'exagérer la proportion agissante dans cette création générale qu'est l'architecture ogivale en art, la narration épique ou arthurienne en littérature. Lorsque Mr. Schürr nous dit quelle est l'erreur de ceux qui partent d'une dévotion à des reliques, pour mettre en branle l'imagination littéraire, et qu'il propose de renverser les termes du problème, il a tout à fait raison (sauf dans des cas particuliers, comme ceux de *Fierabras*, du *Pélerinage*, etc....). Mais lorsqu'il généralise cette observation et voit partout des clercs puiser à pleines mains dans la tradition populaire et, d'abord en s'inspirant de thèmes qui leur sont familiers (le *Boeci* provençal), ensuite en s'abandonnant à cette tradition et en abordant les

(1) M. DE MÉLY, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, séance du 31 octobre 1919. Les noms de 360 architectes français y sont réunis pour la période allant du XIIe au XVe siècle.

(2) M. H. parle (*Mélanges Jeanroy*) du roman de Thèbes; mais il aurait pu, pour ceux qui ont suivi, faire une démonstration presque aussi décisive. Voyez, par exemple, ***Troie***, 1190; 1261 (l'amour en coup de foudre), 2069 sq., 2400, 2723, 2825-8 (la chanson), 3380 (l'olivier), 4003, etc., etc....

sujets héroïques, se mettre à l'école d'une poésie dont nous n'avons presque aucune attestation formelle, il me semble, à son tour commettre le péché qu'il reproche au maître français d'avoir commis. Ce n'est pas le seul entraînement qui résulte pour lui d'un certain esprit systématique, dont témoigne son exposé. Parce que certains chants religieux des premiers siècles adoptent la forme des séquences et non la rigueur strophique, on le voit, au mépris de la leçon que nous donnent nos premiers poèmes romans, opter pour l'antériorité de cette forme sur la disposition régulière dans l'épopée, et expliquer, par exemple, la construction strophique de l'admirable et à demi épique *Alexis* comme « eine « Umbildung der ungleich langen assonierenden epischen Laissen « nach dem Muster der lateinischen Hymnenstrophe » (P. 26), ce qui est le comble de l'arbitraire et le contraire de toute vraisemblance.

La répugnance de Mr. Schürr à restituer à la culture antique ce qui lui revient en droite succession se conçoit d'autant moins, qu'il met, plus loin, un empressement peut-être excessif à reprendre à son compte les vues de Mrs. Brinkmann et Frantzen, selon lesquelles la lyrique d'amour, en tant qu'elle n'est que le « preislied », aurait des origines toutes proches dans les courts poèmes latins, écrits sous les deux premières dynasties à la gloire de telle princesse ou de telle grande dame et, qui auraient fini par être traduits et adaptés, à une époque où la femme ne comprenait plus le latin, mais restait aussi sensible à ces hommages des lettrés (1). Et c'eût été le moment d'examiner, comme l'a fait Mr. Delbouille avec une documentation infiniment plus abondante, si des genres d'allure populaire tels que la pastourelle, n'avaient pas leur source dans les mêmes officines cléricales où l'on forgeait laborieusement des poèmes en l'honneur d'un roi, d'un évêque ou d'un abbé.

Pourquoi donc les poèmes épiques de ces mêmes clercs, dont certains sont contemporains des chansons de geste, n'auraient-ils pas exercé une influence appréciable sur la composition de celles-ci ? Justement il manque dans la démonstration de Mr. Schürr qui a du moins le mérite, trop peu reconnu jusqu'ici en France, d'avoir tenté une explication du « phénomène épique », deux chaînons, dont ces laborieuses et médiocres compositions latines me semblent devoir fournir au moins un.

(1) Voyez Dante, *Vita Nova*, XXV : « .... anticamente non erano dicitori d'amore in lingua volgare, ecc. ... ».

Et cela me ramène à la partie vraiment originale de son œuvre, dont les deux cent dernières pages n'ajoutent rien d'essentiel à ce que nous connaissons de l'histoire du roman français, de Benoit de S.te More à Jean de Meung. Il s'agissait donc, pour Mr. Schürr, de montrer par quelle évolution lente et progressive s'est constituée la chanson épique. Du moment qu'on n'accepte pas aveuglément la thèse du « miracle » du XIème siècle, qui est celle de Mr. Bédier, il fallait mettre à profit les maigres vestiges et témoignages des siècles précédents.

Reconnaissons que les chapitres où il expose sa manière de voir propre sont les meilleurs de l'ouvrage de Mr. Schürr. Tout d'abord il tire un parti excellent des trop rares documents qui nous restent de l'ancienne langue avant le XIIème siècle. Le rapprochement qu'il fait entre la cantilène d'Eulalie et le chant germanique sur la bataille de Saucourt est opportun: on y voit, dit-il, les deux langues vulgaires se substituant au latin, langue de l'Église, dans un éloge, qui, sacré ou profane, continue une tradition nous ramenant aux premiers siècles du christianisme oriental. L'hymne, introduite dans la liturgie, était consacrée aux héros de la foi. Grâce à S.t Hilaire de Poitiers, à S.t Ambroise et surtout à Prudence, elle fut peu à peu nationalisée dans les trois pays qui devaient donner les grandes littératures romanes, et on s'explique sans effort qu'une évolution lente, mais naturelle, laïcisa peu à peu ces glorifications pieuses et en valut le bénéfice flatteur aux princes et aux seigneurs qui s'étaient vaillamment comportés.

Comment, arrivé à cet endroit de son ingénieuse démonstration, M. Schürr n'a-t-il pas songé à mettre à contribution (plus généreusement que M. Salverda de Grave ne l'avait fait) les chansons d'accent populaire que Du Méril a publiées dès 1843? Dans ses recueils de *Poésies populaires latines*, mais surtout dans le premier, il aurait trouvé de précieuses attestations, allant depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle de Guillaume le Conquérant (1087). Sur ce dernier prince on a composé, entre bien d'autres qui sans doute ont disparu, deux « planch » qui méritaient d'autant plus d'être examinés qu'écrits en rimes plates, l'un en décasyllabes, l'autre en octosyllabes, ils nous montrent la versification, qui devait triompher dès 1150 dans nos lettres, déjà familière aux clercs obscurs, dont la médiocre littérature ne chômait pas en face de celle destinée aux illettrés.

En analysant ces chansons (et notamment celles sur Charle-

magne, sur l'abbé Hug, etc.) on note les mêmes éléments constitutifs que dans les déplorations familières à nos poètes épiques, et qu'à leur suite Chrétien n'a pas dédaignées (1). Et c'est d'abord l'indication du deuil général (cmp. *Alexis*, LXXXVI; *Rol.* 2907-9); c'est ensuite l'invocation à la mort (*Alexis* LXXXVIII, d., *Rol.* 2936, sq.). Le héros ne pourra être remplacé (*Rol.* 2902, sq.; 2926, sq.), puis vient son éloge physique (*Alexis*, LXXXXVII *a-b*; *Rol.*, 2916; *Canc. Guil.* 2000-01). Lorsqu'il s'agit d'un guerrier, c'est, enfin, l'énumération de ses conquêtes. Tout cela est d'usage courant dans les dites chansons et a passé intégralement dans l'épopée (2).

Je n'imagine pas que M. Schürr ait dédaigné des coïncidences aussi significatives. En tout cas, elles étaient dignes de sa critique. Dès l'instant où il opposait aux théories plus anciennes celle d'un chant inspiré par la dévotion féodale (ce dont les confirmations historiques sont moins rares que celles d'une collaboration mystérieuse des jongleurs et des moines), il se devait de ne rien omettre qui pût l'acheminer au terme de ses recherches. Comme lui, je crois que c'est dans la déploration qu'est l'embryon du poème des XI[e]-XII[e] siècles (3). J'aurais voulu toutefois, qu'il précisât davantage sa pensée, et, notamment, qu'il se souvînt des diverses significations du mot *geste* (4). Mais, surtout, j'ai cherché en vain dans son livre les raisons d'une amplification qui ne remonte qu'au XI[ème] siècle (on a toutes raisons de le croire) et qui revêt ces modestes compositions de la véritable armature épique. Il est commode à Mr. Schürr d'écrire que j'ai « poussé à l'extrême la

(1) Voyez celle d'Énide sur le corps d'Érec, qu'elle croit mort (4616, sq.), celles de l'entourage et de Cligès (5795, sq. 6238 sq.) sur le corps de l'impératrice de Byzance, celles de Lancelot et de la reine Guenievre (*Lanc.*, 4215, sq.; 4281, sq.), mais, avant cela, celle de Progné sur *Philomena* (979, sq.) et déjà dans *Thèbes*, 6400, sq.

(2) Voyez *Le Français à la tête épique*, 99-101 et les notes. La *Todtenklage* est un vieux motif-épique, comme l'a montré ZAPPERT, *Virgil's Fortleben im Mittelalter*, p. 11 (voir les notes). L'antiquité gréco-romaine le connaît et en use; Virgile dans l'*Énéide*, 2, 486; 679, nous montre le *vocero* des femmes, emplissant la demeure; le désespoir bruyant des proches 11, 215; les regrets d'une vie importune 9, 493; 12, 879; les violences que se fait le survivant dans son désespoir 4, 599; 4, 673; 11, 38, 877; 12, 155 — 5, 685; 12, 602; comp. 4, 391; 9, 501; 10, 845; 11, 87; le détail des cheveux (ou de la barbe arrachée) est là-bas noté. Pour les larmes du héros ou l'entourage, *ibid.* 1, 222; 2, 270; 6, 454, 699; 8, 559; 9, 251, 292; 10, 789; 11, 29, 41, 454, etc....

(3) Et c'est aussi la thèse de M. FUNCK-BRENTANO, *Le Moyen Age*, p. 49: « La chanson de « geste est la chanson du lignage etc.... ».

(4) *Geste* est huit fois dans *Roland*, dont cinq fois avec le sens de source écrite (1443, 1685, 2095, 3262, 3742); 4002, il pourrait signifier récit épique; il est précieux de noter que, 788, il veut dire « lignage », sens qu'on retrouve dans *Go. Is.* 219; *Canc. Guill.* 220 et 2100. Le sens littéraire français est dans cette *Canc. Guill.* 1260: « E de la geste li set dire « les chancuns ». C'est un raccourci de toute l'évolution du genre.

« pensée déjà exprimée par M. Tavernier d'une dépendance du « poète érudit de *Roland*... de l'épopée latine du moyen âge » en soutenant que j'ai voulu « dériver l'épopée française avec tous ses motifs « et ses éléments stylistiques de celle-ci dans une transmission inin- « terrompue, etc. » (P. 111). Ce sont là des exagérations plaisantes de ma thèse, destinées à la ridiculiser quelque peu et, en tout cas, à l'affaiblir. Ajouter, comme il le fait (ibid.), que s'il admet, lui aussi, le passage dans le langage populaire de l'épopée latine médiévale, c'est à la condition qu'il se soit opéré dès le IXème siècle, c'est tomber dans le conjectural et fournir des armes bien gratuites à la thèse adverse. En somme, si Mr. Schürr avait consenti à renoncer à certains rapprochements, souvent aussi vagues qu'ambitieux, entre les arts, la philosophie et les lettres, s'il s'était documenté davantage sur les poètes latins des XIème et XIIème siècles et s'il s'était borné, comme il l'a fait dans quelques-uns des chapitres de son livre, à équilibrer une théorie, plus saine que celle des devanciers, de la genèse *interne* de l'épopée, il aurait composé une œuvre synthétique, à peu près irréprochable. Faisons-lui confiance dans l'avenir et attendons-le dans des essais à la fois plus modestes et plus personnels.

M. WILMOTTE.

Une nouvelle théorie sur les Serments de Strasbourg.

Nithard, au troisième livre de ses *Historiae* (1), rapporte que le 14 février 842, Charles le Chauve et Louis le Germanique, alors en guerre contre leur frère, l'empereur Lothaire I, opérèrent leur jonction à Strasbourg et y prirent l'un vis à vis de l'autre, des engagements solennels (2).

Les deux rois, s'adressant chacun à son armée, exposèrent d'abord les raisons pour lesquelles ils avaient conclu entre eux une alliance défensive contre Lothaire. Ce discours est reproduit en latin; mais l'auteur indique qu'il fut prononcé en langue germanique (*teudisca ... lingua*) par Louis, puis en langue romane (*romana lingua*) par Charles.

Ensuite chacun des deux rois prête un serment aux termes duquel il s'engage à aider et à secourir son frère. Ce serment est destiné à être entendu et compris par les guerriers du roi co-contractant. Tout naturellement, Louis se sert donc du roman — langue des soldats de Charles — et Charles du germanique — langue des soldats de Louis.

Enfin pour rendre cette alliance plus solide encore, on fait intervenir les deux armées. Si les rois sont bilingues, les soldats ne le sont point; aussi chacune des deux troupes se sert-elle de sa langue propre (*quique propria lingua*): celle de Charles, du roman, celle de Louis, du germanique. Les guerriers promettent de re-

(1) Au c. 5; pp. 35 ss. de l'édition E. Müller (*Nithardi Historiarum Libri IIII*, Hanovre, 1907; *Scriptores rerum germanicarum in usum scolarum*); pp. 100 ss. de l'édition P. Lauer (Nithard, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, Paris, 1926; *Les Classiques de l'histoire de France au Moyen Age*).

(2) Sur les événements, voir: F. Lot et L. Halphen, *Le règne de Charles le Chauve*, I (Paris, 1909; *Bibl. de l'École Prat. des Hautes Études*, Section Phil. et Hist., fasc. 175) et l'ouvrage ancien, mais resté fondamental, de G. Meyer von Knonau, *Ueber Nithards vier Bücher Geschichten*, Leipzig, 1866.

fuser leur aide à leur seigneur si celui-ci n'est pas fidèle à son serment.

Nithard reproduit le texte roman des engagements pris par Louis le Germanique et par l'armée de Charles le Chauve et le texte germanique des engagements pris par Charles le Chauve et par l'armée de Louis le Germanique.

Il n'y a aucune raison de mettre en doute le témoignage de Nithard. L'auteur a participé aux événements qu'il raconte. Il occupe, parmi les partisans de Charles le Chauve, une situation en vue; il a exercé un commandement à la bataille de Fontenoy-en-Puisaye, le 25 juin 841, et près d'un an plus tôt il a été chargé par Charles d'une mission auprès de Lothaire. Il est donc infiniment probable qu'il a pu se procurer aisément le texte écrit des serments prononcés à Strasbourg. Nithard, d'ailleurs, rédige ses *Historiae* peu de temps après les événements, à la faveur des périodes de calme que lui laissent les combats. Son récit constitue une bonne source, œuvre d'un homme intelligent, cultivé — il est un produit de la Renaissance Carolingienne — et bien informé (1).

La tradition manuscrite n'est pas de nature à nous inspirer de la méfiance. Le texte de Nithard nous est connu par un seul ms. (2): le latin 9768 de la Bibliothèque Nationale, à Paris. Les feuillets de ce *codex* contenant les *Historiae*, datent de la seconde moitié du X^e^ siècle (3). Rien n'oblige à croire qu'il y ait eu plus d'un intermédiaire entre ce manuscrit et l'original.

Il n'y a pas lieu de s'étonner, dans ces conditions, de ce que le témoignage de Nithard ait été accepté par les érudits et de ce que les Serments de Strasbourg aient été tenus jusqu'ici pour le plus ancien monument des langues romanes en Gaule (4).

(1) Sur Nithard, voir W. WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, I[7], Stuttgart, 1904, pp. 233-235; A. MOLINIER, *Les sources de l'histoire de France*, I, Paris, 1901, pp. 229-230; et les divers travaux cités par LAUER dans l'introduction de son édition, pp. XIX-XX.

(2) Un second ms. (Bibl. Nat., Paris, lat. 14663, XV^e^ siècle) n'est qu'une copie du premier.

(3) L'examen de l'écriture indique le IX^e^ ou le X^e^ siècle, plutôt le X^e^ que le IX^e^ (le *g* est fermé, le haut des hastes du *d* et de l'*l* présente souvent comme des amorces de crochets). D'autre part, nous croyons avec MÜLLER (p. XI de l'introduction à son édition) qu'une même main a probablement copié le texte de Nithard et la première partie des *Annales* de FLODOARD, qui lui fait suite. Ceci nous met nécessairement — vu la date de composition de ces *Annales* — dans la seconde moitié du X^e^ siècle.

(4) Une littérature érudite considérable a été consacrée aux Serments de Strasbourg. On trouvera des indications bibliographiques abondantes dans les éditions de MÜLLER et de LAUER. Ajouter un Compte-Rendu critique d'ERNEST MURET sur un travail finlandais de A. WALLENSKÖLD (*Romania*, t. 47, 1921) et, de ce dernier auteur: *Les Serments de Strasbourg* (*Philologische Studien aus dem Romanisch-Germanischen Kulturkreise Karl Voretzsch... dargebracht*, Halle a. d. Saale, 1927).

***

Cette opinion traditionnelle a été contestée récemment par un médiéviste américain favorablement connu par des travaux sur l'époque carolingienne et sur l'histoire d'Allemagne, M. James Westfall Thompson, Professeur à l'Université de Chicago (1). Cet érudit estime que les textes qui font pendant à la version germanique des serments, ont été transcrits par Nithard en latin littéraire du IX^e^ siècle et qu'un copiste du X^e^ siècle, a traduit ce texte original latin, en roman ou ancien français (2). Si les conclusions de M. Thompson étaient admissibles, leur portée serait considérable pour l'histoire de la langue française. Il convient par conséquent d'examiner sur quels arguments elles sont appuyées.

Ces arguments sont au nombre de cinq. Tout d'abord, assure l'auteur, les mots *romana lingua*, employés par Nithard pour indiquer la langue dans laquelle furent prêtés les serments, ne peuvent au IX^e^ siècle désigner une langue romane, ni même le latin vulgaire. Second argument: il n'y avait pas encore à ce moment de langue romane. D'ailleurs, déclare M. Thompson, un serment en roman ne s'expliquerait pas: au moment de l'entrevue de Strasbourg, Charles le Chauve n'avait de partisans que dans le Nord de la Gaule, où la langue dominante à cette époque, était germanique; tel est le troisième argument. Et voici le quatrième: Pourquoi aurait-on à Strasbourg en 842, prêté des serments en roman, quand nous n'en rencontrons jamais au cours des accords conclus, après cette date, entre les fils et petits-fils de Louis le Pieux? Enfin, pour servir de cinquième et dernier argument, M. Thompson groupe, à propos du texte même des serments, une série d'observations philologiques qui lui paraissent de nature à écarter une attribution au IX^e^ siècle.

Nous ne nous reconnaissons aucune compétence pour discuter

(1) *The romance text of the Strassburg Oaths. Was it written in the ninth century?* (*Speculum*, I, n° 4, October 1926).

(2) Voici exactement comment s'exprime M. THOMPSON, p. 412: « It is my opinion that « the alternative text to the German form of the oath was written by Nithard in the usual « Latin of the ninth century, and that some later copyist converted the original Latin « form recorded by Nithard into 'roman' or Old French. The purpose of this article is « to show the probability of this hypothesis ». En note, M. THOMPSON explique que le *usual Latin* dont il parle, est la langue latine écrite, à base de latin classique, mais modifiée dans sa syntaxe et son vocabulaire par le latin de basse époque, en d'autres termes le « latin médiéval », opposé à la fois au latin classique et au « latin vulgaire ».

les observations philologiques de M. Thompson. Cette critique a, d'ailleurs, été faite par deux érudits américains, MM. Lowe et Edwards; nous nous permettons de renvoyer à leur travail (1). Il est évidemment possible que le texte roman dont nous disposons, ne soit pas tout à fait conforme à l'original de Nithard; il a pu subir des retouches et des corrections de la part du ou des scribes qui l'ont transcrit. Tel qu'il a été conservé, ce texte ne peut donc être utilisé avec une sécurité absolue pour l'étude linguistique des dialectes romans au IX[e] siècle (2).

Des formes comme *christian, sagrament, fradre, jurat, conservat* semblent cependant obliger à conclure en faveur du IX[e] siècle. Au X[e] siècle la transformation *a* ton.> *e*, qui apparaît déjà dans la forme *fazet* des Serments, est réalisée; elle l'est déjà dans *Eulalie* (fin du IX[e] siècle): on eût donc trouvé les formes: *christien, sagrement, fredre, juret, conservet* (3).

Les raisons pour lesquelles nous nous refusons catégoriquement à suivre M. Thompson, sont d'ordre historique. Nous ne pouvons admettre avec lui, que le serment de Louis le Germanique et celui des troupes de Charles le Chauve aient été prononcés en latin littéraire médiéval et que ce soit en cette langue qu'ils aient été transcrits par Nithard.

Un premier argument de M. Thompson (4) ne nous retiendra pas longtemps: Pourquoi n'est-il jamais question d'un texte roman, lors des accords conclus entre Lothaire, Louis et Charles, à Meersen en 840, entre Lothaire et Charles, à Péronne en 849, entre les trois frères, à Meersen en 851, entre Lothaire et Charles, à Valenciennes en 853, entre les mêmes, à Liége en 854, entre Charles et Louis, à Meersen en 870 (5) ? MM. Lowe et Edwards ont

(1) Les observations philologiques de M. THOMPSON figurent aux pp. 433 ss. de son travail; leur critique a été faite par LAWRENCE F. H. LOWE et BATEMAN EDWARDS, *The language of the Strassburg Oaths*, in *Speculum*, July 1927, p. 316.

(2) Ni même au X[e]: nous ne savons, en effet, pas d'une manière rigoureuse ce qui a été corrigé lors de la transcription. Voir, au point de vue philologique, la comparaison entre le texte des Serments, tel que nous l'a conservé le ms. et sa traduction en latin classique, en latin parlé du VII[e] siècle (d'après une restitution de l'auteur) et en français du XI[e] siècle, dans F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, Paris, 1900, t. I, p. 144; voir aussi E. KOSCHWITZ, *Les plus anciens monuments de la langue française*, Textes Diplomatiques[8], Leipzig, 1913, pp. 1-3; Textes Critiques[5], Leipzig, 1913, pp. 2-3.

(3) Ainsi que M. M. Wilmotte, professeur à l'Université de Liège, a bien voulu nous le faire observer.

(4) Op. cit., pp. 424-427.

(5) Sur ces diverses entrevues, cfr. RICHTER u. KOHL, *Annalen des Fränkischen Reichs im Zeitalter der Karolinger*, Halle a. d. Saale, 1885-1887; E. DÜMMLER, *Geschichte des Ostfränkischen Reichs*[2], Leipzig, 1887-1888, 3 vol.; J. F. BÖHMER u. E. MUHLBACHER, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*[2], Innsbrück, 1908, h[is] a[is].

fort justement répondu à cette question que lors de ces conventions, les fils de Louis le Pieux n'avaient pas jugé utile d'associer leurs armées aux arrangements qu'ils prenaient entre eux. L'exactitude de cette observation est vérifiée par le fait qu'à l'entrevue de Coblence en 860, à laquelle participèrent Charles le Chauve, Louis le Germanique et leur neveu, Lothaire II (1), tous trois firent usage de la *lingua theodisca* et de la *lingua romana*. Leurs déclarations devaient, en effet, être comprises de leurs armées et notamment des grands de *Francia Occidentalis*, qui avaient en 858 abandonné Charles le Chauve pour Louis le Germanique et qui bénéficiaient à présent, d'une amnistie (2). Il est vrai que M. Thompson assure qu'ici comme en 842, *lingua romana* ne peut désigner que le latin littéraire médiéval. Nous allons voir immédiatement à propos des Serments de 842, ce qu'il faut penser de cette interprétation (3).

Romana lingua n'a jamais au IX^e siècle, d'autre sens, prétend le savant professeur de Chicago. C'est au X^e siècle seulement que l'expression prend le sens de langue romane (4); au IX^e, elle ne s'applique même pas au latin vulgaire parlé, dont les langues

(1) BORETIUS et KRAUSE, *Capitularia regum Francorum* II, Hanovre, 1897, pp. 152-158. Cfr. J. CALMETTE, *La diplomatie carolingienne*, Paris, 1901, fasc. 135 de la *Bibl. de l'Éc. Prat. des Hautes Ét.*, pp. 65-68.

(2) LOWE et EDWARDS, pp. 314-315.

(3) M. THOMPSON (p. 424) invoque aussi le fait, que lors de la paix qui aurait été conclue à Aix-la-Chapelle le 9 janvier 877 entre Charles le Chauve et Louis le Jeune, fils de Louis le Germanique, après la bataille d'Andernach, le texte de la convention aurait été transcrit à plusieurs exemplaires, en langue germanique. Il n'aurait, par contre, pas été fait mention d'une langue romane; confirmation nouvelle de la manière de voir de l'auteur, estime celui-ci. Mais M. THOMPSON n'a pas lu le texte qu'il cite — évidemment de seconde main — sans quoi il aurait vu qu'il n'a jamais été question à ce moment d'une paix conclue à Aix-la-Chapelle entre les parties qu'il nomme. Les *Annales* de FULDA (a° 876, ed. KURZE, p. 89), dont un extrait est reproduit en note, rapportent qu'au mois de novembre 876, les trois fils de Louis le Germanique, réunis dans le Ries (*Pagus Retiensis*, aux environs de Nordlingen au N. du Danube) procédèrent au partage définitif du royaume de leur père — la *Francia Orientalis* — et se prêtèrent réciproquement des serments de fidélité. *Cuius sacramenti textus theutonica lingua conscriptus in nonnullis locis habetur*, ajoute le texte. Il va de soi que des serments prêtés par des rois germaniques les uns aux autres ne pouvaient être transcrits qu'en latin littéraire ou dans des dialectes germaniques. Ce texte est tout à fait étranger à l'histoire des origines et des premiers développements des langues romanes.

L'excellent ouvrage de M. CALMETTE (p. 169, n. 1), que M. THOMPSON connaît et cite, aurait dû le mettre en garde contre la confusion qu'il a commise.

(4) Le terme usuel pour désigner une langue romane aux IX^e et X^e siècles, dit M. THOMPSON (p. 416), est *lingua gallica*; nous n'en disconvenons pas, encore qu'il y ait dans HERIC D'AUXERRE (*Vita S. Germani*, IV, 297; ed. TRAUBE, *M. G. H.: Poetae Latini*, III, p. 482) un passage où *Gallorum famine* ne peut avoir d'autre sens que « en langue latine ». On a, d'ailleurs, fait usage de plusieurs dénominations pour désigner le latin vulgaire en voie de se transformer en roman. M. Wilmotte a montré récemment que *celtica lingua*, p. ex., était pris couramment dans le même sens (*Celtice loqui*, dans Mélanges publiés en l'honneur de M. le professeur Vaclav Tille, Prague, 1927, pp. 222-230).

romanes sont issues (1). Les exemples que l'on a proposés en faveur de l'interprétation traditionnelle sont sans valeur; ils ne datent que de la fin du Xe et du XIe siècle. Sur ce dernier point, M. Thompson n'a pas tout à fait tort (2).

(1) Pp. 415-416, M. THOMPSON semble, sans aucun fondement, considérer qu'au IXe siècle le latin vulgaire et le roman sont deux entités linguistiques différentes. Les dénominations s'appliquant au latin vulgaire seraient *lingua rustica, lingua vulgaris, lingua inerudita, sermo plebeius*, etc.

P. 415, n. 1, M. THOMPSON fait à ce propos une surprenante confusion. Il est intrigué par le passage de la Chronique de Réginon, où cet auteur, au moment de passer à la partie originale de son œuvre (a[is] 818 et sqq., ed. KURZE, p. 73), déclare *Haec quae supra expressa sunt, in quodam libello repperi plebeio et rusticano sermone composita; quae ex parte ad latinam regulam correxi, quaedam etiam addidi, quae ex narratione seniorum audivi.* S'agit-il, se demande M. THOMPSON, de latin vulgaire ou de germanique; dans cette seconde alternative, nous aurions affaire à la plus ancienne œuvre historique connue, en langue germanique. Il eût pourtant été fort simple à M. THOMPSON de remarquer qu'il est question, à l'évidence, de latin, mais d'un latin de mauvaise qualité, que Réginon se vante d'avoir corrigé: toute la section du *Chronicon* antérieure à 818 est, en effet, extraite de sources latines, les *Annales Royales* de 741 à 813, BÈDE, le *Liber Pontificalis*, PAUL DIACRE, etc. pour la première partie. Friedrich Kurze a pris soin de renseigner le lecteur à ce sujet par une disposition typographique particulière et par des indications marginales; voir aussi son introduction, pp. VII-VIII.

Il y a de très nombreux exemples de l'emploi de *plebeius et rusticus sermo* pour désigner du latin écrit peu correct (Prologue de la *Vita Amandi*; *SS. rer. Merov.*, V, p. 429. *Vita Sancti Hugberti*, I; *SS. rer. Merov.*, VI, p. 482 [*rusticitatis verba*]. *Vita Trudonis*; *ibid.*, p. 298 [*rustico sermone*]. *Vita Wilfridi I episcopi Eboracensis*, c. 50, *ibid.*, p. 244 [*rusticitate... conscriptum*]. *Vita Corbiniani*, prologus, *ibid.*, p. 561 [*rusticitatis lingue*]. *Vita Pardulfi*, prefacio, *SS. rer. merov.*, VII, p. 25 [*rustico sermone*]).

(2) Exemples cités par F. BRUNOT, op. cit., t. I, pp. 138-139. L'un de ces textes est un passage de la *Vita S. Mummolini*. Il y a deux traditions de cette *Vita*; elles rapportent, d'une manière assez différente dans l'expression, les raisons qui ont déterminé le choix de St. Mummolin comme successeur de St. Éloi, au siège épiscopal de Noyon-Tournai. Dans l'une de ces traditions que nous a conservée un ms. de Vaucelles (VV) on lit: *...quia praevalebat non tantum in Theutonica, sed etiam in Romana lingua* (J. GHESQUIÈRE, *Acta Sanctorum Belgii selecta*, IV, Bruxelles, 1787, p. 403). L'autre tradition, transmise par un ms. de Noyon (VN), donne: *...quia et latina et teutonica praepollebat facundia* (*AA. SS.* Oct. VII, 2, p. 983) et un peu plus loin on lit cette phrase que l'éditeur, le P. VAN HECKE S. J., considère, non sans raison, comme une interpolation: *Ecclesia siquidem Noviomensis romana vulgariter lingua, Tornacensis vero teutonica majori ex parte utitur; utraque autem eruditiori Latinorum eloquio, sicut gratia haec concessa fuerit, ad plenum respondere dinoscitur.*

St. Mummolin vivait au VIIe siècle, mais les renseignements linguistiques ne valent évidemment, comme l'observe M. THOMPSON, que pour l'époque de la rédaction de la source. Or nous savons, grâce à M. L. VAN DER ESSEN (*Étude critique et littéraire sur les Vitae des Saints Mérovingiens de l'ancienne Belgique*, Louvain et Paris, 1907, pp. 377 ss.), que VV, qui représente la tradition la plus ancienne, a été composé entre 804 et 988, peut-être donc en plein Xe siècle. Nous nous abstiendrons par conséquent d'invoquer son témoignage. M. F. NOVATI, tout en se trompant quant aux rapports entre VV et VN, avait déjà montré que la *Vita S. Mummolini* ne devait pas être utilisée pour l'étude de l'apparition des langues romanes (*Due vetustissime testimonianze dell'esistenza del volgare nelle Gallie ed in Italia esaminate e discusse*, in *Rendiconti del R. Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, ser. II, vol. XXXIII, 1900).

Relevons en passant la singulière façon de citer de M. THOMPSON (p. 413). Dans le corps du texte il cite le passage de VV mais renvoie en note aux *AA. SS.* qui publient VN; il ne cite Guesquière où se trouve VV, qu'en ordre subsidiaire, et encore en oubliant dans le titre le mot essentiel: *Belgii.*

Le second texte indiqué par M. BRUNOT et que M. THOMPSON se refuse à utiliser est la *Vita Adalhardi*; nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut en penser.

Il y a évidemment des textes où *lingua romana* et des expressions analogues désignent, au IX[e] siècle, le latin littéraire; il y en a même quelques-uns que M. Thompson n'a pas cru nécessaire d'invoquer (1).

Cet érudit ne cite guère que deux exemples: un passage de la *Vita Caroli* d'Eginhard et un autre de l'*Itinerarium Bernardi monachi Franci*, de la seconde moitié du IX[e] siècle (2).

Dans ce texte le moine Bernard raconte qu'il a été hébergé à Jérusalem dans l'hospice construit par ordre de Charlemagne pour recevoir les pélerins *linguam loquentes Romanam* (3). Il ne peut s'agir ici, pense M. Thompson, que du latin — et même du latin médiéval écrit, sans quoi son argument ne porterait pas. Nous sommes tout disposés à l'admettre. Imaginer, en effet, que Charlemagne aurait exclu du bénéfice de l'accueil dans son hospice, les pélerins des parties germaniques de son empire et traduire dans le cas présent *lingua romana* par « langue romane », c'est donner aux questions linguistiques une importance qu'elles n'avaient pas au IX[e] siècle. Les pélerins parlant *linguam romanam* sont opposés ici tout naturellement aux pélerins usant de la langue grecque. C'est entre ces deux groupes là et entre ces deux langues là que l'on pouvait distinguer à Jérusalem; les « Francs » y étaient certainement solidaires les uns des autres, qu'ils fussent romans ou germaniques.

Le second texte est un passage du prologue de la *Vita Caroli*. Eginhard s'y excuse de l'audace qu'il a eue, lui *homo barbarus* — c. à. d. Germain — *et in Romana locutione perparum exercitatus*, de croire qu'il pourrait convenablement *latine scribere* (4). Les mots *Romana locutione* sont évidemment, croit M. Thompson, employés dans le même sens que *latine* et s'appliquent, par con-

(1) ERMOLDUS NIGELLUS, *In laudem Pippini regis* I, vv. 141-142 (ed. DÜMMLER, *Poetae latini*, I, p. 84): *Urbs populosa nimis Romano nomine dicta est Argenterata, nomine digna suo.* — WANDALBERTUS PRUMIENSIS, *Carmina* (éd. DÜMMLER, *Poet. lat.*, II, p. 607): explication du nom « Aprilis », tel qu'il s'emploie *Romano sermone.* — Lettre du moine Angelomus à l'empereur Lothaire I (éd. DÜMMLER, *Epist. lat.*, V, pp. 626 et 629): St. Grégoire le Grand, *Romane decoris eloquentiae*; Priscien, *Romanae eloquentie decoris.* — Voir aussi plus loin, p. 16, n. 1.

(2) *Itinera Hierosolymitana...*, éd. T. TOBLER et A. MOLINIER I, Genève, 1879, pp. 309 et suiv. (Publications de la Société de l'Orient Latin, série géographique).

(3) Il s'agit d'un fragment du c. 10 (p. 314): ...*De Emmaus pervenimus ad Sanctam civitatem Ierusalem, et recepti sumus in hospitale gloriosissimi imperatoris Karoli, in quo suscipiuntur omnes qui causa devotionis illum adeunt locum, lingua loquentes Romana.*

(4) P. 2 de l'éd. HOLDER-EGGER, Hanovre, 1911, et p. 6 de l'éd. HALPHEN, Paris, 1923.

séquent, une fois de plus, au latin littéraire médiéval. Nous sommes, comme lui, portés à le croire (1).

De ces deux exemples, M. Thompson déduit que chez Nithard — qui souvent imite le style d'Eginhard (2) — *romana lingua* ne pouvait introduire qu'un texte en latin littéraire médiéval. Si le scribe du Xe siècle qui a traduit les serments en roman, a conservé ces mots, c'est qu'à cette époque ils avaient changé de sens et pris la signification nouvelle de « langue romane » (3).

Procéder ainsi, c'est, croyons-nous, appliquer une méthode trop brutale, trop mécanique. Le latin médiéval — et particulièrement le latin carolingien — est trop plastique, son vocabulaire est trop peu fixé pour que l'on puisse s'en accommoder (4). Pour connaître dans une phrase le sens d'un mot, il importe de déterminer quelles sont les significations possibles et de faire choix de celle qui s'accorde le mieux avec le contexte.

Lingua romana, pris en soi, signifie tout simplement la langue des *Romani*, par opposition, nous l'avons vu, à d'autres langues nettement différenciées: le grec ou les dialectes germaniques. Ce concept large, peut couvrir aussi bien le latin vulgaire parlé — ou le roman — que le latin littéraire écrit. L'appellation *rustica romana lingua* employée en 813 par les Pères du Concile de

(1) Il y a d'autres exemples, à la même époque de l'emploi, dans un même passage, de *lingua latina* et de *lingua romana* comme synonimes. Ainsi dans la lettre de Loup de Ferrières, à l'abbé Bun et aux moines de Hersfeld, de 836: *Id a benivolentia lectoris optinuerim, ut sicubi latini sermonis lenitas hominum locorumve nominibus Germanicae linguae vernaculis asperatur... meminerit non carmen me scribere, ubi poetica licentia nonnunquam nomina mutilantur atque ad sonoritatem Romani diriguntur eloquii...* (éd. Dümmler, *Epist. lat.*, VI, p. 108; éd. Levillain, I, Paris, 1927, p. 54). Ainsi encore dans la lettre du Pape Nicolas I à l'empereur Michel III du 28 sept. 865 (éd. Perels, *Ep. lat.*, VI, p. 459): *Iam vero, si ideo linguam latinam barbaram dicitis, quoniam illam non intelligitis, vos considerate quia ridiculum est vos appellare Romanorum imperatores et tamen linguam non nosse romanam.*

MM. Lowe et Edwards (pp. 312-313) estiment que dans le texte d'Eginhard, *romana locutione* et *latine scribere* s'opposent l'un à l'autre; mais cette opposition ne nous paraît pas ressortir du contexte.

(2) Cfr. les quelques passages parallèles reproduits par M. Thompson, p. 418. C'est évidemment par suite d'un oubli que cet érudit a négligé de dire qu'il les avait extraits d'un article de M. Manitius, *Zu Deutschen Geschichtsquellen des 9. bis 12. Jahrhunderts*, in *Neues Archiv*, XI, 1886, pp. 71-72.

(3) P. 416. D'après M. Thompson le plus ancien usage de *lingua romana* dans le sens de « roman » devrait être relevé dans Widukind (*Res gestae Saxonicae*, II, 36; éd. G. Waitz; *M. G. H.: SS.*, III, p. 447).

Notons encore ici la facilité avec laquelle M. Thompson affirme sans donner des preuves. P. 415, il écrit: *In the ninth century, the words « romana lingua » are invariably used to signify latin...*, mais il ne cite pas un seul exemple.

(4) Que l'on songe à des mots comme *francus*, *beneficium*, *honor*, *comitatus*, *bannum* et combien d'autres.

Tours (1) pour désigner le latin vulgaire parlé — ou le roman — suffit à montrer qu'on y voyait une variété de la *lingua romana*, un genre de cette espèce. Cela est si vrai que même à la fin du Xe siècle, à un moment où la transformation du latin vulgaire, en dialectes romans nettement différenciés est, de l'accord de tous, tenue pour réalisée, Folcuin de Lobbes a conscience de ce que ces dialectes ne sont que du latin altéré (2). Avec combien plus d'aisance devait-on se rendre compte de cette étroite parenté au milieu du IXe siècle. Il y a, d'ailleurs, au moins un texte du IXe siècle, où *romana lingua* désigne sans aucun doute, la langue vulgaire parlée en Gaule à cette époque.

Dans les *Miracula S. Goaris*, de Wandalbert, composés en 839 ou peu après, il est question d'un *potens vir* des environs de Prüm, Rénier, qui poursuivait de sa haine *omnes Romanae nationis ac linguae homines* (3). Il s'agit, à l'évidence, de gens *parlant* une langue dérivée du latin, une langue que l'on oppose aux dialectes germaniques. Cette interprétation nous paraît d'autant plus s'imposer que les individus dont Rénier ne pouvait souffrir la présence, étaient l'abbé Assuer et les moines de St. Faron de Meaux, que Pépin III avait installés à Prüm.

Des deux sens que nous avons rencontrés — latin littéraire et latin vulgaire parlé — ou roman — quel est celui qui convient le mieux au passage de Nithard encadrant les *Serments* ? Il nous semble qu'il ne peut y avoir de doute: c'est le latin vulgaire parlé ou roman. Imagine-t-on que la masse des guerriers ait été à même de prononcer ou de comprendre un serment dans le latin de la Renaissance Carolingienne ? Évidemment, non; MM. Lowe et Edwards l'ont, d'ailleurs, fait observer avant nous (4).

Il n'y a donc aucune contradiction entre les mots *romana lingua* et la forme sous laquelle les Serments nous sont parvenus. Quant à savoir s'il faut qualifier latin vulgaire ou « roman » la langue dans laquelle ils ont été prononcés et conservés, c'est une simple question

(1) Ed. A. Werminghoff, *M. G. H.*: *Concilia*, II, c. 17 (p. 288): ...*ut quisque episcopus habeat omelias continentes necessarias ammonitiones, quibus subiecti erudiantur, id est de fide catholica... Et ut easdem omelias quisque aperte transferre studeat in rusticam Romanam linguam aut Thiotiscam, quo facilius cuncti possint intellegere quae dicuntur.* Sur l'emploi de *rustice* avec le sens de « en latin vulgaire » ou « en roman », voir J. J. Savage, *Lingua Romana*, in *Speculum*, July 1928, p. 405.

(2) *Gesta abbatum Lobiensium*, c. 2; *M. G. H.*: *SS.*, t. IV, pp. 56-57; il dit de St. Ursmar: « *Ursmarus* » *enim ex duobus usitatis Galliae locutionum generibus dicitur, Latina videlicet, quam usurpantes vitiarunt, et Teutonica*...

(3) Ed. Holder-Egger, *M. G. H.*: *SS.*, XV, 1, p. 365.

(4) P. 316.

de nom qu'il convient de laisser à l'appréciation des philologues. Il leur appartient de juger, en tenant compte des altérations possibles dues aux scribes du X[e] siècle, si le texte des Serments, tel que nous le possédons, est assez différencié du latin littéraire pour justifier le nom de « roman ». On l'admet généralement (1) et nous croyons, avec MM. Lowe et Edwards (2), qu'en l'absence de raisons décisives, il n'y a pas lieu de bouleverser l'usage établi.

En faveur de l'interprétation traditionnelle qui qualifie « roman » la langue des Serments, on peut faire valoir le fait que les contemporains avaient la notion d'une langue vulgaire, étroitement apparentée au latin littéraire, sans doute, comme nous l'avons vu, mais cependant assez différenciée pour qu'on pût l'opposer à ce latin littéraire, comme aux parlers germaniques. Nous avons déjà cité le canon 17 du Concile deTours de 813, où les Pères prescrivent aux évêques de traduire en *rusticam romanam linguam* ou en germanique (*aut theotiscam*) les homélies, dont ils ont le texte dans des recueils rédigés évidemment en latin littéraire. Au témoignage de Haito, évêque de Bâle et abbé de Reichenau, les moines chargés des fonctions d'écolâtres à l'abbaye d'Aniane, usaient du latin littéraire plutôt que de la langue vulgaire: *usum latinitatis potius quam rusticitatis* (3). La vie de St. Adalhard, par Paschase Radbert, raconte que le célèbre abbé de Corbie, parlait également bien la langue vulgaire, la langue « barbare » ou germanique et le latin (4). Cet auteur, enfin, dans un poème sur la mort d'Adalhard, reprend la même idée :

> Rustica concelebret Romana Latinaque lingua
> Saxo quibus pariter plangens pro carmine dicat... (5).

(1) Notamment BRUNOT, op. cit., pp. 142-145.

(2) P. 317.

(3) Le texte est publié dans MANSI, *Concilia*, t. XIV, col. 353. Sur l'origine et la portée du texte, voir A. HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, II[4], Leipzig, 1912, p. 592, n. 3, et A. WERMINGHOFF, *Concilia*, II, p. 307, n. 1.

(4) Au c. 77: *Quem si* vulgo *audisses, dulcifluus emanabat, si vero idem* barbara *quam* Teutiscam *dicunt, lingua loqueretur, praeeminebat claritatis eloquio, quod si* latine *jam ulterius prae aviditate dulcoris non erat spiritus* (*M. G. H.*: *SS.*, II, p. 532). Cette *Vita Adalhardi* a servi de modèle et de source à la *Vita Sancti Adalardi* composée au XI[e] siècle par GERARD, abbé de la Sauve Majeure (MIGNE, *Patrol. lat.*, t. 147, col. 1045 et suiv.). M. THOMPSON a mille fois raison (pp. 413-414) de se refuser à suivre M. BRUNOT lorsque celui-ce se fonde (op. cit., I, pp. 138-139) sur la *Vita* du XI[e] siècle pour attester l'usage du roman au IX[e] siècle, mais il n'a pas vu que la *Vita* composée au IX[e] siècle par Paschase Radbert fournissait la preuve la plus évidente qui soit, du fait qu'avance le savant doyen de la Faculté des Lettres de Paris.

(5) Ed. TRAUBE, *M. G. H.*: *Poetae latini*, III, p. 45.

Ces textes sont de nature à faire admettre l'individualité propre des parlers usuels en Gaule vers le milieu du IXe siècle.

***

Passons à présent au second groupe d'arguments produits par M. Thompson; il sont d'ordre proprement historique et il semble que l'auteur les ait considérés comme particulièrement décisifs. C'est à eux qu'il fait allusion, lorsqu'il écrit — non sans quelque raison — qu'il est de mauvaise méthode, de dater les débuts d'une langue d'après un seul document, quand le témoignage de l'histoire se prononce contre l'existence de cette langue à l'époque où le document a été composé (1).

Mais voyons quel est en réalité le témoignage de l'histoire.

Pour M. Thompson, l'usage du roman — nous nous servirons dorénavant de cette dénomination traditionnelle — ne se serait pas justifié à Strasbourg. La plupart des adhérents de Charles le Chauve auraient appartenu au Nord et au Nord-Est de la Gaule, régions où les dialectes germaniques seraient restés prépondérants encore au milieu du IXe siècle (2).

En réalité, il n'en est rien. Il suffit de lire attentivement Nithard, les *Annales Bertiniani* et quelques autres sources que MM. Lot et Halphen ont diligemment coordonnées (3), pour s'en convaincre. Entre la mort de Louis le Pieux en 840 et l'entrevue avec Louis le Germanique à Strasbourg en 842, Charles le Chauve n'a exercé aucune autorité effective au Nord de la Seine, en *Francia* proprement dite. A part quelques vassaux fidèles qui sont venus rejoindre le roi, la plupart des grands du pays sont passés dans le parti de Lothaire; à l'est de la Forêt Charbonnière, la défection a même été complète. Après sa victoire de Fontenoy en Puisaye (841), lorsqu'il envoie en *Francia* le comte Alard pour rallier ses partisans, celui-ci doit se retirer devant une hostilité à peu près générale. Lorsque le roi lui-même se rend dans la région, la faiblesse de ses moyens militaires nuit à son prestige; les ralliements sont rares, en dehors de celui d'Hugues l'Abbé et de quelques autres. D'ailleurs au cours de ces deux années, Charles ne fait que quatre

(1) P. 424.
(2) Pp. 420-423.
(3) Pp. 13-32 et 38-47. Voir aussi: MEYER VON KNONAU, op. cit., pp. 19 et suiv. et E. DÜMMLER, *Geschichte des Ostfränkischen Reiches*, I², Leipzig, 1887, pp. 139 et suiv.

expéditions en *Francia*; encore sont-elles toutes de courte durée et, sauf pendant deux mois de 841, il ne dépasse la Seine au Nord, que de quelques lieues.

C'est à Sud de la Seine que Charles exerce son pouvoir. Entre Seine et Loire — en Neustrie — où la trève conclue en 840 avec Lothaire, lui reconnaît dix comtés, où il lève des troupes pour sa première campagne de 841. En Aquitaine, où son autorité, sans doute, est contestée par les tenants de Pépin II, mais où ses partisans sont nombreux et dont il tire les soldats qui lui permettent de tenir tête à Lothaire en 840 et les renforts amenés par sa mère en 841, dont il attend l'arrivée avant de livrer bataille à Lothaire. En Bourgogne, enfin, qui lui fournit des guerriers, mais où tout un parti de grands lui est cependant hostile (1).

Ces constatations ébranlent déjà fortement la thèse de M. Thompson puisqu'elles permettent d'affirmer que le gros des forces de Charles le Chauve n'appartenait pas au Nord de la Gaule. Recherchons cependant s'il est légitime d'affirmer que ceux des guerriers de Charles qui étaient originaires d'entre Seine et Loire ou de Bourgogne usaient presque tous de dialectes germaniques.

Que la limite des langues germaniques ait passé dans certaines régions plus au Sud et plus à l'Ouest qu'aujourd'hui, c'est une vérité élémentaire. Que dans la région de Térouanne on ait parlé à la fin du IX[e] siècle uniquement un dialecte néerlandais (2), comme l'atteste un passage de Flodoard, cité par M. Thompson (3), c'est l'évidence même, mais cela ne prouve rien pour le reste de la Gaule au Nord de la Loire.

Pour que dans le Nord et dans l'Est de la Gaule, en dehors de la zone frontière à laquelle nous avons fait allusion, les parlers germaniques fussent à un moment donné, prépondérants, il aurait fallu que ces régions eussent été non seulement conquises et occupées par des populations germaniques, mais encore colonisées par elles en masses nombreuses. Or l'histoire de la colonisation franque dans le Nord de ce qui devait devenir la *Francia Occidentalis*, a été faite, et de manière très remarquable, par M. Des Marez (4).

(1) Pour la Bourgogne, voir CHAUME, *Les origines du duché de Bourgogne*, I (Dijon, 1925), pp. 169 ss.

(2) Voir plus loin, p. 21, n. 1.

(3) *Historia Remensis Ecclesiae*, IV, 3 (éd. HELLER et WAITZ, in *M. G. H.*: *SS.* XIII, p. 561), cité par THOMPSON, p. 421.

(4) *Le problème de la colonisation franque et du régime agraire dans la Basse-Belgique*, Bruxelles, 1926: I[e] Partie, Chap. I et III et la carte à la fin de l'ouvrage.

Les conclusions de ce travail confirment, dans leurs grandes lignes, les résultats auxquels l'étude de la toponymie avait conduit G. Kurth (1). La colonisation germanique (saxonne dans le Boulonnais, franque ailleurs) n'atteint la Canche qu'en un point et ne dépasse Térouanne vers le Sud que de quelques lieues; elle n'atteint pas Arras et plus à l'est, elle a la Deule pour limite.

Dans l'Est de ce qui devait devenir la *Francia Occidentalis*, c'est à dire en Bourgogne, les pénétrations allamanne et burgonde ont été étudiées avec beaucoup de soin par M. l'abbé Chaume (2). Cet érudit a pu montrer qu'il n'y a pas eu en Bourgogne de véritable colonisation germanique: les conquérants y ont toujours été infiniment moins nombreux que la population indigène romanisée.

Pour prétendre, à l'encontre de ces observations, que dans toute la Gaule au nord de la Loire, les dialectes germaniques étaient employés de façon plus générale que tout autre langage, il faudrait avancer des faits particulièrement pertinents. Tâchons d'apprécier ceux que produit M. Thompson.

Il rappelle tout d'abord que la seule langue — ou tout au moins la langue préférée — des Carolingiens occidentaux était le francique (3). Mais ceci ne prouve rien: MM. Lowe et Edwards ont déjà fait observer que la langue de la dynastie n'est pas nécessairement celle du peuple (4).

M. Thompson prétend prouver ensuite que l'on parlait germanique au IX^e siècle aux environs de Corbie et de St. Riquier, c'est à dire entre Canche et Somme. Comme preuve il allègue la présence en 831 dans la bibliothèque de St. Riquier d'un passionnaire *in theodisco et in latino* (5). Mais il perd de vue que cette bibliothèque était destinée exclusivement aux moines et que sa composition ne peut donc fournir aucune indication sur l'état linguistique de

(1) *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France*, I, Bruxelles, 1895, pp. 221 et suiv. et la carte à la fin du t. II (1899).

(2) Op. cit., t. II (1927), pp. 229-246 et en général tout le livre II.

(3) P. 420. L'appendice II (*Les Carolingiens parlaient-ils français?*) du volume de M. Ferdinand Lot sur *Les derniers Carolingiens*, Paris, 1891, 87^e fasc. de la *Bibl. de l'Éc. des Hautes Ét.*, Section Phil. et Hist.) montre que certainement dès la fin du IX^e siècle, les Carolingiens occidentaux parlent roman. A la suite d'une communication faite par nous sur le sujet traité ici-même, à la Société pour le Progrès des Études Philologiques et Historiques (Bruxelles, 11 novembre 1928) notre maître M. Pirenne, professeur à l'Université de Gand, voulut bien faire observer que l'on ne peut imaginer que déjà Charles le Chauve, vivant au milieu des *Franci Occidentales*, les gouvernant, n'ayant d'autre appui qu'eux, n'eût pas été en mesure d'user couramment de leur langue.

(4) P. 314.

(5) Hariulf, *Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier*, III, 3, éd. Lot, Paris, 1894, p. 93.

la population des environs. Le fait que le comte bourguignon Eckard II fait mention dans son testament en 869, d'un *Evangelium theudiscum* (1) ne prouve rien non plus en faveur de la diffusion des dialectes germaniques en Bourgogne à cette époque. Les comtes appartenaient à de grandes familles, très souvent étrangères au pays qu'il gouvernent. En l'espèce Eckard II est, par son père Childebrand III et par sa mère, Duoda, d'origine tout à fait germanique (2).

L'exemple du monastère de Ferrières (3), dans le Gâtinais, entre Seine et Loire, n'est pas plus heureux. Sous prétexte qu'en 844 le célèbre abbé Loup, envoie trois jeunes gens de grandes familles apprendre à Prüm l'allemand et qu'il proclame la nécessité de connaître cette langue pour tout homme qui veut faire son chemin (4), M. Thompson nous assure que l'on parlait une langue germanique aux environs de Ferrières. MM. Lowe et Edwards ont pertinemment fait observer que s'il en avait été ainsi, Loup n'aurait pas été contraint d'envoyer ces jeunes gens à Prüm (5).

Autre argument: le concile de Tours de 813 prévoit la traduction des homélies latines [*in*] *theotiscam* [*linguam*]. C'est donc que l'on usait de ce parler entre Seine et Loire. M. Thompson perd de vue que les cinq conciles réformateurs de 813 (Arles, Reims, Mayence, Tours et Chalon s. Saône) n'ont pas été appelés à prendre des décisions valables pour une région donnée, mais à soumettre à l'empereur, des règles de portée générale, celui-ci se réservant de leur donner un caractère définitif après les avoir éventuellement corrigées (6).

Toujours pour la même région, M. Thompson invoque le grand

(1) Prou et Vidier, *Recueil des Chartes de l'abbaye de Saint Benoît sur Loire*, I, Paris et Orléans, 1900, n° XXV, p. 66. Les éditeurs datent: vers janvier 876; voir Chaume, op. cit., I, p. 261.

(2) Chaume, op. cit., I, pp. 82, 85, 125, 257. C'est un fait bien connu que beaucoup de familles comtales de l'époque carolingienne sont d'origine germanique; voir surtout R. Poupardin, *Les grandes familles comtales à l'époque carolingienne*, in *Revue Historique*, t. 72, 1900. — Le passage du testament d'Eckard avait été signalé par M. Edward Schroeder (*Evangelium Theudiscum*, in *Zeitschrift f. Deutsches Altertum u. Deutsche Litteratur*; t. 63, fasc. 1, 1926; pp. 46-47). Mais cet érudit s'est borné à en tirer la conclusion juste qu'à la fin de l'époque carolingienne, la connaissance de l'allemand était répandue et entretenue dans les milieux de laïques instruits en Francia Occidentalis.

(3) France, Dép. du Loiret, Arr. de Montargis, Chef-lieu de canton.

(4) Ed. Dümmler, *M. G. H.*: *Epp.*, VI, n° 70 (p. 67, a° 847 ?) et n° 91 (pp. 80-81, a° 844); la seconde de ces lettres porte le n° 35 dans le t. I de l'édition de M. L. Levillain (Loup de Ferrières: *Correspondance*, Paris, 1927, pp. 156-158).

(5) P. 314.

(6) Hauck, op. cit. II[4], p. 217; C. J. Hefele, *Histoire des Conciles*, III, 2, trad. Dom. H. Leclercq, Paris, 1910, pp. 1135-1148.

nombre de prénoms germaniques relevés parmi les tenanciers du Polyptique de Saint-Germain-des-Prés, dressé par l'abbé Irminon dans le premier quart du IXe siècle; il fait la même observation pour les moines de St. Martin de Tours d'après une liste de 820. Mais l'argument porte d'autant plus à faux que l'auteur reconnaît lui-même dans une note de son travail, qu'à partir du Ve siècle la population d'origine romaine a usé couramment de prénoms germaniques (1).

Enfin, M. Thompson assure que les colonies saxonnes établies sur la côte depuis le IVe et le Ve siècle avaient conservé à ces régions un caractère germanique prononcé, encore sous Charles le Chauve (2). Il nous est impossible de le suivre, ici comme ailleurs: M. Prentout a montré que l'*Otlinga Saxonia* que l'on rencontre entre l'Orne et la Dives pendant quelques années, n'apparaît dans les textes qu'en 844. Elle est étrangère aux anciens établissements saxons du pays de Bayeux, dont il n'est plus question après le VIe siècle. Peut-être cette petite division territoriale — qui n'existait pas encore en 802 — remonte-t-elle à un groupe de Saxons déportés par Charlemagne en 804-805. Quoiqu'il en soit l'*Otlinga Saxonia* — qui constitue un cas tout à fait isolé et de date sans doute récente — ne peut fournir la preuve du caractère germanique des pays au Nord de la Loire (3).

Les efforts déployés par M. Thompson pour prouver que Charles le Chauve commandait à des soldats de langue germanique, se révèlent donc tout à fait vains. On n'eût, d'ailleurs, pas compris, s'il en avait été ainsi, pourquoi Louis le Germanique se serait adressé à eux en latin et pourquoi ils auraient eux-mêmes prêté serment dans cette langue, comme le pense le savant médiéviste américain. Les deux rois et les deux armées eussent pu se servir exclusivement d'une langue germanique.

(1) P. 422, n. 1.

(2) P. 422.

(3) H. Prentout, *Littus Saxonicum, Saxones Bajocassini, Otlinga Saxonia*, in *Revue Historique*, t. 107, 1911, pp. 307-308. Quand bien même on admettrait, avec M. F. Lot, *Les migrations saxonnes en Gaule et en Grande Bretagne du IIIe au Ve siècle*, in *Revue Historique*, t. 119, 1915, pp. 20-23, que l'*Otlinga Saxonia* doive être rattachée aux établissements saxons signalés dans le Bessin au VIe siècle, il ne s'agirait là que d'une région géographiquement très limitée et dont le peuplement ne pouvait guère exercer d'influence sur l'état linguistique de l'ensemble de la Gaule au N. de la Loire. D'ailleurs, la subsistance du nom géographique *Saxonia* n'impliquerait même pas que les habitants de la région aient conservé intacts au IXe siècle, les caractères ethniques et linguistiques des immigrants de l'époque des invasions.

***

Les fondements de la théorie présentée par M. Thompson ne nous semblent pas avoir résisté à la critique. Il peut paraître vain, dans ces conditions, d'examiner l'hypothèse par laquelle l'auteur explique le fait de la traduction des serments latins en roman, au Xe siècle. Comme cette hypothèse repose sur une grosse erreur, on ne peut, croyons-nous, cependant se dispenser d'en dire un mot.

Ce serait sous le règne de Charles le Simple (898-923) que l'on aurait procédé à cette traduction. La Lotharingie avait été réunie, sous ce règne, à la *Francia Occidentalis* (911); mais la révolte de Robert I, à l'intérieur, des soulèvements constants de grands en Lotharingie (1), les efforts du roi de *Francia Orientalis*, Conrad I, pour reprendre ce territoire, étaient autant de causes de trouble et d'insécurité. Il pouvait paraître utile à la Couronne d'insister, dans ces conditions, sur la portée et sur l'importance de serments féodaux. Les Serments de Strasbourg étant le premier exemple de serments féodaux, on les aurait traduits en langue vulgaire pour permettre à chacun de mieux les saisir; il y a, d'ailleurs, au Xe siècle, d'autres exemples de serments de fidelité en langue vulgaire.

Pareille hypothèse est tout à fait surprenante. Les Serments de Strasbourg seraient des serments féodaux! Rien d'aussi antinomique. Dans le contrat vassalique, le seigneur et le vassal occupent des situations très inégales; celui-ci se subordonne à celui-là. Et l'on sait combien est étroite et rigoureuse cette subordination du vassal carolingien à l'égard de son seigneur (2). Or que voyons nous dans les Serments de Strasbourg? D'abord, deux rois qui s'engagent à s'aider et à se secourir l'un l'autre; ils sont entre eux sur un pied d'égalité absolue: ce sont des alliés, non pas des vassaux. Ensuite, des guerriers qui s'engagent à abandonner leur seigneur si celui-ci ne remplit pas ses devoirs à l'égard de son co-contractant. Rien n'est plus contraire à l'essence même du contrat vassalique,

(1) Cfr. H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, I5, Bruxelles, 1929, pp. 54-55.

(2) Que l'on songe aux dispositions législatives prises par Charlemagne pour empêcher les vassaux d'abandonner leur seigneur, en dehors de cas énumérés d'une manière très restrictive: Capitulaire d'Aix-la-Chapelle de 801-813, c. 16 et Fragments de capitulaires perdus de Charlemagne, c. 8 (BORETIUS et KRAUSE, I, pp. 172 et 215).

dont le but est précisément de garantir au seigneur des services sur lesquels il puisse compter d'une manière absolue.

Si Charles le Simple avait voulu invoquer un texte qui rappelât leurs devoirs à ses vassaux Lotharingiens, il aurait fait un bien mauvais choix en attirant leur attention sur les Serments de Strasbourg!

La partie constructive du travail de M. Thompson se révèle, on le voit, aussi fragile que sa partie destructive (1). L'auteur n'a pas plus réussi à élaborer une théorie nouvelle sur les Serments de Strasbourg qu'à ébranler l'explication traditionnelle. Les Serments restent une source essentielle pour l'histoire des origines des langues romanes au IX[e] siècle (2); ils ne sont pas devenus un élément de l'étude des origines de la féodalité.

François L. Ganshof.

(1) M. Thompson paraît avoir travaillé avec une hâte excessive qui explique quelques menues erreurs: P. 414. Il ne faut point parler de l'abbaye de St. Blandin à Gand, mais de l'abbaye de St. Pierre au Mont Blandin, à Gand. — P. 415, n. 1: La référence bibliographique à propos du Concile de Tours est inexacte. — P. 418, n. 2: M. Thompson semble encore tenir Éginhard pour l'auteur de la version revisée des *Annales regni Francorum*, ce qui n'est plus soutenable (cfr. G. Monod, *Études critiques sur les sources de l'histoire carolingienne*, Paris, 1898, pp. 136-143, 144-145, 157-162; L. Halphen, *Études critiques sur l'histoire de Charlemagne*, Paris, 1921, pp. 66-67). — P. 421, n. 3: C'est une inattention évidente qui a fait donner par M. Thompson, le titre *Gesta abb. Trud.* à l'œuvre de Folcuin. — P. 428: Où donc M. Thompson a-t-il trouvé qu'à dater de l'avénement des Capétiens, les comtes de Flandre devaient user des services d'un interprète pour délibérer avec le roi?

(2) Il est rassurant de se trouver d'accord sur ces conclusions avec des érudits de la valeur du professeur K. Strecker de Berlin et du professeur W. Levison de Bonn, in *Jahresberichte für Deutsche Geschichte*, 2. Jahrgang, a° 1926, Leipzig, 1928, pp. 207, 254.

Ugo di Saint Circ a Treviso.

Due appunti: 1. Domna Stazailla - 2. " Meil " e " Moill ".

I.

Domna Stazailla.

La « ragione » della poesia d'Ugo di Saint Circ, la quale muove dal verso:

Longamen ai atenduda,

tramanda, è ben noto, ch'egli, il trovatore, amò una donna della Trivigiana, che avea nome *dompna Stazailla*. Ispiratrice costei di servigio e di lodi e di canzoni, sorrise al poeta, in ricambio, gradimenti e promesse. Ma donna Stazailla non s'appagava dell'omaggio di quell'unico: voleva ella che quanti dabbene la vedessero, in lei ponessero intendimento: e di tutti accoglieva le preghiere; a tutti, come a messere Ugo, prometteva. Una civetta, al modo che tante di quel tempo e d'ogni altro, prima e dopo. Geloso, il poeta interruppe servigio e lode, e finì col trovarsi secolei in guerra. Non n'ebbe la donna sgomento, e del contrasto non fece stima. Ugo attendeva di giorno in giorno ch'ella domandasse pace, sì ch'egli n'avesse argomento di nuova e bella canzone. Zitta invece e indomabile Stazailla: da che venne a lui il motivo della canzone, la quale ha il cominciamento recato di sopra (1).

Il poeta (dice, a spremerne il sugo, la canzone) ha lungamente attesa una gioconda ragion di canto: non è questa venuta ancora; e quella, che ha, al canto infonde gioia del passato e tristezza del presente. È stato egli amorosamente felice: non lo è più; e fu colpa della donna volubile. È folle essa, docile al gusto delle ingan-

(1) Jeanroy-Salverda de Grave, *Poésies de Uc de Saint-Circ*, Toulouse, 1913, p. 150.

nevoli parvenze, a danno dell'onore, intanto che il mondo mormora intorno a lei maligno. Non sa tuttavia il poeta comandarsi: l'ama egli fedelmente, sempre; chè ella così gli piace, che senza lei non vorrebbe nemmeno la pietà di Dio. Biasimo il suo; ma dirittura non è dove giustizia manchi; bensì, dove il fallo si biasimi, caro dovrebb'esser ciò che torni ad onore: sennonchè tardi ha egli conosciuto che più gli avrebbe giovato non dar biasimo al fallo e lodare chi all'onore non si conforma (1).

In sostanza, « ragione » e canzone si corrispondono: donna Stazailla è rappresentata, press'a poco, a un modo, come incostante e fatua. Nè punto è vero, checchè altri voglia, che la « ragione » non adombri anch'essa, alla sua volta, l'iniziale fase fortunata degli amori, finiti poi nella delusione e nel dolore del poeta. Nemmeno in questo la canzone e il racconto illustrativo discordano (2).

Qui spunta la solita lungiveggente critica, per la quale sarebbe un povero di spirito chi aggiustasse fede alla « ragione », stimandola addirittura un documento di valore storico; perchè essa « ragione » chiaramente appare tessuta, con appena qualche frangia, sopra la trama stessa della canzone (3): fato comune questo alle « ragioni » comprese nel canzoniere N^2, da cui la nostra fu estratta (4). E sia: nessuno ormai piglia sul serio, o accoglie senza cautela, i dati forniti dalle biografie trobadoriche e dalle *razôs*; ma codesto nome, Stazailla, ignoto alla canzone, dond'è piovuto? Ombra imaginaria o realtà di persona storica? I due consociati editori del canzoniere di messer Ugo paiono un momento imbarazzati innanzi al problema suscitato dalla comparsa di esso nome: « basta », chiedono, « la sua « menzione a farci ammettere, contro a quanto sappiamo delle « origini delle *razôs* di N^2, che l'autore ha qui attinto ad altre « fonti? » (5). E a buon conto mettono le mani avanti: « il pensiero « di localizzare a Treviso un episodio amoroso della vita d'Ugo

(1) Cit. ediz., X, pp. 50-53.

(2) Cit. ed., p. 150: *N' Ucs de Saint-Circ si amava una dompna de Trevisana, que avia nom dompna Stazailla, e si la servi e la honoret de lausor e de prez, e fez de bonas chansos d'ella; e ella recebia en grat l'amor e·l prec e l'entendemen e·l bendich de lui, e·l dis de grans plasers, e·il promes mains bens plasens...* Dunque un primo periodo felice, di ricambiato intendimento, che regge benissimo al paragone delle *coblas* I-II della canzone, contro ciò che si nota, cit. ed., p. 188.

(3) Cfr. ancora cit. ed., pp. XXVI, 188.

(4) Ivi, p. XXVI, n. 1, s'adduce, a quest'ultimo proposito, l'autorità dello ZINGARELLI, *Su Bern. di Ventadorn*, p. 4 (dagli *Studi Mediev.*, 1905, I, 309); ma non trovo che lo Z. si indugiasse a dimostrare l'inconsistenza, in generale, delle *razôs* di N^2.

(5) P. XXVI.

« potè essere suggerito all'autore della *razô* dalla biografia, la quale « dice che Ugo abitò questo paese e vi s'ammogliò » (1). Ma il nome, via, si riaffaccia tosto come qualche cosa che impensierisce e divien molesto. « Quanto al nome della dama », soggiungono tosto i due, « è oscuro. Il Casini crede che Stazailla potrebb'esser deformazione « d'*Ostasiella*, diminutivo d'*Ostasia* ». Pur troppo, povero Casini, giudicando a orecchio, un po' alla buona, aveva fatta questa disgraziata ipotesi! (2). E i due respingono facilmente codesta contentatura dilettantesca; ma non propongono, ahimè!, molto di meglio. Dovremmo aspettarci innanzi a un nome donnesco la particella onorevole *Na*: ebbene, si suppone che *Stazailla* sia un errore di scrittura per *N' Azailla*, la quale forma, altra ingegnosità, sarebbe alterazione di *N' Azalais*; ed è bell'e combinata. *N' Azalais* dunque: certamente Azalais d'Autier, una dama, che, nelle vicende amorose d'Ugo, ebbe la sua parte (3). Ecco tutto a posto!

L'autore della nostra *razô* e i suoi presumibili rielaboratori sarebbero riusciti per vero a un grosso pasticcio, mescolando *N' Azalais*, trasformata prima in *N' Azailla*, poi finalmente in *Stazailla*, con la Marca Trivigiana; mentre non si scorge che mai potesse aver da fare con la Marca gioiosa codesta signora provenzale, a cui disperatamente, a questo punto, ricorsero le fantasie congetturanti de' due benemeriti biografi ed editori di messere il trovatore Ugo di Saint Circ (4). Ma lungi da me la velleità di qualsiasi pedantesco rimprovero, se neppure un dotto delle carte trivigiane come il Marchesan ebbe la fortuna di por la mano sopra uno straccio di documento, che rischiarasse tanto quanto la dubbia figura dell'antica *dompna de Trevisana*, dall'oscuro nome di Stazailla (5).

Già, quel che ci vuole è proprio un documento. E questo, a tagliar corto, effettivamente esiste.

(1) Ivi. Per la biografia, ivi ancora, pp. 147-148: ...*Et estet..... pois en Lombardia e en la Marcha Trevisana. E tolc moiller en Tervisana, gentil e bella, e fez enfans.*

(2) *I Trovatori nella Marca Trivigiana* (*Il Propugnatore*, XVIII, P. I, 1885, p. 152).

(3) Cit. ed., p. XXVI.

(4) A. MARCHESAN, *Treviso Medievale*, Treviso, 1923, II, p. 277: « ...la donna [Stazailla] « era *trivigiana*, e trivigiana non era certo Azalais d'Autier... ».

(5) MARCHESAN, op. cit., II, pp. 276-277. Tanto meno avevan potuto dire del nuovo sopra la sfinge trivigiana il BERTONI, nella pur utile rassegna delle italiane menzionate dai trovatori, *Giorn. stor. della lett. ital.*, XXXVIII, 149 (n° 59), e il BERGERT, *Die von den Trobadors genannten oder gefeierten Damen*, Halle a. S., 1913 (*Beihefte zur Zeitschr. für roman. Ph.*, 46), p. 99.

***

Stazailla non fu nome fantastico o corrotto. Lo portò, in quasi ugual forma, come tosto vedremo, al tempo della dimora d'Ugo a Treviso e nella Marca, una donna in carne e ossa, moglie e poi vedova di tale, ch'era colà fra i signori più potenti e prepotenti. Vedova ell'era appunto alla data del documento, che m'è dato produrre.

Il Ms. 959 della Bibl. Comunale di Treviso contiene una memoria su l'*Antica condizione di S. Maria di Asolo*, che si deve alla erudizione mirabile del can. Antonio Scoti. A c. 305 r. leggiamo al modo, che segue tosto, spropositi compresi, col solo complemento, quasi sempre, in corsivo, da mia parte, d'abbreviazioni e omissioni, e con l'aggiunta di qualche noticina a piè di pagina.

Ex eodem Lib. A. C. fol. 69 (Arch. Episcopalis) - 1223 - fol. 249. Hoc est exemplum cuiusdam instrumenti cuius tenor talis. Anno d*omi*ni mille*simo* CCXXIIJ Ind. XI die ven*eris* VII intrante decembri presentia Odolrici comitis et canonici tar*visini*. Vidonis archidiaconi et canonici
5 tar*visini*. p*res*b*ite*ri conradi. tomasini *capitis lupi*. nasinvere de vidoro iudicum. bartolomei de vidoro. Reali de aianardo (1). yeremie mille marche. Rambaldi de vidoto. bonacursij notarii de bava. et aliis, et alii rogati testes. Coram d*omi*no Odolrico de beseno potestati tar*visij*. et eius auctoritate et decreto. Robertus iudex de ordelafo dedit verbum
10 d*omi*no Tisoni dei [sic] (2) tar*visij* e*pisco*po, ut idem e*pisco*p*us* debeat solvere et dare M. CC. et XXXV libr*arum* denariorum d*omi*ne Stadagle (3) uxori condam vercij tempeste no*mi*n*atis* (4) de dñ (5) .S. (6) de .XIIIJ. milia libr*arum* den*ariorum*, quos debebat et securaverat dicto roberto iudici et Gabrieli de sinisforto, occasione vendite ei
15 facte de braida (7) et de podere asylli condam vercij tempeste, qui Robertus incontinenti de hoc habuit verbum a curatoribus Vidonis

(1) Leggere: *ainardo* o *aynardo*, come più sotto, l. 20. Noto casato di Treviso medievale.

(2) Ben s'intende: *dei gratia*.

(3) Potrebbe leggersi *Stadayle*, qui e più avanti, l. 20; ma per vero anche *rogati*, ad es., della frase *rogati testes* apparisce *royati*. Il BISCARO lesse *Stadagle*, e così, definitivamente, anche il SERENA. Per conto mio non dubito che s'abbia a decifrare come ho fatto.

(4) Certo da leggere *nominatim*, chè *m* finale, in nota forma paleografica, fu interpretata *s*. Così *nominatim* al luogo corrispondente d'istrum. affine del giorno prima, 6 dic. 1223. V. Appendice, nº 4.

(5) Qui è parso meglio opportuno non risolvere l'abbreviazione: nell'altro or ora citato istrum., al punto corrispondente: *nominatim de xiiij milia libr*arum *denari*orum. V. Appendice, nº 4.

(6) Leggere *sive*, come più sotto, l. 17.

(7) Braida presso Asolo.

avocati filius illius Vercij qui erant ibi presentes .S. Vidonis avocati. bonsemblanti. Tomasini capitis lupi et Vidonis filij Vercij, qui do*min*us *episcopus* in continenti dictos denarios securavit nomine mutui
20 d*omi*no Reali de Aynardo, recipienti nomine d*omi*ne Stadagle dicte occasione sue dotis. Actum tar*visij* in domo comunis.

Ego Ecelinus sac*ri* pal*atij* notarius interfui, et ro*gatus* scripsi (1).

Copia questa ben tarda, del secolo XVIII; nè modo c'è stato ancora che la volontà meglio preparata e ingegnosa riuscisse al rinvenimento dell'atto originale. Tutto fu tentato ciò che in biblioteche e archivi di Treviso tentare si può, ma, disgraziatamente, invano (2). Quanto alla speranza, ultima dea, in un domani più fortunato, sembra ai competenti d'oggi presso che disperata.

Non basta: il cod. AC, già Q, dell'Archivio vescovile trivigiano, costituito di trascrizioni, quasi sempre autenticate, compiute nel secolo XIV, di bolle, diplomi imperiali, strumenti, relativi al vescovato di Treviso stessa (3); codice, dal quale il can. Antonio Scoti, secondo la sua citazione, avrebbe tratto il nostro documento; ora invece, quale si mostra, negli ottantaquattro suoi fogli, all'esaminatore più paziente, non lo contiene affatto. È un problema; nè agevole forse riesce il risolverlo (4). Come che sia, l'opera manoscritta, dove presentemente è dato che il documento si legga, è compilazione scrupolosa; e l'autore Scoti, il quale dichiara d'averla posta insieme « servendo a Mons. Ill.mo Morosini, per risposta « contraponere alle ragioni Asolane, intorno al vescovato preteso », vi mise tanta diligenza che i documenti riferì con gli autentici spropositi, punteggiando i guasti, e in tutto dando prova dell'onestà più meticolosa, anche in riguardo al trattarsi d'opera

(1) Debbo l'indicazione del documento e, in gran parte, ciò che ne posso dire alla cortesia di GEROLAMO BISCARO; cortesia, ch'è pari in lui al raro acume e alla peregrina erudizione. Assai debbo pure all'affettuosa e dotta assistenza del mio infaticabile AUGUSTO SERENA, poeta e storico.

(2) L'originale, m'informa il SERENA, non è negli atti antichi della Comunale; nè si trova segnato:

a) nell'*Inventario dei codici e delle pergamene esistenti nella Biblioteca del Rev. Capitolo della Cattedrale di Treviso*;

b) nell'*Elenco delle pergamene esistenti nell'Archivio Capitolare*;

c) nell'*Elenco delle pergamene esistenti nella Bibl. Capitolare, stanza dei manoscritti*.

(3) MARCHESAN, op. cit., I, p. XI; II, 314, n. 5.

(4) AUGUSTO SERENA mi scriveva (14. II. 1929): « ...il libro AC, già Q, dell'Archivio « Vescovile, riesaminato carta per carta, e si può dire riga per riga, non porta l'atto citato; « e pur è integro com'è sempre stato. Onde, ricordando che qualche volta sonnecchiò anche « Omero, non resta che concludere, che, fra tanta ressa d'annotazioni e di citazioni, dovè « essere incorso in una inesattezza lo Scoti ». Curioso e doloroso è che pur l'atto, che dò nell'Append. n. 4, quello del 6 dic. 1223, che lo Scoti avrebbe pur trascritto dal cod. AC, in questo non si trova.

polemicamente severa, in pro dell'episcopato di Treviso. Basti, fra l'altro, che l'inquadrato *sic*, l. 10, dopo le parole *dnō Tisoni dei*, dove sarebbe stato così facile supplire all'evidente lacuna, aggiungendo *gratia*, è della mano stessa del trascrittore, il quale per tal maniera indicava d'essersi attenuto al suo originale con pedanteria preziosa (1). Gli siamo pur grati del non avere corretta la sciagurata grammatica del notaro Ecelino, che anche altrove, in atti suoi, manifesta la stessa personalità spregiudicata e disinvolta quanto a sintassi e consimili impacci. L'istrumento, dove comparisce *Stadagla*, è dunque d'una genuinità specchiata. Gli possiamo credere senz'altro. E in esso riviviamo Treviso e la Marca del medioevo, in compagnia di que' tali, che l'atto nomina, presso che tutti anche altrimenti noti. Noti i nomi delle persone, o quelli almeno delle rispettive famiglie; noti i nomi dei luoghi (2).

Lasciamo lo stuolo de' non pochi intervenuti quali *testes rogati*, importando piuttosto che un po' ci soffermiamo sopra le parti roganti e su la qualità, massimamente, e forma dell'atto, che per esse si celebra.

Il quale atto appartiene a un gruppo d'altri sincroni (dal 24 novembre all'8 dicembre 1223), riguardanti un solo fatto fondamentale: l'alienazione di molti fra i beni abbandonati da Guercio Tempesta, avogaro, per successione ereditaria, del vescovo di Treviso. Guercio, morto verso il 1221, aveva lasciato dietro a sè così oberata l'ingente fortuna che, a tacitazione dei creditori, intervenne la legge e di quella fu dovuta sacrificare notevol parte. Rimando all'appendice il regesto d'un tal gruppo d'atti; e qui soggiungo soltanto che madonna *Stadagla* non comparisce se non nel documento nostro, che particolarmente la riguarda, come quello, il quale intendeva preservare e guarentire la sua dote (3).

Con l'autorizzazione del giudice Roberto (*Robertus iudex de Ordelafo*), distributore, assieme a Gabriele di Sinisforti, del prezzo ricavato dalle vendite giudiziali degli stimatori del Comune di

(1) Così nell'altro già cit. istrumento, del 6 dic. 1223, un consimile errore, facilmente emendabile, fu mantenuto, con l'apposizione di *sic*: ...*C et LXXX librarum librarum* (*sic*) *denarior*. V. Append., nº 4.

(2) Basta scorrere, ed è perfin superfluo rammentarlo, l'indice del cod. eceliniano del VERCI e quello della sua *St. della Marca Trivigiana*, come l'altro ancora dell'opera pur fondamentale del MARCHESAN, per cogliere e adunar prove di quanto è sopra, e procedere, se si voglia, alle identificazioni rispettive.

(3) Per le garanzie assicurate, pur a Treviso, ai beni dotali, cfr. MARCHESAN, *Trev. med.*, II, 94.

Treviso, e col concorso dei curatori del minore Guido Tempesta del fu Guercio; Tiso, vescovo di Treviso, a nome dell'episcopato, debitore, verso l'eredità del defunto Guercio, di 14.000 lire di denari, per acquisto, ai pubblici incanti, di cespiti dell'eredità stessa, s'assume il debito di lire di denari 1235, gravante il testè rinominato retaggio, quale dote della vedova, donna *Stadagla*, costituendosi debitore verso costei d'egual somma a titolo di mutuo, con corrispondente parziale estinzione del debito proprio verso la totale eredità Guercio Tempesta (1).

Tal'è la definizione giuridica del nostro documento proposta da un maestro: Gerolamo Biscaro.

Tiso da Vidor, di famiglia denominata qualche volta de' Cattanei da Vidor, eletto a regger la cattedra episcopale di Treviso nel 1210, vissuto poi fino al 1245, ora non si trovava più innanzi il formidabile e temerario suo stesso avogaro, Guercio Tempesta, ma la vedova di lui e il figlio minorenne. Quest'ultimo ha i suoi curatori (2); e la vedova, per la perpetua minorità inerente al suo sesso, ha sopra di sè, con le funzioni del mundio, un tutore, probabilmente del gruppo agnatizio, Real degli Ainardi, pur egli di cospicua famiglia trivigiana, intervenuto all'atto medesimo anche quale teste, come già in quello del dì precedente, 6 dicembre 1223 (3). E giacchè ai testi ho accennato di nuovo, soggiungerò che esatti ne appariscono i nomi in questa nostra copia di copia. Riconosciamo così, fra gli altri, Nascinguerra da Vidor, padre del vescovo, e Bartolomeo da Vidor, del vescovo stesso fratello. Siamo in famiglia. Ma prima di questa novissima placidità d'accordi quale tempesta sul capo al povero vescovo, suscitata dal suo avogaro, che di

(1) Computiamo le somme indicate qui sopra a ragion di moneta nostra, prebellica. Premesso che, durante i secoli XII e XIII, la moneta corrente a Treviso, nelle contrattazioni, era la veneziana e la veronese, e che sì l'una che l'altra veniva, a quel tempo, egualmente valutata (DEGLI AZZONI RAMBALDO, *Trattato della zecca e delle monete ch'ebbero corso in Trivigi fin tutto il sec. XIV*, nella *Nuova Raccolta delle Monete e Zecche d'Italia* di GUID'ANTONIO ZANETTI, T. IV, Bologna, 1786, pp. 111 sgg.); attenendoci ai dati offerti dal sen. conte N. PAPADOPOLI sul valore e peso delle monete d'argento veneziane, nella classica sua opera *Le monete di Venezia* (Venezia, I, tav. I); concludiamo che l'argento puro contenuto in 14.000 lire di denari, usate a Treviso intorno al 1223, può corrispondere al valor dell'argento puro contenuto in l. 58,236 di moneta decimale; e che l'argento puro contenuto in 1235 lire di denari, usate a Treviso come sopra, può corrispondere, press'a poco, al valore dell'argento puro contenuto in l. 5136,36 di moneta decimale. Per ottenere il valore approssimativo in moneta ital. postbellica si moltiplichi ciascuna delle due somme prebelliche per 5. È, in ogni modo, a tener presente che la lira del 1200-1300 aveva capacità d'acquisto di gran lunga superiore a quella della moneta nostra [L. RIZZOLI].

(2) Sono lo zio Guido, fratello di Guercio; Bonsembiante; Tommasino Capo di lupo. Pare che presente fosse lo stesso minorenne.

(3) Vedi Appendice.

Tempesta portava appunto il cognome, significativo quasi del suo carattere e de' guai procurati al pastore, del quale avrebbe dovuto essere patrono. Tiso aveva avuto il torto di non fronteggiare energicamente le soperchierie dell'avogaro. Una specie di don Abbondio mitrato? L'uno e l'altro avevano, a ogni modo, rappresentato quel dissidio, che il crescere della potenza anche temporale dei vescovi, cui reluttava l'indocilità superba e prepotente dei tiranni feudali, aveva provocato fra le due aristocrazie, ecclesiastica e laica, del medioevo. Nè Guercio Tempesta aveva egli solo il gusto dell'opprimere, quanto sapesse, la secolare potestà vescovile. È troppo noto come spesso codesti avvocati ecclesiastici mirassero piuttosto al proprio che all'utile di chiese e monasteri. La forza contro e sopra il diritto. A Treviso come altrove. Qui ebbero l'avogaria del vescovo i Tempesta, fino alla loro estinzione; e allora, su lo spirare del secolo XIV, succedettero, nell'ufficio cospicuo, gli Azzoni (1). Doveva l'avogaro essere de' nobili della città: e infatti, a tacer d'altri, vediamo emergere Guercio Tempesta tra i meglio ragguardevoli dell'età sua e assistere ad atti de' più solenni per la storia di Treviso e della Marca (2).

Ma i rapporti suoi col vescovo eccoli sinteticamente espressi in queste parole del Marchesan (3): liti, questioni, dissipazioni, dispiaceri. Quest'ultimi, s'intende, nel conto del vescovo, che del suo laico patrocinatore fu vittima, finchè la morte dell'avogaro non gli concesse tregua. Un dipintore anche più efficace riesce, a proposito sempre di Guercio Tempesta, il gran papa, Innocenzo III, campione insuperabile dei diritti della Chiesa, commessi al vigore della sua anima e della sua opera. Fino a noi riecheggiano accenti di sdegno in lettere impetuose e scultorie. Gli affari temporali del vescovato di Treviso andavan così male da provocare misure pontificie per inquisire e provvedere: debole, e quasi pavido, il vescovo Tiso, ma tanto peggio emerge l'implacabilità usurpatrice di Guercio. A costui s'opponga il vescovo: a costui e a cert'altri invaditori dei possessi della Chiesa di Treviso. Così esorta e incalza il pontefice, che tuttavia, quando occorre, non manca di racco-

(1) Marchesan, *Trev. Med.*, II, 328.

(2) V., p. es., il trattato fra il Comune di Treviso e i castellani del Friuli malcontenti di Bertoldo patriarca (Marchesan, *Trev. Med.*, I, 122); e quello di pace fra Treviso e Venezia (ivi, II, 51), e la ratifica successiva (ivi, II, 53). Cfr. pure, ivi ancora, II, 331.

(3) *Trev. Med.*, II, 328. Vedi pure: I, 11, 13; II, 362 (ove si rappresenta invece la cupidigia d'un altro avogadore, quello dei canonici trivigiani).

mandare anche l'accorgimento e la prudenza, tanto poteva su la mano, che benedice, la mano, che colpisce, su la croce la spada, sul vescovo l'uom di guerra, armato invano a proteggerlo: tanto, e ancor più, nella coscienza del pontefice poteva il desiderio dell'appurata verità. Ma ben riusciva manifesto che quant'era affidato all'onestà del patrocinatore laico da questo, nell'un modo o nell'altro, veniva convertito in cosa propria. « Se detto Guercio o « la sorella sua temerariamente occupò i possessi o altri beni della « Chiesa trivigiana, forzate alla restituzione, per mezzo della cen- « sura ecclesiastica », intima Innocenzo; il quale, sebbene il vescovo remissivo pena meritasse, non voleva darla vinta al suo persecutore; ma s'indignava tuttavia al sapere come Tiso la propria quiete comperasse a suon di denaro alla Chiesa sottratto (1).

Anche di tra le lettere del successore d'Innocenzo, Onorio III, pontefice dal 1216 al 1227, due n'occorrono, che tanto quanto rispecchiano le condizioni temporali non liete del vescovato di Treviso e la tensione antica fra il vescovo e l'avogaro. Nell'una provvede il papa ad accertare come fossero stati fatti e crescessero i debiti del vescovo, al quale, per l'estinzione di quelli, concede la vendita d'alcuni beni, con l'ordine però di ridurre le spese; nell'altra accorda il papa stesso a Tiso vescovo l'alienazione di qualche possesso fra i men redditizî per trarne il prezzo all'acquisto dei beni d'Asolo, con la prossima rocca, e al riscatto dell'avogaria del defunto Guercio Tempesta (2). Si trovava modo così di finanziare i detti acquisti, già pattuiti negli atti del novembre e del dicembre 1223 (3), come pur di tacitare i creditori della eredità di Guercio stesso, restituendo in pari tempo la dote della vedova *Stadagla*: alle quali necessità non sarebbero state sufficienti le rendite ordinarie della mensa vescovile trivigiana, in parte già impegnate a favore degl'immediati creditori suoi proprî.

Di su tal fondo agitato, fra le torbide tracotanze e le orgogliose dissipazioni, nella minorazione d'un patrimonio male acquisito e scompigliato, d'una grandigia quasi fatalmente punita, spicca innanzi a noi, rievocata, donna *Stadagla* Tempesta. Qual parte ebbe ella e qual colpa negli sperperi e nelle perdite della casa maritale?

(1) MIGNE, *Patrologiae Latinae* T. CCXVI, cc. 723, 727, 728, 806, 949.

(2) PRESSUTTI, *Regesti delle lettere di Onorio III*, Roma, 1884, n° 43 (30 del settembre 1216); n° 4723 (24 del gennaio 1224).

(3) Vedi l'atto riguardante anche *Stadagla*, riportato sopra, e l'Appendice.

***

Stadagla dunque. Ora chi, esperto del provenzale e delle nostre grafie dialettali nel medioevo, non corre lesto all'equazione: *Stadagla* = *Stazailla*? Il trapasso dell'intervocalico *d*, primario o secondario, a *z* è notoriamente caratteristico del provenzale (VIDERE *vezer*, ADORARE *azorar*, ecc.); e la grafia *gl*, col suono di *lj*, ossia di *l* palatinizzata, è parimente familiare ai lettori de' nostri antichi monumenti in dialetti varî (*meglo*, *voglo*) (1), fra i quali quelli dell'Italia superiore (2). E che altro rappresenta *-ill-* del provenzale se non il suono raffigurato da *-gl-*?

Dunque proferiamo, secondo la grafia prevalsa come normale e comune, *Stadaglia*, che, a rigore di fonetica e di scrittura provenzale, diventava *Stazailla*. Di codesto nome non è forse evidente l'origine (3); ma più c'importa adesso rammentare che Ugo di Saint Circ fu a Treviso e nella Marca in questo periodo stesso, nel terzo decennio del dugento, al quale appartiene l'atto, dove comparisce, vedova di Guercio Tempesta, donna Stadaglia.

Non rifaccio la biografia, per quel ch'è possibile, di messer Ugo, il nostro trovatore, dal luogo nativo (4) e dalle origini alle canore peregrinazioni ed ai soggiorni di qua dalle Alpi. Basta soffermarsi alle dimore trivigiane. Le quali dovettero essere a intervalli riprese e protratte. Certamente Treviso e la Marca frequentò il trovatore nel decennio, che ho accennato, fra il 1220 e il 1230; e con Treviso e suoi uomini ed eventi in relazione fu egli anche più tardi. Da ripensare, non foss'altro, la parzialità per Alberico da Romano e i vincoli con lui e la sua causa, onde i canti in odio di Federico II e

(1) Cfr., per es., CAIX, *Le orig. della lingua poet. ital.*, Firenze, 1880, p. 137. Parallelamente adoperiamo tuttora *-gn-* come riflesso di *-nj-*.

(2) Restando nella Marca, v., a cagion d'es., per entro al Cod. Eceliniano del VERCI, il casato *de Nordiglo* (pp. 393, 394, 528; e p. 83 *dnūs Nordeglus*), ch'è pure *de Nordillo* e *de Nordiglio* (pp. 138, 149). Andrebbe qui rammentato anche *Coneglano-* (VERCI, *Cod. Ecel.*, pp. 67, 69, ecc., *passim*), chi accolga l'etimo proposto dall'OLIVIERI, *Saggio di una illustraz. gener. della Toponom. Ven.*, Città di Castello, 1915, pp. 65, 377. Spigolando ancora nel *Cod. Ecel.*: p. 186, *Vidonis Gaglardi*; *de Turre & doglono* (2 volte), *dogloni*; mentre, p. 176, *dojonem & turrim*; p. 201, *Gastiglonem*, ecc. ecc.

(3) Per quel che può valere, in questo caso, non tralascio un appunto favoritomi dal collega LAZZARINI. Fu tratto dall'Arch. di Stato di Venezia, *Cancelleria infer.*, rogiti di Agostino prete dei SS. Apostoli: 1294, dic. 27 (5 *exeunte*). Testam. di Jacopo Tiepolo da Santi Apostoli ..... *Item dimitto Standalle et Berardo filiis meis naturalibus duos mansos .... positos in Marocho dyocesi tervissine....*

(4) S. STROŃSKI, *Le lieu d'origine d'Uc de Saint-Circ*, nelle *Annales du Midi*, XXV, 1913, pp. 278-283.

d'Ecelino III (1). Quasi direi che parrebbe Ugo un trivigiano d'elezione. O non fu potuta slanciar l'idea ch'egli a Treviso avesse piantata scuola di provenzale? (2). Ci piantò invece famiglia, pigliandovi moglie, ond'ebbe figlioli: *tolc moiller en Tervisana, gentil e bella, e fez enfans* (3).

Per i due moderni editori delle rime d'Ugo l'antica biografia andrebbe tenuta in conto d'autobiografia (4); sì che s'abbia veramente a credere quanto quella assevera, che, cioè, presasi moglie, il trovatore non compose più canzoni (5), ossia, in altri termini, non cantò più d'amore. La qual cosa sarebbe accaduta poco dopo l'arrivo in Italia (6); mentre altrove gli editori stessi e biografi e critici ritardano al 1240 il modificarsi e diradarsi della produzione del trovatore (7). Produzione, che, smesso il cantar d'amore, sarebbe stata solamente di generi minori: sirventesi, tenzoni, *coblas* (8). Per verità, anche in questa minor poesia, l'omaggio a donne non manca (9).

In ogni modo, il credere che d'amore Ugo non abbia tra noi cantato se non una volta, nella canzone, eccezionale, indirizzata a Salvaggia d'Auramala (10), può parere soverchio; e prudenza vorrebbe che il matrimonio, col conseguente abbandono delle canzoni amorose, fosse un po' differito, come, press'a poco, nella seconda delle due opinioni, cronologicamente contraddittorie. Sì, perchè ormai, dall'ombra modesta del riesumato documento, balza in mezzo alle vicende trivigiane del trovatore donna Stadaglia Tempesta, *na Stazailla* della « ragione », senza troppa ragione squalificata finora; la quale merita forse una più paziente benignità. Essa tramanda, per esempio, che messere Ugo *amava una dompna de Trevisana, que avia nom dompna Stazailla.* Ebbene: perchè

(1) Presso che superfluo citare XX e XXIII fra le poesie d'Ugo nell'ed. JEANR.-S. DE GR.; con le quali XX e XXIII siamo più giù, al 1239 (ivi, p. 156), al 1240 (p. 159).

(2) Per esagerazione del passo della biografia, che suona *gran ren amparet de l'autrui saber e voluntiers l'enseingnet a autrui* (ed. JEANR.-S. DE GR., p. 148). Cfr. il mio scritto: *Il Provenz. in caricatura*, negli *Atti e Mem.* della R. Accad. di Padova, N. S. XIII, 2, 1897, pp. 126-127.

(3) Cit. ed., p. 148.

(4) Cit. ed., pp. IX-X.

(5) Pp. XIV-XV, 148 (*mas pois qu'el ac moiller non fetz cansos*).

(6) P. XV.

(7) P. 156.

(8) P. XIV.

(9) Basta vedere XVIII, XLI. Acerbo invece, lasciando altro, contro una donna, Cunizza, involatasi lontano con l'amante Bonio, è Ugo altrove (XLII). Forse egli sapeva che quella fuga era doluta ai fratelli di lei, Ecelino e Alberico da Romano.

(10) Cit. ed., XV, 61-64.

della Trevisana è detta costei, e non proprio di Treviso? Non a caso, nè per capriccio. I Tempesta erano fra i potenti, e possedevan fuori, nella Trevisana, castelli di mura cinti e di valli e di fosse, al pari dei da Romano, dei Camposampiero, dei Caminesi, degli Strasso e di tanti e tanti altri (1). Infatti l'abitual dimora dei Tempesta, signori anche del castello di Brusaporco, era, per entro al patrimonio avito, nel castello di Noale, rivendicato già dal 1181, contro le pretensioni padovane, a Treviso (2). *Stazailla* poteva così veramente passare per *una dompna de Trevisana* (3).

E non s'arzigogoli che sien queste coincidenze fortuite. Come? Coincidenza fortuita anche il nome, Stadaglia, provenzalmente *Stazailla*, che non è punto facile s'incontri altrove? Nè s'almanacchi, con sottilità diabolica ma illusoria, che Stadaglia, fatta *Stazailla*, sia stata introdotta nella *razô* quasi per artificio inteso a conferirle autorità di racconto veridico. Più chiaro è invece che nella *razô* si riflette un'effettiva tradizione locale. Se nomi reali non si solevano includere nelle canzoni, bene si sciorinavano talora nelle *razôs*. E questo nostro è per l'appunto il caso.

Ho accennato già un paio di volte che v'ha coincidenza pur di tempo fra le date del documento, ove compare Stadaglia, e dei primi soggiorni d'Ugo a Treviso e nella Marca. A tacer d'altre testimonianze, desumibili dalle rime di lui, basti rammentare le due vivacissime *coblas* scambiate fra il trovatore nostro e il suo patrono, Alberico da Romano, nelle quali invoca quegli scherzosamente anche a nome di Sordello i soccorsi del signore alla famelica miseria di *ser Ardiçon* e della novella sua sposa. Ora, è manifesto che siamo in quel periodo, nel quale Sordello stesso è, protetto da Ecelino e da Alberico, ospite di Treviso e della Marca, certamente prima ch'egli sia forzato a uscirne, avviandosi verso Provenza; prima, cioè, del 1228 o 1229 (4).

Donna Stadaglia, o *Stazailla*, è viva, vivissima, moglie ancora o già vedova, mentre Uc de Saint Circ soggiorna a Treviso o nel territorio, all'ombra protettrice della potenza d'Alberico da Romano. Le coincidenze così concorrono tutte, nome, luoghi, tempo, all'identificazione desiderata: chi vorrebbe dubitar più?

(1) MARCHESAN, *Trev. Med.*, I, 17.

(2) VERCI, *Cod. Ecelin.*, Doc. XLIV, pp. 80-81.

(3) Non impossibile che pur la moglie avesse Ugo conosciuta e sposata, come la biografia, o, se vuolsi, l'autobiografia, afferma, *en Tervisana*; nel territorio anzi che nel capoluogo.

(4) JEANR.-SALV. DE GR., p. 161; BERTONI, *Trovat. d'Italia*, Modena, 1915, p. 519.

***

La nostra *razô*, che non merita, in ogni sua parte almeno, 'incredulità, cui fu fatta segno, spiega, come s'è ricordato in principio, da che nacque la canzone:

Longamen ai atenduda;

ma essa premette che Ugo *fez de bonas chansôs d'ella* (1). Nelle rime superstiti rimane traccia di codesto particolar canzoniere ispirato da donna Stadaglia Tempesta?

La storia amorosa fra costei e il trovatore, sempre conforme la *razô*, avrebbe in sè comprese due successive fasi: egli la servì e onorò di lode e di pregio, e la celebrò cantando, ed ella di buon grado accolse l'amore, la preghiera, l'intendimento di lui, e di gran piaceri gli disse e molti glie ne promise. Poi vennero i guai, come s'è visto al cominciar di queste note; chè la donna lusingava anche altri, e Ugo n'ebbe gelosia, e scoppiarono disaccordi e liti; onde una canzone nuova da quelle prime discordante. Ora, non so scorgere nel canzoniere d'Ugo nulla che possa collocarsi in quella inizial fase felice, per modo che, di tra espressioni convenzionali d'amoroso gaudio, qualche cosa s'adombri, che tanto quanto guidi il pensiero verso la Marca e Stadaglia. Il Casini aveva piuttosto avvertita una certa corrispondenza con la canzone dolorosa poco fa novamente citata in quella, che incomincia:

Estat ai fort longamen (2).

Per vero non poco di comune intercede fra le due: e basti ripensare quello stesso motivo esplicito della « follia », ond'è accusata nell'una canzone la donna e nell'altra chiunque l'ami, ricorrente nella medesima strofe, la IV, di ciascuno dei due testi, per avere anche più vivo il senso d'un accordo non forse casuale (3).

(1) Jeanr.-S. de Gr., p. 150.

(2) Casini, *I trovatori nella Marca Tr.*, già cit. *Propugnatore*, pp. 156-157; Jeanr.-Salv. de Gr., XII.

(3) Jeanr.-S. de Gr., X (iv, vv. 31 sgg.):

Fols cors si penssa e cuda
que leu pretz so que·l dissen
e per fol neci parven
ai vista tal decazuda
q'estava en ric resso
de valor et de faisso;

Quegli dei due nostri sagaci autori, che si prese il carico dell'introduzione alle rime d'Ugo, il Salverda de Grave (1), affrontò da pari suo il problema della realità o idealità degli amori trobadorici: problema attraente e delicato, che, per quello che riguarda Ugo di Saint Circ, fu avvicinato a una soluzione equa e ragionevole; che, cioè, la poesia, pur tale rimanendo, abbia l'anima in sè d'un romanzo vissuto (2). Il qual pensiero potrebbe avere anche un valore d'ordine generale. E il Salverda de Grave tentò di ricostruir nella sua rielaborazione ideale quella vissuta realtà, comprendendo entro alla ricomposta unità fantastica e sentimentale anche la canzone derivante, secondo la nostra *razô*, dall'amore di Stazailla. Costei sparirebbe, effetto d'un errore di scrittura, nel romanzo da ben altra fonte ispirato. « Checchè ne sia », avverte l'ingegnoso collega, « fino a più ampia informazione, codesta *razô* non saprebb'essere ostacolo al nostro aggruppamento » (3). Ecco dunque venuta l'informazione più ampia: per lo meno la canzone

Longamen ai atenduda

si svincola dall'aggruppamento delle canzoni costituenti un solo romanzo d'amore, nel tempo stesso che la *razô* può invitarci a meditare se questi tramandati racconti, per quanto ispirati dalle canzoni, cui pretendono illustrare, non contengano talvolta elementi di realtà immeritevoli di scettico disprezzo.

APPENDICE

Ecco il promesso regesto del gruppo d'atti concernenti l'oberato retaggio di Guercio Tempesta. S'intende che il regesto mi deriva dall'erudita cortesia di Gerolamo Biscaro.

1° — 1223. XI. 24. *Clamato podere hereditatis d. Wercii Tempeste*, gli stimatori del Comune fanno vendita, a' pubblici incanti, a Tiso, vescovo di Treviso, *de vassallatico Henrigeti et fratrum de Asillo qui habent ad feudum*

---

car cella cui foldatz guida
cuida esser enriquida
qand ve que siei faich menut
intron en crim e en brut.

Ivi, XII (IV, 28 sgg.):

Totz hom q'en folla s'enten
en fol despen sos jornals...

(1) Cfr. l'*avant-propos* firmato da A. Jeanroy.

(2) Nel vol. delle rime d'Ugo, spesso cit., pp. XVII-XXXIV.

(3) Op. cit., p. XXVI.

ab ipsa hereditate duas partes collis de Migerone, e d'altri vassallatici pur d'Asolo per il prezzo di l. di den. 1066. 5. Guido fu Guercio Tempesta, col consenso de' propri curatori, conferma la vendita (Bibl. Com. di Treviso, ms. 958, *Monumenta Civitatis Tarvisii*, p. 21).

2° — 1223. XI. 24. *Clamato podere* (*ut s.*), gli stimatori fanno vendita al vescovo Tiso (*ut s.*) *de castro Braide cum domibus, turribus, castellario, cum comitatu, segnoria .... et de domo petre dominicale iacente apud castrum Braide cum broilo*, e d'altre terre, livelli e decime, per il prezzo di l. di den. 3061. 5: e Guido fu Guercio conferma (ivi, p. 22).

3° — 1223. XII. 6. Folcheto da Pagnano fa vendita al vescovo Tiso per il prezzo di l. di den. 180 *de manso uno iacente in Asyllo et de una domo solerata in burgo novo de Asyllo*, che Folcheto aveva acquistato da Guercio Tempesta (Bibl. Com. di Treviso [A. Scoti, *Antica cond. di s. Maria di Asolo*], ms. 959, c. 536).

4° — Qui l'intero atto, anzi che il solo sommario, per liberalità d'Augusto Serena. Dalla stessa opera d'Antonio Scoti, già sfruttata per il documento riguardante *Stadagla*.

Ex eodem lib. A. C. fol. 30. — 1223. *fol.* 249. *Hoc est exemplum cuiusdam instrumenti cuius tenor talis. Anno millesimo. CC XXiij indict. XI die VI int. decemb. presentia nascinvere de vidoro iudicum* (1). *bartolomei de vidoro. Odolrici. martini. Reali de Aynardo. liberij de bava. Widonis Avocati. tomasini capitis lupi. Flanmergini. jacobini et aliis rogatis testibus. Robertus iudex de ordelafo dedit verbum* domino *tisoni dei gra*tia *tar*visij *epi*scopo *ut solvat C et LXXX lib*rarum *lib*rarum (*sic*) *denarior. Folcheto de pagnano pro Widone filio condam Vercij tempeste, no*minatim *de xiiij milia lib*rarum *denarior.* (2), *ipsi roberto et Gabrieli de sinisforto securata per ipsum* domin*um episcopum tar*visij *occasione vendite ipsi* domino *facte de braida et podere asylli. Act. tar*visij *in episco*patu *tar*visino.

Ego Ecelinus sacri palatij not. interfui et rogat. scrip.

5° — 1223. XII. 7. Qui l'atto concernente la dote di *Stadagla*.

6° — 1223. XII. 8. Presente Odolrico da Beseno, podestà di Treviso, Guido fu Guercio Tempesta e i suoi curatori fanno vendita al vescovo Tiso, per il prezzo di l. di den. 300, *de advocatia* dell'episcopato che Guido e prima di lui il padre possedevano dalla Postioma *in susum*, e particolarmente dei diritti dell'avogaria su le curie vescovili di Montebelluna, Asolo, Braida, Cornuda, Sumonzo, Caselle, S. Giustina e Colmigeron, riservandosi il diritto dell'avogaria su le curie dalla Postioma in giù (Arch. vescov. di Trev., cod. AC. f. 59 t.; Racc. Avanzini, I, 163) (3).

(1) Questo gen. plur. seguente a un solo nome proprio tradisce omissione di più altri precedenti nomi. Si veda il documento su *Stadagla*, del dì subito dopo.

(2) È la somma stessa, che appariva nel documento su *Stadagla*. Le 180 lire di denari da pagare a F. da P., come sopra, possono corrispondere al valore dell'argento puro contenuto in l. 748,62 di moneta decimale. A ottenere il presente valore postbellico moltiplicare per 5 [L. Rizzoli].

Folchetto da Pagnano era pur egli di nobile famiglia, con proprio castello (Marchesan, *Trev. Med.*, I, 17), nella pieve d'Asolo (ivi, I, 456).

(3) Cfr. Marchesan, *Trev. Med.*, II, 328. Su Postioma (riflesso di Postumia, l'antica via), v. D. Olivieri, *Saggio di una illustraz. gener. della Toponomastica veneta*, p. 44.

Ancora. E sono sempre osservazioni, dove mi soccorre Gerolamo Biscaro. Essendo notevol parte del cospicuo patrimonio del fu Guercio Tempesta costituita dai feudi dell'avogaria, d'origine prettamente ecclesiastica, e i creditori minacciando di pubblica vendita, all'incanto, tali feudi nella loro interezza, sì che gli acquirenti sarebbersi sostituiti al figlio di Guercio nell'esercizio pur dei diritti di carattere giurisdizionale proprî dell'istituto dell'avogaria, fu il vescovo costretto a intervenire, per effettuare, sotto specie d'acquisto ai pubblici incanti, il riscatto, a favor della mensa vescovile, di quella parte (dalla Postioma in su) dei diritti personali e reali dell'avogaria, che i creditori avevan posti *ad extimariam* (1).

Non è con questo a dire che i Tempesta cadessero in miseria, perchè, soddisfatti i creditori di Guercio col denaro tratto dalle vendite dei beni d'Asolo e d'Orgnano, e dal riscatto dell'avogaria dalla Postioma in su, rimaneva la parte più cospicua del patrimonio avito formata del castello, rocca e corte di Noale, e del vicino castello di Brusaporco e possessioni relative, con più altre assai in quel di Mestre, nonchè l'avogaria dalla Postioma in giù. Tutt'insieme la liquidazione risanatrice lasciava ancora intatta una ricchezza invidiabile.

II.

" Meil „ e " Moill „.

Notissime le due *coblas*, che si scambiarono Ugo di Saint Circ e Alberico da Romano. Torna opportuno tuttavia e comodo riaverle qui sott'occhio:

Mesier Albric, so·m prega Ardisos
qu'ieu vos deia mostrar saviamenç
com el l'autrier fo faiç novel espos,
4 et c'ara·il fail meils e vins e formenç,
tan qe·il moillier s'en rancur' e s'en lagna;
per qe·l Sordels vos prega, et eu lo voill,
qe·il fasaç dar un car d'erbas de moill
8 e tant de meil don viva sa compagna.

(1) Sul procedimento *ad extimariam* e su l'ufficio relativo vedi MARCHESAN, *Trev. Med.*, II, 94.

N'Uc de San Sir, tot per amor de vos
e del Sordel, car es pros e valenç,
voil que del meu aia Ser Ardiços
12 tant c'al partir s'en an gais e jausenç,
que eu cre ben qe vianda·il sofragna;
pero del meil de si dire no voill,
mas ben darai un car d'erbas de moill,
16 si hom las pot trobar a la campagna (1).

C'è per noi in queste due strofe quasi un'aria di casa. Subito un italianismo: *Mesier*; e quell'altro, corrispondente, poco più avanti, v. 11, *Ser*, premesso al nome *Ardiços* (2). Chi è costui? Assai difficile in codeste cobbole, balzanti dalla tumultuaria giulleria, pettegola cronaca, tutta lazzi, soventi, e burle e dileggi e vituperi, cogliere, di sul maligno remoto fondo, la precisa realtà di persone, di fatti, d'accenni. Le identificazioni proposte dal Casini e dal Marchesan non sembrano troppo consistenti e convincenti. Si tratterebbe, per il Casini, d'Ardizzone di Vercelli, che, « a poca di- « stanza di tempi e di luoghi », troviamo podestà di Padova, nel 1233, presente a' solennissimi atti della generale pacificazione promossa da fra Giovanni da Vicenza (3). Altri personaggi quelli del

(1) *N* 110b (ms. vv. 1, 11 *Ardisons*, *Ardisons*; v. 6 *Sordel*; v. 12 *gai*). Suchier, *Denkmäler Provenz. Lit. u. Spr.*, Halle, 1883, p. 320; Monaci, *Testi antichi provenzali*, Roma, 1889, c. 89; Jeanroy-Salverda de Grave, *Poésies de Uc de Saint-Circ*, Toulouse, 1913, pp. 112-113; Bertoni, *I trovatori d'Italia*, Modena, 1915, p. 267.

(2) Levy, *Prov. Suppl.-Wörterb.*, VII, 602. Ugo adopera *ser*, *sier* anche altrove: XXI, 2; XXIII, 4. A rigore, torna a mente *sier Peire de Fraisse* presso Guiraut Riquier (Mahn, *Werke der Tr.*, IV, 87, v. 49), che in Italia non è stato mai. È noto pure di Peire Bremon Ricas Novas *Un vers voill comenzar . el son de Ser Gui* (nell'unico H, *Studj di Fil. rom.*, V, 532); ma in questo antagonista di Sordello qualche contatto e influsso italiano si può pensare. Affatto da escludere *sier* nel poema di Peire de Corbian (Jeanroy-Bertoni, *Le « Thezaur » de P. de C.*, Toulouse, 1911, extr. des *Annales du Midi*, XXIII, p. 21, v. 384; e v. già Zingarelli, *Intorno a due trovatori*, Firenze, 1899, p. 19). Notato un altro italianismo nelle rime del nostro trovatore, XIX, 3 (Jeanr. - Salv. de Gr., p. 197); e un altro sospettato XXIV, 21 (ivi, p. 203). Ma s'ha di sicuro a leggere, XXIV, 20-25, così:

Mantoana e Verones
perdut a lai,
e Trevis' e Senedes
atressi sai,
e s'el pert Visentines
o·l menerai?

Il v. 21 è difettivo (*Annales du Midi*, XXV, 348); ma più semplice è correggere al modo ora proposto, aggiungendo *a*. Al v. 24 correggere *perc* in *pert*, senza l'esitazione, ch'è nelle *Annales* cit.

(3) Casini, *I trovatori nella Marca Trivigiana*; *Propugnatore*, XVIII, P. I, 1885, pp. 163-164. Vedi *Rolandini Patav. Cron.*, III, 7 (ed. Bonardi, nella rinnovata collez. muratoriana de' *Rer. Ital. SS.*, VIII, P. I, fasc. 1, pp. 44-46). Nel *Liber Regiminum Padue*, ed. Bonardi, ivi, fasc. 4, p. 309: *Dominus Ardizonus Advogarius de Vercellis*; che, secondo il codice degli Statuti padov. cit. dal Gloria, *Degl'illustri italiani che avanti la dominaz. carrarese*

Marchesan, che affacciava ben due ipotesi, prima pensando a un *Ardiçonus de Maynentis*, de' parenti del bellunese vescovo Gerardo de' Taccoli (ucciso in guerra co' Trevisani nel 1197), a Treviso riconciliatisi il 21 e 27 maggio 1218; poi a un notaro (ecco il titolo di *ser*, sorridente, come prova, al Marchesan non meno che al Casini), Ardizzone di Collalto; ma l'accoglier costui obbligherebbe a un travaglioso sforzo cronologico, che non sembra fatto per conciliar consensi alla proposta, perfin troppo ingegnosa (1). Inoltre va considerato che la qualifica di « sere » si trova premessa non raramente anche ad altri, che notari non sono punto. Lo Zingarelli citava *sier Amfos*, mercatante, padre di Folchetto di Marsiglia (2). Si può ricordare ancora come Ugo di Saint Circ apostrofi un confratello in rimeria, Aimeric de Peguillan: *ser Aimerics* (3). E la genovese contendente con Raimbaut de Vaqueiras manda costui a *ser Opetî*, che certo, chiunque si fosse, Obizzo II Malaspina o altri, un notaro non si direbbe, ma piuttosto un signore, in grado di far dono d'un ronzino a un giullare (4) E Ugolino dei Fantolini di Cerfugnano, fatto immortale da un luogo dantesco (5), signore di castella, è, per lo stesso trovatore nostro, *sier Ugolî* (6). Nelle biografie poi di Sordello, composte provenzalmente nell'alta Italia, i due fratelli da Romano e gli Strasso e Sordello stesso han titolo di *ser* o *sier* (7). Per la seconda il trovatore è figlio anzi di *sier el Cort*, giusta la frase lombardesca ivi accolta, e costui è qualificato siccome cavaliere. Dunque Ardizzone poteva esser notaro, ma altresì un nobile, oppure un confratello per l'appunto in rimeria.

furono Podestà in Padova, Padova, 1859, p. 19, n. 9, è pur detto *Dominus Ardizonus Advocatus de Vercellis* (del GLORIA v. ancora: *Monumenti della Università di Padova*, [1222-1318], Venezia, 1884, § 28, p. 24); mentre nel compromesso delle controversie della Marca in fra Giovanni da Vicenza (VERCI, *St. della Marca Triv.*, I, doci. LXX e LXXI, pp. 103 sgg.), compare, in forma regolarmente ablativa, *Ardicione Advocato Paduano*. Il CASINI pigliava codesta denominazione nel senso che Ardizzone fosse veramente « avvocato », ossia « tutore dei diritti di Padova, dov'era podestà ». Si tratta invece del casato di codesto vercellese: « Ardizzone Avvocato » o « Avogaro » o « degli Avogari » (cfr. *Liber Regiminum* cit., p. 309, n. 7). Circa la proposta CASINI e il dubbio relativo: DE LOLLIS, *Vita e Poesie di Sordello di Goito*, Halle a. S., 1896, p. 13, n. 3; ZINGARELLI, *Intorno a due trovat.*, p. 19; JEANR.-SALV. DE GR., p. 161; BERTONI, *Trovatori d'Italia*, p. 519.

(1) MARCHESAN, *Trev. Mediev.*, II, 280-282.

(2) *Intorno a due trovat.*, l. c. Cfr. STROŃSKI, *Le troubadour Folquet de Marseille*, Cracovie, 1910, p. 4, ove il testo legge *ser Amfos*, ma v. pure *sier* nelle varianti.

(3) JEANR.-SALV. DE GR., XXI, 2. Anche *ser Gui*, nominato da Peire Bremon Ricas Novas (v. ZINGARELLI, l. c.), è il trovatore, nonchè signor feudale, Gui de Cavaillon.

(4) Cfr. il mio *Man. Prov.*[3], 35, 94.

(5) *Purg.*, XIV, 121.

(6) Ed. JEANR.-SALV. DE GR., XXIII, 4.

(7) DE LOLLIS, *Vita e poesie di Sord.*, pp. 147-148; mio *Man. Prov.*[3], p. 334.

Anzi quest'ultima cosa più facilmente che ogn'altra, come si consideri che alla compassione d'un signore, alla rimeria nemmen egli estraneo, lo raccomandavano due trovatori, nella nota derisoria forma di tante cobbole e dei sirventesi giullareschi (1). I trovatori si prendevano a cuore talvolta le misere sorti dei giullari, ma a suon di risate, corbellando. Pur la nostra è situazione affine a più altre consimili per entro alla scapigliatura trobadorica e giullaresca. Nè sorprende che, se giullare, Ardizzone non fosse piuttosto contraddistinto con un nomignolo, perchè esempi non mancano di giullari designati dai veri lor nomi (2). E come i trovatori e i giullari era costui vagabondo, se Alberico accenna, a' vv. 11-12, ch'egli avrebbe lasciata la sua corte:

> voil que del meu aia Ser Ardiços
> tant c'al partir s'en an gais e jausenç.

Prima che trovatori e giullari da un signore si partissero, quegli soleva liberalmente regalarli. In questo caso il proponimento, così espresso, del regalo, data la burla, sonava crudamente ironico. Frattanto per mezzo d'Ugo, che intercede anche in nome di Sordello, Ardizzone fa sapere al signore ch'egli è novello sposo, da un par di giorni (*l'autrier*): cuor gli manca di chiedere direttamente, e s'intende certo, che, al pari del cuore, umile è il suo merito, umile la posizione, se si commette alla misericordia di più insigni, che sono, per questo, più innanzi nelle grazie del comune padrone. La coppia disperatissima non ha di che sostentarsi: nè miglio, nè vino, nè frumento: muor di fame; tal che la povera sposina è tutta un lamentìo. Ugo e Sordello pregano d'accordo che messere Alberico faccia dare allo sposo *un car d'erbas de moill*, e tanto di miglio che ne possa campar la sua compagna (3). Alberico, per amor d'Ugo e di Sordello, concede, sì, che Ardizzone abbia del suo, per modo che all'andarsene sia gaio e allegro; ma qual beffa! Sa che il disgraziato non ha di che mangiare; ma fino al miglio l'implorato benefattore, no, non arriva, nemmeno per la moglie: darà solo a' due *un car d'erbas de moill*, se mai codeste erbe si possono veramente in campagna raccattare.

(1) V. Witthoeft, «*Sirventes Joglaresc*», Marburg, 1891.

(2) Cfr. la terza mia nota su *Le caricature trobadoriche di P. d'Alvernia*, negli *Atti del R. Ist. Ven.*, LXXXVI, P. II, 1218, 1226-1228.

(3) La critica situazione della sposa affamata di ser Ardizzone fa tornare a mente, entro al canzoniere dello stesso Ugo, quella ch'egli rappresenta (XXI) della lavandaja povera, cui mancan pane e vino e casa, e che s'acconcia per bisogno ad abbracciare la vecchia pellaccia di ser Aimerico [de Peguillan].

Il « miglio » dunque. Per i due editori delle rime d'Ugo, che il lavoro si sono fraternamente diviso, rispondendo però di tutta la comune opera *in solido* (1), o che è *meils*? È, senz'altro, già originariamente, la cosa stessa che *maïs*! (2). Anacronismo, di cui, per vero, s'accorsero, commentando, gli editori stessi (3), i quali armeggiarono a giustificarsi, e male intanto affermarono che il miglio non è mai stato cibo umano. Fu per codesto convincimento ch'essi risolsero di tradurre *maïs*, in tutto il sud-ovest di Francia designato con *milh*. Sapevano, da uno scritto di Leo Spitzer, che oggi si vuole il mais importazione americana; ciò che anzi li forzò a rifarsi al concetto di « miglio », e a ricorrere all'ipotesi nuova, che lo sposo, caso mai, intendesse, far della sua fresca metà una pollicultrice (4), persuasi sempre che il miglio fosse, non per gli esseri umani, ma per i pennuti: nondimeno ecco uno dei commentatori dichiarare, in persona prima, qualmente gli sembrasse inconciliabile, a ogni modo, con l'origine americana l'uso di locuzioni come *blé de Turquie*, *gran turco* ecc., implicanti un'origine orientale. Evidentemente i due colleghi si son trovati a corto di notizie esatte e piene circa il valore di quest'ultime espressioni e la storia del miglio nell'età medievale. Non hanno forse prestata l'attenzion debita al ricco e convincente lavoro dello Spitzer da essi pur citato (5). Se no, avrebbero appreso che *blé de Turquie* e simili designazioni false dell'americano mais furono effetto d'error popolare e d'illusione geografica. Le quali cose riconfermava più di recente, in un robusto suo volume, Luigi Messedaglia (6). « Grano turco » « grano saraceno » sono denominazioni volgarmente estese al meno anziano mais: dove, del resto, l'indicazione « turco », « saraceno » allude, con fantasioso adombramento, a provenienze vagamente forestiere, al pari di ciò che accadde per altri vegetali, come pure per polli e uccelli, d'origine indubbiamente americana e tuttavia de-

(1) Cfr. l'*avant-propos* nel vol. più volte cit.

(2) P. 113: ... *lui manquent le maïs et le vin et le blé* (v. 4) ...; *assez de maïs pour que sa femme en puisse subsister* (v. 8) .....; *toutefois, au sujet du maïs je ne veux pas dire oui* (v. 14).

(3) JEANR.-SALV. DE GR., pp. 209-210.

(4) Ivi: *S'il est assuré ..... que le maïs est importé d'Amérique, il nous faut revenir au « millet » et supposer qu'Ardisson voulut faire élever de la volaille par sa jeune épouse.*

(5) L. SPITZER, *Die Namengebung bei neuen Kulturpflanzen im Französischen*, in *Wörter u. Sachen*, IV, 1, 1912, pp. 122-147.

(6) *Il Mais e la vita rurale italiana*, Piacenza, 1927; pp. 41 sgg. Del resto sarebbe potuto bastare il *Dictionn. génér. de la langue française*, s. v. *maïs* (*plante céréale, originaire d'Amérique, dite improprement* BLÉ DE TURQUIE) a suggerire qualche utile riserva. V. poi ora GAMILLSCHEG, *Etym. Wört. der Franz. Spr.*, s. v. *maïs*.

corati d'imaginarie derivazioni asiatiche. Nelle teste ignare occidente e oriente finirono così col mescolarsi in un confuso senso di sperdute e meravigliose lontananze esotiche.

È vero: *mil*, forte d'una così remota tradizione e di tanta consuetudine, via via, in notevol parte del mezzogiorno francese, trasferì l'antico nome al sopravvenuto mais (1): ciò non abilita, in ogni modo, alla traduzione deliberata dai due cooperatori, trattandosi d'un testo anteriore alla scoperta dell'America e all'importazione vittoriosa del nuovo cereale. Poichè il miglio effettivamente servì, per lunga sequela di tempi, all'umana alimentazione, dall'antichità al secolo XVII, quando il mais ottenne il suo trionfo (2); e la farina di miglio s'adoperava, anzi tutto, a confezionare il pane. E non mette conto ormai soffermarsi a dir di più, tanto la cosa è storicamente sicura (3). Mi basterà aggiungere che tal fu l'uso del pane di miglio che se ne formava un cognome. A Treviso sorprendo in un atto del 1188 pur la testimonianza, fra tant'altre, *Albrigeti Panis de Milio* (4); come veggo essere esistiti ivi stesso Guercio e Alberto Pandimiglio (5). Il quale cognome suona qua e là ancora vivo.

Ma ora ci ritorna innanzi il problema più oscuro: quello che in sè racchiudono le parole *erbas de moill.*

Dai commentatori precedenti nessuna o scarsa luce. Il Suchier, primo editore delle due *coblas*, registrava, nel glossario, *erbas de moill*, senza tradurre (6): il Casini dava non più che « un carro d'erbe » (7): s'avventurava il De Lollis a interpretare vagamente « erba molle » (8), che si determinava, senza troppa persuasione, presso i due editori d'Ugo, in *herbe d'arroche* (9); la quale diventava

(1) SPITZER, pp. 128 sgg.

(2) MESSEDAGLIA, pp. 229 sgg.

(3) Il BERTONI, *Trovat. d'Italia*, p. 519, a proposito del v. 4 e di *meils*, nelle nostre due *coblas*, notava: « credo che si tratti proprio di 'miglio' e non di 'granone', perchè il miglio fu usato per la nutrizione umana ». Nella *Romania*, XLII, 112-113, lo stesso B. aveva già scritto: « d'ailleurs, le pain de millet a bien servi, paraît-il, à l'alimentation humaine ». Non « pare »: cosa certissima, com'è, senz'altro, affermato nel luogo precedente del critico medesimo. E citerò anch'io, giacchè l'ho sotto mano, G. CAMUS, *L'opera salernitana « Circa Instans » ed il testo primitivo del « Grant Herbier en français »*, Modena, 1886, p. 92, nº 314: *Milium... Nutrit minus ceteris granis ex quibus panis fit. Milet... Il nourrist le moins de tous grains dont l'on fait le pain.* Ma le testimonianze sovrabbondano, per le quali rimando ancora al libro del MESSEDAGLIA.

(4) VERCI, *Cod. Ecel.*, Doc. L, p. 92.

(5) *Hist. Trivig. di* GIOVANNI BONIFACIO, in Trivigi, MDXCI, p. 201. L'OLIVIERI, *I cognomi della Venezia Euganea*, Genève, 1923, registra, p. 80, anche *Stimamiglio*, padovano.

(6) *Denkm. Provenz. Lit.*, p. 643.

(7) *Propugnatore*, cit., p. 163, n. 1.

(8) *Vita e poesie di Sord.*, p. 13, n. 3.

(9) JEANR.-SALV. DE GR., p. 113; ma v. pure p. 210.

« erba purgativa » per il Bertoni (1). Questi, annotando, traduceva anche letteralmente « erbe di moglio »; e considerava « moglio » per « molle », con valore di sostantivo, quale un dialettismo dell'Italia settentrionale; e soggiungeva lo spagnuolo *armuelle*, raccostandogli, fra parentesi, non so se a guisa di etimo, che sarebbe solo parzialmente forse accettabile, *herba mollis* (con che inoltre tornava a galla, in qualche modo, l'« erba molle » del De Lollis) (2); non senza un'estrema congettura terapeutica, che l'« erba di moglio » servisse quale ammolliente. Dal purgante così all'ammolliente (3). Ingegnosità irrequieta, la quale manifesta, come che sia, un desiderio vivissimo, sempre lodevole, e magari utile, del tentare e forzare la verità.

Delle sole *erbas de moill* messere Alberico non vorrebbe risparmio: ne prodigherebbe anzi un carro, come, per lo sposo Ardizzone, avevan già chiesto Ugo e Sordello, i quali, più umani verso la sposa, avrebbero voluto per lei almeno tanto di miglio che, facendosene pane, restasse pago alla meglio il giovanile appetito. Nessuna galante misericordia invece nelle disposizioni del signore: per tutt'e due, marito e moglie, solo *un car d'erbas de moill*. Ma, come già notavo anche in altro luogo più sopra, non si direbbe che codeste *erbas* in campagna abbondassero, se la burla ha il suo suggello in quell'ultimo verso comicamente dubitativo, dove parrebbe vibrare la finale ironia:

> mas ben darai un car d'erbas de moill,
> si hom las pot trobar a la campagna.

Erbe dunque non reperibili in campagna. Alberico si piglia giuoco anche di noi interpreti moderni, che abbiamo incomodata la botanica, per trarne verisimili identificazioni; e abbiamo tradotto *moill*, in buona fede, ma con poca fiducia, *armoll*, *armuelle*, *arroche* (4), tirando in campo fin lo *spinacio*, introdotto in Italia,

(1) *Trovat. d'Italia*, p. 267. Il MARCHESAN, *Trev. Med.*, II, 281, n. 1, ripeteva tal quale.

(2) Certo *herba mollis*, o « erba molle », non apparisce denominazione rigorosamente scientifica, come m'assicura il collega botanico, prof. GOLA. A MOLLE- in *-muelle* era stato già pensato (MEYER-LÜBKE, *Et. Rom. W.*, 4003); ma in *ar-* come vedere il riflesso di HĚRBA?

(3) *Trovat. d'It.*, p. 519.

(4) LEVY, *Provenz.-Suppl. W.*, V, 297; *Petit Dictionn. Prov.-Franc.*, s. v. *molh*, spiegato dubbiosamente *arroche*, *plante*; JEANR.-SALV. DE GR., p. 113; ma cfr. i dubbi di p. 210, dove anche si propone di correggere *moill* in *iuoill*, che sarebbe l'*ivraie*, il « loglio », la « zizzania ». Peggio che andar di notte! E di fatto i due savi annotatori concludono: *mais le sens ne serait guère meilleur.*

affermano i competenti, due secoli dopo (1). Tutto per nulla, senza conclusione, se l'erbe riservate alla coppia Ardizzone erano ignote alla campagna.

Ove Alberico avesse voluto dire solamente questo: « se tante « erbe, addirittura una carrata, è dato ritrovare in campagna », si sarebbe manifestamente espresso in altro modo; come, per esempio, questo:

si tantas hom en trob'a la campagna,

o giù di lì, e anche meglio. Ugo e Sordello e Alberico hanno pertanto inventate erbe che non esistevano? Chiaro lo scherzo, il giochetto: *meil*, o, se si vuole con pienezza di riscontro anche grafico, *meill*, e *moill*. Erba è veramente *meill*: or dunque figuratamente si trasferisce nella famiglia delle erbe anche *moill*, in relazione faceta all'erba autentica, che è il *meill*, il « miglio », col gusto delle metafore scurrili. E *moill* allude a cosa non innocentemente vegetale, sì bene a' piaceri conseguenti alle recentissime nozze. Tra gli *additamenta* della quinta edizione ducangiana è *moglum*, con le varianti grafiche *molium*, *mollum*, per la frase colta negli statuti bolognesi, compilati fra il 1250 e il 1267, *ponere ad moglum* o *ad molium* ecc., spiegata come *immersum aliquid detinere*; ch'è, italianamente, « mettere in molle » (2). Il veneto ha *meter in mogia* o *a mogia*; oppure anche *star a mogia* (MOLLIA, neutro plur., fatto femminile), corrispondente all'italiano « stare in molle ». Il veneto stesso dice pure *star nel mogio*, o *sul mogio*, « stare nel, o, sul bagnato ». E il provenzale, a giudicar dal testo di *Flamenca*, ebbe anch'esso, alla sua volta, *esser en moill* (3). Questo, questo è il *moill*, non botanico, su cui si sfoga la grossolanità salace dei tre sudicioni. Alberico non vuol tregua agli amplessi degli sposi da due giorni. Ma che miglio, da cui trar pane! Altra erba c'è per costoro, altro cibo, altro godimento: non pensino che a stare in molle, a sfamarsi di piacere.

(1) P. A SACCARDO, *Cronologia della Flora Italiana*, Padova, 1909, p. 78. Fra le tante denominazioni dialettali della « barbabietola », amica delle bassure, e così pur delle trivigiane, prossime alla laguna, c'è anche quello di « foglia molle », se si vuol pensare a *moill*, *MOLLIO-; ma laggiù, a Ischia, e, più largamente, nel napoletano. Vedasi O. PENZIG, *Flora popol. ital.*, I, 1924, p. 68. Debbo indicazione e ricerche alla cortesia del collega G. GOLA.

(2) DU CANGE, *Gloss. mediae et inf. Lat.*[5], V, 440[1].

(3) *Flamenca*[2], v. 4684. Cfr. LEVY, *Prov. Suppl.-W.*, V. 297; *Petit Dict.*, s. v. *molh*, « humidité ».

O come si saranno sbellicati dal ridere gli sboccati artefici delle cobbole oscene, là, nel palazzo forse degli Ecelini, su la piazza del duomo, a Treviso (1), prima dello scorcio del terzo decennio del milledugento; prima che Sordello dovesse lasciar l'ospite città per andarne, via via, lontano lontano, fino ad ottenere, più tardi, ferme stanze e favori, amori, autorità e fama di là dalle Alpi, nella corte del conte di Provenza.

VINCENZO CRESCINI.

(1) Alberico l'ebbe in comune con Ecelino III fino a quando, nel 1223, il padre, già ritrattosi a religione, procedette a dividere i beni suoi tra i due figlioli. V., per es., VERCI, *Cod. Ecel.*, Doc. XCV, 1221, p. 104; e doc. CIII, 1223, pp. 200 sgg.

Peire Vidal, "Pos ubert ai".

La canzone-sirventese *Pos ubert ai mon ric tezaur* è delle poesie di Peire Vidal l'ultima di data sicura. Essa cade tra il 1205 e il 1207 perchè il marchese di Monferrato Bonifazio I vi è ricordato quale sovrano di Salonicco vivente. Dopo questi anni, non si hanno più notizie certe del trovadore.

Ed è anche, nel canzoniere di lui, una delle più difficili, se non la più difficile a interpretare. Densa di allusioni inafferrabili, irta di espressioni misteriose e di nomi geografici di malcerta identificazione, accozzati insieme, quelle e questi, in un cibreo incomposto, essa sta davanti al lettore come un enigma, reso tormentoso dal non poco di storicamente interessante che lascia intravvedere. Non è pertanto da meravigliare se, da K. Bartsch a S. Schopf, da J. Anglade a F. Torraca e a quanti ebbero a occuparsi, anche recentemente, del trovadore tolosano, i critici, di fronte a quella composizione, abbiano preferito, si direbbe, di girare al largo, come di fronte a uno scoglio, accontentandosi, al più, di considerarne qualche punto particolare.

Ma sono poi insuperabili per davvero le difficoltà di interpretazione? A parer mio, esse sono più apparenti che reali. Le osservazioni che seguono varranno a dimostrare come, per vincerle, basti avere un po' negli orecchi lo stile dell'autore e un po' anche la pazienza di rileggere qualche documento. Tutto così si chiarirà, e il risultato del riesame sarà l'acquisto di qualche nuovo dato, non privo di importanza, tanto per la biografia di Peire Vidal quanto per la storia della poesia provenzale in Italia.

La poesia si conserva in undici canzonieri: *ACDD^c(IK)MNRce*. Il Bartsch ne diede un primo testo critico nel *Lesebuch* (1855), fondato sopra *ACR* (p. 79), un secondo ne' suoi *Peire Vidal's Lieder* (1857), fondato sopra gli altri (p. 57). Quest'ultima edizione è stata riprodotta da J. Anglade, *Les Poésies de P. V.*, 1923, p. 143, con lievi modificazioni. Per il nostro studio non è necessario di

rifarci a' Mss., all'infuori che in qualche caso: l'edizione Bartsch-Anglade, infatti, risolve in maniera sicura tutti i quesiti di lezione, e la si potrebbe dire definitiva, se dalle osservazioni che farò qui appresso non risultasse l'opportunità di qualche ulteriore emendamento, più che altro di carattere ortografico. Riferisco il testo dell'Anglade introducendovi i nuovi emendamenti. Nella traduzione che vi accodo, mi studio di tenermi stretto alla lettera del testo fin quanto lo consenta lo stile italiano.

I.

Pos ubert ai mon ric tezaur,
Trairai n'un gai sonet novel,
Que trametrai part Mongibel
4 Al pro marques de Sardenha,
Qu' ab joi viu at ab sen renha:
Gen sap donar e retener
E creis s'onor e son poder.
8 E mos cars filhs, lo coms Enrics,
A destruitz totz sos enemics
Et als seus es tan ferms abrics
Que qui · s vol ven e qui · s vol vai
12 Ab meins de duptanza e d'esmai.

II.

No volh sobras d'argen ni d'aur,
Tant ai lo cor gai et isnel;
E quan trob tornei ni cembel,
16 Voluntiers desplec m'encenha,
E jonh e fatz d'asta lenha;
E quan trob negun que m'esper,
Viu o mort l'aven a cazer;
20 Qu'ab armas sui un pauc enics
E non crei conselh ni castics,
Ni no m'azaut de loncs prezics;
Aissi · m viu et aissi m'estai
24 E am domna tal com eu sai.

III.

Per seu tenh Vertfolh e Montlaur
E servo · lh plus de cen castel
E tres ciutatz ses tot revel;
28 Et a Cor que pretz mantenha;
Car ab cortezia renha,

Que, s'om honratz la vai vezer,
Tan li fai e · l ditz de plazer,
32 Qu'al partir s'en vai sos amics;
Et anc no · l plac engans ni trics
Ni lauzengiers ni gelos brics,
Ans lor fai dir: « Estatz vos lai,
36 « Que re non avetz a far sai! »

IV.

Color fresc'a ab cabelh saur,
Et anc non obret de pinsel;
Mas Mongalhart e Daurabel
40 Li platz qu'a sos obs retenha;
Beljoc no ven ni empenha;
E mi fai Montamat tener
E Bon Repaus per melhs jazer;
44 E per m'amor platz l'Ostals-rics
Et es seus Esquiva-mendics;
Et al Marques non es destrics,
Si · m dona Segur e Clavai
48 E a leis Cardon' e Monjai.

V.

De Fois volh Laroqu' e Lavaur
E · l bel palaitz e · l bel pradel
E · l vergier on chanton l'auzel
52 E Ben-aic e Melhs-m'en-venha;
E si la Comtessa · m denha,
Seguramen posc remaner,
Car complit seran mei voler;
56 Qu'eu no volh esser Lodoics
Ni Manuels ni Frederics
Ni de Narbona N' Aimerics,
Car qui a so que plus li plai
60 De tot lo mon a · l melhs e · l mai.

VI.

E Lans' aguda tenha · l Maur
Ab Duros et ab Negrapel,
E Negranoit e Malcoutel
64 E Crebacor e Compenha
E Renhas ab que s'estrenha!

Malmati conques e Malser,
Quan det treva per pauc d'aver;
68 Seus es Viellans e Mons Antics,
Malas Meissos e Voitz Espics
E Cavadens e pois Lombrics,
E Cordolor e fastic fai,
72 E Malamortz de vida · l trai.

VII.

Liatz a la coa d'un taur,
Degr'esser frustatz pel mazel
D'Ast, on vesti l'orre capel
76 De tracion, on s'emprenha
L'eretje fals que no · s senha!
Car hom peitz no pot dechazer,
Ni degeitz no pot meins valer!
80 Que · l Marques cui es Salonics
Li ditz: « Per que morir no · t gics? »
Et es assatz plus rics que pics;
E non pretz tot quant el retrai,
84 Sa boca plena d'orre crai.

VIII.

Al rei Peire, de cui es Vics
E Barsalon' e Mon Judics,
Man que meta totz sos afics
88 En destruire · ls pagas de lai,
Qu'eu destruirai totz cels de sai.

IX.

Amiga, tan vos sui amics
Qu'ad autras en paresc enics,
92 E volh esser en vos Fenics;
Qu'autra jamais non amarai
Et en vos m'amor fenirai.

I. — Poichè ho aperto il mio ricco tesoro, ne trarrò un gaio sonetto novello che manderò dalle parti del Mongibello al valoroso Marchese di Sardegna, che con gioia vive e con senno si conduce: gentilmente sa far doni e ospitare e accresce il suo onore e il suo potere. Il mio caro figliuolo, il Conte Enrico, ha distrutto tutti i suoi nemici e a' suoi è tanto sicuro rifugio che chi vuole viene e chi vuole va [*da lui*] con minor tema e inquietudine [*di una volta*].

II. — Non voglio [*aver sugli altri*] superiorità in argento o in oro, tanto ho il cuore giocondo e schietto; quando capito in torneo o in combattimento, volentieri spiego la mia insegna, attacco e dell'asta [*dell'avversario*] fo legna [*da ardere*]; e quando trovo alcuno che mi aspetti [*per assalirmi*], vivo o morto gli tocca di cadere; perchè in fatto di armi sono rude anzi che no e non ascolto consigli e suggerimenti, nè mi lascio abbindolare da lunghi predicozzi; così vivo e così me ne sto, ed amo tal donna che conosco.

III. — Per suo tengo Verfeil e Montlaur, e la servono più di cento castelli e tre città senza alcun contrasto; e ha Cori per serbare pregio; perchè si comporta con cortesia [*tale*] che, se uomo onorato va a vederla, tanto di piacevole gli fa e gli dice che, al partire, [*colui*] se ne va suo amico. Mai le piacquero inganno o raggiro, nè lusingatori nè gelosi bricconi, anzi fa dir loro: « Restatevene là, chè non avete niente da fare qui! ».

IV. — Ha color fresco e capello biondo, e non adoperò mai il pennello; ma le piace di tenere in suo dominio Mongagliardo e Daurabel; Beljoc non vende nè impegna; e mi fa tenere Montamat e Bon Repaus per meglio dormire; per mio amore le piace Ostals-rics ed è suo Esquiva-mendics; al Marchese non è poi d'imbarazzo se mi dona Segur e Chivasso e a lei Cardona e Mongioia.

V. — Di Foix voglio Laroqua e Lavaur, il bel palazzo e il bel praticello, il verziere dove cantano gli uccelli e Ben-aic e Melhs-m'en-venha; se poi la Contessa degna [*di avermi amico*], sicuramente posso rimanere [*colà*], perchè saranno compiuti i miei desideri; infatti io non voglio essere [*il re*] Lodovico [*I di Francia*], nè Emanuele [*Comeno*], nè Federico [*I*], nè Americo di Narbona, perchè chi ha ciò che più gli piace di tutto il mondo ha il meglio e il più.

VI. — E Lanza acuta tenga il Moro con Duro-osso e Negrapelle, con Negranotte e Malcoltello, e Crepacuore e Compiègne, e Rennes con che si strozzi! Malmattino acquistò e Malasera, quando dette tregua per poco danaro. Suo è Vegliano e Monteantico, Malas-meissos e Voitz-espics, Cavadente e Lombrici, e fa Cordolore e fastidio; e Malamorte lo trae di vita!

VII. — Legato alla coda di un toro, dovrebbe essere frustato pel mercato di Asti, dove vestì l'orribile cappello del tradimento, di cui si impregna l'eretico falso che non si fa il segno [*della croce*]; chè un uomo non può cadere più in basso nè un lebbroso esser meno forte [*di lui*]; sì che il Marchese di cui è Salonicco gli dice: « Perchè non ti lasci morire? »; [*egli*] è assai più ricco di un picchio; e non mi curo di quanto dice con la bocca piena di orribili sputi.

VIII. — Al Re Pietro di cui è Vich, Barcellona e Mont-Juich mando a dire che metta tutti i suoi sforzi nel distruggere i pagani di là, ch'io distruggerò tutti quelli di qua.

IX. — Amica, tanto sono amico vostro che alle altre donne sembro avverso; voglio essere per voi la Fenice, chè altra non amerò mai e finirò in voi il mio amore.

***

La poesia non comporta una illustrazione complessiva: essa manca di unità, cioè di un concetto centrale o di un filo logico. Canzone e sirventese nello stesso tempo, è, come ogni altra composizione congenere, incoerente: le stanze amorose vi si avvicendano con le stanze politiche e satiriche: i fatti storici di cui vi si fa cenno sono, per tempi e per luoghi, disparati. In tali condizioni, non rimane che da seguire l'autore passo per passo.

Poichè il poeta ha aperto il prezioso scrigno del proprio cervello, ne trarrà un nuovo gaio sonetto e lo manderà laggiù, dalle parti del Mongibello, al valoroso marchese di Sardegna.

Un marchesato di Sardegna non è mai esistito: l'improprietà giuridica dell'espressione usata da Peire Vidal è dovuta alla comune tendenza ad abbreviare i titoli troppo lunghi. Il personaggio in questione, infatti, è Guglielmo marchese di Massa, giudice di Cagliari dal 1193. Giovanni Sercambi lo chiama « il mar- « chese Sardo »; « marchio Willelmus Sardus » lo chiamano altre fonti (1).

Interessa poco, in questo momento, di riandare le vicende della sua vita politica e domestica, in Lunigiana e in Sardegna, prima e dopo il biennio in cui siamo. Quanto a' suoi rapporti co' trovadori, è lui, con ogni verisimiglianza, il gran personaggio che « genz viu « e renha » in Sardegna, al quale, celandolo sotto il pseudonimo poetico di « Malgrat-de-totz », Peire de la Cavarana aveva mandato il suo famoso sirventese antitedesco. Indubbiamente egli era il più potente feudatario dell'isola e militava nel partito avverso all'imperatore (2). Peire Vidal dice egli pure che Guglielmo vive con gioia e si comporta con senno, e aggiunge che sa donare e ospitare onde cresce la sua fama e la sua potenza. Queste parole attestano che il trovadore ha avuto esperienza diretta della liberalità del

(1) G. SERCAMBI, *Croniche*, cap. XXX. Intorno a Guglielmo di Massa è ancora buono il lavoro del DE SIMONI, *Sui marchesi di Massa in Lunigiana e di Parodi nell'oltregiogo Ligure*, in *Arch. Stor. Ital.*, S. IV, to. X, pp. 324 sgg. Qualche altra notizia nel mio *Ritmo volgare lucchese del 1213*, in *Studi Romanzi*, XII, pp. 20 sgg., e qualche altra in F. TORRACA, *Pietro Vidal in Italia*, in *Atti della R. Accademia di Scienze, Lettere e Arti di Napoli*, N. S., vol. IV, 1915, p. 242 nota.

(2) Ciò si desume dal fatto che Arrigo VI, il 27 aprile 1195 con diploma dato da Ortona, confermava al conte palatino Ildebrando tutti i diritti e esenzioni concesse a suo padre dagli imperatori e gli conferiva tutte le «regalie» sopra la città di Massa e il suo territorio. Vedi *Archiv* di PERTZ, VII, p. 25; TOECHE, *Kaiser Heinrich VI*, pp. 246, 674.

marchese. Ma dove e quando? In Lunigiana o in Sardegna? Nel suo primo soggiorno in Italia, tra il 1195 e il 1196, ovvero poco prima della composizione della nostra canzone-sirventese? Non abbiamo nessun elemento per giudicare. Ben diversamente da Peire Vidal parlerà di Guglielmo di Massa Elia Cairel (1).

Guglielmo si trova attualmente in Sicilia. Di tale suo soggiorno non si ha alcuna notizia d'altronde. Sarà ben questa la ragione per cui F. Torraca ha opinato che il nostro trovadore, col dire « part Mongibel », abbia inteso di dire « di mandare la canzone in « Sardegna », non in Sicilia, perchè, secondo lui, Peire Vidal la scrisse in Malta, di dove con le parole « part Mongibel » poteva indicarsi anche la Sardegna. In Malta il Vidal era stato poco prima, ma, come vedremo più avanti, ne era già venuto via. Non c'è quindi nessun motivo per supporre che con l'espressione « part Mongibel » si designi altra regione che quella dominata dalla montagna Etnea. È lecito bensì di immaginare che Guglielmo, avverso alla politica pisana, si trovasse ancora in quello che, sino a pochi mesi prima, era stato il teatro della guerra tra Pisani e Genovesi, per motivi dipendenti dalla guerra stessa. Perchè, se di questa guerra noi conosciamo parecchi particolari, certamente non li conosciamo tutti. Ed è noto che i trovadori sogliono serbare notizie taciute dalle altre fonti.

***

Non meno noto del marchese di Massa è l'altro personaggio ricordato dopo di lui nella medesima cobbola come suo « caro « figliuolo »: appellativo domestico che fa il paio con quello di « mos fraire », usato dallo stesso Vidal a proposito di un altro suo amico o protettore provenzale. Il « caro figliuolo » è il conte Enrico di Malta.

Genovese di origine, della famiglia de' Castello, Enrico Pesca-

(1) Lo marques de Massa cassa
Bon pretz on qu' el lo consegua,
E totz lo mons vuoill qu' entenda
Que sa valor sembla febre.

Canzon. Provenz. *A*, n. 155. La poesia fu composta verso il 1213; v. *Annales du Midi*, XVI, p. 491.

tore aveva in moglie una Romana, figliuola di Guglielmo Grosso (1). Può bene essere stata costei l'ispiratrice di altre poesie di Peire Vidal che ora ricorderemo. Ottenuta Malta sulla fine del sec. XII, il conte Enrico ne aveva fatto una potentissima base di operazioni per le navi de' Genovesi nelle loro lotte contro i Pisani e i Veneziani (2), mentre questi ultimi si affermavano nelle isole dell'Egeo dopo la caduta dell'impero bizantino. A queste lotte egli partecipò con una flotta sua propria.

Nell'inverno del 1204, l'ammiraglio genovese Alamanno o Armanno de Costa, comandante della nave *Carrocia*, dopo aver catturato la nave pisana *Leopardo*, si imbatteva nelle acque di Creta con altre navi genovesi reduci dall'Oriente e da Alessandria, e deliberava, co' comandanti di queste, di recarsi a espugnare Siracusa, occupata da' Pisani. La flotta del conte Enrico prese parte all'impresa. « Cum igitur », scrive Ogerio Pane, « iter gloriosum incipissent », le navi genovesi, « et pervenissent ad insulam Malte, vir egregius « et amator Januensium honoris, comes Enricus Piscator, volens « esse particeps tanti honoris, cum galeis et gente sua eis adiuvatus « est ». La primavera e parte dell'estate furono spese negli apprestamenti guerreschi, in Malta. Il 6 di agosto fu posto l'assedio a Siracusa, che cadde nelle mani de' Genovesi e de' Maltesi tredici giorni dopo.

Ancora: sulla fine dello stesso anno 1204 e il principio del 1205, Enrico arma due galere e, insieme con una de' Genovesi, tolta a' Pisani, le manda in corsa verso la Romania. Dopo alcuni successi riportati sopra i Veneziani nelle acque di Costantinopoli ed altri a Tripoli di Siria, la flottiglia rientra in Malta, ricevuta con gran giubilo da' Genovesi (3). Si inizia frattanto la reazione de' Pisani, e Siracusa è di bel nuovo assediata. Il conte arma tre galere: con queste e con altre di Genova, sedici in tutto, raccolte nel porto di Messina, egli, eletto comandante della flotta, batte i Pisani davanti a Siracusa e vi entra trionfante il 19 di dicembre. La sconfitta de' Pisani fu memorabile.

Durante questi avvenimenti Peire Vidal si trovava in Malta.

(1) Notizie intorno a lui possono vedersi riunite in una memoria del DESIMONI, in *Giorn. Ligust.*, 1876, pp. 222 sgg.

(2) Degli avvenimenti maltesi e siciliani di cui tocco, serba memoria OGERIO PANE, *Ann. Genov.*, pp. 91 sgg. (ediz. Belgrano-Imperiale del R. Istit. Stor. Ital., « Fonti »).

(3) Aveva prestato aiuto al conte di Tripoli, Boemondo IV, contro Renoart signore di Nefin e aveva ottenuto da questo importanti concessioni a favore del conte di Malta e de' Genovesi. Il testo del diploma v. nel *Liber Jurium* di Genova, I, p. 522.

La sua poesia *Neus ni gels ni ploja ni fanh* (1) si colloca nettamente tra il 19 agosto 1204 e il 19 dicembre del 1205, cioè tra la conquista di Siracusa per parte di Armanno da Costa e la sconfitta definitiva de' Pisani, perchè all'ammiraglio genovese vi è dato il titolo di conte, e questo egli non lo ebbe che in seguito alla conquista stessa (2). Di Armanno Peire Vidal fa l'esaltazione:

Ab lo comt' Arman m'acompanh
Quar es francs e gent ensenhatz
Tot enaissi com fos natz
A Tolosa, part Caramanh;
Ardimen a d'Aragones
E gai solatz de Vianes,
E sembla mi de domnejar
El rei de Leon per donar.

Le parole « mi accompagno » non vanno prese alla lettera, nel senso che il trovadore si sia arruolato fra i soldati dell'ammiraglio genovese destinati alla espugnazione di Siracusa: il poeta vuol dire semplicemente che quegli è suo amico. Ora il suo contatto personale con lui non può essere avvenuto che durante il tempo in cui Armanno ed Enrico, in Malta, si apprestavano alla impresa contro la città siciliana. In Malta il trovadore gode della ospitalità del conte ed è tutto esultante. Egli scrive, infatti:

Ar ai conquist sojorn e · m banh
E Mauta, on sui albergatz
Ab lo comt' Enric, de quem platz
Que negus bos aibs no · l sofranh.

Enrico è largo, ardito e cortese; è la « stella de' Genovesi »,

E fai per terra e per mar
Totz sos enemics tremolar.

Poi, col consueto linguaggio iperbolico, il trovadore chiude la poesia proclamandosi « senher dels Genoes », per averli omai conquistati tutti, grandi e piccoli:

Li gran mi fan tot mon afar
El pauc m'onron e · m tenon car.

(1) Ediz. Anglade, n. XLIII.

(2) « Alamannus Dei gratia ac Comunitatis Januae Comes Syracusae et domini regis « familiaris » è il titolo con cui quind'innanzi figura ne' documenti; v. R. Pirro, *Sicilia Sacra*, I, 658; II, 936 (giugno 1211); Lünig, *Cod. Ital.*, II, 1674; Huillard-Bréholles, *Hist. Diplom.*, I, 172.

La poesia rispecchia l'ambiente Maltese, dominato dalla politica bellicosa di Genova. Come si vede, siamo ben lontani dal tempo in cui Peire Vidal, dimorante, sul cadere del 1195, probabilmente alla corte di Saluzzo, ma certo in Piemonte, gioiva, in *Bon'aventura*, per i successi delle armi pisane davanti a Bonifacio sopra quelle de' « vilans borboillos » di Genova!

I « borboillos »! Ma questo epiteto, applicato a' Genovesi, ritorna in un'altra canzone del nostro trovadore: *Quant hom es en autrui poder* (1). Sopra questa si è molto discusso. Anche in essa Peire Vidal loda la cortesia de' Genovesi, i quali

ab bel semblan, gai e cortes,
Son a lor amics amoros
Et als enemics orgolhos.

A quale epoca risale questa composizione? C'è chi suppone, sulla scorta della biografia provenzale, che Peire Vidal, fuggiasco dalla corte di Barral di Marsiglia, verso il 1190, essendosi rifugiato in Genova e ivi, nell'estate del detto anno, essendosi imbarcato per passare nel Levante con Riccardo Cuor di Leone (2), abbia inteso di celebrare la buona accoglienza ricevuta in Genova. Altri, come il Diez, assegnava alla poesia una data più antica di un decennio (3). Altri la pone dopo il 1194 (4). A mio credere, ha ragione il Torraca nel domandarsi se piuttosto non la si debba « ritenere composta « in Malta », visto che il trovadore « si compiace d'aver conquistato « un buono e bel feudo » (5). Sta di fatto che il linguaggio di Peire Vidal rispetto a' Genovesi è in questa poesia lo stesso, in sostanza, di quello da lui usato in *Neus ni gels*: identico il tono. Entrambe le canzoni pertanto muovono da identiche circostanze. La tornada di *Quant hom*

Emperaire dels Genoes
Remanh, et ai tal feu conques
Qu'es avines e bels e bos,
E sui amics dels borboillos,

fa perfetto riscontro alla tornada di *Neus ni gels*, della quale esprime il medesimo concetto.

(1) Anglade, n. XXXIX.
(2) Chabaneau, *Biogr.*, p. 272.
(3) Diez, *Leben und Werke*[2], p. 127.
(4) S. Schopf, *Beiträge zur Biographie des trobad. P. V.*, pp. 6, 8.
(5) Op. cit., p. 240.

Ci chiediamo soltanto qual valore sia da attribuire a quel « borboillos » in una composizione tanto entusiasticamente favorevole a' Genovesi, sia che l'accoglienza di costoro al poeta risalga al 1190, nella loro città, sia che risalga al 1204 o '5, in Malta.

« Borboillos » ha in provenzale, anche oggi (*bourbouious, bourboulhous*), il significato di « imbroglione », « cavillatore » e simili (1). In italiano si hanno « borbogliare », « borbogliamento », « borboglio » per « mormorare » ecc. e anche per « tumultuare ». Il Torraca scorge, nell'impiego che della voce fa Peire Vidal, un'allusione alla parlata genovese, in cui, secondo il ben noto passo del *De Vulgari Eloquentia*, predomina (o fa impressione che predomini) il suono del *z*. Ma, anche senza scostarci dal significato provenzale, il senso corre lo stesso. Comunque, è parola ingiuriosa; e se essa può cadere appropriata in un componimento antigenovese come *Bon'aventura*, sarebbe inaudita in uno come *Quan hom*. Può darsi che quello di « imbroglioni » fosse un qualificativo solito a udirsi negli scali marittimi a proposito de' Genovesi. Peire Vidal, secondo che era nella sua natura, avrà voluto assumere un atteggiamento spavaldo anzi che no di fronte a coloro che lo usavano. Per dire: altri li chiama « imbroglioni »; ebbene io mi vanto di essere l'amico di tali « imbroglioni »! Dico ciò perchè non mi par verisimile ch'egli abbia inteso di fare una sorta di palinodia: « io sono adesso l'amico di coloro che altra volta ho chiamato « imbroglioni ». Era colui un uomo da *mea culpa*?

Questa la parte del canzoniere di Peire Vidal riferentesi al suo soggiorno in Malta. Fin quando si protrasse tale soggiorno?

Ho detto non esser possibile che in Malta egli abbia composto anche *Pos ubert ai*. La cosa apparirà chiara da quanto dirò più oltre. Intanto è da mettere in sodo com'essa non possa essere che posteriore alla sconfitta pisana del dicembre del 1205. In *Neus ni gels* Peire Vidal aveva scritto del conte Enrico di Malta che fa « tremare » i suoi nemici: i nemici adesso egli ha distrutti tutti. Intorno a lui regna la quiete, gli amici trovano nell'isola un sicuro asilo, e vi si può andare e se ne può partire senza timore. Gli amici, s'intende, sono, in prima linea, i Genovesi, a' quali la vittoria sopra i Pisani ha sgombrato le vie del mare. Vero è che, anche alcuni mesi dopo, cioè nel 1206, Enrico di Malta si trovò a dover combattere di nuovo per aiutare i Genovesi. Ciò fu quando si tentò

(1) Mistral, *Trésor*, s. v.

da parte di Genova di prevenire l'occupazione veneziana dell'isola di Candia; la quale, assegnata a Bonifazio di Monferrato nella ripartizione de' territorî dell'Impero Bizantino fra i signori partecipanti alla Quarta Crociata, fu da lui ceduta a Venezia. Enrico vi sbarcò mentre non vi erano che de' Greci e vi sostenne qualche combattimento (1). Ma i Greci non potevano esser compresi nel novero de' nemici formidabili del conte di Malta, nè erano essi che ostacolavano a Genova la libertà de' mari. Nelle parole del trovadore non può esser questione che di que' di Pisa.

***

Basta con lodi degli amici lontani.

La cobbola successiva l'autore la consacra esclusivamente a se stesso. Egli è tutto gongolante di gioia, e si dipinge qual era, con la sincerità immodesta, un po' da « miles gloriosus » e un po' da dongiovanni. Le sue parole non hanno bisogno di chiosa. Soltanto, poichè egli dice che, in torneo o in combattimento, usi di spiegare la propria insegna, così ci torna in mente quel che della sua megalomania scrive l'antico biografo provenzale, cioè com'egli si illudesse di aver sul serio de' diritti ereditarî al trono di Costantinopoli. Il che potrebbe averlo consigliato persino a foggiarsi uno stemma.

Ma Peire è esultante non solo a cagione della propria prodezza nelle armi, sì anche a cagione della donna che ama.

E qui le lodi della donna. Chi possa essere costei dirò, con la debita circospezione, più avanti. Il poeta ritiene come suoi « Vert-« folh » e « Montlaur », oltre che cento castelli e tre città che se ne stanno cheti sotto il suo dominio. È una donna pregiata e cortese, ben parlante e bene operante, tale che chi va a vederla se ne parte come suo amico; fastidisce gli ingannatori, i lusinghieri e i gelosi e li scaccia mandando a dir loro: « Statevene di là, chè qui non avete « niente da fare! ».

A questa enumerazione delle qualità di lei segue, nella IV e nella V cobbola, una lunga filastrocca di nomi locali, un piccolo dizionario geografico. Son luoghi, dice il poeta, che ella possiede e non pensa nè di vendere nè di impegnare; che il Marchese di

(1) *Hist. Ducum Venetic.* in *Mon. Germ. Hist.*, XIV, p. 95; OGERIO PANE, p. 104; TEIFEL und THOMAS, *Fontes Rer. Austriac.*, XII, p. 512.

Monferrato dovrebbe donare a lui o a lei; e dove la Contessa di Foix dovrebbe albergare il poeta stesso.

Il Bartsch e l'Anglade hanno identificato parecchie di codeste località: esse si trovano, in maggioranza, nella Guascogna. Così « Vertfolh » (*Verfeil*, Alta Garonna), « Montlaur (Tarn e Garonna), « Montgalhart » (ibd.), « Daurabel » (*Tarabel*, Alta Garonna), « Mont-« amat » (in numerose parti), « Bon-repaus » (Alta Garonna), « Ostals-rics » (*Hostalrichs*, Catalogna), « Foix », « Laroque » (*Larroque*, Tarn), « Lavaur » (Tarn). Ma codesti nomi cosa mai stanno a significare?

Sarebbe strano che altri prendesse alla lettera le espressioni del trovadore. Non si tratta, invero, che di un abusato procedimento stilistico, fondato sopra il doppio valore di que' nomi: il valore geografico e il valore ordinario. Peire Vidal ne fa uso altre volte (1), così come fanno altri trovadori: per es. Aimeric de Peguilhan, Peire Guilhem de Luserna ecc. I nomi sciorinati da Peire Vidal in questa poesia sono stati scelti da lui perchè atti ad esprimere le qualità buone della dama, sia morali sia fisiche. Queste: la freschezza giovanile (Vertfolh), la lode, forse (Mont-laur), la gagliardia (Mon-galhart), il color d'oro (Daurabel), la pacatezza (Bon-repaus), l'ospitalità doviziosa (Ostals-rics), la fede (Foix), la nettezza (Lavaur?), la gaiezza (Beljoc, *Beaujeu*, Rodano, e *Beaujeux*, Alta Saône). Che cosa rappresenti « Laroqua » non saprei dire, ma poco importa. Nella serie c'è pure una località che l'Anglade crede immaginaria: « Esquiva-mendics ». Io penso che questa sia stata la denominazione di una qualche villa signorile ovvero di un qualche albergo. Si sarà detto ' schiva-mendici ' per significare ' soggiorno ricco ', al modo stesso che, per significare ' soggiorno allegro ', si disse « Schifa-noia » e « Schive-noglia », di cui ce n'è tre in Italia, oltre alla celebre villa Estense di Ferrara.

De' paesi posseduti dal Marchese di Monferrato questi dovrebbe darne due al poeta: « Segur » e « Clavai ». L'identificazione di « Segur » è davvero poco sicura (2). Conosciamo bensì un *Monte Siguret* in Val di Susa, un *Pic de Ségure* e un torrente *Ségure* nel versante francese delle Alpi Cozie; ma non fanno al caso nostro. Comunque, si tratta della « sicurezza ». Quanto a « Clavai » è Chivasso (*Clavasium*), come da tempo ha riconosciuto O. Schultz-

(1) In *Tant an ben dig*, per es., di cui v. più oltre.

(2) Mi valgo, per questo e per tutti gli altri casi, degli Indici delle carte del Touring Club Italiano, divenuto strumento indispensabile per ricerche di questo genere.

Gora (1), messo qui, grazie alle « chiavi », a significare la virtù della segretezza. Alla dama poi il Marchese dovrebbe donare « Cardona » e « Montjai »; vale a dire che ella suol fare de' doni cari ed apportare della gioia. *Cardona* si trova nel Monferrato, presso Moncalvo: è a questo paese certamente che ha pensato Peire Vidal, il quale del resto aveva a sua disposizione anche la *Cardona* di Catalogna. A proposito di « Montjai », non c'è bisogno di ricordare i varî « Mons gaudii » sorgenti nelle prossimità de' santuarî più celebrati, fra cui il « Mons gaudii » di Roma (Montemario): l'ultima tappa e la più lieta de' pellegrini! In Piemonte, *Mongioie* è il nome di un'alta vetta dell'Appennino, sopra Cuneo; un *Passo di Mongiòire* trovasi nelle Alpi Cozie, tra la Val di Susa e la Val di Ala. Restano imprecisati « Ben-aic » e « Melhs-m'en-venha », che il Bartsch (p. 114) dice nomi allegorici, l'Anglade immaginarî. Essi han l'aria di nomi di ville: ' ben ne ebbi ' e ' meglio me ne venga ', e sarebbero appartenuti alla Contessa di Foix; la quale però qui non è ricordata che allo stesso titolo che il Marchese di Monferrato, cioè per puro espediente stilistico. Dirò da ultimo che, posto tutto quel che precede, si dovrà riconoscere un nome geografico anche nel *cor* del v. 28. *Cor, Cora, Core, Cori, Coro* sono in varie parti d'Italia; un *Passo di Cuore* è nelle Alpi Marittime, presso Sospello.

Niente dunque di storico nelle stanze da Peire Vidal dedicate alla esaltazione della sua donna. E quanto alle tre città e a' cento castelli che stanno in suo dominio, sarà anche questo un modo iperbolico per dire che ella è ornata di mille buone qualità.

***

La « canzone » termina a questo punto. Adesso incomincia il « sirventese ».

Terribile, sanguinoso sirventese, se ce ne fu altro consimile. Come all'amore son dedicate tre stanze, così pure tre stanze son dedicate all'odio. E anche qui il trovadore snocciola tutto un suo vocabolario geografico, volgendo il significato delle parole a vituperio dell'avversario. Son nomi esprimenti bruttura, malaugurio, esecrazione. Alcuni di essi rispondono a nomi di località

(1) *Le Epistole del trovadore Rambaldo di Vaqueiras*, trad. Del Noce, Firenze, 1898, p. 100.

esistenti, altri no. Questi ultimi se li sarà foggiati l'autore di propria testa? Ciò può darsi per qualcuno; per altri è verisimile che Peire Vidal abbia messo a profitto la efimera onomastica delle osterie, la quale a un girovago come lui doveva esser familiare. Parecchi di que' nomi han proprio l'aspetto de' nomi-richiamo degli alberghi. Alcuni sono sfuggiti, come nomi locali, tanto al Bartsch quanto all'Anglade, che li hanno stampati con la minuscola; e questo ha contribuito non poco a rendere più oscuro il contesto della composizione.

Per procedere con l'ordine stesso dell'autore, non so perchè nel *Maur* del v. 61, si abbia da riconoscere « sans doute », scrive l'Anglade (p. 185), « le marquis *de* Malaspina », forse Alberto, soprannominato « il moro ». L'Anglade mena buona una vecchia congettura di Pio Rajna, il quale ravvicinava al *Maur* di Peire Vidal il nome di Moroello, frequente nella famiglia Malaspina, e si mostra talmente sicuro dell'identificazione che divide le parole così: « E Lanz' agud' atenhal Maur », intendendo: L. « frappe le « Maure »; laddove il Bartsch aveva letto: « tengal Maur », cioè « tenga il M. ». Quest'espressione è conforme al fraseggiare del nostro trovadore: come la donna tiene in sua balia Mongalhart, Daurabel e altri paesi, così colui « tiene il Moro ». Il che significa semplicemente questo: che egli « ha il viso brutto come quello di un moro ». Nella filza de' nomi locali assortita da Peire Vidal per creare de' bisticci, un nome personale starebbe fuor di posto, sarebbe una stonatura! A un nome personale sarebbe da pensare sol nel caso che la toponomastica non offerisse verun esempio di « Maur » o « Moro ». Ora di località denominate così non ce n'è poche in Italia. C'è un *Mauri* nel Lazio, un *Maurone* nel Bergamasco, un *Castel-mauro* in Puglia, un *Castel-moro* nel Bresciano; *Colle-mauro*, *Monte-mauro*, *Mori* si trovano in diverse parti. Che se di tali località difficilmente Peire Vidal può avere avuto notizia, lo stesso non potrà dirsi de' due *Monte-moro* esistenti in provincia di Cuneo, di un altro esistente nell'alta valle della Scrivia e di un terzo nell'alta valle del Bisagno. Inoltre ci sono *La Maure*, *Maurion*, *Colle di Maurin* nelle Alpi Marittime e *Maurre froid* nelle Cozie.

Col « Maur » vanno congiunti « dur os » e « negra pel », che io non avrei difficoltà di trascrivere « Duros » e « Negrapel ». Per verità, non son riescito a ritrovare queste voci fra' nomi di luogo; tuttavia tornano alla mente i nomi dell'*Ossola* e di *Pello*, *Pella*

(Domodossola), *Pellio d'Intelvi* e del *Pellice*. Parimenti, « negra noit » non sarà un « Negranotte »? In Piemonte ci sono, di formazione analoga, *Colle mala-notte, Monte mala-notte,* oltre allo storico *Monte-notte*. Non trovo nemmeno un « Mal-coltello »; ma che un nome simile possa essere entrato nella toponomastica lo dice il fatto che il nome dell'arma vien dato, per ragione di simiglianza, a *Coltellaccio*, che è una punta della costa settentrionale della Sardegna.

Decisamente saranno da trascrivere con la maiuscola « Crebacor » e « Compenha ». In « Compenha » ognuno riconosce Compiègne. Quanto a « Crebacor », risponde a *Crevacuore* in Valsesia, *Crevalcore* nell'Emilia, *Crepacuore* in Calabria, *Monte Crepacuore* in Sabina. Nel gruppo del Gran San Bernardo c'è *Tête Crévacour*; in Francia ci sono *Crèvecœur-sur-l'Escaut* e *Crèvecœur-le-grand*. Qualcuno di questi nomi, in ispecie quelli di località montane, avrà significato, in origine, ' crepa-cuore ', a cagione della faticosa ascensione; altri, quelli di pianura, saranno stati formati da *corium* e, come nomi di osterie, avran voluto annunciare agli avventori che lì c'era da mangiare a crepapelle.

Le « renhas » (le corregge) con le quali l'avversario del poeta dovrebbe strangolarsi entreranno bene in giuoco con *Rennes*. Il « mal mati » e il « mal ser » che egli conquistò non sono soltanto una cattiva mattinata e una cattiva serata, come intende l'Anglade, che traduce: « il employa bien mal sa journée »: sono anche un *Malmattino* e una *Malasera*. Non conta il fatto che oggidì non se ne rinvenga più traccia nella toponomastica: come *Malanotte*, saranno stati essi pure denominazioni di alberghi, formate con *Mal-* o *Mau-*, delle quali tanto la toponomastica di Italia quanto quella di Francia offrono numerosi esempi. Per contro, di *Veillans* e di *Mons Antics*, introdotti dal trovadore per indicare la « vec« chiezza » e l'« antichità », si ha il riscontro ne' *Vigliani* di diverse parti d'Italia, de' quali dovevano esser noti a lui il *Vigliano d'Asti* e il *Vigliano* del Biellese, e nel *Monte Antico* della Toscana (sull'Ombrone). *Malas-messios* (« mala spesa » o meglio, in questo caso, « scarsa mietitura ») suona, a un dipresso, come la notissima *Malmaison*. E non sarebbe punto strano che dall'idea della scarsa messe fosse scaturito il nome « Voitz-espics », cioè ' spighe vuote ', foggiato, questo forse sì, dall'autore. La lezione del v. 70 « A cavas « dens e pais lombrics » è lezione rifatta, senza dubbio ingegnosamente, dall'Anglade per ricavarne il senso: « il a les dents creuses

5

« et nourrit des vers ». Tutti i codici recano: « E cava d. e pois l. », e così aveva letto il Bartsch. Io leggerei: « E Cavadens e pois « Lombrics », collegando questi casi soggetti con « Seus es » del v. 68. Non c'è dubbio, in ogni modo, che qui si tratti di mal di denti e di bocca verminosa, simboleggiati da due nomi locali. Un *Monte Cavadente* sorge nell'Umbria; *Lombrici* è un piccolo villaggio appoggiato alle Alpi Apuane. C'è poi *Lombriasco* presso Torino. « Cordolor », ' dolor di cuore ', va con *Cordeuil* di Provenza. Finalmente, *Malamortz* (letto *m.-m.* dagli editori) risponde a *Malamorte*, paese dell'Astigiano.

Giuochi di parole e giuochi di spirito, come si vede, spinti sino all'abuso, i quali oggi farebbero sorridere se introdotti sul serio nella poesia, ma a cui tuttavia non sarà mancato un successo presso i contemporanei dell'autore. Per se stessi non erano delle novità: la novità consisteva nel larghissimo uso che Peire Vidal dava prova di saper fare di un espediente banale. Di simili bisticci c'è chi si compiace ancora adesso: chi non ha avuto occasione di ascoltarne, talora di salacissimi, per es., attraversando certe plaghe d'Italia in ferrovia o, peggio ancora, su' battelli lacustri?

***

L'uomo brutto quanto un moro, dalle forme ossute e dalla pelle nera, tetro quanto una notte buia, insidioso quanto un coltellaccio, colui al quale non può augurarsi che crepacuore e pianto, che dovrebbe strangolarsi con le sue proprie mani, malvivente, vecchio, misero, da' denti cariati e dalla bocca verminosa, cagione altrui di pena e di fastidio, destinato a una mala morte, quell'uomo si chiama « Lans' aguda ».

Chi è costui? L'identificazione con Manfredi I Lancia, marchese di Busca, conte di Loreto ecc., si presentava ovvia, a rammentare il virulento scambio di cobbole intervenuto fra lui e Peire Vidal nel 1195. Questo fu il pensiero dello Chabaneau, il quale, come tutti sappiamo, non si lasciò mai sfuggire di bocca cosa della quale non fosse assolutamente convinto (1), e questo è pure il pensiero dell'Anglade, benchè espresso in forma dubitativa (2). Di opinione contraria è F. Torraca, perchè, secondo lui, « la voce *acuta* non

(1) *Revue des langues romanes*, XXXII, pp. 109 sg.

(2) Nella traduzione del passo, p. 146; ma il dubbio scompare nell'Indice, dove l'identificazione è data per sicura.

« suona offesa » (1). Ma l'offesa non è necessario risieda nell'aggettivo che segue « Lancia »: l'offesa è nella somma de' vituperî che il trovadore scaraventa sul capo del suo avversario, per ben tre cobbole e che si prolunga persino in una delle tornade. Offesa poteva qui sonare lo stesso uso dell'appellativo « Lancia », perchè questo non fu, in origine, che un nomignolo, divenuto più tardi di impiego così frequente che non si riuscì a evitarlo nemmeno in qualche scrittura legale (2). L'aggettivo « acuta » appare, è vero, solamente in Peire Vidal, ma, appunto perchè non contiene offesa, e scaturisce naturale dalla forma della lancia, è verisimile non sia di sua invenzione. Può essere stata un'aggiunta fatta dal popolo al nomignolo del marchese di Busca, per distinguerlo dagli altri marchesi cui era stato appioppato il nomignolo stesso di « lancia », quali « Lancia vecchia », « Lancia negra », « Lancia fames », « Mala lancia », che ricorrono spesso nelle carte piemontesi. Noterò che uno de' codici, *C*, reca: « En Lanza dura »; la quale potrebbe essa pure essere una lezione accettabile e spiegarsi nel medesimo modo.

Il fatto del quale Manfredi Lancia si è reso colpevole per meritarsi tante ignominie, è nettamente indicato dal poeta al v. 67. Questo verso suona così ne' Mss.:

Quan	det	ciena	per	pauc	d'aver	*A*
»	»	se va	»	»	»	*NR*
»	»	et ua	»	»	»	*e*
»	»	treua	»	»	»	*C*.

Negli altri Mss. *ceva*. Il Bartsch accolse, nel *Lesebuch*, la lezione *treva*, nei *P. V.'s Lieder*, la lezione *Ceva*, e stampò la parola con l'iniziale maiuscola, pensando alla città italiana. *Ceva* ha ristampato l'Anglade, spiegando il passo come « une allusion à une période « obscure des luttes de Manfred I Lancia avec ses voisins » (3). Propendono per *treva* il Bertoni (4) e il Torraca (5); nessuno de' due però adduce i motivi della sua preferenza.

Or la lezione *Ceva*, ancorchè sia, a prima giunta, tanto seducente e abbia per sè la maggioranza de' Mss., non può essere la genuina. Essa è risolutamente smentita dalle fonti storiche.

(1) Op. cit., p. 246.
(2) C. Merkel, *Manfredi I e Manfredi II Lancia*, Torino, 1886, pp. 24 sg.
(3) Op. cit., indice.
(4) *I trovadori in Italia*, p. 39 n.
(5) Op. cit., p. 248.

La città di Ceva non fece mai parte de' possedimenti de' marchesi di Busca; aveva marchesi suoi proprî: all'epoca in cui siamo, era marchese di Ceva Guglielmo II (1198-1219) (1). Manfredi Lancia quindi non poteva aver fatto nessuna cessione di Ceva. La quale non si trova alcuna traccia che sia stata mai ceduta nè impegnata, sia pure temporaneamente, dal proprio signore nè ad altri signori nè a qualcuno de' comuni circonvicini. Senza dubbio gli Astigiani, che miravano ad assorbire, a poco a poco, le signorie confinanti, avran proteso gli sguardi anche verso Ceva; ma i marchesi, sebbene abbian dovuto talora piegarsi a' voleri della potente repubblica, non son mai giunti al sacrifizio della propria città. Perciò, anche se l'uomo di Peire Vidal fosse altri che Manfredi Lancia, per es. Guglielmo II di Ceva, la lezione *Ceva* sarebbe insostenibile.

Per contro, la lezione *treva* trova piena conferma nella storia.

La storia del Piemonte, ognuno lo sa, è, per l'epoca che consideriamo, tutta una vicenda di lotte tra la feudalità e i Comuni, segnatamente il più potente di ogni altro, cioè il Comune di Asti, tutto un tessuto di alleanze offensive e difensive, una continua alternativa di guerre e di tregue, di concessioni e di rivendicazioni, di paci giurate e spergiurate. Per non riprendere le cose troppo da lontano, basterà al nostro scopo di rifarci al 1204, a due anni dalla pace conchiusa da Bonifazio di Monferrato con gli Astigiani, nell'imminenza della sua partenza per la crociata. Il 3 di settembre di quest'anno, Guglielmo IV di Monferrato, che amministrava gli stati in nome del padre, i marchesi del Vasto, ossia Manfredi II di Saluzzo, Ottone ed Enrico del Carretto, Guglielmo di Ceva e Bonifazio di Clavesana, nonchè « dominus Mainfredus « marchio de Busca », ed altri feudatarî minori, congregati in Alba, rinnovano la lega offensiva contro Asti (2). Le trattative di pace che, in seguito a questo atto, vennero tentate ripetute volte, non approdarono a nulla. In tali trattative il nome di Manfredi figura di frequente (3). Come si sia svolta la guerra noi non conosciamo con precisione; è chiaro però che le sorti di essa non furono favorevoli agli alleati. Alla fine dell'aprile del 1206, Guglielmo di Monferrato è costretto a cedere agli Astigiani Calliano e Felizzano e a

(1) V. la tavola genealogica de' Marchesi di Ceva, in Q. SELLA, *Codex Astensis*, I, All. 7.
(2) Q. SELLA, *Cod. Ast.*, I, p. 134; C. MERKEL, op. cit., p. 42. Il documento originale v. in E. MILANO, *Rigestum Comunis Albe* (*Bibl. della Soc. Stor. Subalpina*, XX).
(3) Q. SELLA, loc. ora citato.

riceverne l'investitura da loro: ciò, è detto espressamente nell'atto, in seguito alle sorti della guerra (1).

In questo atto è considerato anche il marchese di Busca, assente. Si dispone che costui debba fare al Comune di Asti « donum « vel datum vel venditionem » di Castagnole e di Loreto « quod « Astensibus magis placuerit ». Guglielmo farà « ipsum dominum « Maynfredum iurare hanc pacem firmam tenere », e, se questi rifiuterà, « marchio debet iurare de hoc domino Maynfredo deficere « et inde ei guerram facere ».

La vita di Manfredi Lancia fu una successione di vendite e di pignorazioni de' proprî beni (2), onde Peire Vidal poteva spiffeargli in viso, nella tenzone *Emperador avem*,

> Plus soven vens castels e domejos
> No fai velha gallinas ni capos.

Castagnole e Loreto erano gli ultimi possedimenti rimastigli. Il 4 giugno cedeva ad Asti anche quelli per il prezzo di quattromila libbre di moneta astigiana (3). Ma, ahimè, di tale somma non toccava un centesimo, perchè, nello stesso giorno, essa passava integralmente nelle tasche de' suoi creditori! (4). Così il Marchese di Busca si spogliava di tutto e diveniva povero in canna (5).

Ne' documenti relativi alla tregua, non si tratta che di Guglielmo di Monferrato e di Manfredi Lancia: degli altri alleati nemmeno una parola. Segno che costoro non vi parteciparono. Epperò, se ci sarà stato qualcuno che avrà mal giudicata l'opera di Manfredi (di Guglielmo non è qui questione), ritenendola un tradimento alla feudalità, questi non potrà trovarsi che tra' firmatari del patto di Alba. Noi non abbiamo che notizie frammentarie degli avvenimenti, tanto meno conosciamo l'insieme de' molti altri piccoli atti che ad essi si collegano e che, taciuti naturalmente ne' documenti ufficiali, possono aver trovato eco in una composizione letteraria. Ciò nondimeno è sicuro che, tra il 1204 e il 1206, la sola guerra che Manfredi ha sostenuto è questa, e questa la sola tregua ch'egli ha sottoscritto. Peire Vidal non può alludere che ad essa; e il « pauc d'aver » che essa gli procurò saranno

(1) Q. Sella, op. cit., III, p. 787 (n. 734).
(2) C. Merkel, op. cit., pp. 27 sgg.
(3) Q. Sella, op. cit., II, pp. 108 sg. (n. 34).
(4) Q. Sella, op. cit., II, p. 35.
(5) C. Merkel, op. cit., p. 45.

quelle povere quattromila lire che gli sdrucciolarono cotanto rapidamente di tra le mani!

L'atto di cessione di Castagnole e di Loreto fu stipulato in Asti, nella piazza del Duomo. Colà fu, dunque, consumato il « tradi- « mento ». Ecco perchè il trovadore vorrebbe veder legato alla coda di un toro e trascinato attraverso quella stessa piazza (« mazel ») (1), ove vestì l'orribile cappello di traditore, colui che, quasi non bastassero le contumelie precedenti, chiama adesso « l'eretico falso che non suol farsi il segno della croce », il vile, il lebbroso da scansare!

L'atto del 4 giugno 1206 segnava la fine della vita pubblica del marchese di Busca, la sua decadenza morale ed economica definitiva. Dopo quella data, egli scompare (2).

Parecchi allora si saran domandato che cosa omai gli restasse da fare. « Ammazzarsi! », avrà risposto qualcuno. Peire Vidal attribuisce questa risposta nientemeno che a Bonifazio di Monferrato. Ma Bonifazio si trovava in Salonicco, occupato in faccende ben altrimenti gravi. Di sicuro, egli si teneva al corrente delle cose de' suoi stati d'Italia, ma come mai avrebbe detto quelle parole a Manfredi Lancia se questi, dal canto suo, non fu mai in Oriente? E poi, ignorava Bonifazio che, in fin de' conti, anche suo figlio aveva dovuto accettare i patti impostigli dagli Astigiani? Il trovadore, dunque, non fa che raccogliere una diceria corrente in certi circoli e se ne fa il portavoce.

***

La prima tornada, diretta a Pietro III d'Aragona, esorta questo a mettere ogni suo sforzo nel distruggere i pagani « di là ». Pietro d'Aragona aveva già intrapresa, infatti, la persecuzione degli eretici, dopo il convegno con Innocenzo III del 1204 (3). « Quanto « a me », aggiunge Peire Vidal, « mi son dato a distruggere i « pagani ' di qua ' ».

Di qua: di dove? Del Piemonte, indubbiamente. Perchè, una poesia simile, così ardente di passione personale, ispirata da' piccoli fatti della vita locale, de' quali difficilmente si spandeva l'eco al di fuori della regione, una poesia che presuppone persino

(1) Per questo significato di *mazel*, v. DUCANGE, s. « macellum ».
(2) C. MERKEL, op. cit., p. 47.
(3) Vedi A. LUCHAIRE, *Innocent III, la Croisade des Albigeois*, Paris, 1906, pp. 81 sgg.

la conoscenza della diceria e del pettegolezzo, non è concepibile sia stata composta altrove che nella regione stessa. Il Bartsch, che la supponeva composta nella Guascogna, dove il trovadore si sarebbe recato direttamente da Malta, e il Torraca che la suppone composta in Malta, non hanno approfondito il senso delle cobbole relative a Manfredi Lancia. Il Bartsch forse fu impressionato da' nomi locali guasconi che ricorrono nelle cobbole relative alla donna. Quanto a' « pagani » che il trovadore vuol distruggere, ce n'era bene in Piemonte. Non ha egli chiamato poc'anzi Manfredi l'« eretge « fals que no·s senha »?

Noi siam condotti così ad aggiungere qualcosa alla biografia o, meglio, all'itinerario poetico di Peire Vidal, ammettendo un suo ultimo soggiorno in Piemonte nel 1206, soggiorno che si sarebbe prolungato per lo meno sino all'estate del detto anno. In Piemonte egli non può essere giunto che da Malta, sopra qualcuna delle navi de' suoi nuovi amici Genovesi, al sicuro omai dalle insidie delle crociere pisane.

Ma tale osservazione non ci condurrà a modificare altresì la datazione della tenzone *Emperador avem de tal maneira*? Per lo meno ci condurrà a revocarla in dubbio. A dir vero, si resta un po' perplessi al pensare come l'odio traboccante in quella tenzone abbia potuto covare per oltre un decennio ancora nel seno de' due avversarî, per esplodere poi di nuovo, e con veemenza maggiore, al ritorno di Peire Vidal in Italia, in *Pos ubert ai* e, prima che quivi, nelle parole dette dal marchese con la sua bocca riboccante di bava schifosa, parole che Peire sdegna di riferire. Il trovadore accusava allora, in *Emperador*, il marchese di decadere e di impoverirsi, alienando i suoi beni. Ora questa accusa è, in sostanza, la stessa che gli fa adesso; e la frase:

E s'anc fos francs, ar es sers ses duptansa

può convenire tanto a ciò che si ridusse a essere il Lancia dopo la cessione di Castagnole e di Loreto, quanto a ciò che egli già andava divenendo, nel 1195, con le continue vendite di castelli e di possedimenti (1). Prove obiettive a favore dell'una o dell'altra datazione non è dato allegarne; le argomentazioni soggettive non contano. Peire Vidal, rimettendo piede in Piemonte, vi ritrovava vecchie amicizie e vecchie inimicizie. Con un uomo simile di nulla

(1) C. MERKEL, op. cit., pp. 27 sgg.

è da maravigliarsi. D'altra parte, la storia non usa serbar notizia de' mille piccoli casi e incidenti della vita, di cui nondimeno essa è materiata, i quali possono provocare lo sdegno di un poeta o, sia pure, di un semplice rimatore.

***

Ritorna la « canzone » con la seconda tornada: « Amica, con voi « io voglio esser la Fenice; quind'innanzi non amerò nessun'altra « donna, e il mio amore avrà termine in voi ».

L'esempio della Fenice non è addotto a caso. L'amore di Peire Vidal è un amore rinascente, ed è con questo amore ch'egli intende di chiudere la sua carriera di amatore. Torna subito in mente il nome di colei che era stata la prima ispiratrice del poeta in Italia: Adelasia di Saluzzo. In *Tant an ben dig del Marques*, scritta, a mio credere, poco dopo il suo primo passaggio al di qua delle Alpi, nel primo semestre del 1195, egli aveva cantato quella che lo aveva conquistato chiamandolo « caro messere ». Ella lo aveva ferito con un quadrello « de Plazensa »

> Fabregat el foc d'amor,
> Temprat de doussa sabor.

E il poeta aggiungeva:

> Que fag e dig e parvensa
> A de Monbel e d'Argenza
> E de Monrosier color,
> E sa cambra es de Valflor,

giocando anche qui di parole con Mombello (del Monferrato), con Argens o Argent di Francia, ovvero, perchè no? con Argenta dell'Emilia, col Monterosa (rosa, la pianta) e con Val-fleury di Francia (Seine-et-Oise), se non con Valfiorana nel Trentino (1). L'aveva richiesta di amore nella tornada di *Bon'aventura*, affermando che sarebbe rimasto presso di lei « tan quan er faitz lo dos ».

(1) Al v. 5 della stessa canzone Peire Vidal, parlando di Bonifazio, aveva scritto: « Pero « mia es Valensa ». Tanto il BARTSCH quanto l'ANGLADE stampano *valensa* col *v* minuscolo, non avvertendo il bisticcio. Valenza è notoriamente il nome di una cittadina del Monferrato. Qui essi stampano bensì i nomi locali con la maiuscola, ma si direbbe non abbiano afferrato la ragione della menzione di essi. Infatti l'ANGLADE traduce: « elle rassemble « [*aux dames de*] Monbel et d'Argence, elle a la couleur de celle de Montrosier et sa maison « est de Valfleur ».

E del dono fattogli l'aveva ringraziata poi in *Estat ai gran sazo*, poesia a torto creduta dal Bartsch e dallo Schopf composta nel Carcassese, mentre è evidente che essa fu composta nel Piemonte, se, fra l'altro, il trovadore cantava:

Deus sal l'onrat Marques
E sa bella seror!

Nel 1206, la « bella seror » di Bonifazio I, sposatasi a Manfredo II di Saluzzo nel 1182, doveva aver toccato, se non di poco oltrepassato, la quarantina (1). Ella nondimeno si serbava fresca e rosea, tanto che il trovadore ci fa conoscere che non aveva bisogno di ricorrere alle tinture (« anc non obret de pinsel »). Dal suo canto, Peire Vidal non era più nemmen lui nel fior di gioventù: ma era, come si vede, tuttora in grado di conoscere i « veteris vestigia « flammae ».

VINCENZO DE BARTHOLOMAEIS.

(1) Secondo BENVENUTO DI SAN GIORGIO, *Cron. del Monferrato*, p. 36, Adelasia, sorella del marchese Bonifazio I del Monferrato, sposò Manfredi II di Saluzzo nel 1182. Si conserva, infatti, un atto, stipulato nel giugno di quest'anno in Chivasso, col quale Manfredi donava, egli diceva, « Adelasie mee uxori, filie Wilielmi marchionis Montisferrati », a titolo di allodio, alcuni suoi diritti (v. A. TALLONE, *Regesto de' marchesi di Saluzzo*, p. 23). Il LITTA, *March. di Saluzzo*, p. 23, tav. III, dà senz'altro il 1182 per l'anno del matrimonio. Q. SELLA, negli alberi genealogici da lui ricomposti e alligati al *Codex Astensis*, I, nn. I, III, non cita la data delle nozze. L'atto del 1182 riveste tutti i caratteri di un atto di donazione fatto in contemplazione di matrimonio. Infatti vi si prevede il caso dello scioglimento a cagione di sterilità (« si... prolem de te habuero » ecc.). Tuttavia il MULETTI, *Storia di Saluzzo*, II, pp. 96 sgg. sostiene che Adelasia fosse già moglie di Manfredi II nel 1173. Egli si fonda sopra un istrumento di quest'anno, riferito, in volgare, da GIOFFREDO DELLA CHIESA, *Cron.*, p. 42. Ma si tratta di un errore manifesto di questo cronista commesso nella versione o meglio nella parafrasi del testo latino. Adelasia figura in diversi atti notarili del 1187, del 1192 e degli anni successivi, cit. dal MULETTI, pp. 109, 112, ecc. Fu tutrice di Manfredi III da 1215 sin verso il 1225; v. *Studi Romanzi*, VII, pp. 323 sgg.

L'espressione musicale nel dramma liturgico.

Il vasto campo dell'archeologia musicale è pieno ancora di zone poco o punto esplorate. Eccone una, indicata dal titolo di questo saggio, che dal punto di vista critico si trova presso che allo stato di intatta verginità. Gli studiosi che hanno rivolto la loro attenzione alla drammatica religiosa dei secoli X-XIII sono stati attratti, volta a volta, da argomenti e programmi di lavoro, generali o speciali, da cui il problema musicale, più o meno giustificatamente, restava tagliato fuori. Non già che ottimi editori di testi in veste diplomatica o critica, quali, tra i recenti, il Monaci, il Foerster, il Koschwitz, il Jeanroy, il Cohen, lo Young, abbiano ignorato o misconosciuto il fatto che la musica si accompagna quasi costantemente, sui manoscritti di quei secoli, alle redazioni drammatiche (1): non già che accenni alla presenza ed alla funzione del canto siano del tutto trascurati in opere, come quelle del D'Ancona e del De Bartholomaeis (2), nelle quali vasti e succosi capitoli di storia, in senso lato, letteraria, son dedicati al dramma liturgico e semi-liturgico. Ma come le edizioni, nei casi più favorevoli al nostro assunto, si limitano ad offrire il documento musicale nudo e crudo, così i rari accenni all'intonazione che è dato incontrare nelle pagine degli storici dell'antica dramaturgia sono per la maggior parte fuggevoli, generici, indistinti, senza neppure il tentativo di comparazioni critiche e di una discriminazione e valutazione stilistica (3). Anche tra gli appassionati esploratori di fonti liturgiche ed agiografiche relative al teatro altomedievale, quali

(1) Il Monaci, infatti, ha riprodotto integralmente lo *Sponsus* (v. p. seguente) nel fasc. I dei *Facsimili di Docum. per la St. delle lingue e letter. romanze*, Roma, 1910; e il *Mistero provenzale di S. Agnese*, dal ms. Chigiano C. V. 151, Roma, 1880.

(2) A. D'Ancona, *Origini del Teatro Italiano*, Torino, 1891; V. De Bartholomaeis, *Origini della Poesia Drammatica Italiana*, Bologna, 1924.

(3) Debbo eccettuare un breve e ormai annoso scritto dello Schubiger, cit. più innanzi.

il Sepet (1), e tra coloro che hanno efficacemente rievocata, a tale proposito, la storia del costume e della tecnica scenica, come il Novati e il Cohen (2), è mancato nei tempi più vicini a noi chi abbia spinto lo sguardo, con visione analitica e sintetica insieme, per entro al patrimonio melodico che con abbondanza e varietà di aspetti correda, anzi sostiene frase per frase, l'espressione drammatica. Forse la sola eccezione a questa consuetudine di abbandono della parte musicale è toccata alla parabola delle *Vergini Savie e delle Vergini Folli* (lo *Sponsus* del ms. 1139 f. lat. della Bibl. Nazionale di Parigi), la quale, dopo la pubblicazione classica del De Coussemaker (3) e la rammentata riproduzione fototipica del ms. curata dal Monaci, è stata oggetto di una nuova trascrizione musicale del Gastoué (4) e di una recente esposizione delle sue melodie fondamentali, in notazione moderna e con ritmica « mensurata » non tutta soddisfacente, da parte del Prof. Ludwig (5). Per di più un esame della struttura melodica di questo piccolo dramma è stato intrapreso dal Tirabassi (6), mentre in sede di discussione sulla versificazione neolatina del testo (il quale, com'è noto, costituisce il primo esempio drammatico recante farciture romanze) l'aver tenuto l'occhio alla notazione musicale ha reso possibili osservazioni, a volte convincenti, al Beck e specialmente a L. P. Thomas (7). Ma anche tutto ciò, in fondo, è poca cosa rispetto alla valutazione musicale dei drammi liturgici: sia perchè le osservazioni dei romanisti ora ricordati non escono dal dominio strettamente filologico, sia, cosa che più conta, per il fatto che anche i musicologi fermatisi sullo *Sponsus* non sono stati condotti a dire nessuna parola d'ordine generale circa la musica liturgico-drammatica del medio evo. D'altronde basta leggere i più recenti lavori d'indole riassuntiva e divulgativa intorno all'antico teatro religioso, sia pur dovuti alla penna di scrittori e specialisti eminenti

(1) M. SEPET, *Les Prophètes du Christ*, Paris, 1878; *Les Origines catholiques du Théâtre moderne*, Paris, Lethielleux, 1901.

(2) F. NOVATI, *Freschi e Minii del Dugento*, Milano, 1908; G. COHEN, *Histoire de la Mise en Scène dans le Théâtre religieux français du Moyen Age*, Paris, 1926.

(3) E. DE COUSSEMAKER, *Drames Liturgiques du Moyen Age, texte et musique*, Paris, 1861.

(4) A. GASTOUÉ, *Les Vierges sages et les Vierges folles*, Paris, Schola Cantorum, s. a.

(5) FR. LUDWIG, *Weltliche Lieder, geistliches Drama etc.*, in *Handbuch der Musikgeschichte*, hrsg. von Guido Adler, Frankfurt a. M., 1924, p. 137-141.

(6) A. TIRABASSI, *La Parabole des Vierges sages et des Vierges folles, d'après un office noté du XI^e siècle*, Bruxelles, 1925 (conferenza).

(7) Cfr. una lettera di J. Beck nell'appendice a FOERSTER u. KOSCHWITZ, *Altfranzösisches Uebungsbuch*, besorgt von W. Foerster, Leipzig, 1915; e L. P. THOMAS, *La versification et les leçons douteuses du « Sponsus »*, in *Romania*, 1927, pp. 43-81.

quali il Jeanroy ed il Cohen (1) per constatare come nè durante le rapide pagine espositive nè a fianco di testi, versioni e illustrazioni, la musica non occupi neppure lontanamente il posto che le dovrebbe spettare.

***

Siamo dunque, con gli studiosi moderni, press'a poco al punto lamentato già dal Coussemaker ottant'anni or sono. « Tous ces « érudits (2) ont rendu à la science archéologique des services in« contestables, en mettant au jour ou du moins en faisant connaître « des monuments importants, à l'aide desquels l'art dramatique du « moyen âge peut être étudié avec fruit. Mais leurs publications... « offrent une lacune regrettable ». E questa lacuna, che il Coussemaker accusava rispetto alla riproduzione delle melodie e ch'egli stesso poi ha in buona parte colmata, s'ha oggi da riferire all'intelligenza e all'esplorazione critica di codeste pagine musicali.

Ottimo, paziente, infaticabile Coussemaker! Tra i molti servizi che la sua tenacia di zelante studioso ha reso alla conoscenza di periodi oscuri e di documenti nascosti dell'arte musicale, servizi che a Giosue Carducci facevan lamentare la mancanza, in Italia, di chi fosse altrettanto versato in siffatte ricerche (3), questo, d'aver rivelato nella forma integrale di parola e di canto un buon numero di drammi rituali trascorrenti dall'XI° al XIII° secolo, resta uno de' più cospicui. Il periodo entro il quale, attraverso trascrizioni spesso difficili e sempre coscienziose e prudenti (4) egli

(1) Cfr. A. JEANROY, *Le Théâtre religieux en France du XI^e au XIII^e siècles*, Paris, 1924. F. E. SCHNEEGANS, *Le Théâtre édifiant en France au XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1928. G. COHEN, *Le Théâtre en France au Moyen Age*, I, Th. Religieux, Paris, 1928.

Cfr. anche, per quel poco che contiene circa i drammi liturgici, P. TOSCHI, *L'antico dramma sacro italiano*, Firenze, 1927. Ma l'introduzione del Toschi non appare molto informata e si perde in una superficiale polemica contro il D'Ancona.

(2) Il Magnin, il Montmerqué, Edelestand du Méril, il Danjou, il Douhet, il Mone, il Fallersleben, il Wright, ecc. V. COUSSEMAKER, op. cit. Introd., p. VII.

(3) CARDUCCI, *Musica e poesia nel mondo elegante ital. del sec. XIV*, in *Opere*, VIII, p. 310: « ...ma a noi manca quel che la Francia e il Belgio hanno nel sig. di Coussemaker, « un interprete e uno storico dei monumenti musicali dell'età di mezzo ».

(4) Qualche menda o trascorso grafico in centinaia di pagine trascritte da notazioni sovente oscure e imprecise, non deve far considerare avventato, come qualcuno presume, il lavoro dell'insigne paleografo. Io ho personalmente riscontrate sui mss. originali, non traendone se non poche varianti, le trascrizioni dai codd. lat. 1139 e 904 della Nazionale di Parigi. E, nei limiti che qualunque esperto di paleografia musicale può immaginare, mi associo volentieri alla fiducia che un recente attento studioso di musica medievale, il MACHABEY, *Hist. et Évolut. des Formules musicales du I^er au XV^e siècle*, Paris, 1928, p. 106,

ha contenuta la vasta messe raccolta (ventidue drammi: quasi tutta la produzione fino allora scoperta) è quello che in ordine alla drammatica può dirsi arcaico: quello che precede, in massima, i *Misteri* e la *Lauda* di testo volgare e che, dal punto di vista musicale, è il più ricco di documentazione e forse il più rigoglioso e importante. Eppure anche tra gli storici della musica la rivelazione del Coussemaker ha avuto scarsa risonanza. La prima insufficienza di valutazione, strano a dirsi, va imputata al Coussemaker stesso: a lui che, circoscritto interamente nel suo impegno di paleografo, non vide nelle melodie che trascriveva dalle mute pergamene se non un ricalco gregoriano, forma indistinta tra la copia e l'imitazione della melopea liturgica. « C'est du plain-chant » egli insiste a ripetere, e si limita a questo (1); oppure accenna, per le parti del testo drammatico indipendenti dalla liturgia, a una « mélodie spéciale ». Ma vi son casi in cui l'attribuzione dei canti al repertorio gregoriano è di una erroneità indubbia: come quello del dramma *Le tre Marie* (ms. S.t Quentin n. 75) nel quale, almeno per ciò che riguarda l'intonazione delle farciture francesi, la struttura tonalmente e ritmicamente profana e popolare del canto non potrebbe esser più manifesta. E quanto alle « melodie speciali », allorchè il Coussemaker si accinge a qualificarne la specie cade in un linguaggio incerto, superficiale, evasivo. « Les mélodies sont claires, « simples, suffisamment expressives » egli dice a proposito delle *Vergini savie e Vergini folli*; « les artistes de ce temps sa« vaient trouver la diversité, même avec les moyens bornés qu'ils « avaient à leur disposition » soggiunge parlando di un dramma sulla *Resurrezione* (ms. 237 della Bibl. di Tours). « Chants simples « et expressifs . . . mélodie bien appropriée aux paroles » son tutto ciò che egli trova di musicalmente notevole nei *Miracoli* del celebre cod. 201 della Bibl. d'Orléans; solo a proposito di un'altra *pièce* dello stesso ms. (*Le Juif volé*) gli si affaccia, sia pur fugace, un'osservazione meno banale: « la musique est bien appropriée « au rôle de chaque personnage, on y remarque des intentions dra« matiques... ». Ma l'originalità delle espressioni artistiche, le qualità di stile onde quelle espressioni ricevono efficacia e vigore,

manifesta verso la complessiva attendibilità delle intepretazioni grafiche fornite dal de Coussemaker. In queste, però, non si affaccia la questione ritmica, circa la quale rimando il lettore al vol. di D. J. JEANNIN, *Études sur le Rythme Grégorien*, Lione, s. a. (1926) e, per la parte che li riguarda, ai lavori notissimi del Beck e dell'Aubry.

(1) Introd., p. XI-XV, e pp. 314, 315, 323, 343 ecc. V. anche *Histoire de l'Harmonie au Moyen Age*, Paris, 1851, pp. 137-139.

non appariscono in nessun caso individuate e neppur forse avvertite dal vecchio archeologo. Nè critico migliore di lui è il Clément, il quale pur dedicava buona parte di un suo folto volume, pieno di diffuse descrizioni, ai drammi di chiesa (1). Quanto agli scrittori di storia generale della musica che oggi si considerano fondamentali, l'Ambros (2) si disimpegna dell'argomento con un paragrafo di poche pagine, sebbene acute: il Riemann (3) non reca alcuna opinione personale, insistendo soltanto, sulle orme dello Schubiger (4) e del Meyer (5), nell'affermar la derivazione dai tropi e dalle sequenze; infine il Ludwig (6) vi accenna quasi di volo, contentandosi di delinear brevemente la struttura nucleare dell'ufficio rituale drammatizzato e di porgere un esempio della musica nelle melodie dello *Sponsus*. Solo forse alcune pagine del Combarieu (7) denotano la volontà di richiamare sull'argomento l'attenzione del lettore con una esposizione, se non approfondita, almeno viva e, salvo alcune inesattezze, sagace.

***

Forse che l'argomento non merita indagini più ampie di quelle che abbia ottenute sin qui? Basta porgere con cura amorosa l'orecchio a quelle obliate melodie e coglierne il timbro vario, le inflessioni appropriate, la purezza serena, la casta e calda onda vocale distesa in periodi fluenti o raccolta in sinuose volute, per scoprirvi i segni di un'arte singolare: a volte alta e solenne, a volte sottile e arguta, quando adombrata dall'arcana maestà del linguaggio rituale, quando schiarita dall'affabilità di forme e movenze temperatamente mondane; di un'arte potente e discreta, meditata e semplice: densa di significati profondi, reconditamente allusivi, sorgenti dal segreto di iniziazioni sacerdotali e sigillati negli spunti di arcaiche severe melodie, e al tempo stesso colorita dalle esperienze di una vocalità nuova, solcata da fresche correnti di tonalità, di ritmi, di cadenze avviate verso il senso moderno della struttura melodica.

(1) F. Clément, *Histoire Gén. de la Mus. Réligieuse*, Paris, 1861.

(2) A. W. Ambros, *Geschichte der Musik*, Breslau, 1864, II, pp. 298-306.

(3) H. Riemann, *Handbuch der Musikgeschichte*, Leipzig, 1920[2], vol. I, par. II, pp. 275-77.

(4) A. Schubiger, *Musikalische Spizilegien*, Berlin, 1876: I, *Das Liturgische Drama des Mittelalters u. seine Musik*, p. 57 e segg.

(5) W. Meyer, *Fragmenta Burana*, 1901, p. 37.

(6) Fr. Ludwig, par. cit. del *Handb. d. Musikgeschichte*, pubbl. dall'Adler.

(7) J. Combarieu, *Histoire de la Musique*, Paris, 1920[3], vol. I, pp. 282-306.

Una tale arte, affacciantesi nel momento in cui, pervenuto a completa maturità il tronco gagliardo e plurisecolare della musica latino-cristiana, se ne cominciavano a staccare via via le ramificazioni nazionali dell'occidente e del centro europeo, fecondate da linfe etniche e da particolari indirizzi tecnici, è sommamente interessante per più riguardi. Nel periodo delle prime concomitanze armoniche, delle rudimentali elaborazioni contrappuntistiche, *organum*, diafonia, discanto, conductus, motetto, essa mantiene inalterato e rigoroso, per le esigenze stesse dell'espressione drammatica, il canone della melodia pura, solistica o coralmente monodica: e quindi oppone la propria libertà e fluidità di canto alle rigidezze aspre e crude della polifonia ancora acerba. Nella costrizione mortificatrice che la melodia avrà a soffrire, proprio in codesti secoli, entro le prime dure maglie del contrappunto, il dramma offre dunque un campo provvidenziale alla declamazione ampia, ariosa, largamente cantabile.

Di più, entro il magnifico patrimonio delle melodie gregoriane, consolidato fin dall'ottavo secolo nell'Antifonario e nel Responsoriale della liturgia cattolica, l'intonazione musicale dei drammi sacri trova una riserva tematica che saprà sfruttare con lucida opportunità di scelta, di cui ci studieremo di additare i criteri. Ed i temi musicali così trasportati dalla statica solennità dell'uffizio rituale alla mobilità e al calore della vita drammatica, si troveranno sottoposti a prove di duttilità e di espansione tali da costituir per sè stesse una manifestazione artistica di rilevantissima importanza. Cosa ben diversa, questa a cui si allude, da quella che troppo semplicisticamente intendeva affermare il Coussemaker: cioè libera, originale elaborazione e non calco. Tra uno spunto gregoriano e una frase musicale di dramma avremo dunque a osservare sovente rapporti di filiazione, di sviluppo, di coerenza sintattica e stilistica e spirituale veramente mirabili: e poichè quella miniera tematica, nella sua sistemazione fondamentale, è italica e romana, s'avrà ragione di concludere, a suo luogo, in favore di una essenziale impronta italiana nel carattere musicale dei drammi. Infine l'elemento di cantabilità moderna, « volgare », laica, che si insinua tra la mistica solennità del linguaggio e dell'intonazione latina e vi crea zone di farcitura melodica in tutto rispondenti alle farciture del testo — strofe, periodi, cesure, clausole — questo elemento giovine, tenero e leggero non sovrapposto, come nel motetto, ma alternato e a poco a poco innestato al passo maestoso

della melodia sacra, s'aggiunge a diffondere in alcuni di questi saggi drammatici un'attrattiva di varietà, un alito sereno e nuovo, una grazia ingenua la cui limpidità non si è offuscata nel tempo.

L'interesse stilistico offerto da codeste contaminazioni di motivi musicali sacri e profani è quanto mai vivo e gustoso. Profondamente diversi gli uni dagli altri per spirito, per struttura, per tecnica — quelli improntati dell'universalità religiosa e classica, ampi nel *cursus* prosastico, arcaici negli impianti e nelle metabole tonali; questi mutevoli secondo nazione, regione, scuola, chiusi nel giro della strofa e nel piede ritmico regolare, tendenti all'isotonalità maggiore e minore — il gusto che nel dramma liturgico li lega in continuità piana e lineare è paragonabile a quello che, nelle vaste iconografie decorative, esprime immagini e scene di vita contemporanea alternate a figurazioni astratte e simboliche. Il senso di spiritualità complessiva, sorgente dalla organica totalità dell'opera, non è turbato da siffatto contrasto nella trattazione degli episodi o delle figure singole: ogni monumento medievale si può dire che ne porga testimonianza. Nella specie dei drammi liturgici farciti, la melodia laica rappresenta l'elemento realistico, la nota di colore contemporaneo, lo spunto di costume vivo, chiaro, popolare, sobriamente idealizzato nel canto, il cui rilievo arguto riflette umanità e verità sulle zone melodicamente più assorte e contemplative senza distruggere l'unità pia dell'insieme. Così un'immagine di bellezza femminea o di cavalleresca baldanza, colta e resa con saporosa vivezza, non rompe l'armonia di una sacra figurazione.

***

Per offrire al lettore una possibilità, relativamente agevole, di controllo alle osservazioni che verrò esponendo, limito questa prima analisi musicale ai saggi editi dal Coussemaker.

Sono, come s'è detto, ventidue drammi, tratti da nove codici datanti dall'XI° al XIV° secolo. Di questi codici, tre (i Processionali A e C ed il ms. T. VII del Duomo di Cividale) sono italiani, gli altri francesi. Il loro contenuto drammatico è il seguente:

A) DRAMMI SU LA VITA E LA MORTE DI CRISTO:

CIVIDALE — Processionale C (sec. XIV) – *L'Annunciazione.*
Processionale A (sec. XIV) – *Compianto delle Marie.*
Processionale A (sec. XIV) – *Le Marie al Sepolcro.*
Ms. T. VII (sec. XIV) – *La Resurrezione.*

ORLÉANS — Ms. 178 (ora 201) prov. dall'Abbazia di S.t-Benoît-sur-Loire (sec. XII) – *L'Adorazione dei Magi - La Strage degli Innocenti - La resurrezione di Lazzaro - Le Marie al Sepolcro - L'Apparizione ad Emmaus.*
TOURS — Ms. 237, prov. da Tolosa (sec. XII) – *La Resurrezione.*
PARIGI — Bibl. Naz. lat. 904 (sec. XIII ex.) – *I Pastori - I Re Magi - La notte di Pasqua.*
S.T-QUENTIN — Ms. 75, prov. dall'Abbazia di Origny S.te-Benoîte (sec. XIV) *Le tre Marie.*

B) DRAMMI SU ALTRI ARGOMENTI:

PARIGI — Bibl. Naz. lat. 1139, prov. da S.t-Martial de Limoges (sec. XI) *La Vergini savie e le Vergini folli - I profeti di Cristo.*
LONDRA — Ms. già Pacchiarotti (Padova) prov. da Beauvais, ora Brit. Mus., Egerton 2615 (sec. XII) – *Daniele.*
ORLÉANS — Ms. 178 (201) cit. (sec. XII) – *Le fanciulle beneficate - I tre chierici - L'ebreo derubato - Il figlio di Gedrone - La conversione di Paolo.*

L'opportunità di aver sott'occhio, dapprima, drammi di argomento affine, per ricercarvi eventuali affinità o divergenze nella trattazione musicale, consiglia di iniziare l'analisi da quelli del gruppo A.

***

Un passo della *Regularis Concordia*, dettata nella seconda metà del secolo X (965-75) dal Benedettino Ethelwold, vescovo di Winchester (1), offre la testimonianza forse più antica che si conosca finora intorno all'esecuzione dei drammi liturgici in Occidente.

Il passo riguarda l'*Officium Sepulchri* e la *Resurrezione*. Ordinato che in una parte dell'altare, entro una cavità apposita, sia collocata un'imitazione del sepolcro circondata da una cortina, e che una croce avvolta in un sudario vi sia posta dentro quasi fosse il corpo di Gesù, ed ivi tenuta fino alla notte della Resurrezione, così il monaco inglese descrive il seguito dell'uffizio drammatico: « Il santo giorno di Pasqua, innanzi il mattutino, i sagrestani to-« glieranno la croce mettendola in luogo appropriato. Durante la « terza *lezione*, quattro monaci si rivestano, l'uno dei quali, in-« dossata la stola bianca, entri come occupato d'altre cose e segre-

(1) Il COHEN, op. cit., p. 10-11, riferisce questo passo da E. K. CHAMBERS, *The Medieval Stage*, Oxford, 1903, t. II, p. 308-9. Il P. ANGELO DE SANTI, *Il mattino di Pasqua nella storia liturgica*, Roma, 1917, p. 21, attribuisce la *Concordia Regularis* a S. Dunstano vescovo di Canterbury morto nel 988. Poichè l'epoca della redazione resta comunque invariata, il valore della testimonianza che riferisco non cambia.

6

« tamente raggiunga il Sepolcro, ove, tenendo in mano una palma, « s'assiderà in silenzio. Al terzo responsorio sopravverranno gli « altri tre, coperti dalle dalmatiche, recando l'incensiere e passo « passo avvicinandosi al tumulo in atto di chi cerchi qualche cosa, « poichè tutto questo si fa per rappresentare l'angelo assiso sulla « tomba e le donne che vengono ad ungere il corpo di Gesù. Al- « lorchè dunque colui che è assiso avrà veduto accostarsi i tre che « sembrano spersi e cercano, intoni egli a voce bassa il *Quem quae- « ritis* (1); cantato questo sino alla fine, i tre all'unisono rispondano: « — Gesù di Nazareth —, e si replichi loro: — Non è qui, è risorto « come aveva predetto. Andate ed annunciate ch'egli è risorto « di tra i morti —. Allora, obbedienti a questa ingiunzione, i tre « monaci si rivolgano verso il coro dicendo: — Alleluia, è resu- « scitato il Signore! —.

« Detto ciò, quegli ch'è assiso reciti loro, quasi a richiamarli, « l'antifona: « Venite e vedete il luogo... » e frattanto si levi, tolga « il velo, mostri il sito privato della croce ove non restano che i « lini in cui essa era avvolta. E i tre, guardato che abbiano, « depongano entro il sepolcro gl'incensieri e prendano il lenzuolo « e lo stendano verso i sacerdoti come a mostrare che il Signore « è veramente risorto, poichè non vi è avvolto, e cantino l'antifona: « *Surrexit Dominus de sepulchro*, ponendo poi il lenzuolo sopra « l'altare. Terminata l'antifona, l'abate, giubilando pel trionfo « del nostro Re che vinta la morte resuscitò, intuoni l'inno: *Te « Deum laudamus*, e cominciato questo, suonino le campane tutte « in una volta ».

Ho riportato questo passo perchè tutto ciò che in esso è descritto risponde punto per punto alla struttura dell'uffizio *In Resurrectione Domini*, quale si trova nel ms. T. VII di Cividale (2). Che codesto uffizio drammatico sia più antico del manoscritto che lo contiene, è opinione accettata già da studiosi autorevoli (3), ma ora il raffronto con la pagina di Ethelwold permette di affermare esser questa veramente una forma primitiva di dramma liturgico, uno tra gli archetipi superstiti delle forme « rappresentate ». Esso infatti deve essere scaturito dall'estro drammatico-mimico di qualche monaco o prete, a pochissima distanza di tempo dall'attività dei quattro famosi autori de' Tropi sangalliani, Notker, Tuotilo,

(1) Cioè il responsorio o la sua versione « tropata »: *Quem quaeritis in sepulchro, o Christicolae?*

(2) Coussemaker, op. cit., p. 307.

(3) Coussemaker, op. cit., p. 347; Combarieu, op. cit., pp. 287 e 301; De Bartholomaeis op. cit., p. 145.

Hartmann, Ratperto, che vissero insieme fino ai primi decenni del sec. X (si sa che Notker morì il 912); e dovè certo comparire avanti il 950, se giunse a spandersi fra le chiese di Francia, dalle quali i Benedettini inglesi ne trassero la riproduzione fedele, prima che fosse scritta la *Regularis Concordia*. Il trovarsi codesto archetipo, integro della musica e di esattissime didascalie, in regione italiana, può esser cosa non priva di significato quanto all'origine dei drammi, e questa circostanza toglie certamente valore ad un'affermazione del Cohen il quale, in base all' « uso delle chiese francesi » ricordato da Ethelwold, s'affretta a proclamare che « una volta di più, nel « medio evo, la missione d'inventore appartiene alla Francia » (1). Senza pretender risolta, per conto nostro, la questione della priorità poggiandoci al solo documento di Cividale, rileviamo che altri saggi drammatici di tipo primitivo si trovano in Italia (2), la quale ha poi in proprio favore, certificata da forti testimonianze, la tradizione già virtualmente drammatica dei Responsorii, prettamente romana (3). Nessuno invece dei monumenti drammatico-musicali finora scoperti al di là dall'Alpe risponde con così perfetta aderenza allo schema indicato dal monaco britanno: sono tutte opere più tarde e più sviluppate (4).

***

Se ho menzionato i tropisti di S.t-Gall, poichè è costume d'attribuir loro l'impulso alle interpolazioni verbali e musicali dei testi evangelici (5), debbo soggiungere subito che la *Resurrezione* di Cividale non presenta, quanto alle melodie (nemmeno, direi, nell'*interrogatio* dell'angelo « Quem quaeritis » e nella *Responsio* delle

(1) Op. cit., p. 12. Con anche minor fondamento, e senza nuova dimostrazione, il Ludwig, par. cit., attribuisce al Dr. Liturg. una origine germanica, appoggiandosi evidentemente alla riferita tesi dello Schubiger.

(2) DE BARTHOLOMAEIS, op. cit., Appendice. E G. VALE, in *Rassegna Gregoriana*, 1905, fasc. 5-6, segnala una redazione drammatica del tutto analoga (ma contenente in più l'antif. *Currebant duo simul*) da lui trovata in un Graduale aquileiese del sec. X, ora ad Udine, Bibl. arciv. n. 38. Debbo questa comunicazione al dotto amico Mons. Casimiri.

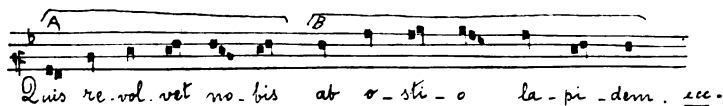
(3) *Responsoria vero Itali traduntur primum invenisse*, RABANO MAURO, *De Institut. Cler.*, I, 33; *Responsoria ab Italis longe ante tempora sunt reperta*. - ISIDORO, *De eccles. off.*, III, 11; *Responsoria* (della settim. di Passione) *a magistris S. Romanae Ecclesiae inventa*. - AMALARIO di Metz, *De Ord. Antiphon.*, XLIII.

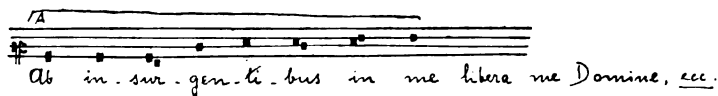
(4) Il dialogo brevissimo e lacunoso che si trova a c. 53 r. del cod. lat. 1139 della Naz. di Parigi, sotto la rubrica [*H*]*oc est de mulieribus*, non mi sembra raggiungere la consistenza di una scena rappresentata. Forse è semplicemente un tropo.

(5) V. A. SCHUBIGER, *Die Sängerschule S.t Gallens vom VIIIen bis XIIen Jahrhund.*, Einsielden u. New York, 1858. Ma gli studiosi recenti, come il Van Doren, tendono a diminuire di molto la sfera d'influenza della scuola sangalliana.

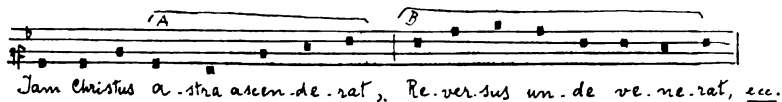
Marie: « Jhesum Nazarenum » ecc. che, pure come testo, son tropi), nessuna traccia del loro intervento. Il materiale musicale di questo dramma — e l'osservazione varrà anche per il fondo liturgico-melodico di altri drammi — non è di *tropi* ma di *antifone* (1). Quindi più arcaico, più sobrio, più aderente all'intonazione recitativa ecclesiastica, e come impostazione di canto, fondamentalmente classico e italico (2).

Si veda infatti il tema iniziale:

A B
Quis re-vol-vet no-bis ab o-sti-o la-pi-dem. ecc.

Esso ha un riscontro indubbio in uno dei temi primitivi d'antifona, spunto caratteristico e, come vedremo, singolarmente fecondo:

A
Ab in-sur-gen-ti-bus in me libera me Domine, ecc.

(*De Parasc. in III Noct.*).

Ed una corrispondenza ancora più notevole, perchè ad un tempo tematica e ideale, l'ha con un antichissimo « timbro » d'inno in ritmo ambrosiano, cantato già per la Pentecoste:

A B
Jam Christus a-stra ascen-de-rat, Re-ver-sus un-de ve-ne-rat, ecc.

Il concetto della resurrezione del Nazareno, contenuto in questo spunto d'inno e *riflesso nella melodia che l'accompagna* (probabilmente fin dalla remota origine dei versi stessi) sembra aver ispirato l'autore del quadro scenico di Cividale nella scelta del tema melodico con cui s'inizia l'atto, appunto, della Resurrezione. Nelle parole (*Quis revolvet nobis ab ostio lapidem, quem tegere sanctum cernimus sepulchrum?*) la situazione drammatica non è ancora delineata, anzi s'accenna appena, come sospesa ed esitante, nel-

(1) S'intendono qui, sotto il nome di antifone, i canti così designati dell'ufficio delle Ore.

(2) Rimando, una volta per tutte, alla diligente e illuminata analisi delle antifone primitive, quelle elencate nel *Tonarius* di Reginone di Prüm, fatta da F. A. Gevaert, ne *La Mélopée Antique dans le Chant de l'Église latine*, Gand, 1895.

l'interrogazione delle Marie, che già il tema musicale, a guisa d'annunzio o di presagio, ne anticipa il senso pieno e compiuto. Di siffatte corrispondenze o analogie o riflessi correnti tra un tema sacramentale e un momento ad esso idealmente collegato del dramma, avremo a citare non pochi esempi. Fossero dovuti ad associazioni mentali o mnemoniche spontanee, sorgenti dalla pratica del repertorio liturgico, o costituissero invece un canone d'arte più recondito e prezioso, gradito agl'iniziati; o s'usassero infine, in qualche caso, come richiamo a intonazioni familiari atte a fissar l'attenzione degli uditori, certo è che il fatto di un uso non casuale di alcuni temi rituali sussiste, ed a rimetterlo in luce può assumere aspetti straordinariamente interessanti (1). Strano è che nè il Coussemaker nè alcun altro trascrittore o lettore di drammi liturgici vi abbia posto attenzione.

Nelle restanti melodie di questo breve dramma lo stile del canto procede piano e in massima sillabico, ornato solo di sobrii melismi sulle parole più significative:

Marie:

Ihe_sum Na.za-re_num crucifixum querimus (2) ecc

Angelus:

... sed cito euntes nunciate discipulis eius et

Petro qui-a sur-re___xit Ihe-sus

Proclamata la resurrezione, l'Angelo alza la cortina invitando le Marie a guardare il luogo ov'era stato posto Gesù (*Venite et videte locum ubi positus erat Dominus*). L'intonazione di quest'antifona è più chiara e gioiosa delle precedenti. Dal carattere grave, esicastico, del «primo tono» (il *Prothus authenticus*, l'*Aeolius gravisonans* di Laso d'Ermione (3), che regge l'impianto musicale

(1) Si potrà opporre che le formule antifonali s'applicavano a luoghi diversi dell'uffizio. È vero, ma basta che ce ne sia, tra i pochi o molti intonati su quella tal formula, *uno* che risponda al concetto riflesso nel dramma, perchè l'osservazione su esposta risulti valida. Certo sarebbe bello conoscere l'unione originaria dei testi e delle melodie liturgiche. Ma a quando una storia critica del repertorio gregoriano?

(2) L'ortografia latina dei mss. in questione è quella che è, nè ho creduto necessario rettificarla.

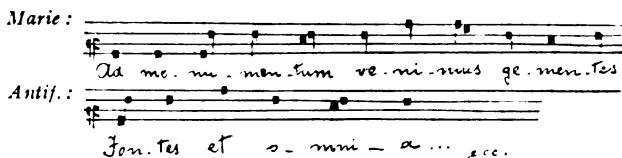
(3) *Αἰολὶς βαρύβρομος ἁρμονία* (Inno a Demeter, BERGK, *Poet. lyr. gr.*, fr. I) *Aeolius tempestates animi tranquillat*: CASSIODORO, Var. I, 40.

del dramma) si passa ora alla franca baldanza del tono ottavo (*tetrardus plagale*; lo Jastio (Ionico) χαλαρός, « rilasciato »).

Il proposito di innalzar l'espressione su un piano di maggior letizia è palese: la melodia dell'angelo si modella su quelle di antifone dalle parole fiduciose o esultanti (1). Tanto più sensibile è questa diversità di espressione « modale », in quanto, con la ripresa delle Marie (*Ad monumentum venimus gementes*), si ritorna alla gravità pensosa del modo eolico. Lo stacco tra un « modo » e l'altro è appropriatamente significativo e mostra quale acuta intuizione dell'opportunità drammatica facesse alternare luci ed ombre nelle battute musicali, vigilandone il valore dialettico. Considerato in sè, il canto delle Marie, traducenti al coro — che raffigura il gruppo dei discepoli — l'annunzio dell'angelo, muove esso pure, ampliandosi poi in una larga frase, da uno spunto rituale: quello dell'antifona di Pentecoste: *Fontes et omnia quae moventur in aquis* (2). L'antifona corale *Surrexit Dominus* e il *Te Deum*, con cui il dramma ha fine, non si allontanano dalle intonazioni canoniche.

Quest'analisi della scena cividalense varrà, credo, a dare un'idea della forma in cui i valori musicali appaiono concretati nella più antica espressione drammatica a noi nota. Tematismo gregoriano di fonte « antifonale », cioè di stampo classico, proprio dell'arcaica cristianità romana (3), sensibilmente ritmico, a corrispondenza parallela di sillabe e note o parchi gruppi di note (escluse dunque le forme ornamentali, di tecnica melismatica più complessa e meno proprie all'immediata chiarezza del testo: tractus, graduali, responsorii ecc.); uso simbolico o allusivo di alcuni temi e scelta

(1) Infatti la melodia del *Venite et videte* di Cividale riproduce, appena amplificate, le antifone: *In pace in idipsum dormiam et requiescam*, *Beati qui ambulant in lege tua, Domine* e, sulle parole « ... *positus erat Dominus, Alleluia* » l'antif. *Labia mea laudabunt te in vita mea, Deus meus.*

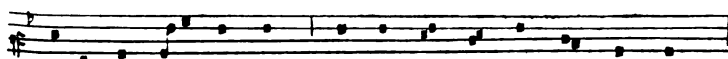
(2)
Marie:
Ad me - nu - men - tum ve - ni - mus ge - men - tes
Antif.:
Fon - tes et o - mni - a ... ecc.

(3) Dico « antifonale » e non « antifonica » perchè quest'ultimo aggettivo riguarderebbe, secondo l'uso corrente, non tanto il repertorio delle antifone quanto il costume importato dalla Siria (Ilario di Poitiers, Ambrogio) dell'esecuzione innodica e salmodica a cori alterni. Quanto all'affermazione di Rabano Mauro, *Antiphonas Graeci . . . traduntur invenisse* (*De Instit. Cler.*, I, 33) essa nulla toglie alla certezza di un vasto contributo romano, o in generale italico, alla composizione di tali melodie.

oculata delle metabole tonali: ecco tutto. Certo fin qui l'elaborazione è rudimentale: adeguata, d'altronde, alla concisione del testo. Ma gli elementi fondamentali della declamazione sacro-drammatica vi sono già chiaramente rappresentati. Constatato questo, e riaffermata l'impronta italica del materiale originario, passiamo ad altri documenti.

***

Sul soggetto dell'*Annunciazione*, l'unico testo drammatico musicale pubblicato dal Coussemaker — nè io ho potuto conoscerne altri — è esso pure di Cividale (Processionale C, *in annuntiatione B. M. Virginis Representatio*) e al pari del dramma precedente si dimostra anteriore di molto al ms., ch'è del Trecento. La scena è semplice quanto mai: il saluto dell'angelo, il dialogo tra questi e Maria, la visita di Elisabetta e, a finale, il *Te Deum*. « Excepté « l'*Ave Maria* qui commence le drame — scrive il Coussemaker — « et le *Magnificat* par où il finit, deux morceaux où la mélodie li- « turgique a été conservée, le compositeur a approprié au reste « du drame des mélodies spéciales, simples, limpides et pleines « d'onction ».

Passi per gli aggettivi, che calzano: ma il resto o è troppo vago o è inesatto. L'*Ave Maria* iniziale ha infatti un'intonazione liturgica, ma delle melodie su queste parole il repertorio gregoriano ne conta parecchie: e non poche sono più ampie, più adorne di quella che qui si legge. Perchè questa e non un'altra? Pel motivo, già veduto, che questa dolce e candida melodia eolica ripete i suoi segni di antichità e di classicità dal nascer da un tema d'antifona (1); perchè, anzi, è essa medesima un'antifona della messa per l'Annunziazione di Maria (25 marzo). E tutta l'allocuzione dell'Angelo alla Vergine (da *Ne timeas Maria* fino a *et regni eius non erit finis*) è costruita su temi antifonali che in parte, e sulle stesse parole, ricorrono nella messa suddetta. Costruzione ingegnosa, di

(1) Il tema originario è nell'antifona:

Tecum prin-ci-pi-um in di-e vir-tu-tis tu-ae.

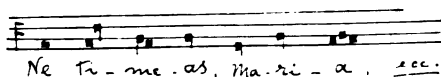
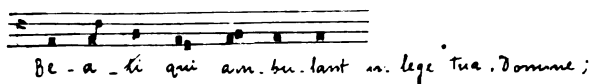
(*De Nat. Dni, ad Vesp.*).

sapiente mosaico tematico, variato da passaggi (metabole) modali atti a segnare il distacco tra un piano e l'altro dell'espressione, dalla dolcezza alla solennità, e pur contenuta in un'armoniosa unità di periodo. Dopo la replica di Maria (*Quomodo fiet istud...*) innocente di melodia come di pensiero, il secondo recitativo dell'angelo (*Audi, Maria... spiritus sanctus superveniet in te,* ecc.) è tessuto in modo analogo al primo ed è, sul principio, somigliante (ma non identico) all'antifona *ad Benedictus* della Messa citata. Nelle due allocuzioni ricorrono riflessi tematici singolari. Il tema dell'esortazione: *Ne timeas, Maria: invenisti gratiam apud Dominum,* si ritrova in un antico spunto non senza relazione con lo stato di grazia ora annunziato:

Angelus (A):

Ne ti - me - as, Ma - ri - a, ecc.

Tema antifonale (A):

Be - a - ti qui am - bu - lant in lege tua, Domine;

(*in offer. fer. ad Prim.*)

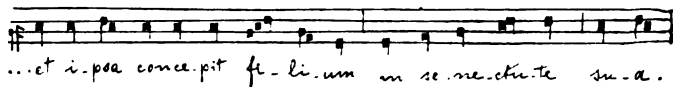
ed una variante della stessa melodia, sulla quale l'angelo si fa a predire la concezione di Elisabetta, somiglia curiosamente all'inflessione antifonale delle parole: *Extollens quaedam mulier vocem de turba, dixit: beatus venter qui te portavit, et ubera quae suxisti...* (1).

(1) La consapevole collocazione dei temi si manifesta anche nel fatto che *una stessa rase musicale* ricorre, nelle due allocuzioni dell'Angelo, sui due distinti annunzi delle nascite prodigiose: quello della prima allocuzione diretto a Maria, *Ecce concipies in utero,* e quello della seconda riguardante Elisabetta: *et ipsa concepit filium in senectute sua.*

Angelus (C):

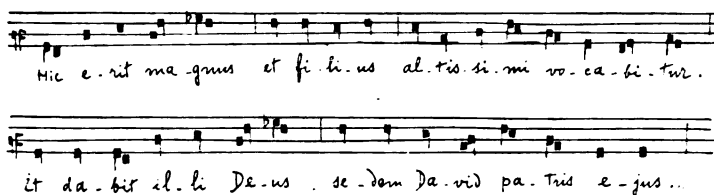
Ec - ce con - ci - pi - es in u - te - ro .... ecc.

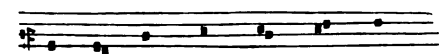
Angelus (C'):

... et i - psa conce - pit fi - li - um in se - ne - ctu - te su - a.

Ma un richiamo tematico ancor più significativo si trova all'annunzio della nascita di Gesù.

Angelus (B):

Hic e-rit ma-gnus et fi-li-us al-tis-si-mi vo-ca-bi-tur.

et da-bit il-li De-us se-dem Da-vid pa-tris e-jus..

Pare, così netto e fiero, uno squillo di tromba. E quante volte lo si ritrova, codesto spunto imperioso, dove si afferma il nome e l'avvento divino:

Tema antifonale (B):

a) Ec-ce no-men Do-mi-ni venit de longinquo...
(Sab. ante Dom. I ad Vesp. in Evang.)

b) Je-sus au-tem tran-si-ens per medium illorum ibat.
(Fer. II post Dom. III quadrag. in Evang.)

c) Ec-ce pu-er me-us electus, quem elegi.
(De S. Joh. Evang. ad Laudes)

d) Do-mi-nus ve-ni-et....
(Dom. IV Adventus)

La volontà di innalzare un inciso melodico a rappresentazione ideale non potrebbe essere più chiara (1). Sullo stesso tema un dramma francese del secolo XIV (2) farà narrare dal coro il cammino delle tre Marie *Dominum quaerentes in monumento*; e la *Resurrezione* di Cividale precedentemente esaminata esprime l'esitazione delle pie donne presso la tomba onde Cristo è risorto (3).

(1) Questa volontà — e non mi pare che nessuno sinora l'abbia osservato — si manifesta nell'intonazione originale delle antifone anche indipendentemente dall'uso che ora ne avvertiamo nel dramma liturgico. Esempio: l'Antif. della Dom. I in Quadrag.: « Tunc « assumpsit eum diabolus in sanctam civitatem, et statuit eum supra pinnaculum templi, « et dixit ei: Si filius Dei es, mitte te deorsum ». Sulle parole: *si Filius Dei* ecc., si presenta il tema citato (*ecce nomen Domini*) fino allora non mai comparso nell'antif. stessa.

(2) Di Origny S.te Benoîte, v. più innanzi.

(3) Cfr. *Quis revolvet nobis*, citato.

Melodicamente mirabile, di alto e franco respiro, è la chiusa della seconda allocuzione dell'Angelo: *quia non erit impossibile apud Deum omne verbum*. È un volo dell'ispirazione nella sfera della potenza, dopo il quale torna tanto più umile e casto l'accento di Maria: *Ecce ancilla Domini*, prettamente rituale (1).

Il saluto di Elisabetta reca una nota nuova, uno spunto ritmico di sequenza:

Salve chara, Deo grata,
te saluto, sis beata,
tecum sit et Dominus.

La melodia si modella d'un tratto, nel ritmo, nella tonalità (*la minore* naturale), nella cadenza, alla struttura strofica popolare. Sono, testo e canto, un'interpolazione più tarda? Si può crederlo: chè a pensare, così d'improvviso, a una presentazione di Elisabetta sopra un piano meno mistico, meno trascendente di quello spettante all'angelo ed a Maria, e quindi rappresentato da un'espressione popolareggiante anzichè rituale, si correrebbe, per amore di varietà psicologica e di rilievo scenico, il rischio di fare un passo troppo ardito. Comunque, detta quella sola strofa, Elisabetta assume con le parole: *Benedicta tu in mulieribus*, ecc., il linguaggio evangelico e l'intonazione antifonale, in correlazione con le antifone del tempo dell'Avvento (2). Si serve anzi di un ricorso tematico, ripresentando la melodia (C) usata già dall'angelo (*Ecce concipies in utero*) sulle parole nelle quali vibra la consapevolezza del prodigio imminente: *Et unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me?*

Dopo gli accenti d'esultanza e di fede d'Elisabetta — ed è stupendamente intonata la frase: *Exultavit in gaudio infans in utero meo* — il *Magnificat* di Maria sale al cielo come una voce d'argento.

***

Con le rappresentazioni dei *Pastori* e dei *Magi* ci portiamo nel mondo liturgico-drammatico di Francia. Due manoscritti compresi nell'edizione del Coussemaker, il 201 (già 178) d'Orléans, proveniente dall'Abbazia di S.t Benoît sur Loire, e il 904 lat. della

(1) È l'antif. in modo iastio «rilasciato» (tono VIII) della Messa cit. e della Feria III ante vig. Nat. D.ni.

(2) Una di queste Antif., sullo stesso tema del *Benedicta tu* detto da Elisabetta, ha le parole: *Ecce veniet propheta magnus*... v. *Liber Antiphon. iuxta ritum monasticum*, Solesmes, 1897, p. 132.

Naz. di Parigi, verosimilmente di origine normanna (1), offrono saggi cospicui di drammatizzazione musicale degli episodi salienti della vita di Gesù, dalla natività al sepolcro e alla resurrezione. Il primo dei due codici data, per la parte che ci interessa, dal secolo XII°; l'altro, il parigino, dalla seconda metà del XIII°. Ma l'età dei mss. non esclude, si sa, una cronologia saltuaria del loro contenuto: alcune scene infatti del codice più recente, quelle della *Resurrezione* ad es., appariscono di concezione anteriore non solo ad altre del medesimo manoscritto, ma pure a quelle di soggetto analogo recate dal volume di Orléans, scritto oltre un secolo innanzi. Comunque, nei punti ove la materia drammatica coincide, la duplice redazione permette un raffronto interessante tra ciò che di comune e ciò che di diverso v'è nella trattazione melodica.

Il celebre codice orleanese è più ricco e vario del parigino. Nell'àmbito della vita di Cristo contiene in più l'episodio della *Strage degl'Innocenti, la Resurrezione di Lazzaro*, e *l'Apparizione in Emmaus*. Reca inoltre una *Conversione di San Paolo* e quattro *Miracoli di S. Nicola* dei quali si parlerà altra volta (2). Come struttura generale i drammi vi si svolgono in maggiore ampiezza e con andamento più vario, più vivace, in una parola più *teatrale* che non i loro consimili del manoscritto 904. Questo infatti, che ha carattere di messale, presenta le scene drammatiche quali introduzioni o parti degli uffizi rituali, a cui restano strettamente collegate (3). Per contro l'orleanese non è un libro d'uffizi, ma una silloge di pezzi da servire a manifestazioni varie dell'abbazia; rappresentazioni, commemorazioni, sermoni ecc. Onde ogni pezzo drammatico fa quivi corpo a sè e mostra a chiari segni la tendenza ad una salda organicità d'espressione scenica.

L'*Ordo ad representandum Herodem* del codice d'Orléans, ad esempio, aduna in una sola rappresentazione la materia che nel

(1) È il *Codex Bigotianus*, già 28. Attribuisco al ms. origine normanna o propriamente rouennese per la stretta somiglianza che i testi degli uffizi drammatici in esso contenuti hanno con quelli della *Ecclesia Rhotomagensis* (Bibl. di Rouen, ms. 110 e 108) pubblicati già dal Du Méril, *Origines latines du Théâtre Moderne*, Paris, 1849 e recentemente dal Jeanroy, *Le Théâtre Religieux*, cit., 1924 (I *Pastori*). Ma i mss. di Rouen mancano della notazione musicale.

(2) Il Cohen, *Théâtre en Fr. au M. A.*, p. 17, con la solita limitazione al testo verbale definisce il ms. d'Orléans « inépuisable libretto ». E perchè non piuttosto spartito, se s'ha da ricorrere alla nomenclatura usuale dell'opera?

(3) Ad es., di seguito alla rappr. dei Pastori si legge: « Postea statim incipiatur Missa, « et Pastores regant Chorum et cantent *Gloria in excelsis Deo*, et Epistola et Tropa » ecc. A seguito dei *Re Magi*: « Sequitur Missa ad quam tres Reges regant Chorum » ecc.

ms. 904 di Parigi, e con minore abbondanza di particolari, occupa due drammi: i *Pastori* ed i *Magi*. L'allocuzione iniziale dell'Angelo (*Nolite timere vos, ecce evangelizo vobis gaudium magnum*, ecc.) si somiglia nelle due redazioni e richiama tematicamente l'antifona di Natale *Quem vidistis, pastores*; il *Gloria* corale che segue è, nel ms. d'Orléans, tal quale quello *In Nativitate Domini, ad Laudes*, nell'altro elabora lo stesso spunto in forma melodica differente.

Ma nel Codice parigino-normanno v'ha, dopo il *Gloria*, un pezzo notevole che manca al compagno orleanese: il canto dei pastori avviati verso il presepe. È un antico inno di quattro strofe, *Pax in terris nunciatur*, che si trova anche nell'uffizio pastorale di Rouen (1) e che più tardi è scomparso dalla liturgia; la melodia del quale, di accentuata misura binaria, accusa un impianto tonale marcatamente moderno. Il volerla classificare nell'ambito d'uno dei « modi » antichi — per es., giusta la cadenza finale, nell'iastio — benchè possibile sarebbe sofistico: qui il processo armonico è quello della nostra tonalità *maggiore* con cadenza sulla dominante:

(2)

Pax in ter-ris nun-ci-a-tur, in ex-cel-sis glo-ri-a!

Anche ammettendo, com'è probabile, l'interpolazione dell'inno entro lo stampo arcaico del dramma, è innegabile che l'ha suggerita un senso singolarmente acuto del carattere e della vita scenica. Codesta melodia popolare che scandisce il passo avvicinantesi dei pastori, serena sui membri andanti e sulle cesure parallele, colorisce la presentazione dei personaggi di un saporoso rilievo, d'una grazia tutta fresca e nuova. Grazia accentuata dalla brevità stessa del melodioso episodio. Non appena i pastori si fingono giunti a Betlemme, il loro canto si modella alla solennità dell'evento, e la scena che segue, tra essi e le donne (o i chierici) in veste di *obste-*

(1) JEANROY, op. cit., p. 8.

(2) Quest'accordo sciolto si presenta ancor più caratteristicamente moderno nell'ultima strofa, coll'appoggiatura *sol-fa*:

In Iu-de-a Pu-er va-git...

trices (*Quem quaeritis in praesepe, pastores, dicite?*), riprende il carattere prettamente antifonale. La citata interrogazione delle assistenti e la risposta dei pastori (*Salvatorem Christum Dominum infantem, pannis involutum* ecc.) si svolgono su temi e inflessioni nei quali è specialmente notevole la provenienza dall'antifona *Orietur sicut sol Salvator mundi* (1); la presentazione del bambino sulle parole profetate da Isaia: *Ecce virgo concipiet et pariet filium* riecheggia il tema d'un'antifona per l'Annunciazione: *Missus est Gabriel angelus ad Mariam virginem*. La dipendenza dell'ideazione melodica da spunti sacramentali, collegati spiritualmente al momento scenico, è, anche in questo caso, agevole a dimostrare.

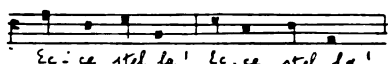
***

Ed ecco l'episodio dei Magi. Nel codice di S.t Benoît sur Loire esso segue immediatamente l'atto di adorazione dei Pastori e s'impernia sulla figura imperiosa, fosca, investigatrice di Erode: nel parigino-normanno, invece, sta a sè, riservato al giorno dell'Epifania, ed Erode e la sua corte non vi compaiono. In ambedue le versioni s'avverte un risveglio musicale dapprima sottile, esitante, come il pullular d'una fonte seminascosta, poi il corso melodico si fa più franco ed affronta decisamente la novità d'espressione a cui tendeva. Alla regalità orientale dei Magi, alla solennità della loro missione, al tono aulico, cortigiano e militaresco conveniente al Tetrarca, agli uffiziali ed ai savii che gli sono a fianco, la nuda severità delle antifone non basta più: occorre un'intonazione più vasta, più espansa, fiorita di elementi pittoreschi e decorativi. Trovarne un modello, nel seno stesso della liturgia romana, non è difficile. Ricca delle esperienze liriche più svariate, larga accoglitrice di contributi etnici e stilistici, purchè validi per potenza espressiva e per efficacia di divulgazione, dall'Oriente in ispecie, la Chiesa doveva pur volgere a fecondità la sua forza d'assimilazione.

Basta portar l'occhio alle forme virtualmente drammatiche della liturgia, a quelle cioè in cui l'elemento dialettico e patetico deliberatamente sovrasta sul narrativo — i « responsorii » — per riconoscerne l'impronta in questo nuovo aspetto musicale del dramma

(1) *In Vig. Nativ. D.ni, ad Benedictus.*

sacro. Lo stile ornato, melismatico, dagli accenti incalzanti, dal periodo sinuoso, che s'affaccia nelle rappresentazioni dei *Magi*, è stile responsoriale.

Più aderente alla fonte liturgica, e meno vario e ardito, nel breve dramma del codice di Parigi; ove temi e svolgimenti di antifone alternano il classico andamento sillabico (1) a fioriture vocalizzate o a melodie di responsorii testualmente riprodotte. Di queste ultime v'ha un esempio sulle parole: *Magi veniunt ab Oriente*, che non è se non il settimo responsorio del II Notturno in *Epiphania Domini* (2). E anche i canti finali si attengono a codesta fisonomia canonica: all'adolescente che *quasi Angelus* proclama *omnia impleta quae prophetice dicta sunt* e ordina ai Magi addormentati il ritorno per altra via, conviene la mistica semplicità antifonale: mentre al « cantore » o capo del coro, esaltante il significato simbolico dei doni recati al fanciullo divino, è riservata, a guisa di conclusione efficace, una melodia di bravura, in cui le note melismatiche s'inseguono con la snodata flessibilità del vocalismo orientale. E caratteristicamente orientali, infatti, risultano i vocalizzi sulle ultime sillabe di alcune parole: sulla sillaba *no* di *Domino*, sull'*e* di *die*, sull'*a* di *mysteria*, non praticati nell'intonazione classica.

Ma questi elementi stilistici compariscono nei *Magi* del codice parigino sotto forma per così dire obbiettiva, cioè statica, esteriore, quasi applicati secondo una norma visibilmente schematica. Ben altra libertà e fantasia, ben altra acutezza di sensibilità li governa e li fonde, potentemente spiritualizzati, entro la scena analoga del manoscritto orleanese.

I nuclei tematici sono qui in parte gli stessi, ma così in questi come nei non pochi che vi si aggiungono circola un calore eloquente, un vigore espansivo, una varietà d'accenti, una sapienza d'arresti e di riprese e di slanci in cui si manifesta alto e maturo e spesso mirabile l'ingegno dell'ignoto artista che ha riplasmato questi recitativi a volte stupendi. Fin dall'arrivo dei Magi, dal loro saluto scambievole, dal grido di giubilo nel riconoscere la stella che li conduce, la melodia si fa morbida e duttile, freschissima negli ac-

(1) Si confrontino i temi iniziali del dramma con le antifone: *Psallite Deo nostro* (*Liber Responsorialis iuxta ritum monasticum*, Solesmes, 1895, p. 10) e *Loquebantur* (ibid., p. 113). Delle antifone a stile ornato non ne mancano, specie fra quelle dell'Avvento, ma sono poco numerose, e in generale contenute entro limiti di sobrietà.

(2) *Lib. responsor.* cit., p. 76.

centi esultanti (A), quadra e grandiosa negli atteggiamenti di pacata dignità (B):

(A) Ec-ce stel-la! Ec-ce stel-la! (1)

(B) Chal-de-i su-mus; pa-cem fe-ri-mus; regem regum que-ri-mus, ecc.

E le battute si susseguono varie d'intensità e di colore, in un intreccio scenico complesso entro il quale si muove una folla di personaggi: i Magi e il popolo, Erode e gli armigeri, ambasciatori e ministri. Ogni partimento del dialogo, corrispondente certo alla « mansione » o zona del palco in cui aveva luogo, mostra un tema melodico fondamentale suo proprio, ricorrente, sotto forma di inizio di declamazione, dall'uno all'altro interlocutore. Se ciò dona al contesto un'ossatura tematica ben salda, è tuttavia disposto in modo da non suscitare monotonia. Perchè la vena è fervida, ed offre accenti diversi alle persone diverse, anche se l'unità tematica li tenga come avvinti al loro proprio argomento. Quando un pensiero nuovo s'affaccia, un tema nuovo esce a significarlo, insistente fino a che insiste il pensiero. Così, condotti i Magi innanzi ad Erode, l'uffiziale che li guida intona la presentazione su un tema che il Tetrarca ripete, domandando ad essi la cagione del loro viaggio. E quelli svolgono a loro volta, in bellissima melodia, il medesimo spunto, e riprendono inflessioni richiamanti parole già pronunciate: onde il racconto della loro missione, esposto al sovrano, suggella maestosamente gli accenni fattine prima in forma meno solenne. Ma udita la ricerca del « re dei re », Erode resta sospeso in un dubbio: che cosa significhi l'avvento così stranamente annunziato. L'animo turbato incalza i Magi con ansiose domande: *Regem quem quaeritis, natum esse quo signo didicistis? Illum regnare creditis? Dicite nobis.....* e frattanto il pensiero balza a misteriosi presagi. Non sono le parole, è la melodia che ce li fa scoprire. Uno scatto tematico come quello che investe la frase *Regem quem quaeritis*, e che, appuntito nel suo salto di settima, si ripete sull'interrogazione: *Illum regnare creditis?* è troppo singolare per

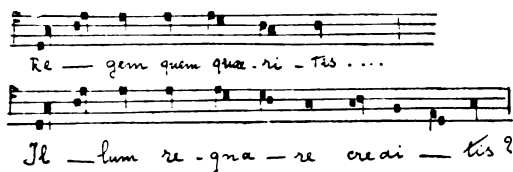
(1) Cfr. coll'inciso, *Quia foderunt foveam animae meae* (Ant. *Numquid redditur*, per Hebd. ad Nonam). V. *Antifonar. Monasticum*, p. 82 e in generale le antif. della Settimana di Passione.

prodursi a caso (1). Esso risuona infatti in quel punto, verosimilmente, per un alto significato: perchè è il motivo alato dell'antifona «in Circumcisione Domini»: *Quando natus est ineffabiliter ex virgine*; il quale riecheggia anche nell'introito della messa «In nomine Jesu». Il Tetrarca pagano, dunque, il miscredente, il nemico, enuncia inconscio, nell'improvvisa allusione musicale, un presentimento che le parole sulle sue labbra non avrebbero osato formulare: il presentimento della nascita divina, del nome augusto di Gesù. Rare volte, se io non m'inganno, il simbolismo tematico può aver ricevuto un'applicazione più squisita.

Nelle scene che seguono, la crescente inquietudine di Erode, la dimostrazione fattagli dagli scribi dell'esistenza della profezia biblica, l'intervento del figlio Archelao a placare il furore paterno suggerendo che l'innocente sia ucciso, sono espressi con sapiente modellazione di frasi musicali. Notevole, nel dialogo tra padre e figlio, il timbro melodico stringato, ritmico, a membri simmetrici quasi di *lied* profano: una parentesi, tra il recitativo aulico e sacro, di melodia familiare. Alla quale fa subito contrasto la ripresa mistica dei Magi avviati a Betlem: *Ecce stella in Oriente previsa* (2) e successivamente l'incontro gaudioso coi pastori, l'offerta dei doni e l'adorazione. In questi episodi, scomparsa la concitata veemenza onde vibrava l'animo del Tetrarca, riaffiorano pacati temi rituali, ondeggianti tra il prevalente modo eolico ed il dorico (*deuterus authenticus*, III°) dalla tempra casta ed ascetica (3). E con l'apparizione dell'Angelo ai Magi addormentati, seguìta dal risveglio di questi e dalla partenza «per altra via», ha fine il dramma: la cui magnifica declamazione s'incorona, come d'uso, della superba melodia del Te Deum (4).

(1)

Re — gem quem quae - ri - tis ....

Il — lum re - gna — re cre - di — tis?

(2) Cfr. Ant. *Numquid redditur* (*Per Hebdomadam ad Nonam*), Ant. Monasticum, 82.

(3) CASSIODORO, loc. cit.

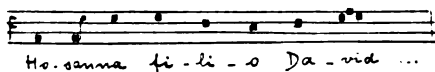
(4) Il COUSSEMAKER, op. cit., p. 331, scrive che «la comparaison de ce drame avec le «n° XVII, intitulé *La Nuit de Pâques* (del cod. 904 della Naz. di Parigi) fait reconnaître, «dans les deux pièces, une ressemblance presque identique entre le texte et la musique de «plusieurs scènes». Non so come il C. abbia potuto venire a una simile conclusione, che non è vera affatto. Forse si tratta di un'osservazione riferita per isbaglio al dramma dei Magi, mentre doveva farsi per le *Marie al Sepolcro* dello stesso ms. d'Orléans.

***

Minore intensità e vivacità drammatica e tessitura scenica assai più modesta ha la *Strage degli Innocenti*. Sul principio la melodia è fedelmente rituale, senza sviluppi originali, nè le reminiscenze d'inni e d'antifone che vi si avvertono mostrano rapporti ideali di qualche rilievo. Erode ordina la strage con accenti fiacchi, il canto dei fanciulli non ha freschezza infantile se non sulle parole *Salve, agnus Dei! Salve qui tollis peccata...*, e l'uccisione stessa si compie senza che un alito tragico investa le note. Anche l'implorazione delle madri: *Oremus, tenerae natorum parcite vitae* è timida e monca: solo più avanti se ne vedrà un inciso reggere, come chiave di volta, una melodia di potente respiro. Unica, sull'atmosfera musicale fin qui mediocre, s'alza la voce dell'angelo: *Vos qui in pulvere estis, expergescimini et clamate*, su di una frase aperta e chiara. Lo spunto è dell'antifona *Hosanna filio David* (1), e il modo iastio (*Tetrardus authenticus*, VIII°) in cui la frase si svolge, sembra usato con acuta intuizione dell'*ethos* formulatone da Cassiodoro: ch'esso apre la via al desiderio dei beni celesti (2). E, sempre nella parte dell'angelo, è notevole l'appello a Giuseppe (3), che si ripete due volte, in principio e in fine del quadro, a ciò ch'egli fugga e poi ritorni in Giudea: ambo le volte ha il medesimo timbro squillante, alto, deciso.

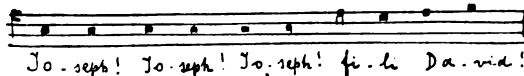
Ma la pagina aurea del dramma è il lamento che Rachele, assistita da due consolatrici, innalza per i fanciulli sacrificati. Qui la commozione umana è profonda, la voce vibrante, la forma ver-

(1)

Ho-sanna fi - li - o Da - vid ...

(*Dom. Pal., in Evang.*).

(2) *Iastium . . . terreno desiderio gravatis caelestium appetentiam bonorum operator indulget.* CASSIOD., *Var.*, II, 40.

(3)

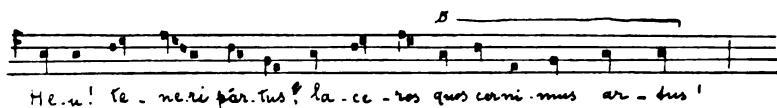
Jo - seph! Jo - seph! Jo - seph! fi - li Da - vid!

Si confronti all'*Hosanna filio David*, dell'Antif. cit.

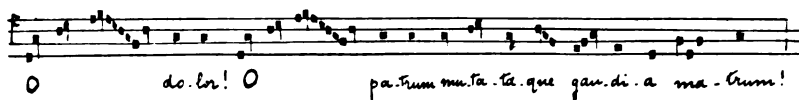
gine e austera. Alla struttura ritmica di sequenza con la rima al mezzo dei versi leonini:

> Heu! teneri partus, laceros quos cernimus artus!
> Heu! dulces nati, sola rabie jugulati! (1)

s'adegua una melodia scultoria, a frasi nette, intense, insistenti su una cupa cadenza uniforme ad ogni terminazione di verso (B):

B

He-u! te-ne-ri par-tus! la-ce-ros quos cer-ni-mus ar-tus!

E tale cadenza è la stessa che le madri avevano dianzi intonata nella loro breve invocazione: che qui ritorna e preme di volta in volta più greve, più opaca, più stanca, alternata a schianti di dolore acuti, a fremiti, a deliranti abbandoni:

O do-lor! O pa-trum mu-ta-ta-que gau-di-a ma-trum!

Dall'estrema tensione tragica fino al cadere dello spirito in un silenzio spossato, il quadro dell'angoscia materna si svolge alto e terribile: e il documento d'ispirazione musicale è in tutto degno della scena potente a cui s'accompagna (2).

* * *

La morte e la resurrezione di Cristo offrono, com'è noto, argomento a un folto gruppo di drammi liturgici. Su tale materia e sugli episodi ad essa connessi ho sott'occhio, prescindendo da quella che s'è esaminata per prima, sette redazioni musicali:

(1) Lo SCHUBIGER, op. cit., riconosce la provenienza del testo di questa lamentazione dalla sequenza di Wippone: *Virgo plorans*.

(2) Un'altra *Lamentatio Rachel*, a dialogo con un angelo, si trova a c. 32 del cod. lat. 1139 della Bibl. di Parigi (sec. XI). È riprodotta, fac-simile e trascrizione, dal COUSSEMAKER, *Histoire de l'Harmonie au Moyen Age*, cit., tav. XII e p. XIV delle trascrizioni (v. anche *ibid.*, p. 128): e in forma di schema melodico dal Ludwig (par. cit. della *Musikgeschichte* dell'Adler). Il valore musicale di questo frammento è molto inferiore a quello del pezzo qui sopra esaminato.

il *Planctus Mariae et aliorum* e la *Representatio in Resurrectione Domini* del Processionale A di Cividale; le *Marie al Sepolcro* e l'*Apparizione in Emmaus* del Codice d'Orléans; la grandiosa *Resurrezione* del cod. 237 di Tours; la rappresentazione *in nocte Paschae* del cod. 904 lat. della Nazionale di Parigi, e infine le *Marie al Sepolcro* tratte dall'*Ordinarium divini Officii* dell'Abbazia benedettina d'Origny (ms. 75, S.t-Quentin) (1). Vasta materia poetica, che dalla scena nella quale Pilato invia i propri militi a vigilare il sepolcro ove è stato rinchiuso da poco il corpo del Nazareno giunge, attraverso numerosi episodi, fino alla comparsa di Gesù, in veste di pellegrino, ad Emmaus, alla sua rivelazione ai discepoli, e, da ultimo, a Tomaso. E l'interpretazione musicale è assai più varia di quanto non lasci supporre la somiglianza, nelle singole redazioni, della vicenda e delle parole. Varia per estensione, per qualità e per carattere, l'elaborazione della melodia, sia nei punti in cui — forse per difetto di fonti a noi conosciute — ci appare d'ispirazione autonoma, sia là dove è sviluppo, a volte magistrale, di spunti preesistenti, è certo quella che offre la misura meglio apprezzabile del valore artistico di questi drammi, o, comunque, di alcuni momenti scenici nei quali l'espressione ha potuto raggiungere un alto grado d'intensità.

Solo la *Resurrezione* del ms. di Tours offre — e mutila in principio — la scena tra Pilato ed i militi (2), d'intonazione severa e sillabica in modo eolico (I Tono). Tutti i mss. invece, eccettuato il parigino 904 e il T. VII di Cividale, portano le espressioni di dolore delle Marie avviate al sepolcro (3). Siano queste (Maria Jacobi, Maria Salome e Maria Maddalena) rappresentate da giovinetti (*parvi vel clerici*) o impersonate da donne vere e proprie (4), sempre il timbro melodico, la modellatura e il tono patetico della frase interpretano, sotto varie forme, la sensibilità dell'anima femminile (5). Dico sotto varie forme, riferendomi tanto ai caratteri esterni quanto alle intenzioni psicologico-drammatiche della espressione musicale. Nel ms. di Tours ad esempio, la presentazione delle Marie, in contrasto cogli accenti maschi e rudi

(1) COUSSEMAKER, op. cit., pp. 21, 178, 198, 250, 256, 285, 298.

(2) Cfr. l'*Officium quarti militis* di Sulmona, in DE BARTHOLOMAEIS, op. cit., p. 163-4.

(3) Nel Process. A di Cividale la scena è mutila in principio.

(4) Tali dovevano essere, così nelle rappresentazioni cividalesi come in quelle del 904 parigino e del 75 di S.t-Quentin.

(5) Il fatto che tali melodie siano notate di quando in quando in chiave di *fa* non deve lasciar supporre che si tratti di registri baritonali o bassi della voce! La paleografia musicale offre, all'apparenza, altre bizzarrie che questa.

di Pilato e dei militi, avviene sopra una melodia delicata e scorrevole, a misura nettamente ternaria, a membri paralleli, in tono di *fa maggiore* (ipolidio col *si b.*). È un vero timbro di canzone, aggraziato e mite, proposto dalla Maddalena e ripetuto a vicenda dalle compagne di lei e dal mercante che offre gli unguenti, con un ritornello delle donne all'unisono impresso di tenera mestizia. Tra l'una e l'altra donna non si pronunzia ancora differenza di temperamento drammatico: nè si pronunzierà fino a quando, lasciato il mercante e giunte al sepolcro e udito l'angelo che proclama vuota la tomba, l'impeto passionale della Maddalena scoppierà in un lamento profondo, esaltante lo strazio dell'animo in una pagina ch'è imponente documento di potenza musicale e tragica. Spiccando prepotentemente sulle altre figure femminili, la «dulcis discipula» libera il suo dolore per il Maestro perduto in un intenso epicedio, ove amore e lutto, glorificazione e supplica, slancio e smarrimento, fede e disperazione s'incalzano in mescolanza ardente, pittoresca e nervosa. La materia musicale è per la maggior parte centonizzata, come in una sgorgante improvvisazione, da antifone e da spunti di sequenze, ma il modo ond'è disposta, dalla fierezza dell'invocazione *Jesu Christe, mundi totius gloria*, all'affettuosa e casta intimità dell'inciso: *memorare Magdalene tuique amici Lazari;* dai singulti: *Me misera! Quid agam? Heu, tristis, quid dicam?* alla dolcissima parafrasi del *Pater noster* che allenta in una pausa di sommessa contemplazione l'angoscia insistente, la fa tutta vibrare di sensibilità nuova. Ad accenti musicali così fervidi e penetranti, saturi di commozione religiosa ed umana, non trovo un paragone prossimo se non nella poesia dello *Stabat*. Nè il raffronto è infondato, poichè un tratto melodico del lamento di Maddalena si troverà a ricorrere, nel *Planctus* di Cividale, sulle labbra di Maria madre, e, intonato da Giovanni, ornerà proprio tre versi ricalcati sulla sequenza famosa:

> Quis est hic qui non fleret,
> matrem Christi si videret
> in tanta tristicia?

Di più, l'inciso stesso, ma impallidito e sciupato, serve, anche nell'uso ecclesiastico odierno, di inizio al canto dello «Stabat Mater» (1).

(1) Cfr. *Compendium Gradualis et Antiphonalis Romani*, ed. di Solesmes (Desclée, Roma), p. 1432.

Con diversa proiezione di sentimenti dal dramma di Tours, il *Planctus* cividalese sospinge in primo piano la figura della Madre. Posteriore almeno di un secolo alla redazione francese, esso mostra ancor più allentati i legami stilistici con le fonti rituali: parole e canti si rincorrono le une con troppa frequenza di effetti fonici — rime e assonanze — gli altri con abbondanza di variazioni e ricami sopra una materia tematica un poco frusta, ove difetta così la grandiosa semplicità e il largo respiro degli spunti arcaici, come la freschezza e la leggiadria della musica elegantemente profana. E nondimeno questo Pianto, dal punto di vista scenico-musicale, offre un singolare interesse. Denso di elementi mimici — gesti, passi, atteggiamenti dei volti e dei corpi, scrupolosamente annotati nelle didascalie — codesta mobilità continua si riflette nella frequenza delle esclamazioni e interiezioni, nello sminuzzamento della frase e sopratutto nella flessibilità, nella snodatura, nella concitazione delle inflessioni melodiche. Una impressione quasi di teatralità esteriore e virtuosistica, sforzata a effetti di dinamismo fittizio, non si può negare che affiori da codesta irrequietudine vocale, a disegno senza tregua icastico e mimetico. Si avverte che il dramma ha già varcato il limite dell'austerità liturgica e, come in certi saggi di lauda volgare, si rivolge alla curiosità sentimentale del pubblico. Ma se manca a queste pagine la sintesi larga e potente onde risplende il lamento della Maddalena di Tours, vi si trova tuttavia, a più riprese, un'ardita felicità di tratti analitici: e nella gara del pianto la statura tragica di Maria *maior* emerge alta, grave, eloquente su quella delle compagne. Tratti di recitativo arioso come quelli sulle parole: *Flete, fidelis animae* e *O Maria Magdalena, filii mei dulcis discipula,* bastano a modellarla con efficacia magnifica; ivi l'impeto affettivo della protagonista assorbe e sommerge in sè, con la sua risonanza fluttuosa di corrente irrefrenabile, gli accenti più modesti delle figure laterali: le due Marie e Giovanni. Nella stessa esuberanza dell'espressione, nella molteplicità degli echi lamentosi, nella sollecitudine delle esortazioni consolatrici, quest'arte mostra, oltre ad avanzata maturità tecnica, un'impronta realistica idealizzata con acutezza e prontezza estrema: entro la chiesa bolognese di S. Maria della Vita, il gruppo di Niccolò dell'Arca ove lo schianto delle Marie prorompe in vista del cadavere di Gesù, ne sembra la traduzione plastica. E certo v'ha nella scena cividalese, oltre che un concreto impianto di teatro musicale, un afflato romantico che pre-

corre risolutamente le espressioni di secoli posteriori: quelle, ad esempio, che il Seicento rivela in alcune pagine oratoriali di Gian Giacomo Carissimi.

***

Non sempre le donne partecipanti al dramma di Cristo sono scolpite con così pieno rilievo e concepite con mistica amplificazione di contorni come quelle che abbiamo vedute sin qui. Vi son casi, qual'è quello offerto dal Ms. 75 di S.t-Quentin, già notevole per il fatto che il coro vi assume funzioni di « storico » e commentatore, classicamente incorniciando l'inizio e la fine del dramma, in cui alle figure femminili è riservato volentieri, ove la scena si presti, un linguaggio familiare, gentilmente laico, idillico e carezzevole. Naturalmente codesto linguaggio si estende agli altri interlocutori: il Mercante d'unguenti ad esempio, o gli angeli stessi. Si son vedute dianzi, nella rappresentazione di Tours, le Marie affacciarsi su di un motivo di canzone teneramente intonato alla loro mestizia: ma quivi il testo, sebbene ritmico e strofico, era ancora in latino. Nel ms. di S.t-Quentin, ch'è del duecento e quindi sta in mezzo tra il dramma di Tours e il *Planctus* di Cividale, la scena tra le Marie (Salome e Jacobi) e il mercante è invece in francese, e con la melodia che la riveste, modulata soavemente in modo maggiore, dolcemente cadenzata, ripetuta di voce in voce, offre un aspetto decisamente troverico, quasi di un pio *jeu parti*. Solo con l'avvio verso il sepolcro e con la scena presso il sarcofago (*Quis revolvet nobis ab ostio lapidem* ecc.) torna sulle labbra delle donne, come per uno spostarsi del piano ideale, la lingua e la melopea latina. Ma per poco che la Maddalena, dopo l'annunzio della resurrezione, insista nei suoi lamenti, ecco che il gruppo degli angeli le viene in soccorso con parole e note farcite, piene di tenerezza gentile e, se oso dire, delicatamente galante:

— Douce dame qui si plourés,
Dites nous ou volés aler.
Je croi mout bien, se Diex nous gart,
de vrais amour le cuer vous art.
— Lasse dolante, que ferai
de mon Signeur que perdu ai?
. . . .

Il canto, a periodo chiuso, di ritmo ternario e modo maggiore, è semplice, affettuoso, insinuante, carezzevolmente rabescato di volute sottili che la voce sembra appena sfiorare. Ecco: è già l'*aria* contrapposta al recitativo, è l'oasi lirica nella quale il corso drammatico s'arresta per lasciare che sbocci il fiore della fantasia, la forma melodiosa che riempie di fresco profumo ogni cuore. Quale incanto a sorprenderla in questa sua tenerissima primavera! Chi voglia, da qui, ricondursi all'« invenzione » del melodramma per parte della camerata fiorentina, avrà, non c'è dubbio, a meditare sulle lacune della storia.

***

C'è in questa rassegna necessariamente rapida e incompiuta, se pur non breve, ancora una figura scenica da presentare: Gesù. Che compare nella rappresentazione di Tours, in quella, ora veduta, del manoscritto di S.t-Quentin, nella *Resurrezione* e nell'*Apparizione in Emmaus* del cod. d'Orléans, nella *Resurrezione* di Cividale (Process. A) (1).

Come egli s'affaccia ed intona le prime sillabe, s'ha il senso del suo giganteggiare nel quadro, dal ritrarsi e contrarsi delle altre figure nei piani più distanti e velati: e ciò non per effetto di suggestione morale o verbale ma per esplicita virtù degli accenti musicali che suonano sulle sue labbra e che sembrano muovere dal suo intimo spirito. I più ammirevoli prodigi d'interpretazione melodica offerti dal dramma liturgico, escono forse dalla bocca del Nazareno. Le fonti più antiche, più pure, più venerabili del canto sacro, le inflessioni più limpide, lo stile più vigilato concorrono all'eccellenza della modulazione. Ecco nel ms. di Saint-Quentin la sua frase più semplice, rivolta alla Maddalena subito dopo la scena con gli angeli: *Mulier, quid ploras? quem quaeris?* e d'un tratto, al solo accenno di quelle note, alla sola larghezza serena di quel respiro, ogni ricordo della precedente leggiadra farcitura vanisce, ogni traccia di mondana dimestichezza si cancella: le ariette aggraziate, le morbide cadenze fuggono via come sbigottite della loro mediocrità leziosa. Ecco, poche battute dopo, il *Noli me tangere*: è una frase che vola in alto aquilina, e nell'alto

(1) Anche nello *Sponsus*, nella *Resurrezione di Lazzaro*, nella *Conversione di San Paolo*; ma di questi si parlerà altra volta.

resta sospesa come sorretta da un raggio di luce. Ecco, nella *Resurrezione* di Cividale, l'incontro nell'orto: lo stesso dialogo, salvo qualche amplificazione verbale, ma intonato con una sontuosità solenne, con un decoro ampio e grave, con una nettezza ed elasticità di rapporti fra ombra e luce di melodia, quali solo potevan porgere l'ispirazione e l'ardimento tecnico d'un fervido artista.

Ma la forma forse più aderente all'altezza evangelica in cui si presenta musicalmente il Cristo, è quella tracciata nell'*Apparizione in Emmaus* (ms. d'Orléans), sopratutto all'incontro con Tomaso. Qui tutto è semplice, scarno ed eletto: il misterioso viandante della sera di Pasqua, in rozza tunica e pileo, dal volto atteggiato a mesta malinconia quale appare nella mirabile statua della cattedrale di Reims, non dice parola che non abbia timbro di dolcezza e di pace. Ma allorchè la sua divina essenza si rivela, quanta maestà e che luce fiammante e che trasparenza celeste negli accenti ch'egli diffonde! La materia melodica torna qui all'origine antifonale (1): materia tutta sacra, tutta squisita, vagliata, si direbbe, nota per nota come a certezza di purità. Ma la scelta, la collocazione e successione dei temi, giustapposti come in un perfetto mosaico, la sobria finezza delle ornamentazioni, i lucidi accorgimenti delle allusioni evangeliche e sopra tutto la salda e nitida linea musicale, che balza ben oltre la compilazione per fondersi e ricomporsi in organismo estetico perfetto, danno a codesta materia uno splendore nuovo, un fascino inatteso e profondo. Dai nuclei sparsi a traverso l'antifonario, l'ignoto elaboratore ha suscitato una vivente figura scenica, un carattere intero, diritto, completamente trasfuso e rivelato nel canto. E quale figura e quale carattere! Il suo stesso Iddio.

***

Senza sviluppare in anticipo conclusioni che dovranno, fra l'altro, appoggiarsi ad ulteriori analisi e a materiale tuttora inedito, ritengo di avere esposto cose e offerto indicazioni bastevoli per potere, al termine di questo primo saggio, riassumere il mio pensiero.

(1) È data per la maggior parte dalle antifone delle ferie *Infra Octavam* e *Infra Hebdom. I post oct. Paschae.*

V'è un capitolo di storia della musica che occorre affrontare con larghezza di indagine e di meditazione. Chiuso fin qui, o compresso in qualche magro distratto e ambiguo paragrafo, scarso di informazione diretta, pressochè nullo d'osservazioni e di critica, bisogna risolversi finalmente ad aprirlo, a immettervi una corrente fresca d'attenzione e di idee. Codesto lavoro, superate che ne siano dai competenti le molte difficoltà, varrà a porre in chiaro, altri non esclusi, i punti che seguono:

1° Un senso potente attivo e dinamico dei valori ideali della vita ha spinto uomini del medio evo, massime sotto l'influsso della ravvivata cultura post-carolingia, a riprodurre codesti valori, come già i Greci nel rispettivo piano morale (1), attraverso trasfigurazioni drammatiche della vita stessa, innalzate alla sfera religiosa. Nel concetto stesso di tale idealizzazione, il fattore essenziale, sublime, idealizzante per eccellenza è rappresentato dalla musica.

2° La musica è dunque, nel teatro medievale, l'elemento propriamente, squisitamente estetico. Ne è anzi in un certo senso il solo: certo il più puro. Mentre in un'arte soggetta ad imperativi dogmatici, o comunque rivolta a divulgazione e propaganda ascetica, gli argomenti, le espressioni testuali, le forme della raffigurazione hanno o acquistano un valore pratico dal quale nessuna liberazione completa è possibile, la musica sola è e resta libera, autonoma, non disciplinata se non da una propria convenienza intrinseca, insindacabile, scevra da ogni pregiudiziale di contenuto. La allusioni tematiche di cui s'è fatto cenno non ledono punto tale libertà. Coloro i quali se ne sono avvalsi potevano ricorrere o non ricorrere a siffatti espedienti: dove e quando vi hanno ricorso, non ha operato se non uno spontaneo atteggiamento e suggerimento di fantasia, un ritmo spirituale perfettamente proprio dell'arte.

3° Ne' suoi nuclei originari, come nelle fasi successive della sua realizzazione, la drammaturgia musicale del medio evo si fonda su di un materiale espressivo fornitole, come centro della cultura latino-cristiana, da Roma: anche fuori d'Italia, a questo materiale resta strettamente legata e di esso principalmente si nutre. In fatto

(1) Il paragone tra il teatro greco e il dramma liturgico, abbozzato già nel settecento dall'ARTEAGA, *Le Rivoluzioni del Teatro Musicale Italiano*, Bologna, Trenti, 1783-88, è stato più volte riaccarezzato da M. Sepet (v. i Saggi raccolti nel vol. *Origines Catholiques du Théâtre Moderne*, cit., pp. VII, 12, 38, 42, 46 ecc.) e, senza accenno ai precedenti, ripreso dal COMBARIEU, *Hist. de la Musique*, cit., I, p. 283.

di melodia è Roma — o l'Italia, se si vuol tener conto, com'è giusto, di alcuni apporti ambrosiani — che offre il tesoro dell'Antifonario, denso di canti rituali di cui, se alcuni attestano provenienza dall'Oriente, altri, e non pochi, posson vantare origini e modellatura classica (1); è Roma stessa che dalla sua scuola musicale esprime in seguito (sec. VIII) la superba collezione dei Responsorii, ove ogni parola, ogni nota, ha impulso, accento, volere e vigore drammatico. Miniere, come s'è veduto, largamente sfruttate, e fonti veramente essenziali: poichè il materiale aggiuntovi d'altra provenienza — tropi, sequenze, *conductus*, melodie di tipo profano — si mostra in genere ospite occasionale, interpolazione, accessorio.

A sua volta lo studio dell'intonazione dei drammi liturgici potrà recar luce su qualche punto tuttora oscuro e controverso d'interpretazione del canto gregoriano. Alludo specialmente alla spinosa questione del ritmo. Non solo la necessità dell'espressione drammatico-musicale, intesa nel suo senso più lato, ma la convergenza di tutti i concreti fattori di codesta espressione sospinge verso l'ipotesi d'una ritmica proporzionale: cioè verso il raggruppamento di note lunghe e brevi, di valore $1 = 2$, o $1 = 3$ ecc., in battute di varii tempi (*forti e deboli*) uniformi o liberamente variate; con corrispondenza normale dell'accento latino d'intensità col primo tempo o comunque coi tempi *forti* della battuta. Si ponga mente alle ingiunzioni delle didascalie, che disciplinano gesti e passi durante il canto (*hic percutiat manus*, *hic se percutiat pectus*, *conductus reginae venientis ad regem*, ecc.); agli accenni istrumentali:

> Cytharizent, plaudant manus, mille sonent modis
> (*Daniel*, sec. XII),

alle esplosioni concitate ed irruenti sì di solisti come del coro:

> Resonemus omnes una laudibus sonoris
> (*ibid.*);

tutto conduce all'idea di figure ritmiche misurate: il che non implica però, beninteso, ripetizione di battute fisse.

Non sarà fuor di luogo tornare altra volta, con maggiore attenzione, sugli elementi di questa ipotesi, che per ora si porge in forma semplicemente intuitiva. Si potrà tener conto, ad esempio, del

(1) V. Gevaert, *Origines du Chant Liturgique*, Gand, 1890 e *La Mélopée antique dans le Chant de l'Église Latine*, cit.

fatto che la determinatezza ritmica indubitata nelle sequenze e nelle farciture melodiche volgari inserite nei drammi, offre un argomento non trascurabile in favore dell'unità o almeno della non discordanza d'interpretazione, in un medesimo lavoro, da parte degli stessi attori e cantori.

4° Dovunque poi elaborata, codesta drammaturgia non tarda a manifestare valori musicali suoi propri, specifici, originali: proprietà e bellezza dell'intonazione, sviluppi e concatenazioni felici di melodie, coerenza e varietà di composizione, e tendenza sempre più marcata a portare la declamazione verso la sintesi tonale a cui inclinava la giovine musicalità d'occidente (1). Di più, per la prima volta nel mondo post-classico, essa ottiene dal canto un contributo scenico e drammatico di prim'ordine: cioè la caratterizzazione musicale dei personaggi. Quali elementi concorrano a questo fine, s'è già detto: dagli arcaici impianti su determinate gamme tra loro diverse, il cui uso richiama all'*ethos* dei modi greci, ai freschi inizi della tonalità moderna; dal *cursus* ritmico multiforme alla misura costante, dal sillabismo alla fioritura melismatica, dalla fluente melopea alla breve melodia strofica, tutta la tecnica della monodia (2) medievale è messa in opera, con cura e talora finezza dialettica, con franchezza di trapassi e opportunità di variazioni. Non sempre la caratterizzazione è individuale: a volte sembra piuttosto rivolta al contenuto drammatico, altre volte è osservata per categorie o per gruppi di figure: Erode e suo figlio, Pilato e i militi, le Marie e il mercante, i re Magi, le Vergini savie e le folli. Ma non di rado è la figura singola che balza fuori viva, inconfondibile e stupenda: si ricordi la Maria madre di Cividale, la Maddalena di Tours, il Cristo di Emmaus. La simbologia dei temi, oppure il tema ricorrente, assegnato ad uno o a più personaggi collegati nell'azione, forniscono le particolarità più sensibili di codesta caratterizzazione; e s'intende che il fondo musicale di stampo o di derivazione gregoriana si prestasse a ciò, in un primo tempo, assai meglio che non la melodia laica. Poichè questa, nella sua struttura strofica, nel suo periodo uniforme, non possedeva la duttilità e l'elasticità della melopea antifonale o responsoriale: inoltre, l'adattamento a testi drammatico-religiosi di melodie attinte alla lirica pro-

(1) Forme più frequenti: *re minore* con *si b.*; *la min.*; *do* e *fa magg.* (con *si b.*), *sol* (però con *fa naturale*) ecc.

(2) Non della polifonia, eccettuati rarissimi accenni.

fana avveniva senza dubbio più in grazia di fortuite coincidenze ritmiche che non per vera aderenza spirituale: cosa a cui si opponeva tanto la loro costituzione recente, ed eticamente neutra, quanto una certa obbiettività, edonisticamente soddisfatta, di forma « cantabile », che le rendeva indifferenti all'intima significazione del testo (1). Laddove le inflessioni caratteristiche della melopea gregoriana, colme di artistica maturità, tipiche e dense, si offrivano mirabilmente a germinazioni infinite: il loro nucleo melodico, lungi dall'essere statico, era in fecondità perpetua e la melodia nuova ne scaturiva e cresceva con lo svolgersi della materia drammatica. Poi una tradizione secolare, potente, augusta, vi urgeva dentro, satura di memorie, di detti, di illuminazioni biblico-evangeliche: ecco lo stimolo all'accennato processo dei ricorsi, delle derivazioni, delle citazioni melodiche. Processo nel quale non è già da vedere un freddo intellettualistico allegorizzare, sì un desiderio di superare melodicamente la lettera del testo per attingere ricchezza e universalità di significato.

***

Altri sviluppi del carattere scenico si avranno a osservare a proposito di commedie musicali e di *Ludus* più o meno svincolati dal tronco liturgico: non essendosene ancora riesaminati i documenti è prematuro parlarne. Così si dica per gli accenni al suono degli strumenti e alle danze.

Ma quale per intanto ci risulta, ha il dramma musicale del medio evo elementi per rivivere innanzi a noi non come spoglia erudita, ma come vera, calda, efficace manifestazione d'arte? Io credo di sì. Credo che, nato quando la grande opera gregoriana era compiuta e la polifonia ancora in fasce, penetrato di pensiero ascetico ma aperto anche agli affetti e alle forme di un'arte umana e cordiale, sostenuto nella sua nuda melodicità dalla forte composita struttura e dalla concretezza timbrica delle voci numerose e varie che lo esprimevano, esso rappresenti nell'arte de'suoi tempi una degna equivalenza musicale alle opere di poesia, di figura, d'architettura. Quelle melodie aleggianti tra la fede e l'amore, piene di vetusta gravità e d'albeggiante freschezza, intrecciate

(1) Il fenomeno della « parodia », tanto frequente nel Medio Evo, si appoggia appunto a questa neutralità dello schema melodico.

l'une coll'altre sul limite tra il millennio di latinità cristiana e l'affacciarsi del Rinascimento, non sono forse consanguinee alle belle statue delle cattedrali di Francia, Amiens, Chartres, Reims; ai rilievi e agli affreschi dugenteschi delle chiese d'Italia? Non hanno dato ai contemporanei il senso di un'alta spiritualità in forme di trasparenza perfetta? *Sic et verbum corpus designat, symphonia autem spiritum manifestat,* scriveva Hildegarde di S. Ruprecht a mezzo il secolo XII°, quando il dramma liturgico appena toccava il fiore. E a noi, col gusto di una bellezza fervida, che chiede solo d'esser saputa scoprire, esse porgono anche il filo d'una tradizione sommersa: il filo della monodia lirico-drammatica, che la Lauda ereditò, che la Sacra Rappresentazione conservò come meglio seppe, riparato timidamente in seno al popolo dalle strutture altezzose del contrappunto. Tutti sanno dove poi quell'arte si trascinasse a condurre, tra molta plebe e artisti distratti, una vita scialba e festaiola; e il rammarico ch'ebbe il Vasari quando, con la Rappresentazione, anche « quel canto semplice e antico » parve aver reso l'ultimo respiro. Non a caso Vincenzo Galilei ne ritrovò il capo sfibrato, e lo deterse e rinvigorì con una gran doccia classica, tra Santo Spirito e San Giovanni, a Firenze.

FERNANDO LIUZZI.

Henricus Septimellensis
und die zeitgenössische Literatur.

Es ist ausserordentlich erfreulich, dass durch Marigos fleissige Ausgabe des Henricus Septimellensis (ich gebrauche die Sigle H für Dichter und Gedicht) die Elegie (1) endlich allgemein zugänglich gemacht worden ist, und man darf erwarten, dass nunmehr eine eingehendere Beschäftigung mit diesem fesselnden und literarhistorich wichtigen Dichter einsetzen wird. Der Herausgeber (ich setze von jetzt ab einfach M) äussert Seite 22 die überraschende Absicht, dass er sogar noch eine editio auctior et emendatior ins Auge gefasst hat. Es muss zugestanden werden, dass eine emendatio durchaus nicht überflüssig ist, ich will im folgenden einige Beiträge dazu liefern; allerdings will ich keine Rezension schreiben, sondern mich in der Hauptsache mit dem Index auctorum beschäftigen, möchte aber doch nicht unterlassen, vorher zu Nutz und Frommen anderer Leser allerlei Mängel anzumerken, die mir bei dem Studium des Buches aufgefallen sind; sie erschweren hier und da die Benutzung recht empfindlich. Eine Äusserlichkeit ist sehr lästig. Die Verse sind von 1-1000 durchgezählt, die Einteilung in vier Bücher, die uns geläufig ist, wird nirgends vermerkt, darum setze ich sie in Klammern bei. Ein schlimmerer Mangel ist es, dass die Zitate oft falsch sind, und ferner, dass die leidige Interpunktion nicht selten den Widerspruch herausfordert. Es ist ja bedauerlich, dass die Ansichten über die Zeichensetzung bei den Nationen so verschieden sind, jedenfalls sollte aber doch das Gesetz gelten, dass dem Leser das Verständnis möglichst erleichtert wird, was gerade bei einem nicht ganz leicht verständlichen Dichter wie H durchaus

(1) *Henrici Septimellensis Elegia sive de miseria, recensuit...* ARISTIDES MARIGO, Patavii, 1926.

wünschenswert und nötig ist. Folgende Korrekturen halte ich für nötig:

H 77: warum die Lesart *heu cecus heu demens* unbedingt falsch sein soll (' aperte mendosa verborum translatione ' S. 17), sehe ich nicht ein. — H 112 l. *quam propria, male qua* — H 119 l. *vigent,* — H. 129 l. *flabat,* — H 131 l. *canens frondes* — H 151 l. *sors, quod* — H 156 *lupis* ist kein Druckfehler, wie man im ersten Augenblick meint, M erklärt S. 69 ' omissa praepositione *cum* '; ich halte *lupi... fruetur ovis,* für richtig. — H 181 l. *gemo, gemino* — H 197 l. *proprio maledico clienti,* — H 233 l. *patior,* — H 378 (2, 128) *tonare* wird von *solet* regiert, ich interpungiere *videant, voce tonare, sui.* — H 395 (2, 145) l. *possem,* — H 415 (2, 165) l. *venerari,* — H 484 (2, 234) l. *fui.* — H 501 (3, 1) *elegiaca* mit langem *i* halte ich für unmöglich und würde *eleica* schreiben, *ēlĕgia* ist ein trauervolles Gedicht, *ĕlĕgi* bezeichnet das Versmass vgl. Eberhardus, *Laborintus* (ed. Faral, *Les arts poétiques du XII*ᵉ *et XIII*ᵉ *siècle*, 1924, 336 ff.), V. 5 und 837. Matthäus von Vendome, *Tobias* ed. W. Müldener 2113 *succinctis opus est ĕlĕgis, ēlĕgia claudum vendicat... pedem.* — H 502 (3, 2) *Fortune* ist mir zweifellos. — H 506 (3, 6) l. *n.plus, nunc* — H 522 (3, 22) l. *morbida non vel vix* s. u. — H 547 (3, 47) l. *recordaris, veluti* — H 601 (3, 101) l. *sophya,* — H 670 (3, 170) *dummodo sis verus, tutus, egenus, eris.* Was heisst das? S. 69 ist erklärt *verus tutus = vere tutus.* Wenn das richtig ist, hätte M interpungieren müssen *sis, verus tutus, egenus, eris = sis egenus, verus tutus eris.* Aber die Phronesis will beweisen, dass *paupertate nihil tutius esse potest.* Danach ist doch wohl *verus* mit *egenus* zu verbinden: « wenn du nur ein wirklicher Armer bist, wirst du sicher sein ». — H 683 (3, 183) verstehe ich nicht, aber der Herausgeber auch nicht, wenn er S. 69 *umbra* mit *species* erklärt. Worauf bezieht sich *hec*? Ich denke, es ist *hoc* zu schreiben: « dies liegt nicht im Schatten, ist nicht dunkel, unklar. » — H 714 (3, 214) was bedeutet *ingenium*? Ich ziehe *ingenuum* vor. — H 719 (3, 219): wie soll der Vers gelesen werden? — H 735 (3, 235) l. *dormit* ohne Komma, *mens* ist auch Subjekt von *dormit, mensque = mens et* — H 753 (4, 3) l. *est,* — H 757 (4, 7) l. *abundat,* — 759 (4, 9) l. *malus est hic* — H 766 (4, 16) l. *pensat et, luteum, tergit, quod facit unda, solum,* denn es ist doch zu verstehen *et tergit solum, quod unda luteum facit.* — H 773 (4, 23) l. *Fortuna rota, qua* — H 840 (4, 90) l. *amat,* — H 841 (4, 91) l. *abusus,* — H 851 (4, 101) l. *spinas, quamvis* — H 864 (4, 114) doch wohl *radices,* — H 870 (4, 120)

l. *odoratus*, — H 897 (4, 147) l. *inimica* — H 913 (4, 163) l. *minorat*, — H 982 (4, 232) vgl. Monteverdi, *Stud. med.* 1928, 157 ff. — H 990 (4, 240) l. *velle duos* — Viele Kleinigkeiten übergehe ich.

Sehr unangenehm ist es, dass S. 17 und 21 der Druckfehler 471 steht, wo 478 (2, 228) gemeint ist, um so unangenehmer als dort bei Besprechung der Handschriftengruppierung eine bedenkliche Frage zur Sprache kommt. M beschränkt sich für seine Ausgabe auf die italienischen Hss., weil das Gedicht in Italien entstanden und dort zuerst verbreitet gewesen sei, italienische Hss. also wohl den ältesten Text bewahrt hätten. Das ist ja möglich, aber durchaus unsicher, denn die ältesten italienischen Hss. sind immerhin 100 Jahre nach der Entstehung des Gedichtes geschrieben; während dieser Zeit konnte sehr wohl (theoretisch angesehen) eine Hs. über die Alpen kommen und vielleicht einen besseren Text verbreiten als der in den italienischen ist. Zu denken gibt folgende Tatsache. Im Codex Digby 53 f. 10 stehen die Verse

Sunt mihi tot, quod non sine me regina jaceret,
si foret hoc verum ' pauper ubique jacet '.

vgl. Paul Meyer, *Archives des missions scient. et litt.*, II Sér., T. V, 1868, 144. Es sind die Verse 165 f. unseres Gedichtes. Digby 53 stammt aus Frankreich und wäre nach P. Meyer und dem Katalog Ende 12. oder Anfang 13. Jhs. geschrieben. Freilich erscheint mir diese Ansetzung nach einer Photographie, die ich gesehen habe, reichlich früh, aber selbst wenn die Handschrift etwas später, etwa gegen 1250 zu setzen wäre, so ist immerhin die Theorie des Herausgebers erschüttert, wir haben die älteste Spur des Gedichtes in einer ausseritalischen Handschrift. Für eine zweite Ausgabe wird demnach M nicht daran vorbeikommen, auch die Ueberlieferung nördlich der Alpen zu prüfen, und es wäre eine nützliche Vorarbeit gewesen, wenn er schon jetzt wenigstens ein Verzeichnis sämtlicher bekannten Handschriften aufgestellt hätte. Ich gebe zu, dass meine Folgerung bestritten werden kann: ist es unbedingt sicher, dass die Verse in Digby 53 aus H stammen? Die Sachlage kann auch anders sein. Unten findet man Beispiele genug dafür, dass H Verse aus Dichtern seiner Zeit wörtlich wiederholt, — was freilich M völlig entgangen ist, — so wäre es auch hier nicht ganz unmöglich, dass H 165 f. und Digby 53 f. 10 auf eine gemeinsame unbekannte Quelle zurückgingen. Aber dies ist eine

mögliche Annahme, die vorläufig durch nichts begründet ist. (Zu *tot* ist *nichil* zu ergänzen).

S. 17 führt M vier Stellen zum Beweise dafür an, dass seine 5 ältesten Handschriften auf ein Exemplar zurückgehen, das nicht fehlerfrei war. Von diesen scheidet eine Stelle, H 651 (3, 151) ohne weiteres aus, *Macedum* ist richtig und durfte nicht durch *Macedon* ersetzt werden vgl. unten S. 132. Die übrigen drei sind schwer zu beurteilen.

H 685 (3, 185)

> Nunquid ad argentum puro venimus ab auro,
> alter ab argento cursus ad era fuit?

Das ist natürlich metrisch falsch, mag man nun *vĕnīmus* oder *vēnīmus* lesen. M setzt aus *einer* Handschrift (1) seiner 2. Klasse *veniamus* (2 der dritten Klasse haben *veniemus*) ein, das kann doch nur den Wert einer Konjektur haben und zwar einer schlechten Konjektur, sie heilt zwar den Vers, aber vernichtet den Sinn, denn was soll hier der Konjunktiv, wo wir neben *fuit* 686 den Indikativ Perfecti brauchen? Mit dem mitgeteilten Material weiss ich den Vers nicht zu heilen, die einzige Möglichkeit wäre *numquid ad argentum a puro venimus auro*, wo der Zusammenstoss *argentum a* durch die Zaesur gerechtfertigt werden müsste, wofür ich bei H kein weiteres Beispiel fand. Was heisst übrigens hier *numquid*? S. 71 wird erklärt *numquid* = *num*. Hier wird man es doch wohl als *nonne* fassen müssen, ebenso 440 (2, 190).

Die dritte Stelle ist 478 (2, 228, nicht 471) *cautibus aspis ibi*. Einige schlechtere Handschriften haben *iaspis* korrigiert, und M setzt es ohne weiteres ein. Dass H *iaspis* geschrieben haben sollte und dass *i* verloren gegangen wäre, ist doch kaum anzunehmen, *cautibūs iaspis* ist jedenfalls höchst bedenklich. Dass an den Edelstein gedacht ist, leidet wohl keinen Zweifel, Bonaventura (s. u.) freilich übersetzt es als ' Schlange '. Eine Parallele zu *aspis* = *iaspis* weiss ich nicht anzuführen.

Noch unangenehmer ist H 780 (4, 30) *quod turpe, fŭgīendo fuga*. An anderer Stelle, 910 (4, 160), steht ohne Anstoss *et fŭgĭēndo fuga*, 907 (4, 157) *est fŭgĭēndus*. Sollte der Dichter beides nebeneinander gewagt haben? Die Wendung *fŭgĭēndo fugare* findet sich

(1) Auch sonst setzt er gelegentlich Lesarten einer Hs. ohne weiteres ein, z. B. 836 (4, 86) ***est nimium*** aus einer Hs. zweiter Klasse, während die gedruckten Texte besser ***nam nimis est*** lesen.

auch sonst z. B. bei Alanus, Migne, 210 122 D. Planctus ed. Wright, *Satir. Poets* (=Wr. Sat.) 2, 474. Die Ueberlieferung, die man sich übrigens im Apparat S. 52 hinter H 758 suchen muss, ist nicht einheitlich, die beste Hs. M[1] hat *fugendo fuga.* Eine aus der ersten Klasse hat *fugando fuge* (fliehe es, indem du es dadurch in die Flucht treibst; *fugando* nicht instrumental aufzufassen, sondern im Sinne des Participiums), und auch dafür kenne ich ein Beispiel, Baldericus Burguliensis ed. Abrahams S. 207, 419.

Schliesslich noch einige kleine Korrekturen, um anderen Lesern Verdruss zu ersparen. S. 18 oben 655 soll wohl 656 heissen? — S. 18 Mitte 632: l. 633. (Im Apparat S. 48 ist ebenfalls 633 statt 532 zu schreiben). — Apparat V. 211: l. 212. — S. 63 l. *ars propria, proprietas* 868. — S. 65 s. v. *excursus* l. *fluxus* 68. — s. v. *Facto* (*de*) l. 387. — s. v. *hinnus* und *hinnifico*: die Formen stehen nicht im Text. — s. v. *loculus satur, loculi* 674. Was die Erklärung *loculi* bedeuten soll, weiss ich nicht. — S. 67 s. v. *pauso*: Die Erwähnung des Plautus wäre besser fortgelassen, die Vocabel ist ganz gewöhnlich. — S. 69 s. v. Ablativus: im Verse 260 *Arne, retro properans fonte recurre tuo*: das Wasser soll zur Quelle zurückströmen wie bei Ovid, *Her.* 5, 30 f. *ad fontem Xanthi versa recurret aqua. Xanthe, retro propera. fonte* steht für *fonti* vgl. L. Traube, *Karolingische Dichtung*, 28, 1. Ebenso wenig verstehe ich, dass Vers 270 (2, 20) *turpi arte* für *in turpem artem* stehen soll. — s. v. adjectivum: *triste* V. 20 (l. 21) wird als Adverbium erklärt. Warum? — S. 70 *an... an, utrum... an* 674; 679 ist wohl gemeint? — s. v. *excursis aquis* l. 226 für 860. — s. v. genitivus: V. 170 ist falsch. — s. v. gerundium: *gradiendo* 325 l. 825. — s. v. *in*: für 216 l. 217. — s. v. infinitivus: *velle sine* 976 (4, 226) wird als Infinit. cum praeposit. erklärt. Ist nicht *sine* Imperativ von *sino*? — *unum velle* 986: l. 989. Auch S. 71 stimmen einige Zahlen nicht. Für *Bŭcīfal* l. *Būcĭfal.*

Der Index nominum ist an einem dies ater zustande gekommen, ich notierte, ohne systematisch zu prüfen, folgende Ergänzungen und Korrekturen: *Apollo* 960. *Arnus* 260. *Athlas* 219. *Avernus* 591. *Barbarus* 307. *Bononia* 571. *Britanni* 157. *Cadmus* 95. *Cananeus* 744. *Capitolia* 647. *Goti* 479. *Itacus* 627. *Licaon* 623. *Macedum* 651. *Orestes* 729. *Penelope* 719 (ist falsch eingereiht). *Polis* 434 (musste erklärt werden). *Tibur* 434. *Tusci* 393. *Ugo* 200. 201. *Yspani* s. *Hispani.* Hinter *Seneca* ist die Reihenfolge gestört.

Ich wende mich jetzt dem Index auctorum zu, der eine stattliche

Reihe von Nachweisen bringt. Einiges konnte M schon bei E. Bonaventura, *Arrigo da Settimello, Studi mediev.*, 4, 1913, 131 ff., finden; freilich ist dies nirgends bemerkt, obwohl der Aufsatz S. 26 zitiert wird. Auch Bonaventuras Vorgänger U. Ronca, *Cultura medioevale*, 1892, 430 ff. ist nicht erwähnt (1). Der Herausgeber hat sich grosse Mühe gegeben, die imitierten Stellen klassischer Autoren und der Vulgata festzustellen; selbst geringfügigen Anklängen hat er nachgespürt, z. B. H 22 *tristia signa* findet sich bei Ovid, *Fast.* 1, 36. Am. 1, 7, 67. — H 23 *tristia fata* vgl. Horaz, *Sat.* 1, 9, 29 *fatum triste.* — H 381 (2, 131) *mentibus haerent* vgl. Horaz, *Ep.* 2, 1, 53 *mentibus haeret.* — H 631 (3, 131) *fastigia rerum* = Vergil, *Aen.* 1, 342. Zuweilen scheint er mir hierin zu weit zu gehen, z. B. zu dem Versschluss H 135 *sed tempora brumae* wird zitiert Ovid, *Trist.* 4, 7, 1 *post frigora brumae.* Hat das Zweck? H 398 (2, 148) und Horaz, *Sat.* 1, 5, 12 haben nur das Wort *inserere* gemeinsam, H 812 (4, 62) und Horaz, *Sat.* 1, 4, 71 f. nur das Wort *insudare,* H 26 und Ovid, *Trist.* 5, 1, 35 das Wort *lacrimosus*; vgl. auch zu H 53. 63. 126 u. a. a. Ein Teil dieser Stellen schon bei Ronca und Bonaventura.

Recht bedauerlich ist es, dass M nicht Sorge getragen hat, das Ergebnis seines eifrigen Suchens nun auch sorgfältig zu Papier zu bringen; es muss leider gesagt werden, dass der Index recht schwer zu benutzen ist, weil viele Zitate nicht aufzufinden sind. Ich gebe, was ich dazu notiert habe. Zu H 14 ist zitiert Ovid, *Met.* 4, 87, das Zitat ist unverständlich. Bonaventura zitiert *Met.* 4, 97, ebenfalls falsch, aber da er den Vers abdruckt, konnte ich feststellen, dass *Met.* 6, 97 gemeint ist. Ebensowenig finde ich, warum zu H 54 *nec seva giganteis fratribus arma dedi* zitiert wird *Aeneis* 4, 582 *Litora deseruere; latet sub classibus aequor.* Zu H 68 *Lacrimas... quarum excursus salsis potibus ora bibunt* ist zitiert *Aen.* 6, 641 *purpureo solemque suum sua sidera norunt.* Das Zitat ist wieder falsch; richtig wohl das zweite *Aen.* 9, 251 *lacrimis atque ora rigabat*; aber das ist eine so nichtssagende Phrase, dass die Heranziehung höchst überflüssig erscheint. Zu H 73 vgl. unten. Zu H 93 ist *Aen.* 6, 49, angeführt, wieder unverständlich. Ist *Aen.* 6, 595 gemeint? Zu H 125 *Quid sim, quid fuerim* vergleicht M Vergil, *Georg.* 4, 393 *Quae sint, quae fuerint*; das könnte man sich gefallen lassen, aber ich zweifle, ob es stimmt. Die *Georgica*

(1) I. SPAGNOLO, *Arrigo da Settimello*, Cremona, 1926, habe ich nicht gesehen, auch nicht A. MONTEVERDI, *Rivista d'Italia*, XXVIII, fasc. VII, pp. 486 ss.

erscheinen noch viermal im Index, das ist immerhin auffallend, denn dies Gedicht Vergils pflegt verhältnismässig nicht allzubekannt zu sein; ich glaube nicht, dass auch nur eine dieser Stellen mit Recht erwähnt ist. Zu H 147

> Participat flores et grandem grandinis iram
> inconcussa fero turbine vera fides

wird (auch schon von Bonaventura) verglichen *Georg.*, 4, 80f. (vom Bienenschwarm)

> non densior aere grando
> nec de concussa tantum pluit ilice glandis.

Einen Zusammenhang wird man kaum behaupten dürfen. Auch nicht zwischen H 221 f. und *Georg.* 4, 511 ff., wo das einzige Bindeglied das Wort *implumis* (*avis*) sein könnte; Bonaventura spricht freilich von ' stupenda similitudine '. Zu H 753 (4, 3) wird auf *Georg.* 4, 190 hingewiesen *occupat artus.* Das stimmt wieder einmal nicht, das Zitat gehört zu H 747 (3, 247), und dort sind richtig zwei Aeneisstellen genannt, die dieselbe Phrase bringen, der Vers der *Georgica* braucht also nicht bekannt zu sein. Schliesslich wird zu H 978 (4, 228) *et violas carpit, qui nequit ungue rosam Georg.* 4, 134 zitiert *primus vere rosam atque autumno carpere poma*; einen Zusammenhang finde ich nicht. Die *Georgica*-Zitate sind m. E. sämtlich zu streichen. Ebensowenig scheint mir, um das schon hier zu erledigen, zu H 156 *atque lupi* (*lupis* M) *citius pace fruetur ovis* die Kenntnis der Epoden des Horaz nachgewiesen. M zitiert Horaz, *Epod.* 6, 1 *Quid immerentes hospites vexas canis ignavus adversum lupos?* Völlig rätselhaft. Vielleicht ist *Epod.* 4, 1 gemeint, *lupis et agnis quanta... obtigit... discordia*, aber auch diese Stelle gehört nicht hierher. Merkwürdigerweise zitiert Bonaventura zu demselben Verse auch die Epoden, aber 16, 30 ff.; hier klingt wenigstens der Gedanke an, aber ein Zusammenhang liegt auch hier nicht vor.

Ich folge wieder der Reihenfolge der Verse. H 128 *me amici... in medio deseruere mari.* Damit hat Ovid, *Ex p.* 2, 7, 83 *coepta tene... neque in aequore desere navem* nichts zu tun. H 129 f.: nicht Ovid, *Trist.* 1, 9, 53, sondern 1, 9, 5 ist gemeint. — H 227: das Horazzitat *A. p.* 17 gehört zu H 225. — Zu H 233 ff. ist Ovid. *Trist.* 5, 1 ff. zitiert. Gemeint ist wohl *Trist.* 5, 1, 31 ff. Auch schon zu H 231 f. wäre wohl an *Trist.* 5, 1, 30 zu erinnern gewesen. — Bei den Angaben zu H 251 f. (2, 1 f.) herrscht ziemliche Konfusion. Ovid, *Met.* 2, 584 stimmt (ist *palmas* bei H wirklich richtig, oder

palmis?). Dann kommt ein anonymes Zitat IV V 43; worauf sich das bezieht, weiss ich nicht. Weiter wird zitiert *Her.* 5, 39; gemeint ist Ovid, *Heroid.* 5, 30 f. Doch gehört die Stelle zu H 260 (2, 10), ebenso wie Ovid, *Am.* 2, 1, 26. — Die zu H 285 (2, 35) angeführten Psalmstellen gehören vielmehr zu H 295 (2, 45). — H 287 (2, 37): Das Zitat Vergil, *Ecl.* 5, 28 ist falsch. — H 312 f. (2, 62 f.) wird Ps. Ovid, *De vetula* zitiert. Wie M über den Verfasser der *Vetula* urteilt, erfährt man leider nicht. — H 329 (2, 79): ob Ovid, *Met.* 3, 396 (l. 398) mit Recht herangezogen wird? — H 333 (2, 283): die Horazstelle, *Ep.* 1, 4, 14 gehört kaum hierher, dagegen ist sie H 763 (4, 13) mit Recht notiert. — H 416 (2, 166) *nam qui fraude nocet, fraudibus ille perit*; damit wird Matth. 26, 52 *omnes enim, qui acceperint gladium, gladio peribunt* in Beziehung gesetzt. Ob mit Recht?. Rückhaltloser würde ich beistimmen, wenn zu H 414 (2, 164) *calcitrat in stimulum* auf Act. apost. 9, 5 verwiesen wäre. — Bei H 460 (2, 210) mag der Dichter an Horaz, *Sat.* 1, 1, 55 f. gedacht haben, aber warum ausserdem noch *Aeneis*, 4, 175 zugefügt wird, ist mir unklar. — H 523 (3, 523) scheint mir der Hinweis auf Horaz *Ep.* 2, 2, 237 überflüssig. — H 553 (3, 53) war wohl nicht *Aeneis* 4, 550 f., sondern Cato 4, 46 anzuführen — zu H 570 (3, 70) ist fälschlich Ovid, *Trist.* 1, 8, 5 genannt, vielleicht ist *Trist.* 1, 8, 36 *Lethaeis mersa feruntur aquis* gemeint. — H 584 (3, 84): die Heranziehung von Is. 10, 22 erscheint mir ganz abwegig; siehe unten. — H 595 (3, 95): nicht Pauli ad Cor. I, IX 22, sondern I, XI 22. — H 601 (3, 101) *tunc ego: mira refers*: gemeint ist wohl Horaz, *Sat.* 1, 9, 52, wo *magnum narras* steht. — Zu 606 (3, 106) l. Vergil, *Ecl.* 5, 17 — H 635 f. (3, 185): gemeint ist Cato 2, 23. Cato ist überhaupt schlecht weggekommen, zu H 771 (4, 21) l. Cato 4, 26. Cato 1, 27 gehört zu H 885 (4, 135 f.), aber nicht zu 883 (4, 133). — Zu H 671 f. (3, 171 ff.) l. Juvenal 10, 22. — Zu H 853 (4, 103): Lucan, *Phars.* 2, 389 gehört nicht hierher, ebensowenig wohl Vergil, *Ecl.* 2, 47 zu H 978 (4, 228).

Etwas irreführend ist es, dass zuweilen auf Stellen verwiesen wird, wo ein ganz allgemeiner Gedankenzusammenhang zu finden ist, ohne dass der Dichter sie in Gedanken gehabt zu haben braucht. Es wäre nützlich gewesen, wenn das irgendwie kenntlich gemacht wäre, zumal dieser Zusammenhang durchaus nicht immer sofort einleuchtet oder sogar bezweifelt werden kann; z. B. ist zu 784 f. (4, 34)

> inter utrunque (*sic*) tenens respuat omne nimis.
> Inter Democritum tristemque Demostena curre

auf Horaz, *Sat.* 1, 1, 105 ff. verwiesen. Es ist die bekannte Stelle *Est modus in rebus* usw. Die Berührung ist so äusserlich, dass ich die Verweisung für nicht berechtigt halte, eher war wohl Ovid, *Met.* 2, 140 heranzuziehen *inter utrumque tene.* Vgl. auch die Verweisungen zu 458 (2, 208). 593 (3, 93). 799 (4, 49). 807 (4, 57) u. a. a.

Einiges ist noch zuzufügen. H 975 (4, 225) *non omnia possumus omnes*: es ist übersehen, dass dies eine bekannte Stelle, Vergil, *Ecl.* 8, 63 ist. — H 654 (3, 154) *nam tenui semper omine pendet honor* erinnert mich an die im Mittelalter sehr beliebte Sentenz aus Ovid, *Ex p.* 4, 3, 35 *omnia sunt hominum tenui pendentia filo,* die gern geschrieben wurde *Omina sunt* usw. — Ob H 805 (4. 55) *ergo dei primo confidas in bonitate* mit Ovid, *Ex p.* 1, 6, 46 *magna tamen spes est in bonitate dei* in Zusammenhang zu bringen ist, mag zweifelhaft sein. — Zu H 779 f. (4, 29 f.) *quod sit honestum, quaere, quod utile, quod turpe* vgl. Horaz, *Ep.* 1, 2, 3 *quid sit pulchrum, quid utile, quid non.* — Bei H 307 f. (2, 57) *Graecus et Ebraeus et Barbarus atque Latinus* ist doch wohl an Juvenal 10, 138 zu denken *Romanus Graecusque et Barbarus.* — H 465 (2, 215) *lapis unda* (*teritur*) vgl. Ovid, *Ex p.* 4, 10, 5 *gutta cavat lapidem.* — Zu H 475 (2, 225) *omne, quod est crebrum, nimio sordescit in usu, omne quod est rarum, carius esse solet* wäre ein Hinweis darauf erwünscht, dass der Gedanke sprichwörtlich war vgl. *quod rarum carum et quod assidue vile* bei Froumund (ed. Strecker MG. *Epistolae sel.* III S. XIII), Seiler z. Ruodlieb S. 162. Dolopathos ed. Hilka S. 1, 27. J. Werner, *Lat. Sprichwörter u. Sinnsprüche,* 1912, o 36. r 57. Cato 1, 29. — H 474 (2, 224) *inter utrumque manens*: die Uebereinstimmung mit Maximian 1, 106 beruht wohl auf Zufall? — Auch aus der Vulgata ist einiges nachzutragen. H. 535 (3, 35) und 581 f. (3, 81 f.) ist nicht bemerkt, dass Matth. 13, 7 (Marc. 4, 7. Luc. 8, 7) zugrunde liegt. Matth. und Marc. haben *ceciderunt* (*cecidit*) *in spinas* (statt *spinis*), wie die früheren Ausgaben des H lesen. — Zu H 575 (3, 75) wäre wohl auch an Joh. 15, 5 zu denken. — Zu H 623 (3, 123) erinnere ich an Matth. 7, 15. — Mit H 153 *ut fornax aurum... probat* vgl. man, neben Ovid, *Trist.* 1, 5, 25, Prov. 27, 21 *quomodo probatur... in fornace aurum*; s. u. — Zu H 700 (3, 200) siehe unten, ebenso zu H 25 f. — H 775 (4, 25) *tardus ad iram* = Jacobi 1, 19. — H 305 (2, 55) *nonne meo mundi clauduntur regna pugillo?* vgl. Is. 40, 12 *quis mensus est pugillo aquas et celos palmo ponderavit?* Die Stelle ist oft zitiert, aber in abgeänderter Fassung mit *claudere, concludere* z. B. Venantius

Fortunatus 3, 9, 71. Beispiele von mir zusammengestellt *M G.*, *Poetae lat. aevi Carolini* 4, 706, 11; s. auch unten zu Matth. v. Vendome.

Ich würde diese Nachträge schwerlich zum Druck gebracht haben, wenn ich nicht auf eine empfindlichere Lücke des Index aufmerksam machen müsste. Seite 22 sagt der Herausgeber « Auctorum indicem « adiunxi, quo Henrici eruditio melius cognosceretur quam ex iis, quae « usque adhuc de eius carmine disputata sunt ». Das ist ja eine recht dankenswerte Absicht, aber dieser Index ist geeignet, den Dichter in ein ganz falsches Licht zu setzen, der unbefangene Leser muss daraus den Eindruck gewinnen, dass der Dichter nur in der Antike wurzelt. Dabei steht aber S. 21, 1 der Satz: « quoniam autem quan- « tum litterae latinae, quae Henrici aetate in Gallia floruerunt, « apud nostros valuerint, satis constat ». Diese Erkenntnis ist richtig und wichtig, aber M macht keinen Versuch zu prüfen, ob nicht hieraus für seinen Dichter etwas zu gewinnen ist, er nutzt sie nur für seine Gestaltung der Orthographie, die nebenbei bemerkt zuweilen recht schrullenhaft anmutet z. B. H 623 (3, 123) *yrtus Licaon* (= *hircus Lycaon*). Dieselbe Lücke findet sich bei Ronca und Bonaventura, nur zitiert letzterer die 5. Strophe von *Utar contra vitia* (*Carm. Bur.* n. XIX, Wright, Map. S. 36) « di un po- « polare inno goliardico del secolo XI », ohne weitere Schlüsse daraus zu ziehen. Nur einen kleinen, leider verfehlten Versuch macht Bonaventura S. 118 f. H 488 (2, 238) ist *Brunellus iners* erwähnt; den Ausdruck bezieht er auf das *Speculum stultorum* des Nigellus Wireker und folgert daraus, dass H dies satyrische Gedicht gekannt habe. Ihm schliesst sich M an. Wenn das richtig wäre, so würfe es ein helles Licht auf die literarischen Verhältnisse der Zeit, denn es ergäbe sich daraus, dass H einen gleichzeitigen englischen Schriftsteller gekannt hätte; es wäre dann wohl Aufgabe des Herausgebers gewesen, festzustellen, ob sich weitere Beziehungen zwischen den beiden Autoren finden, was nicht geschehen zu sein scheint. Doch ist diese Deutung von H 488 (2, 238) unbegründet, wie schon vor 50 Jahren E. Voigt, *Kleinere lat. Denkmäler der Tiersage*, 1878, 31 f. dargelegt und, ohne Voigt zu kennen, Monteverdi (Novati, *Le Origini*, S. 637) von neuem gezeigt hat. M hätte nicht *Brunellus*, sondern *brunellus* drucken sollen, denn das Wort ist kein Eigenname, sondern ein Appellativum = *asinus* und findet sich in dieser Bedeutung schon bei Abaelaerd, *Ouvrages inédits par* V. Cousin 1836, 354 *Socrates est brunellus*; vgl. auch Hauréau,

Not. et Extr. 5, 175 « En scolastique l'individu de l'espèce asine « s'appelait Bruneau, comme celui de l'espèce chevaline Bucéphale « et celui de l'espèce humaine Socrate ». *Carm. Bur.*, LXIX 5, 2 *brunelli chordas incitant.*

In dieser Hinsicht versagt die Ausgabe also völlig. Dagegen findet man wertvolle Hinweise bezw. Anregungen bei A. Monteverdi a. a. O. 637 ff., der Beziehungen unseres Gedichtes zum Architrenius, Anticlaudianus, Hildebert u. a. a. vermutet, freilich ohne nähere Angaben zu machen; nur für Matthäus v. Vendome bringt er Spezielleres. Aber auch er hat nicht gesehen, dass für einen Autor des 12. Jhs. die Frage, was H von der zeitgenössischen Literatur gekannt hat, schon seit mehr als 20 Jahren gelöst ist durch H. Christensen, *Das Alexanderlied Walters von Chatillon*, 1905, 172 ff., denn dort ist unwiderleglich gezeigt, dass H in der Alexandreis des Walter v. Ch. (von mir mit W bezeichnet), ausserordentlich belesen war, — ein sehr wertvoller Nachweis, denn man sieht, dass dies später so verbreitete Epos schon ein Dezennium nach seiner Entstehung in Italien fleissig gelesen wurde. Ich könnte mich damit begnügen, auf Christensen zu verweisen, aber da das sorgfältige und gelehrte Buch wenig bekannt zu sein scheint, ich auch dies und das zuzufügen habe, halte ich es für richtig, die Nachweise zu wiederholen.

H 145

Verus amor miserum non dedignatur amicum

vgl.

W 6, 240

Verus amor, miserum qui non fastidit amicum.

dedignatur hat der Dichter aus der von M angeführten Stelle, Ovid, *Ex p.* 1, 7, 33 *is me nec comitem nec dedignatus amicum est.* In W geht eine Stelle kurz vorher, die bei H kurz nachher anklingt:

H 111 f.

Dulcius est miseros aliena vivere terra
quam propria, male qua singula probra patent.

(Christensen druckt Vers 112 mit der richtigen Interpunktion, M falsch). W ähnlich 6, 227

Nullaque tam nota est miseris tam patria dulcis
quam sedes aliena, domus sine teste prioris
fortunae *ff.*,

wie überhaupt, worauf auch schon Christensen hinweist, die Rede des Euctemon auch sonst anklingt, z. B. W 6, 260 *ignotis lateamus in oris* und H 113 *malo meum sciri longinquis dedecus Indis.* — H 111 geben die Ausgaben *miseris*, so auch einige italienische Hss., M hat *miseros*. Ich würde *miseris* vorziehen, und W scheint das zu bestätigen.

H 811 f. (4, 61)

> Sanctiloquos rimare libros, mansuesce rogatus;
> legibus insuda.

W 1, 179 f.

> Divinos rimare apices, mansuesce rogatus,
> legibus insuda.

Der Hinweis auf Horaz, *Sat.* 1, 4, 71, f. im Index ist also gegenstandslos.

H 903 (4, 153) *Spurius ille puer* = W 2, 333.

H 463 f. (2, 213 ff.)

> Nil adeo validum, quod non quandoque teratur
> hoc et ab invalido, sepe videre potes:
> vomer humo, lapis unda *usw.*

So ist doch wohl zu interpungieren, den Text von M verstehe ich nicht; *quod non* = *quin*. Die Stelle wird erklärt durch

W 8, 401 f.

> Tam firmum nihil est, cui non metus esse ruinae
> possit ab invalido.

Auch der vorhergehende Gedanke H 461 f. (2, 211 f.)

> Bucifal sepissime muscis
> et formicarum sepe fit esca lupus

klingt kurz vorher bei W an, W 8, 397 ff.

> avium fuit esca
> parvarum quandoque leo rex ante ferarum.

Es ist auffallend, dass H hier den *Bŭcifal* einsetzt, ist das auch Einfluss der Alexandreis vgl. W 9, 265 f. *nobilis ille procubuit Bucephal*? Oder ist einfach das Pferd gemeint vgl. die oben S. 127 angeführten Worte Hauréaus? Zu der Alexandreis-Stelle 8, 398 ist auch H 391 (2, 141) *rexque ferarum* zu vergleichen, wo doch

wohl nur der Hund gemeint sein kann; dagegen Erzpoet, Beichte 25, 1 *leo rex ferarum.*

H 641 f. (3, 141 f.)

> Non felix, qui non ubi crescat honore, set hic qui
> non ubi decrescat, quo neque possit, habet.

Diese rätselhaften Worte werden einigermassen beleuchtet durch W 9, 309 ff. (Porus an Alexander):

> Ne dixeris esse beatum,
> qui quo crescat habet, nisi quo decrescere possit
> non habeat.

M erwähnt die Stelle in der Vorrede nicht, aber es ist offensichtlich, dass sie falsch überliefert ist. Christensen hat versucht durch die Aenderung *Nam felix non, qui quo crescat honore* einen Sinn zu gewinnen, sachlich sicherlich richtig; er glaubt aber selbst nicht den echten Text gefunden zu haben und hofft auf Handschriften, aus denen er korrigiert werden könnte. Die neue Ausgabe zeigt, dass die Hoffnung wohl vergeblich ist. Auch mir ist es leider nicht gelungen, eine überzeugende Heilung zu finden. Merkwürdig ist, dass die Handschriften das *quo* der Vorlage in *ubi* ändern, aber es in *quo neque possit* beibehalten.

H 613 (3, 113) *Ecce, set id taceo* = W 10, 131.

H 785 (4, 35) *Demostena* = W 1, 277. Christensen 35, 2 macht darauf aufmerksam, dass der *tristis Demostenes* hier wenig passe und wohl eine Verwechselung mit Heracleitos vorliege, ebenso Bonaventura, Marigo im Index gibt kurz an *Demosthenes, orator.* Das ist keine Erklärung. — Mit der Alexandreis stimmt es auch, dass der Hirsch metonymisch als *Actaeon* bezeichnet wird H 391 (2, 141) vgl. W 3, 456, der Wolf als *Lycaon* H 623 (3, 123) vgl. W 2, 398.

H 284 (2, 34) *turpius ausa nefas* vgl. W 3, 364 *ausa nefas.* Allerdings schon Ovid, *Fast.* 3, 705 *nefas ausi.*

Dann ist auf W 2, 186 ff. hinzuweisen. Es ist gar nicht zu verkennen, dass die Schilderung des Auftretens der Fortuna (1) durch diesen Abschnitt ganz wesentlich beeinflusst ist, ohne dass immer wörtliche Uebereinstimmung nachzuweisen wäre, das hat auch Carlo Giordano, *Alexandreis*, 1917, 54 f. gesehen. Vor allem vgl.

(1) H. R. Patch, *The Goddess Fortuna in Mediaeval Literature*, Cambridge, 1927, habe ich noch nicht gesehen.

H 363 f. (2, 113)

Si tibi divitias digitis porrexero laxis,
laudibus extollor imperialis ego...

367 (2, 117)

Sed si forte meam retinentem clausero dextram,
.....mordeor.

Vgl. W 2, 193 ff.

dum bona confero, magnis
laudibus attollor, sed quando retraxero rebus
imperiosa manum, rea criminis arguor.

Beide Male lächelnd, H 343 (2, 93) *tunc ea subridens*, W 2, 188 *subridens ore sereno*, beide Male das Rad drehend, H 302 (2, 52) *celerem circinat ipsa rotam*, bei W 2, 186 *rotam volvendo*, allerdings hier *fatiscens*.

H 343 (2, 93)

o quanto pulvere noctis
humanae mentis lumina ceca latent!

W 2, 190

mens hominum quanta caligine fati
pressa jacet.

H 473 f. (2, 223)

Despicerer nimium, si starem semper eodem,
vel bona vel mala vel inter utrumque manens

W 2, 198 f.

si semper apud omnes una manerem
aut eadem, iam non merito Fortuna vocarer.

H 355 (2, 105)

Ast ego, quae dea sum, qua nulla potentior orbe.

W 10, 156

si dea sum, qua nulla potentior.

Ferner H 627 f. (3, 127)

Tamque duces claros, Itacum prolemque Philippi,
membra perobscuros littera prisca refert.

Zu *Itacus* vgl. W 8, 229, zu *prolem Philippi* vgl. W 8, 26 *exiguum corpus* und 8, 35 *regnat in obscuris praeclara potentia membris.* So ist H 628 (3, 128) wohl nicht zu drucken *membra perobscuros,* der Accusativ *membra* ist sehr auffallend (Matthaeus v. V., ed. Faral, S. 181 ' abusiones, quae tantum attendendae sunt, sed non extendendae '), sondern *membra per obscuros* = *per membra.*

H 259 (2, 9) *cum me blandifero respexerit alea vultu; alea* ist also das Schicksal. Dazu vgl. W 7, 75 *Quam vaga, quae versat humanos alea casus.* W 7, 282. 8, 453.

H 73 *nam facies habitum mentis studiumque fatetur.* M zitiert Ovid, *Fast.* 6, 19 *animum palore fatebar.* Ich möchte aber doch auch an W 1, 63 erinnern *o quam difficile est studium non prodere vultu,* wo Ovid, *Met.* 2, 447 zu Grunde liegt.

H 107 *ubi perfidior quadrangulus orbis habetur.* M schliesst sich S. 68 merkwürdigerweise dem Scholiasten an und erklärt *quadrangulus orbis, currus Phoebi;* Bonaventura S. 163 « un ango-« luccio di terra ». Das ist abzulehnen. 105 ff. werden die vier Himmelsrichtungen aufgeführt: 1. *gelida Sithia nimio vel solis in ortu,* das ist der Osten, die Erklärung *nimius* = *nimis propinquus* nach Horaz wird man wohl gelten lassen müssen. 2. *ubi soligeris concidit ardor equis* = Westen. 4. *quo perpetuum torrida zona calet* = Süden; demnach muss 3. *ubi perfidior quadrangulus orbis habetur* auf den Norden gehen; *quadrang. orbis* ist einfach der Erdkreis (wo der Erdkreis *perfidior* ist) wie W 1, 193 *servit ei quadrangulus orbis; quadrus, quadratus, quadrifidus, quadripertitus* in dem Sinne ja ganz gewöhnlich.

H 663 (3, 163) *sub paupertatis amictu* = W 4, 135.

H 552 (3, 52) *pauper et exul* = W 6, 546. Auch sonst nicht selten.

H 563 (3, 63)

> Quid facis inmunde, mundique inmunda quid optas?
> inmundus mundus quae tibi munda dabit?

Ob man hier W 7, 37 anführen soll *in stadio mundi non munda mente cucurri,* kann zweifelhaft sein, dies Wortspiel findet sich immer wieder.

H 41 f. (vgl. 2, 68)

> novercam
> sentio Fortunam, quae modo mater erat.

W 2, 179 f.

> Hactenus extiteras mater, quis te impulit illi
> velle novercari?

vgl. auch Alanus, *Planct.*, Wr. *Sat.* 473.

H 864 (4, 114) *his medicina favet* vgl. W 2, 212 *faveat medicina.*

Man sieht, in wie hohem Grade H sich in die Alexandreis eingelesen hatte. Für seine vermehrte Ausgabe bleibt dem Bearbeiter also die Aufgabe, dies Epos mit H zu vergleichen, denn sicherlich werden noch manche Beziehungen übersehen sein. Ich will ihm nicht vorgreifen und gehe zu einem anderen Punkte über, möchte aber doch nicht unterlassen, darauf hinzuweisen, dass H 651 (3, 151) *Macedum* fälschlich in *Macedon* geändert ist, es ist die in der Alexandreis übliche und schon aus den Anfangsworten *Gesta ducis Macetum* bekannte Form des Gen. Plur., wie die Glosse in V richtig angibt (abhängig von *tyrannus*). Natürlich wird man vermuten dürfen, dass H nicht nur die Alexandreis studiert hat, es ist zu untersuchen, ob sich auch Kenntnis der weiteren modernen Literatur nachweisen lässt. Dass er sich nicht auf die Alexandreis beschränkt hat, erkennt jeder, dem die lateinische Literatur jener Zeit etwas bekannt ist, auf den ersten Blick, auf Schritt und Tritt stösst man auf bekannte Phrasen wie *grana et paleae, genus et census, numquid,* auf gekünstelte Formen des Versbaues u. a. a. Wie weit lässt sich Näheres feststellen? Hat der Dichter z. B. auch andere Dichtungen Walters gekannt? Einen kleinen Versuch hier weiter zu kommen hat schon Christensen 173, 2 gemacht, er vermutet, dass H 25 f. *Nunc mea versa est in luctum cithara* auf Walters Gedicht Nr. 17 (1) *Versa est in luctum* (*Carm. Burana,* ed. Schmeller n. LXXXVI S. 49) zurückgehe. Das ist freilich höchst unsicher, denn die bekannte Hiobstelle (30, 31) ist ja immer wiederholt worden vgl. P. Lehmann, *Parodie,* 144 f., Strecker, *Zs. f. d. A.*, 64, 98, 1, ein Zusammenhang mit Walters Gedicht braucht also nicht vorzuliegen. M zitiert weder die Hiobstelle noch Walters Gedicht, die erstere konnte et schon bei Bonaventura erwähnt finden. — Ein zuverlässigerer Führer ist eine andere Stelle. H 63 ff.

> Desine. Quid mirum, si Davum vincat Achilles
> et si Tersitem conterat Hector equo?
> Nam quotiens miserum probus expugnare laborat,
> se misero similem nititur esse probus.

Damit vergleiche man Walters Gedicht n. 12 (1) *Baculare sacramentum* Str. 22 (bis jetzt nur unzulänglich gedruckt von Th. Wright, *Anecdota litteraria*, 40 ff.); ich gebe die Worte nach meinem Text

Nam quotiens reprobrum reprobo probus ore lacessit,
degenerat probitas probra loquente probo
................Tersites Hectora culpet.

Der *probus* vergibt sich etwas, stellt sich auf dieselbe Stufe wie der *reprobus, se misero similem nititur esse*, wenn er sich auf ein Wortgefecht mit dem andern einlässt. Dass Nachbildung vorliegt, ist kaum zweifelhaft; ich weise auch auf die merkwürdige Zusammenstellung von Tersites und Hector hin.

H 701 ff. (3, 201 ff.) *sacrum... venditur in... foro crisma sacrum* vgl. Walters Ged. 9 (Wright, Mapes S. 40; ich schreibe das Gedicht trotz mancher Bedenken Walter zu), Str. 5, 3 *sacrum vendunt crisma* und O 27 (*Die Gedichte Walters v. Ch.*, ed. K. Strecker I) Str. 7 *sanctum crisma datur venum.* — Wenn es dann H 704 (3, 204) weiter heisst: *venditur ipse deus*, so erinnert das eigentümlich an Ovid, *Fast.* 3, 759 *ridet et ipse deus.* — Liegt hier der Zusammenhang mit Gedichten Walters klar zu Tage, so werden wir wohl auch die Form *neronior* H 255 (2, 5) mit derselben Form bei Walter Ged. 16, 17, 4 (Müldener, *Die 10 Ged. Walters v. Ch.* VII Zeile 68) zusammenstellen dürfen und dies Zusammentreffen nicht dem Zufall zuschreiben. — In demselben Gedicht findet sich noch ein Anklang: H 43

Sum miser et miseri nullus miserans miseretur

vgl. Müldener Zeile 45 *miserans misereor miseros Hebraeos* (so wird die richtige Ueberlieferung sein). Freilich kann hier auch Zufall vorliegen, dies Spielen mit den Ableitungen von *miser* ist damals ausserordentlich beliebt.

Sollte sich Heinrichs Belesenheit auf Walter v. Ch. beschränkt haben? Die Leser werden vermutlich überrascht sein, wenn ich mitteile, dass die Ausführungen Heinrichs über die *prosperitas* zu Anfang des Gedichtes — das Wort kommt dort sechsmal vor — durch den Anfang der Alda (*Guilelmi Blesensis Aldae comoedia*, ed. C. Lohmeyer, 1892) beeinflusst sind; dort steht *prosperitas* ebenfalls sechsmal. Die Sache ist zweifellos:

(1) Meine Ausgabe der Lieder Walters von Chatillon II. ist im Druck, ich zitiere die Nummer, die die Gedichte bei mir haben.

H 29 f.

> O felix, qui non est usus prosperitate,
> nam venit ex sola prosperitate dolor.

Alda 47 f.

> Prosperitas igitur est prosperitate carere,
> nam venit ex sola prosperitate dolor.

Dass dem Dichter Vers 47 der Alda im Ohr klang, zeigt H 89 *prosperitate carenti*, H 124 *prosperitate caret*. Lohmeyer S. 35 hat auf diesen Zusammenhang schon aufmerksam gemacht; wenn er aber fortfährt, « ubi et alias imitationes invenies », so kann ich nicht beistimmen, ich finde nur noch H 78 *iratos animos in mea fata trahunt* vgl. Alda 30 *iuratos queritur in sua damna deos*, wo neben *iuratos* auch *iratos* überliefert ist.

Die Kenntnis eines weiteren Gedichtes beweist H 656 (3, 156) und 676 (3, 176)

> Paupertate nichil tutius esse potest.

Dieser Vers kehrt wörtlich wieder in der *Vita monachorum*, die beginnt: *Quid deceat monachum vel qualis debeat esse* bei Wr. *Sat.* 2, 182. Ebenso vergleiche man:

H 457 (2, 207)

> Non presigne genus nec clarum nomen avorum (*v. l.* avitum),
> sed probitas vera nobilitate viget

und Wr. *Sat.* 2, 185

> Quid tibi nobilitas et clarum nomen avorum,
> si vitiis servus factus es ipse tuis.

Das Gedicht hat noch weitere gedankliche Berührungen mit H, wörtliche Uebereinstimmung fand ich sonst nicht. Wright schreibt es Alexander Neckam zu, man könnte demnach zweifelhaft sein, ob H aus Alexander N. entlehnt hat oder umgekehrt, in dem letzteren Falle wäre es die älteste Spur vom Fortleben der Elegie Heinrichs — dass beide den Vers aus einer gemeinsamen Quelle haben, scheint mir nicht wahrscheinlich, jedenfalls kenne ich sie nicht —, wenn die Zuweisung der Vita m. an Alexander N. irgendwie begründet wäre, aber dieser Einfall Wrights ist ganz haltlos, wie Hauréau, *Not. et Ext.* 1, 79 mit vollem Recht ausführt; er selbst schreibt sie Roger v. Caen, Mönch v. Bec, zu, ohne viel

Gewicht auf diese Vermutung zu legen. H ist also auch hier der Nehmende.

Weiter. H 437 f. (2, 137 f.)

si quis derisor, et ipse
derisus turbis omnibus esse solet.....

H 441

Si qui derident alios, ridentur et ipsi.

Das erinnert stark an Gottfrid v. Winchester, Wr. *Sat.* 2, 105 n. XII

Deridens alios non inderisus abibis.

Wichtig ist dann Heinrichs Verhältnis zu Matthaeus v. Vendome. Monteverdi a. a. O. 638 f. bemerkt treffend, dass dieser Heinrichs Lehrmeister im Stil gewesen sei. H 999 f. (4, 249)

Sum passus gravia, graviora, gravissima, quarto
passio, si velit ars, possit inesse gradu,

vgl. H 269 (2, 19), 453 (2, 203). Dies Spielen mit den Komparationsformen ist ja in jener Zeit sehr üblich, H konnte es auch z. B. bei Walter v. Ch., Ged. 4, 3, 2 (Müldener I, 3, 2) finden. Aber hier scheint doch geradezu Nachahmung der von Monteverdi angeführten Stelle der Ars versificatoria des Matth. vorzuliegen, Faral a. a. O. S. 122, 49 f.

Est bonus, est melior, est optimus, et bonitatem,
si licet, in quarto quaerit habere gradu.

Ganz ähnlich auch Walter v. Ch. 15, 14, 4 (Müldener S. 36, 60) *vel gradus sunt quatuor comparationis*. Die Beweise dafür, dass H die Werke des Matth. kennt, lassen sich vermehren. H 913 (4, 163)

Nam mora denigrat donum meritumque minorat,
sed cita grandificat munera parva manus.

Damit vergleiche man Matth., Tobias ed. Müldener 775 f.

Denigrat meritum dantis mora: set data raptim
munera plus laudis plusque favoris habent.

Der Zusammenhang ist ohne weiteres klar. Freilich muss man hier ein Fragezeichen setzen, Matth. hat die Verse nicht erfunden, sondern wörtlich übernommen, sie sind schon von Joh. v. Salisbury,

Polikratikus 3 Kap. 11 zitiert (ed. Webb I S. 207), waren also wohl verbreitet; vgl. auch Migne, *Patrol.* 171, 1377 C. *Roman. Forsch.* 26, 170, 32. Albert v. Stade, Troilus 1, 421. Doch wird man annehmen dürfen, dass H sie aus dem Tobias hat, denn es finden sich noch weitere Berührungen mit diesem. H 70

est mihi vita mori.

H 331 (2, 81)

Morte nocere putas? foret hec mihi vita salubris

vgl. Tob. 387

Et mihi vita mori, mors vivere: mors mihi vita | dulcior est. .

Allerdings ist ja der Gedanke ganz gewöhnlich und kehrt häufig wieder.

H 181, auch 529 (3, 29) *nocte gemo, gemino gemitus* vgl. Tob. 349 *Tobias geminat gemitus*. Ähnlich 1062. 2024.

H 153 *ut fornax aurum... probat* vgl. Tob. 65 f., 277, doch ist hier wohl die Vulgata unmittelbar die Quelle vgl. oben S. 125.

H 305 (2, 55) *Nonne meo mundi clauduntur regna pugillo?* Tob. 733 f. *propria claudens omnia pugillo*, aber vgl. oben S. 125 f.

H 319 *ubera... verbera*, Tob. 1033 derselbe Gegensatz; ebenso auch Étienne de Tournai ed. Desilve S. 105 LXXXIX.

Zu H 5 *crebraque fabula vulgi* zitiert M Horaz und Ovid. Den Versschluss *fit fabula vulgi* fand ich bei Matth., Münch. S. B. 1872, 575, 85.

H 732 (3, 333) *Migrat in exilium virtus vitiumque triumphat.* Matth., *Ars versif.* S. 126, 40 *virtus migrat in exilium, deperit aegra fides* vgl. S. 114, 18. 116, 27. Münch. S. B. 1872, 574, 69. J. Werner, *Beitr.* S. 78 Nr. 167. S. 137 Nr. 351.

Ich habe gezeigt, dass H völlig der Mode der Zeit folgt, die führenden Schriftsteller kennt und sich ihrem Einfluss hingibt. Sicherlich ist ihm auch Alanus nicht fremd geblieben, doch fand ich bei gelegentlichem Suchen keine ganz durchschlagenden Beweise. (Monteverdis Vermutung, dass auch Hildebert, *De exilio suo* und der Architrenius in Frage kommen, bestätigt sich wohl nicht). Diese Sachlage wird bei der Erklärung im Auge behalten werden müssen, es ist prinzipiell falsch, dass M in seinem Index sich nur auf die klassischen Autoren beschränkt. Die Stellen sind zahlreich, wo man den Einfluss der modernen Literatur erkennt,

ohne dass immer eine bestimmte Vorlage nachgewiesen werden könnte. Ich führe zum Schluss noch einige Beispiele dafür an:

H 583 f. (3, 83)

> Quod loquor et moneo, quod semino, suscipit ipsa,
> quae male multiplicat semen, arena, suum.

M zitiert dazu Is. 10, 22, doch ist das ganz verfehlt, man darf die Verse einfach als Umschreibung der Phrase *litus aro* bezeichnen. Diese stammt aus Ovid, *Ex p.* 4, 2, 16, vgl. auch *Trist.* 5, 4, 48. 5, 6, 43. *Her.* 5, 115 f. und ist, gern verbunden mit *laterem lavare, aera verberare* u. ä. zu einer ausserordentlichen Beliebtheit gelangt. Ich führe nur ein paar Stellen an: Tob. 1479 f. Migne 171, 1311 B. 1454 C. Primas ed. W. Meyer 92, 122. 126. *Die Arundelsammlung* ed. W. Meyer 12, 13. Galfridus de V. s., *Poetr. n.* ed. Faral S. 226, 943. Eberhardus, *Laborintus*, ed. Faral, 349, 382 f. u. a. a.

Ebenso steht es H 155 *unica Phenix.* M verweist im Index S. 73 auf Lactanz *de ave phenice* 31. Dort steht ja die Phrase *unica Phenix*, aber dies Gedicht ist sonst nicht von H. herangezogen, und es dürfte zweifelhaft sein, ob er es gekannt hat, so ist es wahrscheinlicher, dass vielmehr Ovid, *Am.* 2, 6, 54 anzuführen ist *Vivax Phoenix unica semper avis.* Aus dieser Amoresstelle auch Walter v. Ch., *Alex.* 1, 416 f. *una semper avis phoenix*; vgl. auch Wright, Mapes 121, 486. Hildebert *de nummo* 550. *Carm. Burana* 33, 4, 3 u. a. a.

H 138 *ventris ad ingluviem.* M notiert im Index s. v. *ingluvies* Horaz, *Sat.* 1, 2, 7 (gemeint ist 1, 2, 8; übrigens ist das Lemma falsch eingeordnet). Das ist irreführend, die Horazstelle ist hier zu streichen. *ventris ingluvies*, wohl aus Gregor, Moral. 33, 65 stammend, ist eine im Mittelalter sehr verbreitete Phrase vgl. *Poetae lat. aevi Carolini* 1, 321, II. Migne 207, 48 A. 260 C. 262 B. Wright, Mapes 165, 24, 1. *Apokalypse des Golias* ed. K. Strecker 99, 4 u. a. a.

Auf H 255 *neronior* = Walter v. Ch. 16, 17, 4 wurde schon hingewiesen. H 163 *si Codrus foret hic, essem nunc codrior illo*: vgl. *Fas et nefas ambulant*, CB II, 5 *Codro codrior.* Wird jemand glauben wollen, dass dies Zufall ist? Ich halte es für wenig wahrscheinlich, wo wir doch gesehen haben, wie skrupellos H entlehnt. Das ist für die Datierung des Gedichtes *Fas et nefas* nicht unwichtig. Eine selbständige Weiterbildung kann es sein, wenn H dann 587 (3, 87) *platonior*, 503 (3, 3) *salomonior Salomone* wagt. Letzteres auch in *Suscitavit dominus* Anz. f. K. d. d. V. 15, 165 Str. 16.

Parallelen dazu vgl. *ganimedior Ganimede* J. Werner, *Beitr.* S. 26 n. 61. *saxior saxo, ferrior ferro, vulpior vulpe* Gaufridus, *documentum* ed. Faral 311, Eberhardus, *Laborintus* S. 348 v. 347 f. u. a. a., z. B. in den Lamentationen des Matheolus.

Auch mit seinen kühnen Verbalbildungen, 21 *neronizare*, 188 *urticare*, 270 (2, 20) *protheare*, 505 (3, 5) *helenare*, 511 (3, 11) *philomenare* steht H nicht selbständig und als Erfinder da; *ganimedare* « zum Ganymedes machen » braucht Walter v. Ch. Gedicht 16, 13, 3 (Müldener Nr. VII Zeile 51), *protheare* ist bei Alanus ganz besonders beliebt. Auch H 21 *neronizare* vgl. *in Vix nodosum valeo*, Leyser S. 1097, 137. H 511 (3, 11) *philomenare* vgl. *Planctus* ed. Wr. *Sat.* 2, 513. Solche Bildungen wurden dann sehr gewöhnlich, *pilatare, diogenizare, tiresiare* u. a. a. An Alanus erinnert auch H 674 (3, 174) *loculus satur* vgl. *Vix nodosum*, Leyser 1096, 106 *ad vomitum venter bursae satur*. Dazu aber auch Alexandreis 3, 221 *satur est aurumque vomit summo tenus ore sacculus*. Weshalb M S. 66 s. v. *loculus* (die Stelle ist offenbar nicht in Ordnung) das bekannte Wort aus dem Catholicon erklären zu müssen glaubt, weiss ich nicht. — H 725 (3, 225) *ardor habendi* vgl. Alanus, Pl. S. 491. — H 283 (2, 33) *Croesum facis Codrum*: auch diese Gegenüberstellung kehrt häufig wieder vgl. Bernhardus Silvester, bei Faral, a. a. O. S. 174 § 28. Matth. v. V., Münch. Sb. 1872, 630, 51 ff. Wright, Mapes 241, 135. Architrenius, Wr., Sat. 1 S. 277. Alanus, Wr. Sat. 2, 401. Ebenso H 953 (4, 203) *rigidus Cato*: ausser den von C. Weyman, *Beitr. z. Gesch. d. Christl. - Lat. Poesie*, 1926, 227 notierten Stellen vgl. noch Maximian 1, 49. Wright, *Sat.* 2, 215. 220. Baldericus Burgul. ed. Abrahams S. 345, 29. Alanus. *Ars praed.* Kap. 24. Migne 210, 160 B. Zs. f. d. A. 61, 1924, 37. Faral a. a. O. S. 118 § 38. 125, 62. — H 700 (3, 200) *infirmat cetera membra caput*. Dazu führt M nichts an, obwohl es eine immer wiederholte Sentenz ist. Ich verzichte der Kürze halber darauf Stellen anzugeben, ebenso zu H 741 (3, 241) *factorem factura despicit*, H 126 *homo vel humus*. H 605 *granum* und *palea*, *rosa* und *saliunca*, *mel* und *fel*.

H 521 f. (3, 21 f)

> Si foret hic Ypocras et tota medela Salerni,
> morbida vel non — vix mens tua sana foret.

Diesen merkwürdigen, unverständlichen Text gibt M aus 3 Hss., während seine anderen bieten *morbida non vel vix mens tua s. f.* d. h. *morbida mens tua non vel vix s. f.* Mir scheint auch hier eine

verbreitete Wendung vorzuliegen, vgl. *Carm. Bur.* 36, 30, 2 *non aut vix*, die freilich häufiger in umgekehrter Reihenfolge erscheint, *vix vel non*, gewöhnlicher *vix vel nunquam* vgl. Walters Ged. *Baculare* (s. oben S. 133) 13, 6 Gillebert ed. Tross S. 12. 28. Migne 171, 1444 C. Migne 207, 134, A. Nigellus Wireker ed. Wright S. 62. 65.

H 514 (3, 14) ist richtig *mis* statt *ius* der Ausgaben geschrieben. Im Index wird ja mit Recht auf Priszian verwiesen, aber es hätte bemerkt werden sollen, dass die obsolete Form nicht direkt aus diesem entnommen ist, vielmehr im Mittelalter gern verwendet wird vgl. Poetae lat. 4, 194, 471. 707, 26, 1. 708, 34, 1. *Hrotsvithae Opera* ed. Paul de Winterfeld S. 520. A. h. 21 S. 193 XI 73. *Speculum*, 1, 105. Heinrich v. Avranches ed. Hilka, Degering-Festschrift 1926, 123 Vers 104. 130. 810. 1271.

So etwa stelle ich mir die editio auctior et emendatior vor. Es war nicht meine Absicht, den Stoff zu erschöpfen, sondern ich habe gebracht, was mir am Wege lag. Weiteres Studium wird sicherlich noch manche Ergänzung liefern. So führte mich der Zufall, als ich diese kleine Arbeit schon abgeschlossen hatte, auf das Gedicht *Divitiis, ortu, specie, virtute, triumphis*, Migne, 171, 1447, und ich entdeckte auch hier Berührungen: H 407 f. (2, 157 f.)

> Tu levis et leva, tu preceps, tu furiosa,
> tu ratione carens nescis habere modum.

vgl. Migne 171, 1449 D

> Hic amor ut preceps, ut cecus, ut impetuosus,
> ut ratione carens nescit habere modum.

So wird man auch H 666 (3, 166) *fere nil*: *nichil absque fere* mit Migne 1447 D *sic fuit absque fere plus ferus ille feris* zusammenstellen dürfen. Vgl. auch *Viribus arte minis*, Migne 171, 1451 B *nihil absque fere*. Zu *absque fere* vgl. Eberhard, *Laborintus* 355 f. Der Versschluss *fata trahunt* findet sich H 78 und Migne 171, 1449 D.

Auch der Frage müsste nachgegangen werden, ob und wie das verbreitete Gedicht auf Spätere gewirkt hat. In der Comoedia elegiaca ‘De uxore Cerdonis’ eines Italieners Jacob des 13. Jhs. (Haskins im *Speculum* 3, 1928, 147 vermutet Iacobus v. Benevent), die soeben H. Niewöhner Zs. für deutsches Altert. 65, 1928, 65 ff. veröffentlicht hat, steht 228 *qui super astra sedet*, wörtlich wie H 296. Die Phrase klingt, als ob sie verbreitet wäre, doch habe

ich keine weitere Stelle gefunden. Ebenso steht es mit De ux. 79 *sit maledicta dies, tibi qua* vgl. H 239 *sit maledicta dies, in qua.* Ueberhaupt klingen die Klagen des verzweifelten Sacerdos stark an Henricus an, zB. 193 *vita mihi mors est et mors erit impia vita* vgl. die oben schon angezogenen Stellen H 70. 332. Der Versschluss V. 90 *que reticenda vides* klingt an H 398 an, wo die Drucke *reticenda vide* geben, M aus seinen Hss. *recitanda vide.*

Für die neue Ausgabe möchte ich noch den Wunsch äussern, dass durch Verwendung von Anführungszeichen die Lektüre erleichtert wird. Es ist für den Herausgeber eine kleine Mühe, dem Leser würde eine solche Hülfe sehr willkommen sein. Man stelle nebeneinander H 166

Si foret hoc verum pauper ubique iacet

und

Si foret hoc verum ' pauper ubique iacet '.

Was ist leichter und schneller zu verstehen? Der Leser würde ausserdem sofort darauf aufmerksam, dass das Wort des Ovid zu dem Zitatenschatz des Mittelalters gehört.

K. Strecker.

Les débuts de l'Université de Paris.

Voici quarante ans que le P. Denifle, avec le concours de M. Émile Chatelain, a mis à notre portée les documents essentiels sur l'histoire de l'Université de Paris au XIIIe siècle (1); mais il en avait lui-même tiré déjà un si bon parti (2) au temps où il en formait le recueil que depuis lors les historiens (3) se sont, en général, borné à accepter telles quelles ou à peu près ses conclusions. Elles ne sont cependant pas toutes d'une égale solidité, et il arrive que sur des points essentiels des réserves s'imposent. Tel est le cas, si nous ne nous trompons, de ses affirmations touchant l'époque où les maîtres et les écoliers du *Studium Parisiense* auraient achevé de s'organiser, sous le titre d'« Université », en un corps régulièrement constitué, reconnu des pouvoirs publics et jouissant d'un statut légal.

***

A en croire le P. Denifle, dont l'opinion ne semble pas avoir été sérieusement contestée, le fait était acquis au plus tard en 1208 ou 1209, puisqu'à cette date, affirme-t-il, le pape Innocent III

(1) *Chartularium Universitatis Parisiensis... ex diversis bibliothecis tabulariisque collegit...* Henricus Denifle, O. P., auxiliante Aemilio Chatelain, t. I: 1200-1286, Paris, 1889, in-4°.

(2) H. Denifle, *Die Universitäten des Mittelalters bis 1400*, t. I, seul paru, Berlin, 1885, in-8°; du même, introduction au recueil cité à la note précédente (1889).

(3) Citons seulement Achille Luchaire, *L'Université de Paris sous Philippe-Auguste*, Paris, 1899, in-8°, opuscule reproduit dans l'ouvrage du même auteur, *La société française au temps de Philippe-Auguste*, Paris, 1909, in-8°, chap. III: *L'étudiant* (pp. 67-110), et le grand ouvrage de Hastings Rashdall, *The Universities of Europe in the Middle Ages*, t. I, Oxford, 1895, in-8°, chap. V: *Paris*, pp. 271 et suiv. Bien que beaucoup plus nuancées, les conclusions de Rashdall, ne sont pas, sur le point qui nous occupe, très différentes de celles du P. Denifle, et l'historien anglais a commis quelques confusions nouvelles dont nous croyons préférable ne pas embarrasser la discussion. Disons seulement que les textes qu'il cite (p. 293 et 300) pour établir l'existence d'une corporation des professeurs de l'Université dès 1170 environ et de statuts de cette corporation avant 1200 sont loin d'avoir la portée qu'il leur attribue. Nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir dans une prochaine étude.

ordonnait la réintégration dans les cadres de l'« Université » de Paris d'un certain « maître G. » qui en avait été exclu pour refus d'obéissance aux règlements (1). Mais le document pontifical — d'ailleurs dépourvu de date — est-il aussi précis et catégorique que le P. Denifle le dit?

A y regarder de plus près, on s'aperçoit que la lettre d'Innocent III est adressée, non à l'« Université de Paris », mais à « tous les docteurs (*universis doctoribus*) en théologie, en décret et en arts libéraux demeurant à Paris »; qu'à entendre le pape, maître G. a été non pas exclu de l'« Université de Paris », mais, si nous comprenons bien le texte, qui manque ici de clarté, rayé de l'association des professeurs et privé des avantages qu'il en pouvait tirer pour l'exercice de son métier (*beneficio societatis eorum in magistralibus privatus*). Le mot *Universitas* n'est employé dans l'acte qu'en passant et dans son sens courant: maître G. a refusé d'obéir aux injonctions de l'ensemble de ses collègues (*universitati magistrorum*); le pape leur prescrit à tous (*universis, universitati vestre*) d'accepter ses excuses. Comment conclure de là que l'Université de Paris, au sens strict du mot, est dès ce moment chose faite?

Au mois d'août 1213, au terme d'un long conflit entre le chancelier de l'Église de Paris et les maîtres de la capitale, un accord intervient. Il est consigné dans plusieurs actes officiels (2). Or aucun d'eux ne fait mention de l'Université de Paris, mais seulement des « maîtres et écoliers parisiens ». Deux ans après, le légat pontifical Robert de Courçon promulgue une ordonnance, restée fameuse, sur l'organisation de l'enseignement à Paris (3): le mot Université, qu'on attendrait, n'est pas prononcé une seule fois. Vers le même temps, Innocent III autorise, sur leur demande, les « écoliers parisiens » à plaider, au nom de l'ensemble d'entre eux (*universitas*), par ministère de « procureur » (4): le pape fait observer lui-même que cela va de soi, en vertu du droit commun applicable à toute collectivité. Rien ne donne à penser que le mot *universitas* soit ici détourné de son sens normal, celui dont portent témoignage — pour ne pas chercher plus loin — quantité d'autres actes insérés dans le recueil du P. Denifle et de M. Chatelain, par exemple

(1) *Chartularium Universitatis Parisiensis*, t. I, p. 67, nº 8.
(2) *Ibid.*, pp. 75-77, nos 16, 17 et 18.
(3) *Ibid.*, p. 78, nº 20.
(4) *Ibid.*, p. 82, nº 24.

un acte du mois de novembre 1213 adressé par l'évêque de Troyes « à tous ceux qui ces lettres verront » (1) et qui débute par la formule classique: *Noverit universitas vestra*...

***

Les documents des premières années du pontificat d'Honorius III donneraient matière à des observations analogues. N'en retenons qu'un (2), la bulle du 11 mai 1219 par laquelle Honorius casse la sentence d'excommunication lancée par le chancelier de l'Église de Paris contre les maîtres ès arts de son ressort et leurs élèves, qui, ayant interjeté appel en la cour de Rome, s'étaient cotisés pour y envoyer un mandataire (*nuntius*). Le P. Denifle imprime avec une majuscule le mot *universitas* dans l'« attendu » suivant: *Porro cum ad prosecutionem appellationis predicte foret nuntius ad sedem apostolicam destinandus et sine collecta universitas non haberet expensas*... Voilà, pense-t-il, une preuve éclatante de la reconnaissance légale de l'Université parisienne. Or que dit le rédacteur du document? Que, sans collecte, un groupe (*universitas*) est hors d'état de faire face aux dépenses qu'il engage; et, de cette observation, nous ne tirerons pas d'autre conclusion que celle-ci: les maîtres et les écoliers parisiens, à cette date de 1219, n'ont encore ni caisse commune ni budget; ils ne peuvent subvenir aux frais d'un procès qu'en faisant entre eux une collecte exceptionnelle.

Il est de fait pourtant qu'à cette date l'Université prend corps peu à peu. Un acte de 1221 ou du début de 1222 porte abandon à l'ordre des frères Prêcheurs des droits que possédait sur la chapelle Saint-Jacques la collectivité — qui s'intitule *universitas* — des maîtres et des écoliers parisiens (3). Ceux-ci sont donc désormais en mesure d'intervenir juridiquement comme personne morale; ils ont des biens communs, en disposent en vertu de décisions communes et reçoivent en échange de ce qu'ils cèdent des avantages spirituels ou matériels au bénéfice du groupe tout entier. Le progrès est considérable. Et néanmoins une surprise nous est réservée: dans ce document où s'affirme enfin avec netteté l'*universitas magistrorum et scolarium Parisiensium* les seuls signes

(1) *Ibid.*, p. 77, nº 18.
(2) *Ibid.*, p. 88, nº 31.
(3) *Ibid.*, p. 99, nº 42: « ...Nos universitas magistrorum et scolarium Parisiensium... ».

de validation annoncés (1), les seuls aussi dont on retrouve des fragments au bas du parchemin original, ce sont les trois sceaux de trois des maîtres en théologie enseignant à Paris. Voilà un détail qui en dit long.

Une pièce, de quelques semaines ou tout au plus de quelques mois antérieure, nous fournit la clé du mystère. D'une bulle du pape Honorius III (2), en date du 2 avril 1221, il ressort que « les maîtres et les écoliers de Paris » (Honorius ne reprend pas à son compte l'expression *universitas magistrorum et scolarium*) avaient très peu de temps auparavant fait fabriquer sans autorisation un sceau au nom de leur collectivité, *nomine universitatis magistrorum et scolarium*. Le pape en avait ordonné la destruction et avait sévèrement rappelé les universitaires parisiens au respect de leurs supérieurs ecclésiastiques.

***

La recommandation n'était pas superflue, car les maîtres et leurs disciples se trouvaient alors en état de révolte ouverte contre le chancelier et l'évêque. Aux foudres épiscopales ils avaient répondu par la grève scolaire (3) et un renforcement de leur union. La bulle d'Honorius que nous venons de citer fait allusion aux statuts (*constitutiones*) que les rebelles s'étaient donnés à eux-mêmes (4), aux amendes qu'ils s'infligeaient mutuellement en cas d'infraction à des règlements que l'évêque de Paris appelait des « complots » (*conspirationes*). En vain il les dénonçait depuis 1219 (5); Rome, pour sa part, cherchait un terrain d'entente. Mais le fait qu'en 1221 Honorius III hésitait à donner raison aux maîtres et aux écoliers indique assez que l'existence même d'une Université au sens plein du mot était encore en cause.

(1) *Ibid.*, p. 100: « In cujus rei perpetuam firmitatem presentem paginam sigillis magi- « strorum theologie fecimus roborari ».

(2) *Ibid.*, p. 98, n° 41.

(3) Continuateur de Guillaume le Breton, dans les *Oeuvres de Rigord et de Guillaume le Breton*, publ. par H. F. Delaborde pour la Société de l'histoire de France, t. I, p. 330: « Eodem anno, Altissiodorensis episcopus transfertur ad cathedram Parisiensis ecclesie, « odiosus Philippo regi et universitati scholar[i]um, cujus improbitate actum est ut omnes « magistri theologie et aliarum facultatum qui Parisiis docebant suspenderent a legendo « a media Quadragesima usque ad medium augusti ».

(4) *Chartul. Universit. Paris.*, t. I, p. 98, n° 41: « ...constitutiones quasdam, que colli- « gationes seu etiam conspirationes possunt merito appellari ».

(5) *Ibid.*, pp. 87-90, nos 30 et 31.

Par une bulle du mois de mai 1222, le pape évoqua toute l'affaire devant son tribunal (1) et, aux termes dont il use, aux concessions qu'il fait tant aux maîtres qu'aux écoliers, il est tout de suite visible que, dans son esprit, la balance penche maintenant d'une façon nette du côté de ceux en qui l'évêque s'obstine à ne voir qu'une clique de rebelles et d'usurpateurs. Tout en s'abstenant encore, jusqu'à plus ample informé, de condamner catégoriquement la thèse de l'évêque, dont il a vainement attendu les justifications, il laisse entendre assez clairement que l'Université est pour lui chose faite. A deux reprises, à l'imitation des intéressés eux-mêmes (2), il se sert maintenant de l'expression *universitas magistrorum et scolarium* pour désigner le groupement que l'évêque dénonce comme illégal et attentatoire à ses prérogatives. C'est déjà presque une reconnaissance officielle.

***

A partir de ce moment la situation se précise, quoi qu'il ne faille pas s'attendre à de brusques changements. Au cours des incidents tumultueux et dramatiques (3) dont Paris est le théâtre en 1225, le corps universitaire s'affermit dans son attitude. Le 27 mars 1229 un acte (4) est promulgué au nom des vingt-et-un « proviseurs » élus par l'Université (*Nos, dati provisores ab Universitate*), annonçant une grève scolaire de six années si avant le 15 mai satisfaction n'a pas été donnée à l'« université des maîtres et des écoliers » (*universitati magistrorum et scolarium*), victime des violences du prévôt de Paris. Et, comme le gouvernement royal a refusé de capituler devant cette sommation, comme l'évêque a plutôt envenimé qu'apaisé le différend, comme enfin maîtres et étudiants, mettant leur menace à exécution, ont quitté Paris, d'où, comme disent les lettres pontificales (5), s'est détourné « le fleuve de Sapience », le Souverain Pontife se décide, au printemps 1231, à trancher dans le vif. Par la bulle *Parens scientiarum* (6),

(1) *Ibid.*, p. 102, n° 45.
(2) Voir leur charte déjà citée (*ibid.*, p. 99, n° 42) pour les frères Prêcheurs.
(3) Ils sont résumés dans Ch. Petit-Dutaillis, *Étude sur la vie et le règne de Louis VIII*, Paris, 1894, in-8°, fasc. 101 de la *Bibliothèque de l'École des hautes études, sciences historiques et philologiques*, p. 289.
(4) *Chartul. Univers. Paris.*, t. I, p. 118, n° 62.
(5) *Ibid.*, pp. 125-129, nos 69, 70 et 71.
(6) *Ibid.*, p. 136, n° 79.

Grégoire IX édicte les règles auxquelles, dans leurs rapports mutuels, devront se conformer désormais l'« Université » (*Universitas*) — il n'hésite plus à employer le mot — et l'évêque ou le chancelier du chapitre Notre-Dame. Le soupçon que l'« Université » puisse être à un degré quelconque une simple ligue de rebelles n'effleure même plus l'esprit du chef de l'Église: il parle d'elle, d'un bout à l'autre de l'acte, comme d'un pouvoir légalement constitué, dont il ne reste qu'à préciser dans le détail les statuts.

Ce ne sera qu'en 1246 que l'Université de Paris se verra reconnaître par le pape (1) le droit d'avoir un sceau à elle; mais on peut dire que dès 1231 elle a définitivement gain de cause à Rome et que son existence autonome est assurée.

***

Ainsi donc, à lire les textes tout uniment, il apparaît, si nous ne faisons pas erreur, que l'Université de Paris s'est dégagée d'un mouvement moins rapide qu'on n'a coutume de le dire de la masse inorganique du *Studium Parisiense*, tel qu'il était issu lui-même, après bien des transformations, de la vieille école capitulaire de la Cité. Le P. Denifle n'a pas marqué, à notre sens, une distinction suffisante entre la volonté des maîtres et des étudiants parisiens de s'affirmer comme un corps indépendant et la reconnaissance officielle de ce fait par l'autorité supérieure. Nous n'avons eu la prétention, en ces quelques pages, ni de tout rectifier ni de tout expliquer; bien des points demeurent encore obscurs à nos yeux, et nos conclusions mêmes soulèveront peut-être, à leur tour, des critiques. S'il s'en produit, nous nous en consolerons aisément à la pensée qu'elles auront sans doute pour résultat d'amener les historiens à reprendre sur de nouveaux frais l'examen du problème plus général de la formation des Universités médiévales. Même après les livres fondamentaux du P. Denifle et de H. Rashdall, la question mérite de rester à l'ordre du jour de nos études. Notre objet principal était de le rappeler.

LOUIS HALPHEN.

(1) *Ibid.*, p. 194, n° 165.

I "Lais„ del romanzo in prosa di Tristano.

Nel *Tristan* di Thomas e nel poema di Goffredo di Strasburgo sono ricordati i « Lais » seguenti: *Lai Tristan, Lai Guirun, Lai Graelent, Lai de la curtoise Tisbe, Lai Didon*, dei quali ha parlato, or sono alcuni anni, Ezio Levi (1). Anche la compilazione in prosa di Tristano cita (e riferisce talvolta integralmente) alcuni componimenti, detti « Lais », non posteriori al sec. XIII, anzi scritti probabilmente dall'autore o da uno degli autori di quella compilazione. Nella quale, inoltre, non è impossibile compaia, messo in prosa, un « lai » molto più antico, detto della *Franchise Tristan*, in cui si doveva raccontare l'uccisione di Nabon per mano di Tristano (2). Il passo più importante del romanzo prosastico, per ciò che concerne i « lais » della seconda maniera (da non confondersi coi « lais » primitivi ricordati nei poemi) è quello dell'episodio della damigella di Palamede. Questi, desideroso di raggiungere Tristano, invia a cercarlo una gentile messaggera: una giovinetta, che sa egregiamente arpeggiare e che non trova altro modo di consolare l'infelice che sonando « une harpe qui jadis avoit esté Tristan ». Riproduco il testo del ms. Regina 727 della Vaticana (membr. sec. XIV):

(c. 191[a]).

Elle s'assiet tres devant lui et prent la harpe maintenant et la coumence a atremper au plus doucement que elle set. Tout maintenant que Tristans entent le son de la harpe il laisse son duel et commence a regarder la damoiselle qui harpoit: si dit: « Damoiselle, se Diex vous doint bonne aventure, « dites un lai ». « Sire, fait elle, volentiers, se Diex m'aist. Or sachies tout « certainnement que se vous pour lais vous devez reconforter que tost vous

(1) *I lais brettoni e la leggenda di Tristano*, estr. dagli *Studi romanzi*, XIV (1918).
(2) Loeseth, *Le roman de Tristan* (*Bibl. de l'Éc. des H.-Études*, n° 82), 1891, § 63.

« reconforterez, car ie cuit bien que nus ne feist onques encore lai que ie ne « sache ». « Or conmencies, fait il, si verrai se vous savez aucuns des lais que « ie fis iadis ». « Certes, fait elle, ie ne croi que vous onques encore feissiez que « trois lais et ces trois sai ie bien ». « En non Dieu, fait Tristan, vous dites « verité: ie ne fis onques que trois lais: voirement or les sonnez, si orrai « conment vous les savez ». Et elle coumence tout maintenant l'un des lais: Et celui avoit il fait dedens la nacelle quant il se fist [mist] metre en mer por ce qu'il ne pooit garir en Cornuaille. L'autre avoit il fait dedens le Morois quant Yseus i demora tant avec lui. L'autre avoit il fait en la mer a celui point que il connut premierement Yseu pour le boivre amoureus. Le premier lai avoit il apelé le Lai de plour: le second avoit il apelé le Boire pesant: et le tiers le Lai de deduit d'amours.

Sono dunque tre i « lais » di Tristano qui ricordati:

1º *Lai de plour.*

2º *Boivre amoureux*, o, come dice il nostro ms., *Boire pesant* (altri codd.: *plesant, besant*), riferito interamente nella seconda parte del romanzo. Comincia: *La ou je fui dedens la mer* (manca nel ms. vaticano, che finisce con l'episodio di Agravain e Mordret, Loeseth, § 260).

3º *Deduit d'amour.*

Ma ecco che Tristano, per acconsentire a un desiderio della giovinetta, compone un quarto « lai »: il *Lai mortel*, che, per essere poco noto agli studiosi, edito com'è nella rara opera di Fr. Michel, *Tristan*, II, 212, pubblico qui per intero nella lezione del ms. vaticano:

(c. 132ª).

A lendemain quant il fu aiourné, la damoiselle qui n'avoit pas oublié la promesse que Tristans li avoit faite se lieve et se met a la voie et tant fait qu'elle vient a la fontainne et trueve Tristan qui encore estoit illuec ainsi conme elle l'i avoit laissie. Et tout maintenant que elle est devant lui venue, elle li eure bon iour et bonne aventure. Et il fait autressi a li. « Damoiselle, « fait il, or sui ie tous appareilliés de moi aquiter envers vous de ce que ie « vous promis hersoir ». « Sire, fait elle, grans mercis ». Tristans prent tout maintenant la harpe et la coumence a acorder si bien et si bel conme il savoit faire. Et quant il l'a si bien acordee conme il vit qu'il estoit (1) besoins, il dit a la damoiselle: « Oïstes vous onques parler du *lai mortal*? ». « Sire, « fait elle, nennil, si m'aist Diex, onques mais parler nen oï ». « Ce n'est mie, « fait il, merveilles, car il ne fu onques mais chantez se de moi non. Ie l'ai « fait ennuit tout nouvel de la moie dolour et de ma mort. Et pour ce que « ie l'ai fait encontre mon finement, l'ai ie apelé *lai mortal*: de la cause li ai

(1) Ms. *il uit quil uit quil estoit.*

« donné non ». Quant il a dite ceste parolle, il coumence a plorer mout durement et tout en plorant coumensa a sonner sa harpe si doucement que nus ne l'oïst adont qui bien ne deïst apertement que nulle plus douce melodie ne peust l'en oïr. Et en cel plorer coumence son lai en tel maniere qui ci apres s'ensieut:

Ie fis iadis chansons et lais,
Mais a cest point toutes les lais.
Je fais ici mon darrain lais:
Amours m'ocist, n'est-ce biau lais?

Ci fais ma darreniere plainte:
Puis que ie voi ma vie estainte
Et ma char de grant doleur tainte,
En chantant en fais ma complainte.

N'est pas de ioie que ie chant.
Ainz coumens en doleur mon chant;
Trop m'est amours fiere et trenchant,
Qui se vait de moi veniant.

D'Yseu que i'avoie servi
Tant que tout m'estoie aservi
Me plaing: la soie amour mar vi;
Je muir, ne point nel desservi.

Cil chevalier aventureus
Qui d'amour sont plus eureus
Que Tristans li maleureus
Ne sont pas d'amours dolereus.

Mais ie sui dolereus en fin
Car de doleur me mainne a fin,
En amour conmens et defin;
Je muir pour amer de cuer fin.

Cil autre vont d'amour chantant
Et i'en pleur et m'en vois vantant,
C'onques nul iour n'ama hom tant
Com fist Tristans: si muert pour tant.

Mors et amours me font finer,
Ma ioie en doleur definer:
Avant mes iours me font finer,
Le col me font ius encliner.

***

Helas, ie muir, nus ne me plaint,
La moie mort nus ne complaint,
Toutes mes proesces m'estaint
La mors qui issi m'a ataint.

Assez ai fuï et couru,
Mais nus n'est qui m'a secouru,
Mors et amours m'ont acoru,
Ainz tel mal n'ot d'Inde Poru.

He, Lancelos, biau douz amis,
A vous weil ie qui soit tramis
Cis lais, amours a mort m'a mis
Et ne m'avoit pas ce promis.

D'amours m'est ainsi avenu
Conme a celui qui a tenu
En son sain le serpent tout nu
Et puis en est a mort venu.

En mon sain ai norri touz iours
Amours: ades i fist seiours:
Mais or m'ocist non da rebours:
Mal loier ai de mes labours.

Ce n'est pas la haute Guenievre
Qui m'ocist ne n'est maus de fievre;
Aincois m'ocist Yseus levriere;
En autre buisson gist le lievre.

Quel blasme, di, et quel reproche
Contre amour qui si dur me toche,
De si felon venin m'entoche
Qu 'il me clora par tans la bouche!

Encontre une petite fueille
Qui pour poi de vent seche et mueille
Monstre amours son pooir. Diex weille
Qu'apres ma mort amour s'en dueille.

Diex, com povre chevalerie
Fait amours qui un mort guerrie:
Ma biauté, ma force est perie,
Mors sui et pour ce amours garie.

Mout fait amours povre gaaing
En ma mort et en mon mehaing:
Amours set bien, pas ne me faing,
J'estuve en mon daarrain baing.

Toute est ma force descrēue
Dolour seur dolour est crēue
Et ceste angoisse ades crēue;
Tristans corne la recrēue.

Amours m'a mis en mal reclus,
De dur argument m'a conclus,
Morir me fait, puet elle plus?
Diex face seur moi le seurplus!

***

Adieu, Yseu, adieu, amour,
Ja de vous ne ferai clamour,
Pour bien amer a mort demour,
Je n'ai mais nul autre retour.

En ma darraine arramie
Vois priant ma douce anemie,
Yseu, qui ia me fu amie,
K'apres ma mort ne m'oblit mie.

Ses sers sui tous iours, ses sers fui,
Pour Yseu, vers Yseu me fui,
Vivans, morans siens sui et fui;
M'ame n'aura autre refui.

Yseu amie, a Dieu soiez.
Cilz est Tristans li desvoiez,
Qui a sa mort fust ravoiez,
Se par Yseu fust avoiez.

Mai puis que Yseus me defaut,
Tous biens, toute ioie me faut;
La mort me vient trop en sorsaut;
Je sens ia son daarrain saut.

Quant Diex me faut et femme et homme
Et celle, qui Yseu se nomme,
Sans coup donner ici m'asomme,
Je ne sais de mes maus la somme.

I'ai ia fournie mainte chasce,
Or sui chaciez, la mors me chasce,
Je muir bien apert a ma face;
Dou pis que puet or mais me face.

I'amai plus que nus homs mortal;
Encor ain plus que nus pour tal;
Voi ie de ma mort le portal;
En mort fine le lai mortal.

Cuer et sanz, vene, et oreille
Et l'ame qui tout adez veille
Mis en amer pour cest merveille,
Que li lyons muert pour l'oelle.

O vous tuit qui passez la voie,
Venez sa; chascuns de vous voie
S'il est dolours fors que la moie:
C'est Tristans qui la mort esmoie.

Chant et pleur tout en un moment
Font de moi le definement:
Je chant et pleur. Diex, qui ne ment,
Penst ore de mon sauvement.

Ma Tristano non muore, malgrado le sue invocazioni. Anzi, detterà un altro « lai » di una sola strofa per Isotta: *Grant temps a que je ne vi cele*, riferito nella seconda parte del romanzo, dove trovasi un altro suo « lai » (composto nel traversare la foresta di Hautone): *D'amour vient mon chant et mon plour*, che potrebbe forse identificarsi col ricordato *Lai de plour*. Egli confiderà poi a una damigella una lettera per Artù e un'altra per Lancillotto, in forma di « lai »: *A vos, roy, qui bien estes roy*, e: *A vous, amis, qui de bonté*. Ai tre componimenti sopra elencati di Tristano possiamo dunque aggiungere:

4° *Lai mortel.*
5° *Grant temps a.*
6° *D'amour vient.*
7° *A vos, roy.*
8° *A vous, amis.*

Questi sono gli otto (o sette) « lais » composti da Tristano, secondo il romanzo in prosa. Ma (sempre secondo il romanzo) Tristano non si tien pago a comporre dei « lais »; detta anche per Isotta la bionda un gran numero di motetti e di canzonette, in cui compare ad ogni momento il nome dell'amata e in cui Isotta dalle bianche mani si figura di essere ritratta, mentre il cuore dell'eroe è lontano da lei.

Isotta non è molto meno esperta di Tristano nell'arte di dettare « lais ». In un momento di supremo sconforto, essa canta fra le lagrime un suo « lai »: *Li solauz luist et clers et bians* (1). Ne compone un altro per rigettare le proteste amorose di Kaherdin:

(Reg. 727, c. 274 a).

Folie n'est pas vasselage
D'emprise qui vient de folage,
Ne pot onques nul preus veoir.
Chascuns se devroit pourveoir

(1) Edito, in parte, dal Bartsch e, per intero, dal DE BARTHOLOMAEIS, *Tristano. Gli episodi principali della leggenda*, Bologna, s. a., p. 41 (di sul ms. Vaticano, fondo Reg. 727).

Quant il commence a quele fin
Ses fais vendra en la parfin.
S'il voit que maus l'en puist venir,
Il se doit de cel fait tenir
Et faire autre dont li soit preus.
Dont dist on qu'il est sage et preus
Qui aimme et set qu'il n'est amez.
Bien devroit estre fol clamez
Qui fait en mer voie perdue:
Est mout povre et mout esperdue
Qui met sa painne et son servise
En lieu ou il meisme avise
Qu'il ne l'en puet nul bien venir.
Bien se painne de lui honnir.
Mout fait li oisiax grant folie
Qui encontre l'aigle s'alie
Quant il la va contraliant;
Tantost le va a mort tuant.
Mout par a fole entencion
La beste qui vers le lyon
Se dresce pour faire bataille,
Car tost le detrenche et detaille
Li lyons quant il i met force.
Ainsi va dou fol qui s'esforce
D'amer la ou ne puet ataindre.
Sil en muert, nus ne l'en doit plaindre,
Car puis qu'il meismes s'ocist,
Ne l'en doit plaindre cist ne cist.

Offeso da Isotta, Kaherdin, che le aveva già mandato un primo « lai »: *Amours, a vous ainz qu'a nullui*, ne detta un altro prima di morire. Di questo lungo « lai » mi limito a riprodurre le prime e le ultime strofe, attingendo sempre al citato ms. vaticano:

(c. 274[d]).

En morant de si douce mort
Qu'ains nul si dous morsel ne mort,
Me plaing de cele qui m'a mort;
Ardeur d'amour a ce m'a mort.

Je lais la prouesce pour vers
D'amours, dont ie fi par ve[r]s.
Me lo et plaing, si en fais vers;
Amours me fait gesir envers.

Dame de valour et de pris,
Toute riens, fors que vous, despris:
Par vous crut mes los et mes pris,
En vous amer fui as las pris.

Dame, tant vous fais bien entendre
Que ne faillistes ains a prendre
Mon cuer: vostre arc ne savez tendre
En vain: vers la mort me truis tendre.

Dame, ie muir et vous vivez,
Pour ma mort est trop avivez
Cis feus: se nel desavivez,
Je sui a ma mort arrivez.

Dame de tres fin cuer amee,
De iour et de nuit reclamee,
Je muir desous ceste ramee,
Mais c'est d'une mort enbasmee.

Douce mort et sovef flairant,
Mais li souspi(e)rs en esperant
Que li Diex d'amours mi ert garant
Que seur tous amans fui parant.

Bien sai d'amours iert tel iuise;
Quant chascuns aura sa iustice,
Couronne d'or mi ert ou chief mise,
Pour ce qu i'amai sanz faintise.

Douce Yseu, des roines dame,
Biauté dou siecle, estoile et iame,
Coument souffrez que voit sous lame
Cil qui plus vous aimme que s'ame ?

Autre amant muerent en fiance
D'avoir ce dont il ont baance,
Mais ie muir en asseurance
Que failli ai a m' esperance.

Esperance oi de vous avoir
Mais or voi ce fu non savoir,
Mon fol sens puis apercevoir,
A cest point sai que ie di voir.

. . . .
. . . .

Douce dame vaillant et sage,
Ne vous puis trametre mesage
De ma mort ne de mon malage
Fors cest brief: ne sai s'est folage.

Cest brief qui ma mort vous presente
Vous mant: ie n'ai mais nule entente
Fors a mort: ia Diex ne consente
Que votre gent cors tel mal sente.

Quant il a sa complainte finee en tel maniere com ie vous ai contee, il clot le brief e le baille au harpeour et dis: « Amis, tant ferez pour moi que vous « presenterez a ma dame Yseul cest brief de par moi et li direz a com grant « destresce Kahadins morut pour s'amour ». Quant il a ceste parole dite, si s'estent de grant angoisse si qu'il se desront tout: et li parti l'ame dou cors: et ainsi morut.

I migliori cavalieri del romanzo in prosa sono tutti poeti. Un « lai » di Palamede comincia:

(ms. estense, franc. nº 40).

D'amors i vient li dolz penser.
Ce me fait loialment penser.
D'autre art ne me pois apenser.

Tot mi penser et mi deduit
Vienent d'amor et iour et nuit.
Or me fait veoir, or me desduit,
Ou que je aile ele me conduit.

Un altro « lai » compone Lamorat:

Sans cuer sui et sans cuer remain,
Je n'ai membre ne pie ne main...

E altri « lais » dettano Marco ed Arturo ed altri cavalieri, come vedrà chi si prenda la cura di leggere attentamente il riassunto del romanzo in prosa del Loeseth, che non ha creduto di riferire i componimenti.

APPENDICE

Sarà anche utile far conoscere il testo integrale degli « indovinelli » che si trovano nella prima sezione del romanzo. Li riferisco nella lezione del ms. vaticano:

I.

(c. 18ª).

Un arbre, fait il, oi iadis
Que i'amais plus que paradis,
Tant le gardai que fruit porta.
La biauté del fruit m'enhorta
A ce que ie la fleur en pris

Et puis del fruit tant en mespris,
Que le fruit mainiai sanz refu.
Vassaus, devinez que ce fu:
Sel devines, tu ies garis;
Se non, saches tu ies peris.

II.

(c. 19[b]).

Dui vassal furent ia mout bel.
L'uns fu Caïn e l'autre Abel;
Li uns ama, l'autre haï,
L'un fu leaul l'autre trahi.
Qui en l'autre ot esté enclos
Fist qu'il ot l'autre en soi clos.
De la closure tant mesprist,
Que cil meisme en esprist
De feu. Ce est ma devinaille.
Or, garde, voir, dire ne faille,
Et saches se tu i fais faute,
Ta vie est tournée en defaute.

III.

(c. 19[d]).

Une beste ot en cest pais
Qui deus faons avoit norris.
De loins les puist on parcevoir;
L'uns vot l'autre plus decevoir,
Mais cis qui bee a trahison
Chai en sa meisme prison.
L'autre l'en oste par pitié,
Car del mal ne s'i est pas gaitié:
Et quant il se voit eschapé,
Tant fait que l'autre a atrapé
Et de sa mere si le charge.
C'est ma devinaille seconde.
Se la devines, bien t'abonde:
Se tu i faus, ta mort aproche,
Ta delivrance est en ta bouche.

IV.

(c. 20 ").

Uns homs prist ia a un liepart
Compaingnie: et se li fist part
De tous les biens de son hostel.
Li liepars pensa puis tout el,

Car quant li preudoms l'ot fait riche
Li liepars saut et se desinche.
Au preudom saut et si li oste
Le cuer dou cors sanz fendre coste.
Destournez s'est au par aler;
Encor en pues veoir aler
Le cors sanz cuer tant com devis.
Or, me di de ce ton avis.
Se ne me dis la verité,
Ja par moi n'en seras quité
Que tu ne muires maintenant,
Car tex est nostre convenant.

V.

(c. 24).

Une chose voi en cest monde
Qui naist sanz pechié nete et monde.
De poi vient puis a mout grant chose
Mais le non dire ne t'en ose.
Belle est: et si ne garde l'eure
Que maintenant li court l'en seure.
Le pie li a l'an tost osté,
Tant gaaingne par sa biauté,
Mais quant ele est menee au plain,
Dont la verrois courre de plain;
Mais la trace en est si soutive,
Que ne la suiroit homs qui vive.
Sanz teste et sanz pies court et vait.
Or la devine, s'il te plait,
Se faus a ceste devinaille,
Morir te converra sanz faille.

VI.

(c. 24[d]).

En une maison mout pluieuse
Mout gaste et mout fruileuse,
Vi ia un leu et un aignel.
Quant li leus cuide avoir la pel
De l'aignel a toute la char,
Li aigniaus, qui doute l'eschar,
Court a un petit ainecon,
Sel gete au leu: de tel lacon
L'endort et par itant s'en fuit.
Li uns s'en duelt: l'autre s'en duit.
Li uns en chante, l'autre en pleure.
Di, vassaus, se Diex te sekeure,

Le voir de ceste devinaille.
Se tu i faus, saches, sanz faille,
Que tu ies a la mort venus.
Ja autres plais n'en iert tenus.

Il primo enigma è proposto da un gigante a Sadoc e Chelinde. Sadoc vi riconosce un truce episodio della vita del gigante: l'albero è la moglie di costui, che ha violato e mangiato la figlia. Il secondo e terzo enigma sono proposti dallo stesso gigante a Pelyas. Questi li risolve: Caino è il gigante, che avendo divorato sua madre, è stato colpito dalla folgore. Nel terzo enigma, spiegato da Pelyas, è pure adombrata una terribile gesta del gigante, che ha ucciso, ricoprendolo di terra, suo fratello. Ora è la volta di Pelyas che propone al gigante il quarto enigma: l'uomo e il leopardo sono il gigante stesso e Sadoc, che gli ha rapita la donna. Il quinto e sesto indovinello sono scambiati fra il gigante e Apollo, pena la morte per chi non troverà la soluzione. Mentre Apollo riconosce un vascello nella « cosa che corre senza piedi e senza testa », il gigante non riesce a vedere nell'ultimo enigma un'allusione alla sua prossima fine. Viene perciò ucciso da Apollo.

GIULIO BERTONI.

Ritornando alle Rime di Vannozzo (*).

Nell'introduzione premessa all'edizion di quelle Rime esplicitamente dichiarai che imperfezioni e oscurità, a malgrado della diligenza usata, restavano ancora sì nel testo e sì nelle note. Ora, dopo un anno dalla loro pubblicazione, poichè non c'è probabilità alcuna che il volume venga ristampato, mi è caro poter pubblicare una serie di correzioni e aggiunte mie e d'altri, di cui alcune veramente notevoli, la maggior parte comunicatemi dal mio caro amico Leandro Biadene, che il difficile testo sottopose ad accurato esame. E le sue osservazioni specialmente, confermano, come si vedrà, l'importanza di quelle Rime anche per chi voglia considerarle soltanto dal loro aspetto linguistico.

Per cominciar dalla metrica, dirò che non tre, come per mera svista affermai nell'introduzione, ma quattro sono le ballate esattamente, del resto, tutte quattro come tali qualificate nell'indice delle Rime. Nel riprodurre il madrigale CXLVI mantenni lo stesso raggruppamento che i versi hanno nel codice, ma non sarebbe stato superfluo notare che il suo schema metrico è ABB, CDD, EE. Conveniva altresì segnare la rima al mezzo nel tredicesimo verso di ciascuna strofa della canzone successiva. Non un madrigale, ma una stanza di canzone è il componimento CLXII (*Venesia bella a sto ponto abandona*): al primo piede, che è di tre versi, come naturalmente il secondo, è aggiunto un quarto verso, che non trova corrispondenza di rima, e che per essere stato manifestamente aggiunto come ripetizione o chiarimento del successivo, va soppresso:

> Venesia bella a sto ponto abandona,
> come per l'aiere sona
> enfin ora alcun sengno mostrato:
> (verà finita suo magna potenza)
> anichillata fie suo gran corona,
> nè mai più da persona
> per figlio di Maria sarà chiamato; ecc.

(*) *Rime di Francesco di Vannozzo*, a cura di A. Medin, Bologna, Commissione per i testi di lingua, 1928.

Di un altro emendamento metrico, che si riconnette con una correzione lessicale, farò cenno più innanzi. E ora, per procedere ordinatamente, dirò che sulla voce *curlo* (strumento di supplizio) del sonetto X fermò dapprima la sua attenzione Angelo Orvieto (*Marzocco*, nº 8 del 1928) e indi altri studiosi, i quali sempre nello stesso periodico (nn. 16 e 22 del 1928) osservarono che questa voce esiste nei dialetti milanese, bergamasco e ligure, e che come italiana mostrò di riconoscerla il Du Cange, il quale alla voce *curlus* soggiunge: « Italis *curlo* vel *curro* »; e la interpreta: *palanga*. fusto di legname rotondo che si commette alle navi per trarle in acqua, e *verticillus*, legnetto cilindrico, bischero. Soggiungo, non essere esatta l'affermazione che questa voce manchi ai vocabolari italiani, perchè ben si trova registrata in quello del Tommaseo-Bellini preceduta dalla croce che indica le voci antiquate, nel significato più comune di fusto cilindrico, mentre nel sonetto di Vannozzo ha quello che indicai nella nota e nel mio glossario, e di cui G. Bonelli segnalò un nuovo esempio in una lettera di Bernabò Visconti dell'agosto 1373 (*Marzocco*, nº 22 del 1928). Ma già il Mussafia, meglio d'ogni altro, aveva esattamente osservato in proposito di questa voce nel suo *Beitrag zur Kunde der norditalienischen Mundarten im XV Jahrhund.*, s. v. *corlo*: « Auch « für ' Folter ' (wobei die Beschuldigten mit Winden hinaufgezogen « wurden) ist es gebraucht worden; so in *Chron. Placent.* (Murat., « XVI, 527 von Du Cange citirt): ' habebant curlos in domibus « eorum et capiebant homines et ipsos tormentabant '. Daraus das « Verbum *curlare*, für welches Belege aus dem *Chron. Bergam.* « vorliegen ».

Lo stesso sonetto contiene altre due curiose voci non registrate nel mio glossario, *sturlo* e *pirlo*: la prima, con *s* prostetico, equivale a *turlo* = stupido, balordo, da confrontarsi con *turlu* e affini, che si trovano nella Crusca, nel Tommaseo-Bellini e in vocabolari dialettali; il secondo, nel significato di ballo è nel *Dizionario dei dialetti bergamaschi* del Tiraboschi, ove si dice che si riscontra anche in altri dialetti lombardi; e *piroleta*, ballo, giravolta, è nel *Dizionario veneziano* del Boerio.

L'ottavo verso dell'oscurissimo sonetto XVII, che contiene un bisticcio composto, nel codice e nella mia stampa si legge così: *con ro già lui con polli e con capello*, ma probabilmente in luogo dei due primi monosillabi si dovrà leggere *c'onrò* (che onorò) ecc.; e staccare forse si dovrà invece la voce *maltafai* del primo verso

del sonetto successivo (*Io veggio molti maltafai giudaica*), che avevo reputato una metatesi di *malfatai* = malfatati, e leggere *malta far*, quale che sia il senso da dare in quel luogo a *malta*; e anzichè *constier* dell'ultimo verso (*poi ch'en constier costor vuol vita sorgere*) sarà da leggere *costier*.

Inesatta è l'interpretazione che detti del v. 10 del son. XXIV:

> Tal meco parla e con la lingua archeggia
> e par che tutto munga e che mi lechi,

ove indubbiamente in luogo di *munga*, si deve leggere *m'unga*, espressione sinonimica della successiva *mi lechi*.

Ad Angelo Orvieto non parve esatto il significato che dubitativamente attribuii al vocabolo *limaglie*, contese, dissensi (*Nostre limaglie vo zittar in massa*) del son. XXXIV, il secondo della tenzone fra il poeta e il suo liuto, e giustamente riconnettendolo al francese *limaille* = limatura, residui di ferro, ne estende il significato a tutto ciò che ingombra, e in questo caso impaccia l'esistenza (direi meglio, i rapporti, l'amicizia) del poeta e del liuto. E poichè limatura vale ogni cosa di poco conto, com'è dichiarato dalla frase registrata nel Tommaseo-Bellini *viver di limatura*, vivere industriosamente con ogni poco di cosa, mi par proprio che quella voce alluda agli immaginati dissensi fra quei due; dissensi che non potevano essere gravi, se il poeta aveva di necessità dovuto lasciare in abbandono il suo liuto.

Lo stesso Orvieto suggerisce, a ragione, che nel terzo verso del sonetto successivo (*per l'aiuto t'ho presto e buon consiglio*) si deve leggere *l'aiuto to presto*. Sarebbe questo, se ben ricordo, l'unico caso in cui Vannozzo avrebbe usato la forma dialettale *to* in luogo di *tuo* dopo il sostantivo cui si riferisce, mentre frequente è l'uso di quella forma prima del sostantivo: dubito però che, non il poeta, ma il suo copista abbia scritto *to* invece di *tuo*; perchè anche oggi, infatti, nel Veneto mentre si dice *el to aiuto*, nessuno dice mai *l'aiuto to*, sì bene *l'aiuto tuo*.

I versi 13 e 14 del sonetto XL, mi avverte il Biadene, contengono, non un solo, ma due distinti modi proverbiali:

> la rana del pantan mai non si caccia (1),
> nè drizzase rinverso de matregna.

(1) Trovai questo proverbio anche nelle *Serie alfabetiche proverbiali*, pubbl. da F. Novati, *Giornale stor. d. lett. it.*, vol. XVIII, pp. 121 e 140, e nel Boiardo, *Orlando Innamorato*, P. II, C. XIX, 6-8.

Rinverso non è preposizione nel significato di *contro*, com'io avevo interpretato, ma sostantivo, ' il rovescio '; e il proverbio va spiegato così: « il rovescio di matrigna non si drizza »; ossia, la matrigna rimane sempre rovescia, scontrosa.

Nella terzina seguente del son. XLI:

> Però, genti volgar ch'amate il numo,
> poi che semplicità con voi s'amanta,
> non lassiate, per Dio, loto nè rumo,

la voce *rumo*, non è il latino *rumor*, rumore, contesa, ma (come acutamente vide anche qui il Biadene) participio sostantivato abbreviato in luogo di *rumato*, che significa fango; e sì la Crusca come il Tommaseo-Bellini riferiscono di *rumato* un esempio dalla traduzione del *De Consolatione* di Boezio: nella terzina surriferita dunque *rumo* non è che un'iterazione sinonimica di *loto*.

Veramente lo Scaligero, e non altri, è il signore cui allude la fine del sonetto LXV responsivo di Vannozzo ad Antonio del Gaio che lo spronava di accostarsi « a la sacra Fenice » veronese.

Come nella mia stampa, così nel codice, il v. 12 del son. LXVII si legge: « E s'a l'orechie tue del tuo dir cale »; ma poichè nel codice gli errori di scrittura abbondano, nessuna meraviglia che Vannozzo avesse scritto *mio* in luogo di *tuo dir*, come meglio pare richiesto dal senso.

E ora passiamo alla famosa frottola *Se Dio m'aide* (LXXVIII) che, nonostante le cure del Levi e mie, affaccia pur sempre, in qualche luogo, nuove difficoltà e nuovi dubbi d'interpretazione. È certo anzitutto che al v. 111 si deve, per ragion di rima, leggere non « Agnesina e Margherita », ma, invertendo, « Margherita e « Agnesina ».

Più innanzi (v. 157), là dove il poeta immagina che, durante le nozze celebrate nel campo di S. Polo a Venezia, lo « struoligo », ossia l'oratore matrimoniale, si accinga a recitare il prologo, nel codice e nella stampa si legge:

> Vedè, co vu oldirè
> (sì comenzà a parlar),
> nu semo a questa plazza.

Nel primo verso, molto probabilmente, come mi suggerisce il Biadene, l'autografo aveva, non *Vedè*, ma *Ed è* (il prologo); e forse, soggiungo, sarà da sopprimere il verso seguente, che chiusi fra

parentesi, il quale ha tutta l'aria di essere una zeppa del trascrittore, anche perchè non trova rispondenza immediata di rima; sicchè il prologo avrà inizio, non al v. 157, ma al 159: « Nu semo a questa plazza ».

Al prologo segue la formula matrimoniale; e subito dopo la domanda allo sposo Affenido se accettava per moglie Rebosa, il poeta soggiunge: « El matto mostra i denti — e disse » (v. 188). Occorreva dichiarare nel glossario che *matto* qui equivale a « giovane », e già il Grion aveva in nota spiegato questo vocabolo con *bambo*, dandogli il significato di giovane, che ha nella zona alpina lombarda, e che il Biadene aveva dimostrato non estraneo al Veneto (*Studi di filologia romanza*, VIII, fasc. 22, pp. 9 e sgg. dell'estratto). La *remesina* nominata al v. 209 è una specie di ballo, come notò il Levi nel suo *Vannozzo* (p. 369), ove pure è detto che altrove è chiamato *ramacina*.

Altra zeppa molto probabilmente si avrà nel secondo emistichio del v. 245: « e la canzon fo tal co vu oldirè », che poi non trova la sua rima.

Dei versi che seguono poco appresso (254-258):

« Fatte arente al mio costado
« che co ie son adormentado
« da doman io son 'mendado ».
Co la sposa l'ave oldido
stette forte vergognada,

i primi tre sono monorimi, mentre il quarto è sciolto: ma poichè, osserva il Biadene, al v. 256 il codice Laurenziano, invece di *'mendado* legge *sen ride*, probabilmente questa variante nasconde la rima corrispondente al quarto verso, ossia, forse, *sorido* per *sorado* = calmato; espressione che infatti ben risponde al senso.

La ballata, cantata dalla sposa, che nella stessa frottola segue subito dopo questi versi, io affermai cominciar certamente col v. 260:

259 ch'io vo' dir una ballada:
« Ardente mio marido,
« caro frar, dolze Affenido »,

rimproverando il Levi di averla, nella sua edizione, fatta cominciare al verso seguente. Devo qui fare esplicita ammenda dell'ingiusto appunto. Ardente (mi avverte sempre il Biadene) non è aggettivo,

ma avverbio, ossia lo stesso *arente* che vedemmo testè al verso 254 (cfr. Meyer-Lübke, *REW*, sotto la voce *arente*). Il Pallioppi nel *Dizionari dels Idioms Romauntschs* riconobbe giustamente che la voce *ardaint* risale alla base *ad radentem*, per sincope ridotto, attraverso *a redente*, che già si trova nella Leggenda di S. Margherita di antico lombardo (cfr. *Sitzungsberichte der K. Akad. der Wissensch.*, Wien, 1873, p. 299, ove il Mussafia rimanda al suo *Beitrag*, s. v. *rente*), ad *ardente*. Già il Grion, ciò che aggrava la mia colpa, aveva dato, di questa voce, esatta spiegazione; nè doveva passarmi inosservato che questa ballata responsiva è, sì per il numero dei versi come per la disposizione delle rime, identica alla precedente cantata dallo sposo.

Al v. 276 il metro e la rima vogliono che si legga, non *Diodà*, ma *Diodada*; e il v. 280 « e zetilomeni », che segue a « e pluxor « mercatanti », non è che un frammento di quello che nell'originale si leggeva forse così: « zentilomeni e fanti ».

Finalmente, l'espressione *e dè-i pase per bocca* (304) non va spiegata: « ed egli rappacificandosi la baciò », ma, come mi fece notare l'amico Vincenzo Crescini, « e le dette da baciare la pace », ossia il Salterio, ovvero l'Agnus Dei, tavoletta con entro qualche immagine sacra, che si porge a baciare nelle chiese (cfr. Du Cange[5], VI, 229, *Pax*, Instrumentum ecc.; *Flamenca*[2], ed. P. Meyer, glossario s. v. *paz*; Levy, *Provenz. Suppl.* W. VI, 144, s. v. *patz*, e Tommaseo-Bellini, s. v. *pace*, n. 42, ove sono citati parecchi esempi).

Al notissimo sonetto contro Ferrara (LXXX) fa buon riscontro l'epigramma latino *Quid est Ferraria* pubblicato di recente da F. Ageno nel vol. XLIII, N. S., degli *Atti e Memorie* della R. Accademia di S., L. ed Arti in Padova, p. 244.

Nel verso « ch'ognor più fele assagio e lasso 'l melo » del sonetto XCLI io vidi una ripetizione di consimili modi proverbiali o sentenziali frequenti negli scrittori latini, degno fra tutti di nota in Plauto nelle cui commedie, come si sa, è rispecchiato il comun parlare della gente (cfr. *Thesaurus linguae latinae*, vol. VI, s. v. *fel* II, 2); nei quali *mel* è sempre contrapposto a *fel*. Sennonchè il mio amico G. A. Venturi (1) crede invece che in quel verso Vannozzo abbia invertito il dantesco « Lascio lo fele e vo per dolci pomi » (*Inf.*, XVI, 61). Le frequenti e talora ostentate imitazioni dantesche

(1) *Studi Danteschi diretti da M. Barbi*, Firenze, 1928, vol. XIII, pag. 169 e seg.

che si riscontrano nelle Rime di Vannozzo, e in questo luogo la ripetizione dello stesso verbo *lascio* sono certo buoni argomenti in favor della sua opinione, cui non contrasta l'uso della voce *melo* in luogo di pomo, che il Vannozzo può avere adoperata figuratamente: l'albero per il frutto, « il melo dai dolci pomi ».

Tutta una terribile invettiva contro Venezia è la frottola « Per« donine ciascun » (CII), dov'è un passo non bene spiegato nelle note e nel glossario. Il poeta, parlando della guerra di Venezia contro il Carrarese signor di Padova, esclama (vv. 419 e sgg.):

> ma 'l fo pur brutto tratto del bersaglio
> tenerlo a baglio
> e fare el suo terraglio andare a terra.

Giova anzitutto notare che *bersaglio* ha qui il significato che si riscontra nell'antico italiano di « contrasto », « combattimento », e che per la voce *baglio* dobbiamo richiamarci al significato che essa ha nel linguaggio storico, amministrativo, di « governatore », « tutore », « custode » (i Baili di Venezia a Costantinopoli erano infatti, oltrechè ambasciatori, tutori dei loro connazionali) (1); e però quei versi dicono: « ma egli fu pure brutta astuzia quella di Venezia « di tenere il Carrarese custode della guerra (con allusione alla « tregua dalla Repubblica poi non osservata dell'aprile 1372) e « fargli abbattere il serraglio d'Oriago », come spiegai nella nota al v. 421. E *serraglio*, anzichè *terraglio*, molto probabilmente si leggeva nell'originale; ma i due vocaboli, quanto al senso, a un di presso si equivalgono.

Il prof. Augusto Serena suggerisce l'esatta correzione del verso « che vermican ti vengan en le cervella » (son. CLXIV) in : « che « vermocan ti venga en le cervella ».

Il son. CLXV del Conte di Caserta comincia:

> Sterile stava la nostra masone,
> perduto avea el suave solazo,
> priva del suon di quel beato brazo
> che dir soleva insembre col patrone...

Nell'ultimo verso par certo doversi leggere *ched ir*, dove *ched* sta in luogo di *che*, come talvolta in antichi testi toscani.

(1) Cfr. DANTE, *Convivio*, IV, 5: « baiuli e tutori de la sua puerizia ».

Nella frottola sul giuoco della zara (CLXXVIII) il poeta parlando di sè dice (vv. 30 sgg.):

> ch'io son mostrato a dito per farnetico,
> per patarino, eretico e zudio;
> sì ch'io son io colui da le zanganghe
> legatte per le stanghe e i sorci in logia,
> da vento e da pioggia,
> due stare men tre mogia non me manca,
> se 'l dir non stanca e 'l far non muta forma:

oscurissimi il terzo e il quarto verso, che nei manoscritti contenenti la frottola furono stranamente in vario modo conciati, e che io dubitativamente proposi di correggere così: « legato per le « stanghe e scorto (esposto) in logia », dichiarando di non intendere il significato della parola *zanganghe* in diverse maniere deformata dai trascrittori dell'originale. Al Biadene il merito di averlo scoperto. Nel supplemento del *Vocabolario Milanese* del Cherubini *zinzánega* e *zanzánga* è detta « un'erba che fa una radice tuberosa molto « amara, figuratamente, *tossico* »: ora, poichè infatti nel codice Braidense si legge *zinzanighe* e nel Ginori-Venturi *zenzanghe*, l'espressione « io son colui da le zenzanghe, o zinzanghe » può voler dire: « io son quel dei veleni »; e il verso successivo sarà da leggere col codice Marucelliano « legato per le çanche e scorto (condotto) « in logia ». Strano e nel tempo stesso tipico esempio questo di deformazione dell'originale operata dai copisti, ai quali l'autografo o qualche apografo presentava in questo luogo difficoltà d'interpretazione e fors'anche di lettura. Alcuni, perchè non intesero il significato della parola *zenzanghe*, da loro, come si disse, in strani modi conciata e Dio sa come interpretata, anzichè al poeta cui si riferisce, l'accostarono al successivo participio: onde si ebbe *le zanganghe legate*. Questo participio, che nel codice padovano è scritto con la doppia *t*, da chi ragionevolmente non intese l'espressione *le zanganghe legatte*, venne trasformato in un sostantivo animalesco, preceduto dall'articolo, *le gatte*, che, a sua volta, divenuto soggetto di una nuova proposizione determinò la deformazione delle parole seguenti *çanche* e *scorto*, probabilmente non bene rilevate dai copisti. Infatti le *çanche* si tramutano ora in *sanghe*, ora in *stanche*, ora in *stanghe*: di queste tramutazioni solo la terza potè comunque dare un senso, *le gatte per le stanghe* (cod. Ambrosiano), col quale però più non reggeva il participio successivo,

onde si ebbero le storpiature di *scorto* in *sotto* e in *storzi*, che non avevano alcun significato, e in fine quella di colui che, richiamandosi alle *gatte*, fece da queste allegramente scaturir fuori i *sorci*, e con essi un modo proverbiale « le gatte per stanghe e i sorci in logia », che nulla ha che vedere con la lezione originale « legato per le « çanche e scorto in logia ». A ciò si aggiunga, che il versetto 134 « da vento e da pioggia », mancante nel codice Ginori-Venturi, è indubbiamente, io credo, fattura dei copisti: in questo passo, come in quasi tutta la frottola, ciascun verso trova la sua rima nell'interno del successivo; con quel versetto in più si avrebbe invece una triplice rima: *loggia*, *pioggia*, *mogia*. Il senso dunque dei versi 32-36 è questo: « io son quel dei veleni, legato per le gambe « e condotto in loggia (ossia nel portico di Rialto ov'eran le prigioni « di Venezia); e se le cose non mutano, men di nulla mi manca (1) « per essere ridotto agli estremi ».

La voce *baare* nel verso « e dire, e dare, è baare e stare in banca » (257) non significa *baiare, gridare*, come dichiarai nel glossario, ma *badare, stare a bocca aperta* (cfr. Meyer-Lübke, *REW.*, 988; Biadene, *Il libro delle Tre Scritture di Bonvesin de la Riva*, glossario s. v. *badata*, ove si rimanda al glossario del Seifert, che, a sua volta, si richiama ad altri, specialmente al Vocabolario etimologico del Diez).

Il sonetto CLXXXV, dove il Vannozzo raffronta la rapida carriera dei legulei a quella ben più difficile e incerta dei cortigiani, comincia:

> Colui che 'n saper legge s'asotiglia,
> del Varo l'anno primo ha tal conforto
> che senza gran studiar, per so diporto,
> el Codice e 'l Digesto a mente piglia.

Col Levi vidi nel nome Varo un'allusione ad uno scrittore dell'antichità, il quale altri non avrebbe potuto essere che Marco Terenzio Varrone, di cui non ci restano, delle molte che scrisse, che due sole opere: *De re rustica* e *De lingua latina*: ma poichè queste non hanno alcuna attinenza col Codice e col Digesto, dei quali avrebbero facilitato l'apprendimento, nè d'altronde resulta che quell'autore fosse studiato dagli studenti di legge, pare assai più probabile, e potremmo dir quasi certo, che Vannozzo abbia voluto alludere non allo scrittore di quel nome, ma al varo, ossia, come ora credo,

(1) *Due stare*, cioè staia, *men tre moggia* sarebbero 44 chili meno otto quintali circa di frumento!

al vaio (lat. *varius*) portato dagli scolari nobili d'ogni paese che venivano nelle nostre Università. Sarebbe come dire: i giovani studenti di leggi, già nell'età di portare il vaio, prendevano tanto diletto di questo nuovo loro adornamento, ossia provavano tanto compiacimento di aver varcato la soglia delle aule universitarie, che lo studio dei codici nel primo anno era per loro, non fatica, ma diletto. Indi, negli anni successivi, fino al quarto, le cose mutavano (come infatti, soggiungiamo, mutaron poi sempre per i più!). Questa nuova interpretazione par confermata dal fatto che in altro luogo Vannozzo usò la stessa forma *varo* per vaio (LXXVIII, 133), registrata nel mio glossario. Dove, a maggiormente agevolare la intelligenza del molto spesso difficile testo, avrei potuto notare altre voci e altre forme non comuni, anche se alcune fra queste si trovano nella Crusca o nel Tommaseo-Bellini; ad esempio: *apparado*, vestito dei paramenti sacri (LXXVI, 12); cfr. Tommaseo-Bellini s. v. *apparare*; *ardesse*, ardisse (LXIV, 2); *avesti*, avessi (IV, 9), analogamente a *stimasti*, stimassi, registrato nel glossario; *vorrei concedendo*, vorrei concedere (XII, 6); *crepasti gli occhi* (francese « crever les yeux »), acciecare (CII, 242); *diridon* o *dirindon*, parola che doveva imitare il suono di una cadenza musicale nel passagallo o ritornello di alcune canzoni antiche popolari (LXXVIII, 236); *dilega*, si dislega, o si dilegua (XLIV, 10); *inzarpa*, da ciarpare, abborracciare (XXX, 5); *savorna*, zavorra, da mettere accanto al verbo *savornare*, riempire di zavorra, voce registrata nel Tommaseo-Bellini (CVI, 6); *a sbarraica*, a sbarraglia (XVIII, 5); in proposito della voce *soglia* (CLIX, 6) sarà da aggiungere a quanto è detto nel glossario che essa equivale a *scioglie* analogamente ad *invoglia* o *involia*, per *involge*, che si trova in antichi testi specialmente dell'Alta Italia; *somigliar*, similitudine (XII, 8); a ciò che si legge nel glossario sotto la voce *tragualza* (CLXXVIII, 164) si aggiunga che il Boiardo usò nell'*Orlando Innamorato* le forme *tragualcio* = inghiotto (P. II. C. IX, ott. 15, v. 4) e *travalciato* (P. III. C. III, ott. 8, v. 6, ediz. F. Foffano, Torino, Unione Tip. Torinese): si veda inoltre G. Bertoni, *L'elemento germanico nella lingua italiana*, Genova, 1914, p. 203, sotto la voce *stragualzar* usata dal Pistoia in un sonetto dove fa parlare Nicolò Ariosto, padre di Lodovico; per la voce *tropel*, suono, notata nel glossario, si veda il *Lexique Roman* del Reynouard, V, 432, ove son citati due esempi di *tropel* che sembrano doversi riconnettere, non già a *troupe*, ma a *trop* da *tropus*; *con tutto*, rinforzativo di *con* (LXXVIII, 10), cfr. la Crusca e

Cherubini, *Vocabolario Milanese*; *volle*, ossia *vole*, vuole (CXXXVII, 7); *vorria*, ci vorrebbe (LXV, 8) (1).

Se non m'inganno, dopo questa nuova revisione del testo, quasi tutte le difficoltà e oscurità e bizzarrie di cui tanto si piacque Francesco di Vannozzo, eccezion fatta di due o tre sonetti a bisticcio sono chiarite; e più d'una volta il chiarimento valse altresì a conferma dell'ibridismo linguistico di quelle rime che fu già da me notato, più particolarmente di quegli elementi che ora sono lombardi, ma che con ogni probabilità dovevano essere allora comuni e alla Lombardia e al Veneto.

ANTONIO MEDIN.

(1) Riportiamo qui, in nota, gli errori di stampa e alcune lievi inesattezze: p. 10, v. 182 *signor* i. l. di *signore*; v. 198 *sol* i. l. di *sole*; p. 12, v. 252 *Spirto* i. l. di *Spirito*; p. 18, v. 70 non *fuore*, ma *fuor*; p. 40, v. 7 *contempie*, si tolga la virgola; p. 76 nella nota al v. 8 si tolgano le parole *che non dà senso*; p. 81, v. 1 *ch'el fuoco*, meglio *che 'l fuoco*, e viceversa a p. 92, v. 8 meglio *ch'el ha la man* in luogo di *che l'ha la man*; p. 173, v. 1 non *dirsi*, ma *dissi*; 175, v. 12 l. *con un acerbo* come ha il codice; p. 177, v. 44 *'luminar*, si tolga l'apostrofo; p. 217, v. 28 *e te*, si legga *a te*; 218, v. 61 *e l'anima*, si tolga l'*e*; p. 223, v. 2 *qual'*, si tolga l'apostrofo; v. 3 *prima*, leggi *pria*; p. 258, v. 6 *nova spera*, leggi *nona spera*; p. 279, l. 6 *a trovar*, l. *e trovar*; p. 325 *ofuecido*, l. *ofrecido*.

ANEDDOTI

Le " Liber de nobilitate animi „ et les Troubadours.

Barthélemy Hauréau a publié, en 1895, une notice détaillée sur le ms. lat. 16089 de la Bibliothèque Nationale, composé de pièces dont la plupart n'ont entre elles aucun rapport et qui sont, dit-il, « du XIII^e, du XIV^e, peut-être même du XV^e siècle ». Cette notice est extraite du tome XXXV, 1^e partie, des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, où elle occupe les pages 209-239. Comme ce volume n'a été livré au public qu'en 1896, c'est-à-dire l'année même où est mort, le 29 avril, le célèbre érudit, on conçoit qu'elle n'ait pas été réimprimée — ce qui lui aurait assuré une plus large diffusion — dans le recueil qu'il a publié, en six volumes in-8^o, de 1890 à 1893, sous ce titre: *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*.

Je dois à l'amitié de mon confrère et ami Ch. V. Langlois d'avoir attiré mon attention, en décembre 1922, sur l'opuscule dont le titre figure en tête de cet article. Voici en quels termes en parle Hauréau, *loc. laud.*, p. 231:

Au folio 238, *Liber de nobilitate animi*, commençant par: *Ex naturali appetitu ad bonum et ex ejus cognitione ad bene operandum movemur.* Un autre exemplaire, pareillement anonyme, du même opuscule est dans le numéro 424 de Bruges. La noblesse du cœur est ici mise en parallèle avec la noblesse du sang, et l'on prouve qu'elle mérite plus d'estime. La démonstration, où il y a beaucoup de verbiage, manquerait d'intérêt si l'on n'y rencontrait un assez grand nombre de citations tout à fait inattendues. Les écrivains français du moyen âge citent bien rarement les latins, qu'ils étaient inhabiles à comprendre, et les latins ne citent jamais les français, qu'ils avaient en mépris. Or dans le traité latin *De la noblesse*, nous trouvons cités, après Aristote, Boèce et Algazel, Folquet de Marseille: *Fulco Massi-*

liensis (1) *dicit: Si corpus bene formetur et eidem cor bene proportionetur, sive in viro, sive in muliere, nobilitatem ostendit*; et, plus loin, Pierre Vidal: *Petrus Vitalis dicit quod pulchritudo corporis est magnum pretium, nisi intrinsecus patiatur defectum*; ensuite Arnaud Daniel ou Arnaud de Marveil: *Arnoldus dicit quod pulchritudo corporis sine cordis pulchritudine et absque nobilitate est vilitas et flos transiens sine fructu*; enfin Geoffroi Rudel: *Gaufridus Rodel dixit: Multi laudant magnitudinem cum fortitudine, et ego laudo si ratio regat frenum* (fol. 241, col. 2). Un clerc si versé dans la littérature des troubadours était évidemment leur compatriote; mais son nom nous est inconnu.

En rendant compte de la notice d'Hauréau, Paul Meyer à écrit (*Romania*, XXV, 347):

Ce qui a le plus attiré notre attention, dans cette savante notice, c'est un passage tiré d'un traité anonyme *de nobilitate animi*, où l'auteur, après avoir invoqué l'autorité d'Aristote et de Boëce (*sic*), en vient à citer un certain nombre de troubadours, en ces termes . . . . . (2). Nous serions bien en peine de dire d'où l'auteur anonyme de ce traité a tiré ces citations. Il n'y a sûrement rien de pareil dans les poésies de Folquet de Marseille, de Peire Vidal, d'Arnaud Daniel, d'Arnaud de Mareuil, ni enfin de Jaufré Rudel. Peut-être la source est-elle l'un des ouvrages, maintenant perdus, de Raimbaud le Provençal, de Raimon d'Anjou ou de Hugolin de Forcalquier, que nous ne connaissons plus que par Francesco da Barberino.

C'est en janvier 1923 que j'ai étudié, pour la première fois, le traité *De nobilitate animi* dans le ms. B. N. lat. 16089, en ne portant mon attention que sur les citations des troubadours, et j'ai constaté dès lors qu'Hauréau avait laissé de côté trois de ces citations, qui seront publiées plus loin. Six années se sont écoulées depuis, sans que j'aie pu poursuivre cette étude, pour l'achèvement de laquelle il était nécessaire d'avoir sous les yeux le ms. de Bruges n° 424, signalé par Hauréau. Ce n'est qu'en décembre 1928 que j'en ai demandé le prêt à la Bibliothèque Nationale, où, grâce à la courtoisie de M. le Conservateur de la Bibliothèque de Bruges, à qui je tiens à exprimer publiquement ma reconnaissance, je l'ai eu à ma disposition à partir du 6 février 1929. Je désignerai désormais par P le ms. B.N. lat. 16089, et par B le ms. Bruges n° 424.

Dans P, notre traité occupe les ff 238a-242a, écrits sur deux colonnes, et dont l'écriture peut être assignée à la fin du XIIIe siècle.

(1) Je note tout de suite que le ms. porte *Marsiliensis*, la syllabe *mar* étant écrite *mr* avec un *a* suscrit; le ms. de Bruges porte absurdement: *magr silien*.
(2) Je passe les citations, qui reproduisent celles d'Hauréau.

Il n'y a ni *incipit* ni *explicit*; les titres et les initiales des chapitres manquent, évidemment parce que le scribe avait laissé le soin de les écrire à un rubricateur qui n'a pas accompli la tâche qu'on lui avait réservée.

Dans B, le traité occupe les ff. 311ª-322ᵇ, écrits à pleine page, et qui sont les derniers du volume (1). L'écriture ne paraît pas antérieure au milieu du XIVᵉ siècle, bien qu'on ait voulu attribuer tout le volume au XIIIᵉ (2). L'*incipit* et l'*explicit*, à l'encre rouge, sont ainsi conçus: *Incipit liber de nobilitate animi. — Explicit de nobilitate animi liber.*

Voici, dans son intégrité, le prologue de l'auteur tel que le donne P, avec les variantes de B.

Ex naturali appetitu ad bonum, et ex (3) ejus cognitione ad bene operandum movemur, et ex bonis operibus boni, noti et notabiles (4) judicamur in bonum. Dico notabiles, id est nobiles. Nobilis enim nichil aliud est quam bene operans (5), quod per sui (6) contrarium probatur. Vilis enim operatio et mala facit hominem judicari vilem et malum; ergo per oppositum bona operatio et notabilis faciet hominem nobilem de neccessitate. Unde nobilitas nichil aliud videtur esse (7), quam operatio bona (8), vel saltem habitus vel potentia intrinseca, que principium est bone operationis, sine qua nullus ad bene operandum movetur, sicut nichil disgregat visum nisi quod albedinem habet: licet tamen potentia operationem precedat, tamen non cognoscitur nisi per operationem. Unde de aliquo non possumus dicere quod nobilis sit (9), nisi quia notabiliter et bene agit; unde quando hoc videmus, dicimus aliquem nobilem et nobilitatem habere. Nunc autem ita est quod plures in notitia ipsius nobilitatis mirabiliter sunt decepti: quidem enim credunt eam habere et cognoscere (10), qui nec eam habent nec cognoscunt; alii etiam sunt (11) qui, cum eam habeant, non tamen eam credunt (12) habere, eo quod eam non cognoscunt (13); alii sunt qui eam habent et cognoscunt (14), non tamen ipsa utuntur ut deberent. Perfecte autem nobiles sunt qui eam habent et cognoscunt et secundum eam notabiliter operantur.

(1) La foliotation est d'une main très récente.
(2) Cfr. C. J. Laude, *Catal... des mss. de la bibl. publ. de Bruges*, Bruges, 1859, p. 365.
(3) ex *manque* B.
(4) nobiles B.
(5) *phrase remplacée par* bona enim operatio indicat nobilem B.
(6) suum B.
(7) n. a. est B.
(8) b. o. B.
(9) s. n. B.
(10) c. et h. B.
(11) sunt *manque* B.
(12) c. e. B.
(13) cognoscant B.
(14) h. et c. et hii sunt vere nobiles. Alii sunt qui eam cognoscunt n. t. ea u. ut d. et hii veri litterati male operantes B (*où ces cinq derniers mots tiennent lieu de la dernière phrase de* P).

Ut igitur nobilitas, et qui sint vere nobiles, cognoscantur, hunc libellum pro posse conabor construere, in quo ostendetur quid sit nobilitas, et quot sint nobilitatis species, secundum ordinem nature et secundum sentenciam omnium philosophorum et aliorum qui laboraverunt ad noticiam veritatis.

Iste liber duas habebit particulas: in prima ostendetur quid sit nobilitas cum suis speciebus, et determinabuntur in ipsa questiones communes quas fieri de nobilitate (1) contingit; in secunda erunt plura (2) proverbia et (3) sententie et sermones (4) succincti (5), in (6) quibus quilibet in suo statu poterit cognoscere, si advertere voluerit, utrum sue operationes sint nobiles seu viles.

Intitulatur autem iste liber (7) *De nobilitate animi*, eo quod illa sit potior inter omnes, ut in prosecutione libri (8) patebit.

La première partie débute, aussitôt après le prologue, par: *Nobilitas est habitus qui movet ad talia opera faciendum, que in bonitate communiter cognoscuntur secundum quod pertinet ad eorum naturam.* Elle comprend dix-huit chapitres non numérotés. A chacun des douze premiers B donne un titre spécial, mais il ne poursuit pas jusqu'au bout. A partir du chapitre 9, l'auteur procède par questions: *primo queritur* etc. Voici la reproduction des huit premiers titres, tels que les donne B; à partir du chap. 9 je reproduis l'énoncé de chaque question, en numérotant le tout.

1. Quid sit nobilitas.
2. De speciebus nobilitatis.
3. De nobilitate animi.
4. De nobilitate corporis.
5. De nobilitate fortune.
6. De nobilitate dominiorum.
7. De nobilitate divitiarum.
8. De nobilitate fame seu glorie.
9. Primo queritur utrum tot sint species nobilitatis quot sunt superius distincte.
10. Secundo queritur que species nobilitatis nobilior vel melior debeat dici.
11. Tertio queritur utrum homines sint nobiles per naturam.
12. Quarto queritur utrum mulier nobilis sicut vir.
13. Quinto queritur utrum aliquis puer sit nobilis.
14. Sexto queritur utrum viles per naturam possint fieri nobiles per doctrinam vel nutrimentum.

(1) notabilitate B P.
(2) plura *manque* B.
(3) seu B.
(4) et sermones *manque* B.
(5) succincte B.
(6) in *manque* B.
(7) libellus B.
(8) libri *manque* B.

15. Septimo queritur cui filius in nobilitate debeat assimilari, utrum patri vel matri.
16. Octavo queritur quare homines non loquantur nisi de una specie nobilitatis, cum constet eas esse quinque.
17. Nono queritur utrum rex sit nobilior comite, vel imperator rege.
18. Ultimo queritur utrum nobilitas inveniatur in aliis rebus, sicut in avibus, equis et canibus, quia hoc tenetur communis opinio.

La seconde partie est beaucoup moins étendue que la première. En l'abordant, l'auteur rappelle ce qu'il en a dit dans son prologue, et en explique l'économie en ces termes (P, f° 241ª; B, f° 320ᵇ):

Pars hujus libelli secunda tangit breves et tutas lecturas, quibus quilibet, sive nobilis sive vilis, cognoscetur (1) perfecte. Erunt enim .X. capitula, quibus harum (2) ostendentur proverbia et (3) sententie .5. specierum nobilitatis dictarum, et .5. de opposito earumdem (4).

Ces dix chapitres se suivent en faisant alterner les sujets qui s'opposent: le premier est consacré au sage et le deuxième au sot; le troisième à la noblesse ou beauté du corps et le quatrième à la difformité; le cinquième au maître et le sixième au serviteur; le septième au riche et le huitième au pauvre; le neuvième à la gloire et le dixième à la vanité ou vaine gloire.

Voici les premiers et les derniers mots de chacun d'eux:

1. Secundum quod Philosophus disputat et sufficienter dat intendere, prohemio Me[taphisi]ce, sapiens est qui sit omnia difficillima.... — Ex hiis suprema patet nobilitas, et quia sapiens nobilis est.

2. Ptholomeus dicit, in proverbiis suis Almagesti: Insipiens est qui sui ipsius quantitatem ignorat... — quamvis inter stultum et insipientem, ignarum et malum, aliqua sit differentia, ad presens tamen accipimus pro eodem.

3. De nobilibus secundum corpus plurium ordo philosophorum (5) multa dixerunt... — si recta ratione in suis operibus (6) regulentur.

4. Antequam proverbia vilium corporum proponantur... — Et de vilibus corpore sint hec dicta.

5. Consequenter aliqua dominorum proverbia tangamus... — Et hec sufficiant in hoc loco.

(1) breues sententias quibus nobilis vel vilis cognoscitur B.
(2) harum *manque* B.
(3) seu B.
(4) quinque earumdem oppositarum B.
(5) plurimi philosophorum B.
(6) operonibus (= operationibus) B.

6. Nunc dicamus de servitute vel servo... — ab ipso sine infamia separetur. Hec et similia pertinent ad hanc partem (1).

7. Nunc divitum proverbia tangamus... — Boetius dicit quod dives plures habet amicos, sed de nullo est certus. Hec et similia in hoc loco possunt scribi; sed hec sufficiant propter opus (2).

8. Hiis habitis, est de paupere subjungendum... — qui plane et satis (3) subtiliter verum dixit.

9. Nunc de gloriosis dicamus... — Adhuc est fama magna vi laboris ad tuendum et magni timoris (4) et vanitatis, quare parum valet.

10. Ultimo de vanigloriosis est dicendum... — Sufficiat igitur quod dictum est. Laudetur Altissimus, qui nobis hec concessit scribere, licet pauca, a quo fluit omnis nobilitas et in quem omnis actio nobilis terminatur (5).

Dans les deux parties du *De nobilitate animi*, les citations d'auteurs, voire de proverbes vulgaires, abondent. On y trouve plus d'un détail intéressant; mais j'entends me borner aux citations des troubadours, qui confèrent à cet opuscule le caractère singulier justement signalé par Hauréau. Il n'y en a aucune dans la première partie; elles ne font leur apparition que dans le chapitre 3 de la seconde partie, le seul sur lequel semble s'être portée l'attention d'Hauréau. Ce chapitre débute en ces termes:

De nobilibus secundum corpus plurium ordo philosophorum (6) multa dixerunt, inter quos Fulco Marsiliensis (7) dicit: *Si corpus* . . .

Suit la citation rapportée par Hauréau. On voit que l'auteur met Foulques de Marseille sur le même rang que les « philosophes ». Immédiatement après, il se réfère au « Philosophe », par excellence, c'est à dire, à Aristote, qu'il invoque ainsi:

Et hoc dat intelligere Philosophus, per totam Phisonomiam suam (8), judicando ex parte forme corporis membrorum mores hominum naturaliter perfectos. Unde proverbialiter dicitur: *Est vultus* (9) *testis quales intrinsecus estis.*

(1) B ne donne pas la dernière phrase.

(2) . . . certus. Hec ad presens sufficiant B.

(3) satis *manque* B.

(4) tumoris P.

(5) Sufficiat hoc dixisse, Domino largiente, a quo fluit nobilitas et in quem omnis actio nobilis terminatur B.

(6) plurimi philosophorum B.

(7) fulco magr̄ (= magister) siliensis B.

(8) Il est à peine besoin de rappeler que la Physiognomonie attribuée, au Moyen âge, à Aristote, est un ouvrage apocryphe.

(9) virtus P; wltus B.

Vient ensuite la citation de Peire Vidal, comme dans le texte d'Hauréau (1), puis celle d'*Arnoldus* (2); enfin celle de Jaufré Rudel (3).

Ici nous rencontrons une citation, omise par Hauréau, que l'auteur, pour terminer le chapitre, fait suivre d'une remarque plus générale:

> Odantagalus dicit (4) quod *promptitudo corporis vel levitas dominium habet pedum, sed laus erit si pedes absque stultitia moveantur.* Omnes generaliter virtutes corporee perfecte corpus nobilitant, si recta ratione in suis operibus (5) regulentur (6).

Qu'est-ce que ce mystérieux *Odantagalus*, qu'Hauréau ne semble pas avoir reconnu pour un troubadour, et que le ms. B a remplacé par la formule vague: *Quidam alter*? Il me paraît certain que nous sommes en présence d'une mauvaise transcription (attribuable à P ou à son modèle) du manuscrit original, lequel devait porter, non pas les deux lettres *Od*, mais une seule lettre, à savoir un *M* en majuscule onciale, dont le premier élément a été pris pour un *O* et le second pour un *d*, ce qui nous ramène à une forme *Mantagalus*, où je vois la latinisation maladroite et tronquée du nom du troubadour bien connu, Guilhem Montanhagol. Peu importe, à mon sens, que l'on ne trouve pas d'altération aussi forte dans l'édition de ce troubadour publiée par Jules Coulet (7), et que le *De nobilitate animi*, comme on va tout de suite le voir, cite le même troubadour sous la forme *Montaneolus*.

Le chapitre 4 (*proverbia vilium corporum*) contient une autre citation, négligée aussi par Hauréau. Elle ne peut être pleinement comprise qu'en tenant compte du contexte dans lequel elle est enchâssée; je le reproduis donc *in extenso*:

> Et est adhuc quedam vilitas corporis que causatur magis ex complexione cordis. Reperiuntur enim aliqui (8) optime formati et complexionati in exterioribus membris, et in tempore neccessitatis nullum habent vigorem; et tales

(1) Notons seulement que B écrit *pulchritudo*.
(2) B écrit *Arnaldus, pulchritudo, pulchritudine*; en outre il supprime *quod* après *dicit*.
(3) B donne *forma* au lieu de *fortitudine*.
(4) B remplace les deux premiers mots par: *Item quidam alter*, et il supprime *quod*.
(5) operonibus (= operationibus) B.
(6) Je vois dans cette dernière phrase une réflexion personnelle de l'auteur plutôt que la fin de la citation d'*Odantagalus*.
(7) Toulouse, 1878 (*Bibl. Méridionale*, 1e série, t. IV), p. 17 et s.
(8) aliqui *manque* B.

dicuntur communiter pulcri (1) et mali. De istis (2) dicit Montaneolus quod (3) *pulcri* (4) *corpore sine cordis vigore sunt ymagines sine vita.* Quod optime dictum est: utrobique enim apparet quod non existit.

On ne saurait douter que sous *Montaneolus* il ne faille voir le troubadour Guillem Montanhagol dont il vient d'être question.

Enfin, une dernière citation, négligée elle aussi par Hauréau, se rencontre dans le chapitre 6 (*de servitute et servo*), sous le nom de Peire Vidal:

De curialitate servi Petrus Vitalis dicit quod (5) *prudentia servi* (6) *et valor est magnus, si dominus fuerit silvester et iracundus, quod ab ipso sine infamia separetur* (7).

En résumé, nous avons en tout sept citations de troubadours, au lieu de quatre: une de Folquet de Marseille, une d'un Arnaud indéterminé, une de Jaufré Rudel, deux de Guilhem Montanhagol, et deux de Peire Vidal. Les trois citations nouvelles, d'ailleurs, ne sont pas plus que les quatre autres identifiables avec aucun passage des œuvres jusqu'ici connues des troubadours auxquels elles sont attribuées, et les sources utilisées par l'auteur du *De nobilitate animi* restent toujours pour nous indéterminées.

Est-il possible au moins de conjecturer avec quelque vraisemblance la nationalité de cet auteur? Hauréau a pour lui la logique quand il écrit: « Un clerc si versé dans la littérature des troubadours était évidemment leur compatriote ». Mais cette idée rencontre une pierre d'achoppement dans un passage que je vais reproduire avec son long contexte (c'est le seul qui offre un détail d'ordre topographique); il se trouve dans le chapitre 4 de la seconde partie, où il précède l'extrait relatif à *Montaneolus* publié ci-dessus:

Plinius (8) etiam dicit, in Physonomia sua, quod grossus oculus, rubens et inversus, ramosus (9) et expositus, inverecundum vel luxuriosum ostendit. Et si, cum hoc, os grande fuerit, et labra grossa et carnosa, et brevis nasus

(1) pulchri B.
(2) hiis B.
(3) quod *manque* B.
(4) pulchri B.
(5) quod *manque* B.
(6) B ajoute *est* (abrégé en ē) entre *prudentia* et *servi*.
(7) sine infamia se separet B.
(8) *Sic* dans B et dans P; mais je crois que l'original devait porter *Phs*, abréviation de *Philosophus* (= Aristote), d'autant plus que l'auteur vient de donner un extrait des *Topiques*, commençant par: « Phs, in libro Topicorum . . . ».
(9) rammosus P.

sursum versus, significat glutonem (1) et maledicum. Et si (2), cum hiis, habuerit tibias (3) et cavillas pedum grossas et uncas, et (4) posterius in incessu ad utrumque latus vacillans, tanquam in pedibus patiens, talis habebit corpus supreme male figuratum, et adhuc vilius si, cum hoc, habuerit manus grossas et duras, brevium digitorum, *qualis fuit in Hannonia Bradefer*: tale corpus vilissimum existit et secundum animam mali moris.

Les cinq mots que j'ai imprimés en italique manquent dans le manuscrit B. D'autre part, je ne connais aucun autre témoignage sur ce « Bradefer de Hainaut ». Si l'on admet que le *De nobilitate animi* a pour auteur un Provençal, comment concevoir qu'il ait été informé de l'existence de ce personnage si disgracié de la nature ? Ne faut-il pas supposer que P a incorporé dans son texte une glose marginale étrangère à l'auteur, bien que d'ordinaire P, plus ancien que B, soit plus voisin de l'original, parfois altéré dans B ? Dans ce cas, l'hypothèse d'Hauréau pourrait être retenue.

Mais on peut aussi en proposer une autre, et voir dans l'auteur non un Provençal, mais un Italien. J'avoue que cette seconde hypothèse me sourit plus que la première. Il semble que Paul Meyer ait voulu aiguiller la critique dans cette direction quand il a écrit: « Peut-être la source est-elle dans l'un des ouvrages, maintenant « perdus, de Raimbaud le Provençal, de Raimon d'Anjou ou de « Hugolin de Forcalquier, que nous ne connaissons plus que par « Francesco da Barberino » (5).

L'idée de mettre les troubadours sur le même rang que les « philosophes », et de les incorporer pour ainsi dire dans les scolastiques, me paraît plutôt italienne que provençale. On la sent poindre, ou peu s'en faut, dans ce passage du Commentaire que Barberino a joint au texte de ses *Documenti d'Amore*:

Non obstat quod majores nostri Provinciales dixerunt curialitatem non esse aliud quam mensuram in rebus, nam locuti sunt de largitate ... (6).

(1) gulosum B. (2) si *manque* B. (3) tybia P. (4) oncas ad p. P.

(5) Paul Meyer aurait pu citer aussi, avec plus de vraisemblance, l'ouvrage provençal anonyme mentionné par Barberino, à propos du Moine de Montaudon, dans les termes suivants: « Hoc quidem ejus dictum reperii cum suis aliis multis pulcris, circa principium « illius libri provincialis cujus est rubrica talis: *Flores dictorum nobilium provincialium* ». Voir mon livre: *Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie*, Paris, 1883 (fasc. XXXV de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*), p. 184.

(6) *I Documenti d'Amore di Francesco da Barberino* ..., a cura di Francesco Egidi, vol. I, Rome, 1905, p. 22 (*Società filologica Romana, Documenti di Storia letteraria*). Barberino a ici en vue un vers de Folquet de Marseille, qu'il cite textuellement dans un autre passage de son Commentaire:

Cortesia non es als mas mesura.

(Voir éd. citée, II, 292, et mon livre cité p. 192).

J'ajoute enfin que c'est particulièrement dans le milieu italien que l'on s'est attaché, dans la seconde moitié du XIIIe siècle (1), à établir que la véritable noblesse ne dépend pas de la naissance, de la puissance ou de la richesse, comme le croit le vulgaire, mais des qualités morales. Cette opinion idéaliste est certainement celle qu'a voulu faire prévaloir l'anonyme auquel nous devons le *De nobilitate animi*, sans avoir le génie d'un Thomas d'Aquin, d'un Guido Guinicelli ou d'un Dante pour la dégager de la gangue scolastique (2).

ANTOINE THOMAS.

(1) C'est certainement à cette date qu'il faut faire remonter la composition de notre opuscule, puisque, d'une part, le ms. P remonte à la fin du XIIIe siècle et que, de l'autre, on y trouve cité le troubadour Guilhem Montanhagol, dont l'activité poétique se place entre 1233 et 1258.

(2) Au moment où j'écris ces dernières lignes, je viens de prendre connaissance d'une remarquable « nota » du professeur Gino Dallari, à laquelle je me fais un devoir de renvoyer le lecteur. Voir *R. Istituto Lombardo di scienze e lettere, Rendiconti*, serie II, vol. LXI, Milan, 1928, pp. 572-580: *Sul concetto della nobiltà nella terza canzone del « Convivio » dantesco.*

An apocryphal ending to the " Phyllis and Flora ,,.

In the summer of 1928 I bought from Mr. Heck, of Vienna, a copy of the first part (sequences only) of *Sequentiae et hymni*, with the commentary of Johannes Adelphus, printed at Strasbourg by Johann Knoblouch on March 15th, 1519 (Proctor 10123). It is in a modern binding, but a single original fly-leaf has been preserved, on which an ugly hand of the early or middle sixteenth century has written some verses of the *Phyllis and Flora*, with variants, which I transcribe below. Each stanza makes a paragraph, but otherwise it is written as prose. I have expanded the contractions.

Anni parte florida celo puriori
picto terre gremio vario colore
dum fugaret sidera nuncius aurore
sumnus liquit oculos philidis et flore

Erant ambe virgines et ambe regine 5
filis coma libera, flora crispa crine,
non sunt forme virginum sed forme divine
resplendentes facie ut luce matutina

Nec stirpe nec facie, nec ornatu viles
sed annos et animos habent iuueniles, 10
hae sunt parum impares et parum hostiles;
uni placet clericus altereque miles

Non est diferencia corporis et honoris
ambe sunt consimiles intus atque foris,
gemini sunt habitus et gemini moris 15
sola differencia facta est amoris

Placuit virginibus spaciatum ire
nam soporem renuit pectus saciatum
et ex illo tempore exeunt in pratum
ut et jocum facerent ludumque beatum 20

Ad augmentum decoris huius et honoris (1)
locus erat viridi gramine perfusus
et in illo gramine, defluxerat rivus,
vivens (2) atque boculus murmur lasciosus.

Erat juxta riulum speciosa pinus 25
et ditata foliis late pandens sinus,
murmurat tam modicum ventus tempestinus,
nec intrare potuit calor peregrinus

Consedere virgines herba sedem dedit
filis juxta riulum, flora longe sedit 30
cum sederent utreque amor se eregit
nam utramque volnerat et utramque ledit

Pervenerant virgines ire quo volebant
et sermones varios inter se habebant,
Flora virgo nobilis clericum amabat 35
qui puelle Filidi multum displicebat

Fillis coma libera tunc dicebat flore
Misera cum clerico frueris amore,
nam que clerum diligit caret hic honore
et post mortem fruitur perpeti dolore 40

Flora inquit filidi loqueris ut stulta,
nam Filis ad tedium (3) dicam tibi multa
quod cruenti (3) milites sunt abiciendi
et econtra clerici semper diligendi

Milites in preliis gladiis ceduntur 45
jacent in carceribus postquam capiuntur,
hinc infelix puella dolet et tristatur,
timens ne jam socius suus suspendatur

Clerici diuiciis conctis dominantur,
In potentum curiis semper honorantur 50
et in horum domibus semper saciantur
Non habentes milites domi quo pascantur

Clericus nunquam propriis manibus laborat,
eum omnis populus laudat et honorat,
nam et cibum comedit valentem ad amorem 55
et si potus displicet poscit meliorem

(1) First written *et honoris huius*, and the order afterwards changed.
(2) Corrected from *vivus*.
(3) Not quite certain.

Ideo praeposui clericum amorem
eum meis manibus semper baiularem
nam et omnis rusticus transiens per forum
narat omni populo laudem clericorum 60
finis.

It will be seen at once that lines 1-32 present a somewhat inferior text of the first eight stanzas of the *Phyllis and Flora* in its traditional form: the order of some of the stanzas is changed, and there are variations of language, always, I think, for the worse. But lines 33-60 are quite different: instead of the long dialogue of the original poem, ending in the hearing before the court of heaven and the judgement in favour of Flora and her clerk, there is a short discussion, in which Phyllis hardly proclaims, in her one stanza, the merit of her soldier lover, but merely makes an objection or two to the clerk; and then Flora states her case in five stanzas, the first two describing the troubles of soldiers, and the last three the merits of clerks. No decision is given, but the reader is left with the conviction that the clerk is victorious.

The standard of versification falls considerably in the new stanzas. In the original poem the rhyme *aaaa* is strictly preserved throughout, but in these there are failures in rhyme, so that some of them verge upon assonance (33-36, 45-48, 57-60) and some degenerate to *aabb* (41-44, 53-56): and there are lapses in construction, such as the nominative (or accusative) absolute in line 52.

It seems to me therefore that we have here a copy of the first eight stanzas of the *Phyllis and Flora* taken from a somewhat inferior MS., lacking the whole of the rest of the poem (72 more stanzas), in place of which the scribe has added a rather feeble and inconclusive ending of his own in seven stanzas only. They will not have to be considered in future critical editions of the poem.

STEPHEN GASELEE.

Un'osservazione su gli antichi ritmi Bellunese e Lucchese.

Le osservazioni che seguono non mirano nè punto nè poco a diminuire il merito dello studio di Vincenzo De Bartholomaeis intorno al ritmo lucchese del 1213; studio eccellente (1). Mirano soltanto a dimostrare, sia pel ritmo stesso, sia pel ritmo bellunese del 1198 circa (2), non essere nè l'un frammento nè l'altro una serie di versi nati insieme con la prosa che li contiene, ma essere invece frammenti, l'uno e l'altro, di un componimento poetico che fu la fonte, o almeno una delle fonti, di cui si servirono i prosatori nel loro proprio racconto, quegli raccogliendo la memoria dello scontro presso Massa del Marchese, questi della presa del castello d'Ard.

Comincio dal notare che gli studiosi della storia della letteratura greca hanno oramai per sicuro trovarsi frammenti in versi dentro prose narrative; i quali resti di poesie perdute ci fan risalire, per esempio, alle commedie antiche dove apparivano personaggi leggendarî e storici o dove se ne discorreva. Così alcune notizie intorno a Saffo, Sofocle, Euripide, si rintracciano incluse (e furono riconosciute, per essere in trimetri giambici) dentro le antiche biografie di quei poeti; nelle quali vennero grossamente adoperate, come fonti, commedie per noi smarrite. E così gli aneddoti di Plutarco intorno a Timone il Misantropo, che si leggono nelle vite, da lui narrate, di Antonio e di Alcibiade, conservano tracce evidenti d'essere stati originariamente scritti del pari in trimetri giambici;

(1) V. De Bartholomaeis, *Ritmo volgare lucchese del 1213*, in *Studi romanzi*, editi a cura di E. Monaci, Roma, 1915, XII, 97 sgg.; e cfr. nella sua antologia *Rime giullaresche e popolari d'Italia*, Bologna, 1926, pp. 9-11 e 76.

(2) C. Salvioni, *La cantilena bellunese del 1193*, nella miscellanea *Nozze Cian-Sappa Flandinet*, Bergamo, 1894, pp. 235-240; I. Sanesi, *Sul ritmo bellunese*, in *Scritti varii di erudizione e di critica in onore di R. Renier*, Torino, 1912, pp. 452-468.

il che significa avere appartenuto a componimenti usati dal prosatore e da lui parzialmente riferiti (1).

Egualmente gli studiosi della letteratura latina hanno oramai per sicuro trovarsi frammenti di carmi in verso saturnio dentro le storie di Tito Livio (2).

Proseguo col notare che un fatto consimile, se anche prescindiamo da altre questioni concernenti la storiografia latina, è stato studiato a fondo nell'antica letteratura spagnuola. Per esempio, la leggenda dei Sette infanti di Lara fu dimostrato che si leggeva, fin dal secolo XIII, nella *Crónica general* di re Alfonso X, in una forma prosaica donde traspaiono molti versi; documento sicuro che il narratore adoperò una fonte versificata; e così della canzone sopra l'assedio di Zamora non si ha più se non un rimaneggiamento in prosa. Ma occorre citare casi singoli, quando in Spagna, come dice elegantemente quell'insigne maestro che è il Menéndez Pidal, le due piante, la storia e l'epopea, nate su la tomba del passato, intrecciarono intimamente le rame loro? (3).

Nelle cronache latine medievali furono sparsamente rintracciati residui di racconti epico-leggendarî che è ammesso doversi ricondurre a fonti in versi. E quando si venga più da presso a guardare ciò che accadde in Toscana, sarà facile persuadersi dell'importanza, che, per esempio, ebbe la *Comedia* di Dante sulla storiografia fiorentina, ritrovandosi in alcuni testi, anche senza citazione di sorta, e a mo' di prosa, versi o frasi del poema ch'era stato messo a profitto dal cronista (4).

Per le vite dei Provenzali, poi, non ai lettori di questo periodico occorrono esempî.

(1) Cfr., in genere, F. LEO, *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer litterarischen Form*, Lipsia, 1901; e per qualche caso particolare, cui nel testo accenno, cfr. E. S. PICCOLOMINI, *Sulla leggenda di Timone il Misantropo*, Torino, 1884, pp. 6 sgg.

(2) Principalissima è la serie nel libro V, cap. XVI: « Romane, aquam Albanam cave lacu contineri » ecc., che riferisce in nove versi un vaticinio, forse composto ai tempi di Livio Andronico e di Nevio, verso il 213 av. Cristo.

(3) Cfr., in genere, R. MENÉNDEZ PIDAL, *L'épopée castillane*, trad. di H. MÉRIMÉE, Parigi, 1910; e dello stesso *La Crónica general* ne' suoi *Estudios literarios*, Madrid, 1920, pp. 171 sgg. Può riuscire utile anche la recensione anonima *La epopeya y los romances españoles, examen de una antigua teoria*, in *Revista de filologia española*, 1921, tomo VIII.

(4) Senza rimandare, chè parrebbe ostentazione futile, alle opere capitali intorno alla epopea francese, cfr. almeno, per qualche caso particolare di *disjecti membra poetae* dentro una prosa, P. RAJNA, *Le origini dell'epopea francese*, Firenze, 1884, pp. 475 sgg. E per l'antica storiografia fiorentina, cfr. almeno il testo attribuito a Ricordano Malispini, e G. MAZZONI, *La questione malispiniana*, in *Nuova Antologia*, 1° giugno 1922. Oltre il qual Malispini, giova, quanto a Dante, rammentare Guido da Pisa e Giovanni Villani. E ci sarebbe da risalire, se ne mettesse il conto, perfino ai versi così volentieri riferiti nella sua cronica da Fra Salimbene; ma, perchè il caso è diverso, ce ne asterremo.

Dunque l'analogia porta a credere che i versi a noi giunti nei due suddetti racconti, sì per la giornata dei Lucchesi, sì per quella dei Bellunesi, appartennero entrambi a fonti poetiche, di cui l'uno e l'altro registratore si valse fino a includerne qualcosa dentro la memoria del fatto storico. Si badi; tanto più potevano essi farlo, ed era naturale che lo facessero, quanto i componimenti in versi tenuti da loro sotto gli occhi o saputi da loro a mente erano piuttosto un documento di storia veridica, fosse pure partigianesca, che un'esaltazione fantastica di eroi e di avventure leggendarie.

Il ritmo bellunese del 1198 circa, dopo che in un testo latino si leggono segnate altre imprese felici di Belluno e Feltre collegate contro Treviso, erompe fuori da tali notizie, trionfalmente, in quattro versi rimati; dopo i quali, chi andò segnando codeste imprese tornò prontamente a' suoi appunti cronistorici. Che il trascrittore fosse egli stesso l'autore della strofe, è impossibile affermarlo; e credo sarebbe assai difficile il sostenere che i quattro versi facessero un minimo corpo a sè, e non appartenessero, invece, a un ritmo più ampio sopra quelle gesta; ritmo dove, avesse egli ragione o torto, il punto culminante sembrò al trascrittore la presa e distruzione del castello d'Ard e la cattura dei cavalieri migliori che vantasse Treviso.

Il ritmo lucchesè del 1213 ci si presenta in condizioni simigliantissime. Una registrazione di gesta militari, in una delle solite guerre regionali, fatta in latino. Poi, dopo che normalmente il volgare vi ha affiorato qua e là in nomi locali, ecco venir fuori dal testo, senza nessuna ragione di eccitamento lirico, una frase in lucchese: « Inter quos [qui malo more fuerunt tramanganati] « filius Geraldini Ghiandonis qui cum esset a Marchionis parte, « per Rolandum Ceci *fu abatuto et Orlando ebb' el cavallo* ». E subito il testo continua: « Similiter Guidarellus Barletti *fu dal Marchese* « *abatuto. Ma sì fu tramanganato Guido Franchi che battè ne la* « *nostra moneta et or ne fu sopra*:

Ma come perdetero lor destrieri,
così fussero rimasi prescioni
per li nostri cavallieri!

« *Altressì no fu sopra*:

Gualterrotto Castagnacci
et Ronsinello Pagani »

con tutta la seguente tirata fino al verso ultimo, scritta, di penna corrente, come continuazione.

Se l'autore, o trascrittore, del testo in latino avesse, dopo le registrazioni cronistoriche, proseguito coi versi 28-44, che imprecano contro i nemici di Lucca e li minacciano, e rimproverano a Lucca il non aspettarsi le giuste punizioni, potrebbe forse da altri ammettersi (non mi c'indurrei io) una sua improvvisazione lirica; ma come credere che la frase « fu abatuto et Orlando ebb' el cavallo » possa essersi intrusa nel latino quasi un primo momento evidente di una poetica concitazione? e, dopo que' tre versetti su coloro che nella mischia ci rimisero soltanto il destriero ma non furono fatti prigionieri, il che sarebbe stato assai meglio, perchè erano dei traditori che conveniva castigare!, come credere che l'autore o trascrittore potesse pacatamente proseguire a quel modo, se non avesse avuto davanti a sè un ritmo coi nomi di Gualterotto Castagnani e di Ronsinello Pagani? (1).

Per me l'importanza de' due Ritmi, oltre la data loro, sta appunto nella testimonianza sicura che ce ne viene della commistione, pur tra noi, di elementi poetici con elementi cronistorici. Che se questi due, ed altri eventuali racconti, appaiano ben più realisticamente storici che mitici o leggendarî, ciò è soltanto un'altra e buona prova dell'indole nostra italiana, stretta al fatto creduto vero piuttosto che proclive ad invenzioni epiche.

GUIDO MAZZONI.

(1) « Incominciò [il cittadino lucchese] la narrazione naturalmente in latino; però a « misura che i particolari di quegli avvenimenti gli tornavano a mente, e, co' particolari, « i personaggi, e, fra costoro, quelli della sua città che avevan prese le armi contro i proprî « concittadini, si venne via via accalorando; al segno che, smessa, a un certo punto, la « forma togata, si abbandonò senz'altro all'uso della lingua materna e in questa incominciò « a formar versi, quasi timidamente e frammezzandoli con della prosa, prima, ma poi con « risoluzione e speditezza. E finì così per dar libero corso alla propria parlata, secondando « l'impulso spontaneo del suo spirito. E mentre passava dal latino al volgare e dalla prosa « al ritmo, assurgeva inavvertitamente dalla narrazione alla lirica ».

Così il DE BARTHOLOMAEIS, nel lavoro maggiore sopra indicato, pp. 111-112. Unendo in tal concetto il ritmo bellunese al lucchese, C. GUERRIERI CROCETTI, *Osservazioni sul Ritmo lucchese del 1213*, ne' suoi *Studi di critica letteraria*, Teramo, 1921, pp. 47 sgg., conclude: « Due buoni cronisti dell'Alta Italia prendono nota delle cose del loro comune, di quelle « piccole imprese contro i castelli finitimi, ch'era la gran questione della vita comunale « d'allora. Al cospetto della vittoria dei concittadini (bellissimo quel — li nostri — del ritmo « bellunese!) essi si entusiasmano, interrompono il latino per il volgare, la prosa per il « verso! Ma quale verso? L'uno si lascia trasportare dalla propria vena e compone dei « veri e proprî ottonarî — il lucchese —; l'altro, invece, ricorre ad una poesia in voga, « che correva sulla bocca di tutti; e la trascrive. Dunque: identico lo scopo; diverso, lievemente diverso, il mezzo ».

Il Dialogo di Agio
per la morte di Hathumoda.

Nella vita ascetica, che ne' secoli nono e decimo ferveva dentro i chiostri, ogni fatto privato, benchè lieve, poteva essere occasione di poesia. Il giorno 28 novembre dell' 874 spirava in Gandersheim l'abatessa Hathumoda, che per ventidue anni aveva governato quel monastero:

> Interea Christi virgo, felix Hathumoda,
> cum gregis undenos curam bis gesserat annis,
> ocius in Christo moriens transivit ad astra (1).

Era nata dal conte Liudolfo di Sassonia e dalla nobile Oda, da cui discese la stirpe reale e imperiale di Ottone il grande. Liudolfo, il ricco feudatario, come attesta Hrotsvit, la poetessa, fu uomo, oltre che d'insigne valore militare, anche di singolare pietà, tanto che cinque figliole e un figlio, Agio, si resero claustrali:

> Hic, praenobilium natus de stirpe parentum,
> ortus atque sui respondens nobilitati,
> moribus egregiis usque suae probitatis
> inter Saxones crevit laudabilis omnes;
> namque fuit strenuus, forma nimiumque decorus,
> prudens in verbis, in cunctis cautus agendis
> atque sui generis solus spes et decus omnis (2).

Hathumoda, forse la primogenita, era stata educata nel monastero di Herford e aveva avuto a maestro il coltissimo Wicberto, vescovo di Hildesheim, poi era passata in Brunshausen, e infine

(1) HROTSVITHAE *Opera, Primordia coenobii Gandeshemensis*, ed. K. Strecker, Lipsiae, 1906, v. 315-317. Cfr. O. GRASHOF, *Das Benedictinerinnenstift Gandersheim und Hrotsuitha*, in *Studien und Mittheilungen d. Bened. und Cisterc.-Orden*, V, VI, VII, VIII, 65-67, 357-73 (1887-88).

(2) HROTSVITHAE *Opera, Primordia coenobii Gandes.*, 6-12.

in Gandersheim, il grande monastero sulla Ganda, eretto nell' 825, da Liudolfo a proprie spese, *de gazarum propriarum sumpto*, e vi fu prima abatessa. Donna di generoso intendimento e d'ingegno alacre e vivo, col favore della famiglia potè aprire nell'atrio una scuola di fanciulle, che presto fiorì di classiche eleganze latine. Sicchè, quando Hathumoda morì di peste epidemica, il dolore di tutti fu largo e sincero (1). Si rimpiangeva la nobile donna che spandeva la benefica sua cultura tra la fierezza dei costumi militari.

V'accorse anche Agio, un monaco, da un monastero prossimo, assistette all'agonia della pia donna e volle scriverne la biografia e un'elegia in forma di dialogo, a conforto suo e delle suore. Di Agio ci restano scarse notizie. Il Pertz, che per primo ne determinò la figura storica (2), dubitò che il suo fosse piuttosto un soprannome che un vero nome e che forse si chiamasse Egberto e soltanto più tardi, già monaco, prendesse per buon augurio l'altro di ἅγιος o *Agius*. Aggiunse che era fratello di Hathumoda, e perciò anche di Gerberga e Cristina, sorelle di lei, che le successero nel governo dell'abbazia di Gandersheim, derivando la prova di ciò dall'affetto che traspare dal suo scritto e dal verso 555:

Filiolum quoque coenobio iunxit monachorum,

che sembra verisimilmente accenni a lui; e che infine aveva il suo domicilio nel monastero di Sant'Adriano di Lammspringe, a dieci miglia circa da quello della sorella, dove si ricorda abitò il *poeta Saxo*, autore del poema *De gestis Caroli Magni imperatoris*, poeta ignoto, che sarebbe una sola persona con Agio (3).

Ma il Traube contraddisse a queste fantastiche congetture, dimostrando che Agio non visse in Lammspringe, ma nell'abbazia di Corwey o *Nova Corbia* in Westfalia, fondata nell' 820 da Adalardo con monaci di Corbie in Piccardia (4), ove gli studi furono in grande onore e il Catalogo monastico reca tra l' 826 e l' 856 il nome di *Agicus* tra i *nomina fratrum* (5). Tuttavia accolse l'opinione del Pertz circa l'identità di Sassone poeta e di Agio e credette confermare con argomenti, tolti dal raffronto dei due testi, ciò che l'altro

(1) Agnes B. C. Dunbar, *A Dictionary of Saintly Women*, London, 1904.
(2) Pertz, *M. G. H.: Script.*, IV, 165-189.
(3) Pertz, *M. G. H.: Script.*, l. c., 166.
(4) *M. G. H.: Poetae latini m. aevi*, ed. L. Traube, vol. III, p. 2, 369-388.
(5) *Catalogus abbatum et nomina fratrum Corbeiensium*, ed. O. Holder Egger, in *M. G. H.: Script.*, XIII, 275.

aveva dichiarato senza prove. Da ultimo il Winterfeld (1), consentendo col Dümmler (2), respinse l'ipotesi del Traube, osservando che i ricordi eruditi e le analogie di stile tra i due poeti derivano dall'avere l'uno e l'altro attinto alla stessa fonte, mentre poi è tale la differenza di locuzione e di metrica tra Agio e Sassone, che conviene ammettere fossero due persone distinte.

Credo col Winterfeld che l'identificazione non sia possibile e che veramente Agio debba ritenersi indicato dall'*Agicus*, che troviamo nel Catalogo di Nuova Corbia.

Il *Dialogus* (3), che il Traube intitola anche *Epicedium Hathumodae* (4) e che dipende dalla *Vita* in prosa, è una composizione in distici, di tono elegiaco e di 718 versi, divisi tra due interlocutori, *Agius* e *Responsio*, che rappresenta la voce collettiva delle suore; e le parti, dopo i 18 versi del prologo, sono così alternate nella recitazione:

Agius v.		*Responsio* v.	
	19-42		43-62
	63-116		117-134
	135-186		187-206
	207-366		367-388
	389-466		467-526
	527-718		

Nel prologo è detto chiaramente che un dialogo doloroso s'è svolto tra il poeta e le claustrali, dopo la morte d'Hathumoda, all'occasione de' funerali di lei, e che per desiderio di esse ora il poeta stesso lo trascrive, riducendolo in versi, con qualche aggiunta, e invita in fine il lettore a partecipare al suo cordoglio.

Cum praesens ego supremis fortasse fuissem
sanctae abbatissae anxius Hathumodae,
inter me sanctasque eius dignasque sorores
sermo satis lugubris tunc fuerat habitus.
Pauca tamen consolandi has dicere causa
magnum me harum compulerat meritum;
sed quia forte recens adhuc dolor ista repente
has audire nimis prohibuit lugubres,

(1) *Poetae* SAXONIS *Annalium de gestis Caroli Magni imp. libri V*, in *M. G. H.: Poetae latini m. ae.*, ed. P. de Winterfeld, IV, p. I, 1-2.

(2) *Neues Archiv*, IV, 543.

(3) *Dialogus* AGII, in *M. G. H.: Poetae latini m. ae.*, ed. L. Traube, op. cit., III, p. II 369-388.

(4) PERTZ, *Vita et obitus Hathumodae*, in *M. G. H.: Script.*, op. cit., IV, 165-189. Cfr. J. G. ECCARD, *Veterum monumentorum quaternio*, Lipsiae, 1720, 13-26; J. CH. HARENBERG, *Historia ecclesiastica Gandeshemensis diplomatica*, 1734, 451-60; *Bibliotheca hagiographica latina*, edd. Socii Bollandiani, I, 561.; W. HUFFER, *Korveier Studien*, Münster, 1898.

haec, quae tunc flendo retuli, nunc versibus edo,
his quoque non nulla adiciens alia;
hoc ideo, quia hoc ipsae rogitasse probantur
ut sibi post scriptum hoc ego dirigerem,
quo se solari, quo haec possent oculato
quae dixi, more iugiter aspicere.
Unde, favens iustis harum votis precibusque,
paucula temptabo dicere pro merito.
Tu modo me, lector, cum his adverte loquentem
et tecum nostro participa gemitu (1).

E, dopo il prologo, il dialogo, forse leggermente modulato, incomincia.

Il poeta comprende bene perchè le pie donne siano tristi per la morte della loro sorella e come sia loro sì grave la subitanea scomparsa di lei. Era donna tale che il mondo non ha la simile. Si potrebbe non piangerla, quando gli stessi elementi la piangono, *variis ipsa elementa modis*? Anno sterile, questo, in cui la casta madre, *iuvenili flore virens*, doveva sì presto, *intempestiva die*, salire al Signore. Ma questo dolore deve pur moderarsi; conviene porre un freno alle lacrime; le care e sante sorelle devono risparmiare i loro occhi; *ne quid nimis*; lo vuole anche Dio.

A tali esortazioni le suore rispondono. È vero quanto egli osserva e che è vietato *omne nimium*, ma dove è il soverchio, se ciò che si dice è sempre inferiore ai meriti di lei? Sono rimaste prive di tanti beni: era sorella, madre, nutrice, maestra, abatessa e signora: esse non erano che umili seguaci e però la piangono *visceribus cupidis* e non riescono a saziarsi dell'amaro dolore e del pianto.

Agio non si perde d'animo, parte concede, parte rimprovera e insieme s'ingegna di consolare. È giusto il loro cordoglio, che fa tremare le membra, e lo riconosce anche lui, alimentato e tormentato dallo stesso dolore, *quem depascit et excruciat*. Ha certo perduto anch'egli tanti vantaggi, se ricorda l'amore di che lo circondò, le visite al monastero, la dolcezza della sua conversazione, che *obsequiis mirandis mulserit* e che perfino nelle ultime sue parole, *alloquio supremo*, ne ripetè spesso il nome:

adsidue nomen ingeminando meum (2).

(1) *Dialogus* Agii, in *M. G. H.: Poetae latini medii aevi*, III, p. II, 369-388, v. 1-18.
(2) *Dialogus* Agii, 80.

Chi potrà ora, *mutata laetitia*, confortarsi, *solvere dolorem*? Ma non si avvede che accresce così il loro pianto? È noto sì che il Signore pianse la morte di Lazzaro, che la Vergine pianse il figlio divino, gli uomini pii piansero i santi; tuttavia un freno è necessario: *est modus*. Se si pensa, come insegna l'apostolo Paolo, che i defunti che ci sono cari, risorgeranno e che ora soltanto dormono in una dolce quiete, forse ciò sarà cagione di conforto, sarà sprone a guardare in alto e a sperare: *erigere animum ad Dominum*.

Le suore soggiungono che sanno bene che, se il corpo di Hathumoda è sepolto nella terra, *tellure tegatur*, l'anima di lei vive nei cieli, come ne fa fede la santa vita trascorsa, ma pure il non poterla più vedere con gli occhi della carne e il non poter soddisfare l'immenso desiderio le getta nella desolazione:

> Sed quia carnali iam hac non utimur usu,
> nec hanc conspicimus corporeis oculis,
> ipsius immani desiderio retinemur
> ipsius cura angimur immodica (1).

Da che perdettero la più grande dolcezza, *maxime dulce*, le lacrime sono quasi un tributo d'affetto alla sua memoria.

Agio però continua ad argomentare. Raramente avviene che un uomo non desideri rivedere i suoi congiunti *corporea facie*, poichè anche i re della terra bramavano contemplare la faccia di Salomone, ma giova risovvenirsi dell'esortazione dell'apostolo che è tempo che nessuno più veda l'aspetto carnale. Bisogna levar gli occhi al cielo e ricercare Cristo secondo lo spirito: *spiritus magis est quam corpus amandus*, da che soltanto lo spirito è eterno, celeste, vivo e leggiero: *perpes*, *coelestis*, *vividus atque levis*. Le lacrime non faranno rivivere la pia abatessa.

Sì, non c'è dubbio, ripigliano le suore ascoltatrici, che esse inutilmente si lamentano, ma come comportarsi altrimenti? L'immagine di lei sì giovane, sì ardente di fede e dalla splendida parola, *nitido eloquio*, è tanto ammaliante, che non possono rasserenarsi: *nil aliud nisi flere iuvat.* Ma, ritorna a soggiungere il poeta, la morte è la condizione di tutti. Morirono i protoplasti, sebbene formati da Dio, Abele, Noè, Enoch, Helia, Sem, Japhet, i patriarchi come Abramo, Isaac e Jacob, i dodici figli di lui, e i giudici come Gedeone, Sansone e Samuele, i re, quali David e Salomone, i pro-

(1) *Dialogus* Agii, 123-126.

feti, quali Isaia, Daniele, Ezechiele e Geremia, gli apostoli, quali Paolo, Andrea, Luca, insomma i migliori per quante doti e requisiti possedessero. Sarebbe lungo enumerare tutti:

> Longum prorsus erit, si cunctos denique sanctos,
> per mundum metrico exequar ecce stilo (1).

Del resto è sorte più felice morir presto, da che si schivano così molti pericoli del mondo; anzi par questo un privilegio assegnato ai buoni:

> Transfertur siquidem iustus, ne prava voluntas
> cor mutet rectum decipiatve animam (2).

La risposta delle suore anche questa volta non si fa attendere. Le sue ragioni son valide; lo sanno che si deve morire, anzi che tutto muore, *mori mortalia cuncta*, ma questo non vieta loro di piangere. Non comprende il fratello Agio che esse sono agnelle disperse per la morte della madre?:

> Agnas namque gregis, percussa matre, necesse est
> sive mori teneras lactis et indignas (3).

Orsù, replica il poeta, almeno il loro incessante gemito sia rivolto al cielo, sia non *carneus*, ma *divinus*, preghino lei che le soccorra nelle vie della vita.

E le suore alquanto si sollevano, asciugando gli occhi, *tersis oculis* e *remotis lacrimis*, e pensano quasi con invidia ad Hathumoda, che ha lasciato loro, perchè non meritevoli, a combattere la battaglia, mentre essa ha conquistato il palio, ha raggiunto il porto e vive nella vera luce, *te iam portus habet, te lux vera tenet*, e aspettano che di frequente le visiti, la *cara soror*, scendendo dal cielo, come pure desiderano che lui, Agio, la raccomandi con fervide preghiere: *commenda crebris hanc domino precibus*. E questi viene a parlare per l'ultima volta, quasi a concludere: gli è gradito ciò che dicono, ma non occorre che egli s'adoperi per loro; il Signore stesso le ammaestra. Da ciò toglie occasione per ricordare la nobile famiglia della buona Hathumoda, che è anche la sua; i fratelli rapiti bambini dall'inesorabile morte, le cinque sorelle e lui stesso

(1) *Dialogus* Agii, 327-328.
(2) *Dialogus* Agii, 365-366.
(3) *Dialogus* Agii, 379-380.

consacrati a Dio con gioia del pio genitore Liudolfo: *ne qua deesset portio forte sui*. Ma la donna scomparsa è unita ad esse con lo spirito, e non dimentica mai il suo *grex sacer*. Nè può dimenticarla lui, che la rivede di continuo o vegliando o dormendo:

> nec de corde meo sua cara recedit imago,
> vel cum dormito, vel potius vigilo (1).

Dopo sei o sette notti, da che fu sepolta, la rivide in sogno e gli parve d'indugiarsi a parlare con lei della regola, del monastero, della vita delle suore. Gli disse che Gerberga, colta e pia, doveva come abatessa governare in suo luogo e che desiderava che fosse seguace di lei. Debbono tutte venerarla come signora, *excolite ut dominam*; essa è il loro onore, la loro vera gloria:

> Hoc domini iussum, hoc vestrum nostis honorem,
> hoc nostis vestram affore gloriolam (2).

Questo l'argomento del compianto o dell'epicedio di Agio, dove è manifesto che spesso all'esiguità del pensiero, ripetuto e ravvivato di continuo da nuove immagini, fa contrapposto il sentimento esuberante e forse sincero, anche quando è significato con colorito retorico e con digressione erudita. Ma è da ricercare l'occasione o la causa per la quale il dialogo è stato composto. Di prosa o poesia dialogata o di canti amebei, con intendimento artistico, offre gran copia la letteratura dei primi secoli del medio evo e soprattutto dei tempi più prossimi ad Agio; ma il dialogo è suscitato da motivi diversi. Così nel *Conflictus Arnobii catholici cum Serapione Aegyptio*, di che il Morin giudica autore Arnobio il giovane del quinto secolo (3), è una disputa reale di genere teologico; i *Dialogi* di Sulpicio Severo, che fanno seguito alla sua *Vita sancti Martini* (4), sono richiesti dalla necessità di variare lo stile; il dialogo di *Strabo* e *Scintilla* nei *Versus de imagine Tetrici* di Walafrido Strabo (5), quello di Ibernico o Dungal, tra il poeta e la musa, nel *Carmen de Carolo Magno* (6), hanno origine imitativa; il *Conflictus veris et*

(1) *Dialogus* Agii, 649-650.
(2) *Dialogus* Agii, 717-718.
(3) *Conflictus Arnobii catholici cum Serapione Aegyptio*, in Migne, *P. L.*, LIII, 239-322; G. Morin, in *Revue bénédictine*, XX, 1903, 64-76.
(4) S. Severi *Vita S. Martini cum epistulis et dialogis*, ed. Fr. Dübner, Parisiis, 1890.
(5) Walafridi Strabi *De imagine Tetrici*, in *M. G. H.: Poetae lat. m. ae.*, II, 370.
(6) Hibernici exulis *Versus ad Carolum imp.*, in *M. G. H.: Poetae lat. aevi carol.*, I, 396 sgg.

hiemis di Dodo (1) e l'*Ecloga* di Nasone tra due poeti pastori (2) derivano da Calpurnio e da Virgilio; il dialogo tra *Wasacus* e *Rhenus* nell'*Elegia* di Ermoldo Nigello rappresenta un mimo conviviale (3); l'altro tra *Strabo* e *Saxo* nei *Gesta Apollonii* (4) è una gara scolastica tra due discepoli, e quelli di Alcuino ne' suoi trattati son dialoghi catechetici a scopo didattico. Un principio, al contrario, di figurazione drammatica si scorge nel cortese contrasto tra *Augia*, cioè il monastero di Reichenau, e il *poeta*, nel *De gestis Witigowonis abbatis* (5) del monaco Purchard, nel secolo X, se si pensi che era costume delle scuole nei grandi cenobi, in occasioni solenni, come il ricevimento dell'abate, far recitare un saluto poetico dagli alunni, debitamente ornati e parati. Ma questa elegia di Agio è del tutto connessa ad un rito funebre e però meglio forse s'accosta al poema d'Ilderico da Salerno per la morte dell'imperatore Ludovico II, che si svolge in un dialogo tra gli angeli e il poeta (6); e più ancora va posta a raffronto con la narrazione dei funerali di Radegonda, quale si legge nelle pagine di Gregorio di Tours. Racconta in vero lo storico che alla morte di Radegonda, vedova del re Clotario I, già da più anni ritiratasi a vita ascetica e penitente nel monastero di Santa Croce in Poitiers, da lei fondato, egli si recò là e trovò la salma della veneranda donna composta nel suo piccolo letto. Le suore, in numero di duecento, le erano intorno afflitte e gementi e or l'una or l'altra improvvisava canti di dolore, ricordando i fatti e le virtù di lei.

Di questi canti o nenie funebri egli riferisce un lungo frammento, in cui s'esprime il pensiero che la morte di Radegonda ha lasciato le sue compagne orfane e derelitte e in tale angoscia ch'esse non possono non sfogare col pianto. L'apostrofe si dirige alla defunta: « Cur nos orfanas, mater sancta, relinquis? Cui nos desolatas « commendas? Reliquimus parentes, facultates ac patriam et te « secutae sumus. Cui nos relinques nisi perpetuis lacrimis et num- « quam finiendo dolori? Ecce usque nunc maior nobis erat hoc « monasterium quam villarum aut civitatum spatia. A te carpie-

(1) *Conflictus veris et hiemis*, in *Poetae lat. aevi carol.*, I, 270 sgg.

(2) Nasonis *Ecloga*, in *M. G. H.: Poetae lat. aevi carol.*, I, 382 sgg.

(3) *In laudem gloriosissimi Pippini regis*, in *M. G. H.: Poetae lat. aevi carol.*, II, 79-85. Cfr. anche *Studi medievali*, N. S., vol. I, 134-140.

(4) *Gesta Apollonii*, in *M. G. H.: Poetae lat. m. ae.*, II, 484-506. Cfr. F. Ermini, *Poeti epici latini del sec. X*, Roma, 1920, pp. 109-112.

(5) *De gestis Witigowonis abbatis*, in Pertz, *M. G. H.: Script.*, IV, 622-632.

(6) Pertz, *M. G. H.: Script.*, III, 534; cfr. A. Ebert, *Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande*, 1889, II, 297-298.

« bamus violas, tu nobis eras rosa rutilans et lilium candens. Tua « nobis verba quasi sol resplendebant et quasi luna tenebris con- « scientiae nostrae lucidam veritatis lampadem accendebant. Nunc « autem contenebrata est nobis omnis terra, angustatum est spa- « tium huius loci, dum tuam faciem non meremur aspicere. Heu « nos derelictas a sancta matre! Felices illae quae, te superstite, « ab hoc saeculo migraverunt! » (1).

Il saggio ospite, che è commosso a queste parole, s'affretta a confortare le suore, come Agio le consorelle di fede di Hathumoda, ma quando s'avvede che non riesce all'intento, *cum a lacrimis temperare non valeremus*, si volge con piglio quasi severo all'abatessa per indurla a cessare dal pianto e piuttosto a provvedere a quanto è necessario alla defunta: *ea potius quae sunt necessaria pertractate* (2). Allora il corteo funebre s'avvia e percorrendo i giardini, i portici e gli atri e giungendo alle stanze, di tratto in tratto la salma è fatta sostare, e i lamenti, al ridestarsi dei ricordi ne' vari luoghi, ricominciano più fervidi e più affettuosi.

Or tutto ciò ha l'aria, come parve già al Magnin e al Leroy (3), d'una rappresentazione drammatica, o meglio d'una *fabula funeraticia*, da che non sarebbe possibile pensare che il primo lungo compianto presso il letto della *mater abatissa* e i lamenti successivi ne' luoghi ove essa abitò e si trattenne per i suoi uffici da viva, siano spontanei ed estemporanei; non è possibile credere che le suore in mezzo alla moltitudine accorsa ai funerali e alla presenza del vescovo e di autorevoli chierici e laici si cimentassero ad esprimere il loro cordoglio in una forma stentata, disordinata e impacciata, quale poteva derivare dall'improvvisazione. È evidente, mi sembra, per quanto è dato raccogliere dal racconto di Gregorio di Tours e dai brevi frammenti, ch'egli riferisce, che qui s'accenna ad una vera e propria azione drammatica, già prima preparata nelle singole parti e con accurata solennità di particolari.

Non diversa appare la scena descritta nel dialogo di Agio, che può giudicarsi anch'esso un canto funebre rappresentativo. Ma dove de' funerali di Radegonda non ci è pervenuto il testo del compianto, che in un breve frammento, qui il testo lo possediamo

(1) GREGORII TURONENSIS *Opera. De gloria confessorum*, in *M. G. H.: Auct. antiq.*, c. 104.

(2) GREGORII TURONENSIS *De gloria confessorum*, ed. cit., 104, in f.

(3) M. MAGNIN, in *Journal gén. de l'instruction publique*, 29 mars 1834; M. O. LEROY, *Études sur les mystères*, Paris, 1837, p. 2.

intiero. Il Traube osservò a proposito che il *Dialogus* si mostra, almeno in parte, un'imitazione dell'*Egloga duarum sanctimonialium* di Pascasio Ratberto (1), nella quale due suore, sotto i nomi di *Galathea* e *Fillis*, piangono la morte del vecchio abate Adalardo di Corbia. Al modo che Pascasio aveva composto prima la *vita* o biografia di Adalardo in prosa e poi l'aveva fatta seguire dall'ecloga laudativa, così Agio alla *Vita Hathumodae* in prosa aveva aggiunto il Dialogo in versi. Senza dire inoltre che in esso sono frequenti le reminiscenze e le analogie di stile con gli *Epitaphia* di Venanzio Fortunato (2), che a sua volta aveva imitato Ovidio nell'elegia per la morte di Tibullo (3).

Era certamente una salda consuetudine delle comunità monastiche fin dal settimo secolo annunziarsi l'una all'altra la morte di persone pie o insigni per merito intellettuale o per virtù morale, con una certa ampiezza di forma, ben lontana dalla stringata locuzione degli *obituarii*. Quando il costume d'inviare messi a tale scopo fu abbandonato o per la soverchia distanza dei monasteri o per altra difficoltà, si spedirono narrazioni scritte in prosa, che si dissero *rotuli* e che riferivano con diligente cura i fatti della vita del defunto. Spesso però avveniva che la memoria affettuosa di lui commovesse gli animi e destasse le fantasie, e allora qualcuno s'accingeva a narrare in versi i tratti più rilevanti delle sue azioni con scritture, che si dissero *tituli*. Non saprei dire in quale diretta dipendenza fossero queste forme d'encomio con la *laudatio funebris* dei funerali romani, che fu in uso fino agli ultimi tempi dell'impero; ma ad ogni modo si può supporre che sull'esempio di Pascasio, pure Agio abbia voluto celebrare le lodi di Hathumoda prima con un *rotulus*, poi con un *titulus*, da che si sa da Rabano Mauro che il trattare lo stesso argomento nella doppia forma della prosa e del verso era allora vezzo comune ad alcuni uomini di lettere (4).

Ma anche ricordando e notando le imitazioni e le derivazioni letterarie, ciò non basta a spiegarci la forma singolare del Dialogo di Agio. Egli dice che, essendosi trovato presente per caso alla morte di Hathumoda, tra lui e le pie suore, *sanctae dignaeque so-*

(1) PASCHALII RATBERTI *Carmina*, in *M. G. H.: Poetae lat. m. ae.*, III, 38, *Egloga*, 45-51.
(2) VEN. HON. CLEM. FORTUNATI *Opera. Auct. antiq.*, in *M. G. H.*, IV.
(3) OVIDII *Amores*, III, 9.
(4) « Mos apud veteres fuit ut gemino stilo propria conderent opera, quo iucundiora « simul et utiliora legentibus forent ingenia. Unde et apud saeculares et apud ecclesiasticos « plurimi inveniuntur qui metro et prosa unam eamdemque rem descripserunt ». HRABANI MAURI *De laudibus crucis*, II, praef.

rores, fu avviato un triste discorso, *sermo satis lugubris*; ma poichè alcune di esse per il soverchio e recente dolore non erano state in grado di bene ascoltarlo:

> sed quia forte recens adhuc dolor ista repente
> has audire nimis prohibuit lugubres;

ora quelle stesse cose, che già espose commosso, riferisce in versi (1). Se però questi versi dirige non ad estranei, ma alle claustrali, che potevano leggere la biografia in prosa, composta da lui, non si comprende come sentisse il bisogno di scrivere anche il Dialogo per alludere a fatti che le monache consorelle conoscevano a pieno. Oltre di che, questa nuova composizione verseggiata ci si mostra così ordinata e armonica ne' sentimenti e ne' pensieri espressi, così accuratamente limata di stile e di locuzione, che non è da credere fosse soltanto destinata a lettura privata delle suore dolenti. E se quel *sermo lugubris*, che alcune suore non poterono ascoltare, parve alle altre sì dolce e affettuoso, che pregarono il poeta di scriverlo perchè *oculato more possent aspicere*, e il poeta stesso, a rendere migliore il testo, vi fece delle aggiunte, *adiciens nonnulla alia*, è fuor di dubbio, mi sembra, che il dialogo reale, avvenuto in occasione dei funerali, non dovette ridursi ad uno scambio di parole tra privati, come in una visita di condoglianza, ma avere una forma ornata e solenne, con una precedente preparazione letteraria. Agio dunque ha pensato e forse scritto il suo compianto, e le suore, che dovevano dialogare con lui, hanno appunto con lui concordato prima le *responsiones*; giunto poi il momento dei funerali egli ha declamato e le suore hanno risposto in presenza di numerosi accorsi alle esequie, seguendo in tutto il costume usato ne' funerali di Radegonda e descritto da Gregorio di Tours.

Si può in conclusione ritenere che il *Dialogus* sia il testo d'una vera rappresentazione funebre, che ebbe così felice successo da indurre le suore a chiederne al poeta il manoscritto originale, che questi con gusto d'artista verseggiò, corresse ed ampliò. Ciò è tanto più verisimile, quando si ricordi che la passione e la risurrezione di Cristo, le gesta dei martiri e le esequie dei grandi defunti furono sovente gli argomenti preferiti donde prese le mosse nel medio evo la nuova drammatica latina.

FILIPPO ERMINI.

(1) M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, München, 1911, I, 581-583.

Due frammenti del
Liber miraculorum monachorum Casinensium
di Pietro Diacono.

Nell'ultimo capitolo del *De viris illustribus Casinensibus* (1), Pietro Diacono ci ha lasciato una breve autobiografia ed un elenco delle opere da lui scritte. Tra queste troviamo notato un libro che è andato perduto e che aveva per titolo *Miracula monachorum Casinensium* (2). In esso Pietro aveva narrato i miracoli « quae « scripta adhuc minime erant » di monaci cassinesi incominciando con ogni probabilità da quelli operati da S. Benedetto.

Le citate parole di Pietro fanno pensare ad una raccolta di miracoli o di leggende trasmessi per tradizione orale. Ma per chi conosce come Pietro in altri lavori del genere si lascia molte volte trasportare dalla propria fantasia, è lecito supporre che autore di tali leggende sia stato lo stesso scrittore.

Due di queste leggende che riguardano S. Benedetto ci son state conservate da un codicetto cassinese dei primi anni del secolo XVI (3).

Esse però non rappresentano il testo come uscì dalla penna di

(1) MIGNE, *Patr. lat.*, vol. 173, col. 1049. Cfr. anche *Chron. Casin.*, lib. IV, c. 66. *b*, col. 890; *Flor. Casin.*, V, p. 51.

(2) Cfr. E. CASPAR, *Petrus Diaconus und die Monte Cassineser Fälschungen*, Berlin, 1909, p. 32, n. 3. Il codice contenente l'opera perduta di Pietro era ancora a Montecassino alla metà del secolo XV (v. p. 194). Il 29 dicembre 1725 il Card. Corradini scriveva da Roma all'abate Gattola in questi termini: « Sapendo, che in cotesto Monastero di Monte « Casino si conservano tra le altre due opere manuscritte di Pietro Diacono monaco Cassi- « nese una delle quali è intitolata *De Miraculis Casinensium Monacorum*, e l'altra *De ortu « et vita iustorum Casinensium* e comincia ' Benedictus Signifer ', sono a pregare con tutto lo « spirito V. P.tà a volermi favorire di osservare, se nell'una, o nell'altra di dette opere « si facesse menzione di S. Lidano Abbate, il di cui sac. Corpo si venera nella Città di Sezze « mia Patria... » (Arch. Cass., corrisp. Gattola). Ma al tempo del Gattola l'opera *Miracula Casinensium Monachorum* non si trovava più a Montecassino.

(3) Il codicetto, cartaceo, scritto circa il 1507, contiene una raccolta di fatti miracolosi operati da S. Benedetto. La prima leggenda è anche riportata nel ms. cassinese *Repertorium generale* del 1636.

Pietro e sono narrate da un monaco che l'aveva udite da « uno « padre anticho che aveva letto in uno libro anticho nominato « liber miraculorum beati patris benedicti ». Di più non ci sono state trasmesse nel testo originale ma in italiano.

Ma un altro codice cassinese (1) ci fornisce anche il testo latino di una di queste leggende e ci dice che essa fu tolta « ex quadam « chronica casinensi antiquissima ».

Alcuni dei sermoni di Pietro, come per esempio quelli per la festa e per l'ottava di S. Benedetto (2), sono pieni di narrazioni di miracoli. Molto probabilmente queste narrazioni dovevano anche far parte di questa opera perduta dello scrittore cassinese.

Diamo il testo della prima leggenda in latino ed in italiano. Come si potrà facilmente vedere da un confronto dei due testi, quello italiano non è propriamente una versione, ma, come abbiamo già notato, un racconto fatto da un vecchio monaco ad un altro più giovane, compilatore del codicetto sopra nominato, e presenta qualche diversità nei particolari della narrazione.

Qualiter quidam monachi basilienses lautioribus cibis scandalizati ad responsum monachorum defunctorum correcti mox patris benedicti pedibus provoluti sunt. Ex quadam chronica casinensi antiquissima.

Quodam tempore monachi sancti basilii audita fama beati benedicti venerunt in italiam videre et experiri utrum ita esset sicut audierant. Cui cum revelatum fuisset quod ob hanc causam venirent. vocari fecit procuratorem mandans ei ut gallinas. bonum vinum et queque optima pararet necessaria pro hospitibus venturis. Et cum monasterio propinquarent letanter eis obviam processit. et cum gaudio suscipiens mandavit refectionem parari. Hora vero refectionis illis monachis lassatis apposite sunt galline et optimum vinum cum ceteris. Benedicto vero cum suis monachis appositus

O udito da un padre anticho che aveva letto in uno libro anticho nominato liber miraculorum patris benedicti il quale ebbe papa pagolo con molti altri libri che udendo i monaci di grecia la fama sancta del padre sancto benedetto molti desiderosi di vedello venno qui nel sancto monasterio et vedendo il padre sancto benedetto la faticha che avevano durato et venendo di lungo paese gli riceve gratiosamente et dipoi gli fe aparechiare che si ricreassino et fece mettere in punto loro della carne et essendo a mensa fu portata la carne et quegli tuti iscandalezati non mangiavano et

(1) N. 418 I, pp. 203-6, del sec. XVI.

(2) Cfr. *Petri Diaconi in festo S. Benedicti Abb. sermo*, Montiscasini, 1870; *Vita latino-graeca S. P. Benedicti*, Venetiis, 1723, App., pp. 105 sgg.

est panis grossus. vinum lymphatum. allium. cepe et talia grossa. Quod videntes monachi beatum benedictum despexerunt in corde suo. et de sibi appositis comedere noluerunt. Quibus pater benedictus placido vultu mandavit ut comederent. quia eos longa via lassaverat. Quod cum secundo mandasset et tertio. carnes illi comedere noluerunt. Sicque vir dei benedictus carnes servitori mandavit ut auferret et reponeret. Monachis vero illis sicut sibi et suis iussit apponi. Quod vir sanctus agnoscens cur ista fecissent, finito prandio capitulum intravit. et pulcherrimum sermonem eis omnibus de discretione fecit. Demum de capitulo ad cimiterium ubi sunt monachi sepulti accessit. et ibi dixit. Precipio vobis omnibus qui hic iacetis sepulti in nomine domini nostri iesu christi. ut statim quilibet vestrum surgens in ea forma qua in mundo vivebatis mihi respondeatis de eo de quo vobis dixero veritatem. At omnes continuo surgentes flexis genibus dixerunt. Iube quod vis pater. Ipse vero dixit. Dicatis mihi si unquam propter aliquam obedientiam a me vobis impositam vel concessam specialiter licentiam de comestione penam aliquam passi estis. Statimque responderunt una voce. Solum non penam habuimus sed nobis fuit ad maximum meritum premium et coronam. Et his dictis mandavit eis ad suam redire quietem. Monachi vero beati basilii hoc videntes. mente consternati. pedibus eius advoluti veniam petierunt. Atque ita esse ut audierant cognoscentes. optime instructi ad propria cum gaudio redierunt.

giudicavano il padre sancto benedetto vedendo questo il padre sancto benedetto per spiritu fece arechare del uova i quali ne mangiarono dipoi dopo mangiare menandogli per llo monasterio gli meno allo cimiterio di sancto martino et facciendo aprire una sipultura chiamo uno monacho che era morto di pocho et dixe fra tale et quello di subito si rizo fu vivo et il padre sancto benedetto dixe delle cose che io vo fatte fare o che io vo comandate avetene voi mai patito pena nesuna rispose et dixe padre non ma bene o patito pena delle cose che voi mavete inposte et io nolle feci alora dixe il padre sancto benedetto requiesce in pace et cosi si torno come era morto allora quegli si renderono in colpa dello iuditio falso che avevano fatto et ebbono in grande veneratione il padre sancto benedetto et rimasono edificati.

Alla seconda leggenda, di cui abbiamo soltanto il testo italiano, si riferisce, senza dubbio, il passo di Pietro Diacono nel primo capitolo del *De ortu et obitu justorum casi-*

13

nensium (1), in cui parlando di S. Benedetto dice: « Gregoriique « Romani pontificis nativitatem ac nomen officiumque... praedixit ».

Ancora in questo libro era questo miracolo benche pietro diacono lo pongha in libro de vita iustorum casinensium (2) che esse[ndo] il padre sancto benedetto allo studio a roma et uno giorno trovando la madre di sancto gregorio papa la quale era una fanciullina il padre sancto benedetto gli fece una gran riverentia in modo che dette amiratione a tuti che lo veddono et essendo acusato al maestro perche cosi avessi fatto rispose sapiate che quella concepera un figlio che sara una lucerna nella ecclesia di dio et ara nome gregorio et sara sommo pontefice allora il maestro rimase satisfatto.

***

Un passo che si legge nel codice cassinese dal quale abbiamo riportato le due leggende ci dà occasione di fare una breve osservazione circa la nota questione della spogliazione della Biblioteca di Montecassino, avvenuta, secondo il Tosti (3), verso la metà del secolo XV, ai tempi cioè di Paolo II, il quale dopo la morte del card. Scarampo, primo abate commendatario di Montecassino, tenne per sè in commenda la badia.

Di questa questione ha trattato con molta competenza Monsignor Giovanni Mercati (4), dimostrando che a Paolo II non furono mandati da Montecassino i codici cassinesi ma un inventario dei medesimi.

Il passo però che c'interessa « O udito da uno padre anticho che « aveva letto in uno libro anticho nominato liber miraculorum « patris benedicti il quale ebbe papa pagolo con molti altri libri » ci fa sapere che oltre l'inventario dei codici cassinesi, conservato ancora nella Biblioteca Vaticana (5), Paolo II ebbe anche da Montecassino dei codici e tra questi l'opera di Pietro Diacono, ora perduta, di cui abbiamo parlato.

Il monaco che redasse il nostro codicetto scriveva circa il 1507 (6), appena trent'anni dopo il fatto che egli narra, e scrive di cose rac-

(1) MIGNE, *Patr. lat.*, vol. 173, col. 1063.

(2) In quest'opera Pietro non riporta la narrazione del miracolo o della predizione, ma, come abbiamo detto, accenna solamente ad essa.

(3) *Bibl. Casin.*, I, Montiscasini, 1873, *Prol.*, p. XV.

(4) *Due supposte spogliazioni della Biblioteca di Montecassino*, in *Miscellanea di studi in onore di Attilio Hortis*, Trieste, 1910, pp. 967 e seg.

(5) Cod. Vat. lat. 3961 (ed. in *Bibl. Casin.*, I, p. LXXIV-XCIII).

(6) Come risulta dalla p. 13 del codicetto.

contategli da uno « padre anticho », il quale poteva benissimo vivere ai tempi di Paolo II. La sua testimonianza quindi non è priva di autorità.

Per la verità però dobbiamo dire che non sappiamo se i codici cassinesi che ebbe Paolo II furono destinati alla Vaticana, perchè è noto che egli raccoglieva anche codici per la biblioteca privata che aveva nel proprio palazzo di S. Marco (1).

D. MAURO INGUANEZ
Ben. Cass.

(1) Il PASTOR, *Storia dei Papi*, trad. Benetti, Trento, 1891, vol. II, p. 308, a questo proposito scrive: « Così dicesi avesse il papa pensato seriamente di trasferire nel suo palazzo « l'intera biblioteca di Montecassino ».

Alberico di Pisançon.

Il compianto Ronjat, risalendo all'autore, che prete Lamprecht citava come sua fonte, nell'esordio del poema su Alessandro (*Elberîch von Bisenzûn*), scartava, giusta criterî linguistici, *Briançon*, prima proposto da Paul Meyer, poichè, per altre ragioni egualmente linguistiche, a *Besançon*, quale spiegazione di *Bisenzûn*, non si poteva ormai pensare (1).

Il celebre frammento su Alessandro, in capo, cronologicamente, alla serie lunga e molteplice de' rimaneggiamenti medievali della gesta fantastica del gran macedone, ci trae, come tutti sanno, fuor dal dominio linguistico interamente francese come pur dal provenzale, in una zona intermedia franco-provenzale. Dunque nè *Besançon* nè *Briançon*; ma *Pisançon*, nella Drôme, per entro al Delfinato meridionale.

Il rielaboratore, prete Lamprecht, può, conformandosi alla sua tedesca pronuncia, avere confuso *P-* e *B-*. Già Paul Meyer aveva in fine pencolato, soggiungendo la proposta anche di *Pisançon* (2). Nè fra i due nomi locali s'era deciso neppure il Devaux, al quale, del resto, soprattutto importava il tema suo principalissimo, ch'era il volgare del Delfinato settentrionale; quantunque non abbia tralasciato d'additare, nella lingua del frammento, alcuni tratti contradittorî, per i quali parvegli di potere assegnar quello a' confini, dove sfumavano, incontrandosi, provenzale e franco-provenzale (3).

Più risoluto, nella bella sua storia della letteratura oitanica, procedette il Suchier, il quale delle due località, messe innanzi da Paul Meyer, nemmeno indicò l'una, *Briançon*, unicamente

(1) P. Meyer, *Alex. le Grand*, II, 92-93; e *Romania*, LIII, 222-223. Cfr. in questi *Studi*, I, 207.

(2) *Alex. le Grand*, I, p. xvii, n. 1.

(3) *Essai sur la langue vulg. du Haut-Dauphiné*, pp. 110-111, 535-536.

ricordando invece, con approvazione, l'altra, *Pisançon* (1). L'oscillazione riapparve altrove, nelle tre edizioni dell'*Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur* del Voretzsch (2). Di che non sembra essersi accorto il Ronjat, come neppure d'essere stato, in qualche modo, preceduto dal Suchier. Ebbe tuttavia il merito di toglier di mezzo ogni dubbio circa l'impossibilità, oltre che di *Besançon*, anche di *Briançon*, provenzale da quanto Périgueux, Tolosa, Nizza.

Per mio conto, già da parecchi anni, quando m'avviene di toccare dell'autore del più antico poema romanzo su Alessandro (per esempio, nella scuola), credo ragionevole e persuasivo denominarlo senz'altro Alberico di Pisançon.

VINCENZO CRESCINI.

(1) SUCHIER und BIRCH-HIRSCHFELD, *Geschichte der franz. Litteratur*, Leipzig u. Wien, 1900, p. 104; e nella 2ª ed., 1913, I, 107.

(2) Ediz. 1ª, 1905, pp. 272-273; ediz. 2ª, 1913, p. 270; ediz. 3ª, 1925, p. 247.

Un frammento del romanzo francese in prosa di Tristano.

Il frammento che qui appresso si pubblica, ci è stato conservato come molti altri del genere, perché, strappato al volume di cui faceva parte, fu adoperato per coprire le facce interne della legatura di un codice. Questo codice è il Vaticano Greco 870, cartaceo del sec. XV, contenente lessici varii greco-latini e latino-greci. Donde alla Vaticana sia venuto, non si sa, ma sull'antica appartenenza e sui luoghi ove in un certo momento ebbe a trovarsi, c'informano una nota di possesso e pochi appunti di una breve navigazione che mette conto far conoscere.

Le prime undici carte, numerate recentemente in cifre romane da chi ha esaminato il volume per registrarlo nel catalogo, sono bianche, ma nel recto della prima, nel mezzo circa, è scritto in inchiostro rosso, con caratteri del sec. XV: « Volumen hoc est mei . . . . . (1) Bartolomei de Columpnis » e sotto vi è disegnata la sigla del cognome.

Il possessore qui indicato potrebbe essere un umanista, e forse lo stesso di cui un codice di Leida, contenente l'opera di Quintiliano, ci conserva autografo, pare, un epigramma greco intestato a « Bartholomaeus de Columnis de Chio » (2).

Il codice si chiude con un altro gruppo di carte bianche (328-339) e nel recto dell'ultima si leggono scritte pur esse con caratteri del quattrocento, parte in latino parte in greco, le seguenti note che riproduco nella precisa lezione, solo sciogliendo le abbreviature:

Odie die mercuri sero die VIJ augusti 1454 ascendimus navem die iovis ante | diem pandimus carbasa ventis die veneris post terga dimissimus in|sulam chij die lune XIJ[a] augusti invasimus frascheam in insula | candide et hoc

(1) La parola che era scritta qui, è ora cancellata in modo che non si legge più nulla.

(2) Lo trovo indicato nell'opera *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance bearbeit von* Marie Vogel *und* Victor Gardthausen, Leipzig, Harrassowitz, 1909, p. 435.

in mane ante solis ortum. hora vero vespertina invasimus civitatem *ἡμέρα τετράδι ὅρα δεκάτη πέμπτη ἰανυαρίου ἠκοστὴ πέμπτη εἰς σταύλον ἤστερον* equitavi cum domino Reverendissimo domino vicegubernatori marchie (1).

Di quali fatti siano eco queste note, ci può esser suggerito dall'indicazione esplicita dell'anno 1454, e, secondo risulta dalle righe in greco, dei primi giorni del 1455; date che ci richiamano al tempo immediatamente posteriore alla caduta di Costantinopoli. Si sa che Venezia, turbata dalle conseguenze di quell'avvenimento, dopo aver sulle prime vagheggiato una guerra contro i Turchi per vendicare le offese personali ai suoi sudditi, uccisioni e prigionie, preoccupata alla fine più dei suoi interessi commerciali, e volendo prevenire altri che potesse soppiantarla nella posizione che occupava in Oriente, cercò di entrare in trattative con Costantinopoli e vi riuscì stipulando coi nuovi padroni di quella città un trattato. Ma nello stesso tempo faceva occupare quasi tutte le isole già appartenenti al distrutto regno dei Paleologi (2). Orbene, le note sopra riferite potrebbero riferirsi a qualcuna di queste operazioni nel Mediterraneo orientale?

La mescolanza del latino e del greco ci può far pensare che chi fermò sulla carta quei ricordi, fosse un dotto, senza che nulla ci autorizzi a dire che sia stato il De Columnis stesso, sebbene quando si ammettesse l'identità di questo con l'autore dell'epigramma greco, si avrebbe un appiglio nell'indicazione « De Chio » da cui muove appunto la breve navigazione descritta.

Comunque sia, è certo che allora il codice era in Oriente. La legatura di esso, del secolo XV, è di legno rivestito di pelle lavorata a sbalzi e ornata di borchie; manca la striscia che dovea servire per la chiusura del volume. I frammenti membranacei constano di due carte che chiamerò *A* e *B*. *A* era per metà distesa e attaccata dalla parte del verso sulla faccia interna della legatura anteriore, e per l'altra metà inserita fra il primo sesterno e il secondo in modo da entrare a far parte, come un'intrusa, delle carte del codice. Similmente *B* è per metà distesa e attaccata pur essa dalla parte del verso sulla faccia interna della legatura posteriore, e per l'altra metà inserita fra l'ultimo e il penultimo sesterno di carte. Ciò fu fatto, com'è evidente, al tempo in cui il codice fu legato e perciò

(1) Nel verso della c. 339, della stessa mano di chi vergò le suddette note, sono scritti quattro versi simili a tanti altri che soglionsi riscontrare nei codici: « Quel ch'è mio fu de altrui | E fora non so di cui | Tanto tengo che sia mio | Quanto godo e do per dio ».

(2) L. Pastor, *Storia dei Papi dalla fine del medio evo*, trad. ital., I, 453-4 n. 2.

nel quattrocento, nel secolo in cui tanti manoscritti di opere in volgare furono distrutti dinanzi al prevalere della cultura umanistica.

Quando i frammenti mi furono segnalati (4), ottenni prontamente dalla grande cortesia di Mons. Giovanni Mercati, prefetto della Vaticana, che le due carte fossero staccate dalla legatura e tolte dal codice. Il che fu fatto con tanta cura che esse non hanno sofferto nulla, e ora ben stirate ci dànno un'idea sufficiente dell'aspetto del volume cui appartenevano, sebbene siano in alto private del margine per la necessità di ridurle alle dimensioni della legatura.

Presentemente misurano cm. 27 × 20. La scrittura, a due colonne di 36 righe ciascuna, è il gotico del secolo XIII, piuttosto della prima che della seconda metà; i capoversi hanno iniziali colorite alternativamente in turchino e rosso, ornate con semplicissimi svolazzi.

Le due carte contengono una narrazione continuata, cosicché il foglio che costituiscono, dovea essere l'ultimo di un quinterno o sesterno o che altro si fosse, ed è bastata una semplice lettura per riconoscervi un frammento del romanzo francese in prosa di Tristano. Il riscontro nell'analisi che ne ha fatto il Löseth sui manoscritti della Biblioteca Nazionale di Parigi, confermò la prima impressione. La materia del frammento si ritrova nella seconda delle due redazioni distinte dal Löseth e da lui chiamata versione ciclica o comune (5). Siamo al punto in cui Re Marco ha inviato lettere al Re Arturo e alla Regina Ginevra con oltraggiose allusioni all'amore di lei per Lancillotto. Queste lettere portano un grave turbamento nella corte di Logres. Ne sono profondamente irritati Ginevra e Lancillotto, a cui la regina ha comunicato la lettera da lei ricevuta. Successivamente Dynadan, l'amico di Lancillotto, giunto allora alla corte, durante il sonno di Lancillotto ha potuto leggere la lettera stessa e ne è fieramente indignato. Egli non sa darsi pace che Re Marco abbia così maltrattato la più nobile dama e il miglior cavalier del mondo, e vien pensando come può vendicare l'onta. S'egli avesse vicino Marco, lo affronterebbe personalmente, ma poiché è lontano, delibera di rispondergli non con una lettera che venga dalla regina, ma

(4) Dall'amico Mons. Enrico Carusi che qui ringrazio.

(5) *Le roman en prose de Tristan, le Roman de Palamède etc. Analyse critique d'après les manuscrits de Paris par* E. Löseth, Paris, Bouillon, 1891, p. XII, XV; pp. 178-180.

d'altra parte come se lei nulla sapesse. E la risposta vuol comporla in forma di « lay », simile al « lay mortal » di Tristano « chascune couple de quatre paroles semblables »; e vi adatterà la musica e sarà un « lay voir-disant » della malvagità e della viltà di Re Marco, che tutti ascolteranno con piacere perché tutti conoscono chi è Marco. Quando l'ebbe compiuto, chiama un « harpeor » della corte, abile maestro del suono e del canto, e lo prega di apprendere il « lay » per andare a cantarlo dov'egli vorrà mandarlo. Quando l'arpista l'ebbe imparato, Dynadan chiama in una segreta stanza Lancillotto per farglielo sentire. Lancillotto informato del contenuto e dell'autore di esso, lo ascolta con molto piacere e trova che risponde in tutto al vero; poi domanda a Dynadan che vuol farne, e questi risponde che poiché il re Marco or non è molto ha detto molto male d'alcune persone, egli vuol vendicarle, e non potendo affrontare il maldicente che è lontano, farà dall'arpista cantare il « lay » in Cornovaglia nell'occasione che il Re vi tenga una gran festa: così farà sapere a tutti « la gran proesce del roi Marc, « sa cortoisie et sa bonte, com il est boens chevalier ».

Qui il frammento rimane interrotto. La lezione di esso confrontata con quella di alcuni passi corrispondenti, riferiti dal Löseth, secondo uno dei codici parigini, risulta qua e là un po' diversa: la forma è più compendiosa e qualche nome proprio è soppresso, come, p. es., quello dell'arpista Heliot (1).

Riproduco il frammento secondo la precisa lezione del codice, sciogliendo però le abbreviature e indicando le lettere risultanti col corsivo, trascrivendo con *et* la consueta sigla, distinguendo *u* da *v*, dividendo le parole secondo l'uso moderno, ponendo le maiuscole ai nomi proprii e introducendo la punteggiatura. Chiudo in parentesi quadra qualche lettera sbiadita o comunque scomparsa, che più non si legge, ma può facilmente restituirsi.

MARIO PELAEZ.

(1) E. LÖSETH, op. cit., p. 179, § 269. I mss. di Londra (E. LÖSETH, *Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum*, Christiania, 1905, pp. 28-29) appartenenti alla seconda redazione non offrono, per quanto posso vedere, nulla di notevole in rapporto al nostro frammento. Quelli di Roma e di Firenze (E. LÖSETH, *Le Tristan et le Palamède des manuscrits de Rome et de Florence*, Kristiania, 1924) sono tutti frammentari e non hanno il passo corrispondente al nostro frammento.

. . . .

. . . .

Ar col. 1 me de si grant cuer *et* de si grant fierte qu'il la feist a la mort metre errament. Ja jugement ni atendist. Ele i pense trop durement. Molt est la reine correciee *et* iriee. Ele menace le roi Marc *et* dit que onques ne fist letres dont tel domage li venist come de cestes li vendra.

En cele meesmes saison avi*n*t que quant les letres fure*n*t mandees, ensint com ge vos cont, que Dynadan vint a cort. Li rois Artus en fu m*o*lt liez *et* si furent maint autre ch*evalie*r qui grant bien li voloient. Lanc*elot* estoit a celui ior a cort, *et* de ch*evalie*rs de son lignage tout le plus. Mes bien sachiez que onques Lanc*elot* n'avoit este a cort plus dolanz ne plus correciez qu'il estoit, car la reine li avoit contees les p*ar*oles tout mot a mot que li rois Mars li avoit mandees. Les letres meesmes li avoit ele monstrees, dont il avoit este ausit com touz enragiez de maltalant, d'ire *et* de corrouz.

A celui tens avint que la ou Lanc*elot* pensoit a la felenie del roi Marc *et* il tenoit les letres, s'endormit il en son lit. Dynadan qui m*o*lt estoit privez col. 2 de Lanc*elot*, s'endort de l'au||tre part, ne il n'avoit leenz (1) nul home del monde fors que Lanc*elot* et Dynadan. Dynadan s'esvoilla avant que Lanc*elot*. Et avint qu'il trova les letres qui estoient cheoites a Lanc*elot* en dormant, *et* les ovre *et* co*me*n*ce* a lire. Et, quant il entendit ce qu'eles disoient, il en fu correciez a m*er*veilles *et* dist que trop anuiouses p*ar*oles *et* trop vilaines avoit mandees li rois Mars a si haute dame com estoit la reine Genievre, qui estoit sanz faille la plus haute dame qui fust en tot le monde; *et* s'il encore nen recoit malves guerredon, ce sera oltrage. Il remist les letres arrieres de lez Lanc*elot* en tel meniere com il les avoit trovees *et* s'en revient arrieres a son lit *et* fait grant semblant de dormir; *et* si ne dormoit il mie sanz faille.

Au chief de piece s'esvoille missires Lanc*elot*, *et* trove que Dynadan dormoit m*o*lt fermement par semblant. Et Lanc*elot* prent ses letres *et* s'en va a une fenestre *et* comence lire autre foiz tant iriez qu'a poi qu'il nen rage de duel. Et quant il les a leues *et* releues moltes foiz, il mue la color del grant duel Av col. 1 qui li vient || au cuer, *et* prent les letres mai*n*tenant *et* les depiece *et* en fait plus de cent pieces *et* rue les unes ca les autres la en tel meniere que iames ne puissent estre rassemblees por nule aventure.

Ensint fist Lanc*elot* qu'il ne voloit mie que iames fussent trovees ne par home ne par fame. Mes por ce ne remendra mie desor en avant, s'il ne les voit as oilz del cors, si les verra il as oilz del cuer. Il nes porra iames oblier a ior de sa vie: escrites les a en son cuer. Tout autresint a Dynadan.

(1) Per la rifilatura della membrana le lettere di questa parola sono mancanti della parte superiore; ma la lettura non offre dubbî.

Il ne les vit fors deus foiz *et* si les a il toutes en remenbrance autresint com s'il les avoit plusors foiz veues, car molt estoit de legier sens *et* de bon engin. Il ni vait gaires mei*n*s pensant que fait Lanc*elot*, car molt li grieve *et* molt li anuie que li rois Mars a parle si felenessement sor la plus haute dame del monde *et* del meillor ch*evalie*r del monde. Molt est correciez durement. S'il fust a celui point entre lui *et* le roi Marc en une chambre, il [li] cuidast sanz faille faire une grant honte, ausint grant com il a faite a la reine. ||

Molt vait pensant a ceste chose, car molt volentiers venjast la honte, s'il alast cele part. Et quant il a a ce pense longuement, il ni voit autre chose, fors que a lui mander unes letres; mes non mie en tele meniere que ces letres viegnent de la part de la reine Genievre, mes d'autre part, ausint com s'ele ne seust mie grantment de la charte q'il a mandee el roiaume de Logres. col. 2

A ce s'acorde Dynadan, qu'autrement ne se venchera del roi Marc a cestui point, fors qu'il li mandera letres tex que a piece mes ne furent autretels mandees a roi. Il est malvais *et* anuious, *et* letres malvaises *et* anuiouses li mandera. Lors se comence a prendre garde coment il les porra ordoner *et* en quel meniere. Il les velt faire en rime, ou en meniere de lay, *et* s'il i puet puis chant trover, ce sera lay bel *et* bien dit. Li autre qui iadis amoient, trovoient de bonte *et* de cortoisie p*or* ce qu'il savoient de voir que cil estoient cortois, de cui il chantoient. Et por ce que touz li mondes set de voir que li rois Mars est li plus chaitis *et* li plus malvais de tout le monde, le plus vill *et* le plus failli, si il fait || lay de sa vergoigne *et* il chante de sa malvestie, tout le monde en aura ioie. Onque puis que lays fu oiz premierement, ne fu lay faiz qui fust oiz plus volentiers que cestui sera. Ne li rois Mars ne porroit estre en nule guise plus correciez q*ue* il sera por cestui lay, quant tout li mondes le savra *et* q*ua*nt il sera raconte voiant toute ch*evale*rie. Por ce s'acorde Dynadan a ce qu'il fera un lay del roi Marc *et* contera tout son afaire en celui lay. A ce pense *et* a ce s'estudie *et* comence a trover son lay. E por ce qu'il savoit de voir que Tristans avoit fait le lay mortal chascune couple de quatre p*ar*oles semblables, dit il a soi meesmes qu'il vodra faire cestui autresint et ordoner en tel meniere, *et* trovera en celui lay chant qui volentiers sera oiz *et* recordez en toutes corz. B*r* col. 1

A ce vait pensant durement, *et* tant fait qu'il trove son lay tout ordoneement *et* bien *et* bel. Et apres se travaille ta*n*t qu'il trove le chant tout novel a la guise *et* a la meniere que li chant se faisoient lors por les lays. Et quant il a son lay trove *et* le chant autresint, il apele icelui lay, lay voir|| disant. col. 2

Quant il a bien son lay mene a fin *et* de dit *et* de chant, il apele un harpeor qui de la harpe savoit assez *et* de cel art estoit bien mestres, *et* estoit del tout de la cort del roi Artus. Celui harpeor fist venir devant lui Dynadan *et* li dist: « Ge ai fait un lay, ge voil que tu l'apreinnes *et* le dies. Et quant « tu le savras, ge voill que tu t'en voises en la contree ou ge te voil mander. » « Or sachiez, fet cil, que ge ne sai orendroit contrees nules ou ge n'aille. Mes tant me faites que vos me f[a]coiz doner congie a mon seignor le rois Artus, « car partir de son ostel ne porroie ge mie sanz son comandement. Et puis

« qu'il le me comandera, ge ne quier puis un ior demorer. » « Certes, ce « respont Dynadan, ge vos ferai doner congie a mon seignor le roi Artus « tot maintenant qu'il sera mest*ier* de vostre aler. » Et lors li comence a aprendre le dit *et* le chant a tout le mielz que il le set faire, *et* tant le tient avec lui de ior en ior, qu'il set le lay p*er*fitement *et* le chant ausint bien com Dynadan meesmes, qui fait l'avoit *et* ordone. ||

Bv col. 1 Quant li harperres set le lay *et* le chant autresint bien com celui qui le fist, Dynadan apela Lanc*elot* en une chambre del pales loi[n]g des autres chambres par devers un vergier auques esloignie de gent. Li harperres estoit desuz, qui a bien sa harpe atempree, com cil qui bien le savoit faire. Et quant il voit Lanc*elot* venir sor lui, il se drece *et* le salue *et* li dist: « Sire bienveignant », *et* lors s'assieen, *et* « Missire Lancelot, fait Dynadan, volez vos oir un lay que ge ai novelement trove ? » « Et quel est il ? » fet Lanc*elot*. « Ce est, fet Dynadan, un lay que ge ai fait novelement del roi Marc, *et* l'apel le lay voir disant. » « Dynadan, fet Lanc*elot*, ge vos conois asi sotil *et* asi sage, que ge sai bien qu'il ne seroit en nule meniere qu'il ne fust trop bien diz, *et* qu'il ne deist verite, puis que tel nom li avez mis; por ce di ge tout plainement qu'il ne porroit estre diz se bien non; *et* por ce le voil ge oir a ce que vos savez tout veraiement la felenie del roi Marc. » Et li harperres comence tout maintenant le chant *et* le dit, *et* molt s'estudie forme*n*t de harper por col. 2 amor de Lanc*elot* *et* por ce que plus li pleust. Et || sachiez, quant il ot chante [et] harpe le lay de chief en chief, *et* il l'ot mene dusqu'a fin, Lanc*elot* a cui il plesoit trop, dit bien q*ue* en toute sa vie n'oi lay qui ta*n*t li pleust, ne qui tant deist voir. Car il ne dit del roi Marc nule chose se voir no; *et* voirement conoist il bien touz ses faiz *et* toutes se ou[vres], qui cest lay fist *et* trova p*ri*mes.

Apres redit a Dynadan: « Dynadan, se Dex vos ait, que volez vos de cestui lay fa[ire] ? » « Si m'ait Dex, fet Dynadan, ge le vos dirai. Ge sai de voir qu'il n'a mie encor grantment de tens que li rois Mars mesd[i]st d'alcune gent, *et* ge les en voill touz ve*n*gier *et* faire savoir par tout le monde la grant proesce del roi Marc, sa cortois[ie] *et* sa bonte, com il est boens che*valie*r. Se ge l'eusse a cestui point dedenz le roiaume de Logres, gen preisse haute veniance. Mes quant ge ne li puis tenir, ge le voill honir en Cornoaille *et* a celui port que li rois Mars tendra en sa cort greignor feste. Il comencera cestui lay, mes aitant sera asseurez. Puis que li rois Mars l'aura asseure, bien porra harper. Et li harperres meesmes que ge li mant, quant il l'aura puis en Cornoaille har.. . . . .

. . . .

Il suicida fiorentino

(chiosa dantesca).

I' fui de la città che nel Batista
mutò il primo padrone; ond'e' per questo
sempre con l'arte sua la farà trista...

« Perchè messer Lotto, dimenticando le ' tante punte ' s'in-
« veschi a raccontare la leggenda della statua di Marte, della distru-
« zione e della riedificazione di Firenze, è difficile indovinare...
« Forse Dante lo conobbe verboso ripetitore di vecchie storie, e
« tale lo rappresentò »: così il Torraca. E prima, il D'Ovidio:
« quel che importa fermar bene è che egli intese far qui la mac-
« chietta d'un Fiorentino di poca levatura, che con ridevole con-
« vincimento ripete un tradizionale e diffuso errore paesano ».
E di recente il Traversari: « Dante ha voluto rappresentarlo ver-
« boso e loquace come lo conobbe, alla stessa maniera che Pier
« della Vigna parla la lingua curialesca... È, come dire, lo *stile*
« del personaggio » (1).

Sebbene tale opinione non sia condivisa da tutti — chè il Rossi e lo Steiner, ad esempio, hanno dato rilievo alla tragicità che avvolge sino all'ultimo episodio il canto dei suicidi —, essa trascorre e prevale nei commenti moderni, quasi a discolpa di Dante, che non poteva credere alla favola e all'idolo di Marte, come vi credeva « quella razza d'uomini superstiziosi ed ignoranti » a cui apparteneva l'ignoto fiorentino. E se quelle son favole, e chi le

(1) Il Torraca, nel suo commento; D'Ovidio, *Nuovi studii danteschi: Ugolino, Pier della Vigna*, ecc., p. 317; G. Traversari, nell'*Annuario* del R. Liceo Scientifico di Livorno, II, 1924-25, p. 66. Per altri interpreti, v. Medin, *Il c. XIII dell'Inferno* (*Lectura Dantis*, di Firenze, 1905, pp. 57-58). Il fiorentino, « ignaro d'aver innanzi a sè un Alighieri », ripete la vecchia fola per carità del natio loco, « quasi a giustificare, dinanzi ad estranei, le colpe « della patria sua » (G. Cavazzuti, *Esposizione del c. XIII dell'Inferno di Dante*, Modena, 1906, Nozze Amorth-Masini, p. 35).

ricorda uno sciocco, certo il discorso appare inopportuno e prolisso; non si salva che immaginandolo infuso d'un sapor comico: il quale a sua volta contraddice all'effetto finale del canto. Avesse Dante pensato alla statua di Marte come ad una semplice superstizione, — dopo le anime arboree, e dopo la caccia selvaggia, antichi miti, e leggende popolari, di cui si veste una poesia nuova e dolorosa, anche quella statua sorgerebbe in una luce fantastica scevra d'ogni ironia. E chi può scorgere la più lieve ombra d'uno scherzo nelle parole di Cacciaguida?

> Ma conveniesi a quella pietra scema
> che guarda il ponte che Fiorenza fesse
> vittima ne la sua pace postrema (1).

Nei versi del suicida, che ad altri paiono così loquaci, è l'origine di Firenze, e la sua distruzione, e il lavoro di chi nuovamente la fondò, vigilato da quell'indigete perverso: l'immagine della città, nelle sue mura e nelle sue case, occupa intero il discorso di quel fiorentino; e l'ultimo verso non è separato dagli altri che lo precedono: anzi legato alla radice con essi; se ne distingue chiaramente la ripresa:

> I' fui della città...
> Io fei giubbetto a me de le mie case.

E poichè sappiamo che alla mente del poeta, nel comporre il verso « Ingiusto fece me contra me giusto », era presente la pagina di S. Tommaso sui suicidi (2), e nella stessa pagina si legge che l'uomo può esser considerato in quanto « est aliquid civitatis, « scilicet pars... Et sic, qui seipsum occidit, iniuriam quidem « facit, non sibi, sed civitati et Deo », intendiamo meglio come

(1) Cfr. MAZZONI, *Bull. Soc. dant.*, N. S., XIV, p. 247; DAVIDSOHN, *Gesch. v. Florenz*, I, p. 749; MORPURGO, nell'opusc. *La grande inondation de l'Arno en MCCCXXXIII: anciens poèmes populaires italiens*, Firenze, 1911, pp. 11-12. È noto il passo di Benvenuto da Imola (ediz. LACAITA, I, p. 461): « Unde narrabat mihi Boccacius de Certaldo se saepe « audisse a senioribus, quando aliquis puer proiiciebat lapidem vel lutum in statuam: « Tu facies malum finem; quia ego vidi talem, qui hoc fecit, qui suffocatus est in Arno, et « alium qui suspensus est laqueo »; e Benvenuto, che giudicava egli pure « nimis absurdum » che Dante credesse a tali fanfaluche (« imo quasi saperet haeresim dicere »), escogitò la bella parabola, che Marte stesse a denotare la fortezza e il valore delle armi, ed il Battista l'effigie del fiorino.

(2) *Summa theol.*, II-2, 59, 3: sieno o no da accogliere le deduzioni del FRASCINO, *La colpa dei suicidi nel concetto di Dante*, in *Giorn. storico*, XC, pp. 211 segg.: cfr. gli *Studi danteschi* del BARBI, XIII, p. 164.

Dante abbia evocato un fiorentino, senz'altro, e non si sia curato del nome (1). Non soltanto perchè in quegli anni se ne fosse appiccato più d'uno, ma perchè ciascuno di essi era *aliquid civitatis*; la nota poetica dell'episodio sta proprio nella visione di quelle case, che servono da forche, in quella città, dove si cova il dèmone di Marte.

FERDINANDO NERI.

(1) *Studi danteschi*, VII, p. 160: per Rocco de' Mozzi, e Lotto degli Agli, e Arrigo Fifanti (chiamato stranamente in causa dal FILIPPINI, *Giorn. dantesco*, XXV, pp. 255 segg.).

L'usura nel Dugento a Pistoia.

Nello Statuto di Pistoia del 1296 si disponeva « quod nullus « publicus usurarius sit in civitate Pistorii vel diocesi » (1): il che, se giova a confermare le notizie che abbiamo sulla diffusione dell'usura praticata dai pistoiesi, come da tutti gli altri toscani, nel Dugento (2), non è sufficiente a provare, per la frequenza con cui si eludevano le disposizioni statutarie, che negli ultimi anni del secolo XIII gli usurai fossero veramente banditi da quella città. La supposizione, formulata per primo dall'editore del ricordato Statuto, che « tale divieto non ebbe mai effetto pratico, oppure « si mantenne solo pochissimo tempo » (3), è ora suffragata da una documentazione sincrona ed abbastanza organica, nonostante le mutilazioni, da far luce sull'insieme di quell'aspetto interessante della vita economica del medioevo che è appunto il prestito del danaro ad interesse. Si tratta di un gruppo di processi dinanzi alla Curia vescovile di Pistoia dal 1291 al 1301 (4), di cui alcuni ebbero origine dalla querela di vittime dell'usura, ed altri concernono cause diverse, anche penali, nel corso delle quali fu fatta opposizione contro testimoni le cui deposizioni si infirmarono colla denunzia della *pravitas usuraria* od *eretica*, entrambe infamanti (5).

(1) *Statutum Potestatis Comunis Pistorii anno 1296*, ed. da L. ZDEKAUER, Milano, 1888 (IV, 122; la qual rubrica è una delle più vicine al 1296).

(2) È noto che fra i prestatori che al di là delle Alpi gareggiarono con gli ebrei e finirono per sostituirli, furono dei primi i toscani talvolta così designati, e più spesso confusi nelle denominazioni generiche di Caorsini e di Lombardi (vedi, ad es., A. SEGRE, *Storia del commercio*², Torino, 1923, vol. I, pp. 215 sgg., e ivi una abbondante bibliografia).

(3) L. ZDEKAUER, *L'interno di un banco di pegno nel 1417*, in *Archivio Storico Italiano*, fasc. 201, pp. 76-77.

(4) Archivio di Stato di Firenze, *Conventi soppressi* (*Acta Curie aepiscopalis pistoriensis*), nn. 1-3. Ne dette già notizia, come di una fonte interessante per la storia di Pistoia, L. Chiappelli, in *Bullettino Storico Pistoiese*, a. XV, pp. 75-77. Da qui in avanti ometteremo, per brevità, l'indicazione del fondo, e useremo soltanto il numero del volume seguìto da quello della carta. Avvertiamo anche che, nel riportare i brani in latino, non correggeremo gli errori, che giovano talvolta alla efficacia della frase.

(5) Ecco, ad es., la materia del primo processo (II, 1): « Loctus plebis Aioli mense februarii « proximi preteriti venit armatus super quodam equo in mercatali Bisenzii iusta Pratum

L'interrogatorio fatto dal notaio del Vescovo comprendeva domande costanti per tutte le cause (1), che si possono dividere in due gruppi: uno per aver notizie di carattere generale sul concetto che il teste aveva dell'usura, e uno per aver notizie particolari intorno alla causa: I. « Quid est usura; qui sunt publici usurarii; que sunt illa « que requiruntur ad hoc ut faciant et reddant aliquem publicum « usurarium; quid est dicere publice; quando fit publica vox et « fama; quot persone faciunt publicam vocem et famam »; II. « Qua-« liter N. est aut erat publicus usurarius; quomodo testis scit; « quo et quanto tempore vite sue N. fuit publicus usurarius; ubi « stabat tempore quo mutuabat; quot et quibus personis mutuabat; « quot vicibus; quantam pecuniam mutuabat; ad quas et quantas « usuras; ad quem terminum; quibus verbis; si mutuabat cum « carta vel sine carta; quis seu qui instrumenta fecerunt ».

Prima di tutto dobbiamo rilevare l'identità del significato attribuito ai termini usura e interesse, e quindi la condanna generica del *meritum* (cui solo talvolta si aggiungeva, ma pleonasticamente, *usurarium*): « est usura quando homo prestat danarios suos ad « meritum » (2), « illa, ut credo, est usura quam homines accipiunt « ultra sortem », o, si noti il termine, « ultra capitale » (3). Il che non sorprende, nonostante che nella dottrina i civilisti avessero cominciato ad ammettere in taluni casi la liceità dell'interesse (4), pensando che le cause si svolgevano dinanzi al tribunale della Chiesa ferma ancora sul principio della più rigida intransigenza per il frutto del danaro. « Usura », si legge infatti nelle deposizioni, « ea est que vetatur ab ecclesia » (5): la qual definizione, in cui non

« ubi fit forum dicti Simonecti, et in ipso foro pleno dixit et mandavit Cionellino olim « Davizi exbannito Comunis Prati pro maleficio et robaria uno cultellaccio magno quo « percuteret et feriret dictum Simonectum... et Cionellinus cum dicto cultellaccio malo « et irato animo de ipso cultellaccio animo occidendi dictum Simonectum ipsum percussit « et vulneravit in faciem, ita quod multus sanguis exivit et magnum catenaccium sibi « fecit in vultu, et duos dentes sibi exire fecit ». Il 25 maggio 1293 si udirono i testimoni di accusa, tra i quali un certo Nardoccius, la cui deposizione fu impugnata dall'accusato come falsa perchè al tempo del fatto il teste sarebbe stato distante « per duas balistras « vel circha »; come interessata perchè fatta da un nipote della parte lesa, Simonetto; e ad ogni modo come nulla perchè resa da un pubblico usuraio, e per giunta crocesignato per eretica pravità. Per provare queste accuse furono indotti 19 testimoni, le cui deposizioni si protrassero fino al 17 agosto.

(1) A prescindere da quelle per stabilire l'identità del testimone, e l'eventuale amicizia od inimicizia coll'accusato.

(2) II, 27 t.

(3) III, 56.

(4) G. Salvioli, *La dottrina dell'usura secondo i canonisti e i civilisti italiani nei secoli XIII e XIV*, in *Studi giuridici in onore di Carlo Fadda per il XXV anno del suo insegnamento*, Napoli, 1906, vol. II, pp. 259-278.

(5) III, 53 t.

si accenna alla legge civile, conferma la supposizione che il divieto statutario sia stato abrogato o sia caduto in disuso; e attesta comunque la maggiore notorietà di quello religioso.

Come constatazioni di carattere generale aggiungiamo poi: *a*) il numero notevole degli usurai. Per vero abbiamo sicura notizia soltanto di quindici nel territorio di giurisdizione del Vescovo di Pistoia, comprendente, come è noto, anche Prato: ma giova ripetere che i documenti costituiscono una parte soltanto delle controversie portate al tribunale della Curia, e che si accenna di frequente alla esistenza di molti altri prestatori con le frasi « sicut faciunt « omnes alii usurarii » (1), « prout faciunt alii qui mutuant pecuniam « fenerando » (2); — *b*) la lunga pratica di ciascuno nell'esercitare il mestiere. « Mutuavit pecuniam sub usuris per sex annos et « ultra » (dal 1300 addietro) (3); « ab anno Domini 1288 » (4); « iam sunt sedecim anni, et etiam viginti » (5); — *c*) la pubblicità del prestito che si faceva in piazza. Essa conferiva « vocem et « famam publici usurarii » (6) (a costituire la quale si pensava che fossero sufficienti dalle sei alle venti persone « et quanti plus sunt « tanto faciunt plus publicam famam ») (7), e costringeva ad accordare il mutuo a chicchessia, « civibus et forensibus » (8), purchè accettassero le condizioni: « omnibus petentibus sibi ad usuram, et « dantibus sibi fidem » (9); — *d*) la frequenza delle operazioni e in generale la relativa piccolezza di ciascuna di esse. Quasi sempre accade di leggere alla fine di un elenco di mutuatari, l'aggiunta generica « et aliis quam pluribus de quorum nominibus non recor- « datur » (10), e di sapere che una stessa persona si indebitò « plu- « ribus vicibus » (11) con il medesimo suo creditore. In tal modo si può far risalire almeno ad un mezzo secolo addietro la ressa del popolo pistoiese davanti ai banchi di prestito, che a metà del Trecento sarebbero rimasti aperti in permanenza se i reggitori della città non avessero fatto divieto ai *feneratores et mutuatores*,

(1) III, 13 t, 14.
(2) III, 54 t.
(3) III, 13, 14.
(4) III, 51.
(5) III, 52, 52 t.
(6) II, 20 e *passim*.
(7) III, 14, 48 t e *passim*.
(8) III, 51.
(9) II, 21 t, 29 t.
(10) III, 13 e *passim*.
(11) III, 53 t e *passim*.

ormai legalmente ammessi e riconosciuti (1), di esercitare la domenica, di iniziare il loro lavoro prima della campana del mattino, di proseguirlo dopo gli ultimi rintocchi di quella della sera (2). Quanto alla misura dei prestiti, si dava « quando parum et quando « satis, secundum qui faciunt mutuationes » (3): di solito però poche libbre, e più di rado fino a 70 e a 120 fiorini d'oro (4), la qual moneta, perchè di maggior fiducia, era la sola usata nelle contrattazioni.

Altre informazioni concernono le modalità del prestito per ciò che attiene alla forma del contratto, alle garanzie pretese dal mutuante, alla durata del mutuo, alla misura degli interessi, alla maniera di computarli.

Circa alla forma, l'usuraio mutuava « cum carta plus quam sine « carta » (5), cioè ricorreva di preferenza al notaio per la compilazione di uno strumento in regola, o esigeva l'obbligazione scritta dal debitore, pensando che in caso di inadempienza non avrebbe potuto esibire — come facevano i mercanti con i loro libri facenti pubblica fede (6) — lo scartafaccio nel quale prendeva nota dei suoi negozi mal tollerati se non vietati. Dei notai al servigio degli usurai pistoiesi conosciamo Vannes Rainerii (7), Iohannes Armaleoni (8), e Cursus Landi (9), in base ai cui accorti rogiti furono *capti et detenti* molti debitori mancanti alla scadenza (10). Le frasi di rito scambiate al momento della restituzione del prestito usuraio — nelle quali è ingenuo il tentativo di provare il disinteresse del mutuante e la spontaneità del dono del mutuatario — risultano le seguenti nella versione pressochè identica di due testimoni: « dominus Iohannis dixit dicto Romanino ' modo accipio istos sex « florenos pro merito septuaginta florenorum auri quos tibi mutuavi,

(1) Nella redazione dello Statuto del 1330 il divieto di prestare ad usura era stato già tolto (L. Zdekauer, op. cit., p. 77).

(2) *Statuto del Comune del 1344* (libro IV, rubriche 127 e 138, in L. Zdekauer, op. cit., p. 78).

(3) III, 37 t.

(4) III, 13, 16.

(5) III, 37 t.

(6) A. Lattes, *Il diritto commerciale nella legislazione statutaria delle città italiane*, Milano, 1884.

(7) III, 27.

(8) III, 13.

(9) III, 51.

(10) II, 37 t. « In presentia ipsius testis ipse Nardoccius fecit capi et detineri ipsum « Lottum pro denariis quibus tenebatur sibi »; II, 50 t. « Ipse Nardoccius fecit detineri « Buicchinum predictum pro debito quo tenebatur eidem; et ipse testis solvit eidem Nar« doccio pro ipso Buicchino in una parte quinque libras et in alia soldos decem octo vel « circha et ipse Nardoccius cessit iura et actiones contra Buicchinum ».

« et si indiges istis sex florenis facias modo de ipsis ad libitum « tuum ' » (1); « Romaninus dixit ' ego do vobis istos sex florenos « de auro pro usuris septuaginta florenorum auri ', et dominus « Iohannes dixit ' si tu indiges modo pecunia retineas ' » (2). Queste altre espressioni si usavano per la conclusione del prestito *sine banco*, ossia gratuito: « dominus Fantolinus dixit Gualando ' mutua « mihi quinque florenos pro solvendo decimum, et ego reddam « tibi ad tuam voluntatem ', et Gualandus dixit ' libenter ', et « statim mutuavit sibi » (3); « dominus Fantolinus dixit ' ego volo « quod mutues mihi quinque florenos pro solvendo decimum, et « ego reddam tibi ad tuam voluntatem ', et dictus Gualandus « dixit ' ego mutuabo vobis ' » (4).

Per le garanzie, scrive lo Zdekauer che non soltanto il pegno era frequente, ma che era necessario (5). E difatti troviamo, quasi sempre, il ricordo di oggetti impegnati, povere tuniche rappezzate ed altri oggetti d'uso (6); ma dalla deposizione di uno dei testimoni più notevoli per il grado sociale, *presbiter Ugolinus rector Ecclesie Sancte Marie in Tabula*, risulta che i prestiti potevano avvenire anche senza pegno: « tam super pignora quam sine pignore » (7). Sembra anzi, da alcune deposizioni, che proprio il pegno rendesse superfluo lo strumento notarile: « sunt usurarii qui prestant ad « meritum danarios super pignora *aut* super cartam » (8); « sunt « usurarii tabuleri, ut credo, et illi qui mutuant super pignora » (9). Con il che, pur confondendoli a causa della percezione degli interessi, si abbozza la distinzione tra i mercanti-banchieri, dediti alle operazioni di banca in dipendenza delle esigenze dei loro commerci (si pensi alle « compagnie della Tavola » e alle « compagnie « della Mercatanzia » costituite degli stessi compagni nell'esercizio di una duplice attività) (10) e gli usurai veri e proprî, il cui unico scopo era di speculare sul denaro.

(1) III, 13 t.
(2) III, 15.
(3) III, 104.
(4) III, 104 t.
(5) L. Zdekauer, op. cit., p. 75. Non è però esatto ciò che egli dice, che « la stessa « procedura del medioevo costringeva il creditore a chiedere per ogni mutuo un pegno che « gli servisse come prova per l'esistenza dell'obbligazione ».
(6) III, 56 t. « Recollegit ipse testis ab eo duas tunicas laceras quas ipse habebat sub « pignore a duobus de Popillio ».
(7) II, 40.
(8) II, 44.
(9) III, 56.
(10) Vedi A. Sapori, *I libri di commercio della Compagnia dei Peruzzi*, in *Studi medievali*, N. S., vol. I, fasc. 1, 1928, p. 120.

Di fatto, dai nomi degli usurai che si incontrano nei nostri libri non risulta che alcuno appartenesse alle famiglie mercantili e bancarie degli Ammannati, dei Cancellieri, Visconti, Reali, Cremonesi, Panciatichi, Chiarenti, Partini, Scapercioli, Galliziani, e via dicendo (1).

Quanto alla misura degli interessi e alla durata del mutuo, si prova la generalizzazione di quello che il Muratori chiamò l'« uso « dei senesi » (2), come è noto dei primi e dei più famosi prestatori d'Italia (3), che consisteva nel pretendere quattro soldi per libbra al mese, ossia il 20% l'anno, e nello stabilire la scadenza a un semestre: il che non toglie che, anche a Siena, talora si superasse questo limite e tal'altra se ne stesse al disotto, come solevano, ad es., praticare costantemente i Lambertini (4). Gli usurai pistoiesi mutuavano, come è logico, « ad plus quam poterant » (5); ma quando i testimoni nei processi erano invitati a riferire, con più precisione, « ad quas et quantas usuras », denunziavano, per esperienza diretta o comunque per certa scienza, « duos denarios, duos « et dimidium, tres et (più di rado) quatuor de libra et pro quolibet « mense » (6); mentre giungevano, per sentito dire, *auditu gentium*, « ad sex denarios et ad octo » (7). Il 40% risulta adunque il limite massimo, forse però neppur praticato a Pistoia, e piuttosto parto della fantasia del popolo, che sgomento per le necessità che lo portavano sempre più al banco degli usurai, sembra far vibrare la sua protesta e il suo allarme nelle deposizioni rese all'autorità del vescovo. Ciò non deve far credere, però, che i pistoiesi, e così i senesi, usassero in qualunque luogo la relativa moderazione che avevano nella loro città: essendo noto che fuori d'Italia, dove erano esposti a maggiori rischi e dove le possibilità di sfruttamento erano, comunque, maggiori, esigevano tassi ben più elevati (8).

(1) Vedi ampie notizie su queste compagnie e su questi mercanti-banchieri in G. Zaccagnini, *I banchieri pistoiesi a Bologna e altrove nel secolo XIII*, in *Bullettino storico pistoiese*, XX, 1918 sgg.; e vedi L. Mirot, *Études lucquoises. La colonie lucquoise à Paris du XIII^e au XV^e siècle*, in *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1927.

(2) *A. I. M. E.*, I, dissertazione XVI, col. 889.

(3) Vedi nel vol. I dell'opera *Il Monte dei Paschi di Siena e le aziende in esso riunite*, Siena, 1891, il primo capitolo dello studio di N. Mengozzi, *Il prestito ad usura in Siena nei secoli XIII, XIV e XV*.

(4) *Ricordi di una famiglia senese nel sec. XIII pubblicati e illustrati da* N. Tommaseo, *con note di* G. Milanesi, in *Archivio Storico Italiano*, Append. 20, tomo V.

(5) III, 37.

(6) III, 13 t, 16, 16 t, 50 t, 53 t.

(7) II, 27 t, 60; III, 56 t.

(8) Per es., Filippo il Bello coll'inchiesta del 1289 a carico dei Lombardi accertò interessi dal 34 al 266% (R. Davidsohn, *Forschungen zur Geschichte von Florenz*, Berlin, 1901,

Il modo di computare gli interessi, mascherandoli quanto fosse possibile, consisteva a Pistoia come a Siena, e possiamo documentare in tutta la Toscana, nell'aggiungere alla sorte il « dono » di un dato spazio di tempo, un semestre di regola, « aut plus aut minus « ut erat in concordia cum partibus » (1), facendo una dichiarazione del mutuo per la somma complessiva, e stabilendo che scaduto il termine si sarebbe dovuto corrispondere quind'innanzi un *tot* mensile a titolo di danno. Nella causa intentata « a Romanino « condam Aldibrandini contra Insegnam Iohannis Bustii » si volle infatti provare « qualiter quatuor floreni de auro et dimidium ex « summa septuagintaquatuor florenorum auri et dimidium appo- « siti in instrumento mutui facto inter dictum Iohannem et Roma- « ninum predictum, manu ser Iohannis Armaleonis notarii, fuerunt « pro usuris et nomine usurarum; item qualiter dictus dominus « Iohannes habuit inde a dicto Romanino nomine usurarum alios « sex florenos de auro, occasione suprascripti debiti » (2). A proposito degli interessi percentuali del capitale, non sembra che ancora si facesse la distinzione fra usuraio e feneratore, che basata su quello che si diceva « capo d'anno » (3) ed oggi chiamiamo capitalizzazione degli interessi, troviamo più tardi nei trattati presso moralisti e giuristi intendenti per usura il *genus* e per *foenus* la *species*. « Usu- « raio », scriveva il Sacchetti, « è chi toglie un cotanto per cento; « feneratore è chi toglie quello e mette su l'usura e togliene il « merito » (4). Nei nostri documenti, invece, i due termini sono usati promiscuamente: « est usura quando aliquis mutuat quin- « quaginta libras et postea habet inde quinquagintaquinque, et « accipit meritum et usuras supra usuris » (5); « fenerator publicus est « qui publice prestat sub usuris » (6).

Dalle risposte alla domanda « qui sunt publici usurarii », balza infine la figura a così dire fisica e morale dell'usuraio in una visione più immediata e più vivace di quella che siamo soliti ad avere dagli scritti dei canonisti.

III, pp. 36-39, n. 139); vedi anche A. SAPORI, *I mutui dei mercanti fiorentini del Trecento e l'incremento della proprietà fondiaria*, in *Rivista del Diritto commerciale e del Diritto generale delle obbligazioni*, a. XXVI, 1928, fasc. 5, P. I, p. 228.

(1) III, 37 t.

(2) III, 13.

(3) PAGNINI, *Della decima e delle altre gravezze*, ecc., Lisbona-Lucca, 1766, T. III contenente la *Pratica della mercatura* di FRANCESCO BALDUCCI-PEGOLOTTI, p. 302.

(4) F. SACCHETTI, *Sermoni evangelici a cura di Ottavio Gigli*, Firenze, 1857, sermone 36, p. 116.

(5) III, 49.

(6) III, 27.

Esteriormente l'usuraio si riconosceva dal banco col tappeto dietro il quale se ne stava seduto bene in vista di tutti — « quia « vidit dictum Marsoppinum retinere banchum ante domum suam « in platea Comunis prout faciunt illi qui mutuant pecuniam fene- « rando » (1) —, e dal quaderno in cui faceva i calcoli degli interessi, operazione odiosa e ricordata con l'insistenza di chi vuol mettere in rilievo un aspetto veramente caratteristico: « fuit presens quando « dictus Nardoccius mutuavit pecuniam et fecit rationem de me- « rito » (2); « ipse testis videbat facere rationem de merito in cartis « quas recipiebat » (3); « quando testis fecit rationem cum ipso « Nardoccio, fecit rationem de capitali et de merito, et ipse testis « solvit meritum et capitale » (4); « ipse testis interfuit quando ipse « Nardoccius faciebat rationem cum predictis et audiebat mittere « meritum in instrumentis que recipiebat ab eis » (5).

Il contrassegno morale dell'usuraio era l'avidità del danaro: « usura est voluntas facere et habere denarios » (6); « est cupiditas « denariorum illorum qui habent voluntatem lucrandi denarios » (7); « est voluntas lucrandi denarios et parum curare de animo » (8); « publici usurari sunt illi qui si possunt accipere ad tres denarios « de libra non mutuant ad duos » (9). Sembra, infine, che il peccato dell'usura inquinasse talmente l'animo di quei prestatori, da far sì che essi fossero delle vere sentine di vizi. Dei quindici usurai uno era stato bollato a fuoco nelle reni e nel petto, crocesignato, per eretica pravità (10), gli altri erano per lo meno « blasfematores « Dei et beate Marie et omnium Sanctorum », e quasi di ciascuno si aggiungeva « quod dixit falsum, quod luxit ad çardum, quod « est potator per tabernas, quod est leno publicus » (11). Tutto ciò, fosse calunnia o realtà, giova a farci vedere l'usuraio medievale con occhi medievali, a pensarlo con la passione del suo tempo: tanto è vero che, alzando lo sguardo dalle sbiadite carte processuali, vien fatto di correre con la mente alle miserande figure che

(1) III, 54 t.
(2) II, 23 t.
(3) II, 46.
(4) II, 51.
(5) II, 60 t.
(6) II, 57 t.
(7) II, 37.
(8) II, 45.
(9) III, 52.
(10) Vedi addietro nota 5, p. 208.
(11) II, 144 t, — 147 t.

il Poeta inchiodò nel sabbione infocato col loro tormento terreno ed eterno (1), e di pensare, col commentatore, « vitam irrequietam « foeneratoris, qui semper ducit manus nunc iacendo pecuniam, « nunc ad se trahendo, nunc numerando, nunc scribendo, ut sic « quietet ardorem mentis inextinguibilem flammarum, cupiditatis « scilicet florenorum splendentium » (2).

ARMANDO SAPORI.

(1) *Inferno*, XVII, 50 sgg.

(2) BENVENUTI DE RAMBALDIS DE IMOLA *Comentum super Dantis Aldigheri Comoediam*, Firenze, 1887, to. I, p. 570.

Elementi e frammenti della vita del Petrarca nel canzoniere del Vannozzo.

La vita del Petrarca, scalpellata con vigoria michelangiolesca nel gran masso della *Lettera alla posterità* o con celliniana delicatezza cesellata nel *Secreto* e nelle *Rime*, non ha certamente bisogno di questi nuovi frammenti e di questi nuovi elementi per ricomporsi maestosamente nella storia. Eppure le ombre e le penombre che velano quella gran luce, riescono, appunto per tale contrasto, ancor più dense e maggiori mentre noi vorremmo esplorare quell'anima e possederla nella sua totalità. La poesia stessa dell'artefice, che pur dispiega nel canto la favola breve della vita e ne distilla nel verso ogni gioia e ogni dolore, par quasi che di tratto in tratto s'arresti in quella sua voluttà di analisi e di penetrazione. L'uomo riprende il sopravvento sull'artefice. Mentre questi si oblia e si abbandona, l'uomo invece raffrena l'impeto della creazione artistica e — quasi con un senso di doloroso pudore — segna il limite oltre il quale a nessuno è più lecito di procedere.

> Ma ben veggio or si come al popol tutto
> favola fui gran tempo, onde sovente
> di me medesmo meco mi vergogno.

Attraverso certi rapidi scorci della lirica talvolta intravediamo un lembo dell'intimità del poeta; ma la visione è così rapida e fuggevole, che noi ne avvertiamo nel momento stesso l'incompiutezza e la fragilità. E allora nulla ci pare futile o soverchio di tutto ciò che possa compiere in qualche modo la frammentaria visione o integrare una confessione spezzata o illuminare un segreto che sembrava affiorare e sùbito invece si è spento, represso nel fondo da un brusco ritorno della volontà. Per tale delicata ricostruzione di stati d'animo o di momenti lirici, niun aiuto può esserci più

efficace di quello che viene dalle testimonianze di coloro che sono vissuti nella intimità del poeta; gli amici, i discepoli, i famigliari.

Francesco di Vannozzo fu uno di costoro (1).

Lo avvicinavano al Poeta la comune nascita aretina, la comune dimora presso la corte dei Carraresi di Padova, il comune gusto per la musica. « Sovrano maestro d'ogni melodia », l'aveva proclamato uno dei Signori di Padova. E il Signore di Verona gli aveva inviato in dono un'arpa che egli doveva porre accanto al suo liuto giullaresco. In cerca di nuove dottrine e di nuove esperienze musicali il Vannozzo aveva percorso la Provenza e la Francia e persino la Catalogna e le Fiandre, dove allora si accoglievano i più reputati musicisti. Non poche imitazioni della lirica musicale francese contemporanea affiorano qua e là nel canzoniere di questo bizzarro aretino. Canzoniere (2) che nelle sue torbide acque riflette il disordine di una vita scomposta e randagia.

All'intimità col Petrarca il Vannozzo si richiama nella ben nota canzone *Pascolando mia mente* (3) dedicata al motto del Conte di Virtù (*à bon droit*) e all'impresa della tortora bianca entro un sole raggiante. Il Vannozzo immagina che il Petrarca, inventore del motto e di quell'impresa, gli appaia in sogno e con affettuose parole rievochi aspetti e momenti della loro amicizia:

> ... Sorgi, figliuol mio diletto
> che da quel dì ch'uscisti da le fasce
> amore in un le nostre voglie serra
> e da l'oziosa guerra
> già mi levasti con canto perfetto...
> ... tu, che tante volte ricreasti
> la vita mia nel studio solitaro...

Del canto e degli strumenti musicali di questo randagio giullare il Petrarca dunque si compiaceva e prendeva diletto al pari dei Signori di Padova e di Verona. E nell'intimità dello studio solitario egli soleva chiamare questo suo amico — con un *senhal* già reso celebre dai Provenzali — « conforto », oppure, con vezzeggiativo ancor più confidenziale e affettuoso, « Confortino ». Aggirandosi nello studio del poeta, Confortino poteva persino por mano tra le carte e sce-

(1) Cfr. Ezio Levi, *Francesco di Vannozzo e la lirica nelle corti Lombarde del sec. XIV*, Firenze, 1908.

(2) Ne abbiamo ora una buona edizione critica di Antonio Medin, *Le Rime di Francesco di Vannozzo*, Bologna, 1928 (Collezione di Opere inedite o rare).

(3) Cfr. F. Novati, *Il Petrarca e i Visconti*, nel vol. *Francesco Petrarca e la Lombardia*, Milano, 1904, p. 73 sgg.

gliere rime talora non peranco compiute, col proposito di musicarle e di diffonderle musicate per il mondo. Confortino si mutava così in una specie di editore delle primizie petrarchesche. Sette di queste rime petrarchesche scelte da Confortino nel fascio, tre ballate e quattro sonetti, ci sono state tramandate in un frammento di codice insieme con una nota che dice: « Queste rime in ordine « inverso di quel che è qui, alla lettera, dettai quest'anno per Con- « fortino e un'altra poi che non curai di finire. Tra queste rime « egli scelse l'ultima che qui è la prima. Le trascrissi perchè non « si perdesse interamente memoria... » (1).

Qui termina la carta, interrompendo una confessione o una notizia, che avrebbe potuto rischiarare, compiuta, tutto il segreto procedimento della elaborazione poetica di queste rime.

Ma tale era la distanza che separava l'austera coscienza del Poeta dalla torbida umanità di questo avventuriero, che non è da supporre che quei rapporti di confidenziale amicizia potessero durare a lungo. Presto o tardi, non sappiamo bene nè quando nè come, sopravvenne la rottura. In un sonetto (*Poi ch'a l'ardita penna la man diedi*) il Vannozzo racchiude il suo dubbio e le sue esitazioni prima di ripresentarsi al Poeta dopo una di tali burrasche (2):

> Diceva un pensier: - « Leva » e l'altro: - « Siedi »
> e - « Sì » - « No » - « Fa' » - « Non fa' » - la notte e 'l giorno
> tutti dicean...

Tra gli opposti pensieri si fa largo, alla fine, il ricordo della musica di Confortino, ch'era stata balsamo su tante ferite del Poeta:

> Perfin ch'un nato giunse
> di Confortino, e disse: — Che pur fai?

In nome di questi dolci ricordi, il giullare si fa cuore: bussa alla porta del suo grande amico, e fa appello al cuore di lui.

Il sonetto del Vannozzo ci rimarrebbe incomprensibile senza

(1) Cod. Casanatense 924, membrana di guardia, riprodotta in fototipia nell'*Archivio Paleografico Italiano*, T. III, tav. 55.

Ecco il testo della postilla: « Hec in ordine retrogrado ad litteram nisi fallor, ut hic sunt, « dictavi anno isto pro Confortino et unum aliud postea quod non curavi perficere. Ex his « autem elegit ipse ultimum quod hic est primum.

« Scripsi hec ne elaberetur in totum que magna ... ».

(2) Ed. Medin, n. IX (p. 30).

l'aiuto della postilla del Petrarca venuta alla luce ventiquattro anni or sono nel codice di Roma. Tanto sono fragili e mal sicure le testimonianze che si riferiscono a questo ordine di fatti intimi e sentimentali. Come il Petrarca nelle *Epistole* latine si compiace di prestare nomi convenzionali ai suoi corrispondenti (Socrate, Lelio), così altri nomi convenzionali costellano anche queste testimonianze minori e meno solenni, dove trovano rifugio i segreti più riposti della sua vita quotidiana. Tali nomi convenzionali sono spesso analoghi ai *senhals* cari ai trovatori provenzali, e si riferiscono alla musica che era conforto al poeta, nelle ore di stanchezza e di abbandono, sia nella forma del canto o sia in quella di melodia tratta da strumenti, come l'arpa ed il liuto. Confortino era uno di quei nomi, ma non era il solo. Un altro era « Calandra », che evidentemente si richiama al canto dell'allodola, già tante volte celebrato nella lirica d'arte e nella poesia popolare francese e provenzale. Il *senhal* di Calandra ci viene innanzi in una oscura tenzone tra il Petrarca ed Antonio da Ferrara e poi, ancora una volta, in un'altra tenzone del Vannozzo non meno aspra ed intricata della precedente. Antonio da Ferrara dopo aver esperimentate le dolorose esperienze dell'amore, aveva giurato di non cadere più in quelle lusinghe, quando una *novella Calandra* viene ad imporsi con così imperiosa autorità sul suo cuore, che tutti i giuramenti e tutti i propositi sono dimenticati in un istante. Il Petrarca in un suo sonetto lo esorta a diffidare degli allettamenti della lusinghiera Calandra (1). Ma questo sonetto petrarchesco ha tali guasti di lezione, dice il suo ultimo editore, che ogni rimedio pare inutile. Pure, nell'oscurità dell'insieme, spicca un verso curioso che, prima ancora che a noi, piacque al Poeta medesimo, il quale lo ritenne nella memoria e lo incastonò nella canzone *Ben mi credea* composta nel 1346 e rifatta — come avverte una nota dell'autografo — nel 1368.

Dice il verso del sonetto:

Io fui agnel dell'amorosa mandra.

e quello della canzone:

Felice agnello all'amorosa mandra.

(1) La tenzone del Petrarca e di Antonio da Ferrara è edita da A. Solerti, *Rime disperse di F. Petrarca o a lui attribuite*, Firenze, 1909, p. 92 e segg.

Nella tenzone col rimatore ferrarese *Calandra* è una cantatrice, altrettanto celebre per la sua voce che per la sua bellezza. Nelle rime del Vannozzo il *senhal* « Calandra » ha un significato analogo, ma non identico e si deve richiamare piuttosto a uno strumento musicale, forse a quella stessa arpa che da una epistola latina del Vannozzo sappiamo essergli stata donata dal Signore di Verona (1). *Calandra* appare in due gruppi di sonetti, una tenzone (LXIV-V) tra il Vannozzo e Antonio del Gaio ministro dell'ultimo Scaligero († 1382), e in un'altra tenzone (XLVIII-IX). Antonio del Gaio immagina che la bella Calandra si levi contro il randagio e disordinato giullare, lo rimproveri della sua vita dissoluta e lo inciti a trovare rifugio all'ombra della Corte Scaligera di Verona. Il Vannozzo riprende un simile artificio e mette in scena « Calandra » oramai sposa, con l'anello in dito, al bieco scaligero. Calandra nuovamente mette in evidenza il contrasto tra gli splendori della vita di corte e le brutture della vita giullaresca (2).

Dopo Confortino e dopo Calandra, ecco un terzo nome d'arte, che passa fuggevole tra queste memorie di musicisti e di cantatrici: la Rosa d'Aprile. Pare la vagheggiassero a gara il Petrarca ed il Vannozzo. E tale gara sembra abbia determinata la definitiva rottura tra i due uomini, già separati dal violento contrasto delle loro anime e della loro vita. L'uno era, nei gusti, nelle abitudini, nella parola, immutabilmente plebeo, fino a fare del grottesco delle sue miserie una ostentazione e uno stile. L'altro era un raffinato e un aristocratico.

Nel sonetto nel quale si accenna alla rottura dei rapporti col Petrarca (CXLI) il Vannozzo allude anche a non so quali pettegolezzi della corte Carrarese. Tali pettegolezzi erano inevitabili in quel mondo angusto e chiuso, percorso e diviso dalle ambizioni e dagli intrighi dei cortigiani. Il Vannozzo, consapevole di queste tristezze, offre al Petrarca come compositore del loro litigio il sottile causidico Ilario Centoni, una delle celebrità del mondo avvocatesco contemporaneo.

Ilario Centoni, Antonio Beccari, il Vannozzo... Sono nomi che ora suonano a vuoto, qualunque sia stato nel loro tempo la loro

(1) « Magnitudinis quippe Vestre quo videar gratiam aquisisse, dignetur arpam illam « Magnificentie Vestre donatam michi per hunc nuncium destinare, cum qua illuc adeo « super ipsam doctus revertar *quod ipsius compositor* extimabor » (Ezio Levi, *Vannozzo*, p. 493).

(2) Vannozzo, *Rime*, ed. Medin, n. XLVIII-XLIX; LXIV-V.

rinomanza. E con loro è avvizzita la Rosa d'Aprile ed è spento il ricordo di Confortino e di Calandra. Il tempo che ha consunto gli inchiostri e logorate le pergamene, ha disperse anche le ultime loro memorie. Quei nomi non sono più che povere croci sperdute nel gran cimitero della storia. Tra le nebbie di quelle remote lontananze spicca sempre più alta e sempre più sola la figura del Poeta, libera e sgombra da ogni impaccio della nostra caduca umanità.

EZIO LEVI.

Postilla apologetica.

Alfredo Jeanroy, memore della nostra presso che quarantenne amicizia, salutava con benevolenza, nella *Romania* (LII, 554-555), la terza edizione della mia, a dir così, propedeutica provenzale. Ma un critico di tal severa indole, uso a sacrificare, se mai, l'amicizia alla verità, non volle così pieno l'elogio che la critica sembrasse quasi rincantucciata e inoperosa. Prima il dolce, poi l'amaro. Oh come al trapasso mi parve ringiovanire! Sì, perchè mi sentii ravvicinare all'« egro fanciul » della celebre comparazione di Torquato. Esordio asperso di soave licore, e dal mezzo in giù qualche succo amarognolo, propinato però col pietoso desiderio della correzione e della salute. Grazie infinite.

Due appunti infatti son tali da impormi di tenerne conto, con riconoscenza. *Avolas* (65, 45, della mia crestomazia) non si trova reso nel glossario a dovere. *Castel d'Avolas*: nome di luogo giocosamente formato in *-as*, secondo l'esempio suggerito da veri e proprî toponimi in *-as*, della regione di Béziers, dove Matfre Ermengau componeva il suo *Breviari d'Amor*. Si tratta de' giullari, che, se incontrano qualche assennato, cui repugni prodigar loro il proprio, sfogansi a scagliargli accusa d'avarizia, spacciandolo degno di starsi « dentro al castello d'*Avolas* ». *Avol-as*, si capisce, coniato, per l'occasione, di su *avol*, « meschino, basso, vile ».

Torniamo un po' indietro, a un altro luogo della mia stessa crestomazia, al sirventese diabolicamente ironico e dialettico di Peire Cardenal, dove il testo suona (44, 13-14):

> ...qui pert so que guazanhar poiria
> per bon dreg a de viutat carestia.

Avevo inteso: « chi perde ciò che guadagnar potrebbe giustamente « carestia subisce per dappocaggine, per viltà ». Non c'è senso,

giudica il critico: *voilà ce qui est peut-être trop fort!* Per il critico *viutat* significherebbe piuttosto *objet sans valeur, à vil prix.* Il latino con VILITAS aveva già adombrato *vil prix.* E lo Jeanroy parrebbe intendere: « chi perde ciò che guadagnar potrebbe... a buon mercato, con poca spesa, facilmente, acquista carestia ». Ma, nel luogo nostro, *viutat* spicca quale netto contrapposto a *carestia*: dice dunque il contrario, dice « abbondanza », proprio come in altri due dei passi registrati dal Levy (1). Aveva pertanto colto nel segno il Vossler (2). Insomma il poeta intese così: « chi perde « ciò che guadagnar potrebbe a buon dritto da abbondanza ha « carestia, dall'abbondanza riesce alla carestia ». E se si consideri tutta insieme la stanza, che in sè comprende codesto luogo, ci si persuade anche meglio della giustezza di tale interpretazione.

L'amico Jeanroy se la piglia col mio glossario, ch'egli s'affretta a riconoscere *très complet*, ma che non comprende, dice lui, le spiegazioni luminose e piene di certi passi, che restano invece abbandonati a' travagli ermeneutici del lettore. Il lettore? Ah, sì: il lettore intendo io nel senso antico del maestro, del professore, del provenzalista, in questo caso; il quale deve a' suoi discenti interpretare la poesia provenzale del medioevo, e, mentre ha il diritto d'esigere da me il testo ricostituito secondo norme scientifiche, ha poi l'obbligo d'aggiunger di suo la glossa. Io non mi sono proposto il triplice ufficio d'editore, di traduttore, di commentatore, in senso integrale, conforme il gusto e l'uso de' valorosi colleghi francesi. E penso, in questo momento, a tre recentissime antologie per l'appunto provenzali, e a tre nomi: Jeanroy, Anglade, Audiau. La mia traccia è altrove: è quella del Bartsch e dell'Appel.

Ma veniamo a' fatti. Restano passi, prosegue il critico, su le cui difficoltà si vorrebbe da parte dello stesso editore *son avis.* Ebbene: incomincia il critico dal citare 12, 43 sgg.: e qui si tratta della famosa *cobla* delle caricature trobadoriche di Peire d'Alvernhe, dov'io preferisco la solitaria lezione di *a*; in nota alla quale, par fatto apposta, io snocciolo proprio *mon avis.* Ma, si capisce, *mon avis* riguarda la critica del testo, la sola che l'editore, secondo il mio modo d'intendere, dovesse proporsi; mentre altrove, in

(1) *Prov. Suppl.-W.*, VIII, 778. Da aggiungere Peire Vidal, XV, 10 (éd. ANGLADE; e cfr. questi *Studi*, I, 2, pp. 312, 331, 333).

(2) *Peire Cardenal*, ecc., München, 1916, da' *Sitzungsber. der k. Bayer. Ak. der Wissensch.*, p. 48 [di sul testo da me costituito per la mia crestomazia].

lavoro d'indole diversa, la mia spiegazione complessiva si potè svolgere più liberamente (1).

Altri passi reca ancora a esempio lo Jeanroy, ne' quali avrei dovuto francamente esprimere *mon avis*: 13, 82; 20, 16-18, 71-76; 30, 22. Ma è chiaro che *mon avis* riesce implicitamente indicato dal modo stesso come ho ricostituita la lezione. E l'equivoco perdura: perchè, a proposito di 30, 22, non ho io citata l'interpretazione, *très plausible*, del Torraca? La domanda inquisitoria è del mio censore. Io ho citata la conosciutissima e bella memoria del Torraca, più avanti, in nota a 30, 28, dov'essa illuminava il problema della critica restituzione del testo: nel luogo precedente, no, perchè ivi si sarebbe, caso mai, trattato del commento storico, da lasciare alla glossa di quel tale « lettore », di cui ho detto poco fa. Senza contare, che il Torraca, intorno al passo (30, 22), che allude al riscatto cospicuo, per il quale Riccardo cuor di leone, incappato, al ritorno procelloso di Terrasanta, nell'ugne imperialmente rapaci d'Arrigo VI, potè riacquistare la sospirata libertà, non recava alcun suo contributo, mi sembra, personale e nuovo (2).

Il censore incalza implacabile: troppa bibliografia, un ingombro, con quel formicolio d'articoli invecchiati, d'edizioni perente. Adagio: io sono tra quelli, che la bibliografia considerano, non che utile, necessaria alla storia dei testi e dei problemi ad essi relativi, purchè riesca ordinata e precisa. Il libro, scientifico e universitario, non deve accostarsi, in nessun modo, al dilettantismo vago: e lo stesso mio critico può essermi autorevole guida ed esempio. Non si permetta egli poi di rinfacciarmi *éditions périmées* dove, a tacer d'altro, non si cita più la scelta del Raynouard, perchè, scientificamente *périmée*; la scelta ancora troppo cara alle antologie francesi. Perchè non ho io stesso da così copiosa bibliografia estratta la sostanza utile? O come? Non c'è una data storica in tutto il libro!... Sempre l'urto fra due diversi concetti e sistemi nel compilare così fatti strumenti di lavoro. Ho già detto: non mi sono proposto nessun commento, pago d'offrire al commentatore, nella scuola universitaria, il testo, non raynouardiano e soggettivo, ma da altri o da me reintegrato secondo ben più scrupolosi criteri e modi. La critica del testo non ha fatto alcun progresso dal Ray-

(1) Cfr. l'ultima mia nota sopra *Le caricature trobadoriche di P. d'Alvernia*, negli *Atti del r. Ist. Veneto*, LXXXVI, P. II [1927], pp. 1203 sgg.

(2) Altrettanto va detto dello ZINGARELLI, *Pietro Vidal e le cose d'Italia*, in questi *Studi*, I, 2, pp. 338-39.

nouard in poi?... Così le didascalie non vogliono essere biografiche, cronologiche, storiche; ma indicare in quella vece i codici o le più reputate edizioni, onde i testi furono tratti. Non affermi poi l'inesorato censore che nel mio volume neppur s'indica, per esempio, chi sia il marchese di Monferrato, con tanta energia assalito nel testo, che porta il numero 58. Eccolo: nel glossario dei nomi proprî, p. 476, sotto *Bonifais*, che rimanda a *Bonifaci*: Bonifazio II di Monferrato. Si vuol qualche altro nome storico? Si guardi, poniamo, s. v. *marques*, p. 482, e ci si troverà, con altri, anche Bonifazio I di Monferrato.

L'intendimento poi di preparar solo, con tutta la diligenza possibile al compilatore, materia all'altrui chiosa traeva, di necessità, a quella bibliografia copiosa, che parrebbe dover essere un pregio, e riesciva all'incontro un demerito nella critica d'Alfredo Jeanroy.

Il quale seguita: anche ai pochi testi, di cui è data scussa scussa l'edizion critica altrui, perchè non premettere ognora l'indicazione dei manoscritti rispettivi? Pochi testi dunque: lo rammenta il mio critico stesso; e s'aggiunga che di quelli pure le didascalie citano le edizioni moderne, alla mano di tutti, che non possono mancare alle biblioteche delle Università o a quelle personali dei singoli maestri e studiosi. La *varia lectio* così riesce, per chi voglia, agevolmente reperibile. Il pelo nell'uovo; perchè i miei testi sono, in grandissima parte, da me stesso ricostituiti di sui codici, indicati via via con lo scrupolo doveroso.

Non è finita.

« *Destrenher* non può avere il senso di ' mancare ': la traduzione « del verso di Vaqueiras non saprebb'essere se non questa: ' nes- « suna fibbia non mi stringerebbe ' ». Così lo Jeanroy. Ma, data, e non concessa, questa maniera di semplificazione ellittica, parrebbe ch'io avessi tradotto, senz'altro, *destrenher* con « mancare ». Si veda invece nel mio gloss. s. v. *destrengora*, forma da me ricomposta e ravvivata nel saggio sul discordo plurilingue di Raimbaut de Vaqueiras (1); e si troverà per qual modo, come già in codesto saggio, così nel glossario gradualmente io passi all'ultima spiegazione, senza più respinta. Ma, se altrimenti piaccia, tale può essere il contesto (33, 31-32): « vostro sono, e s'io avessi voi, non mi « distringerebbe fibbia »; ossia: « nulla m'opprimerebbe, non avrei

(1) Cfr. *Nuovi Studi Medievali*, I, 1, p. 99.

« nessun affanno, sarei felice ». Avrebbe lo Jeanroy inteso di giungere a spiegare in questa stessa maniera?

Divinitat (51, 27): e qui il critico ammonisce che delle due voci offrentisi nel gloss.: « divinità, teologia »; va scartata la prima e solo conservata la seconda. Mai no, amico mio! Il glossario include, ov'è il caso, dopo il termine provenzale, prima il termine italiano arcaico, il quale più direttamente corrisponda, e non di rado ripeta quello stesso della lingua sorella; poi l'altro o gli altri che suonino ancor oggi nell'italiano corrente. « Divinità » dell'italiano arcaico dice lo stesso che « teologia ».

Ancora. Il critico mi fa adesso un frettoloso pasticcio. « La tradu-« zione di *establit* per ' cominciato ' non s'applica a 43, 25 (passo « omesso) ». Fu omesso piuttosto quel po' d'attenzione, ond'ha l'obbligo chi critica: 43, 25 è sotto *establir* (*aurian establitz*), e l'interpretazione è giustissima; mentre *establit*, 42, 18, è registrato a parte qual participio in quel punto sciolto da concordanze flessionali:

e ve·us lo tornei establit.

« Ed eccovi il torneo cominciato ».

Ancora. « Non so che valga per *estagan* il raccostamento a *sta*-« *gando*, qualificato vagamente ' italiano del nord ': è il gerundivo « d'*estatja*, ' abitare ', ' dimorare ': vedi Mistral, *estaja* e *estajan* ». Non credo affatto: lo stare in prigione non è un « abitare », un « dimorare »; e ricordo *estan en preison* dell'altra biografia dello stesso Bertolome Zorzi (1): sì che persisto a vedere in codesta forma *estagan*, nella biografia d'un trovatore italiano (64, 161), composta sicuramente nell'alta Italia, un italianismo, che ho qualificato a quel modo, perchè *stagando* era comune tanto, per esempio, al genovese quanto al veneziano (2). Poteva adoperare lo stesso gerundio, *stagando*, così Bartolomeo Zorzi come Bonifacio Calvo, favellando ciascuno nel dialetto nativo.

Sine ira, Jeanroy carissimo. So d'aver composta opera ancora assai manchevole; e vorrei campare fino a poter offerire alla scuola e alla scienza, come pure alla tua critica acuta, la quarta edizione, veramente megliorata. È un augurio fraterno anche per te, vecchio e illustre amico.

VINCENZO CRESCINI.

(1) E. LEVY, *Der Troub. Bert. Zorzi*, Halle, 1883, p. 36 (I, 8).

(2) Un altro italianismo flagrante e notissimo, nella stessa biogr., in fine (64, 173-174): *ven apellatz*. Cfr. LEVY, *Prov. Suppl.-W.*, VIII, 640. Il costrutto non manca di riscontri anche provenzali; ma il LEVY stesso, nel caso nostro e affini, ammette volentieri che d'italianismo si tratti.

BULLETTINO BIBLIOGRAFICO

(V. *Studi Medievali*, N. S., I, p. 189).

Hanno collaborato a questa rubrica E. Carrara, V. Crescini, F. Ermini, C. Foligno, P. S. Leicht, A. Monteverdi, P. Paschini, A. Ricci, S. Ricci, A. Sapori, L. Suttina.

1. — PAUL LEHMANN, *Pseudo-antike Literatur des Mittelalters*, in *Studien der Bibliothek Warburg*. Leipzig, B. G. Teubner, 1927.

Fu uso comune fra gli uomini colti del medio evo, così fervidi ammiratori come erano della civiltà classica, comporre carmi latini a somiglianza di quelli degli antichi poeti romani, e spesso attribuirli loro. Il L. pubblica qui il poemetto di Piramo e Tisbe nelle tre redazioni di Matteo di Vendôme, di Teodorico e dell'anonimo, l'*Ovidius de Sompnio*, le Eroidi di Baudrì di Bourgueil (*Paris Helenae*, *Helena Paridi*, *Florus Ovidio*, *Ovidius Floro suo*), i versi pseudovidiani *De distributione mulierum* e porge cenni degli altri che furono creduti dello stesso poeta. Nella prefazione si ritorna a rilevare l'importanza che alcuni scrittori antichi ebbero nella cultura del medio evo, e soprattutto Ovidio, che fu particolarmente ammirato e più facilmente compreso. Osservò bene il Pascal, che, se s'eccettui Vergilio, nessuno scrittore fu allora meglio conosciuto e imitato di Ovidio. Basti ricordare i numerosi carmi a lui falsamente attribuiti, come quelli *de vetula*, *de sompno*, *de nuce*, *de philomena*, *de ludo*, *de vino*, *de quatuor humoribus* e *de scachis*, opera forse di più autori. Oltre Ovidio, furono oggetto di studio e d'imitazione anche Apuleio, Marziale, Varrone, Fulgenzio, Marziano Capella; e c'è tutta una produzione letteraria che si riferisce a questi scrittori fin negli ultimi secoli che precedono la rinascita umanistica. È una delle ricerche più importanti, non ancora compiuta, quella che riguarda le derivazioni o le alterazioni della poesia classica. Poichè molte reminiscenze e imitazioni, che s'incontrano in opere ascetiche e morali, non hanno vera provenienza da testi antichi, ma da queste contraffazioni e adattamenti posteriori. Il L., che pubblica in corretta lezione questi carmi di « pseudo-antike Literatur », li correda di opportune note e di qualche raffronto iconografico. F. E.

2. — STEPHEN GASELEE, *The Oxford Book of medieval Latin Verse*. Oxford, Clarendon Press, 1928; -32°, pp. XIV-250.

È una raccolta ben ordinata di 111 composizioni poetiche, soprattutto appartenenti alla lirica sacra e liturgica, distribuite secondo la cronologia, dall'antico inno *De vita Christi*, ormai ritenuto d'Ilario di Poitiers, fino al *Pange, lingua, gloriosi*, volto in lode di Tommaso d'Aquino. Scorrendo il piccolo volume, elegante di forma e di stampa, passano sotto gli occhi i migliori poeti del medio evo latino fin dai primi poeti cristiani, come Ambrogio, Prudenzio, Sedulio, Venanzio Fortunato. Non mancano liriche dei carolini Paolo Diacono, Teodulfo, Walafrido Strabo, Angilberto e Rabano Mauro; nè de' poeti della sequenza da Notkero e Wipone fino a Marbodo, a Pier Damiani e ad Adamo da San Vittore. Anche una parte notevole è lasciata ai poeti più recenti, come a Tommaso da Celano e a Jacopone da Todi. Il G. annota l'anno di composizione e spesso per soverchia cautela nell'attribuire un carme dubbio preferisce l'anonimo. Non si potrebbe non lodare con pieno consenso la pubblicazione di libri simili a questo, destinati a recare il fiore delle poesie latine nel medio evo a conoscenza dei più colti lettori. Forse però, oltre quello che è avvertito o dichiarato nell'introduzione o nelle note, sarebbe stato opportuno aggiungere o premettere qualche notizia e giudizio a ciascuna composizione in modo da avviare chi legge ad intenderne meglio il significato e a gustarne l'arte. Così pure si può osservare che, mentre in questa bella antologia l'espressione lirica prevale, difetta un po' quella dell'epica e della drammatica, che forse avrebbe comportato una soverchia prolissità. F. E.

3. — *The « Defensor Pacis » of* MARSILIUS OF PADUA *edited by* C. W. Previté-Orton M. A. Cambridge, University Press, 1928; -8° gr., pp. xlvii 517, con 5 tav. fotogr. di Mss.

L'edizione del *Defensor Pacis*, lungamente attesa, perchè da tempo annunziata dal P.-O., è alla fine venuta in luce, ed è, tipograficamente, un modello di nitida stampa e bella impaginatura. Nella introduzione si dà in iscorcio la vita di Marsilio di su le poche fonti ben note. Se il Brampton (1) aveva posta la nascita nel 1278, il P.-O. più prudentemente s'accontenta di limitarla tra il 1275 e il 1280. Non crede che M. studiasse ad Orléans (p. x) adducendo la scarsa sua conoscenza del Diritto Civile, mentre qualche cosa seppe di Diritto Canonico; argomento questo di cui il P.-O. già trattò più diffusamente in un articolo ricordato in questi *Studi* (I, p. 530). Suppone che a Parigi M. continuasse gli studî di medicina; fin dal 1318, per intercessione dei cardinali Francesco Caetani e Iacopo Stefaneschi, il Papa gli concesse un canonicato a Padova quando si rendesse vacante. Poco dopo M. si sarebbe convertito ad idee ghibelline entrando al servizio di Cangrande (il P.-O. stampa « Can Grande ») e poi di Matteo Visconti. Sarebbe poi ritornato a Parigi presso un « egregius doctor » continuando nell'esercizio della

(1) C. K. BRAMPTON, *Marsiglio of P.*, in *English Historical Review*, vol. XXXVII, Numero 148 (1922), p. 501.

medicina. L'altro punto che il P.-O. tocca riguarda la collaborazione di Giovanni di Jandun al *Defensor Pacis*; *vexata quaestio* intorno a cui il P.-O., senza entrare in particolari, s'accontenta di osservare che l'influenza di Giovanni « is more pervasive than local ». Conclusione analoga a quella del Battaglia (1) il quale tuttavia reca ragioni più persuasive. Dopo un sunto accurato delle dottrine esposte da M. e qualche osservazione critica di non grande momento, l'autore enumera i venti mss. a lui noti; li descrive brevemente, a volte sulla scorta del Sullivan e dello Scholz, e cerca di stabilirne le relazioni. Dei mss. fa due classi, che chiama francese l'una e l'altra tedesca, e suppone che la versione francese derivi da un testo lasciato in Francia da M. e quella tedesca da un testo lievemente ritoccato da M. stesso; è questa seconda versione che sta a base dell'edizione principe. Del gruppo tedesco egli ritiene miglior rappresentante il codice di Tortosa (T), che dava originariamente la versione francese, che fu da due mani reso più corretto, e da una terza mano riveduto nel 1329-30 di su un codice della redazione tedesca che aveva un'aggiunta fatta nel 1329 (riferendosi alla bolla « Quia vir reprobus » diretta da Giovanni XXII contro Michele da Cesena il 16 novembre 1329 (p. 248, riga 32; p. 249, riga 5; e p. 248, n. 3)). Il ms. (H) (Vienna, Hofbibl. 464), scritto nella Germania meridionale, vien giudicato copia di (T) dopo la correzione. L'*editio princeps* deriverebbe da un apografo di (T) che può esser (V) (cod. di Friburgo) e da cui deriverebbero (I) (Vienna, Hofbibl. 809), (J) (Vienna, Hofbibl. 4516, e forse (P) (Cod. Canonici della Bodleiana). Il gruppo francese è più complesso; si suddivide in due famiglie, quella di (Q) (Magdalen College), di (L) (Vaticano, 3974) derivanti da un apografo a cui indirettamente si allacciano varî altri mss., e quella di (G) (Auxerre) da cui altri codici. Da un ignoto intermedio della famiglia discende anche il collaterale (N) (Torino) che sarebbe corretto dal priore Philip de Othey di St. Jacques di Liegi (2). Disgraziatamente il P.-O. si è dovuto valere di una fotografia di (T) e non ha potuto esaminare direttamente tutti i mss., così che può rimanere qualche dubbio sulla posizione precisa di certi codici. È per esempio interessante ma non dimostrabile la ipotesi che (T), se non proprio corretto di mano di M. stesso, sia stato riveduto da un amico o compagno suo, e che forse sia appunto quel codice che Francesco da Venezia fu nel 1328 accusato di aver portato a M. (Baluze, *Misc.*, ed. Mansi, Lucca, 1761, II, p. 280), accusa che Francesco però dichiarava infondata. Stabilita questa genealogia dei mss., che nella sostanza sembra doversi accettare, il P.-O. basa il suo testo su (T) e lo confronta con (Q) che appartiene al gruppo francese ed essendo molto corretto di lezione offre spesso utili correzioni. Da tutto questo viene messa in luce l'importanza di (T) e reso maggiore il disappunto che proprio (T) sia tra i mss. studiati su fotografie anzichè sull'originale. La nuova edizione dunque si avvantaggia nei

(1) Felice Battaglia, *Marsilio da Padova e la filosofia politica del medio evo*, Firenze, Le Monnier, 1928, p. 44-46; ma vedasi l'opinione di R. Schola espressa recensendo la monografia di Marian J. Tooley, *The authorship of the « Defensor pacis »*, in *Neues Archiv*, Bd. XLVII, 2 (1928), pp. 657 ss.

(2) Di due altri codd. del gruppo francese (Ulm, Statdbib. 6692-6705 e 6706-6708) dà ora notizia lo Scholz, *Zwei Handschr. des « Defensor Pacis »* ecc., in *Neues Archiv* (1928), Bd. XLVII, 3, p. 559 ss.

particolari sulla *editio princeps*, sia perchè migliora la grafia e la punteggiatura *passim* e sia perchè rimedia a qualche omissione di parole, di righe, di riferimenti (c. II della *Dictio III*), reintegra nel testo il c. III della *Dictio III* e toglie qualche lieve interpolazione, ma novità veramente sostanziali non ne reca, perchè già la *editio princeps* era stata condotta su di un buon ms. del gruppo tedesco. C. F.

4. — M. INGUANEZ, *L'opera conservatrice degli amanuensi cassinesi*. Badia di Montecassino, 1928; -8°, pp. 7 con 1 tavola.

L'elegante opuscolo, adorno del facsimile d'una pagina del ms. 342 e d'una pagina del ms. 345 della Biblioteca di Montecassino (contenenti il trattato, altrove irreperibile, di S. Gerolamo *Contra Origenem*), intende celebrare le benemerenze degli amanuensi cassinesi, e all'uopo enumera i numerosi codici d'origine cassinese, che salvarono dalla ruina, in tutto o in parte, opere antiche e medievali, sacre e profane. E termina con un augurio, al quale ci è grato associarci. « Giacchè gli eventi più avventurosi « della storia di quattordici secoli hanno dispersi qua e là per altre biblio- « teche » molti di quei codici, sarebbe desiderabile che « le biblioteche che « attualmente li possiedono » ne inviassero « a Montecassino almeno una « copia fotografica ». Sarebbe, nell'anno che celebra il quattordicesimo centenario della sua fondazione, un simpatico segno di omaggio verso la gloriosa badia, impareggiabile protettrice degli studi. A. M.

5. — P. RAJNA, *Un indovinello volgare scritto alla fine del secolo VIII o al principio del IX*, in *Speculum*, III, 1928, pp. 291-313.

È, come ognuno si aspetta da un tale autore, uno studio di capitale importanza. Vi troviamo anzitutto la storia del prezioso testicciuolo e delle interpretazioni che se ne diedero, dalla pubblicazione dello Schiaparelli al commento rivelatore del De Bartholomaeis (1). Vi troviamo poi un esame linguistico di tutte le forme del testo, quale ancora non era stato fatto, benchè il Bertoni ne avesse dato un succoso saggio nel *Giornale storico della letteratura italiana*, LXXXV, 1925, p. 389 sg. Con lui concorda sostanzialmente il R. per ciò che riguarda la patria d'origine del testo, da cercar nei « territorî che incorniciano il seno settentrionale dell'Adriatico »: ivi conduce specialmente la forma « pareba », a cui dovettero affiancarsi in origine anche « ar*e*ba » e « semin*e*ba ». Ma per quel che riguarda il generale carattere linguistico, il R. respinge la definizione bertoniana di « latino rustico » e ritien troppo timido anche l'epiteto di « semivolgare » usato dal De Bartholomaeis: il testo per lui è schiettamente volgare. Volgari non solo l'*e* tonico di « negro », l'*o* finale di « albo » « versorio » e « negro », l'assenza del *t* finale in « pareba »

(1) Nelle note il R. tien conto anche di qualche articolo più recente. Cito qui, poi che non ho avuto occasione di parlarne nei precedenti bullettini, e poi che il lavoro del R. ne rende ormai superfluo un cenno speciale, l'articolo di R. CORSO, *Intorno ad un indovinello medievale*, in *Il folklore italiano*, III, 1928, pp. 151-154.

« araba » « teneba » « seminaba », il « se » proclitico in funzione di dativo, l'uso e il senso dei vocaboli « pratalia » e « versorio »; ma volgari anche, se si pensa alla patria d'origine (veneto-ladina) ed alla età del testo, il plurale in *-s* di « boves », la consonante finale di « semen », l'apparente neutro plurale in realtà femminile singolare « alba pratalia », il persistente uso dell'aggettivo « albo », la congiunzione copulativa che, indicata con la consueta sigla nel ms., sarà da trascrivere semplicemente « e », perfino il *b* di « pareba » « araba » ecc. che potrebbe rappresentare un suono diverso dal *b* latino. E senza dubbio le osservazioni del R. recano gran luce, e accrescono valore a quelle quattro frasi del venerando indovinello. Quattro frasi, quattro versi? Il R. s'indugia anche a considerare da tutti i suoi lati dottamente e acutamente la questione della versificazione. Ritiene necessaria nel testo attuale, quale è dato dal ms. di Verona, la trasposizione, suggerita dal Tamassia, delle prime parole (« se parèba » e « boves »); e vi ammette un voluto incrocio di rime. Ma nel testo originario, quale è da lui supposto, non ammette che una rima unica (*-eba*), ripetuta quattro volte; ed in esso, per ragioni di simmetria ritmica e d'ordine logico, inclina ad accettare l'inversione, già proposta dal De Bartholomaeis, delle due frasi centrali. Onde, insomma, ricostruirebbe:

Boves se pareba
E albo versorio teneba;
Alba pratalia areba
E negro semen semineba.

Debbo confessare che la seducente dimostrazione del R. non riesce a tor di mezzo tutti i miei dubbî, e che non so completamente rinunciare al punto di vista già da me sostenuto in questi *Studi*, I, p. 203. Son lieto invece di vedere come il R., con l'autorità incomparabile che gli viene dalla sua vasta scienza e dalla sua profonda esperienza, sappia far trionfare l'idea, che anch'io, secondo le mie deboli forze, avevo cercato di difendere: quella dell'origine dotta, non popolare, dell'indovinello. A. M.

6. — M. INGUANEZ, *I placiti cassinesi del secolo X con periodi in volgare* (*Miscellanea cassinese a cura dei monaci di Montecassino*, 5). Badia di Montecassino, 1929; -8°, pp. 27, con due tavole.

La bella pubblicazione sarà accolta con piacere da tutti gli studiosi. Vi si trovano riuniti per la prima volta e trascritti integralmente di sulle pergamene originali tutti e quattro i placiti che contengono le più antiche frasi a noi giunte in ischietto volgare italiano. Quando si pensi che di essi uno solo era facilmente accessibile nella *Crestomazia* del Monaci, ma un altro si teneva appartato nei volumi del Gattola e del Ficker, e un terzo presso il solo Gattola, mentre il quarto, riprodotto in facsimile dal Monaci, aspettava ancora chi ne pubblicasse una trascrizione; si comprende di quanta utilità sia ora l'opuscolo dell'I. Ne accrescono il pregio quattro nitidi facsimili, di cui i primi tre, raccolti in una tavola, riproducono le sole formole volgari dei placiti di Capua e di Sessa e del primo placito di Teano, mentre l'ultimo

in altra tavola riproduce tutto il secondo placito di Teano, che manca tra i facsimili del Monaci. Nella breve introduzione l'I. corregge la data erronea comunemente assegnata al secondo placito di Teano, ch'è del 963 (ottobre) e non del 964; e segue dunque di soli tre mesi il primo di Teano (luglio 963), e di sette quello di Sessa (marzo 963), e di tre anni e mezzo quello sopra tutti venerando di Capua (marzo 960). Un'altra rettifica dell'I. riguarda il preteso oblio in cui sarebbero ricaduti per più di un secolo dopo la pubblicazione del Gattola (1733-34) i preziosi documenti. Il placito di Capua, prima che dal Tosti (1842), è stato ricordato da G. B. Federici, *Degli antichi duchi e consoli o ipati della città di Gaeta*, Napoli, 1791, p. 121; poi da A. di Meo, *Annali critico-diplomatici del regno di Napoli*, V, Napoli, 1800, p. 369 sg. e VI, 1801, p. 112 sg.; infine da G. B. Grossi, *La scuola e la bibliografia di Montecassino*, Napoli, 1820, p. 202. Il secondo placito di Teano e il placito di Sessa, prima che dal Ficker (1874) e dallo Shaw (1906), sono stati ricordati dal Di Meo, op. cit., VI, p. 15. Scriviamo qui i nomi dei tre vecchi e benemeriti eruditi, e facciamo ammenda della generale dimenticanza. La bibliografia che l'I. ci offre è, come si vede, più completa di quella già fornita da altri, non escluso il sottoscritto. Si avverta tuttavia che il Monaci ha pubblicato nella appendice aggiunta nel 1912 alla sua *Crestomazia italiana dei primi secoli*, p. 523, anche le formole volgari dei due placiti di Teano, e che il Savj-Lopez e il Bartoli nella loro *Altitalienische Chrestomathie*, p. 3, non han pubblicato la formola volgare del placito di Sessa, allora (1903) generalmente ignorata, bensì, con le altre due, quella del primo placito di Teano. È infine sfuggita all'I. la recente importante nota di S. Debenedetti, *Le formole volgari del giudicato di Sessa Aurunca*, pubblicata in questi *Studi*, I, 1928, p. 141 sgg. La trascrizione del placito data dall'I. conferma indirettamente le osservazioni del Debenedetti. Per questo, come per gli altri placiti, la trascrizione dell'I. costituisce del resto un notevole progresso rispetto a quella degli editori antecedenti. Lasciando da parte il testo latino, ho solo da rilevare a p. 14, ove il placito di Capua riporta per la terza volta la formola volgare, un *ke* (« sao ke kelle terre... »), che mi sorprenderebbe, se non constatassi sulla scorta del facsimile (il quale riproduce per fortuna proprio questo punto della pergamena) che si deve leggere, come tutte le altre volte, *ko*. A. M.

7. — G. BERTONI, *Sulla lingua dei più antichi rimatori siciliani*, in *Archivum romanicum*, XI, 1927, pp. 581-588.

Il lettore ritrova qui con profitto e con piacere, opportunamente riunite e lievemente ritoccate, le tre note che il B. aveva pubblicato nel *Giornale storico della letteratura italiana*, LXXXVI, 1925, p. 200 sgg., 392 sgg. e LXXXVII, 1926, p. 202 sgg. E vi trova una soluzione ingegnosa e persuasiva dei difficili problemi riguardanti le rime dei nostri più antichi poeti. Come mai i siciliani rimavano, poniamo, *cera* con *tira* e *ora* con *dura* ? Perchè avevano già assimilato in antico l'*e* e l'*o* lungo latino all'*i* e all'*u* breve e li pronunciavano già come *i* ed *u* (*cira, ura*). E come mai nello stesso tempo rimavano *cera* con *fera*, *ora* con *mora* ? Perchè, in un tempo antecedente,

l'*e* e l'*o* lungo (diversamente dall'*i* e dall'*u* breve) vi si erano pronunciati come *e* stretto ed *o* stretto; onde poi, rimaste nella tradizione letteraria, accanto alle forme nuove come *cira* e *ura*, forme arcaiche come *cera* e *ora*, l'*e* e l'*o* finirono per esservi pronunciati come tutti gli altri *e* ed *o*, cioè larghi. E come mai i poeti toscani andarono anche più in là, e usarono rime come *fiera*: *tira* e come *muora*: *dura*, essi che, data la loro pronunzia, non avrebbero dovuto ammettere nemmeno rime come *cera*: *tira*, *ora*: *dura*, nè come *cera*: *fiera*, *ora*: *muora*? La cosa avvenne per una malintesa imitazione dei poeti siciliani, la quale poi perpetuò nella tradizione letteraria italiana la rima imperfetta dell'*e* e dell'*o* stretto con l'*e* e l'*o* largo. Ma un sunto, anche men rapido e meno approssimativo, delle conclusioni del B., non può purtroppo riprodurre la finezza della sua argomentazione. A. M.

8. — M. PELAEZ, *Un nuovo testo dei Bagni di Pozzuoli in volgare napoletano*, in *Studj romanzi*, XIX, 1928, pp. 47-134.

Nessuno studioso della nostra letteratura dei primi secoli ignora l'importanza de *I bagni di Pozzuoli, poemetto napolitano del sec. XIV*, pubblicato a suo tempo dottamente dal Percopo nell'*Archivio storico per le provincie napoletane*, XI, 1887, p. 597 sgg. Il Percopo non potè allora vedere che un solo ms.: due altri ms., segnalati da autori precedenti, parevano introvabili. Ma uno è stato ora rintracciato nella Biblioteca Rossiana, recentemente entrata a far parte della Vaticana (ms. Ross. 379); ed è questo che ha suggerito al Pelaez l'idea della sua interessante comunicazione. Nella quale, dopo avere accuratamente descritto il codice (di scrittura sicuramente trecentesca), egli dedica dotte pagine al noto originale latino di Pietro da Eboli che vi precede la versione napoletana, ed alle interessanti miniature che ve la accompagnano. Poi volge il suo studio al poemetto volgare. Paragonato al testo pubblicato dal Percopo, il nuovo testo ha in più tre epigrammi, che là mancano per un guasto del codice, e contiene inoltre la traduzione dell'epilogo latino, sostituita là non senza vantaggio da un inno originale alla città di Napoli; d'altra parte, mentre là tutti gli epigrammi contano tre strofe, qui ve ne son tre che ne han due sole. Si aggiunga che tra i due testi corrono numerose differenze di lezione, le quali non sono, come dimostrano i precisi raffronti del P., le solite varianti provenienti dalle alterazioni dei copisti. Da tutto ciò il P. conclude assai ragionevolmente che i due testi rappresentano due redazioni dovute allo stesso autore, di cui la definitiva sarebbe quella del Percopo, e l'altra ci darebbe la prima stesura, interessante, oltre il resto, anche per un più accentuato colorito dialettale. Essa meritava dunque d'essere pubblicata integralmente; e bene ha fatto a provvedervi il P. Ne è risultata una edizione esemplare, corredata di utili note e di un sobrio lessico. Un tratto distintivo del nuovo testo è, come è stato detto, la traduzione dell'epilogo latino, col quale Pietro da Eboli fa omaggio del suo poema all'imperatore:

> Lo terzo de li tre libri cha ad vui ven ben contento;
> Cha'l primo à de to padre grande triumfamento
> L'altro de Frederico miraculoso advento...

Il secondo di questi tre versi allude al poema che Pietro da Eboli scrisse intorno alle gesta di Enrico VI. Per l'antico traduttore napoletano, come per molti critici moderni, il poemetto sui Bagni di Pozzuoli sarebbe stato dunque dedicato a Federico II. Maggior merito ha perciò il P. se, contro l'interpretazione del suo autore, e contro la lezione del testo latino che gli offre il suo codice (« Primus habet p a t r i o s umilis in arte triumphos »), consente col Rota e con me nel ritenere che tutti e tre i poemi composti dall'Ebolitano (e quindi anche quello sui Bagni di Pozzuoli) furono dedicati al solo Enrico VI. D'altra parte il suo ponderato consenso viene a dare alla nostra opinione una maggiore autorità. A. M.

9. — E. Levi, *Inni e laudi d'un frate piemontese del secolo XIV*, in *Archivio storico italiano*, S. VII, X, 1, 1928, pp. 91-100.

10. — *Il detto del re e della regina, poemetto piemontese del secolo XIII*, in *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, Droz, 1928, pp. 279-290.

In queste due pubblicazioni il L. amorosamente illustra quanto di interessante egli ha saputo scoprire in un manoscritto della Biblioteca Capitolare di Novara (n. 117). In esso un Columba da Vinchio, frate domenicano del secolo XIV, raccolse inni e laudi in latino e in volgare, con o senza notazione musicale, e con qualche illustrazione figurativa. I versi volgari occupan poco posto: in compenso costituiscono la parte più importante del ms.; ond'è a loro che il L. dedica principalmente le sue cure. Si tratta in fondo di due soli componimenti: *Il detto del re e della regina* (II) e la lauda de *La dona del pareyso* (VIII). I sei frammenti, che il L. tiene distinti e numera a parte, si lasciano in realtà ricondurre ai due componimenti maggiori. Il fram. I corrisponde testualmente all'inizio di un proverbio che si legge intero nel *Detto* (v. 16). Gli altri cinque frammenti debbono essere considerati come varianti di alcune strofe della *Lauda* (il III e il VI della str. 3, e il VI anche della str. 7; il IV e il V della str. 10; il VII della str. 4). Si leggono del resto quasi tutti sui margini stessi della pagina che contiene intera la *Lauda*. Il lettore ne troverà un buon facsimile nel primo articolo del L. e vi troverà della *Lauda* e dei frammenti una accurata trascrizione (si riduca la finale *-áa* ad *á* nei vv. 9, 14, 15 e 40 della *Lauda*).

Il *Detto del re e della regina* forma da solo l'argomento del secondo articolo, ov'è pubblicato in facsimile, in edizione diplomatica e in edizione critica con dotti commenti letterari e linguistici. È un poemetto misterioso che contiene « due serie di proverbi (v. 3-19; v. 26-31) e il racconto « delle vicende del re, della regina e d'un serpente, che s'inizia (v. 1-2), « s'interrompe, si riprende (v. 20-25), s'interrompe ancora, e poi continua « sino alla chiusa (v. 32-44) ». Il L. separa i proverbi dal racconto, e crede che si tratti di due componimenti distinti. Confesso che l'idea non mi soddisfa. Perchè mai Columba avrebbe nella sua copia interrotto due volte il racconto del re e della regina, e una volta la serie dei proverbi per me-

scolar quello e questi così stranamente insieme? Del resto, anche liberato dai proverbi, il racconto non acquista per ciò maggior chiarezza. Il carattere allegorico mi par sicuro: ma non so scoprirne il senso riposto. Il poemetto è ad ogni modo degno di tutta l'attenzione degli studiosi, e pone innanzi problemi di grande interesse, anche se la loro risoluzione non sia per dare, come spera il L., « un nuovo aspetto alla storia letteraria di quel « secolo oscuro », cioè del secolo XIII, al quale egli, certo con buone ma non dichiarate ragioni, assegna l'importante testo piemontese.

A. M.

11. — A. Foresti, *Aneddoti della Vita di Francesco Petrarca.* Brescia, Giulio Vannini, 1928; -8°, pp. XVI-478.

Benchè non vi cadesse alcuna particolare ricorrenza centenaria, questi anni sono stati singolarmente fortunati per il culto di Francesco Petrarca: gli è stato inaugurato un monumento, e questa può apparire ancora una dubbia fortuna; gli hanno pubblicato in edizione nazionale l'*Africa*, altera speranza della sua giovinezza e delusa amarezza della sua maturità, ed è stata resa agevolmente utilizzabile una importante serie di studi, che chiariscono, rettificano, precisano numerosissimi punti della biografia e delle opere sue. Proprio a proposito di questo *corpus* di ricerche del Foresti, due anni or sono il compianto Enrico Cochin dedicava in *Études Italiennes* (VIII) una coppia d'articoli a fissare le conclusioni cui era giunto questo acuto studioso in un quarto di secolo di attività critica, rivolta a ricerche petrarchesche con immutata coerenza di criteri, ma sparsamente diffusa, in rassegne, atti accademici, riviste varie (1). Tale lavoro di sintesi al Cochin sarebbe stato agevolato d'assai, se il presente volume l'avesse trovato, come era allora, vigile e fervido studioso del nostro Poeta: ne siamo avvantaggiati ora noi, e ne ringraziamo anche il coraggioso Editore, che non ha temuto la specializzazione della materia gli specializzasse un po' troppo il pubblico dei lettori.

Sono cinquanta trattazioni, che accompagnano la vita del Petrarca dal primo all'ultimo avvenimento storico-letterario: dall'incontro con Dante alla Epistola *Posteritati*. L'incontro dei due poeti (che un altro poeta animò in una fantastica visione) *dovette* accadere a Genova, non a Pisa, nel 1311. Anno di speranze e di dolori, per i Bianchi raminghi: speranze e timori che accostarono i cuori di Dante e di Ser Petracco, così dissimili anche nella pietosa reverenza filiale di Francesco, ma accomunati nella gloria dell'esilio (inflitto dai faziosi vincitori) come erano comuni le loro età. Vi è, al proposito dell'età, un bell'imbroglio che il Foresti (II) ha saputo districare, sceverando in una nota epistola quel che vi si è intruso da un'altra. Il che serve a farci capire i criteri che il Petrarca seguì nel comporre il suo *Opus Epistolare* e che noi dobbiamo usare per cercarvi testimonianze cronologiche: serve cioè ad un fine critico e storico. La madre gli morì presto, a 36 anni, e il carme che al doloroso lutto il figliolo allora — a 15 anni — dedicò, è un bell'esempio di geniale precocità. È, o *sarebbe?*

(1) Sette però sono gli studi inediti ora pubblicati.

Poi Francesco e il fratello furono mandati a Bologna: quando? per quanto tempo? Confesso che tutta questa determinazione cronologica (IV) mi ha meno persuaso, che altre volte: basti accennare che la dimora bolognese andrebbe dal '20 finiente al '26 (aprile) con lunga interruzione dovuta a torbidi scolastici; mentre rimase così lieta di ricordi pacifici e sereni nella memoria del poeta (si pensi al largo cenno che ne fece in *Senil.*, X. 2 § 18 e 22-23 della mia Ediz.).

Col capitolo V le testimonianze della *vita* cominciano ad essere date anche dalle *Rime* e dalle opere del poeta, rettamente interpretate; e, per converso, queste, chiarite con acuti riferimenti alla realtà storica, vengono ad essere meglio intese, cioè più apprezzate (*Il successor di Carlo, Io temo sì, D'amore o morte, Poi che voi et io, Real natura*...). Notevole l'avvicinamento che il Foresti opera, in quello che chiama *Un trittico* di tre canzoni (*I' vo' pensando, Quel antiquo, Una donna più bella*) le quali sono, sì, lontane nel canzoniere, ma vicine nella ispirazione: sono cioè la reazione disillusa e sgomenta alla vampata d'orgoglio che l'ambita laurea gli aveva destato.

Vediamo per tal modo iniziarsi e svolgersi quella crisi che culmina nella primavera del '43 quando Gherardo si fa monaco certosino. A quella stessa epoca appartengono il *Secretum* e i Salmi penitenziali. *Passa la nave mia* è l'introduzione di questo nuovo mistico canto; e se ora il sonetto è distante, in una prima silloge delle *Rime* (quella per es. che si portò seco il Boccaccio nel 1350) stava accanto alla canzone *Io vo' pensando*. Questa, della formazione del canzoniere, è una questione delicatissima, su cui il Foresti pare che riserbi nuove conclusioni (1): ma già da ciò si scorge quanta importanza essa abbia nella indagine estetica.

Numerose le identificazioni dei personaggi cui si allude o nelle *Rime* o nelle Epistole: tale, per esempio, quella della Epistola Metrica, che diremo delle *pere ghiacciuole*, che non al Visconti (come credette il Novati) ma ad un Giovanni (de Fidulfis) da Parma appare indirizzata; per essa si anima di relazioni vissute e di realtà bonaria o dispettosa quella sua dimora parmigiana del '44-'45 a cui appartiene (non riusciamo a dissuadercene!) la maestosa *Italia mia*. Vi è tutto un gruppo di Epistole Metriche (III, 7, 8, 10, 11) che acquista nuova luce, nuova bellezza, dalla interpretazione *storica* del Foresti; sicchè il titolo promette assai meno che il libro mantenga in effetto: non sono tutte mere ricerche biografiche: ma attingono talvolta all'importanza d'interpretazioni artistiche. Ed è naturale, perchè la storia di un uomo è la storia di tutto quell'uomo, cioè anche della sua poesia.

Nè sono strettamente biografiche anche le ricerche sovra la sua formazione culturale (VII, XVII, XLVV...), perchè si riflette anche questa nella forma della sua arte; o le altre sopra le sue relazioni personali, perchè furono queste che aiutarono il formarsi del mondo umanistico.

Non diremo che ogni conclusione del Foresti sia inappellabile. Per esempio: l'attribuzione che egli fa al Petrarca d'un'epistola indirizzata a Zanobi da Strada, la quale finora andava sotto il nome del Boccaccio, fu vivamente contrastata dal compianto Massèra (*Opere latine Minori*, p. 299); e qualche

(1) Ne diede qualche primizia in una Comunicazione al Convegno d'Arezzo del passato novembre.

obiezione ricordo d'avergli io mosso in altre occasioni, via via che m'accadeva di recensire o discutere i suoi studi; ed altre, sopra l'occasione e la data della epistola *Posteritati*, presto gli moverò altrove.

Ma di solito egli vede limpido e acuto: scevra ogni questione secondaria; isola il nodo dell'argomento; su quello incide, sobrio, pacato, risoluto. Quasi cinquecento fitte pagine sembrano gran cosa, e sono; ma commisurate alle cose disputate e vedute, non sono troppe davvero. EN. C.

12. — *Das Rolandslied des pfaffen Konrad*, herausgegeben von C. WESLE. Bonn, Fr. Klopp, 1928; -8°, pp. LII-326.

Si raccomanda non ai soli studiosi di filologia germanica, ma anche a quelli di filologia romanza questa nuova edizione dell'antica traduzione tedesca della *Chanson de Roland*. Essa viene assai opportunamente a sostituire le vecchie edizioni del Grimm (1838) e del Bartsch (1884). Un punto è da rilevare. Era da gran tempo opinione comune che prete Corrado avesse scritto il suo poema per il « duca Enrico » il Superbo tra il 1131 e il 1133. Il Wesle invece accetta (p. XI sg.) l'opinione recentemente sostenuta da M. LINTZEL, *Zur Datierung des deutschen Rolandsliedes*, in *Zeitschrift für deutsche Philologie*, LI, 1926, p. 15 sgg., che il poema sia stato scritto per il « duca Enrico » il Leone, figlio del Superbo, intorno al 1170. Il Marignan, il quale vedeva nella vecchia datazione del *Rolandslied* l'unico ostacolo che impedisse di fissare intorno al 1150 la composizione della *Chanson de Roland*, potrebbe esser lieto! Comunque, se la datazione del *Rolandslied* ha perduto ormai ogni importanza per la datazione della *Chanson de Roland* (cfr. BÉDIER, *La chanson de Roland: Commentaires*, Paris, 1927, p. 40 sg.), la questione conserva tutto il suo interesse per la storia della fortuna del grande poema francese. Saran però da vagliare con le ragioni del Lintzel e del Wesle quelle che loro oppone E. SCHROEDER, *Die Datierung des deutschen Rolandsliedes*, in *Zeitschrift für deutsches Altertum*, LXV, 1928, p. 289 sgg., a sostegno della datazione più antica, ch'egli stesso un tempo aveva proposto ed imposto all'opinione dei dotti. A. M.

13. — E. ROY, *Les dates et les allusions historiques dans les chansons d'Ogier le Danois*, in *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, Droz, 1928, pp. 415-425.

La *Chanson d'Ogier* nella versione pubblicata dal Barrois dovrebbe essere secondo il R. posteriore al 1192, se il personaggio di Caraheus ricorda lo storico Caracos avversario dei crociati a S. Giovanni d'Acri, e anteriore al 1200, se l'episodio di Caraheus è stato imitato dall'autore del *Partenopeus de Blois* (ma chi ci assicura poi che il *Partenopeus* sia proprio stato composto intorno all'anno 1200?). Delle continuazioni della *Chanson d'Ogier* quella decasillabica sarebbe stata scritta verso il 1314, quella in alessandrini tra il 1332 e il 1337: ai quali anni apparterrebbe anche l'originale poetico perduto del *Roman de Meurvin*. A. M.

14. — E. HOEPFFNER, *La chanson de geste et les débuts du roman courtois*, in *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, Droz, 1928, pp. 427-437.

Che il *Roman de Thèbes* ricordi in molti punti le canzoni di gesta, era già stato giustamente avvertito: che ricordi, anzi imiti in special modo la *Chanson de Roland*, vorrebbe ora mostrare l'H. con una serie di raffronti, in verità non tutti concludenti. In compenso egli nega che alle canzoni di gesta si tenga ancora assai vicino, come voleva il Foerster, l'*Erec* di Chrétien de Troyes, e ne addita con opportune osservazioni la diversità essenziale.

A. M.

15. — E. FARAL, *L'île d'Avallon et la fée Morgane*, in *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, Droz, 1928, pp. 243-253.

I lettori degli *Studi medievali* non hanno dimenticato il saggio del F. su *La Légende du roi Bladud* (I, p. 481 sgg.); sanno dunque com'egli vada partitamente esaminando le favole che popolano i libri di Goffredo di Monmouth, e come egli tenda ad escluderne o a limitarne l'origine celtica. Qui egli dimostra che tutto quanto Goffredo dice, salvo il nome, dell'isola d'Avallon, e tutto quanto narra, salvo il nome, della fata Morgana, è tolto da autori latini, antichi e medievali, senza che ci sia alcun bisogno di ricorrere a supposte tradizioni gallesi. Per i due nomi il F. esclude, forse con troppa sottigliezza, tutte le identificazioni che sono state proposte con somiglianti nomi gallesi o irlandesi, e propende, forse con troppa facilità, a crederli inventati da Goffredo. Ma tutto si potrà valutar meglio, quando il F. ci avrà dato il libro che da lui si attende su quel prodigioso insieme di leggende e di finzioni, con tanta fortuna tramandate ai posteri dalla *Historia regum Britanniae* e dalla *Vita Merlini*.

A. M.

16. — R. ZENKER, *Weiteres zur Mabinogionfrage*, in *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, LI, 1928, pp. 225-254.

È il sesto articolo che lo Z. pubblica sotto lo stesso titolo nella stessa rivista (cfr. XLI, 1913, p. 131 sgg.; XLIII, 1915, p. 11 sgg.; XLV, 1919, p. 47 sgg.; XLVIII, 1925, p. 1 sgg. e p. 386 sgg.), senza contare altri articoli sparsi da lui recentemente in altre riviste (*Zu Perceval-Peredur*, in *Germanisch-romanische Monatschrift*, XI, 1923, p. 240 sgg. (1); *Nochmals Peredur-Perceval*, in *Romanische Forschungen*, XL, 1926, p. 251 sgg.; *Ere-*

(1) In risposta a L. MUEHLHAUSEN, *Beitrag zur Mabinogionfrage*, ivi, X, 1922, p. 367 sgg.: il quale poi ha ripreso la questione in una *Untersuchung über das gegenseitige Verhältnis von Chrestiens Conte del Graal und dem kymrischen Prosaroman von Peredur*, in *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLIV, 1924, p. 465 sgg.

kiana, ivi, XL, 1927, p. 458 sgg.). Lo Z. è uno degli eroi della interminabile polemica sin dai tempi del suo primo studio *Zur Mabinogionfrage*, Halle, 1912; e si prepara ora certo a dare un seguito al primo volume delle sue *Forschungen zur Artusepik*, intitolato *Ivainstudien*, Halle, 1921 (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, LXX). Il presente articolo si riannoda agli *Ivainstudien* (come indica anche il suo sottotitolo *Nochmals Owein-Ivain*) e risponde a K. SPARNAY, *Zu Yvain-Owein*, in *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLVI, 1926, p. 517 sgg. Anche lo Sparany partecipa attivamente alla polemica, e si possono ricordare i suoi articoli *Zu Erec-Gereint*, in *Zs. f. rom. Phil.*, XLV, 1925, p. 53 sgg., e *Die Mabinogionfrage*, in *Germ-rom. Monatschrift*, XV, 1927, p. 444 sgg. Un ottimo riassunto della polemica, che tien conto di tutto quanto è stato pubblicato sino al 1920, trovasi in J. D. BRUCE, *The evolution of Arthurian romance*, II, Göttingen, 1924, p. 59 sgg. Qui io ho voluto coglier l'occasione d'indicare al lettore le pubblicazioni più recenti. Ma certo la polemica non è chiusa, nè accenna a chiudersi, benchè oramai si riveli in gran parte oziosa. Che i tre testi gallesi (*Erec*, *Owein*, *Peredur*) dipendano da testi francesi, appare oramai indiscutibile. E che più precisamente dipendano dai tre romanzi corrispondenti di Chrétien de Troyes, è più che probabile: cfr. le ragionevoli considerazioni di E. Brugger, in *Zs. f. franz. Spr. u. Litt.*, XLVIII, 1925, p. 342 sgg.

A. M.

17. — M. MALKIEL JIRMOUNSKY, *Quelques remarques sur la datation du « Tristan » de Thomas (Discussion de méthode)*, in *Archivum romanicum*, XI, 1927, pp. 210-222.

Il sottotitolo è giustificato da assennate, se non nuove, osservazioni di metodo riguardanti la datazione dei testi. Del resto l'A. conferma che il *Tristan* di Thomas è posteriore al *Brut* di Wace (1155), ma non riconosce alcuna validità alle ragioni che lo fecero già supporre anteriore al *Cligès* di Chrétien de Troyes. E spende la maggior parte del suo lavoro intorno al famoso « lamer » (mare-amarum-amare), mostrando che, se tal giuoco di parole appare meno appropriato nel *Cligès*, non per ciò ne consegue che Chrétien l'abbia rubato a Thomas. Poteva venire indipendentemente ai due poeti dal *Tristan* primitivo. O poteva essere stato suggerito a Chrétien dai tanti autori latini che scherzano su « amare-amarum » o su « amare-mare », e dagli stessi essere stato per altra via suggerito a Thomas (qualora egli l'abbia veramente usato in una parte perduta del poema), o anche solo al suo traduttore Gottfried von Strassburg (che effettivamente ce lo presenta nella sua versione). Supposizioni ragionevoli: ma l'A. avrebbe potuto ricordare che già da gran tempo il WILMOTTE, *L'évolution du roman français aux environs de 1150*, in *Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique*, 1903, p. 483, aveva tolto valore all'argomento cronologico che pretendeva fondarsi sul giuoco di parole « lamer », e aveva assegnato al *Cligès* una data anteriore a quella del *Tristan* di Thomas; e che il FOERSTER, *Kristian von Troyes*: *Wörterbuch*, Halle, 1914, p. 65*, aveva accettato e sostenuto le conclusioni del Wilmotte. A. M.

18. — D. SCHELUDKO, *Orientalisches in der altfranzösischen erzählenden Dichtung*, in *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, LI, 1928, pp. 255-293.

Premesso che l'eventuale origine araba di pochi o di molti romanzi francesi non può essere di nessun appoggio alla tesi dell'origine araba della poesia trovadorica, perchè altra cosa sono motivi narrativi, facili a migrar di popolo in popolo, e altra cosa forme e concetti lirici, più difficilmente scambiabili, lo Sch. dimostra che l'elemento arabo, anzi in genere l'elemento orientale è notevolmente scarso anche nella letteratura romanzesca della vecchia Francia. Nel *Floire et Blancheflor*, nonostante qualche fallace apparenza, nell'*Aucassin et Nicolete*, nonostante il nome del protagonista, chi indaghi a fondo non trova nulla che appaia di origine orientale, o forse, nel primo, un unico motivo secondario. Ma quel che di orientale qualcuno volle vedere nel *Perceval* e nel *Tristan*, è comune alle più diverse letterature, e non v'è ragione di farlo nascere a levante piuttosto che a ponente; mentre a nulla concludono i raffronti ingegnosi istituiti dallo Zenker fra la storia di Tristano ed Isotta e quella degli amanti persiani Wîs e Ramîn. Certo il *Lai d'Aristote*, il *Cleomadès*, il *Meliacin*, l'*Escoufle*, il *Chevalier au papegau*, qualche altro raro romanzo contengono motivi orientali, ma, tutto sommato, la messe è assai povera: singolarmente povera in un tempo in cui le crociate moltiplicavano i rapporti tra la Francia e l'Oriente. Il lettore accoglierà volentieri, pur dissentendo in qualche questione particolare, le conclusioni di questo studio. A. M.

19. — M. WILMOTTE, *Un curieux cas de plagiat littéraire. Le poème de « Galeran »*, in *Académie royale de Belgique, Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques*, S. V, t. XIV, 1928, pp. 269-309.

« J'avais à peine inscrit ce titre que je le regrettais presque. Car c'est « un gros mot que celui de plagiat, et il faut tourner sept fois sa plume dans « l'encrier avant de se résoudre à l'employer... ». Così scrive il W. cominciando; e penso che l'illustre filologo non avrebbe fatto male a girare un'ottava volta la penna nel suo calamaio ed a mutare titolo. Il suo studio, s'intende, è pieno d'interesse, ma i raffronti ch'egli istituisce tra il *Galeran* e i poemi di Chrétien de Troyes, anche ad ammettere che siano proprio tutti legittimi, non possono in nessun modo giustificare una accusa di plagio. Sono reminiscenze, più o meno inconsapevoli, imitazioni, più o meno discrete, e come tali, ma solo come tali, meritavano d'essere rilevate per la maggior conoscenza dell'ambiente letterario francese nel secolo XIII, e per la maggior valutazione della fortuna e dell'influsso di Chrétien de Troyes. Ma chi avrebbe saputo rilevarle se non un lettore indefesso di Chrétien, un conoscitore profondo del romanzo medievale quale il W.?

A. M.

20. — L. Cesati, *Contatti e interferenze tra il ciclo brettone e carolingio prima del Boiardo*, in *Archivum romanicum*, XI, 1927, pp. 108-117.

Tema attraente; ed è un peccato che l'autrice non abbia fatto che sfiorarlo. Per la Francia c'era da studiare ben altro, oltre l'*Huon de Bordeaux* e il *Doon de Mayence*. Per l'Italia non bastava esaminare la sola letteratura franco-italiana. E bisognava comunque approfondirne la trattazione. E anzitutto chiarir bene i termini del problema, e badare a distinguere quelli che sono caratteri propriamente brettoni da caratteri semplicemente romanzeschi, ed evitar di confondere con narrazioni veramente carolinge, narrazioni analogamente eroiche. Invece, tra l'altro, lo studio della C. fa capo all'*Attila* di Nicola da Casola. A. M.

21. — E. G. R. Waters, *A thirteenth century algorism in French verse*, in *Isis*, XI, 1928, pp. 45-84.

Due chierici francesi sconosciuti, dopo aver tradotto nella loro lingua materna un « computo », per compiacere al desiderio di molti studiosi misero in francese anche un « algorismo », e scrissero un poemetto di 520 ottosillabi che un unico manoscritto ci ha conservato (Oxford, Bodl. Libr., ms. Selden supra 26) in una copia assai scorretta. Ma il testo è uno dei più antichi algorismi in volgare e presenta, a giudizio di un competente quale il Karpinski, alcuni caratteri che lo distinguono da consimili trattati contemporanei. È perciò importante per la storia delle matematiche; e bene ha fatto il W. a pubblicarlo. Egli ci dà un'accurata descrizione del ms. con qualche cenno sulla versificazione e sulla lingua del poema; accompagna poi l'edizione del testo con una traduzione inglese, intesa a chiarirne le frequenti oscurità; e chiude il suo lavoro con un utile glossario, ove il filologo potrà spigolare alcuni termini interessanti. A. M.

22. — J. Audiau, *Nouvelle Anthologie des Troubadours*, Paris, Delagrave, 1928, pp. 397.

Garbato volumetto, col quale precocemente, a ventinov'anni, si chiuse una vita intensa e ricca di promesse. Revisione definitiva, correzione delle bozze, glossario e indice, per l'ultimo assetto, furono commessi alle cure pietose e competenti di Renato Lavaud. Dal 1923 era stata ideata questa antologia trobadorica: postuma n'è la comparsa, già, del resto, per più motivi, ritardata, e quasi compromessa, oltre che da malattia grave dello sfortunatissimo giovine compilatore, dalla notizia, che a consimile impresa s'accingeva nientemeno che un competitore formidabile, Alfredo Jeanroy, innanzi al quale l'Audiau si sarebbe ritratto con modestia di scolare di fronte al maestro, se questi non l'avesse persuaso trattarsi d'altra cosa e

d'altro intento. Alludo così all'antologia trobadorica messa insieme dal provenzalista più anziano, a elegante fine divulgativo, con sole traduzioni, senza i testi relativi; della quale fu già fatto in questo periodico breve cenno (1). Nel volumetto dell'Audiau invece sono testi e traduzioni. E prima uno spiccio avvertimento, e un'agile introduzione sui generi lirici nella poesia de' trovatori; poi la serie delle rime recate a esempio. Molteplice l'intendimento; non di sola divulgazione, sì anche d'aiuto a quanti amino e coltivino la lingua d'*oc*, studenti, eruditi, *félibres*. Non commenti a piè di pagina, per evitare complicazione e ingombro; ma, in fine, un glossario, analitico, con note, via via, in ordine a ciascuna lirica, filologiche, storiche, geografiche, e un indice de' nomi proprî: e non varianti, da serbarsi alla delizia de' soli specialisti, che possono andarsele a spigolare per entro all'edizioni critiche citate in capo ad ogni poesia, la quale è pur preceduta da notizie, quante se ne possono accertare, fuor dalle fantasie dell'antiche *vidas* e *razôs* su ogni poeta. Piano simpatico e opportuno, ideato e attuato con disinvoltura francese. Agli studenti tedeschi e italiani fu provveduto con altro metodo e altre mire; ma non sarebbe ora il caso d'insistere su la differenza e di discutere su ciò che meglio convenga, se, in ispecie, si consideri che la scuola, ove s'intenda l'universitaria, è pur fatta per l'addestramento a qualche cosa d'un po' superiore, come sarebbe, a esempio, la ricostruzione critica dei testi antichi e medievali. Queste antologie francesi son più fatte per la coltura che per la scienza, e come preparazione, caso mai, a esercizi di maggior rigore filologico.

I testi dall'Audiau trascelti, fior da fiore, ne' giardini dell'arte trobadorica, sono ottanta, e, con ordine cronologico entro all'àmbito di ciascun genere, offrono saggi delle forme, nelle quali spira ancor viva, primavera della innovata poesia d'Europa, la lirica provenzale (2). S'incomincia, naturalmente, da Guglielmo di Poitiers, posto in capo a' cantori d'amore, per farlo ricomparire, con l'atto di contrizione, nella serie de' cantori di crociata, a capo, ben s'intende, anche di questi, per la ragione cronologica; da che si vede come il compilatore tornasse alla interpretazione vieta che fosse il pentimento, in rima, dello scapigliato duca d'Aquitania una spirituale preparazione a quell'impresa di Terrasanta, che gli andò tanto male, e di cui, reduce, si rise: e poi ci sfilano innanzi Cercamon, il trovatore più vecchio, dopo Guglielmo, e Jaufre Rudel, e Bernart de Ventadorn, di cui parecchio giustamente si dà, la contessa di Dia, Arnaldo Daniello, fino a Rigaut de Barbezieux. Ma perchè di Folchetto di Marsiglia, cantore amoroso s'altri mai, fu riprodotta unicamente l' « alba » religiosa, neppur di sicuro sua?

Alla serie erotica segue quella delle « canzoni umoristiche » e dei canti per la crociata. Sennonchè o dove s'occulta l'umorismo nella poesia collocata a principio della serie? Arnaldo di Tintignac poteva esser compreso nel novero precedente, amoroso. Terza viene la scelta delle tenzoni e dei giuochi partiti, a cominciare dal dialogo del monaco di Montaudon con Dominiddio: quarta quella de' « compianti » in morte e per privata

(1) *Studi medievali*, I, pp. 214-215.

(2) « Meridionale » vorrebbe l'AUDIAU, con aggettivo più vago e più preciso insieme, (p. 7, n. 2); ma fra noi, italiani, da Dante in poi corre l'uso della qualificazione « provenzale », nel senso largo.

o pubblica doglia (sempre delizioso il lamento di Pujol per l'entrata nel chiostro di due giovini donne, *dos dels gaugz de Proensa*); ed ecco ora, quinta serie, le « albe », incantevoli; poi, nel sesto luogo, le romanze e pastorelle: finalmente due ballate anonime (la celeberrima, bissata, con entusiasmo, dove fu potuta musicalmente riprodurre, *a l'entrada del tens clar*, è data qui nell'ibridismo dell'unico manoscritto), e una « danza » di Guiraut d'Espanha.

Un ricco florilegio dunque, brillante, variopinto, fantasioso.

Materia a osservazioni, magari minuziose e pedantesche, non mancherebbe, quanto a' testi, e più forse quanto alle versioni. Basti accennare a' due primi *vers*, di Guglielmo di Poitiers: I, 19 *pro y*, ma se la particella enclitica vuol essere distinta col solito puntolino (come al v. 6 *No·m*, e al v. 8 *carta·m*; e cfr. vv. 15, 24, 26), s'aveva a preferire *pro·y*. Così al v. 25. Parimente, v. 21, correggere *queus* in *que·us*, a rigore consequenziario. L'Audiau fu, per verità, anche troppo conseguente nel riprodurre il testo, notissimo e classico, dato dal suo maestro, pur dove l'*obsequium* diventava *servile* (1). Per il senso: I, 7-8, si poteva, in qualche modo, far notare lo stile giuridico e feudale di questo luogo (profittando de' rilievi, così alla mano, del Wechssler): ciò che andrebbe, nel rispetto giuridico, ripetuto a proposito di I, 24. *Profond amour* è tradotto, già presso Jeanroy, *bon'amor* del v. 32. Troppo vagamente, non abbastanza trobadoricamente: *bon'amor* corrisponde a *fin'amor*, e designa l'amore cortese, l'amore perfetto.

Quanto al secondo *vers*, mi dolgo di non aver fatta la debita attenzione, in certo mio studio, a' vv. preziosi 19-24, dov'è un così bell'esempio, subito, al cominciare di questa poesia trobadorica, della secreta e libera fidanza per mezzo dell'anello (2). Conseguenza della *drudaria*, pattuita con tal pegno solenne, era che l'amante potesse sperare di toccar la donna, a lui strettasi, *soz so mantel* (v. 24) (3). Nel glossario, voluto fare a modo di vario commento analitico, osservazioni consimili avrebbero trovato il lor luogo.

L'ultima *cobla* è da spiegare, credo, non in tutto come parve al classico editore dei *vers* di Guglielmo (4).

> Qu'eu non ai soing d'estraing lati (5),
> que·m parta de mon Bon Vezi,
> qu'eu sai de paraulas com van (6),
> ab un breu sermon, que s'espel
> que tal se van d'amor gaban
> nos n'avem la pessa e·l coutel.

(1) V. II, 18 *Pel las* = *Per las*, come nell'ed. JEANROY, che nelle *Annales du Midi*, XVIII, 1905, e ne' *Testi Romanzi* del MONACI, Roma, M.CCCC.V, aveva pur dato *Per las*. Vedi ora la 2ª ed. ne' *Classiques fr. du m. â.*, ove l'errore di stampa fu corretto e si legge *Per las*.

(2) *Il bacio di Ginevra e il bacio di Paolo*, negli *Studi Danteschi*, III, 1921.

(3) Ivi, pp. 38 sgg. dell'estr.

(4) V. dello stesso JEANROY, *Anthologie des Troub.*, Paris, [1927], p. 21.

(5) L'APPEL, *Provenz. Chrest.*[5], p. 51 (10, 25), preferì attenersi a N N² leggendo *de lor lati*; ma *lor* non trova riferimento a luoghi precedenti. La voce stessa in rima, *lati*, con egual significato, al v. 3.

(6) L'APPEL, l. c., volle scindere *com* in *co·m*; ma non si tratta di « parole » proprie e particolari del solo poeta; senso, che la grafia interpretativa, scelta dall'APPEL, potrebbe almeno suggerire; bensì di « parole », di « chiacchiere », con estensione generica.

Spiego: « non mi curo d'estranea ciarla, che mi divida dal mio Bonvicino, « chè so, quanto a chiacchiere, come vanno, con un proverbio, che dice, « che tali si van d'amore vantando [che] noi n'abbiamo il boccone e il « coltello » (1).

È questo *vers* squisitamente degno dell'artista, che ci appare nel duca d'Aquitania. L'Audiau l'intitolava giustamente: *incertitude*. « Con la dol- « cezza del tempo novello fogliano i boschi, cantano gli augelli, ciascuno « in suo linguaggio, secondo il verso del novello canto. Bene sta dunque « che uom gioisca di ciò, ond'ha più talento ». E dov'altra gioia che nel pensiero della donna amata? Ma da lei nè messaggero nè lettera; sì che il cuore non ha posa nè letizia; e di farsi innanzi l'amante non osa, rompendo quel silenzio e interrogando per saper s'ella concede la pace, ch'egli desidera. E qui l'imagine leggiadra della rama del biancospino che trema, la notte, alla pioggia e al gelo, fino alla mattina che il sole s'espande entro al fogliame verde. Così è di quell'amore: così una mattina si fece tra gli amanti pace e n'ebber vita nuova i cuori, come, dopo la notte fredda, al sole della mattina le rinverdite foglie del biancospino. Tal pace fu quella che la donna un sì gran dono concedette: l'amico elevò al maggior grado dell'amore, lo ritenne formalmente suo « drudo », suo « amante », e gli diè il pegno dell'anello, col rito dei liberi sponsali (2). E tosto, stranamente per noi, non per i cortesi del medioevo, a Dio stesso chiede il poeta che gli accordi tanto di vita da giungere alle bramate voluttà d'amore, per effetto appunto di quel rito e dei liberi sponsali (3). Ma codesti segreti amori erano invidiati e spiati: c'era chi metteva in giro maligne voci a divider gli amanti. Or bene, spregia il poeta le ciarle d'estranei, tendenti a separarlo dalla donna, ch'egli copre del *senhal* di « mio Bonvicino »: spregia, sapendo come ai cattivi piaccia diffonder menzogne (*paraulas*) (4), su la scorta d'un proverbio (*breu sermon*) (5), il quale significa e dice (6), che tali millantano fortune d'amore, e prodigano ciance, intanto che noi, i più accorti e taciti, abbiam d'amore boccone e coltello (7). Alla mensa de' signori non usava ancora che ogni singolo convitato disponesse d'un coltello (8), come più tardi e oggi. Nel detto proverbiale, addotto dal poeta, chi tira al sodo, mentre altri ciancia, si ritaglia un ghiotto boccone, e, avendo in suo pugno il col-

(1) JEANROY: *Je n'ai nul souci de ces chuchotages étranges qui pourraient me séparer de mon Bon Voisin. Je sais ce qui en est des paroles et de ces brefs discours qui vont se répandant; tels autres peuvent se vanter de leur amour; nous, nous en avons la pièce et le couteau* [*c.-à-d. nous pouvons jouir du nôtre*].

(2) Cfr. il cit. mio studio sopra *il bacio di Ginevra* ecc., pp. 28 sgg. dell'estr.

(3) Ivi, pp. 38 sgg.

(4) LEVY, *Prov. Suppl.-W.*, VI, 63; e *Petit Dictionn. Prov.-Fr.*, s. v. *paraula*.

(5) LEVY, *Petit Dictionn.* cit., s. v. *sermon*. Indica *breu sermon* un corto ammaestramento, ammonimento; perciò un « proverbio ».

(6) LEVY, *Prov. Suppl.-W.*, III, 254; *Petit Dictionn.*, s. v. *espelir*.

(7) Per il costrutto *tal* ecc. (vv. 29-30), proprio de' modi proverbiali, cfr. CNYRIM, *Sprichwörter* ecc. *bei den provenz. Lyrikern*, Marburg, 1888, pp. 12-13. Vedasi, per es., al num. 494, *Tals bad'en la peintura – qu'autre n'espera la mana* (noto luogo di Marcabruno; per cui cfr. il mio scritto *I trovatori e la manna*, Venezia, 1926, estr. da *Atti del r. Ist. Ven.*., LXXXV, P. II, pp. 823 sgg.). Simile costrutto ai nn. 585, 797, 974. Nel luogo di Guglielmo *que*, che avrebbe dovuto preceder *nos*, v. 30, è sottinteso, per ellissi ben nota.

(8) A. SCHULTZ, *Das höf. Leben zur Zeit der Minnesinger*[2], Leipzig, 1889, I, 375.

tello, un altro e un altro ancora a suo agio può aggiungersene. Per trasposizione figurativa, s'intende, dalla realtà della tavola a quella dell'amore. Può quegli dunque saziare, quanto vuole, la sua fame d'amore. Il poeta chiude così il canto della trepida attesa e del ricordo soave e ripromettente con l'auspicio suggerito da una proverbiale arguzia, citata a conforto e speranza. E lo scettico riso, ch'è facile sorprendergli, erra intanto a Guglielmo sul labbro malizioso.

V. C.

23. — W. P. SHEPARD, *La Passion Provençale du Ms. Didot. Mystère du XIVe siècle*. Paris, H. Champion, MDCCCCXXVIII (*Société des Anc. Textes Fr.*); -8°, pp. XLIII-149.

È un contributo ragguardevole alla storia del dramma religioso in Provenza. Dal 1876 si conosceva l'esistenza della *Passion Didot*; se n'è parlato poi da parecchi, e se ne dettero a saggio più luoghi; ma ora solo, per cura dello Sh., si può leggere e apprezzare l'intero testo. L'editore, ben lontano dal credere d'aver messa insieme opera definitiva, offre la materia e apre l'arringo a ricerche e discussioni ulteriori. Il ms., ch'è quello stesso del *Daurel et Beton*, appartenente alla Nazionale parigina (nouv. acq. franç., 4232), del sec. XIV, lacunoso, di più mani, descritto già da Paul Meyer, prezioso, ben meritava l'amorevole diligenza illustrativa attestata dalle prime pagine del volume. Del mistero, oltre a questa copia, rimangono due frammenti ancora; mentre la compilazione edita da Jeanroy e Teulié comprende in sè più scene ricalcate sul passo corrispondente del mistero Didot. Del quale è prima esaminata la versificazione, ch'è d'ottosillabi (italianamente, novenari), a rima baciata, come presso tanta parte di codesti misteri in volgare; poi la lingua, mescidata di forme dialettali diverse, guasconi e catalane, non senza elementi *languedociens*, tanto che giovi non risolversi ad affermazioni precise circa l'idioma dell'originale. Parecchi gli autori? Credo anch'io che l'autore possa essere stato un solo, non vinto da scrupoli di purità linguistica. Ci sono troppi altri esempi di così fatte promiscuità e libertà dialettali nella letteratura medievale per meravigliarsi di siffatta conclusione. Non fu il medioevo età di rigori unitari neppure, com'è naturale, nel fatto della lingua letteraria (1). Seguono l'analisi del mistero, la ricerca delle fonti e quella delle eventuali relazioni col teatro religioso francese. Circospezione giudiziosa è nel procedere e nel concludere: meglio la riserva prudente che l'ipotesi avventata, su cui può pendere sempre la minaccia d'una scoperta inattesa distruggitrice; perciò lo Sh. si limita ad asserire che la *Passion Didot* sembra non mancare d'originalità e aversi un posto a parte fra i misteri in volgare. L'ultimo capitolo dell'introduzione (il VI) espone il metodo seguìto nel costituire il testo. Guardarsi dal mutare

(1) Rinvio a DOUGLAS LABAREE BUFFUM, *Le Roman de la Violette*, Paris, MDCCCCXXVIII (*Société des anc. textes fr.*), pp. XXVII-XXVIII (conclusione dell'analisi linguistica del *roman*), ma non posso omettere il ricordo di quest'altro saggio, che fa pur esso al proposito mio: GERTRUD WACKER, *Ueber das Verhältnis von Dialekt und Schriftsprache im Altfranz.* (*Beiträge zur Geschichte der roman. Spr. u. Liter., herausgeg. von* MAX FR. MANN, XI), Halle a. S., 1916.

ciò che l'unico ms. abbia a noi tramandato, tranne casi d'evidentissimi svarioni: a tale norma s'è attenuto l'editore, che lasciò zoppicare i versi difettosi, nè le rime sbagliate e la grammatica corresse, data l'incertezza quanto al dialetto e all'età della redazione originaria. E viene il testo, con al piede varianti tratte da' due frammenti catalanizzanti e dalla *compilation rouergate*, che s'ha alla mano nell'edizione Jeanroy e Teulié (*Mystères provençaux du XVe siècle*, Toulouse, 1893, Ire série, t. III della *Bibl. Méridionale*). Le note, illustrative in vario modo, seguono al testo, e in fine chiude il volume il glossario, ristretto alle voci, alle forme, alle significazioni, alle grafie, non comprese nel *Petit Dictionnaire* del Levy. Volume dunque tutt'insieme degno della classicissima collezione degli antichi testi francesi.

V. C.

24. — *Mélanges de Linguistique et de Litérature offerts à* M. A. JEANROY. Paris, E. Droz, 1928, pp. XVI-679.

Questa ricca miscellanea fu finita di stampare il 14 dicembre 1928. È nel dominio degli studiosi dal principio, press'a poco, di quest'anno stesso. Qui non si vuol far cenno che dei contributi alla filologia provenzale. Vien primo quello di Ferdinando Lot su *La dénomination de langue et littérature provençale*, pp. 89-93. Perchè dalla vera e propria contrada provenzale, che, in fin dei conti, non ebbe, nello svolgimento della letteratura, che suol dirsi provenzale, una parte primaria, sarebbesi esteso l'aggettivo, generalmente usato, a tutto l'insieme de' dialetti del centro e del mezzogiorno della Francia e alla rispettiva letteratura? Non si spiega, a tacer d'altro, che sieno denominati Provenzali gli Aquitani. Il dottissimo A. risale a un uso della cancelleria del Basso Impero, in conseguenza della quale i soggetti romani dei nuovi re barbarici ebber nome di *provinciales*. Nell'Aquitania visigotica del V secolo *Romani* e *Provinciales* furon sinonimi. Dal VII secolo le costumanze germaniche prevalsero al diritto romano a settentrione della Loira, dove i Gallo-romani si mescolarono e confusero a' Franchi: i Romani ormai non sono che a mezzogiorno del fiume. Si distinsero così gli Aquitani come *Romani*: essi soli, a codest'epoca, potevano essere considerati *provinciales*. Passano più secoli per vero e il termine estensivo e generico di *provinciales* non ricompare se non al tempo della prima crociata. Mancano testimonianze intermedie, dal VII allo scorcio del secolo XI: tuttavia l'A. crede la sua spiegazione tale che meglio appaghi della più comune e corrente, che rende così difficile, per parecchie ragioni, accoglier l'estensione smisurata, a tutto il gran paese meridionale, dell'antico termine romano di *Provincia*, limitato, qual è rimasto e rimane, alla regione di qua del Rodano, prossima all'Italia.

Segue un brevissimo appunto, pp. 95-97, nel quale V. Crescini procura di spiegare una parola finora oscura, al v. 69 della pastorella di Gavaudan, che incomincia *Dezamparatz, ses companho*. La parola misteriosa è *comgi*, nel passo attribuito alla *toza*, arrendevole ormai alle seduzioni del signore:

yeu gieti foras et espenc
de mon cor brau erguelh comgi
tot aissi cum vos deziratz
er mos joys al votre privatz
que ses joy no valh un arenc.

Secondo la proposta soluzione, *comgi* sarebbe da *qomgi*, erronea lettura per *qemgi* = *quem · gui*; e il luogo sonerebbe: « io getto fuori e caccio dal « mio cuore fiero orgoglio, chè mi comporto, chè faccio interamente così « come voi desiderate: sarà l'amor mio concorde col vostro, chè senz'amore « non valgo un'aringa ». Ben noto *se guidar* nel senso di « condursi, compor- « tarsi ». Nessuna difficoltà dunque lessicale, come neppur fonetica e morfologica. E non sorprenda la grafia *gi* per *gui*, quando si pensi a *gidar* per *guidar*, e così a *gisa* per *guisa*, *gerra* per *guerra*. Quanto al non essere *er*, da cui piglia le mosse il penultimo verso, preceduto da particella o, comunque, da qualche altra parola, si consideri il tono enfatico della formola finale, esprimente l'impeto risoluto della volontà d'amore. *Er*, scattante sul principio del verso, è pieno di quella risolutezza, conseguente al proponimento enunciato dalla *toza* di conformarsi al desiderio del signore, che l'ha persuasa e vinta. Tutto è poi così serrato e incalzante e tal compagine forma, che il v. 3, pur dipendendo da *qe·m gi* = *que·m gui*, anche al successivo v. 4, tanto quanto, idealmente si collega e stringe. Che se ciò non basti a persuadere, ecco un'altra proposta: *qe·m gi* = *que·m gui*, a complemento di *brau erguelh*, in questo senso: « io getto fuori e caccio dal mio cuore fiero orgoglio, che mi guidi, « che mi scorti e difenda: così come voi desiderate sarà l'amor mio concorde « col vostro ecc. » *Guidar* (*guiar*) col significato or ora indicato è noto (1).

Erguelh qui vale « ritrosia », come nella locuzione *ses orguelh* recata in due esempi dal Levy senz'afferrarne lo svolgimento semasiologico, com'egli stesso dichiara (2). Questo lo sviluppo: « senza ritegno », « senza ritrosia », e perciò: « al più presto, incontanente ». Conservando la lezione di CR, i due soli, affini, codici, da cui la nostra pastorella, converrebbe risolverla in *c'om gi* = *gui*, ricollegando sempre a *erguelh*: « ruvida ritrosia, che accompagni, difenda, [trattenga] uomo », con *om* nel senso e nella funzione del pronome indefinito, dov'è usato, conforme qualche esempio, pur all'obliquo. La *toza* caccia dal cuor suo la ritrosia difensiva e s'abbandona al signore vittorioso.

Un saggio d'antichi suoi corsi offre il Rajna a pp. 349-360, trattando di *Guglielmo conte di Poitiers, trovatore bifronte*. Non molte novità per chi abbia familiare la materia attraentissima: in cambio, lo scritto brilla fronteggiando, a difesa del combattuto positivismo storico, la scuola estetizzante, rappresentata, in Germania, anche per questo caso, dal Vossler, autore, a sua volta, d'un noto profilo, che delinea Guglielmo quale artista e lo fa apparire creatore della poesia trobadorica. Col Rajna, sul fondamento d'allusioni dello stesso conte di Poitiers, già, del resto, più volte citate e vagliate, si torna all'opinione non incerta e vaporosa, che l'arte del trovare preesistesse e s'accompagnasse, vita natural durante, al bello, forte, potente, baldanzoso, geniale duca d'Aquitania. Trovatore bifronte, perchè il breve canzoniere superstite ci dà liriche ispirate alla più scapigliata licenza e liriche invece conformate alla poesia idealmente cortigiana. Due amori: terreno e spirituale, osceno e onesto (così e così però in due delle stesse quattro liriche cavalleresche), di sensi e di cervello. Quest'ultima qualità di poesia sarebbe

(1) Levy, *Suppl.-W.*, V, 210, 5.
(2) *Suppl.-W.*, V, 520, 4.

stata convenzionale: quell'altra si sarebbe sprigionata sinceramente dall'indomita natura del poeta. Ci sarebbe da ridire su questa recisa distinzione, che implicherebbe l'assoluta novità in Guglielmo della poesia licenziosa; ciò che dovrebbe essere dimostrato. Ma come avvenne mai che, signore intanto del Poitou, di lingua non meridionale, Guglielmo componesse in uno dei dialetti del mezzogiorno? E come potè, d'altra parte, ottenere tanta fortuna, entro al linguaggio dei trovatori, una parola, *joy*, originariamente, per quel che pare, coniata nel Poitou? (1) Il Rajna non s'è indugiato a ricercar l'importanza della corte pittavina nella inizial fase della lirica de' trovatori, quale centro direttivo del primo incivilirsi e aggentilirsi dell'Aquitania (2). L'origine della poesia de' trovatori non fu infatti nel proposito di questo saggio, ristretto al solo Guglielmo e al suo canzoniere, per quanto lo stesso concetto che non fosse quegli veramente il primo trovatore, come l'estetismo suppone, anzi impone, potesse attirare verso il problema più largo e più recondito. Ma nel Rajna imperano squisiti il senso e il gusto della misura, che tanto quanto contribuiscono a ravvicinare la critica e l'arte.

L'Appel, nel contributo *Der Liebesbrief Raimbaut's von Orange*, pp. 361-394, rivendica al trovatore, prediletto dall'ultime sue dotte e sottili indagini provenzali (*Studi Medievali*, I, 1, 213), la lettera d'amore serbataci nell'unico G, ff. 122*b*-123*b*. L'incertezza dell'attribuzione fra i due Raimbaldi d'Aurenga e de Vaqueiras, visibile nella stessa contaminazione ***Rambaud, d Varēga, Rambaud d' Varegã***, si risolve felicemente, grazie alle cure dell'Appel, in favore del primo, il quale apparisce così, per quello che ci è dato sapere, come il più antico artefice della lettera amorosa, ideata dunque prima del 1173, nel qual anno l'irrequieto, bizzarro, giullaresco signor d'Aurenga si spense. E potrebbe, del resto, l'omaggio epistolare alla donna risalire più in su che lo stesso Raimbaut, alle origini della stessa concezione cortigiana dell'amore.

Adolfo Kolsen offre un nuovo saggio delle sue accurate ricostruzioni trobadoriche in *Drei altprovenz. Dichtungen* (Bartsch, *Gr.* 24, 1 = 58, 1; 58, 3; 416, 2), pp. 375-385. Bello e utile contributo. A proposito della necessaria correzione a' tre codici G, Q, S, per I, 46 (vedi nota al v., p. 379), poteva, a conferma di *pren* nel senso di *plen*, scartato come rima falsa, venir citato Marcabruno, 16, 50, ed. Dejeanne) vedasi pur Levy, *Suppl.-W.*, VI, 516, 2):

De pluzors sens
sui ples e prens...

Ivi, I, 58: interessante l'esempio di *se guidar*, nel senso di «difendersi», del resto così conosciuto alla forma attiva d'esso verbo (3). Interessante pure il commento a III, 61-64, dove riguarda Andrea, vittima della folle e vana passione per la regina di Francia. Non probabile tuttavia che quel luogo includa il nome della regina amata da Andrea e sveli il secreto dell'esser

(1) È noto come alcuni pittavinismi presso Guglielmo cogliesse finemente lo Jeanroy; ma il Gamillscheg, per entro al suo contributo a *Hauptfragen der Romanistik, Festschrift für Ph. A. Becker*, Heidelberg, 1922, pretese pittavina, senz'altro, la lingua usata dal conte di Poitiers, ciò che non può non destare sorpresa.

(2) Cfr. le mie *Nuove postille al trattato amoroso d'Andrea cappellano*, negli *Atti del r. Ist. Ven.*, LXIX, 1909, p. 60.

(3) Levy, *Suppl.-W.*, IV, 210, 5.

suo: Costanza di Castiglia, moglie di re Luigi VII, fulgente così di bellezza come di virtù.

Tutto che serve a ricondurre alla realtà, a ricollocare nel vissuto ambiente i trovatori, non di rado sperduti in più o meno romantiche penombre, riesce prezioso. Tre anni fa rendeva assai verisimile certa identificazione di *n' Ugo Brunenc* il Brunel (1): ora Ernesto Lyon, nella notizia su *Daudè de Prades et la croisade Albigeoise*, pp. 387-392, procedeva a non meno attendibile riconoscimento a proposito di Daudè de Pradas, che d'Ugo Brunenc pianse in versi la morte. *Daudè* da DEUSDEDIT, latinamente ritradotto in DEODATUS. Il canonico trovatore interveniva nel luglio 1214 a un accordo fra Pietro vescovo di Rodez e Simon de Montfort, durante l'assedio di Casseneuil. Ardeva, nel sanguinoso furore inesorabile, la crociata contro gli Albigesi. Il documento, qui esumato e illustrato, ha in fondo: *presentibus domino Amalrico de Monte Forti* etc. etc.; e nel penultimo posto: *Deodato de Pradas*. Oltre a questo, altri due atti dell'anno stesso (7 e 16 novembre), presentavano già lo stesso Daudè, testimone prima all'omaggio prestato a Simone di Montfort da Enrico, il conte di Rodez, ove risiedeva canonico il poeta; poi ad un accordo nuovo tra il vescovo ancora di Rodez e i crociati, durante un altro assedio, quello di Sévérac. Il Lyon cita (p. 388, n. 1) il poema del canonico trovatore su le quattro virtù cardinali secondo l'indicazione del *Grundriss* bartschiano, p. 45, che alla sua volta citava l'estratto inserito nel *Lexique Roman*, I, 563-570, poichè il testo era inedito; ma tant'anni dopo lo pubblicava e illustrava, com'è noto, lo Stickney (2).

Chiude questa serie provenzale l'Anglade, trascrivendo e spigolando, di su codici laurenziani, d'origine ashburnhamiana, testi in prosa, non, per vero, inesplorati, del secolo XIV (*Textes provençaux du XIV^e siècle*, pp. 393-401), tramandati in copie, di cui qualcuna, forse un po' più tarda, del sec. XV. Sono: dal cod. 102, un commentario sopra la Messa, d'un religioso, pare, Antoni Blanc, d'Apt, il cui nome fatto latino (*Antonius Blanqui de Apta*), si cela sotto forme crittografiche, spiegate da Cesare Paoli e da Antonio Thomas (3); dal cod. 103 il novero dei giorni di digiuno e di quelli nefasti e pericolosi (4); dai codd. 105*a* e 105*b* ricette mediche (5). Non senza qualche appunto rapidamente illustrativo.

V. C.

(1) C. BRUNEL, *Les plus anciennes chartes provençales*, Paris, 1926, 246, 3; *Romania*, LII, 507-508.

(2) A. STICKNEY, *The romance of Daudè de Pradas on the four cardinal Virtues*, Florence, 1879; e cfr. pure di mio il ragguaglio sopra il *Canzoniere provenzale della Marciana*, nel volume *Per gli Studi Romanzi, Saggi ed Appunti*, Padova, 1892, pp. 121-122; e *Per una voce oscura*, nelle *Due noterelle Filologiche*, estr. da *Atti e Mem.* della R. Accad. di Padova, XIV, 1, 1898.

(3) [C. PAOLI], *I Codici Ashburnhamiani* ecc. I, 1, Roma, 1887 (*Minist. della Pubbl. Istr., Indici e Cataloghi*, VIII), p. 57, nº 37; A. THOMAS, *Deux exemples de cryptographie dans des mss. méridionaux*, nelle *Annales du Midi*, XXXVIII, 427-428.

(4) Vedi già ANGLADE, *Hist. Somm. de la Litt. Mérid.*, Paris, 1911, pp. 207-208.

(5) Ivi, p. 246, ove citansi altri testi di ricette mediche, cui s'aggiungono ora i due laurenziani.

25. — A. MONTEVERDI, *Rodolfo Tortario e la sua epistola* « *ad Bernardum* », in *Studj Romanzi*, vol. XIX, 1928, pp. 38 sgg.

Nell'epistola di Rodolfo Tortario, monaco di Fleury. vissuto fra il 1064 e il 1114 circa, pubblicata sul ms. Vat. Reg. 1357 ed illustrata in questo notevole scritto, e che racchiude una redazione della leggenda di Amico e Amelio, è degno di rilievo un accenno alla leggenda di Orlando, importante per la datazione della *Chanson de Roland*. L. S.

26. — S. PELLEGRINI, *Auswahl altportugiesischer Lieder*. Halle a. S., Niemeyer, 1928; pp. 177.

Sono cinquanta componimenti in portoghese antico preceduti da una accurata introduzione e seguiti da un diligente glossario. L. S.

27. — JEAN GUIRAUD, *L'inquisition médiévale*. Paris, 1929; -16°, pp. 251.

L'A., già noto per i suoi studi ed articoli sull'eresia medievale e sulle sue forme di repressione, ci offre in questo volumetto un riassunto facile, sì che si legge d'un fiato, delle vicende che determinarono nel duecento la preoccupazione di reprimere l'eresia; e, dopo avere accennato in brevi parole alla crociata contro gli Albigesi, tratta appunto del celebre tribunale dell'Inquisizione, della sua procedura, e della sua attività nella Francia meridionale dapprima, poi anche nella Francia settentrionale, in Aragona, Castiglia ed Italia contro Cattari e Valdesi. Poi parla della seconda fase della sua attività nei riguardi del movimento degli Spirituali, dei Fraticelli, dei Beghini. Finalmente passa in rassegna i contatti dell'Inquisizione coi Giudei nei riguardi dei Giudei relapsi ed accenna alla repressione della magia e del sortilegio. L'ultimo capitolo ci dipinge al vivo l'interessamento di Filippo il Bello re di Francia, per piegare il celebre tribunale ai suoi scopi e farsene un'arma di dominio, come si vide chiaro nel processo dei Templari. Messa in Francia l'Inquisizione su questa via, si spiega come sia stato possibile l'iniquo processo contro Giovanna d'Arco. Un ottimo manuale d'informazione, dunque, questo, giacchè l'A. procede con piena indipendenza di giudizio e con grande sicurezza di informazione, quantunque qua e là ci si senta un po' la fretta nel metterlo insieme: infatti, talora si bramerebbe un poco più di chiarezza nella disposizione cronologica; ed accanto a qualche inutile ripetizione, si nota qualche imperfezione che poteva essere facilmente evitata, come per es. un Ansogni per Anagni a p. 142; a p. 157 è detto che Carlo I d'Angiò dopo Tagliacozzo « fit tomber sous la hache du « bourreau la tête de Conradin, fils de Manfredi »; a pag. 174 sg. troviamo due volte Fossombrosse per Fossombrone; a pag. 179 Buonagrazia è detto di Verona invece che di Bergamo; ed è inesatto scrivere che Giovanni XXII « fit insérer dans le *Corpus iuris canonici* à la section des Extravagants » una sua costituzione; è curioso inoltre vedere che Pietro di Corbara (che si dovrebbe scrivere invece Corvaro) è chiamato poi Pietro de Corbière (p. 185), secondo la forma, non si sa perchè, preferita talora dai francesi. P. P.

28. — Non ostante ripetuti sforzi, sino a pochissimo tempo fa, non s'era potuto stabilire chi fosse l'autore del *liber de laudibus civitatis Papiensis*. Nemmeno gli editori del *liber* nella seconda edizione dei *R. I. S.*, XI, avevano potuto scoprire il mistero; che si svelò invece a mons. A. Pelzer, scrittore della Biblioteca Vaticana, nel Cod. Vatic. Palat. 1993 (cfr. *Rev. Hist. Ecclésiast.*, XXVIII, 1928, pp. 543-545) nella persona di Opicino de Canistris di Pavia. L'esame e lo studio del cod. 1993 fu affidato al valente studioso pavese Faustino Gianani, che ne diede contezza nell'opera: *Opicino de Canistris l'Anonimo Ticinese* (cod. Vat. Palat. lat. 1993), Pavia, 1927, pp. 163, -4° con 6 tav. Ecco che sull'argomento R. Salomon nelle *Göttingische gelehrte Anzeigen unter der Aufsicht der Gesellschaft der Wissenschaften*, 1928, n. 7, pp. 305-331, pubblica un suo scritto, che è in parte una recensione dell'opera del Pelzer e del Gianani ed insieme un utilissimo contributo per conoscere meglio la vita, l'indole e gli scritti dell'autore del *liber*. Infatti all'importanza del *liber*, notata già dal Muratori, si aggiunge ora anche l'importanza dell'autobiografia del suo autore, contenuta nel codice citato: « Per la sua precisione, scrive il S., sarebbe di per « sè già assai interessante, sebbene colla personalità del suo autore non si « riannodi mai alcun'altra questione letteraria. L'autobiografia di un chie- « rico inferiore di questo tempo (secolo XIV) è una novità; oltre che un « valore personale, ne ha anche uno tipico ». Del resto Opicino, che nel 1330 aveva scritto ad Avignone il *liber*, l'anno precedente ne aveva colà composto un altro: *liber de preeminentia spiritualis imperii*, stampato in parte da R. Scholz sino dal 1911 col titolo: *Unbekannte kirchenpolitische Streitschriften aus der Zeit Ludwigs des Bayern*.

Il S. annuncia poi che egli aveva studiato il Cod. Palat. 1993 su fotografie in bianco su nero, sino dal 1923, contemporaneamente al Gianani, allo scopo non tanto di conoscerne l'autore « quanto di comprenderlo e di studiarlo « in tutte le sue parti »; giacchè esso contiene tavole di una astrologia tutta speciale, che forse ha qualche contatto coll'*Ars magna* di Raimondo Lullo; ed il S. propone alcune interpretazioni a queste tavole. Oltre a ciò egli corregge in alcuni punti il Gianani, completa la biografia di Opicino, e ci dà una notizia su « Reginetam de Canistris puellam literatam Papiensem » sorella di Opicino, che voleva diventare monaca nel monasterium Senatoris di Pavia; perciò l'opera sua non potrà passare dimenticata in materia così interessante per la vita nazionale nel secolo XIV. P. P.

29. — Antonio Falce, *Documenti inediti dei duchi e marchesi di Tuscia* (*secoli VII-XII*). Firenze, Olschki, 1929; -8°, pp. 187.

L'A. ha raccolto insieme in questo volumetto una pubblicazione comparsa in cinque puntate nell'*Archivio Storico Italiano*, 1927-1928. Sono 41 (anzi veramente 40, perchè il n. 20 è stato soppresso) documenti, o meglio gruppi di documenti, che qui l'A. riproduce, abbondantemente illustrati, con osservazioni di carattere storico e diplomatico. È vero che alcuni di essi non sono che regesti di documenti falsi o regesti falsi addirittura, o sono documenti di cui l'A. mostra la falsità, ed i primi sei sono appunto di tal genere; sicchè

il numero delle scoperte sicure appare piccolo di fronte ai 600 documenti che attestano l'attività dei duchi e dei marchesi di Tuscia; ma, ci avverte l'A., « altri testi inediti, che contengono però soltanto ricordi di fatti, non di « carte, dei nostri duchi, non abbiamo creduto d'inserire nella presente rac- « colta, — salvo qualche eccezione —, perchè il loro posto più conveniente « è in un regesto storico-diplomatico, anzichè in questo lavoro che ha un « carattere specialmente diplomatico ». L'A. stesso poi fa notare l'importanza speciale di alcuni dei documenti che egli pubblica e che portano « luce in- « sperata su talune questioni intricate di storia e di diplomatica: tali sono, « per esempio, ...le carte del paragrafo VIII in cui par di vedere l'eco d'un « dissidio familiare e politico, connesso a un noto tentativo di rivolta contro « l'imperatore Corrado II » (veramente credo che l'A. intenda alludere al paragrafo IX; dove egli pensa che una ribellione di Corrado, fratello del march. Bonifacio, contro il partito imperiale tedesco, attribuita dal Bresslau all'anno 1204, sia da mettersi nel 1017; ma allora questa ribellione non sarebbe contro Corrado II, ma contro Enrico II, cfr. p. 35); « la carta del « paragrafo XV, che ci fa conoscere un nuovo gastaldo pistoiese del mar- « chese Bonifacio II; le carte del paragrafo XVI, che, se non erriamo, tra- « mandandoci la notizia delle vicende di alcuni beni in quel di Porcari « presso Lucca, ci fanno rivivere il drammatico viaggio della contessa Bea- « trice di Canossa, che condusse alla prigionia di lei per parte dell'imperial « cugino Enrico III; le carte del paragrafo XVII, le quali ci permettono di « fare nuove induzioni sulla specie e le fasi dell'accanita guerra combattu- « tasi tra l'imperatore Enrico IV e la contessa Matilde sostenitrice del par- « tito papale; le carte del paragrafo XXVII, che ci istruiscono su alcune « notevoli immunità concesse dalla medesima contessa e dal duca Guelfo V « suo secondo marito, e insieme ci conservano un tipo di documento medie- « vale, nuovo per il regno italico, cioè il salvocondotto » (le immunità riguardano Barga in Garfagnana e Piadena nel Cremonese; il salvocondotto è rilasciato in favore di Pietro Pepolo giudice bolognese; ma quest'ultimo, come sta nel testo, non è autentico); « il documento n. 3 del paragrafo XXXVII « il quale ci offre la base per segnare qualche linea caratteristica tra le re- « lazioni che con Genova, Pisa e Roma ebbe la piccola ma importante re- « publica marittima di Corneto, situata presso il confine meridionale della « Tuscia, nella seconda metà del secolo XII, quando cioè più grave era « divenuto il giogo imperiale, per l'energica politica di Federico Barbarossa ».

Ma oltre i documenti presi in sè, hanno importanza le annotazioni che il Falce vi premette e che toccano ricordevoli questioni, come quelle che riguardano Richilde ed il suo primo marito, il cui nome non si è potuto rilevare nel documento; il suo secondo marito Bonifacio II marchese, il quale doveva poi in seconde nozze sposare Beatrice; le altre che riguardano alcuni possessi dell'abbazia di Nonantola. Nuove notizie il Falce ci dà pure sul canonico cremonese A. Dragoni e i suoi falsi diplomatici, su alcune carte e possessi della contessa Matilde menzionati in documenti posteriori. Si potrebbe però chiedere se del documento del § XL (anno 1146) che ricorda il marchese Enrico e suo figlio Broccardo, sia proprio accertata la autenticità.

P. P.

30. — H. Grundmann, *Die Papstprophetien des Mittelalters*, in *Archiv für Kulturgeschichte*, XIX, I, pp. 77-138.

L'argomento di questa ricerca è quanto mai interessante perchè tocca una delle preoccupazioni più vive dello spirito pubblico alla fine del duecento e nel secolo seguente in relazione col movimento degli Spirituali e dei Fraticelli. In questo campo ci si presenta un'operetta conservata in numerosi manoscritti e stampe antiche, composta di 30 immagini con brevi testi, ed ogni immagine mostra un papa ed insieme qualche altra figura: fiera, uomo, angelo in diversi atteggiamenti. Il testo accompagna ogni figura con un breve motto spesso difficile ad intendersi e poi con una profezia di alcune righe, la cui relazione coll'immagine non è sempre chiara. I primi 15 vaticinii stanno sotto il titolo: *Revelationes beati Joachin abbatis in monasterio Florensi in Calabria*, o simile; gli altri 15 portano come titolo: *Vaticinia Anselmi episcopi Marsicani*, spesso coll'aggiunta *scripta ab eo anno domini 1278* (oppure 1288), *que post obitum Bonifacii pape in lucem data erant Perusii*. Questo genere di profezie era noto in Oriente e ne ebbero notizia anche i Crociati nel 1204; ed i Greci del secolo 16º assicuravano di avere conosciuto profezie espresse con immagini e con versi su di una colonna, che erano attribuite all'imperatore Leone il filosofo (886-911); ma una profezia di Leone sugli imperatori bizantini ci è nota, invece, in manoscritti e stampe e consta di 16 immagini con un titolo e dei versi sotto ciascuna e contiene elementi molto antichi; ed ebbe larga diffusione in Occidente nel secolo XVI per mezzo della stampa, proprio quando si stampava anche la profezia riguardante i papi. Ora, non ostante qualche modificazione, sulle 16 immagini della profezia di Leone è ricalcata quasi completamente la seconda parte della profezia papale, quella cioè che è attribuita al vescovo Anselmo, che non è mai esistito. Solo il vaticinio papale n. 16, il primo cioè di questa seconda parte, non è preso affatto dalla profezia di Leone, e si riferisce indubbiamente a Nicolò III Orsini ed al suo nepotismo; i sei vaticinii seguenti sono vaticinii funesti, eccettuato il 20º, che rispecchia un puro ideale cristiano monastico; poi col vaticinio 23º cominciano i vaticinii consolanti che promettono una fioritura di vita cristiano-monastica ideale: ritorno dei monasteri alla loro vita pastorale, fine della simonia, concordia, amore ed uguaglianza sociale; e, facendo l'applicazione, i sei vaticini funesti riguardano i papi da Nicolò III a Benedetto XI eccettuando Celestino V; l'autore della profezia appartenne quindi certo al partito dei francescani spirituali, già favoriti dal papa Celestino, e scrisse prima dell'elezione di Clemente V, col quale cominciano i vaticinii consolanti, giacchè quel partito non avrebbe salutato certo nel pontificato di Clemente V un principio di favorevole rinnovamento. Il Grundmann si mette poi alla ricerca di quest'autore; ed eliminati gli altri personaggi che si potrebbero presentare, conclude ch'esso fu frate Liberato (cioè Pietro di Macerata) l'aderente di Angelo Clareno (cioè Pietro di Fossombrone), uno di quei poveri eremiti celestini che Bonifacio VIII volle obbligare a rientrare nell'ordine francescano e che preferì di rifugiarsi in Grecia. Fra' Liberato ritornò in Italia dopo la morte di Bonifacio e si trovò a Perugia al momento della morte di Benedetto XI (4 luglio 1304). Mentre si trovava in Tessaglia fra' Liberato,

che colà imparò il greco, conobbe la profezia di Leone e la manipolò, poi, trasformandola in profezia papale. Con questa conclusione concordano anche la tradizione manoscritta (alcuni codici anzi riportano solo la seconda parte della profezia papale, cioè la manipolazione latina della profezia di Leone) ed alcune menzioni della profezia latinizzata di Leone nella letteratura del secolo XIV, che il Grundmann raccoglie con grande erudizione.

Dopo ciò il Grundmann passa ad esaminare la prima parte della profezia papale, cioè i 15 primi vaticinii. « Si dà come provato, dice, che essi sieno « il modello, sorto su prima e poi goffamente imitato, degli altri 15 vaticinii. « Secondo le nostre conclusioni, è vero tutto il contrario: i vaticinii della « prima parte sono chiari, perchè sono abile imitazione, tagliata su avveni- « menti contemporanei, della non chiara, perchè male tradotta dal greco, « e manipolata profezia di Leone. In tutti i manoscritti e stampe nei quali « questi primi 15 vaticinii sono contrassegnati con nomi di papi, comincia « questa denominazione con Nicolò III, e ciò come esatta imitazione della « rielaborata profezia di Leone. Perciò anche qui la prima immagine è « un papa cogli orsi, ed il nepotismo dell'Orsini è qui pure chiaramente in- « dicato: il papa versa ad un orso grano in bocca. Il testo allude inoltre alle « premure del papa verso l'ordine francescano ». Sull'autore di questa profezia e sul tempo il Grundmann conclude che « queste quindici profezie « furono scritte da un fraticello in Firenze ed in quell'ambiente politico, « scomunicato al tempo della guerra contro Gregorio XI, certo prima della « sua morte, verosimilmente dopo la strage di Cesena (perciò fra il feb- « braio 1377 ed il marzo 1378). La tendenza è contro Gregorio XI. Alla « fine del vaticinio 14 (che riguarda appunto questo papa): *obsecro mi domine,* « *mitte quem missurus es*, risuona il medesimo appello ad un salvatore e « vendicatore come nella commedia anonima; ma l'immagine seguente non « promette, come quella, immediatamente il principio di un'età dell'oro, nè, « come da principio se l'aspettavano i Fraticelli, la venuta del papa ange- « lico, ma una *bestia ultima aspectu terribilis*, a cui nessuno resisterà, di- « nanzi alla quale, gli uccelli, cioè i frati, fuggono, cioè l'Anticristo ».

Anche questa profezia, si trova, separatamente dalla precedente, conservata in alcuni manoscritti e ad essa pure si riconnettono numerose altre profezie del medesimo stampo, che si prolungano attraverso il secolo XV. Poi col sec. XVI cominciano le stampe colle illustrazioni: « le immagini « non sono più contrassegnate con nomi di papi, e si offrono così a nuove « interpretazioni. Sino alla fine del secolo, esse furono ristampate per lo « meno dodici volte, con commenti sempre nuovi, e specialmente in Germania « spiegate e presentate a seconda dei più diversi interessi spirituali. Ognuno « dei partiti confessionali si forgiò un'arma con questo elastico materiale « di profezie ». D'altra parte nell'ottobre-novembre 1590, cioè durante il conclave donde uscì papa Gregorio XIV, uscì la cosidetta profezia di Malachia: una lista di brevissime frasi profetiche, senza immagini. E con questa termina il Grundmann il suo studio (1), tanto importante e per il materiale ch'egli vi ha condensato e per l'accuratezza delle indagini e delle conclusioni. P. P.

(1) Qualche neo, inevitabile del resto, non manca; così a pag. 119 è ricordato il card. Giovanni di Ginevra invece che Roberto di Ginevra; a pag. 123 n. 3: «Cesena fuit difrobata» ecc. invece che «disrobata»; a pag. 136 n. 2: fin du IV^{e} siècle, che è certo un errore di stampa per: XV siècle.

31. — R. CESSI, *Venezia ducale: I. Le origini.* Padova, Libr. Draghi, 1928; -16°, pp. 254.

All'autore di questo volumetto parve giunto il momento di ricavare dal materiale documentario ormai noto ed illustrato e dai numerosi studi, che hanno avuto per obbietto di scrutare Venezia nel suo nascere e nel suo primo organizzarsi, il filo conduttore che guida tutta la sua storia, la concatenazione degli avvenimenti fra loro e con quelli del resto d'Italia, le tappe successive per la conquista della sua individualità storica. L'assunto non era facile data la discordia delle opinioni per alcuni momenti, l'incertezza della tradizione documentaria per altri, la complicazione strana di fatti e di cause che ci si presenta talvolta; per cui quando lo studioso vuole venire ad una conclusione si trova dibattuto spesso fra opinioni contrastanti, specialmente quando vuole spingere il suo esame un poco addentro e scrutare più di quanto le testimonianze ci consentono. Di questo stato di cose l'acuto studio dell'A. risente la conseguenza, e, leggendolo, non possiamo sfuggire ad un senso di stanchezza, che il suo ragionare ingenera in noi; forse questo senso deriva anche dalla disposizione tipografica del testo; forse anche dall'ordine che egli vi ha dato. L'A. infatti ha relegato in un'appendice quanto riguarda l'esame e lo stato dei documenti; opportunamente disposto sul principio od anche lungo il corso della trattazione, ci pare che questa sarebbe riuscita più chiara. Di più nell'appendice stessa noi troviamo delle informazioni che avrebbero potuto aver posto, in parte almeno, nei capitoli del testo e lo avrebbero reso assai più chiaro e più completo; tanto più che l'A. si è prefisso di non mettere nota alcuna nel testo e di mettere solo qualche cenno bibliografico nell'appendice. Tutta la trattazione suppone inoltre quasi sempre, che il lettore abbia in mente il tenore dei documenti e lo svolgimento dei fatti che vi sono ricordati, ed è giusto, perchè altrimenti la mole del volume sarebbe cresciuta d'assai; d'altra parte però il lettore si trova alcune volte disorientato per non avere sott'occhio almeno la parte più importante del documento ed un cenno sul fatto sia pure in forma di riassunto, e non sa bene ciò di cui si tratta. Dopo accennato alla leggenda attilana, l'A. si ferma un poco sulla celebre lettera di Cassiodoro, che darebbe un lume sulla vita nelle lagune durante la dominazione ostrogota: giustamente egli sfronda tutto quello che v'è di retorico in quel documento: la vita marinara « preferisce aggirarsi pei paraggi lagunari, risalire i fiumi, e per essi adden- « trarsi nella terraferma alimentando i traffici locali... Ma non parliamo nè « d'autonomia, nè d'indipendenza ». L'invasione longobarda è invece quella che crea una crisi negli antichi rapporti e genera fattori nuovi causa il distacco dal dominio bizantino di buona parte del territorio friulano, l'interruzione della continuità territoriale fra l'Istria e la Venezia per l'occupazione del cuneo aquileiese che raggiunge il mare, la trasmigrazione delle genti aquileiesi nell'isola di Grado, che è il primo settore lagunare che abbia importanza nella storia. La successiva e quasi immediata occupazione longobarda di gran parte della Venezia continentale, proseguita poi con ancor maggiori successi, rese sempre più dura la situazione politica, che era aggravata da una antecedente fastidiosa controversia religiosa: quella dei tre capitoli. L'A. ha un vero senso di ammirazione per il patriarca aquileiese Elia, scismatico, e per

i suoi aderenti, ed un senso di ostilità in questo campo contro Gregorio I papa. Nelle minaccie scismatiche del 590-91 « si profilano, dice, netti e precisi « i lineamenti squisitamente politici del problema, che è esteriormente « religioso, ma nel suo sviluppo essenzialmente politico, e tra le pieghe delle « disquisizioni ecclesiastiche nasconde il tarlo di un profondo dissenso poli- « tico » (p. 37). L'A. dimentica qui, ci pare, alcun poco l'origine ed il carattere del movimento scismatico nella Venezia; movimento che era già più che maturo al momento dell'invasione. La condanna dei tre capitoli (legittima del resto) era stata sanzionata molto a malincuore dal pontefice romano, che vedeva in essa pericoli per la compagine religiosa dell'Occidente; egli aveva ceduto dinanzi alla concordia degli Orientali ed alle preoccupazioni dell'imperatore. Quando si fu all'atto di dare esecuzione alla condanna, l'Occidente infatti in parte l'accettò dietro le premure del papa, in parte non ne volle sapere: i vescovi delle due provincie della Venezia e della Liguria furono fra i più ostinati oppositori, e l'impero, che aveva voluta quella condanna, si trovò impicciatissimo nel farla osservare. Perchè tanta ostinazione in quei vescovi? I motivi sono di carattere personale e tradizionale, ma strettamente ecclesiastico, teologico anzi; sopravvenuta l'invasione una parte di quei vescovi passò sotto il dominio longobardo, un'altra parte (quelli dell'Istria per esempio ed il metropolita stesso d'Aquileia) rimase sotto il dominio bizantino. Gli uni e gli altri turbavano la compagine religiosa; ma i primi, potendo in qualche modo far causa comune cogli invasori minacciavano da luogo sicuro; i secondi si trovavano esposti a subire il rigore delle leggi imperiali, quando al pubblico potere parve opportuno farlo sentire. I primi perciò durarono nel loro contegno finchè piacque ai longobardi; i secondi si piegarono, un po' alla volta, ed a malincuore da principio; rientrarono poi in seno all'unità ecclesiastica. La contesa non è dunque altro che una bega teologica, tenuta desta da un'ostinazione pervicace, come se ne incontra altre nella storia. Il papa, fosse esso Pelagio II o Gregorio I, non aveva altra mira che riparare ad una situazione ecclesiastica assurda, che diventava tragica per le sue conseguenze, col ricostituire un'unità compromessa, anni prima, da una malaccorta politica religiosa da parte dell'impero. Perciò è un capovolgere completamente la situazione scrivere: « Gli uomini di governo di Ravenna si lasciarono troppo dolce- « mente addomesticare dalla sirena romana, senza rilevare il veleno di dis- « soluzione che spargeva per la penisola. Ciò che avveniva sul confine orien- « tale, in forma diversa e per motivi diversi, ma sostanzialmente collegati « ad una identica mentalità, si ripeteva anche altrove, per cui si matura- « vano due correnti disgregatrici, una dall'esterno, impersonata dai Longo- « bardi, l'altra dall'interno, facente capo alla chiesa di Roma, convergenti « sia pur indipendentemente, fossero in contrasto o fossero in perfetto idillio, « al dissolvimento della sovranità imperiale in Italia » (p. 42). E dire che Gregorio I, col chiedere misure di rigore contro gli scismatici in territorio bizantino, veniva a mettere questi in concordia con tutto l'episcopato italico e con la stessa autorità politica! Dopo ciò l'A. ci descrive il formarsi dei due patriarcati contigui di Aquileia e di Grado: a questo proposito egli ricorda (p. 227) « il bello ed equilibrato studio del Duchesne nel vol. *L'Église « du VI^e siècle*; ed a ragione; noi aggiungeremo che le incisive pagine del

Duchesne esauriscono l'argomento in modo perfetto; ci resta a rimpiangere che l'A. non ne abbia profittato di più.

Un punto più delicato e molto più oscuro nella storia antica di Venezia è quello delle relazioni sue colla corte longobarda di Pavia, al tempo di re Liutprando. Giustamente nota l'A. che i primi tentativi di pacifiche relazioni debbono essere stati diretti a stabilire un *modus vivendi* sull'esercizio del libero diritto di proprietà a favore di quei proprietarî che avevano i loro beni immobili a contatto con quelli del territorio longobardo nel territorio della Piave: « il patto della Piave, stipulato tra Longobardi e Bizantini, « non sappiamo precisamente in qual anno, ma certamente tra la fine del VII « ed i primi anni del secolo successivo, emerge da questa inderogabile neces- « sità. Prima ancora che si trovi una base di accordo tra i due governi, di « Pavia e di Ravenna, sul delicato problema politico della definizione dei « confini territoriali, esso interviene a regolare quelle necessità elementari « delle popolazioni di confine, che non possono eternamente vivere sotto « l'assillo di minacce o di rappresaglie, o quanto meno nella perenne incer- « tezza dell'uso di fondamentali diritti » (p. 80). Il secondo passo sarà fatto pochi anni dopo « forse fra il 723 ed il 727 », quando, « per iniziativa delle « autorità e del governo bizantino..., si procede all'erezione dei cippi confi- « nari sulla terraferma nel settore di Cittanova, coll'installazione dei quali, « sia pure unilateralmente, il problema confinario entra in una fase risolutiva ». Il terzo passo si ha quando, al finire del regno di Liutprando o sul principio di quello di Astolfo (non si sa, infatti, se Astolfo operasse come duca del Friuli o come re), all'arbitraria ed unilaterale confinazione « consegue un « perfetto adempimento giuridico col legale riconoscimento anche da parte « longobarda », ristretto però sempre al settore di Cittanova. A queste constatazioni storiche l'A. contrappone la tradizione leggendaria: secondo la quale, in un anno non precisato, « gli abitatori della laguna, dopo esser vissuti « per lunghi anni sotto un governo di tribuni, convennero in Eraclea, irreg- « gimentati nei rispettivi ordini sociali, ed elessero un capo, col titolo di « duca, per tener testa alla insolenza longobarda: e questo capo scelsero « nella persona di quell'enigmatico Paoluccio, al quale assai tardivi eredi « appiopparono il cognome, non si sa perchè, di Anafesto. E sua cura fu « pacificare gli avversari, i feroci Longobardi, col re dei quali, Liutprando, « negoziò e stipulò un trattato solenne di pace e non soltanto un accordo per « definire il confine politico dell'agro eracleese » (p. 83). Dunque la tradizione ne ha esagerata la portata, ma gli accordi ci furono certamente; però, soggiunge l'A., « dobbiamo anzitutto ripudiare l'esistenza di un patto di « mutua amicizia veneto-longobardo, quindi l'esistenza di eventuali diretti « rapporti diplomatici fra presunte autorità indigene e la corte di Pavia, « quindi l'attuazione di un piano politico, ordinato a quel fine, giusta il quale « si sarebbe affermata l'autonomia del ducato lagunare come stato sovrano ». E sta bene: l'opera di Paoluccio e del suo collega Marcello si limitò « all'ere- « zione di cippi terminali, sui quali con tutta verosimiglianza si leggeva « inciso il loro nome... così come nell'atto di fondazione della cattedrale « torcellana troviamo associati i nomi dell'esarca e del maestro dei soldati, « le due supreme autorità politiche, cui faceva capo l'amministrazione « locale ». E qui ecco un passaggio abbastanza stupefacente: « Il che vuol

« dire che nelle persone di Paoluccio e di Marcello dobbiamo ravvisare l'esarca « di Ravenna nel primo, del maestro dei soldati, reggente la circoscrizione « veneto-istriana, nell'altro: e non è nostra invenzione, perchè da altre testi- « monianze contemporanee e ben sicure sappiamo che fra il 723 ed il 727 « circa reggeva l'esarcato il duca Paolo, e nello stesso tempo governava la « provincia dell'alto Adriatico il maestro dei militi Marcello. Se una confina- « zione fu fatta nel periodo liutprandino, e non se ne può dubitare, non può « essere stata attuata che in nome loro, quali legittimi rappresentanti del- « l'amministrazione e soli autorizzati al compimento di un tale atto di « sovranità ». Veramente la conclusione va un poco oltre le premesse perchè non pare necessario che una confinazione unilaterale, come la vuole l'A. (e non so come gli altri, cioè i proprietari longobardi confinanti, fossero disposti a tollerarla), debba essere fatta proprio dall'esarca; ma qui, mi pare, l'A. sta sostituendo leggenda a leggenda. Eppure poco più sotto l'A., sia pure con un poco di enfasi retorica, scrive: « Il bando alle sacre immagini, lanciato « dal governo orientale, nell'atto di offendere il sentimento religioso degli « Italiani, esaspera la loro pazienza politica e li fa scattare in un'ardente « reazione, che va ben oltre il motivo contingente, d'onde prende le mosse. « Gli eserciti sono in piedi... E di luogo in luogo eleggono proprî capi e « proprî duci, proclamando, quasi a parola d'ordine, il distacco dalla sovra- « nità orientale, disposti anche ad un passo più audace, ad un'azione riso- « lutiva » (p. 90). Ed allora non si capisce come il duca, che i Veneti allora certamente si elessero, non possa essere Paoluccio (lasciamo andare l'Anafesto), il quale per essere più libero nei suoi movimenti si preoccupò subito di fare un accordo qualsiasi coi Longobardi; accordo che i Longobardi dovettero fare ben volentieri, date le circostanze che offrivano loro occasione ad altre più larghe conquiste. La tradizione, per quanto un poco gonfi la verità, è dunque perfettamente ragionevole. « È questo il momento, « scrive l'A., in cui nella serie dei presunti primi duchi del territorio lagunare, « comparisce il nome di Orso, nome squisitamente indigeno, terzo della serie, « ma primo effettivamente quale governatore del territorio lagunare... « Orso è il *primo* rappresentante locale e del ristretto territorio lagunare », ecc. (p. 92). Perchè Orso è proprio il primo e non Paoluccio, mentre nessun dato cronologico sicuro ci aiuta a risolvere la questione, mentre « folto e confuso « racconto » chiama l'A. (p. 214) quello che lo riguarda? Invece l'A. nota che, mentre le terre venete defezionano, l'Istria rimane fedele all'impero; la scissione fra le due provincie avviene press'a poco in questo momento; è l'opinione così ben sostenuta anche dal Vergottini (cfr. p. 235). Assai giuste sono pure le conclusioni che dà l'A. a p. 111 sg.: « Non è lecito prospet- « tare pel secolo VIII, il primo di attività lagunare, un quadro eccessivamente « roseo: parlare di uno sviluppo mondiale od anche, con più verità, mediter- « raneo dell'attività di traffico veneziano, è esagerato o perlomeno prema- « turo »; sono sempre le navi greche che hanno il predominio nel traffico. « La situazione del dominio veneto è assai simile, non identica s'intende, a « quella dei dominî bizantini dell'Italia meridionale, tirrenici ed adriatici, « e della Sicilia »; ed è difficile stabilire « fino dove arrivi lo spirito d'intra- « prendenza indigeno e fino a dove quello straniero ».

Col sopravvenire del dominio franco comincia un nuovo ordine di rapporti

delle terre venete verso di esso, senza però che rimangano esclusi quelli coll'impero bizantino; però « l'intima diversità di pensiero e di azione, che « fin da principio si insinua nella cosidetta collaborazione franco-veneta, « è un brutto equivoco, che non è mai occultato, anche quando vuol essere « dissimulato » (p. 131). E l'A. ne studia le fasi, le quali hanno anche curiosi riflessi nei rapporti ecclesiastici; si potrebbe quasi dire che questi ne sono gli esponenti più caratteristici insieme colle lotte interne che tengono diviso il campo fra Malamocco ed Eraclea. « A Rialto, meta di perseguitati desi« derosi di tranquillità, si fucinavano con senso di armonia i destini patrii, « da Rialto partiva la scintilla di rinnovamento; su Rialto convergevano « aspirazioni e speranze di laboriose attività » (p. 156) per tutti gli abitanti delle lagune e quasi solo per essi; giacchè « ad eccezione del ristrettissimo « *hinterland* costiero su Cittanova e di qualche altro tenue frammento, quale « quello dove s'installa il monastero di S. Ilario od il territorio chioggiotto- « caverzerano, il ducato non ha appendici continentali apprezzabili. Il suo « dominio territoriale si sviluppa tutto e solo nell'ambito lagunare, fino ai « margini della terraferma, alla quale si aggrappa più che per possessi diretti, « per un complesso di diritti validamente difesi dalle recenti convenzioni « contro ogni possibilità di usurpazione » (p. 165). È in questo momento che viene a cadere l'attività di Fortunato, il battagliero patriarca di Grado, che tenta di appoggiarsi validamente ai Franchi; proprio mentre i vescovi « istriani, soggetti al dominio franco, per necessità di cose tornavano a far « capo al patriarca aquileiese, senza alcuna norma e senza alcuna regola, « perchè non ve ne erano » (p. 186); ma solo perchè i Franchi s'erano resi padroni anche dell'Istria, com'erano padroni di tutto il territorio aquileiese. Colla defezione dei vescovi istriani, non rimane, secondo l'A., sotto la dipendenza metropolitica di Grado, che la sede di Olivolo (Rialto), perchè altre non ve ne sono nelle lagune. Nel 680 invece oltre i vescovi dell'Istria (Pola, Parenzo, Cissa, Trieste) erano soggetti a Grado anche i vescovi di Oderzo, Padova ed Altino, che vivevano fuori della loro sede; mentre non si parla ancora di Olivolo, di cui è incerto il momento dell'origine. Poichè alla sinodo romana del 680 non compaiono a fianco del patriarca di Grado che i vescovi profughi, l'A. conclude (p. 240) che « altri non esistevano, chè la loro esistenza « sarebbe stata sottolineata ». Ma è un concludere troppo; non si può provare che a quel sinodo romano sieno intervenuti *tutti* i vescovi istriani (quello di Pedena, per esempio, no) e *tutti* i vescovi veneti; non tutti i vescovi di una regione infatti intervenivano ad un concilio lontano; perciò nel 680 poteva benissimo esserci il vescovo di Olivolo, come ci doveva essere certo quello di Caorle (per quanto non si voglia certo farne risalire l'origine al patriarca Elia, come dice la tradizione), e non è escluso che potessero esserci anche quelli di Torcello e di Eraclea. L'origine di questi vescovadi è certo un enigma; ma dire che l'origine del vescovado di Olivolo « porta impresso « il carattere dell'originalità veneziana, per l'assoluta indipendenza da più « lontana tradizione, per lo spirito che informa la sua istituzione », è asserzione che merita riserve. È vero che Giovanni diacono ne attribuisce la fondazione a Maurizio I Galbaio, ma il *Chronicon Gradense* lo mette in mazzo coi sei episcopati fondati dal patriarca Elia. Giovanni diacono dà per Olivolo una lista di vescovi più completa che per gli altri vescovadi lagunari,

ma ciò si deve al fatto che, quando egli scriveva, il vescovo di Olivolo era il vescovo della capitale. E come spiegare del resto il fatto che il vescovado di Torcello giungeva sino a Murano, cioè a poche centinaia di metri da S. Pietro di Castello, dove risiedeva il vescovo di Olivolo?

L'ultima questione trattata dall'A. è quella del concilio di Mantova dell'827, dove Massenzio patriarca d'Aquileia riesce a farsi riconoscere come unico legittimo patriarca d'Aquileia in confronto del patriarca di Grado. L'A. ha parole sardoniche ed amare contro Venerio di Grado « che del suo « predecessore [Fortunato] ha dimenticato l'insegnamento, isterilisce nelle « vane disquisizioni giurisdizionaliste » (p. 198) e si lascia mal consigliare dal suo diacono (l'A. lo chiama talora anche prete) Tiberio « ch'era stato ed « era il malo genio della chiesa gradese » (p. 200). Mi pare che Tiberio si presenti a Mantova, a nome del suo patriarca, senza nessuna speranza di mutare il giudizio dei convenuti, ma coll'unico scopo di non apparire tacitamente consenziente, *qui tacet consentire videtur*. Il concilio lasciò le cose come stavano; tanto è vero che anche più tardi Grado tentò di far valere le sue ragioni a Roma e ci riuscì... sulla carta. Dal lato giuridico la questione era insolubile, data l'origine dei due patriarcati; quello che esisteva non si poteva mutare, date le condizioni politiche; e, quando il concilio volle stabilire che Grado non era che una *plebs* di Aquileia, commise un'ingenuità eguale a quella di cui l'A. incolpa Venerio. « Chiunque si fosse proposto di derimere il conflitto « con criterio di perfetta logica e di assoluta giustizia, si sarebbe trovato ad « un bivio tormentoso da costituire un vero caso di coscienza » (p. 202), anzi ad un'impossibilità pratica determinata da un groviglio di avvenimenti, che si succedevano da due secoli.

P. P.

32. — L. CHIAPPELLI, *Filippo da Pistoia e le crociate contro Federigo II ed Ezzelino da Romano*, in *Bollettino Storico Pistoiese*, XXIX (1927), fascic. 3-4.

Questo breve studio di 24 pagine, lumeggia una curiosa figura di prelato, che balza viva e netta dalle pagine della cronaca di fra Salimbene: Filippo, arcivescovo di Ravenna, morto nel 1270. Da Flavio Biondo in poi fu erroneamente chiamato Filippo Fontana. Un Filippo Fontana ferrarese realmente esistette e morì nel 1273, ma non ha nulla a che fare coll'arcivescovo, il quale nacque invece a Pistoia ed uscì probabilmente dalla famiglia de' Vergiolesi, studiò a Toledo ed a Parigi, fu canonico di Pistoia, poi nel 1240 vescovo di Ferrara. Nel 1245 Innocenzo IV lo spedì legato in Germania per bandire la crociata contro Federico II e colà rimase sino verso la metà del 1247 quando fu sostituito da un cardinale. Tenne per pochissimo tempo nel 1250 il vescovado di Firenze e fu fatto arcivescovo di Ravenna coll'incarico di metter pace in Romagna. Col dicembre 1255 incomincia la sua legazione nell'Italia settentrionale collo scopo di abbattere la signoria di Ezzelino da Romano, ultimo baluardo della potenza ghibellina in Italia. La legazione continuò anche dopo la caduta di Ezzelino e non terminò che nel 1268; Filippo si portò quindi, ormai vecchio ed esausto, a morire in patria e fu sepolto nella chiesa di S. Francesco. Questa la carriera dell'energico prelato,

che l'A. potè mettere insieme coordinando diverse fonti; egli inoltre vi aggiunge altre notizie che mettono bene in chiaro il carattere e le ambizioni del personaggio; sicchè questa breve biografia ci presenta un prelato che ci ricorda in molti tratti un altro grande prelato suo contemporaneo: Gregorio di Montelongo. P. P.

33. — A. CASERTANO, *Un oscuro dramma politico del sec. XIII* (*Pietro della Vigna*). Roma, Libreria del Littorio, 1928; pp. 98.

Un grazioso breve libro dovuto alla penna d'Antonio Casertano, in questi ultimi anni presidente della Camera dei Deputati ed eminente giurista, rievoca la fosca tragedia di Pier della Vigna, argomento di grandissimo interesse storico, se pure non molto trattato fra noi. Fra l'imperatore Federico II ed il suo ministro, si erge, come ognun sa, l'alta e severa figura dell'Alighieri, terribile giudice. Nel celebre passo dell'*Inferno*, il poeta fiorentino fa parlare Pietro dannato alle pene eterne nella selva dei suicidi: quelle parole sono una riabilitazione del ministro caduto, secondo la versione dantesca, per causa delle invidie dei cortigiani che insinuarono ingiusti sospetti nell'animo del sovrano. Contiene questo celebre passo del Poema Sacro un esatto giudizio di questo fosco episodio medievale? È quanto il C. vuole indagare.

La fosca tragedia ebbe grande eco nel mondo e molto se ne deve esser discusso nei due campi avversi. Il caduto meritava tanti commenti: si trattava d'un uomo che aveva goduta per moltissimi anni l'intera fiducia dell'imperatore, condotte le più delicate trattative diplomatiche, collaborato vivamente all'opera legislativa così importante del regno di Sicilia e che, poco prima della sua precipitosa sciagura, aveva raggiunta la più alta carica dello Stato meridionale, quella di logoteta o luogotenente del Regno. Nè l'imperatore aveva avuto alcun ritegno a palesare completamente il suo favore per il ministro: basti ricordare il famoso arco trionfale di porta Romana, a Capua, nel quale, ai lati della statua di Federico, stavano i busti di Pietro della Vigna e di Taddeo di Sessa, altro celebre giurista e diplomatico ai servigi del grande Svevo.

L'opinione dei cronisti antichi è divisa. La maggior parte ritiene che Pietro avesse intessute segrete trattative col Papa, altri credettero che tali maneggi avessero luogo colla lega Lombarda. La fantasia medievale non si limitò però a queste ipotesi abbastanza ovvie, ma si sbrigliò in altre più singolari. Chi, come il cronista anglo-francese del secolo XIII Matteo Paris, volle che Pier della Vigna avesse tentato d'avvelenare l'imperatore d'accordo con un medico infedele, chi suppose che l'origine della catastrofe si dovesse ricercare in una rivalità amorosa. Anche su quest'ultimo punto, le leggende son contraddittorie, perchè alcuni vogliono che l'imperatore insidiasse l'onore coniugale del ministro, mentre altre pretendono che questi se l'intendesse coll'imperatrice, che però in quello scorcio della vita di Federico non esisteva se non nella fantasiosa tradizione popolare. Finalmente altri supposero che la vera causa della caduta di Pietro si dovesse ricercare nelle grandi ricchezze da questo accumulate e nelle cupidigie che esse avevan destate nello stesso imperatore.

Ove si lascino da parte queste vane chiacchiere e si voglia venire sul terreno della realtà, non possiamo far altro che fondarci sui pochi accenni che ci vengono dai documenti della curia imperiale. Si tratta d'alcuni diplomi dello stesso Federico e del suo figliuolo Corrado. Il primo avendo disposta la retrocessione dei beni, che eran stati da lui donati al ministro, lo chiama esplicitamente *proditor*, traditore, e tale designazione viene ripetuta in tre diversi documenti. Lo stesso avviene in un diploma del re Corrado che, un anno dopo la morte del padre, ne abolì alcune costituzioni, dichiarandole opera del « traditore » Pietro della Vigna. Queste testimonianze pongono fuor di questione che l'accusa mossa contro il ministro fosse di tradimento: d'altra parte è contro di essa che Pietro insorge nei celebri versi danteschi, nei quali dichiara che giammai aveva « rotta fede » al suo signore « che fu « d'onor sì degno ».

Ma fu giustificata la gravissima imputazione?

È assai difficile il dare una risposta a tale quesito, data la grande distanza di tempo e la deficienza dei documenti. Bisogna procedere per indizi e se ne giova il C. opportunamente per la sua tesi difensiva, col dimostrare quali difficoltà si oppongano all'ipotesi che Pietro avesse realmente tentato d'intendersi cogli avversari del suo imperiale signore. Egli ricorda le atroci invettive che Pietro aveva scagliate non solo contro i Pontefici, ma anche contro i cardinali ed il clero guelfo, tali da procurargli l'odio più acre da parte di costoro. D'altra parte una riprova della mancanza di qualsiasi accordo colla Chiesa, si può vedere, egli osserva, nel fatto che, appena i Pontefici poteron metter piede nel Regno, si affrettarono a confiscare a proprio vantaggio quelle parti del patrimonio di Pietro che erano sfuggite alla vendetta imperiale. Questa ira postuma è forte indizio per ritenere che la curia non avesse avuto dal caduto ministro alcun segno di mutamento. Più difficile è il trovar motivi che escludano la possibilità di qualche trattativa con potentati Italiani del partito avverso; anzi il fatto che Pietro trovavasi a Cremona nel momento in cui fu colpito dall'accusa rende verosimile che le circostanze alle quali essa si connetteva, si svolgessero in quei luoghi. Tardi cronisti Lombardi parlano di trattative di Pietro coi Milanesi e se anche i particolari del racconto siano inattendibili, possono tuttavia tali autori aver attinto a tradizioni popolari originate da qualche circostanza storica a noi non conosciuta. Ciò non vuol dire che si debba accettare il tradimento come un fatto vero. Un ministro quasi onnipotente, come Pietro, poteva aver ricevuto messaggi segreti con proposte di trattative od altre richieste, anche allo scopo di sondare le intenzioni del nemico. Gli emuli invidiosi possono aver riferito tali fatti all'imperatore, colorandoli come prove di fellonia, ed esser giunti così ad esacerbare l'animo di Federico, irritato dalle continue avversità.

Purtroppo però, se anche gl'indizi abilmente esposti dal Casertano a favore del suo grande ed infelice conterraneo, giovino a confortare la tesi della sua innocenza, noi rimarremo sempre all'oscuro quanto ai particolari più interessanti della tragedia e in special modo quanto ai suoi segreti fattori.

Da secoli quel dramma misterioso getta un'ombra sinistra sulla figura del grande Federico e fece sovente dimenticare la sua mirabile opera di restaurazione dello Stato, le savie leggi precorritrici dei tempi, la gentilezza e la

cultura diffusa dalla sua corte, per far ricordare taluni eccessi nei quali cadde nel suo lungo governo. La tragica morte del ministro circonfuse questi di un velo di pietà e fece dimenticare che di questi eccessi egli era stato sovente consigliere e partecipe, così che lo si può giudicare vittima della sua stessa politica. Non v'è da far meraviglia se tale reazione della pubblica opinione sia sorta particolarmente in Toscana, dove il dramma ebbe il suo epilogo.

La rievocazione dantesca è l'eco di quell'onda di commiserazione che la sventura desta sempre nel popolo nostro, pronto sovente all'ira subitanea, ma aperto anche alla gentilezza e alla pietà. P. S. L.

34. — A. Sapori, *I mutui dei mercanti fiorentini del Trecento e l'incremento della proprietà fondiaria*, in *Rivista del diritto commerciale e del diritto generale delle obbligazioni*, XXVI, 1928, pp. 222-247.

Lo studio è condotto su materiale inedito ricchissimo e di sicura attendibilità per trarne conclusioni, perchè costituito in gran parte di « ricordanze ». Risulta che garanzie del mutuo comunemente pretese erano l'immobile o il fondo, acquistati dal mutuante mediante contratti di vendita con la clausola della *retrovenditio*; i proventi della « sicurtà », integrati, se del caso, con altra moneta, costituivano gli interessi di chi aveva concesso il mutuo, il quale si accontentava di solito di un tasso modesto e sempre inferiore a quello preteso dagli usurai di professione. La tecnica del contratto, col quale si mirava in sostanza a far fruttare il danaro senza incorrere nella condanna della Chiesa, è studiata in tutti i particolari con riferimento a pattuizioni analoghe del diritto romano e di quello barbarico. Di solito, per l'insolvenza del debitore, il bene costituito in garanzia del prestito rimaneva in proprietà del mutuante: e per tal via i mercanti prestatori giunsero a costituire quella grande proprietà fondiaria e immobiliare la quale, mentre giovò alla valorizzazione e allo sfruttamento dei terreni e delle case, fu la base del credito per le operazioni bancarie e commerciali che i mercanti fiorentini fecero in grande stile in Italia e più ancora oltre le Alpi. L. S.

35. — A. Sapori, *L'interesse del danaro a Firenze nel Trecento (Dal testamento di un usuraio)*, in *Archivio Storico Italiano*, n. 328 (1928), pp. 1-28.

Il testamento di un usuraio fiorentino ha dato l'occasione allo studio, nel corso del quale si dànno però una quantità di notizie sulla rendita della proprietà fondiaria e immobiliare, sull'interesse corrisposto dai banchieri ai depositanti, e dal Comune ai suoi creditori. Nonostante la proibizione della Chiesa, risulta che nel Trecento fu costante abitudine di lucrare col danaro; e si può, per Firenze, stabilire anche la misura di questo lucro, che oscillò fra il 5 e il 20 % a seconda della maggiore o minore sicurezza dell'investimento e della maggiore o minore richiesta del danaro, sulla quale

influivano gli avvenimenti politici. Dal 20 al 25 % si aveva una sorta di zona grigia o di contestazione: oltre il 25 si era sicuramente nel campo dell'usura, vietata dallo Stato a chi non avesse comperata la necessaria autorizzazione. Le compagnie mercantili che facevano operazioni di banca accennavano di già nel Trecento un tasso civile diverso da quello commerciale.

L. S.

36. — H. PIRENNE, *Le commerce du papirus dans la Gaule Mérovingienne*, in *Comptes rendus des séances de l'Acadèmie des inscriptions et belles lettres*, 1928, pp. 178-191.

Questo studio si appoggia sopratutto su due documenti: il primo una carta di Chilperico II del 29 aprile 716, a conferma di due precedenti di Clotario III e di Childerico II fra gli anni 657-675, che contiene l'esenzione per i monaci di Corbia dal pagare il diritto regio, « tonlieu », a Fos, per un lungo elenco di derrate acquistate annualmente a Marsiglia; il secondo, una lista di spezie, comprate ogni anno da quei medesimi monaci al mercato di Cambrai, inserita in una scrittura stata collocata fra l'822 e la fine del secolo X. Nel primo documento si legge, fra l'altro, « carta, tomi L »: dovendosi escludere che si trattasse di « carta pecudina » perchè è noto che nella cancelleria dei merovingi la pergamena cominciò ad essere sostituita al papiro soltanto tra il 659 e il 679. Il secondo documento contiene, coll'aggiunta di pochi altri, la elencazione di tutti i prodotti orientali che si leggono nel privilegio del 716, compresi 50 tomi di papiro: ma il Pirenne lo retrodata all'epoca merovingia, « se non quanto alla forma, certamente quanto al contenuto », sulla considerazione che, a partire dal secolo VIII, dalla via del mare non entravano più in Francia merci provenienti dall'Oriente e tanto meno sete e spezierie, le quali ultime, abbondantissime per l'avanti sulle tavole, non figurano infatti più al tempo dei carolingi, nelle liste offerte nelle « tractorie » agli ufficiali regi in missione. Ugualmente, ed in ciò le constatazioni dei diplomatisti concordano con quelle degli storici dell'economia, col secolo VIII era cessata l'importazione del papiro che era divenuto già raro alla fine del secolo precedente. Nè può costituire prova in contrario la ricordata testimonianza del 716, perchè ciò che la diplomatica insegna sul processo meccanico della trascrizione dei documenti autorizza a supporre che l'estensore del privilegio di Chilperico II abbia ricopiato senz'altro la carta della seconda metà del secolo VII. E tanto è fondata tale supposizione, che nelle successive conferme fu tolto il ricordo, veramente anacronistico, di una merce da tempo non più usitata. Precisato, in base ad una critica così acuta, il campo di valorizzazione dei due documenti, l'A. constata in primo luogo che a Marsiglia alla fine del secolo VII si aveva la possibilità di procurarsi il papiro all'ingrosso — la richiesta del quale doveva essere stata non poca, essendo logico pensare che il consumo del monastero di Corbia non sia stato di troppo superiore a quello degli altri conventi, e facendosi la dovuta parte ai bisogni dell'organizzazione civile, e soprattutto a quelli del commercio e della corrispondenza privata. Rileva poi, che se nel medesimo periodo di tempo il papiro si trovava in quantità a Cambrai, è a più forte ragione da supporre la sua esistenza negli altri mercati meno

settentrionali della Gallia. Ciò contrasta con le affermazioni del Bresslau che in Gallia il papiro scarseggiò fin dal secolo VI. E neppure è esatto che l'importazione del papiro nei paesi occidentali sarebbe cessata, come taluno ha voluto, perchè colla conquista dell'Egitto fatta da Omar nel 634 si sarebbe smessa la sua fabbricazione. Essendo, invece, accertato che questa fabbricazione seguitò ad iniziativa dei mussulmani sostituitisi ai cristiani, è evidente che la causa dell'accennata scomparsa del papiro fu commerciale e non industriale: a mano a mano che l'Islam si estendeva sulle sponde del Mediterraneo, questo mare che non soltanto nell'epoca romana ma anche al tempo delle invasioni germaniche era stato il centro e la via degli scambi economici e culturali fra i popoli affacciati sulle sue sponde, divenne tra questi una barriera di divisione. L'occidente tagliato dall'oriente si ripiegò su sè stesso, e conobbe, appunto per ciò, quelle condizioni che caratterizzarono il medioevo. La storia del commercio del papiro in Gallia, in quanto testimonia con un esempio calzante questa radicale trasformazione dell'equilibrio europeo, assurge così ad interesse storico nel senso più largo della parola. A. S.

37. — G. M. MONTI, *Privilegi e consolati di Fiorentini e di Lombardi sotto Ferrante I d'Aragona*, in *Archivio Scientifico del R. Istituto Sup. di scienze econ. e comm. di Bari*, vol. I e II, 1926-1928, pp. 22.

È un contributo alla storia economica dell'Italia meridionale per un periodo tutt'altro che esplorato. Alcuni documenti dell'Archivio di Firenze, dal 1483 al 1494, attestano l'esistenza in Terra d'Otranto di una notevole colonia fiorentina, la quale non aveva, come i veneziani, consoli generali, ma consoli locali (si indica quello di Lecce). Altre carte dell'Archivio di Napoli portano dei privilegi o « grazie » largite proprio in quegli anni ai mercanti di Firenze, che seppero approfittare degli eventi politici per raggiungere nel Regno la posizione dei loro rivali di Venezia. Frequenti « grazie » furono elargite e confermate dal 1465 al 1501 anche ai Lombardi, il cui console generale risulta che aveva semplici funzioni amministrative e non politiche come quello veneziano. In appendice si pubblicano per extenso 4 documenti. A. S.

38. — A. JOLY, *Établissements de Jacques Cœur dans le Lyonnais* (1444-1453), in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXXXIX, gennaio-giugno 1928, pp. 70-80.

Non si aggiunge alla figura di questo grande precursore del banchiere moderno; ma si svolge esaurientemente il tema che è indicato dal titolo. Non è illogico supporre che la ragione dello stabilirsi del Cœur nel lionese debba ricercarsi nella rinascita commerciale di Lione, divenuta grande centro di scambi a mano a mano che le fiere di Sciampagna erano andate declinando. L'azienda mineraria nella quale il ministro di Carlo VII investì notevoli capitali, avendo l'interesse come capo della zecca di Bourges

e poi di Parigi di controllare l'estrazione dei metalli, fu in compartecipazione ed era stata impiantata in precedenza. Contrariamente alla leggenda, i giacimenti del lionese nonostante le agevolazioni fiscali non giunsero mai ad essere attivi, tale era il loro stato di rovina per l'abbandono iniziato con la guerra dei cento anni: nè resero di più nelle mani del Re, che confiscatili li abbandonò nel 1455 dopo un solo anno di sfruttamento chiusosi in perdita. Delle altre intraprese in società, il commercio dei panni, l'esercizio di una gualchiera da carta, la compra di qualche casa, il prestito del danaro, si dànno minori ragguagli. A. S.

39. — J. Rutkowski, *Histoire économique de la Pologne avant les partages*. Paris, Champion, 1928; pp. xii-268.

Segnalo questo libro che interessa gli studiosi italiani per i rapporti economici e culturali attivissimi e numerosi che il nostro paese ebbe con la Polonia, sopratutto dal Trecento al Seicento: dei quali rapporti è un esponente Filippo Buonaccorsi, « Callimaco l'Esperiente », esule dal 1473 presso la corte polacca, guerriero e diplomatico, storico e poeta, istruttore e consigliere di Principi, arbitro della sorte degli Iagelloni. Egli raggiunse colà una quantità di Italiani, sui quali ha largamente informato Giovanni Ptasnik nel suo *Italia mercatoria apud Polonos saeculo XV ineunte* e nel lavoro di più ampio respiro *Gli italiani in Polonia nel medioevo*; e precedette una ancor più larga immigrazione. Il lavoro del Rutkowski, oltre a contenere dati utili per noi, è un lavoro ben fatto, ottimamente informato, idoneo per un'orientazione sicura del lettore. A. S.

40. — H. See, *Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire*. Paris, Giard, 1928; -16°, pp. 136.

Debbo premettere che è un libro di equilibrio e di onestà scientifica veramente ammirevoli. Nella prima parte si studiano la genesi e il carattere della dottrina del materialismo storico, che secondo i suoi fondatori avrebbe dovuto avere soprattutto conseguenze pratiche, e si precisa fino a che punto la realtà ha corrisposto alla teoria. Nella seconda si tratta delle ripercussioni della dottrina sullo studio disinteressato e scientifico della storia dopochè alle indagini di storia economica si son dedicati in ogni paese uomini di valore, pur senza aderire al socialismo. Alla domanda se tutti i fatti della storia dipendano dall'organizzazione economica si risponde prendendo in esame i fenomeni politici, quelli giuridici, i religiosi e gli intellettuali, nessuno dei quali si dimostra legato al fatto economico con nesso indiscutibile di effetto da causa. Non i politici, nei quali a preferenza che in tutti gli altri giuoca il caso e può influire la forza dell'individualità; non i giuridici, sebbene meno indipendenti, chè la stessa costituzione della proprietà deriva anche da fatti politici come la conquista e l'invasione; non i religiosi e gli intellettuali, non essendo lecito assumere a norma costante che il progresso dell'attività economica agisca sull'emancipazione intellettuale: tanto è vero, dice l'A., per portare un esempio, che la fioritura di scrittori e filosofi della

Germania relativamente povera del secolo XVIII e del primo cinquantennio del XIX ha superato di assai quella della Germania unificata e prospera dal 1871 al 1914. Le stesse classi sociali non si possono scindere e individuare in base a constatazioni solamente di natura economica, e perfino grandi rivolgimenti come la Rivoluzione Francese, dei quali il movente economico sembrerebbe a prima vista determinante, ebbero piuttosto, almeno come immediata conseguenza, portata politica e giuridica. L'A. ha spinto la critica fino all'estremo, sempre però ragionevole: in modo che se è possibile qua e là dissentire — vorrei dire essere meno pessimista se non temessi questa frase fosse fraintesa come inopportuno apprezzamento sentimentale in tema di scienza — il dissenso non può investire la sostanza della critica stessa. (Per dirne una, pensando che se in Germania dopo il '70 gli studiosi non si dedicarono come per l'innanzi alle speculazioni filosofiche e al culto delle belle lettere si applicarono però ai gabinetti, fu depresso un ramo della cultura ma non abbassato il livello e il grado della cultura nel suo insieme, potremmo ridurre il valore negativo di una prova dell'asserita non costante interdipendenza del fenomeno culturale e del fenomeno economico). Ad ogni modo, però, tale rilievo non vuole avere altro scopo che di darmi maggior diritto di affermare la bontà del concetto animatore del libro, che rivendica, in sostanza, le molte benemerenze dell'interpretazione economica della storia: a riconoscere il serio contenuto di verità, dalla quale abbiamo piena garanzia che il Sée è stato condotto non già da preconcetti estranei alla scienza, ma neppure dall'amore per un indirizzo di studi da lui perseguito con dottrina pari alla dignità, e con quella fede che lascia coesistere col vero uomo di mente anche l'uomo di cuore.

Nessuno vorrà negare, d'altronde, che essendo il fenomeno economico meno soggetto di tutti gli altri alle perturbazioni del caso e all'azione di potenti individualità, offre una sostanza più concreta alle indagini: in base alle quali, se sarebbe azzardato formulare leggi generali, può trovarsi però a volta a volta la ragione sola o concomitante con altre degli eventi che formano la catena non interrotta della vita dei popoli. Il semplicista si ferma al motivo più appariscente: e leggerezza e vuota retorica han disgraziatamente proseliti altrettanto numerosi fra i seguaci dell'interpretazione economica della storia e fra quelli dell'interpretazione idealistica: lo storico, che merita questo nome, si addentra nella complessità delle cause e cerca di stabilirne il valore quantitativo. Può l'interpretazione economica non soddisfare tutte le esigenze della critica, ed avere bisogno che il suo campo visuale sia slargato e completato; ma è però indubbio che ha elevato la storia al rango di scienza e che non può essere disprezzata e nemmeno trascurata da chi dia, onestamente, la preferenza ad altra dottrina.

A. S.

41. — H. Pirenne, *L'instruction des marchands au moyen-âge*, in *Annales d'histoire économique et sociale*, gennaio-marzo 1929, pp. 28.

Più che il grado d'istruzione del mercante medievale si studiano l'ambiente e le condizioni nelle quali egli cominciò ad apprendere a scrivere e a fare i conti, limitando le indagini alla metà del secolo XIII e alla Fiandra. Che

è quanto dire che mentre si affronta per la prima volta un tema altrettanto ricco di sviluppo quanto arduo per la scarsità delle notizie dirette, si dànno i primi colpi di piccone nello strato di terreno più ingrato: còmpito del Maestro che nell'indicare una nuova via ne percorre il primo tratto e segna di tutta il percorso.

Alla ripresa economica del mondo occidentale, con l'inizio della controffensiva dei cristiani per ridare al Mediterraneo la funzione di vita dell'epoca romana, la necessità di scrivere lettere e di compiere la registrazione di molteplici e notevoli affari spinse il mercante alle uniche scuole esistenti, quelle del clero, del quale, del resto, alcuni membri esercitarono essi stessi, fra i primi, la mercatura. A cagion d'esempio, ai primissimi del secolo XIII il figlio di un mercante di Huy si recò presso l'abbazia di Villers-en-Brabant « afin de s'y rendre capable de tenir note des opérations commerciales et « des dettes de son père ». Siccome però l'ambiente ecclesiastico cui si dovè ricorrere forzatamente si dimostrò non del tutto adatto alla funzione richiestagli, sia, a così dire, per i programmi d'insegnamento nei quali predominava la grammatica, la retorica e la dialettica, sia per la concezione della Chiesa che l'« homo mercator vix aut nunquam potest Deo placere », così avvenne che ben presto, dopo un tentativo fatto dai più facoltosi dei borghesi dedicatisi al traffico di servirsi dei chierici come precettori privati per uno studio, diremmo oggi, professionale, si pose il problema della scuola laica, e si ebbero le prime avvisaglie della lotta contro il clero, che difese come potè il godimento del già incontrastato monopolio. Delle aspirazioni dei borghesi e del conflitto con i monaci si ha una brillante documentazione per Gand dalla metà del secolo XII ai primi del XIII: dalla quale risulta anche la parte presa dai Conti, preoccupati di non scontentare, formalmente, gli uomini di Chiesa, ma volonterosi di soddisfare, in sostanza, il desiderio dei mercanti che costituivano la forza economica del Paese. A metà del secolo XIII tutte le città fiamminghe, grandi e piccole, possedevano *scolae maiores* e *scolae minores*, laiche quest'ultime e sufficienti ai figli dei mercanti e agli artigiani. Anche le maggiori però, non potevano prescindere da un insegnamento pratico applicato al commercio: una raccolta di modelli epistolari della fine del secolo XIII contiene infatti, insieme con lettere trattanti affari ecclesiastici e civili, saggi notevoli di corrispondenza commerciale. Le scuole laiche sostituirono di buon'ora la lingua parlata al latino; e non è senza significato il fatto che la più antica lettera in volgare, del 1204, provenga da Douai: da quella famosa città di « Doagio » tanto rinomata per i suoi panni che furono largamente trafficati dall'arte fiorentina di Calimala.

Tanti e così sicuri risultati è stato possibile di raggiungere con una prima esplorazione, perchè l'A. si chiama Henri Pirenne e perchè ha disposto di una gran quantità di fonti a stampa: materiale prezioso che si deve in massima parte a lui e a Georges Espinas. A. S.

42. — H. HAUSER, *Les débuts du capitalisme*. Paris, Alcan, 1927; -8°, pp. 326.

La lunga opera dell'Hauser nel campo della storia economica e sociale è così nota, e così di frequente gli studiosi ricorrono ad alcuni fra i suoi lavori a buon diritto ritenuti classici, che non fa bisogno di parole di pre-

sentazione per questo libro formato da una raccolta di scritti. Per il fatto che essi sono stati dettati in più che un quarto di secolo — tanto è lo spazio di tempo intercorso fra il più antico e il più recente — si avverte alla prima un senso strano, quasi senso di disagio, nel leggere qua e là citazioni di vecchie opere che sembran vecchissime, e nell'assistere allo sforzo di provare la verità di certe affermazioni, una volta tutt'altro che pacifiche, ed oggi universalmente accettate. Ma subito ci si abitua, e si gusta anzi, vorrei dire, il piacere riposante che dànno le buone stampe dei tempi andati. Chè la sicurezza del metodo e il senso veramente storico non fecero mai difetto nell'Hauser, e sopratutto egli, sebbene non si sia cristallizzato, non ha cambiate le linee direttive del suo pensiero; per il che non possiamo non provare un profondo rispetto per l'insieme dell'opera sua anche se, per avventura, ci accada di non accettare qualcuna della singole conclusioni. Se il filosofo — è il Sée che parla nel volume *Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire* — è portato per l'abito mentale a considerare i grandi periodi nel cammino dell'umanità, lo storico, che è a contatto con la realtà di tutti i momenti, trova sempre nel fenomeno di ieri la base di quello di oggi, e in questo il presupposto di quello di domani. Gli scritti dell'Hauser provano la verità di tale affermazione. La continuità che nonostante le soste temporanee e i momentanei regressi l'A. ha visto nei fenomeni economici e sociali, si riflette a sua volta nei capitoli di questo libro e li lega strettamente l'uno all'altro. A. S.

43. — C. BAUER, *Studi per la storia delle finanze papali durante il pontificato di Sisto IV*, in *Archivio della R. Società Romana di Storia patria*, L (1927), pp. 319-400.

Questa monografia, che costituisce la premessa di un volume di prossima pubblicazione su *Le finanze papali durante la Riforma e la Controriforma*, dà la misura dell'importanza che avrà tale opera, pensata da uno studioso di larghissima cultura, rigoroso nel metodo, abile nella ricerca, sicuro nella terminologia. Nelle pagine ora stampate l'A. ha stabilite le condizioni dell'ordinamento normale degli uffici finanziari della Curia alla fine del secolo XV, e le tendenze del papato del Rinascimento all'affermazione dei diritti statali e all'assetto delle sue finanze; ha precisato le linee dell'organamento formale dell'amministrazione papale negli ultimi venti anni del Quattrocento; ha fatto una minuta analisi delle entrate e delle uscite ordinarie. In appendice un bilancio della Camera apostolica per l'anno 1480-81, e un « ordo Camerae » che racchiude il fondamento della riforma di Sisto IV.
A. S.

44. — G. D'AVENEL, *Histoire de la fortune française. La fortune privée à travers sept siècles*. Paris, Payot, 1928; -8°, pp. 355.

L'A. si è servito per questa *Storia* della enorme raccolta di cifre fatta già nell'altra sua monumentale opera *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1800*, con la quale si affermò come un caposcuola. È quindi superfluo

parlare del suo metodo di lavoro che parte dal presupposto della possibilità di ridurre i valori di ogni secolo in cifre moderne, e ricordare le opposizioni a questa teoria. Basterà invece accennare che tutte le monete, dai tornesi ai franchi oro del secolo XIX, sono state convertite in franchi carta del 1927. Chi condivide il parere dell'A. sarà d'accordo con lui che « sans ces « chiffres cette étude ne serait qu'une dissertation plus ou moins ingénieuse; « par eux elle acquiert un degré de certitude dont la science peut tirer profit ». Chi la pensa diversamente, e fra questi è il compilatore di questa nota, avrà pur tuttavia da apprendere cose interessanti. A. S.

45. — L. DEMAISON, *Documents sur les drapiers de Reims*, in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXXXIX, gennaio-giugno 1928, pp. 5-39.

Sono gli statuti del 1292 e del 1340 e pochi altri documenti che con quegli statuti hanno in qualche modo relazione: norme per la loro attuazione e cause originate dalla loro applicazione. L'A., che li pubblica per intero, li illustra convenientemente e soprattutto indugia a studiare le varie specie di panni in essi ricordati, la tecnica della lavorazione, il processo e i materiali della tintura: argomenti pieni di interesse, dato che son rimaste ancor oggi tante lacune e tante incertezze anche in opere fondamentali. L'A. non sempre però si fa eco dei dubbi che persistono, e talvolta si giova della semplice definizione di dizionari: per esempio alla voce *draps royés* leggiamo soltanto il « radiatus » del Du Cange, mentre si sarebbe potuto accennare all'opinione dell'Espinas secondo il quale sulla *rayure* non avrebbe influito la tintura (a striscie di diversi colori) ma una doppia manipolazione della lana (*La vie urbane de Douai au moyen-âge*, tomo II, p. 802-817). Ad ogni modo le pagine che l'A. ha premesso ai documenti vogliono essere piuttosto una delucidazione che una trattazione *ex professo*: e raggiungono pienamente lo scopo. A. S.

46. — G. DUPONT-FERRIER, *Histoire et signification du mot « aides » dans les institutions financières de la France, spécialement au XIVe et au XVe siècles*, in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXXXIX, gennaio-giugno 1928, pp. 52-69.

Fino al secolo XVIII con la parola *aides* si indicarono in generale le finanze straordinarie, rimanendo escluse le ordinarie provenienti dalle rendite del patrimonio regio, demaniali: e in questo senso si ebbero *aides* dirette e *aides* indirette. Nei secoli XIV e XV, almeno in due terzi del Regno, dalla Manica all'Alvernia, al Limosino, alla Linguadoca le dirette compresero quelle imposizioni che da noi si dissero fuochi, taglie, prestanze, decime, ottave, ecc.; le indirette i diritti regi sul trasporto e sulla compravendita delle merci. Tutto ciò in linea di massima, chè non si escludono interferenze, sopratutto nell'uso comune, in tempi nei quali, e non in Francia soltanto, una istituzione si indicava con più di un vocabolo, mentre un solo vocabolo poteva servire a designare più istituti. A. S.

47. — G. GEROLA, *Le figurazioni araldiche nel mausoleo di Azzone Visconti*, in *Rendiconti dell'Istituto lombardo di scienze e lettere*, Milano, vol. LXI, 1928, fasc. 1-5, pp. 98-106.

Fatta un'accurata descrizione del mausoleo di Balduccio da Pisa, eretto in memoria di Azzone Visconti, morto il 16 agosto 1339, nei pezzi che dopo la sua scomposizione si conservano ancora nel palazzo Trivulzio in Milano, l'A. affaccia l'ipotesi di una identificazione alquanto diversa di quella finora accolta in generale.

Che ognuno dei dieci gruppi statuarî fiancheggianti il gruppo dell'investitura del Vicariato imperiale ad Azzone da parte di Ludovico il Bavaro, rappresenti la personificazione di una città del dominio visconteo col Santo protettore, questo si sapeva già; ma alcuni particolari non erano stati interpretati, secondo il Gerola, a dovere. Era, p. es., assente il rappresentante del dominio nientemeno di Milano, e non era stato identificato nella persona presunta di Ludovico il Bavaro il giudicato di Gallura in Sardegna, che Azzone aveva ereditato dalla madre Beatrice d'Este, vedova del Nino di Gallura ricordato da Dante. Nella figura, poi, di Giovanni Visconti, uno degli zii del defunto Azzone, l'A. vorrebbe riconoscere il vescovo di Novara, che così non mancherebbe ai dominii viscontei rappresentati dal mausoleo.

S. R.

48. — G. GEROLA, *Stemmi comunali del Riminese*, in *Museum*, San Marino, XI, 1927, nn. 2-4, pp. 172-186.

Furono questi stemmi raccolti dall'A. prima della guerra, in peregrinazioni per le terre di Romagna, e riprodotti come elementi storici e dati di fatto, senza essere aggiornati ad eventuali modificazioni araldiche sopravvenute in sèguito, e dopo la guerra. Il G. raccoglie e riproduce gli stemmi di Cattolica, Gennuano, Mondaino, Montecolombo, Montefiore, Montegridolfo, Montescudo, Morciano, Saludecio. Dove fu possibile trovare elementi a spiegar l'origine e il significato degli stemmi, l'A. ha aggiunto osservazioni e proposte.

S. R.

49. — J. D. GRIFFITH DAVIES and F. R. WORTS, *England in the Middle ages. Its problems and Legacies*. London, Knopf, 1928; pp. 298.

La natura del presente volume rende difficile parlarne, poichè non si tratta di un libro organico, bensì di una serie di saggi di due autori differenti, sui principali aspetti della vita medievale inglese. Non v'è quindi, altro che in un senso molto generico, un concetto unico che regoli l'esposizione, ed anzi gli autori tengono a mantenere distinte le loro personalità, sia firmando ciascuno i proprî saggi, sia mediante un'esplicita dichiarazione contenuta nella prefazione. Ciò nonostante, possiamo senz'altro dire che il volume potrà ben raggiungere il suo scopo, che è quello di fornire qualcosa di mezzo

tra il manuale e l'opera scientifica, e, riunendo i più recenti risultati delle indagini dei dotti, di stimolare il lettore ad uno studio diretto dei problemi riguardanti la vita medievale inglese, e non di offrire l'espressione di un'opinione definitiva sui problemi stessi. La parte principale del volume è dedicata alla storia politica, a quella costituzionale ed a quella sociale, ma vi sono pure saggi su argomenti quali l'arte (ma la sola architettura), la letteratura, la cavalleria, la vita religiosa, l'educazione, e via dicendo. E in complesso si può dire che gli autori, sebbene in primo luogo evidentemente specialisti di storia politica e costituzionale, sono riusciti a sviscerare molto di quello che è veramente essenziale nella vita dei secoli di mezzo. Non mancano naturalmente obbiezioni che potrebbero sollevarsi qua e là. Così, p. es., potremmo anzitutto osservare come, considerato specialmente il titolo del volume, sarebbe stato almeno opportuno non tralasciare del tutto il periodo anglosassone. Ma egli è che nemmeno ora tutti gli storici si sono resi conto dell'intima continuità *spirituale* della vita inglese di prima e di dopo il Mille, nonostante tutti i cambiamenti che essa subì ai tempi dei Normanni e degli Angioini. E la colpa è forse in primo luogo degli storici della letteratura, a cui specialmente tale dimostrazione spetterebbe. Le storie letterarie a cui il Davies, nel capitolo sulla letteratura, si è affidato, sono della vecchia scuola, ond'egli, in quel capitolo, che è senza paragone il meno felice del volume, può citare con compiacente approvazione la grande eresia che il Chaucer è un « French poet writing in English », eresia che gli scrittori francesi, dal Jusserand al Legouis, hanno saputo, se non inventare, almeno ripetere con tanta ammirevole costanza che gli inglesi stessi hanno finito col crederci. E potremmo anche osservare come forse il giudizio espresso dal Worts, a p. 98, sulle condizioni generali del Quattrocento in Inghilterra, sia un po' troppo catastrofico, poichè se vi fu molto di « low, mean, sordid, cruel, and avaricious », vi fu pure il Malory, con tutto ciò che egli rappresenta, e vi fu l'inizio dell'Umanesimo inglese. E se si obbietta che queste erano le espressioni di classi elevate, allora si può ricordare le « ballate » (a cominciare dalla *Nut-Brown Maid* e dal ciclo di Robin Hood), la grande mèsse di liriche religiose, di *carols*, e di canti d'amore, che mostrano come vi fosse anche un vero gusto e veri ideali artistici, nonchè una *joie de vivre* che non è nè *low*, nè *mean*, nè *sordid*. Eppoi v'è tutto l'umorismo dei *fabliaux* inglesi, a proposito dei quali un critico ha ben detto come essi, a differenza da tanti di quelli francesi, « laugh *at* vice » e non « with *vice* », prova eloquente del caratteristico atteggiamento morale del popolo inglese. E infine si potrebbe trovare da ridire laddove, forse per una svista, il Davies parla di Assisi come uno dei centri di vita monastica, o dove egli dice che i Normanni « attempted to impose a foreign language « upon the conquered people ». Ma sono pecche in complesso di poco conto in un volume che ha moltissimi pregi di chiarezza e di equilibrio di giudizio, che è aggiornatissimo nella parte storica, e che, pregio non disprezzabile, è arricchito da varie belle illustrazioni.

A. R.

VINCENZO BONA, Tipografo - Torino (15996). LUIGI SUTTINA, *Direttore responsabile*.

Vol. 2 - Fasc. 2

1929 - Anno VIII

Studi medievali

Nuova Serie
diretta da

V. Crescini, F. Ermini,
P. Fedele, P. S. Leicht,
E. Levi, L. Suttina
& V. Ussani.

In radice arboris nulla prorsus apparet pulchritudinis species, et tamen quicquid est in arbore pulchritudinis vel decoris ex illa procedit.

A. Augustini *Super Johann.*

Casa Editrice
Giovanni Chiantore
Successore Ermanno Loescher
Torino

Conto Corrente con la Posta.

4 Novembre 1929.

SOMMARIO

MEMORIE

ANEDDOTI

BULLETTINO BIBLIOGRAFICO . . . . *Pag.* 454

NOTIZIE . . . . *Pag.* 514

STUDI MEDIEVALI

MEMORIE

Due enigmi danteschi.

I.

Cominciando il secondo capitolo del secondo libro del *Convivio*, Dante dice:

> La stella di Venere due fiate rivolta era in quello suo cerchio che la fa parere serotina e mattutina, secondo diversi tempi, appresso lo trapassamento di quella Beatrice beata, che vive in cielo con li angeli e in terra con la mia anima, quando quella gentile donna, cui feci menzione ne la fine de la *Vita Nuova*, parve primamente, accompagnata da Amore, a li occhi miei, e prese luogo alcuno ne la mia mente.

Prima di andar oltre, giova ricordare che *quello cerchio* di Venere, al quale s'allude qui, è, come Dante dice dopo (II, 3), quello che « li astrologi chiamano *epiciclo* »; un cerchietto, il cui centro è fisso « sopra il dosso » del cerchio grande (il *deferente*) di Venere, nel quale epiciclo « è fissa la stella ». Alfragano, l'astronomo arabo al cui libro Dante attingeva le sue cognizioni astronomiche, chiama l'epiciclo *orbis revolutionis*, perchè dentro di esso Venere gira, mentre il deferente, che porta l'epiciclo, « si « muove igualmente *con il cielo* del sole » (II, 5). E giova ricordare che, secondo la *Vita Nuova*, la Donna gentile apparve a Dante la prima volta alquanto tempo dopo il giorno, in cui si compiva l'anno dalla morte di Beatrice; alquanto tempo dopo l'8 giugno 1291.

Come determinare quando avvenne l'apparizione? Alfragano insegna che la rivoluzione di Venere nell'epiciclo si compie in

19 mesi e 9 giorni (1); dantisti e astronomi moderni hanno detto più precisamente in 584 giorni (2). Posto che, quando la prima volta apparve la Donna gentile a Dante, Venere era due volte rivolta nell'epiciclo, astronomi e dantisti hanno computato che, dopo l'8 giugno 1291, fossero passati non meno di 1168 giorni, ossia che Dante avesse pianto la perdita della sua Beatrice quattro anni interi, più quasi tre mesi (3). Chi vorrà credere che un uomo quasi trentenne, così energico, così fattivo come lui, fosse rimasto accasciato, abbattuto, immerso in lacrime e in « dolorosi pensamenti », che gli « faceano parere di fore una vista di terribile sbigottimento », dal giugno del 1290 al settembre del 1294? Quando Giano della Bella faceva approvare i terribili Ordinamenti di giustizia contro i Magnati, che colpivano anche lui, Dante, e il nuovo magistrato gonfaloniere di giustizia li eseguiva senza indugio, disfacendo case e guastando possessioni? Quando s'iniziavano e compivano le trattative per far cessare la guerra con Pisa, nella quale Dante, poco tempo prima, aveva adempito il suo dovere di soldato?

Io mi permetto di credere che non sia stata esattamente intesa la frase: « la stella di Venere due fiate rivolta era in quello suo « cerchio ». Dante non parla di due *compiute* rivoluzioni di Venere nell'epiciclo, ma di *una sola*; giacchè in quest'una sola accade che Venere si rivolga *due* volte. Pare strano, ma così è. Si ascolti Alfragano:

XXVI. (*Venus*) *iungitur soli cum est in summo sui orbis revolutionis,* semel *directa, et in infimo eius* semel *retrograda* (4).

Semel directa, semel retrograda; ecco le due volte in una sola rivoluzione, in un solo giro del pianeta nell'epiciclo, o con l'epiciclo (5). Meno concisamente un'altra autorità di Dante in Astro-

(1) « *Revolvet orbem revolutionis... Venus in anno persico et 7 mensibus et 9 diebus fere* ». L'anno persiano contava 365 giorni.

(2) « Pel moto di Venere nell'epiciclo Dante si riporta all'autorità di Alfragano, secondo il quale il periodo di tale moto si compie in giorni 584 ». ANGELITTI, nel *Bullett. d. Soc. dantesca*, VI, 136. Cfr. *Bullett.*, VII, 135; X, 315, ecc.

(3) Edoardo Moore assegnò la prima apparizione della Donna gentile al settembre del 1291, perchè faceva durare le due rivoluzioni di Venere nell'epiciclo 450 giorni, solo 15 mesi. Non seguì Alfragano, quantunque lo stimasse la principale autorità di Dante in Astronomia. *Studies in Dante*, third series; Oxford, MCMIII, pp. 41-42, 3, e l'indice.

(4) ALFRAGANO, *Il libro dell'aggregazione delle stelle*, con introduzione e note di Romeo Campani; Città di Castello, 1910.

(5) Con l'epiciclo, perchè il centro del pianeta è fisso sopra la circonferenza.

nomia (1), Ristoro di Arezzo; dopo aver definito l'epiciclo e il deferente, e rilevato, come Dante, che « il centro del corpo del pianeta « istà in su questo cerchietto, lo quale è chiamato epiciclo », aggiunge:

I, 12. E questo epiciclo troviamo posto nel deferente per giuso. E questo è segno di ciò, che noi vediamo *una volta* il pianeta esser alto di lungi alla terra, e pare piccolo, e *un'altra volta* lo vedemo basso, appressato alla terra, e pare grosso. Adunque si muove dalla parte di sopra dello epiciclo e viene a quella di sotto, e quella di sotto sale a quella di sopra. E quando egli è nella parte di sopra è diritto, e vedemolo andare inverso la parte d'oriente (2). E quando egli scende nella parte di sotto dello epiciclo sta quasi fermo, e nol vedemo quasi muovere nel cielo, ed è detto allora stazionario e stazione prima volendo retrogradare. E quando egli è sceso nella parte di sotto dello epiciclo è detto retrogrado. E allora il vedemo andare per lo cielo inverso occidente. E quando egli si muove per andare nella parte di sotto, vedemolo star fermo e poco muovere nel cielo, ed è detto stazionario e stazione seconda, volendosi drizzare (3).

Una volta alto il pianeta, un'*altra volta* basso; due volte in un solo e medesimo movimento, direbbe Ristoro; in una sola e medesima girazione, direbbe Dante. È superfluo avvertire che il *rivolta* di Dante vale semplicemente *voltata*. Dunque, la Donna gentile apparve a Dante 19 mesi e 9 giorni dopo la morte di Beatrice, vale a dire poco dopo la metà del gennaio del 1292. Profonda impressione gli fece la misericordia, che ella gli dimostrava; poi, a poco a poco, non senza « battaglia » tra il ricordo della morta e l'attrazione della viva « gentile, bella, giovane e savia », finì col « consentire ad essere suo ».

Quando compose il *Convivio*, Dante volle dare significato allegorico alla donna e al suo amore per lei. Raccontò allora (II, 12) che la morte di Beatrice lo punse « di tanta tristizia, che con« forto non *gli* valea alcuno; tuttavia, dopo alquanto tempo, « la sua mente, che si argomentava di sanare, provvide ritornare « al modo che alcuno sconsolato avea tenuto a consolarsi ». E si mise a leggere prima il *De Consolatione* di Boezio, poi il *De Amicitia* di Cicerone. « E avvegna che duro *gli* fosse ne la prima entrare « ne la loro sentenza, finalmente v'*entrò* tanto entro, quanto « l'arte di grammatica ch'avea, e un poco di *suo* ingegno potea

(1) MOORE, *Second series*, pp. 358 e sgg.
(2) Nella stampa *ariete*, errore evidente.
(3) *La composizione del mondo* di RISTORO d'AREZZO, testo italiano del 1282 pubblicato da Enrico Narducci; Roma, MDCCCLIX.

« fare ». Leggendo quei libri, giudicava che la filosofia, donna di quegli autori, « fosse somma cosa », e la imaginava come una donna gentile e misericordiosa, « e da questo imaginare, *cominciò* ad andare dov'ella si dimostrava veracemente, cioè ne le scuole de li religiosi e a le disputazioni de li filosofanti, sì che in picciol tempo, forse di trenta mesi, *cominciò* tanto a sentire della sua dolcezza, che lo suo amore cacciava e distruggeva ogni altro pensiero ». Allora compose la canzone *Voi che intendendo.*

Trenta mesi! Venne spontanea ad alcuni l'idea di aggiungerli alla data della prima apparizione della Donna gentile. Così fece il Moore (1), il quale, accodandoli alla data da lui stabilita del settembre 1291, trovò che la canzone fu composta nel marzo del 1294. A parer suo, conferma questa data il fatto che Carlo Martello, il quale la cita nel *Paradiso*, fu a Firenze proprio nel marzo di quell'anno; allora la potè vedere e ammirare (1). Però i trenta mesi, aggiunti alla data, che Alfragano e Ristoro m'hanno condotto a determinare, ci portano avanti, al luglio del 1294.

Trenta mesi, due anni e mezzo! Quel Dante, che della sua precocità aveva dato notevole saggio apprendendo da sè, prima dei suoi diciotto anni, « l'arte di dire parole per rima »; che da sè, quantunque prima gli fosse duro, era penetrato nella sentenza di Boezio e di Cicerone, autori certo non facili; che spontaneamente aveva cominciato ad andare alle scuole de' religiosi e alle discussioni de' filosofi; quello avrebbe tardato, anzi stentato due anni e mezzo a « sentire la dolcezza » della filosofia. E non si deve omettere che, a figurarsi la filosofia in membra ed atti femminili, lo induceva il libro di Boezio, dove essa è descritta *mulier reverendi admodum vultus* etc. Giustamente a un insigne studioso di Dante, Michele Barbi (2), parve « duro ammettere che a un « uomo di quell'ingegno potessero sembrare *picciol tempo* due « anni e mezzo ». Ma gli parve pure che, dalla morte di Beatrice « alla composizione della canzone *Voi che intendendo* » — nella quale è rappresentata la *battaglia* tra l'amore per la morta e il nuovo amore per la viva — « non ci sia, secondo *Conv.* II, 13, se non l'alquanto tempo passato in pianto prima di prendere in mano Boezio », e che questo alquanto tempo non si possa determinare. Però una buona parte di esso — un anno intero — ci

(1) *Third series*, p. 42.
(2) *Bullettino della Società dantesca italiana*, XI (1904), p. 11.

è nota — l'ho già detto — dalla *Vita Nuova*, dal libretto, in cui Dante raccontò candidamente i fatti, senza le preoccupazioni di quando, molto più tardi, si accinse a scrivere il *Convivio*. Dall'8 giugno 1291, dal giorno, nel quale si compiva l'anno che Beatrice « era fatta dei cittadini di vita eterna », al giorno in cui, secondo Alfragano, si compirono le due rivoluzioni di Venere nell'epiciclo, passarono poco più di sette mesi. Ma, se dal gennaio del 1292 contassimo trenta mesi, arriveremmo anche noi al giugno o luglio del 1294, e torneremmo a stupirci che tanto tempo fosse stato necessario a un Dante per innamorarsi della filosofia.

Il Barbi, ripugnando ad ammettere che Dante avesse cominciato a sentire la dolcezza della filosofia dopo i due giri di Venere nell'epiciclo — cioè dopo due volte 584 giorni — « più il tempo « che occorse perchè l'amore si facesse grande e perfetto, dopo « di che eruppe dal labbro suo la canzone *Voi che intendendo* », si accordò con lo Zingarelli « nel tenere indipendenti fra loro le « due indicazioni cronologiche » dei due luoghi del *Convivio*, i due giri di Venere nell'epiciclo, e i trenta mesi. A suo giudizio le due indicazioni « non sono nè parallele nè successionali ». Così il nodo si taglia, non si scioglie. Dante c'insegna che « la litterale « dimostrazione è fondamento dell'allegorica »; supporre la seconda indipendente dalla prima, è lo stesso che infirmare, negare la dottrina sua e l'esempio suo. Nè vale opporre che i dati del *Convivio*, « posti per altre esigenze dello spirito di Dante, sono super« costruzioni artificiose posteriori »; giacchè il racconto del *Convivio*, nella sposizione letterale, non è se non il sunto di quello della *Vita Nuova* espressamente citata, con la sola aggiunta di alcune dichiarazioni. Anche quando sta per passare alla sposizione allegorica, Dante non nasconde che « di vero si credea del « tutto » che « disposto fosse » all'amore della donna, non della filosofia, collocando così la supercostruzione allegorica su la base de' fatti esposti innanzi. Del resto, egli, nel sonetto *Parole mie*, confessa di avere composto la canzone *Voi che intendendo* per una donna, *in cui errò*; non ne comporrà altre per lei, *chè non v'è Amore*. Poteva dire di avere *errato* nella filosofia? Di non trovare ricambio di Amore nella filosofia? Negli ultimi versi del sonetto:

> Quando trovate donna di valore,
> gettatevele ai piedi umilemente,
> dicendo: « A voi dovem noi fare onore »,

si dice disposto ad onorare, invece della filosofia, *donna di valore*, vera donna in carne ed ossa. Insomma, le due prime canzoni del *Convivio* furono, in realtà, composte per l'amore della Donna gentile; solo dieci e più anni dopo, Dante s'industriò, s'affaticò a introdurvi il senso allegorico e — checchè altri pensi — non vi riuscì.

Porre l'inizio de' trenta mesi « a partire dalla lettura di Boezio » come propone il Barbi, non si può; perchè, se è vero che, durante quella lettura, Dante *imaginava* la filosofia come una donna gentile e in atti misericordiosi, non è meno vero che, solo dopo essere andato dove ella « si dimostrava veracemente », cominciò « tanto a sentire de la sua dolcezza che lo suo amore cacciava e « distruggeva ogni altro pensiero; si sentì levare dal pensiero del « primo amore a la virtù di questo ».

Le parole *sì che in picciol tempo* indicano un effetto, una conseguenza; la grammatica e la logica non consentono che si vada a cercare la causa, o la premessa, in un altro periodo, anzi in una serie precedente di periodi; sta, immediata, nella prima parte dello stesso periodo: « da questo immaginare cominciai ad andare « là dove... sì che in picciol tempo ».

Ma trenta mesi di studi, studi di un Dante, non sono picciol tempo; ma veramente « è duro ammettere che a un uomo di quel- « l'ingegno potessero sembrare *picciol tempo* due anni e mezzo ». Se non m'inganno, per uscire da questo ginepraio, non resta altro partito che dubitare dell'esattezza della lezione *trenta mesi*. Non abbiamo l'autografo del *Convivio*; gl'innumerevoli arbitrii ed errori commessi dagli amanuensi nel trascrivere la *Divina Commedia*, fanno parere tutt'altro che inverosimile la sostituzione di un *trenta* a un *tre*. Proprio in un verso del poema, il figlio di Dante, Pietro, sospettò uno sbaglio simile: *licet reperiatur scriptum corrupte 30 vicibus, ubi debetur dicere tribus vicibus*. Come a noi trenta mesi sembrano troppi, a un amanuense, che non avesse copiato il testo meccanicamente, potettero sembrare troppo pochi tre mesi.

Ammessa la correzione, tutto andrebbe liscio. Assegnata, secondo Alfragano, la prima apparizione della Donna gentile al gennaio del 1292, Dante avrebbe ancora pianto Beatrice, e, leggendo Boezio e Cicerone, si sarebbe consolato, nei sette mesi scorsi dal giugno precedente; poi, dal gennaio, avrebbe cominciato a frequentare le scuole e le dispute, cosa che non avrebbe potuto fare nel mese

di agosto proposto dal Barbi (1); infine, nell'aprile, l'amore per la filosofia lo avrebbe, se così posso dire, assorbito tutto.

Piena conferma alle date, che propongo, inclino ancora a vedere nel sonetto di Dante *Per quella via*, e nella risposta, che gli fece per le rime messer Aldobrandino Mezzabati. Il sonetto segna un momento della *battaglia* combattuta nell'animo di Dante tra il primo amore e il nuovo, e ci rivela il nome della Donna gentile, *Lisetta*; il Mezzabati tenne in Firenze la carica di Capitano del Popolo dal maggio 1291 al maggio del 1292. Più esatta corrispondenza di dati cronologici non si potrebbe desiderare. Che, mentre si veniva innamorando della Lisetta, Dante attendesse allo studio della filosofia, è la cosa più naturale di questo mondo. Come non passò un anno e sette mesi ininterrottamente a piangere Beatrice, così non passò tre mesi a non far altro che pensare a Lisetta e « andare per vederla ». È lui, che ci fa sapere che, l'anno medesimo in cui compose la seconda canzone, « per affaticare lo viso « molto a studio di leggere, in tanto debilitò gli spiriti visivi, « che le stelle gli pareano tutte d'alcuno albore ombrate »; guarì « per lunga riposanza in luoghi oscuri e freddi, e con raffreddare « lo corpo dell'occhio con l'acqua chiara ». Più tardi, per cessare da sè la infamia di tanta passione aver seguita, quanta concepiva chi leggeva le sue canzoni (*Conv.* I, 2), e per mostrare che esse furono allegoriche sin da quando le scrisse; ricordò questa coincidenza, e ne profittò, e si studiò di far credere che il secondo amore gli fosse stato ispirato, non dalla bella giovine, ma dalla filosofia. Però, nella seconda canzone, leggiamo:

In lei discende la virtú divina
sì come face in angelo.....
e qual donna gentil questo non crede,
vada con lei e miri gli atti suoi.....
Di costei si può dire:
gentile è in donna ciò che in lei si trova
e bello tanto quanto lei somiglia.....
Però qual donna sente sua beltate
biasmar per non parer queta e umile,
miri costei ch'è esemplo d'umiltate.

Verso il 1292, in Firenze, quali donne gentili sarebbero andate attorno in compagnia della filosofia? E avrebbero mirato i suoi

(1) *Bullettino* cit., p. 11: « nell'agosto del 1293 lo studio della filosofia cominciò ad apparirgli attraente ». Nell'agosto le scuole erano chiuse.

atti per convincersi che in essa fosse discesa la virtù divina? Quale gentilezza e bellezza della filosofia avrebbero potuto riscontrare nella propria persona? Si veda nella sposizione allegorica quanto sforzate, e come insufficienti, restino le chiose di queste esortazioni alle donne. Certo, la canzone esalta eccessivamente una giovine mortale; ma non era stata allo stesso modo lodata e glorificata Beatrice prima che fosse salita al cielo?

II.

Quando M. Barbi pubblicò la risposta del Mezzabati al sonetto di Dante *Per quella via*, gli si affacciò « la probabilità » che tale scambio di sonetti avvenisse mentre il Mezzabati era in Firenze — tra il maggio del 91 e il maggio del 92 — « e la possibilità che « Lisetta fosse da identificare con la Donna gentile ». Ma « altra « cosa dovè parergli quando d'una Lisetta o Isabetta apparve « traccia nella corrispondenza tra Dante e Giovanni Quirini ». Importa avvertire qui, subito, che questa corrispondenza si riduce allo scambio di due sonetti, de' quali il secondo pare non sia di Dante; ad essi due il Barbi aggiunge altri scambiati tra il Quirini e suoi amici, più una canzone attribuita a Dante in un codice fiorentino (1). Di che si tratta?

Il veneziano Giovanni Quirini, chiamato familiarmente dagli amici Zanin o Gianin, fu devoto ammiratore di Dante. Esortò Cangrande della Scala a non ritardare la pubblicazione del *Paradiso* (2); ebbe cosí cara la memoria del « pedagogo e maestro suo », da odiare Cecco d'Ascoli, reo di aver osato ingiuriare l'*alta commedía*, e da esultare all'annunzio che il disgraziato astrologo era stato arso vivo:

> Colui è morto.....
> E Dante vive co' isplendido lume
> vittorioso, ond'io, secondo mee,
> contento e pago son come si dee (3).

(1) *La questione di Lisetta*, negli *Studi danteschi*, I, MCMXX.
(2) S. Morpurgo, *Dante Alighieri e le nuove rime di Giovanni Quirini*, nel *Bullettino della Società dantesca*, N. S., I.
(3) S. Morpurgo, *Giovanni Quirini e Antonio da Tempo*, nell'*Archivio storico per Trieste, l'Istria ed il Trentino*, I.

Giovanni amò una donna, che i suoi amici ed egli stesso, nei loro versi, indicarono come una *bella fera*, un *animal fero*, anzi quell'orsa, che tolse Giove a Giunone, discesa dal polo a vestir nuovamente forma umana; o piuttosto — a parere di esso Giovanni — una nuova *orsa*, assai più bella dell'altra. Uno degli amici gli scrisse:

> Zanin, i' credo che ['n] madonna Elise,
> di cui novelamente Amor te quiza,
> lo suo fattor così beleza mise,
> aciò che ciaschedun ch'a lei s'adriza,
> azia cognoscimento ecc.

Nella canzone attribuita a Dante, l'autore, che rappresenta il suo cuore ridotto agli estremi dagli assalti di cavalieri, balestrieri, e feditori aizzati, infiammati da una donna, invoca il soccorso di *madonna Lise*, alla cui signoria il cuore permane fermamente fedele. Infine, il Quirini, in un sonetto, consiglierebbe Dante a non più implorare amore da una donna *nemica di merzede*, fredda e acerba, e tornare umilmente a Isabetta, che pregherebbe Amore di perdonargli (1); Dante risponderebbe di accettare il consiglio, di voler tornare ad

> esser con colei, che si deletta
> spander virtù, e alto piacer to'ne
> Pietà, ne le cui braccia Amor la pone.

Queste rime presentano, dunque, una donna in figura di orsa, una Elise, una Lise, una Isabetta: a rigore, non è esatta l'asserzione del Barbi, che *di una Lisetta* apparisca traccia « nella corri- « spondenza tra Dante e il Quirini ». Alludono tutte a una sola donna? Così ha pensato il Barbi, il quale, veduto corrisponder

(1) Comincia così:

> Se quel fiol de De che tolse il regno
> al vecchio messo che la falza chiede...

Il Barbi annota: « Il *vecchio messo* che la donna ingannatrice di cui si duole il rimatore, invoca, è l'Amore dei pagani, al quale tolse il regno il figliuol di Dio ». Credo si debba intendere: Se Amore, figlio di quel Dio (Giove), che tolse il regno al vecchio fradicio, cadente (Saturno). Il Barbi ricorda che lo stesso Quirini chiamò altrove Amore

> figliuol benigno de l'eterno Giove.

Io ricordo che lo stesso Quirini, all'amico, che gli faceva temere che Giove scendesse a riprendersi l'Orsa, rispose: Amore « promette e par che me conforte Ch'el terrà il Dio che fece el padre negro Lassù ». Saturno era *falcifer, senex* (Ovidio, *Fasti*, I, 234, V, 627). Perciò la *falza* del testo non è una donna ingannatrice; è, secondo la pronunzia veneta la falce di Saturno.

Elise al nome dell'Orsa maggiore, aggruppata « tutta quell'acca- « demia poetica intorno a madonna Elise o Elisabetta », identificherebbe costei con la Lisetta del sonetto di Dante *Per quella via*, e ritarderebbe la composizione di esso fino agli ultimi anni della vita del Poeta. Ma l'aggruppamento del Barbi solleva dubbi e obbiezioni (1).

Per cominciare, non è punto sicuro che la *bella fera* (l'orsa) e madonna Elise sieno una persona sola. Giannino potè amare due donne diverse in tempi e luoghi diversi; prima un'Orsetta, Orsola, Orsolina; poi un'Elisa (2). Che il rozzissimo rimatore, il quale chiamò madonna Elise la donna amata dal Quirini, avesse inteso di riprodurre a modo suo uno de' nomi dell'Orsa maggiore, Elice, come si dimostra? Sapeva tanto di mitologia e di astronomia da capire il senso delle allusioni di Butrico d'Arezzo, di Giovanni Quirini e di un terzo ignoto? Avrebbe capito male, perchè quelli, avendo a mente il racconto di Ovidio, alludevano alla *parrasia* Callisto, la figlia di Licaone, che patì da Giove la violenza, che Giunone mutò in orsa, e Giove rimutò nella costellazione dell'Orsa maggiore. Elice fu chiamata grecamente la costellazione per il suo girare intorno al polo. O aveva letto il *Purgatorio*? (3). E se prese le mosse dai versi del Quirini per l'orsa, perchè lo esortò ad aprire l'armadio e cantar le lodi di *quella zientile*, quasi che il Quirini non l'avesse ancora fatto? Si può supporre che il nome della donna fosse proprio Elisa; ma, in tal caso, bisognerebbe spiegare come esso nome avesse suggerito agli altri rimatori la curiosa idea di retrogradare da Elise — cambiando accento e consonante — a Elice, di scender giù da Elice all'orsa con quattro zampe, e di risalire dall'orsa quadrupede all'*Ursa maior*.

Se la canzone, nella quale è invocato il soccorso di madonna Lise, stesse frammischiata alle rime del Quirini e de' suoi corrispondenti, la presenza di essa tra quelle potrebbe significare qualche cosa; ma non c'è. In un codice è attribuita a Dante, in un altro a Fazio degli Uberti. Il Renier inclinava a ritenerla di

(1) Obbiezioni e dubbi espose il Corbellini in un lungo e vivace articolo del *Giornale storico*, vol. LXXIX, 1922.

(2) Infatti, se la disposizione data dal Barbi a quattro sonetti di una tenzone fosse buona, Giannino cederebbe il campo ad un altro vagheggiatore dell'animal fero, e piglierebbe *altro camin stranero*. — Ma i versi del primo sonetto hanno tanta affinità con altri del Quirini, da consigliare di attribuire a lui quello e, quindi, il terzo. Anche il Corbellini accennò che l'attribuzione dovrebbe essere mutata.

(3) Si sa che Dante (*Purg.*, XXV, 131), pure seguendo Ovidio, usò *Elice* per *Callisto*.

Fazio (1); il Barbi la giudica di autore veneto (2), ma non la dà al Quirini, che — bisogna dire la verità — non sapeva congegnare stanze cosí abilmente, nè fare versi altrettanto spediti e chiari. Or, se l'autore non è il Quirini, questa Lise come confonderla con Elise? Al Barbi sembra che questa Lise e l'Isabetta del sonetto, che il Quirino avrebbe indirizzato a Dante, sieno la stessa donna; ma la situazione è differente. Madonna Lise è amata a marcio dispetto di un'altra donna, che tenta rapirle l'amante; Isabetta è stata abbandonata dall'amante suo invaghitosi della donna senza mercede. Comunque, concesso al Barbi che anche il Quirini avesse « vagheggiato e celebrato » la Lise-Isabetta, consideriamo la bella figura che il buon Giannino si rassegnerebbe a fare. Non solo non si dorrebbe punto di sapere la sua donna innamorata di un altro; ma consiglierebbe e conforterebbe quest'altro, sviatosi da lei, a tornare a lei, e gli garantirebbe il perdono. Imaginiamoci Troilo, che assumesse l'ufficio di Pandaro a favore di Diomede. E se la risposta al sonetto del Quirini fosse di Dante, il Sommo Poeta, don Giovanni in capelli grigi, dopo aver piantato Isabetta per la donna senza mercede, respinto da costei, se ne andrebbe di nuovo, mogio mogio, a Isabetta. Bella figura anche la sua!

Il Barbi nega risolutamente che sieno di Dante la canzone e la risposta al Quirini, — ossia che esse sieno parte della « corrispon- « denza tra Dante e G. Quirini » — negando così il fatto stesso, dal quale egli aveva preso le mosse (3); — nondimeno, perchè una Lisetta è nominata nel sonetto *Per quella via*, ritiene che Dante nomini quella donna appunto, che i verseggiatori dell'accademia veneta chiamano Elise, madonna Lise, Isabetta. Certamente, queste sono quattro forme dello stesso nome; ma, identità di nome non implica identità di persona. Per procurar di giungere all'identità, il Barbi escogita una serie di possibilità, che non resistono all'analisi. A chi gli obbiettasse: — « Dante per trovare « una Lisetta non aveva necessità di andare nel Veneto, potevano « presentargliesene anche in patria », egli risponderebbe: — « Certo,

(1) *Liriche edite ed inedite di Fazio degli Uberti*; Firenze, p. CCLXXXVIII: « Il codice cui prestai fede in tante altre occasioni ecc. non mi permette... di scacciare assolutamente quella canzone dal novero di quelle che possono essere di Fazio ».

(2) P. 51, nota.

(3) Tra le rime del Quirini si trova un altro sonetto attribuito a Dante, *Nulla mi parve mai*, con la risposta di Giannino. Il sonetto è bello, è dantesco, ma il Barbi non l'ha compreso tra le rime autentiche di Dante nell'ediz. della Società dantesca, nè l'ha ricordato trattando *La questione di Lisetta*.

« ma per Firenze dobbiamo fare una supposizione; nel Veneto « invece abbiamo la celebrazione poetica di una Lisetta ». Ma, primo, l'ho detto e ripeto, non abbiamo nel Veneto la celebrazione di *una Lisetta*; questo nome non si trova mai, così, nelle rime dell'*accademia*; secondo, che dovremmo supporre « per Firenze »? Che anche in Firenze una brigatella di versaiuoli avesse celebrato Lisetta? Ovvero che non vivessero in Firenze delle Lise e delle Isabette, del cui nome « poteva esser vezzeggiativo » Lisetta? Accade oggi che una Lisa e una Elisabetta sieno due donne diverse; non poteva accadere nel Duecento? Se rileggo il sermintese d'Antonio Pucci, rinnovo la conoscenza di ben quattro Lise e di una Isabetta appartenenti nello stesso tempo a cinque diverse famiglie fiorentine. E se riprendo il *Decameron*, vi rivedo Elisa, una delle novellatrici, madonna Isabella moglie di frate Puccio, Madonna Lisetta di Ca' Quirino, Lisabetta di Messina, madonna Isabetta di Firenze, Lisa di Messina. Il nome, voglio dire, nelle varie sue forme, era, ed è, comunissimo in Firenze e in tutta Italia; lo portavano e lo portano innumerevoli donne. E ripeterò un'osservazione, fatta ad altro proposito: se il sonetto di Dante e quello del Mezzabati si trovassero mescolati a quelli del Quirini e dei suoi amici, si potrebbe, non senza difficoltà, accostare la Lisetta di Dante all'Isabetta del Quirini; ma non vi si trovano (1). Non senza difficoltà, perchè la Lisetta di Dante non ha vinto ancora la ripugnanza del poeta, dominato dal ricordo di Beatrice; laddove la Isabetta del Quirini è stata, sia pure temporaneamente, soppiantata dalla donna senza mercede nel cuore di colui, che l'aveva amata.

Pensò il Barbi che « alla celebrazione poetica di una Lisetta », nel Veneto, potè partecipare il padovano messer Aldobrandino Mezzabati, del quale è vero che non si ha più alcuna notizia dopo il 1277, « ma non sappiamo che fosse morto ». La celebrazione, secondo il Barbi, « possiamo supporre che avvenisse appunto « negli ultimi anni della vita di Dante »; dunque, tra il 1317 e il 1321. Ma se Aldobrandino, nel 1277, quando « fu aggregato « al collegio padovano dei giudici e a quello dei dottori giuristi », aveva, mettiamo, l'età di trent'anni, ne avrebbe avuti settanta

(1) Dice il Barbi che non abbiamo la raccolta ordinata e compiuta delle rime del Quirini, e intende — se non sbaglio — che, se l'avessimo, vi leggeremmo il sonetto ***Per quella via.*** Anche questa è una supposizione, che la raccolta, quando fosse compiuta e ordinata, potrebbe dimostrare fallace.

nel 1317; perciò pare più probabile che fosse morto, o che non tentasse più di metter insieme i quattordici endecasillabi di un sonetto. Il Barbi ricorda che Dante ne fa menzione nel *De vulgari eloquentia* come del solo veneto, che egli avesse veduto *nitentem divertere a materno et ad curiale vulgare intendere*. Questa menzione si legge nel primo libro del trattato, che Dante scrisse certamente non più tardi del 1304. Non essendoci giunti di Aldobrandino se non due soli sonetti, uno de' quali assai brutto, è ben probabile che Dante, nel *De vulgari eloquentia*, rammentasse la risposta che Aldobrandino gli aveva fatta nel 1292.

Altra supposizione. — « Sarebbe il sonetto *Per quella via* fuori « di luogo in quella celebrazione? Tutt'altro! Dante può essere « stato richiesto con premura, con insistenza, a prender parte a « quest'accademia; può qualcuno aver vantato la bellezza della « gentildonna come capace di vincere la sua salvatichezza ». Cioè Dante, passati i cinquant'anni, improvvisamente mutato da quel di prima, avrebbe indulgentemente acconsentito, non solo a prender parte all'accademia, ma anche a fingere che la gentildonna gli avesse fatto, come dicono i Francesi, *les premières avances*. Il sonetto parla chiaro:

> Per quella via che la bellezza corre
> quando a svegliare Amor va ne la mente
> passa Lisetta baldanzosamente
> come colei che mi si crede torre.

« I casi della vita » — dice il Barbi — « sono ancor più delle « possibili supposizioni nostre »; ma a questo caso manca il meglio, manca la verosimiglianza. Non è verosimile che Dante, un forestiero capitato lì per caso, balestrato dalla Fortuna, chiamasse familiarmente Lisetta quella gentildonna, che gli ammiratori veneti denominavano rispettosamente *madonna*. È vero che il Quirini, una volta, scrive *Isabetta* senz'altro; ma così scrive ad un amico, direi nel segreto dell'intimità.

Infine il Barbi domanda: — « Ma se a questo sonetto avesse « dato occasione un fatto di cronaca fiorentina, si sarebbe potuto « spifferare così francamente il nome della gentildonna, tanto « da muovere a sonettarci sopra perfino il Capitano del Popolo? ». In paese non suo, nel Veneto, Dante era padrone, come quegli altri, di spifferarlo; nella sua Firenze no? Ma non aveva egli francamente spifferato il nome di Beatrice? E i nomi di monna

Vanna e monna Lagia? Non aveva fatto « schermo della veritade » due gentili donne, tanto mostrandone in poco di tempo la prima volta, che il suo segreto « fu creduto sapere da le più persone, « che di lui ragionavano »; tanto la seconda volta, « che troppa « gente ne ragionava oltre li termini della cortesia »? Racconta egli che « di vero si credea del tutto che disposto fosse » all'amore della Donna gentile. *Si credea*; dunque si sapeva.

Conchiudendo, io ritengo che il sonetto *Per quella via* fu composto per l'amore della Donna gentile, nell'anno 1292.

FRANCESCO TORRACA.

Judas Ischarioth in der lateinischen Legendenüberlieferung des Mittelalters.

Ueber den schandbefleckten Jünger Jesu, der seinen Herrn und Meister verriet, weiss das Neue Testament wenig zu sagen. Wir hören, dass er ein Sohn Simons von Ischarioth aus Judaea war, im Kreise der Apostel die Kasse verwaltete und zu bestehlen pflegte, aus Geldgier bei der Salbung Christi durch Maria von Bethanien die Frage stellte, warum man die kostbare Salbe nicht um 300 Denare verkauft und den Erlös unter die Armen verteilt habe, vernehmen ferner, dass er vor dem Passahfeste sich erbot für 30 Silberlinge Jesus den Volkshäuptern von Jerusalem auszuliefern, am letzten Mahle des Herren teilnahm und ihn dann wirklich im Garten Gethsemane den Häschern übergab. Von Reue oder Entsetzen gepackt habe Judas nach der Verurteilung das Blutgeld zurückgegeben und, als die Juden ihn verächtlich von sich wiesen, sich selbst entleibt.

Mit diesen wohlbekannten Tatsachen haben sich die Exegeten aller Zeiten und aller christlichen Konfessionen oft befasst. Ja, sogar Mediziner beteiligten sich an der Diskussion, namentlich über die Art des Selbstmordes und des Todes. Eine sichere Kennzeichnung der Persönlichkeit und eine gründliche Motivierung der unheilvollen Tat ist freilich bei den kargen Angaben der Evangelisten nicht möglich gewesen. In düstere Schatten gehüllt steht Judas wenig scharf umrissen vorn uns.

Gibt es denn nun nicht aber auch eine ausserbiblische Ueberlieferung über ihn, aus der wir das Bild vervollständigen können? Wir müssen mit Nein antworten, wenn wir als Ueberlieferung nur den Ereignissen nahestehende, geschichtlich glaubwürdige Berichte würdigen, können die Frage bejahen, indem wir Sage und Legende heranziehen.

Es war merkwürdig falsch, als ein kenntnisreicher Theologe, der gelehrte Dom Henri Leclercq 1927 in seinem sehr ausführlichen Artikel über Judas im *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* (fasc. LXXX-LXXXI, p. 255), behauptete: « De ce qui « concerne sa vie avant l'appel du Sauveur à l'apostolat, nous ne « savons rien, et, chose surprenante, la littérature apocryphe n'a pas « exploité ce champ ouvert à l'imagination ». In Wahrheit hat sich die Phantasie die glänzende Gelegenheit eine Lücke auszufüllen nicht entgehen lassen. Zum mindesten seit dem 11/12. Jahrhundert waren ausserordentlich viele Erzählungen von Leben, Schuld, Tod und Höllenstrafen des Verräters über ganz Europa und einen Teil des Orients verbreitet. Leclercqs Behauptung, die das alles übergeht, ist als eine grosse Leichtfertigkeit zu tadeln, zumal derselbe Forscher auf derselben Seite bei seinen Literaturangaben verschiedene — offenbar nicht von ihm gelesene — Werke zitiert, die sich mit der Judaslegende befassen. Schier in allen Sprachen und vielen Dialekten ist die Geschichte des Verräters bald in Prosa bald poetisch in einer kaum zu fassenden Fülle von Bearbeitungen lateinisch und provençalisch, katalanisch und spanisch, italienisch, irisch, angelsächsisch, skandinavisch und deutsch, tschechisch, russisch, polnisch, bulgarisch und griechisch im Mittelalter und auch später niedergeschrieben und weitergegeben worden. Einen vortrefflichen, wievohl durchaus nicht vollständigen Ueberblick über sie hat 1916 nach vielen Vorarbeiten anderer der Amerikaner Paull Franklin Baum gegeben (1). Ich beschränke mich in der Hauptsache auf die mittellateinischen Texte, darf das, da sie fast immer die Grundlage gebildet haben, kann selbst sie hier nicht nach allen Seiten beleuchten.

Zwei Stücke der Judastradition, die einen Platz für sich ein nehmen, seien kurz vorausgeschickt. Zuerst die MESSIADE DES EUPOLEMIUS (2), die vermutlich noch ins 11. Jahrhundert und nach Nordfrankreich gehört.

« Ein des Griechischen in gewissem Grade kundiger Pseudonym Eupolemius (3), stellt in einer tiefgedachten, kühn angelegten Dichtung in der Art der Psychomachie des Prudentius vom » Messias « den Kampf und die Befreiung des jüdischen Volkes aus der Gefan-

(1) *The mediaeval legend of Judas Iscariot: Publications of the Modern Language Association of America*, XXXI, 481-632.

(2) Ed. M. MANITIUS, in den *Romanischen Forschungen*, VI, 509 ff.

(3) G. GROEBER, im *Grundriss der romanischen Philologie*, II, 1, p. 393.

genschaft der Sünde und Verblendung durch Moses und den Messias dar, der ein Sohn des Agatus (ἀγαθός = Gott) von dem durch den König Cacus (κακός = Teufel) bestrickten Judas (Repräsentant des jüdischen Volkes) tödlich verwundet, zu anderer Nutzen den Tod erlitt, auferstand, und vom Vater auf den Thron gesetzt ward. Die Kämpfer des über die biblischen Einzelheiten sich erhebenden, mannigfach unzulänglichen Gedichts, die wie in weltlichen Epos Einzelkämpfe bestehen und Reden wechseln, sind auf beiden Seiten mit griechischen Wörtern bezeichnete geistige Vorzüge — — und Gebrechen, — —, die auf unklare Weise mit geschichtlichen Gestalten vermischt werden und bei denen der Dichter seine Kenntnis vom antiken Heiden- und Judentum in oft unverständlicher Weise zur Geltung bringt ».

Gewisse Reminiszenzen an den Messias der Juden, den Heiland der Christen sind unverkennbar. So wird II 580 ff. prophezeit: ' In Bethlehem lebt ein armes Weib von der Keuschheit der Parthenia mit dem Beinamen der Wunderbaren aus dem Stamme Davids. Wenn der Messias sich in ihr Gewand hüllt, wird er den Sieg davontragen. ' M. Manitius, der dem Poem eingehende Studien gewidmet hat, spricht (1) von einer « Alten aus Bethlehen », obwohl es heisst:

Est Betlehem caste paupercula fame
Parthenie quam Taumoto cognomine dicunt
stirpis Davitice.

Meiner Ueberzeugung nach kann niemand anders als die Jungfrau Maria gemeint sein, die in Bethlehem das Christus kindlein zur Welt gebracht und —

cuius, nec sit pudor, artus
Messias si veste suos obduxerit

nach der Legende ihm das wunderkräftige Gewand gewebt hat. Berücksichtigen wir, dass seit dem 11.-12. Jahrh. der ungenähte Rock Christi in Frankreich und Deutschland zu grosser Bedeutung gelangte, wird man dieser sehr alten, gewöhnlich übersehenen Stelle des Eupolemius besonderes Interesse widmen. — Die Paupercula erscheint dann II 745 ff. als Mutter des Herrn wieder, als er getötet ist. Sie beklagt ihn. Dann aber erfahren wir sogar, dass

(1) *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, II, p. 603.

ihr Sohn am dritten Tage auferstanden und nun zum Throne des Vaters erhoben ist. Da ist alles klar. Im grossen und ganzen aber ist die christliche Heilsgeschichte vom Dichter absichtlich mit einer Hülle umgeben, die wohl nicht ausschliesslich aus seiner Phantasie gesponnen, sondern vielleicht auch aus alter jüdischer Tradition und Apokalyptik gewirkt war. Der Königssohn, der bei Eupolemius dem Messias die Todeswunde beibringt, ist der abtrünnige Judas, einst sein Anhänger, lange zwischen Gut und Böse schwankend, schliesslich der Todfeind des Messias.

Der Dichter hat bei seiner Charakteristik den Bericht der Evangelien etwas in den Hintergrund geschoben, hat Judas nicht als den geldgierigen Verräter, sondern als den königlichen Vertreter des um seine Machtstellung kämpfenden Judentums und als die menschliche Verkörperung des bösen Prinzips geschildert.

Das andere Stück, das ich ebenfalls vorwegnehmen möchte, wurzelt mit seinen Einzelheiten fester in der Bibel, verzerrt und verbrämt sie jedoch auch legendarisch. Es ist ein Gedicht über die 30 Silberlinge, das der krause Universalhistoriker Gottfried von Viterbo unter Kaiser Friedrich Rotbart verfasst hat und das in der Particula XX von Gottfrieds Pantheon zu finden ist, freilich nicht in der nur Teile bietenden Ausgabe im XXII. Scriptoresbande der *Monumenta Germaniae historica*, sondern in den älteren Drucken (1), und in den Handschriften, zu denen noch eine weitschichtige, Gottfrieds Urheberschaft verwischende Sonderüberlieferung kommt. In barocken Versen

Denarios triginta Deum vendit Galileus,
quos et apostolus hic describit Bartholomeus,
unde prius veniant, quos fabricavit eos
etc. etc.

durcheilt man die angeblich so lange Geschichte der Denarii des Verräters.

Ninus, der sagenhafte Assyrerkönig, habe sie durch Thares in Gold prägen, sein Porträt darauf setzen lassen, Thares die Stücke seinem Sohne Abraham vererbt, der sich mit Sarah dafür in Kanaan von den Leuten von Jericho Acker erstand. Dann wird Joseph für die 30 Silberlinge nach Aegypten verkauft. Pharao

(1) Z. B. bei JOH. PISTORIUS, *Germanicorum scriptorum* tomus II, Frankfurt, 1584, p. 549 sq.

bewahrt sie in seinem Schatz auf. Sie kommen weiter an die Königin Nicaula, durch die Königin von Saba an Salomon.

Nebukadnezar erbeutet sie und schliesslich kommen sie an die Heiligen Drei Könige (1). Diese bringen sie mit anderen Gaben dem Christuskinde dar. Nach dem Abzuge der Könige wird dem göttlichen Knaben vom Himmel der ungenähte Rock geschenkt, alles aber zurückgelassen, als der bethlehemitische Kindermord Maria und Joseph zwingt mit Christus nach Aegypten zu fliehen. Hirten finden die Schätze und ein Armenier, mit Seherkraft begabt, hebt sie 30 Jahre lang auf. Dann werden sie auf neue zu Jesus gebracht. Den Rock, der an seinem Körper wunderbar wächst, nimmt der Herr an, das Gold wird in den Tempel von Jerusalem gestiftet. Aus der Tempelkasse bekam dann Judas die 30 Denare als Lohn für seinen Verrat und wie er sie zurüchgegeben hat, kauft man für die eine Hälfte den Töpferacker, mit der anderen belohnt man die Soldaten, die am Grabe des Messias gewacht hatten. Zum Schluss setzt der Dichter langweilig lehrhaft auseinander, dass man zwar von Silberlingen rede, dass sie aber tatsächlich von Gold gewesen wären. Vielleicht das Merkwürdigste von dem ganze Gedichte ist, dass Gottfried zweimal sich auf den Apostel Bartholomaeus beruft und sagt, dieser habe in einer hebräischen Predigt an die Armenier Ursprung und Schicksale der Denare erzählt. — Wenn mich nicht alle Handbücher und Spezialuntersuchungen schmählich im Stiche gelassen haben, besitzen wir in keiner Sprache irgend eine Predigt des Bartholomaeus, der Apostels der Armenier und Inder, finden auch in der erhaltenen Passio Bartholomaei keine Spur von Aeusserungen über die Judasgroschen, obwohl von der unheilvollen Anbetung des Golds die Rede ist.

Trotzdem glaube ich einstweilen nicht, dass Gottfried alles selbst fingiert habe. Irgend ein alter, uns noch verschlossener Bericht, der irgendwie mit Bartholomaeus in Verbindung gebracht wurde, dürfte ihm vorgelegen haben. Das 12. Jahrhundert, in dem Gottfried schrieb, ist ja eine Zeit, in der viele Apocryphen neu ins Abendland eindrangen oder doch neubeachtet wurden. Und Bartholomaeus erscheint tatsächlich in der Apokryphenliteratur, haben wir doch aus griechischer, slavischer, koptischer Ueberlieferung Reste einer alten Bartholomaeusapokalypse (2).

(1) HUGO KEHRER, *Die Heiligen Drei Könige in Literatur und Kunst*, Leipzig, 1908, kennt Gottfrieds Gedicht nicht.
(2) Vgl. E. VON DOBSCHÜTZ, *Das Decretum Gelasianum*, Leipzig, 1912, S. 293.

Wie ich nimmt auch G. F. Hill einen armenischen Sermo an, der in irgend einer, zurzeit noch verschollenen lateinischen Uebersetzung zu Gottfried kam. Hill hat die Geschichte der Judasdenare am gründlichsten untersucht, ist aber leider nicht immer genügend beachtet worden. Besonders nachlässig hat wiederum Leclerq (L. c. 277 sq.) gearbeitet. Für ihn beginnen die Zeugnisse der Legende erst im 15. Jahrhundert. Tiefer eingedrungen ist Alfred Heinrich (1): er kennt wenigstens Gottfried von Viterbo und den deutschen Bericht des Johanne Rothe. Von der Fülle der Ueberlieferung scheint auch er keine Ahnung gehabt zu haben. So dürfte es sich empfehlen noch einmal auf die Geschichte in Kürze einzugehen (2).

Dass man im Orient frühzeitig über das Gold der Heiligen Drei Könige und die Silberlinge des Verräters gefabelt hat, lässt sich nachweisen. Die etwa im 6. Jahrhundert entstandene syrische « Schatzhöhle », (3), die Chronik des Dionysius von Telmahar saec. IX und die gnostische Adamapokalypse berichten, Adam habe Gold, Weihrauch und Myrrhen aus dem Paradiese mitgenommen und in sein Grab legen lassen, Noah auf Methusalems Befehl vor der Sintflut den Leichnam Adams und jene Opfergaben mit in die Arche nehmen lassen, später sei Adam im Mittelpunkt der Erde auf Golgatha begraben, schliesslisch von den Heiligen Drei Königen aus dieser Schatzhöhle Gold, Weihrauch u. Myrrhen geholt und dem Jesuskinde dargebracht worden. Während hier das Gold bis auf Adam zurückgeführt und seine Geschichte nicht bis zum Verrat des Judas fortgesetzt wurde, haben wir im syrischen « Book of the Bee » (4) des Salomo von Basra (um 1200) eine sehr ausführliche von Thares bis Judas reichende Legende, die in vielem mit der Erzählung Gottfrieds übereinstimmt. Verschieden dargestellt ist die Wiederauffindung des Goldes nach der Flucht von Joseph und Maria und die Einführung des Königs Abgar von Edessa, der den Heiligen Rock und die Münzen von den Hirten erwirbt und Christus zusendet.

Im Abendland hat sich vor allem die Fassung der Erzählung von den Silberlingen fortgepflanzt, die wir aus Gottfried von Viterbo

(1) Johannes Rothes *Passion*, Breslau, 1906, S. 92 ff.

(2) Ich möchte nicht hervorzuheben vergessen, dass Hill das meiste über die Denare bietet, dass ich meine Feststellungen jedoch zum grössten Teil gemacht habe, ehe ich seine Abhandlung, Archaeologia LIX (1905), zu Gesicht bekam.

(3) Her. von C. Bezold, Leipzig, 1883.

(4) Vgl. die Ausgabe von E. A. W. Budge, Oxford, 1886.

kennen. Keineswegs aber hat man immer nur aus dem Pantheon geschöpft. So beruft sich Ludolf von Suchem, der zwischen 1336 und 1341 im Heiligen Lande war und vor 1361 in seinem Reisebericht (1) die Legende mit einigen Abweichungen von Gottfried wiedergibt, auf eine Historie der Könige vom Osten, der Karmeliter Johannes von Hildesheim († 1375) in seiner sehr beliebt gewordenen, seit 1477 oft gedruckten *Historia gloriosissimorum trium regum* auf die *Libri Indorum.* Dank Gottfried, Ludolf und Johannes dringen die Fabeleien dann im 14. und 15. Jahrhundert in ziemlich viele andere lateinische, englische, französische, deutsche und dergl. neusprachliche Texte. Sie alle aufzuzählen und mit einander zu vergleichen würde sehr weit führen. Ich erinnere an die deutschen Erzählungen in der Passion (2) des Johannes Rothe († 1434) und in der ' neuen ee ' (3), an den Bericht, den der Ulmer Dominikaner Felix Fabri im 15. Jahrh. seinem ' Evagatorium (4) in terrae sanctae, Arabiae et Egipti peregrinationem' auf grund einer ' longa et verbosa historia ' eingefügt hat. Fabri meldet auch, dass er auf Rhodus einen Judasdenar gesehen und dass sein Ordensbruder Johannes Tucher ein Bleimodell davon angefertigt, danach Silberkopien hergestellt und 1485 auf dem Provinzialkapitel zu Nürnberg verteilt habe. Zu dieser Angabe stimmt nicht nur, dass Tucher in seiner gedruckten Reisebeschreibung (Inkunabel Hain * 15605) im Kapitel über Rhodos meldet: ' Es ist auch do der pfenning einer, darumbe Christus der herr verkaufft ist worden ', sondern auch, dass seit dem 15. Jahrh. häufig von Exemplaren der Judasgroschen die Rede ist und einzelne noch heute erhalten sind (5). Es handelt sich immer um antike Münzen, die man fälschlich mit Judas in Verbindung gebracht hat.

Fassen wir nun ins Auge, was man im lateinischen Mittelalter über den seltsamen Lebenslauf des Verräters zu sagen hatte.

Am bekanntesten war und ist die Erzählung die in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts der Genueser Dominikaner Jacobus de Voragine seiner schnell überallhin gedrungenen, oft gelesenen

(1) Her. von F. Deycks, Stuttgart, 1851.

(2) Her. von A. Heinrich, Breslau, 1906, S. 92 H.

(3) Vgl. HANS VOLLMER, *Materialien zur Bibelgeschichte*, IV, Berlin, 1929, S. XLV und 96.

(4) Ed. C. D. Hassler, tom. I, Stuttgart, 1843, p. 426.

(5) Aus der Literatur darüber hebe ich hervor M. F. MÉLY, *Les deniers de Judas dans la tradition du Moyen âge*, in *Revue numismatique*, 1899, p. 500-509; HILL in der oben genannten Abhandlung, p. 245 sqq.; LECLERCQ im *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie chrétienne*, fasc. LXXX-LXXXI, p. 277 sq.

und abgeschriebenen Legenda sanctorum (aurea) in dass Kapitel über den Apostel Mathias eingefügt hat:

Mathias apostolus in locum Jude substitutus est, sed primo ortum et originem ipsius Jude breviter videamus. Legitur enim in quadam historia licet apocrypha, quod fuit quidam vir in Jerusalem nomine Ruben, qui alio nomine dictus est Simon de tribu Dan vel secundum Hieronymum de tribu Isachar, qui habuit uxorem, que Cyborea nuncupata est. Quadam igitur nocte cum sibi mutuo debitum exsolvissent, Cyborea obdormiens somnium vidit, quod perterrita cum gemitibus et suspiriis viro suo rettulit dicens: « Videbatur mihi, quod filium flagitiosum parerem, qui totius gentis « nostre causa perditionis existeret ». Cui Ruben: « Nefariam rem », inquit, « nec relatu dignam profaris et spiritu, ceu puto, phitonico raperis ». Cui illa: « Si me concepisse sensero et filium peperero, absque dubio non spiritus « phitonicus extitit, sed revelatio certa fuit ». Procedente igitur tempore cum filium peperisset, parentes plurimum timuerunt et quid de eo facerent cogitare coeperunt, cumque filium abhorrerent occidere nec vellent destructorem sui generis enutrire, ipsum in fiscella positum mari exponunt. Quem marini fluctus ad insulam propulerunt, que Scarioth dicitur; ab illa igitur insula Judas Scariothes appellatus est. Regina autem illius loci carens liberis ad litus maris causa spaciandi processit ac fiscellam a marinis fluctibus iactari videns ipsam aperiri precepit inveniensque ibi puerum elegantis forme suspirans ait: « O si solatiis tante sublevarer sobolis, ne regni mei privarer successore! ». Puerum igitur secreto nutriri fecit et se gravidam simulavit, tandem se filium peperisse mentitur et per totum regnum fama hec celebris divulgatur. Princeps pro suscepta sobole vehementer exsultat et ingenti gaudio plebs letatur. Ipsum igitur secundum magnificentiam regiam educari fecit, non post multum vero temporis regina de rege concepit et suo tempore filium parturivit. Cum autem pueri aliquantulum iam crevissent, ad invicem sepius colludebant et puerum regium Judas crebris molestiis et iniuriis molestabat et ad fletum sepius provocabat, regina autem hoc moleste ferens et Judam ad se non pertinere sciens ipsum crebrius verberavit. Sed nec sic a molestia pueri desistebat. Tandem res panditur et Judas non verus regine filius, sed inventus aperitur. Quod Judas ut comperit, vehementer erubuit et fratrem suum putativum, filium regis, latenter occidit. Ob hoc capitalem sententiam timens cum tributariis in Jerusalem aufugit seque curie Pilati, tunc presidis, mancipavit et, quoniam res similes sibi sunt habiles, Pilatus Judam suis moribus invenit congruere et ideo cepit ipsum valde carum habere. Universe igitur curie Pilati Judas preficitur et ad eius nutum omnia disponuntur. Quadam igitur die Pilatus de palatio suo in quoddam pomerium aspiciens illorum pomorum tanto desiderio captus est, ut pene deficere videretur. Erat autem illud pomerium Ruben, patris Jude, sed nec Judas patrem neque Ruben filium agnoscebat, quia et Ruben ipsum his marinis fluctibus periisse putabat et Judas, quis pater aut que patria sua fuerit, penitus ignorabat. Pilatus itaque accersito Juda ait: « Tanto illorum fructuum captus sum desiderio, quod, si his fru- « stratus fuero, spiritum exhalabo ». Concitus igitur Judas in pomerium insiliit et velocius mala carpit. Interea Ruben venit et Judam mala sua car-

pentem invenit; fortiter igitur ambo contendunt et iurgia superaddunt, post iurgia surgunt ad verbera et mutuis se iniuriis affecerunt. Tandem Judas Ruben in ea parte, qua cervix collo connectitur, lapide percussit pariter et occidit. Poma igitur substulit et Pilato, quid acciderit, enarravit. Jam die inclinante et nocte superveniente Ruben mortuus invenitur et subitanea morte preventus esse putatur, tunc Pilatus omnes facultates Ruben Jude tradidit et Cyboream, uxorem Ruben, coniugem Jude dedit. Quadam igitur die dum Cyborea graviter suspiraret et Judas, vir eius, quid haberet diligenter interrogaret, illa respondit: « Heu infelicissima sum omnium femi« narum, quia infantulum meum marinis fluctibus immersi et virum meum « morte preventum inveni, sed et dolori misere Pilatus addidit dolorem, qui « me mestissimam nuptui tradidit et invitissimam tibi in coniugem copu« lavit ». Cumque illa omnia de infantulo enarrasset et Judas illa, que sibi acciderant, rettulisset, inventum est, quod Judas matrem suam in uxorem duxerit et patrem suum occiderit. Penitentia igitur ductus suadente Cyborea dominum nostrum Jesum Christum adiit et suorum delictorum veniam imploravit. Hucusque in predicta historia apocrypha legitur, que utrum recitanda sit, lectoris arbitrio relinquatur, licet sit potius relinquenda quam asserenda.

Dominus autem suum eum fecit discipulum et de discipulo in suum elegit apostolum, qui adeo sibi familiaris extitit et dilectus, et eum faceret suum procuratorem, quem postmodum pertulit suum proditorem. Portabat enim loculos et ea, que Christo dabantur, furabatur. Dolens vero tempore dominice passionis, quod unguentum, quod trecentos denarios valebat, non fuerat venditum, ut illos etiam denarios furaretur, abiit et Dominum XXX denariis vendidit, quorum unusquisque valebat decem denarios usuales, et damnum unguenti trecentorum denariorum recompensavit; vel, ut quidam aiunt, omnium, que pro Christo dabantur, decimam partem furabatur et ideo pro decima parte, quam in unguento amiserat, scilicet pro XXX denariis, Dominum vendidit, quos tamen penitentia ductus retulit et abiens laqueo se suspendit et suspensus crepuit medius et diffusa sunt omnia viscera eius. In hoc autem delatum est ori, ne per os diffunderetur; non enim dignus erat, ut os tam viliter inquinaretur, quod tam gloriosum os, scilicet Christi, contigerat. Dignum enim erat, ut viscera, que proditionem conceperant, rupta caderent et guttur, a quo vox proditoris exierat, laqueo artaretur. In aere etiam interiit, ut, qui angelos in celo et homines in terra offenderat, ab angelorum et hominum regione separaretur et in aere cum demonibus sociaretur.

Dieser Bericht ist weder der einzige noch der älteste. Jacobus beruft sich selbst ausdrücklich auf eine Historia apocrypha. E. v. Steinmeyer (1) behauptete 1917 sie in München lat. 23390 saec. XII-XIII und in Graz I. 1314 saec. XV wiedergefunden zu haben und gab sie heraus, ohne zu wissen, dass bereits ein Jahr

(1) *Münchener Museum für Philologie des Mittelalters und der Renaissance*, III, 163 ff.

vor dem Weltkriege E. K. Rand (1), 1916 Rands Schüler Baum (2) Vorlagen und Vorgänger Jakobs sorgfältig behandelt hatten.

Für die älteste auf uns gekommene Form der lateinischen Legende hält man die kurze Erzählung, die Rand in einem Parisinus (lat. 14489) des ausgehenden 12. Jahrhunderts nachgewiesen, Baum (p. 490 sq.) mit dem Buchstaben A bezeichnet hat. Schlicht und fast ergreifend wird Judas' Laufbahn vorgetragen.

Das Motto des Ganzen ist der vorangestellte, dem Matthaeus evangelium entnommene Satz 'Nihil occultum quod non reveletur et opertum quod non sciatur'. Wie ein Lesestück einer klösterlichen Gemeinschaft schliesst die Erzählung mit den bittenden und mahnenden Worten 'Tu autem, Domine, miserere nostri! Qui perseveraverit usque in finem in bonum, hic salvus erit', ohne Uebel auf Uebel gehäuft und ohne wie die Legenda aurea weitschweifige Betrachtungen angestellt zu haben. Einige Züge, die uns später immer wieder begegnen, fehlen. Noch erfahren wir die Namen der Eltern nicht, nichts vom Verschlagenwerden an die Insel Scarioth, nichts von der Adoption durch die fremde Königin, nichts vom Erschlagen des Stiefbruders; statt Pilatus erscheint Herodes als der Dienstherr des Judas. Das alles beherrschende Incestmotiv aber ist bereits da.

Mit dieser einfachen Redaktion berührt sich mehrfach deutlich Baums Erzählungstypus H (p. 501 sqq.), den wir einstweilen aus drei Handschriften des 13. und 14. Jahrhunderts kennen. Diese längste und stilistisch am meisten ausgefeilte Legende wohl ebenfalls französischer Herkunft des 12. Jahrhunderts nennt mit der Bibel den Vater Simon und zwar 'de tribu Dan', der in Scarioth vor Jerusalems Toren lebte. Der Mutter, deren Namen verschwiegen bleibt, träumt von einer Fackel, die aus ihrem Leibe ausginge, Mann, Haus, ganz Judaea und Galilaea, schliesslich Jerusalem, die Burg Sion und den Tempel verzehrte. Der Ehemann deutet den Traum, und als das in jener Nacht empfangene Kind geboren ist, setzen die Elten es bei Joppe aus. In einem Körbchen, das auch einen Pergamentzettel: 'Hic infantulus est Judas de vico Scarioth, qui est ante Jerusalem' enthält, treibt das Knäblein nach Butrinto (in Epirus) gegenüber von Korfu, wird von Fischersleuten gefunden und aufgezogen. Als Judas in allen Künsten und Wissen-

(1) *Anniversary papers by colleagues and pupils of George Lyman Kittredge*, Boston, 1913, p. 305 sqq.
(2) Vgl. oben, p. 290.

schaften der Griechen geübt, schmachvoll von Festspielen zu Ehren des Olympiers Zeus ausgeschlossen wird, dringt er in seine Mutter und erfährt, er sei ein Findling. Nun segelt er, um seine Herkunft aufzuklären, nach Palaestina, tritt in den Dienst des Pilatus, erschlägt nach dem Obstraub den eigenen Vater und heiratet, nachdem Pilatus dem Aufruhr der Juden vorgebeugt hat, die eigene Mutter, schliesst darauf, als er erfahren was er getan, auf den Rat eines weisen Priesters, sich Jesus an. Damit endet in 2 Codices die ursprünglich wohl gar nicht weitergeführte Erzählung. Nur EINE Handschrift berichtet von Selbstmord und Verrat, tut das in Herübernahme des betreffenden Textes aus der Fassung R. Es hat offensichtlich eine Verknüpfung zweier verschiedener Typen stattgefunden.

Von dem eben erwähnten Typus R, aus dem H nachträglich ergänzt worden ist, hat Baum nicht weniger als 11 Handschriften nachgewiesen. Es wäre nicht schwer die Zahl der Textzeugen zu erhöhen. Beispielsweise kannte der Amerikaner den alten Monacensis lat. 23390 saec. XII-XIII und den jungen Grazer Codex nicht, die Steinmeyer benutzt hatte, während dieser seinerseits über die sonstigen Vertreter von R nicht Bescheid wusste.

Unangenehmer ist, dass Baum auf die Mitteilung der Varianten seiner Codices verzichten musste und dass seine Rekonstruktion in verschiedenen wesentlichen Punkten von Steinmeyers Text abweicht. Weder auf den einen nach auf den anderen können wir uns ganz verlassen. Einige Diskrepanzen seien vermerkt.

Steinmeyer S. 164,11: *spiritus animam falsus subrepens imaginavit.*

Baum: *spiritus et utinam falsus, subrepens intimavit.*

Sicher ist mit Baum *et utinam* statt *animam* zu schreiben. Der Grazer Codex hat *et miram.* Zwischen *imaginavit* und *intimavit* schwanken die Hss. (vg. Baum S. 535 Anm. 13). Von einer ' fausse ymagination ' spricht auch die poetische Bearbeitung im Altfranzösischen.

164,13: *in multo tymore.*
Baum: *in multo tempore.*

164,17: *perfectum fore.*
Baum: *per futurum fore.*

164,18: *Cui Ruben ait*
fehlt bei Baum mit Recht.

Entsprechend 164,22: *perduxerit.*
Baum: *perduxero.*

164,23: *orbe nono* (in Anschluss an Ovid. *Met.*, II, 453).
Baum fälschlich: *orbe novo.*

165,5: *regineque.*
Baum richtig: *regieque.*

165,10 das notwendige '*nutriri*' vor '*suggerunt*' fehlt bei Steinmeyer. Dagegen liest er auf der folgenden Zeile richtig '*vulva*', Baums '*vidua*' ist gradezu unsinnig.

165,2 fand Steinmeyer im Monacensis *habeatque* vor und veränderte das zu *simulatque.* Baum sicher richtig stattdessen: *hancque.*

165,14: *brevi post revoluto tempore.*
Baum lässt irrig *revoluto* aus.

165,16: *in annis puerilibus in facie.*
Baum zweifellos richtig: *in annis infantie.*

165,19 schreiben beide Herausgeber seltsamerweise *audire.*
Gemeint ist *audere*!

In der Fassung R ist die Vorgeschichte des Verräters so ausgeführt wie sie zumeist im Mittelalter gelesen wurde. Aus dem schlichten Bericht über die Schicksalsfügungen ist geradezu ein Greuelroman geworden. Ich brauche auf den Inhalt nicht weiter einzugehen, da er im wesentlichen mit dem Kapitel der Legenda aurea übereinstimmt. Alles was diese bietet, von der Nennung der Eltern Ruben und Ciborea bis zum Verrat und Selbstmord des Judas, hat bereits die Redaktion R, nur die Betrachtungen, die Jacobus a Voragine am Schluss hat, fehlen noch. Und trotzdem darf man m. E. weder in Steinmeyers Text noch in dem, was Baum als Fassung R rekonstruiert, die unmittelbare Vorlage Jakobs erblicken. Die Historia apocrypha, aus der dieser Dominikaner schöpft, ist nur ein naher Verwandter von R oder ein eigenartiger Angehöriger der Textklasse R, der sich von den übrigen R - Vertretern in einigem unterscheidet. Denn wir wissen seit Rands und Baums Voröffentlichungen, dass Jakob den Texten der Handschriften Lv und Lc (1) noch näher steht als den unter R subsumierten. Wie die verschiedenen und doch in vielem übereinstimmenden Fassungen entstanden sind, kann man nur annähernd

(1) Verwandt den Hss. Lc, Lg, Ld, scheint der von Baum übersehene Codex Karlsruhe Aug. 100 saec. XV zu sein, über den mir die Badische Landesbibl. kurze Auskunft gab.

verstehen und erklären. Ich möchte da auf ein zu wenig beachtetes Moment, das vielleicht den Weg weist, aufmerksam machen:

Auf das völlige Fehlen oder die schwache Berücksichtigung des biblischen Berichtes über Judas bei einer Reihe von Textzeugen. Mehrfach werden die Jüngerschaft, der Verrat, der Tod des Verräters gar nicht oder auffallend kurz behandelt. Jacobus de Voragine macht zwischen dem legendären und dem biblischen Teil einen scharfen Einschnitt, in dem er hinter die Bitte des Judas, in die Schar von Jesu Jüngern aufgenommen zu werden, den Satz stellt:

« HUCUSQUE in predicta historia apocrypha legitur. Que utrum recitanda sit, lectoris arbitrio relinquatur, licet sit potius relinquenda quam asserenda ». Diese Worte sind nicht, wie man meinen könnte, Jakobs Eigentum, sondern von ihm übernommen.

Wir finden sie auch in der Hs Lc, die unabhängig von der Legenda aurea und wahrscheinlich vor ihr entstanden ist. Da nun weiterhin zwei ebenfalls in die Zeit vor Jacobus führende Repräsentanten des Typus H die bei Jakobus nach jenem Satz beginnende biblische Erzählung nicht haben, das gleich zu besprechende mittellateinische Gedicht *Dicta* das 1. Buch genau an derselben Stelle vor Verarbeitung des evangelischen Berichte abschliesst, eine Mw genannte Fassung nur den apokryphen Teil hat, endlich diejenigen Texte, die sowohl das Legendäre wie das Biblische haben, beim Biblischen sich zumeist entweder sehr kurz fassen oder bei der Ausführung dieser Partie sich stark an eine neue, vorher in der Judaslegende nicht benutzte Darstellung des Petrus Comestor anlehnen, und in R am Schluss die Reimprosaform, die im legendären Teil auffällt, verschwindet, so bin ich der Ansicht, dass etwa seit der ersten Hälfte des 12. Jahrhunderts vor der Vollerzählung und einige Zeit neben ihr eine Kurzfassung bestand, die nur den Ursprung und die Vorgeschichte des Verräters zum Gegenstande hatte, also wirklich, wie es gelegentlich in den Hss. heisst: *De ortu et origine Jude proditoris* handelte.

Das versfreudige Mittelalter hat es nicht unterlassen *poetische Judaslegenden* zu schreiben. Veröffentlicht sind bisher nur zwei der grösseren mittellateinischen Judasgedichte und davon das eine nur zu einem Teile.

Vollständig gedruckt liegt die aus 256 paarweis endgereimten Hexametern (*versus caudati*) bestehende Vita Jude Christi traditoris vor, die nach der landläufigen Meinung folgendermassen beginnt:

CUNCTORUM *veterum placuere poemata multum.*

Jedoch muss, mit den Handschriften von Krakau und Kopenhagen, gewiss:

AUCTORUM *veterum placuere poemata multum*

geschrieben werden. Von der Verbreitung dieser Versifikation haben die meisten Gelehrten, die sie erwähnen, eine falsche Vorstellung. W. Creizenach (1) nennt sie « erhalten in einer Hs. des 15. Jahrhunderts ». Nach dieser einen schon 1721 von Polycarp Leyser gekannten jetzt Wolfenbüttler Handschrift Helmst. 185 gab 1906 Alfred Heinrich das Gedicht heraus (2).

Baum nennt (p. 488) wenigestens noch einen zweiten Textzeugen: Maihingen II Lat. 1 fol. 94. Ich füge hinzu: Kopenhagen Kgl. Bibliothek. gl. Kgl. S. 1634 4⁰ fol. 271ᵛ-277ᵛ saec. XV (3) und Krakau Univ. - Bibl. Ms. 2035 fol. 150-166 (4). Vermutlich werden sich noch andere Codices nachweisen lassen. Während andere Forscher, z. B. Baum (p. 512), ans 15. Jahrh. als die Entstehungszeit des Poems dachte, verweise ich es ins 14. Jahrh. — die Krakauer Hs. stammt aus dem Jahre 1383 —, halte selbst Ende des 13. Saeculums nicht für unmöglich. Die Verserzählung ist weder künstlerisch bedeutsam noch überlieferungsgeschichtlich interessant. Ihre Quelle ist offensichtlich die Legenda aurea. Hinzugefügt hat der Poet Vergleiche, Beispiele, Sinnsprüche aus der antiken Literatur und der Bibel; letztere regte ihn an den Verrat eingehend zu schildern. Gegen Schluss wird noch der Zerstörung Jerusalems durch die Römer gedacht. Die Anregung zur Versifikation dürfte das ziemlich weitverbreitete Pilatusgedicht saec. XII. « Urbs est insignis » gegeben haben. Am deutlichsten zeigt sich die Nachahmung in den Prologen beider Gedichte.

Vita Pilati (5).

Si veluti quondam scriptor vel scripta placerent,
in nova dicendo multi velut ante studerent.
Sed sic sub vicio cunctorum corda tenentur,
ut, si qui scribant, quasi delirare probentur.

(1) *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, her. von Paul und Braune, II, 2, S. 193.

(2) JOHANNES ROTHES *Passion*, S. 165, ff.

(3) Vgl. E. JÖRGENSEN, *Catalogus codicum Latinorum medii aevi bibliothecae regiae Hafniensis*, fasc. II (1926), p. 350.

(4) Da der gedruckte Handschriftenkatalog nicht ausreichte, hatte Herr P. Leo Ueding S. J. die Freundlichkeit das *Incipit* für mich festzustellen.

(5) Vgl. MONE, im *Anzeige für Kunde der deutschen Vorzeit*, IV, 425, VI, 407, VII, 530 und JAK. WERNER, *Beiträge zur Kunde der lateinischen Literatur des Mittelalters*, Aarau, 1905, S. 149.

Soli nummati digni reputantur honore,
ingenium, virtus animi sunt absque decore.
Quid quod ab invidia tutum nichil esse videtur?
Si cuiquam placeas, socius livore movetur
atque probans veteres reprehendit dicta novorum,
cumque sit inferior, vult iudex esse proborum.
Ergo scripturus nomen patriamque tacebo
nec sine scriptore laudari scripta dolebo.
« Et prodesse volens aut delectare » legentem
scribam rem gestam multos hucusque latentem.
Vera sit an falsa, nichil ad me; sic memoratur,
sic referunt homines, sic scribo, sic habeatur.

Vita Jude.

Auctorum veterum placuere poemata multum,
nunc nova scribentem plebs irridet quasi stultum.
Divicie modulis musarum prevaluere,
nemo placet populis, nisi quisquis abundat in ere.
Unde satis vereor, iam cum nova metra propino,
invidus irrisor me mordeat ore canino
. . . .
Rem referam gestam, que non est cognita multis.
Obsecro vos, socii, carmen qui discere vultis,
quod, si pars operis vobis non vera videtur,
non mea sed primi culpa scriptoris habetur.
Non ego materiam nugari pectore fingo,
sed michi narratam puerili carmine pingo.

Ich weiss wohl, dass es sich da um rhetorische Gemeinplätze handelt, durch die mittelalterliche Schriftsteller nicht gerade selten sich und ihr Werk entschuldigen, empfehlen, vor Angriffen schützen woller, aber die Aehnlichkeiten sind bei obigen Stücken besonders stark und, da Pilatuslegende und Judaslegende oft verbunden zu werden pflegten, liegt der Gedanke, dass der jüngere Judasversifikator vom älteren Pilatusdichter gelernt und geraubt hat, so nahe, dass er füglich nicht unausgesprochen bleiben darf.

Unabhängig von ' Auctorum ' enstand im 14. Jahrh. oder vielleicht schon früher eine noch nicht herausgegebene und von den vielen Erforschern der Legende ganz übersehene « Vita Judae traditoris Domini versificata » mit dem Incipit

Balsama non curans humana poematis utar.

Ich kenne sie aus einer jetzt der Landsbibliothek Darmstadt gehörenden Hs. des 14. Jahrh. und einem jüngeren, aber textlich in manchem besseren Codex saec. XV der Kgl. Bibliothek Kopenhagen, gebe sie im Anhang zum ersten Male heraus. Der Autor nennt sich dieses Mal, denn die Akrostichis der ersten 18 Verse ergibt:

Borchardus finxit me.

Ich halte ihn für einen Niederdeutschen, kann jedoch sonst nichts über ihn sagen, als dass er in reimlosen, z. T. unbeholfenen Distichen die Judasgeschichte vom Traume der Mutter an bis zum Selbstmord des Verralters erzählt, und alles das nicht im Anschluss an den Text des Jacobus de Voragine, vielmehr in deutlicher, oft wörtlicher Anlehnung an die ältere Prosafassung R. Beim Vergleichen der Texte hat sich wieder die Unzulänglichheit sowohl von Steinmeyers Beschränkung auf zwei Handschriften wie von Baums Rekonstruktion aus elf R-Codices ohne Variantenapparat unangenehm fühlbar gemacht.

Wir haben nun noch ein drittes und sehr langes mittellateinisches Judasgedicht in leoninischen Hexametern durch die Münchener Codices lat. 23490 saec. XIII und lat. 237 saec. XV med. überliefert. Creizenachs Behauptung (1), das Poem sei durch viele Handschriften erhalten, ist irrig. Mehrfachem Suchen zum Trotz habe ich einstweilen keine anderen als die genannten Textzeugen finden können. Ernstlich herangezogen ist von meinen Forschungsvorgängern nur das ältere Manuskript. Aus ihm haben Mone und ihm folgend Du Méril das 1. Buch herausgegeben. Laut Steinmeyer (2) und Baum (3) ist die Prosaredaktion R die Hauptgrundlage, während man früher stets in der Legenda aurea die Quelle gesucht und gesehen hatte. Baum ist der Ansicht, dem Dichter habe auch die Fassung H zur Verfügung gestanden. In der Tat träumt nur in H und dem Dicta-Gedichte die Mutter von einer alles vernichtenden Fackel. Der Weiteren hat der amerikanische Gelehrte keine auffälligen Uebereinstimmungen festzustellen vermocht, so dass er die Möglichkeit eines zufälligen Zusammentreffens beim Traumbericht offenlässt. Mir ist noch eine andere Aehnlichkeit

(1) Bei PAUL u. BRAUNE, *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache u. Literatur*, II, 2, p. 193.

(2) *Münchener Museum*, III, 157.

(3) l. c., p. 510 sq.

aufgefallen, der vorhin schon gedacht ist: in zwei Handschriften von H endet die Erzählung mit der Bitte des Judas um Aufnahme in die Schar der Jünger Jesu; am selben Punkt schliesst das I. Buch des Poems. Gleichwohl kann ich mir bei dem Befunde, dass die Dichtung sonst überall und gerade an entscheidenden Stellen sehr stark von H abweicht, nicht leicht vorstellen, dass der Dichter sich so wenig hätte beeinflussen lassen, wenn ihm H wirklich in der von Rand und Baum bekanntgegebenen Form vertraut gewesen wäre. Will man sich mit der bequemen und doch nicht recht befriedigenden Annahme zufälliger Aehnlichkeiten nicht begnügen, dann erwäge man, ob dem Versifikator nicht ein Prosatext vorlag, der in der Hauptsache ein Vertreter der vorhin vermuteten Kurzfassung von R (=R*) gelegentliche Uebergänge zu H aufwies. Wir haben ja bereits einen Fall von Zusammenhang zwischen H und R konstatiert, als wir bemerkten, dass in einem H-Codex die Erzählung unter Benutzung des Wortlautes von R zu Ende geführt wurde.

Bei der unmittelbaren Prosavorlage der Dichtung wird das Ineinandergreifen der grundverschiedenen Fassungen nicht so krass gewesen sein. Was wir H nennen, ist eine in sich geschlossene Darstellung. Vielleicht aber und m. E. wahrscheinlich gingen H Gestaltungen der Legende voraus, die erst einzelne Züge von H aufwiesen, im wesentlichen noch den Bericht von R beibehielten. Ich hielte es für leichtsinnig, wollte ich die Schwierigkeiten übersehen und verschleiern. Die Geschichte vielgelesener Legenden und Sagen ist fast immer sehr verwickelt, und ich glaubte, an diesem Punkte der Kompliziertheit von neuem gedenken zu müssen, zumal da das Dicta-Gedicht nicht nur starke Anklänge an die Prosaredaktion R, sondern auch einige Berührungen mit dem Balsamapoem hat.

Es geht keinesfalls an, *Dicta* ausschliesslich aus *Balsama* abzuleiten, da in *Dicta* Wendungen stehen, die in *Balsama* fehlen, dagegen in R vorhanden sind. Auch das Umgekehrte ist nicht gut möglich, da an anderen Stellen wieder *Balsama* der Fassung R näher steht, überdies der Dichter von *Balsama* bei der Umdichtung von *Dicta* schwerlich auf dessen Bücher II und III verzichtet haben würde. Auch die dritte Erklärung, dass beide Gedichte unabhängig von einander R als einzige Quelle ausgeschöpft hätten, muss ich ablehnen. Denn *Balsama* und *Dicta* stimmen mehrfach da deutlich überein, wo R abweicht:

R	BALSAMA.	DICTA.
Vir in Judea Ruben nomine ex tribu Ruben.	extitit ex Jude vir quidam SEMINE natus.	de claro SEMINE Juda mundo prolatum quendam Ruben vocitatum.
qui noctis in tempestate legalibus uxoris sue alligabatur amplexibus.	cuius amplexibus legaliter ista VACANDO – – – dum ligaretur uxoris nexibus.	ludendo VACANT ymineo.
—	quos GEMITUS dudum auscultans.	audit ut hos GEMITUS.
prolem – – pariendam.	PROLEM EDENDAM.	PROLES EDITUR.
	AUT ALVUS FALSE me gravidata docet.	AUT FALLITUR ALVUS inanis.
pro maximo admiracionis terrore correptus.	ATTONITUS nimio terrore.	miratur, timet interiusque gravatur ATTONITUS.
nepharium enim ducit filium occidi, scelerosum totius gentis destructorem enutriri.	occidi prolem detestandum reputabat, ESTIMAT equum quod scelerosus erit, si destructorem tocius gentis alendum ad vitam servet.	ESTIMAT ingratum nature perdere natum aut enutriri crimen quo constat oriri.
comitata pedissequis.	TURBA PUELLARUM qua COMITATA fuit.	PUELLARUM TURBA COMITANTE.
impletur regine uterus.	efficitur GRAVIDA femina ventre TUMENS.	regina dehinc GRAVIDATUR – – – alvusque TUMENS.
Tandem res panditur.	Tandem secreta Jude fiunt MANIFESTA.	iam dicitur in MANIFESTO.
iurgia superaddunt.	iurgia – – – MULTIPLICATA.	iurgia MULTIPLICANTUR.
– – –	SIC proles patris FIT PATRICIDA sui.	SIC Judas FIT PATRICIDA

So sehe ich nur noch zwei Möglichkeiten: 1. der jüngere Dichter, meiner Meinung nach der von Dicta, hat ausser R auch die poetische Bearbeitung *Balsama* gekannt. 2. es hat eine nicht mit R identische, aber ihm ähnliche Prosaredaktion gegeben. Dieses R* ist so wohl von *Dicta* wie von *Balsama* benutzt; in R* haben sie die in R durch andere Wendungen ersetzten Ausdrücke gefunden, die ihnen gemeinsam sind. Ich möchte vorerst keine Entscheidung treffen. Denkbar ist no. 2, da wir schon jetzt, ohne dass die ganze Ueberlieferung durchforscht und vorgelegt wäre, Fassungen verschiedenster Art besitzen und uns sehr wohl R* entgangen sein kann. Denkbar ist auch no. 1. Denn wir sind nicht ohne Beispiele dafür, dass man im Mittelalter in EINER Hs. prosaische und poetische Behandlungen desselben Stoffes aufeinanderfolgen liess und es so einem neuen Bearbeiter erleichterte, beide heranzuziehen.

Das Dictapoem verdient noch aus anderen Gründen ernstliche Untersuchung. Mone gab aus CLM 23490 saec. XIII nur das 1. Buch mit 197 Versen heraus, sprach in 2½ Zeilen von dem 2. Buch, welches die Leidensgeschichte des Herrn und Judae Lebensende erzählt, und teilte 30 Hexameter des 3. Buches ' De poenis Judae ' mit. Der Codex bräche unvollständig ab, es fehlten mehrere Blätter. Alle Gelehrten, die seit 1838 bis auf den heutigen Tag das Gedicht besprochen haben, tun des 2. und 3. Buche überhaupt nicht oder bloss oberflächlich Erwähnung. Mit Unrecht. Denn in dieser Dichtung ist der bemerkenswerte Versuch gemacht die Legende ' De ortu et origine Judae ' anschwellen zu lassen zu einem langen mittellateinischen Judasepos. Wir kennen von ihm noch eine zweite Handschrift, ebenfalls in München (lat. 237), einem Schedelcodex, der zwar erst um 1460 in Leipzig entstanden ist, aber auf fol. 67-86 das ganze Gedicht bietet. Schon durch die Vollständigkeit — dem alten Codex fehlt das letzte Blatt mit 33 Versen. — ist die junge Ueberlieferung von Wichtigkeit. Dazu kommt, dass der jüngere Textzeuge (S) nicht einfach eine Kopie des älteren (O) ist. Verschiedene erhebliche Abweichungen und mehrere Verlesungen, die in P durch Missverstehen in O nicht vorhandener Abkürzungen entstanden sind, beweisen die Unabhängigkeit des einen vom anderen, wiewohl sie sich sonst recht nahe stehen.

Die Originaleinteilung in 3 Bücher, die der jüngeren Ueberlieferung fehlt, zeigt den geschickten Aufbau des Ganzen und entspricht einer Dreiheit der Hauptquellen.

Buch I ist der Herkunfts- und Jugendgeschichte des Judas

bis zu seiner Begegnung mit Jesus gewidmet und entstammt der Legende; Buch II schildert Judas im Kreise des Herrn, schildert ausführlich den Verrat, das Leiden und Sterben Christi und schliesslich den Selbstmord des Verräters, alles im wesentlichen auf Grund der Bibel; Buch III führt die Höllenstrafen des Judas Ischarioth nach der Erzählung der Brandanslegende vor. Keine einzige der vielen älteren oder jüngeren Darstellungen in irgend einer Sprache hat so viel aus dem wirkungsvollen Judasstoff gemacht wie dieses mittellateinische Poem. Ueber das etwas ermüdende Buch II will ich schnell hinweggehem, obwohl es auch nicht des Interessanten entbehrt. Nur das sei betont, dass in ihm die Scene des Johannesevangeliums, wo Maria Magdalena den Herrn salbt und Judas über die angebliche Vergeudung des kostbaren Oels eifert, ausgemalt ist, sich also Baums Behauptung (p. 535) als falsch erweist, das in einer Handschrift des 15. Jahrhunderts stehende Judasleben in französischen Versen habe zum ersten Male diese Episode vorgetragen.

Die meisten Verfasser der Judaslegende haben sich mit der Historia apocrypha und Auszügen aus der Bibel, mit der Darstellung von des Verräters Erdenwallen begnügt, unser Dichter malt uns im dritten Buche auch die Strafen aus, die Judas nach seinem Tode bis zum jüngsten Gerichte erleiden muss. Judas im Inferno! Unwillkürlich lenken sich unsere Gedanken zu Dante hin. Für ihn sind die Verräter die verruchtesten Sünder, und so nennt er nach Kain, dem Verräter der eigenen Sippe, nach dem Trojaner Antenor, der seine Vaterstadt verriet, nach Ptolemaeus, dem Verräter seiner Gastfreunde und schliesslich nach Iudas Ischarioth, dem Verräter seines Wohltäters und Meisters, die vier Zonen des neunten Kreises im Inferno Caina, Antenora, Tolomea und Giudecca. Tief in und unter dem Eise stecken die Verräter. Im letzen Gesange aber zermalmt Lucifer in jedem seiner drei Mäuler einen der grössten Sünder: Brutus und Cassius, die Mörder Julius Caesars, die Verräter des ersten weltlichen Kaisers, und Judas, den Verräter des himmlischen Kaisers.

Kein mittellateinischer Dichter reicht an Dante heran. Meilenweit ist der unbekannte Judasdichter von ihm entfernt. Aber er war doch gedankenvoll genug, um an das Ende seines Epos das Bild des zu ewiger Qual verdammten Verräters zu stellen.

Wir machen einer Teil der langen, erlebnisreichen Meerfahrt des irischen Heiligen Brandanus mit und sehen wie Brandans Ge-

nossen mitten in der See einen Felsen und auf ihm zwischem zwei eisernen Zangen schwankend eine Gestalt. Die einen halten sie für einen Vogel, die anderen für ein Schiff. Brandan lässt das Boot näher fahren, die Wellen erstarren, das Schiff bleibt stehen. Es ist ein scheusslich anzusehender Mensch, der da auf dem Riff hockt, von einem Tuche umflattert und geschlagen. Die Wogen gehen über ihn hin, und wenn sie zurücktreten, scheint das menschliche Wesen verschwunden. Brandan redet es an und erfährt nun, dass wir Judas Ischarioth vor uns haben. Es ist die geringste seiner entsetzlichen Qualen, die er da auf dem Felsen erleidet. Nur am Sonntag von einer Vesper bis zur anderen und von Weihnachten bis Theophanie und von Ostern bis Pfingten sowie in purificatione s. Dei genetricis et in assumptione eius darf er aus dem untersten Inferno empor auf den Felsen im Meer. Der Sonntag geht zu Ende und schon nahen die Teufel, um ihn zu holen und unsagbar mit glühenden Zangen zu peinigen, ihn wie Herodes, Pilatus, Annas und Caiphas. Dieses Mal schützt ihn Brandan für eine allzu kurze Nacht. Dann packen ihn die wütenden Satansdiener, zerren ihn hinab zu unbeschreiblicher Pein.

Unser Dichter hat alles dies nicht selbst erdacht, er schöpfte es aus einer uns erhaltenen Fassung der im 11. Jahrhundert aus dem Irischen übersetzten lateinischen Navigatio s. Brendani.

Diese Meerfahrt ist oft im MA. beschrieben worden. Die Strafen des Judas sind im Grunde immer dieselben: Fesselung auf dem von eisigen Winden und wütenden Wogen gepeitschten Felsen, Qual in höllischer Glut. Manchmal wird auch gesagt, der Judasfelsen selbst sei im Osten von Feuerwogen umbrandet, von Westen her von schneidend kaltem Eis umgeben. Das mahnt an eine andere Vision irischen Ursprungs die um 1150 ins Lateinische übersetzt wurde, an die Visio Tungdali. In ihr ist den Hinterlistigen und Verrätern ein besonderer Abschnitt gewidmet (1). Sie werden auf einem Berge gepeinigt, der auf der einen Seite von schwefelstinkendem Feuer, auf der anderen von Schnee und Eis umgeben ist. Mit glühenden Gabeln und Dreizacken würgen und stossen die Teufelsknechte die Sünder und schleudern sie bald in die Feuersglut, bald in die eisigen Massen.

(1) Vgl. die Ausgabe von ALBRECHT WAGNER, Erlangen, 1882, S. 14, und besonders VERDEYEN EN ENDEPOLS, *Tondalus' Visioen en St. Patricius' vagevuur*, I, (Gent en s' Gravenhage, 1914) p. 52.

Kehren wir von den grausigen Bildern der Höllenstrafen noch einmal zum Leben, zur Jugend des Judas Ischarioth zurück, so haben wir uns schliesslich noch die Frage vorzulegen, wie und woher das Abendland im 11.-12. Jahrhundert zu der greuelvollen Legende des schuldbeladenen Apostels gekommen ist.

Mit dem bis heute erschlossenen Material dürfte es unmöglich sein das Ursprungproblem restlos zu lösen. Wir wissen nicht einmal, wie viel von der Erzählung altchristlich, wie viel mittelalterlich ist. Ohne Zweifel hat es lange vor dem Mittelalter Geschichten über Judas gegeben, die ganz und gar abwichen von den Berichten des Neuen Testaments. Schon Irenaeus, Epiphanius und Theodoretus bezeugen ein ' Evangelium Judae Ischariotis ', das von der gnostischen Sekte der Kainiten gebraucht wurde und den Verrat als verdienstliche Tat hinstellte, da er die Kreuzigung und damit die Erlösungstat des Heilands verursacht hätte. Was von Einzelheiten der dunklen Geschichte Judae in diesem Pseudo-Evangelium gestanden hat, ist nicht bekannt.

Das vielleicht auf syrische Quellen zurückgehende arabische ' Evangelium infantiae Jesu Christi ' erwähnt das Zusammentreffen von Judas und Jesus in ihrer Kindheit. Jedoch hängt hiermit die in der Legende des Mittelalters behandelte Vorgeschichte des Verräters nicht zusammen.

Von Anfang an durchzieht die mittelalterlichen Judaserzählungen das Incestmotiv. Aus einer Stelle im Amoskommentar könnte man schliessen, Hieronymus hätte von der Blutschande des Verräters gewusst. Der Kirchenvater sagt: (1) *Ista est saeculi tristitia, quae ducit ad mortem, qua apostolus* (I Cor. V) *non vult perire eum qui cum uxore patris fuerit fornicatus, qua et Judas periit infelix, qui abundantiori absorptus tristitia proditioni homicidium copulavit et homicidium omnibus peius homicidiis.* Derselbe Hieronymus sagt aber auch einmal (2): *Judae laudantur exordia, sed finis proditione damnatur,* hat also damals von den Verbrechen des Judas vor seiner Jüngerschaft nichts gewusst. Und sieht man sich die erste Stelle genau an, so bemerkt man, dass da in erster Linie die Verzweifelung und der Selbstmord aus Verzweifelung über irgend ein schweres Verbrechen verdammt, die Blutschande nur nebenbei erwähnt und nicht auf Judas zu beziehen

(1) Migne, *Patrol. lat.*, XXV, 1103.
(2) L. c., XXII, 553.

ist. Höchstens könnte man vermuten, in dem irgendwann einmal missverstandenen Hieronymussatze stecke der Keim zur Judaslegende. Jedoch nimmt keine der Erzählungsfassungen irgendwie Bezug auf die Hieronymusstelle. Und man sollte doch glauben, dass sonst schon irgend eine Spur gefunden wäre, wenn die Judasgeschichte etwa über Hieronymus ins Abendland gedrungen wäre.

Auch das besagt nichts oder wenig für Alter und Herkunft der Judaslegende, dass wir durch den Traum der Mutter, die Aussetzung des Kinds, die Annahme des Findlings durch die Königin, den Bruder- und Vatermord wie durch die Vermählung mit der eigenen Mutter an die antiken Erzählungen von Oedipus, von Cyrus, von Hekuba und Paris, an Moses, an Gregorius und Albanus erinnert werden. Herübernahme des einen und anderen Zuges leugnen wir ganz und gar nicht. Man ist versucht aus den Eigentümlichkeiten der uns vorliegenden Fassungen herauszulesen, dass anfangs, in A und H, die Anlehnung an die Oedipussage stark hervortritt, dass erst nachträglich aus dem alttestamentlichen Bericht von Moses der Name der Judasmutter Ciborea (aus Zipporah, Frau des Moses), die Aussetzung in einem Binsenkorbe auf dem Wasser, der erste Totschlag (Moses erschlägt einen Aegypter und muss deshalb fliehen) eingedrungen wären. Indes, so lange wir weder die Filiation der ältesten lateinischen Redaktionen genau bestimmen noch die möglicherweise aus dem Orient stammende Urform ermitteln können, wird die Motivforschung, die schon viele hat ausgleiten lassen oder in die Irre geführt, keine sicheren Ergebnisse über den Ursprung der Judaslegende zu erzielen vermögen.

Im grossen und ganzen wird man nicht fehlgehen, wenn man vermutet, dass bald nach 1100, als durch die Kreuzzugsbewegung Orient und Okzident in vielfache Wechselbeziehungen traten, eine orientalische, etwa syrische Erzählung von Judas bekannt und ins Lateinische übersetzt, diese wahrscheinlich noch sehr schlichte Urform dann mannigfach ausgeschmückt wurde. Wer sich der reizvollen Mühe unterzieht, die seit dem 11-12. Jahrhundert von neuem erfolgte Verarbeitung der vielen verschiedenen Bibellegenden und Bibelapokryphen durch das Abendland zu betrachten, Richtung und Zeit des Vordringens der einzelnen Erzählungen zu beobachten, sie mit einander zu vergleichen und die gegenseitige Beeinflussung festzustellen, wird auch zur Aufhellung des Dunkels, das über der Judaslegende liegt, beitragen können. Eines vor allem wird dabei zu berücksichtigen sein: die feste Verknüpfung der

Sagen von Judas mit denen von Pilatus. Wie sie äusserlich in der mittelalterlichen Ueberlieferung oft mit einander zusammenhängen, so zeigen sie auch innerlich und in der Ausführung manches Gemeinsame. Zum mindesten in einzelnen Zügen lehnt sich die Judaslegende an die Pilatuslegende an, so weit, dass schliesslich nicht nur Pilatus auf deutscher Erde, im Gebiete von Mainz, geboren ward, sondern sogar Judas, zu einem Deutschen aus Forchheim (1) gemacht wurde.

Die ältesten uns bekannten lateinischen Fassungen der Judasgeschichte scheinen freilich französischer Herkunft zu sein und weisen ins 12. Jahrhundert, jedenfalls nicht viel früher. Seit dieser Zeit haben die Franzosen und ihnen folgend die Deutschen auffallend viel getan, biblischen Stoff, biblische Personen aus eigener Lust am Fabulieren und angeregt von orientalischen Erzählungen neu zu behandeln, unbekümmert darum, ob die Ausgestaltung mit den biblischen Berichten übereinstimmte oder nicht. Hatte es Nacherzählungen und Versifizierungen der ganzen Bibel oder einzelner Bücher, vornehmlich der Evangelien und der Apostelgeschichte, immer gegeben, jetzt im 12. Jahrhundert arbeitete man zusehends freier und kühner, kam dem Erbauungs- und Unterhaltungsbedürfnis mit Erzählungstalent entgegen und scheute sich nicht, Epen und Romane zu schaffen, in deren Mittelpunkte biblische Persönlichkeiten standen, die neugeschaut waren, Personen, deren Charakter und Geschichte man fester zu umreissen suchte. Judas Ischarioth ist nun nicht mehr der düstere Schatten, wie ihn uns das Evangelium zeigt, sondern eine Schicksalsfigur, die lange vor dem Zusammentreffen mit Jesus Christus ins Böse verstrickt, einen unheilvollen und wirrnisreichen Weg zu gehen schon vor der Geburt bestimmt ist. Dass man damals Judas und Pilatus viel stärker als zuvor Beachtung schenkte, ist nicht zum wenigsten dem überall in der okzidentalen Literatur des 11.-13. Jahrhunderts zu beobachtenden Bestreben zuzuschreiben, die menschliche Persönlichkeit und ihr Geschick fester zu ergreifen, plastischer zu schildern oder doch bestimmte Typen auszubilden, die verständlich waren. Sieht man sich im altfranzösischen, im mittelhochdeutschen und mittellateinischen Schrifttum um, wird man sowohl in der geistlichen wie in der weltlichen Erzählung

(1) Vgl. HENR. BEBEL, *Comm. epistolarum conficiendarum*, Strassburg, 1513, im Kapitel « De falsa etymologia propriorum nominum fol. CXXXIV*v*, auf welche Stelle mich Kollege Paul Joachimsen (München) aufmerksam machte.

in Poesie und Prosa gerade den Typus des Verräters oft gemalt finden, ob es sich nun um einen Menschen der biblischen Ueberlieferung oder der Troiasage oder der germanisch-romanischen Sagenkreise handelt. Als die Hauptverräter am Christentum wurden immer diejenigen betrachtet, die den Herrn ans Kreuz brachten: Judas, Pilatus, Annas und Kaiphas sowie Mohammed, den man ja auch als abtrünnigen Christusjünger betrachtete. Zumal im 12. Jahrhundert mussten sie besonders Interesse erwecken, da heftige Auseinandersetzungen mit den christenfeindlichen Religionen der Juden und Mohammedaner ausgebrochen waren und, wie mehrfach angedeutet, gerade damas neue und alte Texte ins Abendland kamen, die über die alten Gegner Jesu Christi Kunde gaben. Sowohl aus der Stimmung der Zeit wie aus den Ueberlieferungsverhältnissen wie aus der Veränderung der psychischen Einstellung und Darstellung der Schriftsteller ist das Aufschiessen der Judaslegenden im 11.-12. Jahrhundert zu verstehen.

Vieles, allzu vieles bleibt ungeklärt. Dessen bin ich mir immer beim Abfassen meiner Abhandlung schmerzlich bewusst gewesen. Die Geschichte der mittellateinischen Judastexte aber glaube ich um einige Schritte weitergebracht zu haben und auch für das Thema JUDAS IN DER BILDENDEN KUNST zeigen sich, gerade wenn man die mittelalterliche Texttradition ins Auge fasst, neue Aspekte.

Es ist mehrfach über die vielen Darstellungen geschrieben worden, die uns seit altchristlicher Zeit Judas Ischarioth zeigen, wie er mit den Häuptern von Jerusalem schachert, wie er den Herrn durch den Bruderkuss verrät, wie er sich selbst erhängt u. sw. Seltsamerweise jedoch schweigt man über die bildliche Behandlung der ausserbiblischen Judasgeschichte ganz oder sagt gar mit Baum (p. 481), sie sei nirgend in der mittelalterlichen Malerei und Plastik zum Gegenstande genommen worden, die Künstler hätten sich auf die biblischen Szenen beschränkt. Das ist falsch. Es gibt mittelalterliche Illustrationen der Judaslegende von grossem Reiz und künstlerischem Wert, gibt sie in einem oberdeutschen Lektionar, das 1330 vollendet ist und heute in der Stadtbibliothek Schaffhausen (Schweiz) liegt. Dass ich es kennenlernen konnte, verdanke ich vornehmlich dem Münchner Antiquar und Kunsthistoriker Dr. Erwin Rosenthal. Als ich ihm im Frühjahr 1929 von meinen Forschungen über die Erzählungen von Judas Ischarioth sprach und meinem Befremden Ausdruck gab, dass gar keine Illustrationen dazu bekannt wären, berichtete er mir, dass

er vor wenigen Tagen das, was ich suchte, in Schaffhausen gesehen hätte. Auf seine und meine Anregung hin hat dann mein kunsthistorischer Kollege Dr. Alfred Stange (Universität München) bei einem Pfingstbesuch in Schaffhausen sich den überaus reich mit Bildern grosser Feinheit geschmückten Codex angesehen und einige Seiten photographieren dürfen; auf diese Aufrahmen gehen die beigefügten Reproduktionen zurück. Stange und ich hoffen in Bälde mehr von der wertvollen Handschrift veröffentlichen zu können.

Dass wir da ein Unicum von uns hätten, möchte ich einstweilen bezweifeln. Man wird in der grossen Masse von Handschriften der Legenda aurea sowohl des lateinischen Textes als der französischen, deutschen, italienischen, und englischen Uebersetzungen und Bearbeitungen nach anderen illustrierten Exemplaren zu suchen haben. Hoffentlich mit Glück.

PAUL LEHMANN.

TEXTANHANG.

I.

Ueberlieferung:

DARMSTADT Landesbibliothek Ms. 755 (Perg. saec. XIV, vielleicht aus St. Jakob in Lüttich, im 1. Teile die « Lectura de sacramentis in claustro ecclesie Virdunensis a fratre Stephano de Joinvilla de ordine fratrum minorum » enthaltend; im 2. eine « Vita s. Barbare virginis versificata » mit dem Inc.: « ⟨S⟩cribere primo licet quo patre Barbara nata »; den « Elemosinarius », inc.: « ⟨U⟩t iuvenis ales vibrare suas decet alas »; den « Ovidius de ventre », inc.: « ⟨C⟩onsilium celebrant humani corporis artus »; eine « Vita hominis versificata », inc.: « ⟨N⟩ascitur omnis homo rudis, infans, exul, egenus »; eine « Vita s. Martini Turonensis episcopi versificata » des Petrus de Sanctis, inc.: « ⟨O⟩ Martine pie natum deposce Marie »; die unten herausgegebene « Vita Jude traditoris Domini versificata »; dann eine « Vita S. Pauli apostoli versificata », inc.: « ⟨A⟩lma festa micat decorat inpassio (!) Pauli »; im 3. Teile Bruchstücke eines asketischen Traktates; im 4. eine « Devocio et recordacio peccatorum »), fol. 179*r*-183*r* (402*r*-405*r*) = *D* unseres Apparates. Kurze, unvollständige Inhaltsangabe des Codex, dessen alte Blattzählung, mit 226 beginnend auf starke Verluste hinweist, von Roth in den Romanischen Forschungen, VI, 22.

KOPENHAGEN Kgl. Bibliothek, gl. Kgl. S. 1634 4.to (chart. saec. XV aus Kloster Bordesholm, mit vielen mittellateinischen Verserzählungen u. a.), fol. 37*v*-42*r* = *K* unseres Apparates.

Bei der Emendation was mir Kollege STROUX (München) behülflich. Genaue Beschreibung durch E. JÖRGENSEN im *Catalogus codicum Latinorum medii aevi bibliothecae regiae Hafniensis*, fasc. II (Kopenhagen, 1926), p. 347 sqq. E. Jörgensen vermittelte mir freundlichst photostatische Aufnahmen.

La leggenda di Giuda, nel cod. della Stadtbibliothek di Schaffhausen.

JUDAS.

Balsama non curans humana poematis utar
  ordine, principio sed mediante Deo,
Rerum. naturas quarumlibet et specierum
  clementer variis instituente modis.
5 Hoc opus ergo canens, quamvis primaria queque
  Aggressus soleant semper habere graves,
Rite genus Scarioth calamo famulante notabo,
  Dum michi mens sit in hoc precipitata satis,
Unde stilus metris humilis deserviet istis
10 sit quoque dedignans cum mediocris ea.
Forte nec altiloquo sunt digna poemata nostra
  Ingenioque modus sufficit iste meo.
Nomine suppresso sit fictio muta poete,
  xenia ne laudis dicar ab inde sequi.
15 Immo quod expertum sensus tam levis acumen,
  Tantundem vigeat, ne sit inops vel iners,
Musa faveto michi; nam Judas traditor, inquam,
  Et genus ac huius patria carmen erit.
Judee gentis Herodis tempore regis
20 ac sub Pylati plebe manente iugo
extitit ex Jude vir quidam semine natus,
  Ruben qui proprio nomine dictus erat.
Hic in Judea conversans more paterno
  duxerat uxorem more tribuque parem;
25 claris quippe fuit hec enutrita propinquis,
  hec Cyborea nomen adepta fuit.
Cuius in amplexus legaliter iste vacando,
  quam sibi nature solvit uterque vicem,
dumque ligaretur uxoris nexibus idem,
30 cuiusdam nacto tempore noctis ad hoc
contigit, ut post hec Cyborea membra sopori
  fessa levanda daret sompnia rara videns.
Expergefacta quibus hec horrore malorum
  portento plenis ceu tremefacta gemit.

Incipit Judas sive liber tractans de morte et vita Jude *K*, Vita Jude traditoris Domini versificata *D*. 2 ordine] balsama *D*. 7 scharioth *K*. 8 precipitata] principitata *D*. 9 istis] ipsis *D*. 10 sit] sic *K*. quoque] quia *D*. 13 subpresso *D*. fit fixio *D*. 14 xenia] menia *verb. zu* senia *D*. dicar laudis obinde *K*. 15 tam] tamen *K*. 16 tantundem] tantummodo *D*. 20 Pilati *K*. 21 exstitit *K*. ex] ut *D*. Juda *K*. 24 parens *D*. 25 caris *D*. fuit] suis *D*. 26 hec quoque Cyborea *D*. 27 amplexiis *K*. ista *D*. 29 dum *D*. 30 cuiusdam] cuius quedam *K*. 32 levando *D*. 34 portente *corr.* portentis *D*. seu *DK*.

35 Quos gemitus dudum auscultans Ruben miserandos
aggrediens stupidam taliter orsus ait:
« Ultra quam lingua mortalis dicere possit,
fortiter ammiror et vehementer ego,
tristitie tante que causa tibi queat esse,
40 viscera iam pridem leta repente movens ».
Causam vero viro prefato scire volenti
demum flexa prece sic Cyborea refert:
« Dum nos ad carnis commercia consociari
deserviremus legis uterque thoro,
45 me concepisse vidi per sompnia prolem
edendam certo tempore nempe suo,
que nostre causa pariter regionis et omnis
Hebrei populi perdicionis erit.
Spiritus aut verus divini numinis inquit
50 aut alvus false me gravidata docet,
sive futurorum quoque mens presaga malorum,
quod gens sit nostra destituenda per hanc ».
Unde vir attonitus nimio terrore subinfert:
« Res detestandas, o Cyborea, michi
55 et nullo dignas proferre videre relatu
aut alienaris, ceu puto mente tua ».
Sed iuramentis instanter femina magis
sic affirmavit ista futura fore,
dicens: « Cuiusvis observa tempora mensis
60 atque diem partus inde notabo mei.
Hic etenim, de quo procedent crimina tanta,
mox debet partus morte perire die,
ne libertate solita gens nostra recisa
propter eum eterna sub ditione cadat ».
65 Tempora sollicito Ruben fluxere notata
luna crescente non minus orbe nono.
Et veniente die partus iam prememorati
est enixa nove femina prolis onus.
Multimodis teritur curis exinde maritus
70 contorquens animos usque dolore gravi.
Occidi prolem detestandam reputabat,
estimat econtra, quod scelerosus erit,
si destructorem tocius gentis alendum
ad vitam servet eripiendo neci.

35 Ruben auschultans *K*. 36 ayt *K*. 38 admiror *K*. 41 causam] carmen *D*. 47 que causa pariter nostre *D*. 48 Ebrei *K*. 49 numinis] muneris *D*. inquam *K*. 50 alvus] alius *DK*. 52 distituenda *D*. hunt *D*. 54 Ciborea *D*. 56 aut] non *D*. allienatis *K*. ceu] seu *DK*. 57 Sed] et *D*. 58 affirmabat *K*. 61 Hinc *K*. procedunt *D*. 63 liberate *D*. 64 eterna] externa *K*. 65 sollecito *corr. zu* sollecitum *K*. 71 detestandum *D*. 72 econtra *corr. zu* interia *D*. 73 alendum] aliquando *D*.

75 Sed tandem cordis pietas seponitur omnis
et fit precellens inpietatis opus.
Mox de viminibus fit cistula parvula iunctis,
inicitur cum qua fluctibus ille maris
et Scarioth post hec propellitur ad regionem,
80 Judas cognomen hinc Scariothis habet.
Porro regina prelibate regionis
exiit ad litus, sorte natante maris,
pro solito more cupiens illic spaciari,
turba puellarum quam comitata fuit,
85 et vidit infantem cum cista vimine texta
gurgite iactari crebro frementis aque.
Ast accurrentes domina mandante ministre
infantis vultus et sua membra notant.
Hunc eciam formis regalibus assimilantes
90 presentant domine queque reperta sue.
Compages itaque caute regina notando
corporis hiis tristis vocibus usa refert:
« O si fulcirer sobolis solamine tante,
successore sine ne mea regna forent! ».
95 Ancille vere regine consilium dant,
ex hoc quod puerum tempore mandet ali,
ipsius ut vulva sterili fortasse manente
sit velut heredis spes puer ille sibi.
Harum consiliis parens regina libenter
100 illico suscepit in vice prolis eum
et super hoc cunctis mandando silentia summa
clam per tempus eum precipiebat ali
et forti domina ficto languore repente
per famulas lectum repetit inde suum.
105 Omnem persequitur quoque ritum parturientis,
tamquam sit vere pressa dolore gravi,
et presentatur hinc obstetricibus infans
fluctibus ereptus ipse decore placens.
Et terre fines tunc divulgatur in omnes
110 reginam pignus iam peperisse decens,
applaudunt domine primates quilibet eius
plebsque simul tota festa parare studet.
Hiis ita patratis revoluto tempore pauco
efficitur gravida femina ventre tumens

75 Et tamen tandem *D.* 79 scharioth *K.* 80 Scariotis *D.* Schariotis *K.* 82 littus *D.* natante] vocante *K.* 85 videt *K.* tecta *D.* 86 frementis] iactantis *K.* 87 mandante] mediante *D.* 88 vultum *K.* 92 vocibus tristis *K.* 93 fulsirer *K.* tanto *D.* 96 mandat *D.* 103 et] ac *K.* ficta *D.* 105 prosequitur *D.* 107 hinc] hic *D.* 109 in terre *D.* divulgatur] declaratur *D.* 110 pingnus *K.* 111 applaudent *K.* eius] inde *K.* 113 patratis ***verändert zu*** peractis *D.*

115 necnon decursis certis pro more diebus
legitimus domine filius ecce datur.
Sed colludebant pueri puerilibus annis
viribus ac simili tempore pene pares,
regalem puerum tamen irritare frequenter
120 ad fletum Judas nil metuendo studet.
Quod cum multociens rex et regina viderent
atque suum natum non fore sciret eum,
continuo cepit dedignari vehementer,
in pignus quod agat talia crebro suum.
125 Tandem secreta Jude fiunt manifesta
ac inventicius dicitur esse puer.
Hoc Judas fama cum divulgante resciret,
erubuit de se talia posse loqui.
Idcirco puerum quem credebat fore fratrem
130 invidia plenus clam dedit ille neci.
Post haec nequiciam versuta mente revolvens,
pro nece quod detur talio, corde timet.
Qua propter mortis ipsum stimulante timore
hora captata cepit inire fugam.
135 Jherusalem demum comitando tributa ferentes
curia Pylati notificatur ei,
presidis officium quoniam susceperat idem
a Romanorum Cesare missus ibi.
In cuius Judas sese servimen adaptans
140 fit satis acceptus post breve tempus ei.
Denique res similes quia sic sunt convenientes
consensuque levi consociantur ea,
que per nequicias pravos inbutaque mores
145 congrua noscuntur mutuo visa sibi.
Sic universis Pylati rebus inique
Judas preficitur tempore nempe brevi,
preter eum tota quod in huius presidis ede
vix aliquid fieri debeat, immo nichil,
omne suo simile simili plaudit, quia semper
150 parque pari iunctum sepe iuvatur in hoc.
Pylati cum serviciis ita deditus esset,
ut foret in quovis crimine pronus ei
— semper enim pravo perversus iungitur apte
iunctaque fit lupo nexio iusta lupe —,
155 contigit ut quadam vice stans Pylatus ad aulam
agmine servorum tunc ibi stante simul.

115 nec non] et cum *D.* 118 parens *D.* 119 tamen] cum *K.* 121 et regina] reginaque *K.* viderunt *D.* 124 crebra *K.* 125 Jude] inde *K.* 127 hic *D.* resciret *corr. Stroux*, prescriret *K.* recedat *D.* 128 erubuit] eripuit *D.* 130 ille] ipse *K.* 136 Pilati *D.* 141 sunt sic *K.* 142 consociatur ei *K.* 145 Pilati *K.* iniquis *K.* 149 simili simile *K.* plaudet *K.* 151 Pilati *K.* 153 apte] eque *K.* 154 iuncto fitque *K.* lupe] lupo *K.* lupe *aus* lupa *D.* 155 Pilatus *K.* 156 acmine *K.*

Intuitus quendam transfertur acumen ad ⟨h⟩ortum
arboreos fructus conspiciendo procul,
ad quorum tanto fervore reducitur esus,
160 ut iam deficeret viribus ipse suis.
Mox igitur Judas accersitur Scariothes,
qui plus pre reliquis ad mala promptus erat.
Quem preses blande verbis affatur amicis
dicens: « Immensa debilitate premor
165 et nisi quam cicius comedam de fructibus illis
victurum non me amplius esse scias ».
Presidis affectum dum cognovisset iniquus,
congaudendo malis promptus obedit ei
et sepes subito sentatas transiliendo
170 ⟨h⟩orti presentis interiora petit.
Cumque moraretur dudum pomaria lustrans,
grata suo domino sicubi mala legat,
ecce superveniens casu Ruben subit ⟨h⟩ortum,
idem namque sua sub ditione fuit.
175 Hunc Scarioth cernendo repente supervenientem
devitare virum dedecus esse putat
hocque dolosus homo facinus conformis ad omne
pro vitio crimen si quod omittat habet.
Unde viro cum predicto contendere Judas
180 non timet, hunc patrem nescius esse suum,
et sic litigia post prolongata sequuntur
iurgia per varias multiplicata vices.
Propter quod Judas nimiam succensus in iram
nequaquam veritus mortificare senem
185 et Ruben occubuit lapidis percussus ab ictu,
collum cervici conglutinatur ubi.
Sic nequam genitura suum peremit genitorem,
sic proles patris fit parricida sui.
Interea Febo radios flectente diurnos
190 incumbens luna nocti opaca trahit
exanimisque suis Ruben a famulis reperitur
morte repentina quem periisse dolent.
Hiis ita per Judam nimis infeliciter actis
infoditur legis more cadaver humo.
195 Tunc Jude merita Pylatus mente volutans
secum tractabat, que sibi dona daret,

157 quendam] quodam *D.* 161 accercitur *D.* schariothis *K.* 162 qui plus pre reliquis *K*, quia pro reliquis *D.* pronus *K.* 163 amice *K.* 165 quam] quod *D.* commedam *D.* 169 sentatas] ceptatas *D.* 171 pom ria *K.* 172 sicubi] sit ibi *D.* 175 scharioth *K.* 175 subvenientem *K.* 177 hicque *D.* 180 non neque *K.* esse] ipse *D.* 181 perlongata *D.* 183 nimiam] miniam *D.* mĩa3 *K.* 184 veritus] ferturque *K*, ***interlinear*** veretur 186 cervicii *K.* conglutinantur ibi *D.* 189 phebo *K.* flectante *D.* diurnos] demos *D.* 190 patris prolis fuit *K.* 191 examinusque *D.* a ***fehlt*** *D.* 193 Hiis] laus *K.*

Sed cum tempus idem preberet congruitatem,
posset ad effectum qua dare velle suum,
quasque facultates iam Ruben in ede relictas
200 cum Cyborea coniuge tradit ei
arte recompensans servimina longaque nequam
Jude, collata dona per ista sibi
Inde recordata tantos Cyborea dolores
ingemit in lacrimas mox resoluta graves,
205 quam cum continue vir conspiceret lacrimari,
territus a gemitus sedulitate sui,
instanter causas ab eadem querere cepit,
propter quas tociens flere placeret ei.
Instanti Jude causam iam scire volenti
210 tandem responsis utitur illa suis
dicens: « Me plures involvunt anxietates,
sum quibus ad presens illaqueata nimis.
Nam primogenito privata sub equoris unda
primitus existo sorte volente mala;
215 post hec inveni michi dilectum sine vita,
heu qua preventum nescia morte virum;
preterea modo precipue super omnia vexor,
sum sine velle meo quod sociata viro ».
Talibus auditis Judas uxoris ab ore
220 prostratus terre diriguisse datur,
hec evenisse vere sibi cuncta probando,
que sunt narrata coniugis ore sue.
Concipit eiusdem mulieris se fore prolem,
hec eciam quia sit mater et uxor ei.
225 De tantis viciis igitur cum penituisset
Judas, consilium dat Cyborea bonum,
suadens, ut Jhesu Christi fiat imitator,
hiis quoniam in terris ille diebus erat.
Sic salvatoris fit Judas nempe secutor,
230 quod sua mundentur facta nephanda per hunc.
Inter bissenos Judas quoque discipulorum
unus confertim dicitur esse Jhesu,
prefatis cum discipulis noctuque dieque
concomitando Deum iugiter atque pie.
235 Hic autem quosdam fertur loculos habuisse,
que furtim rapuit in quibus abdit ea.

197 prebetur D. 198 possit *D.* 200 coniuge Cyborea *K.* tradidit *D.* 201 arta servimina recompensans longaque *K*, arte recompensans suprema longaque *D.* 204 lacrimis *D.* 206 territus ex... *K.* 209 iam] nam *K*, *fehlt D.* 213 privato *D.* 214 nolente *D.* 215 post hec) hic plus hunc *korr. zu* post hec *D.* 216 qua *fehlt K.* nescia] qua nescius *K.* 220 diriguisse] diripuisse *korr. zu* derigisse *D.* 224 quia] quod *K.* 225 De tantis sibimet viciis cum penituisset *D.* 226 dat] tunc *D.* 228 in *fehlt D.* 233 dieque] diuque *D.* 234 comitando Jhesum *K.* iugiter] iungitur *D.* 235 loculos] locuples *D.*

Nam que pauperibus debebat portio mitti,
presentata fuit distribuenda sibi;
insuper a Domino fuerat dilectus amore
240 discipulis reliquis non minus ipse pari.
Sed dolus et verum consueverunt minus eque
unius sedis commoditate frui.
Ergo Jhesu Christo debente relinquere mundum
cum patre quod celi regna superna regat,
245 ut sunt de Domino preconati patriarche
utque pari quivis voce propheta canit,
instabat tempus, mortem quo Christus amaram
passurus, scelera nostra lavanda forent.
Quem se spondebat Judeis vendere Judas
250 lucrari nummos inde triginta volens
discipulusque pium summis tradendo magistrum,
illico principibus premia pacta capit,
sed post ista videns dampnandum morte magistrum
penituit super hac tradicione mala
255 et se peccasse protestatur manifeste,
iustus propter eum quod moriatur homo.
Sero cognoscens quoque se fecisse reatum
nummos in templum proicit ille sacrum.
Quo festinanter abcedens perditus idem,
260 expirat propria se laqueante manu
et pendens laqueo medius fertur crepuisse,
sunt quoque diffusa viscera tota sua.
Exitus iste malus quam digne condecet ipsum,
ut pereat propria se perimente manu,
265 auctorem vite qui tradidit atque magistrum
tantum pro solo vilis amore lucri.
Nec magis esse potest mors dedecorosior ulla,
turpius et nunquam quivit obire miser
quam propria sibimet nolente parcere dextra,
270 a se cum misere sponte necetur homo.
Explicit iste liber Judas ex nomine dictus
cognomen proprie tradicionis habens.
Frontes primorum iungantur versiculorum,
sic declaratus nomine fictor erit.

246 quivis] quevis *DK*. prophetica *K*. 249 se spondebat] spospondebat *D*. 250, 251, 254, 252, 253, 255 *so die Reihenfolge in D*. 251 discipulisque *D*. 255 detestatur *D*. 257 sero recognoscens *K*. se *fehlt K*. 259 Quod *D*. 259 festinantur *DK*. abcedentis *von II. Hand D*. 262 *fehlt K*. 267 mors *fehlt D*. 268 quibit *D*. 269 nolente sibimet *D*. 270 cum] tam *K*. nocetur *D*. 271 de nomine *D*. 272 congnomen *K*. 274 declaratur *D*. pictor *K*. erat *D*. *Unterschriften:* Explicit Judas *K*, Explicit vita Jude qui tradidit Christum *D*.

II.

Ueberlieferung:

MÜNCHEN Staatsbibl. Cod. lat. 23490 (Perg. saec. XIII, vielleicht mitteldeutscher Herkunft) fol. 1-20 (fol. 21 fehlt), Buchüberschriften und einzelne Initialen rot, interlinear und marginal viele Erläuterungen = *O* unseres Apparates.

MÜNCHEN, Staatsbibl. Cod. lat. 237 (Papier saec. XV, z. T. 1460-62 in Leipzig geschrieben zumeist von Hartmann Schedels Hand, jedenfalls aus seiner Bibliothek, laut Inhaltsverzeichnis saec. XV enthaltend: Rethorica Augustini Senensis; Gamfredus; Salutaris; Alanus de laude beate virginis; Judas; Pilatus; Egloge de adventu pape ad Romam; passio Agnetis virginis; rapularius; probra mulierum; Piramus; rota fortune; Octavus de possessione terre sancte a Francis; Prudentius; sertum beate virginis; Avianus; Esopus; de bello murum et ranarum; palpanista; pauper Henricus; Architrenius; Maximianus; Brunellus de diversis ordinibus; Fridancus; fagifacetus; Beda de metrica arte; Alanus de planctu nature; Anteclaudianus Alani); fol. 67*v*-87*r* ohne die Einteilung in 3 Bücher, aber diese vollständig umfassend = *S* unseres Apparates. Bei der Emendation half mir Kollege STROUX (München).
Veröffentlichung: F. J. MONE, im *Anzeiger für Kunde der teutschen Vorzeit*, VII (1838), S. 532-536 (nur das I. Buch und 21 Verse des 3. Buches).

E. DU MÉRIL, *Poésies populaires Latines du Moyen âge*, Paris, 1847, p. 326 sqq. (im wesentlichen Wiederholung der Ausgabe Mones).

INCIPIT PRIMUS LIBER DE VITA JUDE SCARIOTH.

Dicta vetusta patrum iam deseruere theatrum
et nova succedunt, que prisca poemata cedunt.
Ergo novis quedam placet ut nova versibus edam.
que discant multi novitatis stemate culti
5 et, me si quis amet, legat et per compita clamet.
Orbi multimodis dum ius constaret Herodis
necnon Pylato florente viro scelerato,
scripta ferunt nuda de claro semine Juda
mundo prolatum quendam Ruben vocitatum,
10 uxor erat grata cui tunc Cyborea vocata.
Confert tranquilla nox, illi iungitur illa
digna iure thori pactum famulatur amori,
oscula congeminant, in amoris vota proclinant
tedarumque deo ludendo vacant ymineo.
15 Res ea finitur solito, postremo venitur

Incipit—Scarioth *in roter Schrift O, nur* Judas *S.* 1 teatrum *S.* 6 ius] vis *S.* 10 vocata] notata *S.* 13 proclinant *coni. Stroux,* propinant *OS.* 14 ymeneo *S.*

ad sompnum, lete foverunt membra quiete,
pausant. Interea videt in sompnis Cyborea
acriter ardentem faculam de se venientem,
que surgens omni flammas immitteret orbi.
20 Sompnia sunt varia, nisi que dat vera sophia
cum monitis iustis patribus velut ante vetustis;
cetera qui curant, sub sollicitudine durant.
Post exporrecta gemit intra viscera secta
iusticio tristi, quod sompno venerat isti.
25 Audit ut hos gemitus, stupet admirando maritus.
« Cur doleas, aperi », meste dixit mulieri,
« dic age, si memor es, quo turbine turbida plores ».
Uxor ait: « Quando thalami famulamine blando
nos simul absque malis sociaret teda iugalis,
30 tristitie moles parienda mihi mala proles
editur in sompnis, qua disparitura sit omnis
vis nostre gentis; aut fallor imagine mentis
aut sompnis vanis aut fallitur alvus inanis?
Ruben miratur, timet interiusque gravatur,
35 attonitus super hiis que lingua monet mulieris,
inquit: « Digesta per te michi sunt inhonesta
nec fari digna, cum sint portenta maligna.
Sevi rumores perturbant undique mores
et mentes plene stabunt formidine pene
40 verbaque credentur vix cum miranda videntur.
Nescio quo raperis vel qua levitate moveris,
mira michi faris, phitone furens agitaris ».
Femina cui iurat: « Hec visio vera figurat,
quam miro more vidi sopita sopore ».
45 Menses prefixit partusque diem sibi dixit,
vite pressuram simul edocet esse futuram.
« Jam tibi detecto, videas hoc ordine recto,
quì modo nascetur, a quo fax egredietur,
totius sceleris non exanimate moreris,
50 mundo prolatum pretaxa morte reatum,
ne per sentinam vitii nostram peregrinam
efficiat gentem proprio sub iure virentem.
Previsis telis fis tutior absque querelis ».
Decurrente rota lunari tempore mota
55 iam defluxere mensesque diesque rediere,
in quibus inpletur partus, qui certus habetur.
Dum partu premitur mulier, merore feritur,
sed fuso nato gaudet merore fugato,
in mundum natus quod tunc venit sibi natus.

16 somnium *S.* voverunt *S.* quieta *S.* 17 vidit *S.* 20 somnia *S.* sophya *O.* 21 velud *S.* 22 ceteri *S.* 23 expergecta *O.* experrecta *S.* secta]cesa *S.* 24 somnio *S.* venerat] viderat *S.* 25 ammirando *S.* 26 meste dixit mulieri *S.* 30 tristicie *O.* 31 somnis *S.* 33 somnio *S.* 35 ligwa *S.* 40 credantur *S.* 55 rediere] radiere *S.*

60 Verum propterea gaudere nequit Cyborea,
nam gignit de se prolem, quam vellet abesse.
Hora venit mesta, prodit genitura molesta.
Vir gemit et plangit et eum dolor intimus angit.
Inter plangendum dubitat, quid ei sit agendum,
65 estimat ingratum nature perdere natum
aut enutriri, crimen quo constat oriri.
Prevalet impietas pietati. Debilis etas
non alitur pueri, vir consentit mulieri.
Tandem viminee puer inmissus Cyboree
70 apte viscelle, fluctus datur inde procelle,
est quasi privignus nec matre nec est patre dignus
per torvam mentem, qui turbat utrumque parentem.
Ad Scarioth fluxit, de qua nomen sibi duxit
Judas Scariothis, ut res sit congrua votis,
75 atque rei nomen fluitat, quia mortis ad omen
vite contemptor mala forma suique peremptor.
Insula dicta freti Scarioth, memoratio leti
vero de more sonat ex interpretis ore.
Tunc ibi regina residens veneranda Sabina
80 quadam nempe die, cum sol polit ethera die,
forte puellarum turba comitante suarum
exit, ut est gratum, iuxta flumen spaciatum
cernit et infantem maris in rivo fluitantem.
Adcurrunt propere comites libuitque videre
85 infantis vultum phebeo lumine cultum.
Sub specie pulchra retinet fraus sepe sepulchra.
Forma tam clarum dum cernit quelibet harum,
dicit: « In hoc pelago regalis fertur ymago ».
Presentatur here, presentes asseruere:
90 « Hic paucis horis peregrinis fluxit ab oris
ad nostros passus, nobis hoc littore passus ».
Tunc regina potis fusis per viscera votis
Pannos scrutatur, pueri post os speculatur.
Cum perspexisset et ei totus placuisset,
95 intulit: « O tali iam perfruerer geniali,
qui regno staret et post nos imperitaret! ».
Hinc suadela datur, inventicius quod alatur;
si maneat sterilis regina, quod hic sit herilis,
iure fovens proceres, regni successor et heres.
100 Mox hera prosequitur, proles inventa nutritur.
Fertur et expresse regine filius esse;
id promulgatur, per metas ut gradiatur.

61 velit *S.* 62 mesta venit *S.* 63 intimus] nimium *S.* 66 oriri constant *S.* 67 impietas *S.* 71 est] et *S.* privignus] prefiguus *S.* nec est matre nec patre *S.* 72 utramque] utram *OS.* 74 Scariotis *S.* 77 memoratio] memor actio *S.* 84 accurrunt *S.* 86 sepulta *S.* 90 hic paucis] hinc pacis *S.* 98 hic] hoc *S.*

Plebs et primates letantur ovantque penates
Rumor ut hoc vexit, revolutio temporis exit
105 et mora curtatur, regina dehinc gravidatur.
Certa dies sequitur alvusque tumens aperitur
et fundit partum regali semine partum.
Infantes aliti sunt ambo fomite miti
et parili cura quamvis dispar genitura.
110 Etatis tenere tunc ludos composuere;
Judas exosus puero puer impetuosus
concitat indignus ad fletum nobile pignus
obliquo more vehementer et absque timore.
Thema futurorum fuit hoc fatale malorum;
115 ignavum miti prohibent geminare periti,
non in sede pari possunt de more locari.
Secum regina tractat: « non est uterina
illa mihi soboles, non hoc mihi, quod mea proles ».
Destitit infesto, iam dicitur in manifesto
120 Judas inventus; meret temeraria iuventus
huncque pudor ledit, regem fratrem fore credit,
odit et ardenter adit occiditque latenter
perque nefas tale timet exitium capitale.
Qui metuit mortem, variam querit sibi sortem
125 qua vitam figat. Mortis timor omne fatigat
quod vivit mundo. Judas fugiebat eundo
admixtus genti solvenda tributa vehenti,
ocius ut quibat profugus Jerosolimis ibat.
Ne paritas desit, Pylato cavus adhesit,
130 par quia sepe pari letatur consociari.
Curia Pylati capit et captat reprobati
Jude conatus, miscent parilesque reatus.
Si sors equa dabit, compar cum compare stabit
atque pari forma vivunt simili quoque norma.
135 Pylati preerit opibus Judas, ita querit
congruitas morum. Levitas geminatur eorum,
ambo consimiles sibi sunt, ambo quia viles
mentis in obtutu. Judas regit omnia nutu
presidis ad votum, subiectum fit sibi totum,
140 ut sibi magna paret, omnis sibi curia paret.
Ecce die quadam velut illectus vetus Adam
sic et Pylatus ⟨h⟩ortum quendam speculatus
ac in eo fructus horumque libidine ductus
exspirare pene voluit pro turbine pene.
145 Vidit ab arce domus bona poma gerens bona pomus,
fit placitumque malo nec vivere quit sine malo.

105 curtatur] turbatur *S.* 108 fomiti *S.* 114 tema S. 116 de more] de vice *S.* 123 nephas *S.* 124 variat *S.* 126 in mundo *S.* fugebat *S.* 128 Jerosolimis ***mit der Interlinearglosse*** nomen indeclinabiliter positum *O.* 129. carus *coni. Mone*, varus *OS.* 130 optutu *O*, obtuitu *S.* 146 placitumque *S.*, placitum *O*, planctura ***Mone.***

Mox accersivit Judam, quem fatus adivit:
« Est prope nos ⟨h⟩ortus, quo fructus nobilis ortus;
hoc si frustrabor, labor ingruit et nece labor ».
150 Inter terrena pulsat fantastica pena
mentes terrenas cupientes res alienas,
sic flagrat preses. Judas minus ad mala deses
insilit arbustis non motibus illico iustis,
servi peccati quia sunt peccare parati
155 incenduntque minis miseros furtique rapinis.
Mente manuque mala convellit ab arbore mala
illo carpente Ruben currendo repente
fructus pomorum vult defensare suorum.
Tunc altercantur, ibi iurgia multiplicantur,
160 se nimis irritant, dum non contendere vitant.
Sed sapiens lapidem Judas furibundus ibidem
in Ruben misit, os cum cervice relisit,
terre prostratus qui post iacet exanimatus.
Mente minus placida sic Judas fit patricida.
165 Lux, ypergei studiosa ministra diei,
cedit, nox sequitur. Ruben functus reperitur,
creditur et subita sublatus ab hac nece vita.
Extimo Pylatus Jude recolens famulatus
res dat et uxorem, pensans mercede laborem.
170 Sorte mala dante mater quem liquerat ante
flebiliter genitum, se nunc flet habere maritum.
Dum suspiraret et fletibus ora rigaret,
inquit ei Judas: « Gemitus quo pondere sudas
flebilis et mesta? ». Cui nunc Cyborea modesta:
175 « Nutu divino cum perfruerer genuino,
fluctibus inieci. Dolor heu mihi! Nam male feci.
Fine dehinc subito moveor viduata marito,
sic onerata nimis lacrimis perfundor opimis
sumque dicata viro nec amore, sed omine divo
180 et contra votum, quod reddit flebile totum ».
His verbis tactus Judas est commonefactus,
se recolit natum Cyboree. Cor tribulatum
fluctuat intra se patrem didicitque necasse
et sponsum matris se post cedem fore patris.
185 Lex prohibet patrum, ne sint connubia matrum
cum propriis natis, cum sit scelus impietatis.
Penituit gesti Judam, cordis quoque mesti
fletibus ille madet; mater censoria suadet,
ut satis hinc faciat dominantis et assecla fiat,
190 qui peccatores recipit lenitque dolores.

159 altricantur *S.* 159 iurgia] iuria *O.* 162 cervisice *S.* 167 in hac *S.* 169 mercedis *S.* 176 hei *O.* 179 omine] homine *S.* 180 votum] motum *S.* 182 commovefactus *S.* 186 scelus] zelus *S.*

Se iunxit Christo, sed non permansit in isto.
Ni palmes crescens solitoque virore nitescens
manserit in vite, moritur sine germine vite;
mox excidetur et in ignem proicietur
195 ubertate carens, ne terras occupet arens.
Botriferam vitem scimus Christum fore mitem,
a quo distractus Judas noxae luit actus.

INCIPIT LIBER SECUNDUS
DE MEMORIA DOMINI ET DE EXITU JUDE.
EXPLICIT VITA JUDE.

Jesus predixit passurus qualiter hic sit,
quomodo tradendus, illudendus, perimendus,
perfectis verbis dixit per singula servis,
Juda consorte, fratrum presente cohorte:
5 « Post biduum scitis, quod pascha fit Israelitis,
filius ac hominis dabitur populis peregrinis,
ut crucifigatur et lex rata perficiatur ».
Pro Domini cede collectio tunc fit in ede
summi pontificis letalibus ex inimicis
10 conveniunt multi concepto crimini stulti
conspirant cani canibus similesque prophani,
ut Jesum caperent et fraude doloque tenerent.
Dicebant equidem, quibus est par fraus dolus idem:
« Nil noceamus ei festo presente diei,
15 nos quia prepediet, si clamor in agmine fiet
plebis presentis aut forte supervenientis ».
Scribimus hoc eciam: cum venisset Bethaniam
Symonis in castrum, peccatrix fert alabastrum
nobilis ungenti, quo surgit gratia menti,
20 quod dum contundit manus et devocio fundit,
divino capiti talis placet unctio miti.
Omnibus ungentis pure fraglancia mentis
prevalet et mollit agnum, qui crimina tollit.
Septem demonia mundat clemencia dya,
25 in Magdalena dono fit patris amena.
Tunc indignantur quidam « quid sparsio, » fantur,
« ista fit ungenti multo precioque valenti.
Hoc poterat vendi miseris ope distribuendi ».
Hoc opus esse rude, fert indignacio Jude

5 quod] quia *S.* ex inimicis] ex iniunctis *S.* 11 cani *mit der Interlinearglosse* senes *O.* 15 perpediet *S.* 17 Betaniam *S.* 19 vingenti *S.* surgat *S.* 22 fragrancia *S.* 29 hoc opus est unde *S.*

30 fraude vel arte doli nec egenis, sed sibi soli
questum querebat loculos et furtu gerebat.
Cetera turba bona voluit fraglancia dona
pro miseris vendi, miseri sunt semper alendi.
Jesus prudenter ait, hos tolerans pacienter:
35 « Cur animis egris super huius opus mulieris
vos conclamatis ? Operatur opus bonitatis.
Vobiscum miseri sunt semper et hiis misereri
vos cum possitis, me semper habere nequitis.
Illa futura monens hoc ungentum michi ponens
40 affectat, tale michi fiat, ut exsequiale
verum nosse datur, ubicunque dehinc recitatur
hoc evangelium per mundi clymata dyum
factum dicetur, ut quisque sui memoretur ».
Unus de servis tegnis verbisque protervis
45 turbas accedit, iam mens a mente recedit
mensque discipuli non est cum mente magistri;
stultus ait stultis « Michi, quid previi dare vultis
et vobis Christum tradam, scio queritis istum ».
Jude fraus crescit, vult tradere, quod dare nescit.
50 Jamque dolus prodit quem fraus et vox mala prodit.
Gavisi scelere triginta sibi statuere
nummos argenti et spondent nec dona nocenti
querit ab hiis donis sibi tempus tradicionis.
Prima dies fulsit, in qua plebs azima sumpsit,
55 discipuli qua re Jhesum cepere rogare,
hospitium querunt mensaque domo caruerunt:
« vis ubi cenemus, ubi vis tibi pascha paremus ? ».
Utile quod constat patris sapiencia monstrat
hospitis et turbe fit namque vir hospes in urbe.
60 « Ibitis ad quendam propter cenam peragendam,
ipsi dicetis, ad eum cum pervenietis:
Preceptor fatur: Mea iam non hora moratur,
iuxta te stare volo cum grege pascha parare.
Ille domum grandem vobis monstrabit, eandem
65 cernetis stratam nostri placitisque paratam.
Illuc tendetis, ut ibi michi pascha paretis ».
Tunc ut pascha parent, servi Domino cito parent
Pascha fit absque mora, succedit vesperis hora,
discumbit cene rex et turbe duodene.
70 Hiis dixit: « vere », cum secum discubuere:
« unus me tradet ex vobis retroque vadet ».
Fit dictis illis turbacio magna pusillis.
Quisque sigillatim dicebat de grege statim:

32 fragrancia *S.* 34 tollerantes *S.* 40 exequiale *S.* 46 mens quoque *S.* 47 quod *S.* previi] premii*?* 50 iam *S.* mala] manus *S.* 51 celere *S.* 52 et *fehlt S.* 56 *und* 59 *in O nachgetragen.* 73 quisquis *S.*

« Num, bone, sum, Domine? ». Tunc de factore ruine
75 Certificat Jesus illos, dum sumitur esus:
« Me tradet lapsis, panis vinique par apsis
quem mecum reficit; me patris amorque vicit
Vado, sed ille cadit, sibi ve, qui me male tradit!
En caro libatur mea ceu scriptura profatur,
80 Ve me tradenti, ve nato, ve morienti.
Plus sibi prodesset, si non homo natus hic esset ».
« Sum, rabbi, nunquid? » inimicus proditor inquit,
contempnens istum, quem nominat ipse magistrum.
Jesus querenti concludit voce decenti:
85 « Tu dicis, mala tu retines concepta reatu
vox prodit mentem sub iniqua fraude latentem ».
Agmen cenabat, panem manus alma levabat,
sacravit, fregit, ad misteriumque redegit
prebens convivis, ex hoc ut sumere quivis
90 debeat, hortatur: « Caro panis hic est mea », fatur:
« Hic sacer est panis cibus infirmis, quoque sanis,
est tamen ipse malis dampnatio perpetualis ».
Ad patris votum patris sapiencia potum
inde levat calicis, grates agit, hunc dat amicis.
95 Inquit: « Potetis ex hoc omnesque scietis
vos michi collati testamenti renovati.
Est meus hic sanguis, hunc effectus crucis anguis
pro multis spargam, veniam dat sparsio largam
hec delictorum, fit et inde salus populorum.
100 Preterea scite, non hac fruar amodo vite,
non quoque potabor hac, donec in ede locabor
culminis eterni solii regnique paterni
illo mansurus nova vobiscum bibiturus ».
Laude Dei facta cena pariterque peracta
105 ocius exibant convive, culmen adibant
montis oliviferi; Jesu vox, nuncia veri,
premonet hos docte: « Vos omnes scandala nocte
hac, ut noscetis, in me metuenda feretis;
sermo refert scriptus: pastor ducetur ad ictus
110 quos suffert ille, mox dispergentur oville.
Set postquam repetam vitam de patre quietam
exsurgendo meam, precedam vos Galyleam ».
Petrus respondit et presumendo spopondit,
inmemor ipse satis humane debilitatis
115 verba quidem dixit nec in hiis animum bene fixit:
« Quique metu quassi fuerint si scandala passi,

76 paraphis *S.* 82 numquid *S.* 83 contemnens *S.* 84 Jhesus *S* 91 Hic] ac *S.* cibis *S.* sanus *S.* 97 sangwis — agwis *S.* 99 Hic *S.* 100 amodo] animo *S.* 107 scandula *S.* 108 nosceris *S.* 110 dispergetur ovile *S.* 112 exurgendo *S.* precedo vos Galileam *S.* 114 debilitatis] fragilitatis *S.*

audens securus amo te tibi commoriturus
intrepidus stabo tecum te nonque negabo ».
Jesus ait Petro spondenti nil dare tetro
120 cordi vel menti mortalia iura timenti:
« Dico tibi verum, Symon, cape singula rerum: .
gallus cantat bis, me ter prius ipse negabis
hac media nocte fragilis caro ducet ad hoc te ».
Dicit Petrus item Domino: « Te non nego mitem,
125 immo necis cladi tecum si debeo tradi ».
Sic et cunctorum grex inquit discipulorum.
Jesus eis sumptis veluti mos exstat euntis
venit et Gethsemani. Iam pinguia dogmata sani
procedunt operis; homo prudens, hec opereris.
130 Expedit orare Christo quoque convigilare.
Contra nos turgens leo rugit, circuit urgens,
ore cruentus hiat, ut preda caro sibi fiat.
Jhesus discrete monet: « Hic, mea turba, sedete,
illuc orare dum vado », paratque meare.
135 Petrum sumit ei puerosque duos Zebedei;
post contristatur et pectore mestificatur.
« Spiritus est tristis meus », iste subintulit istis,
« usque mee mortis completur passio fortis ».
Qui dicit Jesum mortis formidine lesum
140 hic confundetur nec verus testis habetur,
tristatur morum bonitas de fraude malorum;
Christus tristatur, quia fraude fides maculatur.
« Hic faciendo moras mecum vigiletis in horas ».
Procidit in vultum progressus non quoque multum,
145 ut patrem norat patri sic dicit et orat:
« Iste calix a me, si quit fieri, pater alme,
nunc transponatur, si vis tamen, accipiatur,
non ut ego, sed uti tu vis, debes, pater, uti
arbitrio proprio tibi par parens tibi fio.
150 Res perago cunctas, ut vult tua sana voluntas ».
Completis horis cetum gravitate soporis
invenit, obtentum relegens fidei monimentum
ad Symonem dicit: « En te sompnus modo vicit,
non poterasque fore mecum vigil unius hore.
155 Sitis prudenter vigiles, orate frequenter
ne temptamentis subsit fiducia mentis.
Inpiger est flatus, caro fert languoris hyatus;
spiritus ecce datur promptus, caro debilitatur ».
Oravit rursum Christus complens cruce cursum:

120 corde *S.* 122 cantet *S.* 125 ymmo *S.* 127 Jhesus *S.* 128 iethsemani *O.* 132 hyat *S.* 134 patratque *S.* 138 mortem *S.* *die ganze Zeile auf Rasur nachgetragen s. XIII O.* 154 que *fehlt S.* 157 Impiger *S.*

160 « Is transire, pater, me si potus nequit ater;
hic nisi sumatur, ad velle tuum redigatur ».
Cumque perorasset et patrem glorificasset,
cui se commisit, subiectos ipse revisit
nec sunt insompnes, sompnus remearat ad omnes.
165 Hiis ita dimissis abiit votisque remissis
oravit mitis primis dictis repetitis.
Is redit, hiis adicit « Dormite, quiescite », dicit,
« en breviore mora veniens est cominus hora,
tradetur genti Christus peccata gerenti.
170 Surgite vadamus, iam detegitur necis hamus,
traditor appropiat, ut fraus eius patefiat ».
Quo sic dicente Judas venit ecce repente,
qui duodenorum fuit unus discipulorum,
perfidia stante properat turba comitante
175 fustibus arreptis gladiis facibusque receptis.
Illos misere seniores quique fuere
sacricole primi sed sacris actibus imi.
Primipilus Sathane dans turbe signa prophane
pectore distorto dicit: « Cui basia porto,
180 est idem vere, quem festinate tenere ».
Protinus hostis adit; nec vera per hostia vadit
sicut latro venit, quo fure deus male venit.
Iude dampnat ave Gabrielis, a ve trahit ave,
dicit « ave Rabbi » rabidus rabiem quoque labi
185 exhibet annexam; faciem Domini sibi flexam
ore fero tangit, sed pacis federa frangit
per fraudis morem similando pacis amorem;
porrigit os ori, livor tamen obstat amori.
Jesus ei dixit, cum subdolus oscula fixit
190 « Ad quod, amice, venis dans oscula plena venenis? ».
In Christum iecit, ut Judas oscula fecit,
turba maligna manus, signarat namque prophanus,
os cui porrigeret, quod eundem turba teneret.
Prodiit hoc signum, comprendit turba benignum
195 cui fit venale nostrum caput imperiale.
Hoc prohibere nephas cupit unus nomine Cephas,
ensem provexit, quo Malchum nomine plexit,
aurem truncavit, Christi manus hanc reparavit,
sanatur cesus, paciens ad tot mala Jesus;
200 tunc ait ad Symonem: « Retrude loco pugionem.
A quo sumetur gladius, gladio perimetur.
An non vis nosse, me si precor a patre posse
angelici numeri multa legione foveri;

160 Is] Idem *S.* 164 insomnes *S.* somnus *S.* 177 ymi *S.* 183 damnat *S.* 183 gabriel *S.* 184 rabi *S.* 186 fero] vero *S.* 187 simulando *S.* 190 quid *S.* 193 porrigeret] perageret *S.* 194 comprehendit *S.* benignum] malignum *S.* 197 pervexit *S.*

quomodo scripture conplebuntur, quia cure
205 debent hee fieri; nequit ergo calix removeri ».
Tunc inquit turbis in eum surgentibus urbis:
« Armis prolatis existis, quod capiatis
me quasi latronem facientes sedicionem.
Legis in exemplo prolixo tempore templo
210 vobis convixi documenta paternaque dixi
nec me cepistis veluti modo nec tenuistis ».
Id totum vero factum patet ordine vero,
serviat ut mete, quod precinuere prophete.
Tunc elongantur ab eo sibi qui famulantur
215 linquentes Christum, mala plebs ruit omnis in istum,
tentum pontifici Caiphe tradunt inimici,
qua mansere rei scribe simul et pharisei.
Petrus eum sequitur, tamen eminus, usque venitur
principis in tecta, tractatur ubi rea secta.
220 Intro permansit, bonus exitus efferus an sit.
Contracta de re volt Petrus in ede videre,
commanet ede, malis rem claudat clausula qualis,
ut valeat scire collegis post aperire.
Inde sacerdotum proceres agmen quoque totum
225 indicium querunt falsum, quo proposuerunt
vitam subprimere Jesu, sed nil potuere
conpertum scire, quo debuit ille perire.
Multi falsidici cum venissent inimici,
tunc testes reliqui duo progrediuntur iniqui;
230 obiciunt vari: « Percepimus hunc ita fari:
solvo manufactum templum per menia fractum;
hoc presenter abit et tercia lux revocabit ».
Esse sue carnis templum predixit agarnis,
morte triumphata que surgit honorificata,
235 vivit, respirat, cum se lux tercio gyrat.
Mox princeps surgens verborum motibus urgens
indigne Christum dedignans dixit ad istum
obiectis mendis: « Cur non responsa rependis
in te qui fundunt probra nec tua verba retundunt? ».
240 Obticet hiis verbis Jesus nil dando superbis.
Summus cepit item verbis constringere mitem:
« Te meus adiurat sermo, plebs discere curat,
detege, te dicto, si natus es ex benedicto ».
« At tu dixisti », firmat responsio Christi.
245 « Non ignoretis », ait, « amodo conspicietis
vos hominis natum virtutis sede locatum,

206 urbis] verbis *S.* 212 vere *S.* 213 serviant S. 216 centum *S.* Cayphe *S.* 220 exit *S.* 223 operire *S.* 225 quo] quoque *S.* 226 supprimere *S.* 227 compertum *S.* 232 hic *S.* 235 girat *S.* 238 pependis *S.* 242 meus] minis *S.* 245 ammodo *S.*

spem quoque sanctorum venientem nube polorum ».
Hoc dicto princeps vestes scidit, ora deinceps
irritat, irritans Dominum non irrita vitans:
250 « Hic blasphemavit », sic in turbis reboavit,
« omnes audistis, blasphemia turpis in istis
verbis prebetur, quid vobis inde videtur? ».
« Jam reus est mortis », clamat vox dira cohortis.
Jesum cedebant colaphis in eumque spuebant,
255 parsque genis almis plagas dedit, altera palmis.
Dixerunt « Christe, dic vaticinando quis iste
est qui te cedit? ». Jesus tacet, hiis nichil edit.
Petrus in atriolo residet foris ordine solo,
Petri sidentis non sistunt intima mentis.
260 Mens fugit, ille sedet, succedunt tedia, tedet
promissi Symonem, timor obnubit racionem.
Astitit ancilla prorumpens vocibus illa,
viso dixit eo: « Tu cum Jesu Galyleo
stabas ». Ille negat. Hec verbis verba relegat:
265 « Nescio quid faris, ignoro quid fatearis ».
Sic negat in gente; quo valvas egrediente
altera mox abra videt hunc, movet haec ita labra
cum sonitu pleno: « Fuit hic et cum Nazareno ».
Sic dicit genti, negat hic iurando loquenti:
270 « Non hominem novi nec nosco nec sibi vovi ».
Post spacium modicum bis cumque negasset amicum,
qui tunc astabant, in Petrum vociferabant,
una dixere: « res est notoria vere,
unus es illorum Nazareni discipulorum,
275 verbum digestum te namque facit manifestum ».
Qui detestando iuramentum replicando
se cognovisse negat hunc secumque fuisse.
Gallus in hac hora cantavit voce sonora,
cuius cantantis vox arguit ora negantis.
280 Respexit Symonem Dominus, redit ad racionem.
Ille recordatus, quod herus fuit antea fatus:
Cantus morales vigilans horoscopus ales
nocte dat illa bis, ' ter me Symon ante negabis '.
Egressus flevit, crimen lacrimis abolevit.
285 Prodiit aurora, qua concilium fit in hora
inter maiores primatus et seniores
se convolventes Jhesum dampnare volentes,
vinctum, non victum, pignus patris benedictum.
Pylato Ponti dant insontem quoque sonti,
290 tradunt ignari gnarum statuuntque necari.

247 veniente *S*. 250 plasphemavit *S*. 253 choortis *O*. 256 Criste *S*. 258 desidet *S*. 261 permissi *S*. 263 galileo *S*. 264 Hic *S*. 266 ingentem *S*. 274 es *fehlt S*. 277 hunc] hic *S*. 280 Prospexit *S*. dedit *S*. 281 quod] quid *S*. 283 ter] tibi *S*. 285 fit] sit *S*. 287 damnare *S*. 290 gnarum] ignarum S.

Jesum dampnatum Judas videt inde reatum
motibus atque bonis perpendit, tradicionis
penitet, atteritur, sine spe mala mors aperitur
iam desperanti species pacis ludificanti.
295 Per quem vita datur, non vult homo quod moriatur,
vivat et hoc discat, quo peccato resipiscat.
Summam nummorum fert summis consiliorum
dicens: « Peccavi, quia iustum dampnificavi ».
Cui respondetur, cum se peccasse fatetur,
300 unanimes scelere clamantes asseruere:
« Que nobis cura? Tu videris acta futura ».
Discit in auctorem sua culpa referre dolorem
vilem mercedem vilis proiecit in edem
tristis et exivit, suspendia digna subivit;
305 non manet inpunis dampnatus funere funis;
traditor ipse cadit funis nece quem male tradit
funebre peccatum, qui traxit fune reatum,
inde crepat medius, mors viscera concutit eius
qui medio stantem contempserat et mediantem;
310 qui medium sprevit medius crepat. Hunc abolevit
de medio raptum fera mors medio minus aptum;
absque metu fati medium tenuere beati.
Infelix cecidit Judas, quem culpa cecidit
gutturis exosi; pereant sic quique dolosi.
315 Tolluntur nummi, prohibent, dicunt quoque summi:
« Nil huius doni decet ad donaria poni
nec concedatur, ut corbanan ingrediatur;
lex iubet esse foris, merces est namque cruoris ».
Uno consensu tracto de sanguine censu
320 empta fuit tellus figuli, que fertur, agellus;
commemorant iustum peregrinis hunc fore bustum.
Sanguinis ere datur, Acheldemach inde vocatur;
nomen firmat idem, quod ager sit sanguinis idem;
durat et hoc hodie, sermones ut Jheremie
325 sint consummati: « precium datur apreciati ».
Tandem fictoris in agrum mercede cruoris
novimus hunc emptum peregrinis in monumentum.
Coram Pylato stat herus presesque parato
querit sermone de regni condicione:
330 « Tu Judeorum rex es? ». Cui forma bonorum
Jesus respondit: « Nil veri sermo recondit
quem tu dixisti, quia rex sum », rex ait isti.
Accusant seri dominum proceresque severi,
sed stans ut mutus nichil est adthleta locutus.

291 damnatum *S.* 296 hic *S.* 298 damnificavi *S.* 304 tristis] gestis *S.* 305 damnatus *S.* 310 hunc] hic *S.* 323 nomen] non *S.* 324 hic *S.* Jeremie *S.* 325 sunt *S.* appreciati *S.* 326 victoris *S.* 327 hic *S.* 328 heres *S.* 333 accusat *S.*

335 Ad quem Pylatus: « Non audis probra reatus
illos astantes contra te testificantes? ».
Vox illis horis adeo Christi silet oris,
ut miraretur preses, quod nil loqueretur.
Dura pati didicit paciencia duraque vicit.
340 Stans levi sorte genus est paciencia forte
forcia vincendi, moderata voce loquendi.
Preses consuevit, cui talis mos inolevit,
unum captivum festo de conpede vivum,
quod dimisisset, si quem populus voluisset.
345 Ille quidem captum tenuit cruciatibus aptum
Barraban fatum cui debuerant probra fatum;
hic fuit inventus homicida, latro truculentus.
Preses adunatis natis ait impietatis:
« Quem dimittendum petitis velut est faciendum
350 presens per festum vel Barraban inhonestum,
an dimittetur Jesus qui Christus habetur? ».
Scivit Pylatus equidem, quod dampnificatus
est Judeorum Jesus livore malorum.
Inde tribunali residet, coniunx sua tali
355 commonet hunc dicto, nǫn commovet oreque ficto:
« Nil tibi cum iusto visu sum noctis honusto
multa per hunc passa, sompni requie mihi cassa ».
Vitam Barrabe mala gens labefactaque labe
querit, avens Jesum morti subdi male cesum;
360 plebi maiores persuadent et seniores,
ut latro poscatur mitti, Jesus perimatur.
Inquit Pylatus: « Malus est grex quando gregatus,
quem dampnandorum mitti de sorte duorum
conplacuit petere, qui latronem petiere ».
365 Preses ait « Quid agam de Christo? ». Tunc sibi plagam
crudelis fati statuere viri scelerati.
« Hic crucifigatur » clamant, « et sic moriatur! ».
Judex adiecit « Quid criminis hic homo fecit? ».
Rursum clamatur « crucis interitu rapiatur ».
370 Extunc Pylatus populi strepitu superatus
se declaravit non esse reum, quoque lavit
coram plebe manus, « sum preter noxia sanus »
inquit « et angusti michi nil a sanguine iusti? ».
« In nos fundatur sanguis » plebs vociferatur,
375 « in nostram sobolem natam post nos quoque prolem ».
Jus ibi curvatur, ubi presidibus dominatur
mundanus terror aut res hiis nascitur error.
Iudice devicto, veri quoque calle relicto

34[1] forte *S*. 343 compede *S*. 344 dimisset *O*. 349 peterint *S*. 350 preses *S*. 352 quod] quia *S*. damni ficatus *S*. 354 Inde] Unde *S*. 356 honesto *S*. 357 somni *S*. 362 quando paratus gregatus *S*. 363 damnandorum *S*. complacuit *S*. 369 Sursum *S*.

mittitur illesus latro, sed post verbera Jesus
380 horrendis blandus datur in cruce mortificandus.
Presidis armigeri — nam quiverat ille teneri —
hunc sumpsere mali, tecto quoque iudiciali
unius ad mortem totam de plebe cohortem
hii collegerunt, exutum destituerunt,
385 sindonem captant, divinis artubus aptant
coccineam clamidem, qua fit rex obsitus idem
huncque coronabant spinis calamumque locabant
in dextra regis, cui servit gloria legis.
Poblitibus pronis genus et gens perdicionis
390 « O rex », dicit, « ave » nec corde nec ore suave
extitit illud ave quod genti fit grave prave;
terrori suberunt, cernent in quem pupugerunt
Plebs mala confluit, in dominum spuit, hunc male tractat,
cuius ad omnia stat paciencia nilque retractat.
395 Gens furit invida gesta per orrida nec saciatur.
Quod deus induit, hoc amor innuit, ut paciatur.
Cui sic insultant, caput eius arundine multant
tollentes clamidem data que fuerat sibi pridem;
indutum veste propria ducunt inhoneste,
400 ut vitam subigant mortique eum crucifigant.
Sicque foras itur, Cyrenensis homo reperitur;
litera testatur, quod vir Symon iste vocatur.
Iste crucis ligna turba cogente maligna
tollit, iter capitur, veniunt in Golgatha, scitur,
405 ut sonat expresse, qui Calvarie locus esse.
Celesti rivo Christo fonti quoque vivo
tunc vinum bibere mixtum cum felle dedere.
Displicet idque datum, dum gustat fellificatum;
noluit infectum, quia debuit hoc fore rectum.
410 Quando peccatis miscetur opus bonitatis,
talis mixtura non est domino placitura.
Irritando Deum prebent cum felle lieum,
qui querunt ore Dominum non cordis amore.
Ut crucifixerunt Dominum veluti voluerunt,
415 vestimentorum partes fecere suorum
sortem mittentes consortes insipientes:
« Vestimenta mea », cecinit quondam cytharea,
« dimidiaverunt vestem sortique dederunt ».
Itur ab his sessum, resident, servant cruce pressum.
420 Causa suo capiti regali proxima liti

379 mittitur] missus *S.* 381 quiverat] conviverat *S.* 385 sindonem *coni. Stroux,* sic in eum *OS.* artibus *S.* 387 talamum quoque locabant *S.* 392 terrore *S.* pupugeat *S.* 393 huc S. 395 horridam *S.* 396 induit] innuit *S.* hic amor *S.* 397 mulctant *S.* 399 ductum *S.* 404 scitur] fatur *S.* 405 sanat *S.* 408 itque *O.* 412 felle] velle *S.* 416 inspicientes *S.* 419 hiis *S.* 420 sui *S.*

ponitur apicta; sic est ea scriptio dicta:
« Hic Iudeorum rex et salvator eorum ».
Gladibus innixi cum Christo sunt crucifixi
latrones gemini, pietate Dei peregrini,
425 unus et a dextris, alter pendetque sinistris
in mediumque datur, qui nos medius tueatur,
ut consumetur, quod prefatum per⟨h⟩ibetur
patribus antiquis « Pius est adiunctus iniquis ».
Plasphemaverunt Jesum qui preterierunt.
430 Motio fit capitum, movit petulantia ritum,
clamant bachati: « Vach qui templi solidati
menia dissolvit, tertia quoque luce revolvit,
ipsum salva te, si natus es ex deitate,
de cruce descende, si possis, non ita pende.
435 Tam male non pende vitam tibi pro nece pende ».
Sic illudentes primaria iuris habentes
cum scribis cunctis, cum lanigeris ibi iunctis
dicunt voce pari: « Reliquis dedit iste beari,
sed iam salvare sese nequit atque iuvare.
440 Imperiis placitis si rex est Israelitis,
de cruce procedat, ut nostra fides sibi credat.
Crux hunc elidit, sed adesse Deum sibi fidit
imminet examen, si vult sibi fitque iuvamen.
Natum namque Dei se dixit lege fidei ».
445 Improperant eadem, nece qui dampnantur eadem.
Ast ⟨h⟩ora sena nigrescunt lucis amena
per totum mundum, nam factorem moribundum
omnia luxere, tenebre facte viguere
usque subest nona completis cursibus hora.
450 Circiter hanc horam multi stabant cruce coram;
probra pati nixus « Ely » clamat crucifixus.
Hoc geminans « Ely » voto quoque voce fideli
« lamazabactani » sonat affectu nec inani
hoc est expositum, monet auctor et ordo peritum;
455 ut primam sapiat vocem, divisio fiat.
El deus est meus, i, bene nos interpretis usi
dogmate perfecto divisimus ordine recto;
« Lamazabactani » vir sensus discute sani;
vox oris Christi sonat hec « A me quid abisti? ».
460 Dicunt presentes tunc auribus excipientes,
quod verbum triste sonat « Elyam vocat iste »,
quos genuit Roma, non percipiunt ydioma

423 Cladibus *S.* 425 addextris *O.* 427 perhibetur *S.* 433 te salva *S.* 440 Israhelitis *S.* 443 sibi fitque] sit sibi *S.* 445 Inproperant *S.* damnatur *S.* 446 hast *O.* 449 ora *O.* 451 hely *S.* 452 non geminans *S.* 453 lama abatani *S.* effectu *S.* 454 hic *S.* 458 lamazabatani *S.* discute] discite *S.* 459 hec] hic *S.* 460 excipientes] percipientes *S.* 461 Helyam *S.* 462 ydeoma *S.*

vocis Ebreorum, quia non sunt partis eorum.
More mali suueto vir adest, vas implet aceto,
465 desuper aptabat ysopum sic vasque ligabat;
est tamen hec herba quamvis ori sit acerba
cordi purgamen et pulmoni medicamen.
Inponens calamo letali pestifer hamo
menteque dedecori divino porrigit ori;
470 spoia torta levis mens est incongrua levis.
Hast ibi que stabat pars cetera vociferabat:
« En petit Elyam! Spectare libet, sine, si iam
hic sit venturus hunc de cruce depositurus ».
Prodit item magni vox magna leonis et agni
475 emittit flatum post immensumque boatum
pneuma datur patri cadit imperiumque baratri;
templi cortina post hec a parte supina
scinditur in binas partes tellusque ruinas,
ne quid condatur signi, concussa minatur;
480 petre finduntur monumenta et hinc reteguntur
et surgunt multa de sanctis ossa sepulta
atque reviventes de bustis progredientes
sanctorumque turbe sancta cernuntur in urbe
a multis vere multis equidem patuere
485 de portis mortis, ut surrexit leo fortis;
cum tot videre data que sunt mira videre
talia signa, quoque custodes centurioque
una terrentur, una quoque voce fatentur
esse Dei natum Jesum male mortificatum:
490 « Iste Dei vere natus fuit » asseruere.
Plebs ibi feminea fuit; hec, procul a Galylea
officiis grata Dominum fuerat comitata;
cum tali genere plures famuleque fuere
Magdala Maria, Salome Jacobique Maria.
495 Verba serenda sero: lux vergit, fit quoque sero.
Joseph mente pia vir dives ab Arimathya
discipulus Christi fuit iste nec obstitit isti.
Instat Pylato pro Jesu corpore grato.
Preses ut audisset, si iam miratur obisset
500 et post sermonem vocat ad se centurionem,
ut det poscenti corpus iubet ore potenti.
Joseph cara caro datur hic conamine caro,
aponit thura, circumdat syndone pura.
Inde novo pulchro condit sacra membra sepulchro
505 exciso petra sic conditur optima petra

463 Hebreorum *S.* 464 sueto *S.* 468 imponens *S.* 469 divinis *S.* 470 Spongia *S.* 471 Ast *S.* 472 Helyam *S.* iam] yam *S.* 474 perdit *S.* 475 beatum *S.* 476 baratri] beatri *S.* 479 tondatur *S.* 480 funduntur S. 481 ossis *S.* 484 paruere? 490 vere] videre *S.* galilea *S.* 491 hic *S.* 501 potenti] petenti *S.* 503 apponit *S.*

— ante diem clari sabati licet hoc operari —,
advolvit lapidem pregrandem, mox abit idem.
Post hunc eventum contra Jesu monumentum
Magdalena pia sedet altera sicque Maria.
510 Communi mente postrema luce nitente
convenere rei cum principibus Pharisei
coram Pylato stantes, Jesu tumulato.
« Ecce sumus verbi memores » memorantque superbi,
« Seductor dixit illo quo tempore vixit,
515 tertia cum fulget lux, viva caro mea surget.
Copia cautele solet occursare querele.
Nec male pessundat, in quo munimen abundat.
Hinc tua precipiat salus, ut custodia fiat,
ne sua secreta veniat gens nocte quieta
520 hunc et furetur, que tunc omni referetur
plebi: surrexit errorque novissimus exit,
qui fiet errore peior graviorque priore ».
Preses ait reprobis: « En est custodia vobis,
vos custodite veluti rem nostis, abite ».
525 Hoc dicto proprie custodes constituere,
qui per momentum noctis servent monumentum
cum munimentis, ne perdant ossa iacentis.
Clemens indignos suffert patiturque malignos
custodes custos, cuius custodia iustos
530 munit, custodit, sed de saxo petra prodit
seque suis pandit, vivum post ethera scandit
patri lucra ferens, sibi compar eique coherens.
Namque relativo sensu manet in patre vivo
equalis natus ab utroque sacer quoque flatus
535 procedit, signis oleum, fons vivus et ignis
rosque, columba datur. His signis pneuma notatur
quod nos aspergat, cuius nos unctio tergat,
muniat et mundet amor in nobis ut abundet.

EXPLICIT II. LIBER DE MEMORIA SALVATORIS.

506 sabbati *S.* 507 abiit *S.* 511 intente *S.* 512 tumulata *S.* 515 mea] enea *S.* 517 abundant *O.* 520 hunc] nunc *S.* omni] homini *S.* 522 fiet] ui et *O.* peyor S. 523 reprobus *S.* 524 noscitis *S.* 527 perdat *S.* 529 iustus *S.* 532 cocherens *O.* 534 quoque] que *S.* 535 procedunt *S.* 536 hijs *S.* 537 quot *O.* 538 habundet *S.*

INCIPIT TERTIUS LIBER DE PENIS JUDE.

Torturas Jude cunctis, mea musa, reclude,
ut quicunque legat Jude sine crimine degat.
Est peccatorum mors pessima; crimen eorum
cogit eos abici, qui iusto sunt inimici.
5 Judas, ut nostis, quia iusticie fuit hostis,
iusticium triste condigne substinet iste.
Brandanus placite quo fulsit sanctio vite,
nam reverendorum pater ille fuit monachorum,
olim pergebat cum fratribus et peragebat
10 per ponti metas VII fluitando dietas
aparetque bonis humane conditionis
et quasi viventis species petra residentis;
eminus ante datur pannus furcisque rotatur,
apensus ferri veluti solet equore ferri
15 turbine pulsa ratis sine portu prosperitatis.
Iam procul inspecta forma tela quoque vecta
fratrum dissensus oritur, mutant quoque sensus
mutuo certantes res diversasque putantes.
Quidam quod sit avis dicunt alii quia navis
20 ad quos Brandanus ait: « Est sermo quia vanus
quem simul hic agitis, cessent preludia litis.
Maxima lis crescit, ubi non cito lingua quiescit,
illi vicinam scrupulo facitote carinam,
certi tunc erimus, ad rem certamque venimus,
25 visibus amota minus est substantia nota ».
Audit grex patrem, frater iuvat ilico fratrem,
navis adaptatur, incertum certificatur.
Cernunt herentem saxo, merore tepentem,
deformemque virum, dira formidine dirum.
30 Hispida tota cutis, nec erat sibi forma salutis,
innexum dampnis circumfluit equoris amnis,
impetuosis aquis impulsus leditur a quis,
membra per extrema dum tangat queque suprema.
A motis undis immanibus ac furibundis
35 saxum nudatur, in quo miser ille moratur.
Interdum pannus, quem servat tempus et annus
huic vice tormenti quassatur turbine venti,
a se minatur, plagas aliquando minatur,

6 subtinet *S.* 11 asparetque *S.* 19 quia] que *S.* 20 quod ayt *S.* 21 cessent] essent *O.* 22 lingua *S.* 23 scopulo? 24 certamque] terramque *S.* 30 hyspida *S.* 31 innoxum *S.* damnis *S.* 33 tangunt *S.* 35 36 servit *S.* 38 aliquando miratur *S.*

ut nunc parcat ei, modo verbera det faciei.
40 Dicit eique pater « Quis es aut tibi cur locus ater,
o miser, iste datur, cur hec tibi pena paratur
aut quid habes meriti? ». Respondit apostata miti:
« Judas peccator sum pessimus atque negator
nec pro mercede meriti fruor hac ego sede,
45 sed pietate Dei iungor tante requiei.
Et locus iste datus mihi non est virga reatus,
sed Deus indulsit, qui victa morte refulsit.
Ob titulum pasce tenui premor hic ego fasce;
lux quia pascalis, locus est mihi tam venialis.
50 Estimo preclarum velut hortum delitiarum
propter torturas, mihi quas prenosco futuras
vesperis ac hora contra meliora priora.
Dimicat igne furor, quo nocte dieque peruror,
ceu plumbi massa, que solvitur ignibus assa.
55 Montem vidistis quo perfero tristia tristis.
Est ibi Leviathan serpens dictus quoque Sathan
atque ministrorum nequissima turba suorum.
Illic pauper eram legem paciendo severam,
cum subsannabat fratrem vestrumque vocabat,
60 cui tunc eternus colletabatur Avernus.
Plenus horrore flammas excussit ab ore;
semper quando vorat reprobos, sic igne vaporat.
Sed mihi funestum locus iste refrigerat estum.
Quoque die solis fiet allevatio molis,
65 donec vesper erit dum noxque crepuscula querit
et cum natalis Christi nitet, est specialis
illa mihi venia, donec venit epyphania,
a pascaque datur, donec festum celebratur,
quo cetum gratum ditavit pneuma sacratum,
70 et mihi sudanti Domini prodest ypapanti,
matribus exemplum dum Christi nobile templum
fulget munda pia post partum virgo Maria,
nec mihi fit peius agitur cum transitus eius.
A modo durante pena post uror et ante
75 orco dampnatus Herodi sum sociatus,
consors Pylati patior, quod et hii scelerati
Annas et Cayphas; nec lex nec ius nec ibi fas
nec decus est morum, sed perpes pena malorum,
quo cum peccatis properat genus inpietatis.
80 Hinc vos adiuro, quod pro me nil valituro

39 dat *S.* 44 hac] ac *O.* 49 paschalis *S.* 50 velud *O.* deliciarum *S.* 54 Zeu *O.* 57 nequissa *S.* 59 subsannabant *S.* 59 forabat *S.* 64 fiet] viet *O*, fiat *S.* 65 crupuscula *S.* 67 epiphania *S.* 68 paschaque *S.* 70 proest *O.* 72 pya *S.* 73 fit] sit *S.* dum *S.* 75 horco *OS.* damnatus *S.* 77 phas *S.* 79 quo] que S. impietatis *S.*

fletus fundatis Christo regi bonitatis,
ut concedente miser hic morer omnipotente,
donec Titane sint aurea secula mane:
Raptus in adventu vestro crepitante retentu
85 iam tormentorum per turbas demoniorum
que merui dura ne pertrahar ad mea iura ».
Quem pater affatur: « Hac nocte bonum peragatur
velle Dei prorsus non demonibus quoque morsus,
donec mane dies surgit per nubila, fies ».
90 Abbas dicit item: « Quero, ne discere vitem.
Discere qui gliscit querit, sic abdita discit;
mobilis hec tela quid vult sibi posco revela ».
Pauper ait: « Testis preeram dum rebus honestis
et camere Domini, presenti tegmine lini
95 leprosum texi quo me magis in probra nexi,
non quia spectabat ad me quod dextra levabat
(regis celorum fuerat fratrumque suorum);
furtum, raptura non sunt elemosina pura.
Qui dare vult, sua det, nobis sapiencia suadet;
100 furcellas ferri solet hec quis mapula ferri
sacricolisque dedi sacre presentibus edi,
ut fulti cacabi nequeant sub pondere labi.
Ante magistratum Christi michi significatum
inmisi fovee verius sociisque platee
105 sustentare pedes petram que iam mihi sedes ».
Lucis erat finis super undis umbra marinis
vesperis aparet, ut eas iam contenebraret,
infinitorum tunc agmen demoniorum
flumen obumbrabat, hec dicens vociferabat:
110 « Dilator prede nostre, Brandane, recede,
ut contingamus socium quem semper amamus;
hic quia te scimus non hunc accedere quimus
et nostri diram paciemur principis iram.
Hunc non audemus spectare nec inveniemus
115 nobis pacificum, nisi viderit eius amicum.
Redditus est loris nostris nostri cibus oris;
per te nate poli sed eum defendere noli ».
« Non hunc defendo » vir ait, « sed Christus agendo
secum clementer, per quem sibi dico licenter:
120 ' Hic hac nocte mane donec veniet tibi mane ' ».
Agmen ait: « Quare satagit tua mens rogitare
pervida Christum cuius fraus tradidit istum ? ».

82 omni] cum *S*. 83 sunt *S*. 84 trepitante *S*. 86 que merui] quo mihi *S*. protrahar *S*. 87 ha] ac *O*. 91 gliscit - cliscit] gliscis - discis *S*. 94 presente *S*. 100 furcellas celli *S*. mappula S. 104 *korrupt*. 104 Amice uouee verius *S*. 110 prede] pede *S*. Prandane *O*. 116 nostri] ma *S*. 118 ait] agit *S*. 120 hac] ac *O*. veniat *O*. 121 ayt *S*. sathagit *S*.

In virtute Dei vir tetre mox aciei
« Precipio » dixit, « ne vester iam cibus hic sit
125 et ne ledatur, donec cras lux oriatur ».
Mane dehinc facto pater officioque peracto
carpit iter suetum, videt horrificum quoque cetum
a Satana missum, qui totam texit abyssum,
emittens diras cum diris vocibus iras.
130 Dixit: « Vir sancte, post execrandus et ante
sit tuus ingressus tuus infestusque recessus;
nam plus quam bis ter noster plectendo magister
nos nimis affecit furias in nos quoque iecit
propter quod strictum sibi non tulimus maledictum ».
135 Turbe frendenti vir ait verbo sapienti:
« Nobis infesta non est maledictio vestra,
ad vos ipsa redit, vos solos crimine ledit.
Quem vestri rictus maledicunt, est benedictus,
quem benedicetis, maledicetur sine metis ».
140 Supplitio duplici sevi dicunt inimici:
« Judas tundetur et in ipso perficietur
cum flagris herebus his septem nempe diebus
propter quod Christi sibi vir tutela fuisti,
ne datus horrori foret illa nocte priori ».
145 Ad turbas mestas vir ait: « Non mihi potestas,
vobis est propria, sed Christus vera sophia
Jude potestatem solus tenet et bonitatem ».
Insuper adiecit mandans velut antea fecit
preceptum: « Sisto vobis vestroque magistro,
150 plus quam debetis, ne vos hunc excrucietis »!
Talem vim sanctis dat gracia celsitonantis,
spiritibus dare, quod possunt imperitare.
Qui sic ditantur, quod spiritibus dominantur,
hoc ne letentur, summo pastore docentur;
155 sed plus letentur celis scripti qui habentur.
Agmen ait sceleris: « Quis es, ut cunctis domineris,
ut nos verborum teneamus iussa tuorum? ».
« Christi sum verna », respondit clara lucerna,
« quitquid dispono clarante suo mihi dono,
160 concipit effectum nomen domini quoque rectum
non ⟨pro⟩ pastore subiectus gaudet honore,
sed si pastori par est sacer eius honori ».
Tunc infernales post hunc ivere sodales,
donec conspicere damnaticium potuere
165 vique sub horroris motum faciendo fragoris
extollunt animam scelerum molimine primam,

128 Sathana *S.* totam] coram *S.* 129 *fehlt S.* 130 dixit] dico *O*, ***anscheinend aus dixit verändert.*** 133 afecit *O.* in nos] nimias *S.* 135 frendeti *O.* verbo] sermo *S.* 140 supplico *S.* 141 tundetur] tamen detur *S.* *Von 145 an fehlt O.* 145 pretas *S.* 156 Ayt *S.* 163 ivere] iure *S.*

inter se gaudent hanc atrectareque audent.
Cum monachisque plagam pergens ad meridianam
abbas Brandanus sacer actu menteque sanus
170 Christo multimodas depromit pectore odas
Juda dimisso cum pestiferis in abisso.
O quicumque legit carmen quod nostra peregit
mens paupertina videat ut absque ruina
vivat mente pari metuens Jude sociari
175 et commensalis domini factus specialis
panem sic commedat, ne sumpto pane recedat
de vita vera se damnans morte severa.

EXPLICIT JUDAS.

170 pectoris *S.* 177 severa] serena *S.*

NACHTRAEGE.

Die Druckkorrektur gibt mir Gelegenheit einiges nachzutragen. Vor allem habe ich zu betonen, dass eine Abhängigheit der mittelalterlichen Judaslegenden des christlichen Abendlandes von jüdischer Tradition nicht nachweisbar und nicht glaubhaft zu sein scheint. Auf meine Veranlassung hat der Semitist unserer Universität München Herr Prof. Dr. G. Bergstraesser Erkundigungen bei einem Spezialisten für jüdische Erzählungsstoffe, Herrn Bernhard Heller in Budapest eingezogen. B. Heller verweist auf Samuel Krauss, *Das Leben Jesu nach jüdischen Quellen*, Berlin, 1902, und fasst seine von Krauss mehrfach abweichende Auffassung unter anderem folgendermassen zuzammen: « Die talmudische « Literatur bis Ende des 5. Jahrhunderts sowie die Midrasch- « literatur bis zum Ausgang des gaonischen Zeitalters, also bis « zum Ausgang des 1. Jahrtausends, beschäftigt sich nicht mit « Judas und kennt das Toldoth Jeschu nicht..... Dieses verdankt « seine Entstehung der Bedrückung der Juden im Mittelalter, « wo die Wut gegen die zeitgenössischen Bedrücker auch auf das « Urchristliche übertragen wurde. Was dem Christentum heilig, « wurde verunglimpft; was das Christentum verdammt, wird « verherrlicht. Derart gerät Judas zu der verblüffenden Ehre, dass

« er (p. 73) nicht nur 'überaus scharfsinnig', sondern sogar zweimal « 'verständnisvoll auserlesen' gerühmt wird. Der abstossend « geschilderte Wettflug zwischen Jesus und Judas ist ja längst « als Gegenstück zum Wettstreit zwischen Petrus und Simon Magus « erkannt. Ueber diesen Zauberflug s. Louis Ginzberg, *The legends « of the Jews*, VI (Philadelphia, 1928), p. 144. ... Der gebildete « Jude kannte Judas aus den Evangelien und aus der Apostelge- « schichte, der ungebildete kannte ihn überhaupt nicht. Die Frage, « welche Herr Professor Lehmann aufstellt, ob die christlichmit- « telalterliche Judaslegende etwa Anknüpfungen im jüdischen « Erzählungsgut hätte, wäre daher derart zu beantworten: nicht « die christliche Judaslegende knüpft an jüdisches Sagengut an, « sondern die Toldoth Jeschu-Erfindung kämpft bewussterweise « gegen die kirchliche Verdammung Ischariots an ».

P. 514 erwähnt Baum ein Manuscript saec. XV vom Jesus College Cambridge: « After the story of the Cross follows a short « account of Judas's treachery, and then the usual story of Judas « and the Cock », und bemerkt zu Letzterem: « This story appears « first in the *Acta Pilati*, rec. B, see Tischendorf, *Evangelia apo- « crypha*, 2nd ed., Leipzig, 1876, p. 290. It is still current in various « parts of Europe ». Aehnlich schliesst eine illustrierte englische Encyklopädie saec. XIV in London Brit. Mus. Royal Ms. E. VII. 7 fol. 340^v an die Judaslegende des Jacobus a Voragine folgendes Kapitel: ⟨De modo et processu qualiter Judas postquam tradidit Christum venit ad matrem suam et qualiter mater sua eum consulit et eius consilio noluit adquiescere ut patet inferius.

Postquam Judas tradidit Jhesum Judeis, venit ipse Judas ad matrem suam et retulit ei per ordinem, qualiter et quomodo pro XXX denariis argenteis tradidit Jesum. Quo audito in lacrimis confusa est ita dicens: « Heu me miseram, que te sceleratum « filium genui! Quare infelix sanctum et iustum tradidisti? Nunc « absque dubio omnes maledicciones in te implebuntur, que per « prophetam scripte sunt 'Filii eius fiant orphani et uxor eius « vidua'. Non enim tradidisti filium hominis tantum, sed uni- « genitum Dei patris. Ecce a te ipsius sanguis exquiritur et tu « mortis reus existi. Vere de illo propheta dicit: 'Filius hominis « vadit sicut scriptum est, sed ve illi, per quem tradetur'. Nunc « ergo, fili doloris, quid facturus eris, dum veritatis prophetam « a mortuis resurexisse cognoveris? » Ad vocem ergo lacrimose matris in iracundiam provocatus Judas vidit supra focum fer-

ventem olam et in ea semicoctum gallum, clamavit ad matrem ita dicens: « Quomodo devenisti in tantum errorem, ut illum dicas « a mortuis resurecturum? Juro per maximum iuramentum et « affirmo, quod iste gallus deplumatus et in olla semicoctus poterit « facilius vivus exire quam ille resurgere crucifixus ». Hec cum infelix Judas dixisset, semicoctus gallus vivus effectus est et protinus de ferventi olla exiliens apparuit pulcherimus pennis et plumis vestitutus et supra tectam (!) domus volavit ibique diu cantans mansit quasi resureccionem Christi pronuncians. Affirmavit igitur (ediccio Grecorum) hunc eundem extitisse gallum, qui eadem nocte ter cantando Petrum arguit negantem, super quem Dominus respexit continuo lacrimantem. Hoc autem signo infelix Judas teritus (!) abiit ad locum, ubi Christus passus est, illum quoque dampnatum videns in templum argenteos proiecit et abiens laqueo se suspendit sicque inter celum et terram periit, quia magistrum suum, Dei unigenitum, salvatorem omnium credencium, tradidit.〉

Auch bei den koptischen Christen wird nach Thévenot (*Relation d'un voyage fait au Levant*, p. 501) von einem gebratenen Hahn erzählt. Christus habe ihn lebendig gemacht, als Judas das Abendmahl verlassen, und dem Verräter nachgeschickt. Der Hahn habe dem Heiland den Verrat berichtet und sei für diesen Dienst ins Paradies verseht. Ueber den Hahn als Symbol der Auferstehung vgl. F. X. Kraus, *Realencyklopaedie der christlichen Alterthümer*, I (1880), p. 641 sq. und F. Novati in den *Studi Medievali*, I (1905), p. 465 sqq.

Von den Baum entgangenen Textzeugen der lateinischen Legende nenne ich hier nur OXFORD (Bodl.) Laud. Misc. 663, da diese Handschrift das hohe Alter des Typus R beweist: dieselbe Hand, die um 1185 das Autograph der Poehlder Chronik schrieb, hat fol. 95 sq. die Pilatus-, fol. 97v die Judaslegende eingetragen.

Zur Erklärung und zum Textzustand der lateinischen Gedichte, deren Korrektur mein Schüler B. Bischoff mitlas, könnte manches gesagt werden. Ich verweise für lib. I v. 74 sqq. des 2. Gedichtes kurz auf Hieronymus de nominibus Hebraicis (Migne, *Patrol. lat.*, XXIII, 886).

Inquisitori ed eretici a Firenze
(1319-1334).

Nel dare notizia di un processo formato nel 1302 da un commissario apostolico contro i francescani frate Boninsegna da Trento e frate Pietro Bono dei Brusemini da Padova, inquisitori dell'eretica pravità nella Marca di Treviso, per le estorsioni e le prevaricazioni commesse nell'esercizio del loro ministero, l'annalista francescano ci fa sapere, non senza amarezza, che altri scandali di eguale natura si verificarono in progresso di tempo, a causa della supina ignoranza dei « praelati » dell'Ordine (i ministri provinciali); i quali o per debolezza o per altri più deplorevoli motivi facevano cadere la scelta dei preposti all'ufficio dell'inquisizione non sopra persone degne di esercitare un così delicato e geloso ministero, ma sopra i peggiori soggetti, che con la loro infame condotta recavano grave disdoro alla grande famiglia francescana (1). Una dipintura a fosche tinte, tratta da ricordi e dall'esperienza personale, degli eccessi a cui si abbandonavano non pochi inquisitori dell'ordine dei minori nella prima metà del Trecento, si legge nel « de planctu Ecclesiae » di frate Alvaro Pelàez (2).

Però in nessun processo, in nessuno scritto si ha un quadro così impressionante di un sistema di spogliazione e di persecuzione a base di frode e di violenza, come nel processo istruito dal nunzio apostolico Ponzio Étienne contro il francescano frate Mino da San Quirico della Vernia, che tenne l'ufficio dell'inquisizione in Firenze e Prato dall'aprile del 1332 al dicembre del

(1) Wadding, *Annales Minorum*², VI, § XI, p. 13.
(2) Venezia, 1560, c. 67; Eubel-Sbaralea, *Bull. Francescan.*, V, cp. 778-79, 1329, III, 23.

1333 (1). A parte la scarsità dei documenti giunti sino a noi sull'attività di altri inquisitori, siamo disposti ad ammettere che frate Mino li abbia distanziati tutti, e per lungo tratto, nella lubrica via del delitto.

Perchè il lettore abbia una nozione abbastanza esatta degli abusi da lunga pezza invalsi nell'ufficio dell'inquisizione fiorentina, che resero possibile a frate Mino di compiere le ribalderie in grande stile accertate dal processo, facciamo precedere allo studio del processo l'esame dei registri dell'entrata e della spesa tenuti da tre suoi predecessori — frate Pace da Castelfiorentino (1319-1322), frate Michele da Arezzo (1322-1325) e frate Accursio Bonfantini da Firenze (1326-1329) —; sui quali registri lo stesso nunzio apostolico del processo contro frate Mino ebbe a portare il proprio esame, al fine di constatare se quegli inquisitori avessero indebitamente lucrato o dissipato una parte delle entrate in pregiudizio della camera papale (2).

I registri sono preceduti dal « liber rationum » dei nunzii Ponzio Augier ed Ugo Lebeuf (3); i quali avevano esercitato durante un triennio la funzione di collettori dei redditi dovuti alla camera sui beneficî vacanti in Toscana e in Sardegna, e degli avanzi delle entrate degli inquisitori toscani. La « ratio pecunie » degli inquisitori appartiene al 1319. I collettori riuscirono a riscuotere fiorini 645 dall'inquisitore di Firenze frate Antonio da Arezzo, e fior. 504 da quello di Siena, non senza qualche difficoltà opposta dal secondo; contro il quale fu mestieri spedire lettere monitorie. Si chiudeva così il periodo di gestione degli uffici di Firenze e di Siena, che aveva formato oggetto del controllo dei nunzii Augier e Lebeuf. Col successore di frate Antonio, frate Pace, si apriva un nuovo periodo destinato a chiudersi alla distanza di quindici anni con frate Mino; la cui gestione ingarbugliata e fraudolenta diede motivo al nuovo nunzio, di risalire con la revisione dei conti degli inquisitori fiorentini al punto in cui nel 1319 erano giunti i suoi predecessori.

Si ha di ciò la conferma in alcune annotazioni scritte nel foglio di riguardo del registro di frate Pace (4), che segnano sotto la

(1) Arch. Vat., *Collect.*, 251.
(2) AV., *Collect.*, 249 e 250.
(3) AV., *Collect.*, 249, c. 1-36; Mollat, *Lettres comm. de Jean XXII*, nn. 8161-65, 8205 e 8271 (1318, VIII, 2).
(4) AV., *Collect.*, 249, c. 37.

data dell'11 gennaio (1334) la presentazione fatta « domino Poncio » del « liber rationum dicti fratris Pacis » a nome dello stesso frate Pace, scusatosi di non poter comparire in persona « quia infirmus », e, sotto la data del giorno 13 la comparizione personale, avanti il nunzio, dell'inquisito, asseverante con giuramento che nel libro erano registrate tutte le riscossioni fatte « ratione offitii » nel triennio durante il quale aveva tenuto l'ufficio, e ch'egli non aveva conservate altre scritture relative alla sua amministrazione. Segue la risposta del nunzio di non ritenere sufficiente l'esibitagli documentazione; con ordine a frate Pace di presentarsi il giorno 18 per udire la lettura della sentenza. Altro non sappiamo del processo che Ponzio Étienne, parallelamente al processo contro frate Mino, aveva formato contro frate Pace per costringerlo a restituire il maltolto.

Certamente dai rilievi del nunzio l'attendibilità dei conti di frate Pace rimane assai scossa. Con tutto ciò li riteniamo meritevoli di attenzione. Quanto al conto dell'entrata si può ammettere la verità delle esazioni iscrittevi con la causale a ciascuna di esse attribuita; senza escludere che, come verrà poi dimostrato luminosamente per i conti di frate Mino, compresi quelli relativi agli atti compiuti dallo stesso frate Pace in funzione di suo vicario, qualche esazione sia stata occultata ed altre siano state esposte per importi minori del vero, al fine di coprire corrispondenti sottrazioni. Nel conto delle spese vi può essere qualche esposizione fittizia. Però nel loro complesso le registrazioni hanno l'apparenza di essere state desunte da note giornaliere autentiche, segnate in qualche libricciolo o vacchetta. Esse offrono un cospicuo materiale, che consente di apprezzare l'attività dell'ufficio dell'inquisizione di Firenze nei tre anni, durante i quali frate Pace ne fu il titolare.

1°. Frate Pace da Castelfiorentino (1319-1322).

L'intestazione del conto delle spese accerta che frate Pace assunse l'ufficio il 20 agosto del 1319. La prima spesa registrata è del giorno 26 di quel mese. Ma l'effettiva consegna, fattagli dal predecessore frate Antonio, del fondo di cassa in fior. 55, s. 55, d. 4, e della nota dei vecchi crediti inesigibili per l'ammontare di

fior. 291, 18.5 (1), seguì il successivo 3 settembre. Frate Antonio, prima di lasciare l'ufficio, aveva chiamati per consiglio undici fra i più reputati giuristi di Firenze e di Pistoia, sottoponendo al loro esame quattro quesiti riflettenti varie ipotesi desunte dalla decretale « multorum querela » (2), di processi per crimine d'eresia, formati « communiter » o « divisim » dall'inquisitore e dall'ordinario diocesano, ovvero da uno solo di essi senza il concorso dell'altro, circa l'obbligo di entrambi di comunicarsi a vicenda i processi, e sulla rispettiva facoltà di portarli a termine sino alla pronuncia della sentenza con reciproca indipendenza. Il responso dei consultori, steso il giorno 19 settembre 1319 e trascritto dal notaio dell'ufficio, ser Giovanni Bongia, è ancora intestato a frate Antonio da Arezzo (3); sebbene da quasi un mese l'ufficio fosse stato assunto dal successore. Il « consilium » è noto perchè fra i giurisperiti pistoiesi figura Cino dei Sinibaldi. Vi si scorge manifesta la tendenza di favorire la libertà d'azione e gli interessi materiali dell'inquisitore.

Al quesito, se dopo ultimato il processo l'inquisitore possa pronunciare sentenza di condanna « sine diocesano », si risponde ch'egli lo deve richiedere del suo intervento ed attendere otto giorni. Trascorso questo termine senza che il diocesano si sia fatto vivo, l'inquisitore non è tenuto ad aspettare più oltre. Se invece si decide di pronunciare sentenza di assoluzione per difetto di prova, o perchè, in seguito a confessione ed abiura dell'accusato, gli dovrà infliggere « penitentiam secretam salutarem », l'inquisitore non ha bisogno di richiedere il diocesano, e può fare tutto da sè. I motivi di quest'ultimo punto, il più importante, del « consilium », sono: 1° « quia impositio penitentie imponitur « arbitrio iudicis »; 2° « quia gremium redeuntibus suum unquam « claudit ecclesia »; 3° « quia sic hactenus per alios inquisitores « fieri consuevit sine controversia ». La verità, che promana apertamente dai conti di frate Pace e dei suoi successori, e, in generale, dall'attività degli inquisitori del tempo, è ch'essi volevano avere

(1) AV., *Collect.*, c. 39. — Dei vecchi crediti dell'ufficio fiorentino le più grosse partite erano quelle di fior. 214 e fior. 44, spesi rispettivamente dagli inquisitori frate Andrea (de' Mozzi) da Firenze, e frate Grimaldo da Prato fra il 1308 e il 1313 per i processi contro i Templari; delle quali partite l'ufficio aveva preteso invano il rimborso dagli Ospitalieri di S. Giovanni, successori nel patrimonio dei Templari (Bini, *Dei Tempieri* ecc., in *Atti dell'Accad. lucchese*, XIII, 1845, p. 441).

(2) *Decretalium Clementinarum* Liber quintus, tit. III, de haereticis.

(3) Bibl. Casan. mss. sec. XIV, n. 1730, c. 279. — Il codice proviene indubbiamente dall'ufficio dell'inquisizione di Firenze.

le mani libere nell'imporre la « salutare » penitenza, sotto la forma preferita di una pena pecuniaria (1).

La nomina dell'inquisitore seguiva normalmente, mediante lettere d'ingiunzione del ministro provinciale, in uno dei capitoli annuali della provincia dell'Ordine, dopo accettata la rinunzia o disposto l'esonero del predecessore. Ad ogni capitolo l'inquisitore rendeva i conti della sua gestione patrimoniale a due o tre frati deputati dal ministro e dai diffinitori a controllarne l'esattezza. Fatto il riscontro fra l'entrata e la spesa, i revisori accertavano l'esistenza dell'avanzo di cassa, che si rimandava al conto dell'anno seguente. Le entrate del primo periodo dell'ufficio tenuto da frate Pace (soli nove mesi), figurano nel registro in fior. 270, 25.9, compreso il fondo di cassa consegnato dal predecessore. Il riscontro col conto della spesa eseguito al capitolo di Firenze del 24 maggio 1320, accertò un avanzo di fior. 22, 41.3. In realtà le entrate, che importarono incremento patrimoniale, furono molto minori. Ben fior. 165 sono costituiti da due mutui contratti dall'ufficio verso i mercanti Tegghia di Guido Tolosini (2) e Guido del Fabbro, della stessa casata dei Tolosini (3). L'introduzione, nel conto dell'entrata, di denari procurati mediante accensione di debiti, fu trovata irregolare dal revisore Ponzio Étienne, il quale segnò in margine della registrazione del primo mutuo: « debitum. non « intelligo ». Secondo le buone regole della contabilità, non ignote ai notai dell'ufficio fiorentino, i debiti come i crediti dovevano formare oggetto di conti separati. Solo in un conto destinato a segnare il movimento della cassa, indipendentemente dalla gestione patrimoniale, avrebbe potuto introdursi il denaro ricavato da un mutuo passivo. Fra le entrate propriamente dette merita attenzione quella di fior. 10, quale rimborso effettuato da Federico

(1) È probabile che l'occasione di chiamare a consulto i giuristi pistoiesi (Cino dei Sinibaldi, Braccio di ser Brandino e Arrigo Forteguerra) insieme ai giuristi fiorentini, che normalmente erano i soli consultori dell'ufficio fiorentino, fosse stata fornita da difficoltà opposte dal vescovo di Pistoia, Ermanno Anastasi, contro il libero esercizio, da parte di frate Antonio da Arezzo, delle sue funzioni giurisdizionali nella diocesi pistoiese, per reagire contro la guerra che i guelfi neri col concorso di gran parte del clero cittadino facevano all'Anastasi, sospetto di ghibellinismo. — Un episodio della lotta contro l'Anastasi risulta dal *Liber rationum magistrorum Petri augerii et Ugonis bovis*, i collettori apostolici, ai quali si è accennato nel testo. Fra le spese dei collettori è segnato al 28 giugno 1319 un fiorino pagato ad un messo recatosi a Pistoia, « cum literis requisitionis communis Pistoriensis ut darent auxilium brachii secularis contra episcopum Pistoriensem ».

(2) Fu uno dei priori del Comune dal febbraio 1318 al febbraio 1319 (MARCHIONNE DI COPPO STEFANI, *Cronaca fiorentina*, in MURATORI, *R.I.S.*[2], XXX, I, p. 125).

(3) Fra i priori del 1321 e del 1325 Buonaguida di Fabro Tolosini (ibid., p. 127).

di ser Tieri da Capraia, di spese sostenute dall'ufficio durante l'infermità della madre di lui « domina Ricca heretica consolata et « combusta ».

Nel secondo periodo, chiusosi il 5 maggio 1321 al capitolo celebrato a Cortona, le entrate, compreso l'avanzo del primo periodo, raggiungono la somma di fior. 545.60, con un avanzo, sulle spese, di fior. 67. Il maggior importo è rappresentato da fior. 300.44 ricavati dalla vendita di alcuni poderi già posseduti dal defunto Ugolino Accolti da Signa (1), del quale l'inquisitore aveva dannata la memoria per crimine di eresia, pronunciando la confisca della sostanza lasciata dall'eretico. Le vendite furono eseguite per mezzo del notaio Balduccio, destinato dal Comune di Firenze ad intervenire quale sindaco nell'alienazione dei beni confiscati agli eretici (2), per assicurarsi dal pericolo di frodi e di collusioni a danno dello stesso Comune, a cui spettava il terzo del prezzo per l'adempimento dei fini di carità stabiliti dalle costituzioni papali. Fra gli acquirenti notiamo Lapo de' Strozzi, Donato e Giacomo dell'Antella, e Peppo di Bettino Frescobaldi. Dalla condanna della memoria dell'eretica defunta donna Lapa fu Monsiro de' Monsiri, vedova di ser Bertaldo da Firenze, si ricavarono sui beni confiscati fior. 27.34, — dalla condanna di Maghinardo Buti per aver mangiato carne durante la quaresima, e per aver diffamato il notaio dell'ufficio, asserendo d'averlo corrotto con donativi, fior. 25, — dalla penitenza imposta a Giovanni di ser Lapo da Signa, fior. 50, — dalla riscossione di un credito dell'eretico Gherardo de' Lupicini, i beni del quale erano stati confiscati prima ancora del 1309 (3), fior. 25. Anche in questo periodo è registrato un mutuo passivo di fior. 50 verso il mercante Guido del Fabbro.

Nel terzo ed ultimo periodo, ch'ebbe fine l'8 agosto del 1322, data della revisione ed approvazione del conto al capitolo tenutosi a Montepulciano, le entrate, compreso l'avanzo del periodo

(1) Nel 1303 « Accoltus Ugolini », padre forse di questo Ugolino Accolti, era « camerarius comunis Florentie » (*Consigli della repubblica Fiorentina*, 1301-1307, ed. B. Barbadoro, pag. 93).

(2) Con deliberazione del 18 febbraio 1306 il Comune aveva stabilito di costituire « sindicus unus vel plures quem priores eligere voluerint cum inquisitore h. p. ad vendendum bona que pervenerint ad hereticam provitatem » (ibid., p. 251).

(3) F. Tocco, *Quel che non c'è nella Divina Commedia* ecc., Bologna, 1899, doc. 24°. — 1309, VII, 19, vendita fatta dai sindaci del Comune di Firenze dei beni « olim Gherardi olim Gianni del Massaio de Lupicinis de Florentia » confiscati « occasione criminis heresis per sententiam fratris Andree florentini o. m. Inquisitoris h. p. ».

precedente, raggiunsero fior. 1054; dalla quale somma, dedotte le spese, residuarono fior. 62. Continuano in questo periodo le vendite dei beni dell'eredità Accolti col ricavato di fior. 54. Al 21 gennaio 1322 Lapino fu ser Renaldo da Certagnano riscatta per fior. 250 i beni paterni, confiscati per il crimine di eresia di Ser Renaldo. Simile riscatto effettua pochi giorni appresso per 100 fiorini Boschettino fu Cione Merlino, dei beni paterni, egualmente confiscati per il delitto di eresia del padre. Dai crediti dell'eredità del famigerato preposto di Prato « domino Alcampo cuius memoria « dampnata fuit propter peccatum heresis » verso Pelo e Arenghino fu ser Abadingo del Bello, fratelli del preposto, si riscuotono 294 fiorini (1). Il figlio della defunta Guida, vedova « domini Fabri », la cui memoria era pure stata condannata per delitto di eresia, ne riscatta per fior. 8 il credito dotale confiscato dall'ufficio.

Si accentua in questo terzo periodo l'imposizione di multe a titolo di penitenza « propter suos excessus », che colpiscono sedici persone da un massimo di fior. 50 (Tesio di Benevento) al minimo di fior. 3.8 per i due preti ser Michele da Petrognano in Val d'Elsa, e Grazia da Maiano, colpevoli di non essersi presentati « ad audiendum literam domini pape ». Tra i colpiti ci sono sei donne, un altro prete (Bonanno, rettore della chiesa di S. Sepolcro presso Firenze), un chierico (ser Dotto, rettore della chiesa di S. Lucia « de Magnolis ») e un religioso (« dompno Gregorio priore abbatie de Sofera »), multato quest'ultimo in fior. 48,56. Sono segnati due nuovi mutui passivi; l'uno di fior. 25 verso il banchiere Giotto Peruzzi, l'altro di fior. 50 verso ser Lapo di Arnolfo.

Il conto complessivo dell'entrata nei tre periodi dà un totale incasso, in numerario, di fior. 1870. Dedotti i mutui, le vere entrate ammontarono a fior. 1580; di cui la parte maggiore è costituita dalle vendite di beni confiscati agli eretici per fior. 964, mentre le multe inflitte a titolo di penitenza a coloro che avevano fatto l'abiura o avevano disubbidito ai precetti dell'inquisitore, ascendono a fior. 389.

(1) AV., *Coll.* 249, c. 43, 1322, VI, 26. « a Marcho q. Pele Aringhi de summa debiti quod Arenghus filius q. d. Abadinghi del bello florentinus et Pele eius filius dare debebant domino Alcampo preposito pratense cuius memoria dampnata fuit propter peccatum heresis, fl. 69 ». — Intorno alla personalità del fiorentino Alcampo Abadinghi, preposto di Prato, morto nel 1296 e alla condanna pronunziata contro la sua memoria dal lucchese frate Alamanno inquisitore, nel 1297, veggasi in DAVIDSOHN, *Geschichte v. Florenz*, II, I, p. 452 e II, II, p. 450.

Al capitolo di Montepulciano frate Pace era stato sostituito da frate Michele da Arezzo. Questi tardò ad assumere l'ufficio fino al 6 ottobre 1322. Nell'intervallo frate Pace continuò ad esercitarne le funzioni con la veste di vicario del nuovo inquisitore. Egli ebbe cura di registrare, in appendice ai suoi conti d'entrata ed uscita, le operazioni fatte durante il vicariato. Vediamo così segnato dall'agosto all'ottobre del 1322 un incasso di fior. 211, formato per fior. 125 dalla continuata vendita dei beni dell'eredità Accolti, per fior. 16 da tre penitenze, l'ultima delle quali, per soli fior. 6, imposta a prete Landino da San Miniato al poggio, e il resto da una serie di minori partite.

Maggiore interesse offre lo studio del conto dell'uscita. Cominciando dai quadri dell'ufficio, si constata che l'inquisitore non percepisce alcun salario od altro compenso per le sue fatiche, che, secondo le regole dell'Ordine, dovrebbero essere gratuite; salva la facoltà di far prelevare sulle entrate, dal dipendente personale laico, il denaro necessario alle spese di vitto e vestito per sè e per il compagno, essendo all'inquisitore, come a tutti i frati minori, vietato lo scambio e la detenzione del numerario.

Dallo spoglio delle registrazioni è dato di rilevare il tenore di vita di frate Pace, in relazione ai precetti della regola, che vuole temperanza e frugalità nel vitto, modestia ed umiltà nell'abito. I risultati dell'indagine non tornano a suo favore. Quasi ad ogni mese è segnata la spesa in vino, « pro inquisitore et sotio »; che in media si aggira intorno ad un terzo di fiorino, circa venti soldi. Qualche volta la spesa comprende anche frutta, formaggio fresco, baschi, finocchi, aranci, tordi, piccioni « et alias res comestibiles ». Ogni anno vi è un conto per zucchero, spezie, confezioni, triaca, gengiovo, « adriaca » ed altre medicine. La spesa complessiva in vini, frutta e altre leccornie raggiunge i fior. 11.42.4; quella di spezie e medicine fior. 5.5.4. Tutto ciò rappresenta un di più del vitto giornaliero, che l'inquisitore e il socio ricevono dal convento di Santa Croce, ove hanno le loro celle e la sede dell'ufficio, e che essi soddisfano mediante assegnazioni periodiche sulle entrate dell'ufficio a favore del procuratore dei frati. L'ammontare complessivo di queste assegnazioni in denaro è di fior. 91,26, corrispondenti a circa tre fiorini al mese. Il trattamento fatto ai frati di Santa Croce, di numerose « pietancie » e « commestiones » con un'ulteriore spesa di fior. 19, dovrebbe rappresentare un maggiore compenso per i servigi che il convento e i singoli frati presta-

vano all'ufficio. Senza tener conto delle spese per il vitto e l'alloggio dell'inquisitore e del socio nei frequenti viaggi in Toscana, conglobate in parte nei conti delle spese per il vitto, l'alloggio e il salario dei familiari e dei famuli e per il nolo e nutrimento delle cavalcature, in parte compensate ai conventi francescani della provincia ove scendevano ad alloggiare, le spese per il vitto (vino, frutta e spezie comprese) salgono a fior. 109, con una media mensile di fior. tre ed un terzo. Se si considera che per il vitto ai carcerati l'ufficio spendeva appena mezzo fiorino al mese per ciascuno, si dovrà concludere che frate Pace non lesinava nè per sè nè per il socio nel soddisfacimento nonchè dei bisogni, degli agi della vita. Questa larghezza di trattamento si concilia con la pratica seguita dagli inquisitori fiorentini, come dai loro colleghi degli altri uffici (1), di offrire vino e frutta alle persone meritevoli di riguardo con le quali venivano a contatto. Non accadeva mai che si convocassero i consultori dell'ufficio per lo studio di qualche processo senza che si offrisse loro del buon vino, spesso anche della frutta. La pratica non incontrava opposizione da parte dei preposti alla disciplina dell'Ordine. Tutt'altro! Ne fa fede il trattamento usato da frate Pace allo stesso Ministro generale, frate Michele da Cesena, nel settembre ed ottobre del 1321, allorchè il Cesenate fu ospite per alcuni giorni, dei frati di Santa Croce. In quell'occasione frate Pace offerse al Ministro e al convento una « pietanza », che costò all'ufficio fior. 3.45.9; fece un presente allo stesso Ministro di un taglio di panno con la spesa di fior. 2.19.7 (2).

Frate Pace mantiene buone relazioni con le clarisse dei monasteri di Monte Domini (3) e di Monticelli presso Firenze (4); nè manca di ricompensare i servigi che ne riceve. A Monte Domini nell'agosto del 1320 viene imbandita una lauta « commestione »

(1) G. Biscaro, *Inquisitori ed eretici lombardi* (1292-1318), in *Miscellanea di storia italiana*, Sez. III, to. 19, 1921, pp. 45, 47 ecc.

(2) AV., *Coll.* 249, c. 62 (1321, IX, 12) « item Iacobo procuratori fratrum minorum quos expendiderat pro quadam pietanza facta Ministro Generali et conventui fratrum minorum – fl. 3, 45, 9 »; c. 63 (X, 7) « item pro panno empto pro Generali Ministro – fl. 2. 19, 7 ».

(3) Il convento si trovava a settentrione di Firenze presso la chiesa di S. Marco vecchio. Era stato fondato nel 1311. Simona degli Agli ne fu la prima badessa (Davidsohn, *Forschungen zur Geschichte von Florenz*, IV, 1908, p. 421).

(4) Fu uno dei più antichi conventi istituiti secondo la regola delle suore di S. Maria e S. Damiano d'Assisi (Sbaralea, *Bull. Franc.*, I, pp. 3, 15, 47 ecc.). I nomi delle suore che facevano parte del convento nel 1318 dimostrano il suo carattere aristocratico. Vi troviamo rappresentate le più grandi e doviziose famiglie fiorentine: Nerli, Malaspini, Scolari, Pazzi, Buondelmonti, Cerchi, Bardi, Pulci, Ubertini ecc. (Davidsohn, *Forsch.*, IV, 1908, p. 411). Con lettera 9 maggio 1317 papa Giovanni XXII aveva ordinato che vi fosse ricevuta Maria di Donato Donati (Staralea-Eubel, V, ep. 268).

alla «familia» dell'inquisitore e ad altri frati per celebrare la festa di un nuovo frate francescano, il b. Lodovico da Tolosa (1), con la spesa di fior. 4.57.3.

Il dispendio nell'acquisto di panni e di calzari e nella confezione di tonache, mantelli ed altri indumenti per l'inquisitore ed il socio, in fior. 76.25.4, è assai rilevante. Il numero eccessivo dei capi di vestiario confezionati coi denari dell'ufficio fa pensare al proposito dell'inquisitore di formarsi una larga scorta di indumenti per farne mercato con i confratelli, seguendo una mala pratica, che, secondo frate Alvaro Pelàez, era comune a molti prelati francescani del suo tempo (2).

Nei quadri dell'ufficio fiorentino vi erano normalmente due notai, due o più famuli e quattro o più familiari, i così detti «officiales» dell'inquisizione, che, secondo le costituzioni papali, formavano la guardia del corpo dell'inquisitore, godevano del privilegio di portare armi sulla persona, di giorno e di notte, fruivano di larghe indulgenze ed erano fatti partecipi di un terzo delle entrate dell'ufficio a titolo di compenso per le loro fatiche e per i rischi, a cui si esponevano nella lotta senza quartiere contro i nemici della Chiesa. Però la pratica dell'ufficio fiorentino, come di molti altri uffici (3), aveva sostituito alla proporzionale partecipazione nelle entrate, l'assegnazione di un salario fisso annuale così ai notai, come ai familiari e ai famuli. Nel 1319 e 1320 aveva funzionato un solo notaio, ser Giovanni Bongia, che serviva l'ufficio da parecchi anni. Nel 1321 gli fu aggiunto ser Cettino di ser Benricevuto, da Prato. Il loro salario annuo era di 35 fiorini per ciascuno. I familiari salariati erano quattro: Tiglo di Chiareto, Vanni da Tregacio, Borghino e Lari da Maiano, sostituiti i primi due nel 1321 da Manovello di Jacopo e Neri di Gagliardo, col salario di annui 18 fiorini per ciascuno. Fra i salariati dell'ufficio va annoverato anche quel notaio Balduccio ch'era stato destinato dal Comune ad intervenire come sindaco nelle vendite dei

(1) Dell'ordine dei minori e vescovo di Tolosa, fu canonizzato il 7 aprile 1317 (ibid., V, ep. 257).

(2) Op. cit., II, cap. 67 «Multi fratres, maxime maiores in honoribus et pecuniis, revera «non indigentes tunicis, immo habentes promptuaria et elemosynas et decem muta-«toria... aut pecuniam pro tunicis, quum datur, accipiunt, aut tunicas a guardianis «faciunt assignari, sui status dupliciter transgressores, tum quia recipiunt tunicas quibus «non indigent et sic rapiunt... tum quia contrectant pecuniam alienam, que erat pro veris «fratrum necessitatibus assignata. In quibusdam provinciis ut in Allemania, lanam que «datur eis pro tunicis aliqui fratres portant ad nundinas, et ibi carius vendunt... et emunt «inde quod volunt sicut alii mercatores».

(3) *Inquisitori ed eretici lombardi* ecc., p. 8.

beni confiscati agli eretici. Nel 1320 frate Pace gli corrispose 30 fiorini quale salario arretrato per quattro anni di lavoro. In complesso la spesa per i salariati fu di 317 fiorini.

Accanto agli ufficiali prendono posto presso l'inquisitore i giuristi ch'egli è solito convocare per averne consiglio nei processi. Si è già accennato al «consilium» provocato dal predecessore di frate Pace, poco tempo prima di scadere dalla carica, ridotto in iscritto dal notaio Bongia il 19 settembre 1319. I consultori, che risposero all'invito dell'inquisitore, furono tre ecclesiastici: Tedicio (Aliotta) vescovo (1) e Bencivenne arcidiacono, di Fiesole, Lapo monaco fiorentino (2), ed otto giudici: Alessio de' Rinucci (3), Falcone da Lucignano, Baldo (4) e Decco da Figline e Forese di Rabatta (5), fiorentini, Cino dei Sinibaldi, Braccio di ser Brandino e Arrigo Forteguerra, di Pistoia. Con la prima convocazione ch'ebbe luogo il giorno 10 di quel mese, frate Pace chiamò a consiglio, invece dei soliti giuristi fiorentini, i giudici-assessori del Vicario di Firenze (Gherardo fu Guido dei Roberti, da Reggio) che reggeva il Comune, in nome di re Roberto. Ma già al 15 novembre incominciano le ordinarie consultazioni dei giuristi cittadini segnate nel conto della spesa per l'offerta di vino e frutta; che si ripetono quasi ad ogni mese. Al 14 agosto 1320 è registrata la spesa di 34 fiorini quale onorario all'arcidiacono Bencivenne e ai giudici Falcone da Lecignano e figlio Michele, Gherardo (6) e Nicolò da Castelfiorentino, Baldo e Decco da Figline e Alessio de' Rinucci, «consultoribus officii». Al 31 luglio 1322 si pagano 38 fiorini «in «recompensatione laboris quem pro officio sustinent in consu«lendo inquisitori» i nominati Bencivenne, Falcone, Gherardo, Baldo, Decco ed Alessio, in ragione di fior. 6.21 per ciascuno. Un

(1) Già arciprete della chiesa di Firenze, era stato nominato vescovo di Fiesole nel 1312.

(2) Lo si può identificare in quel Lapo che fu poi abbate di Poggibonsi, autore di una «lectura super sexto» e di una «lectura super Clementinis» (SCHULTE, *Die Geschichte... des Can. Rechts*, II, p. 238).

(3) Gonfaloniere di giustizia nel 1337 (MARCHIONNE DI COPPO STEFANI, op. cit., p. 186); fece parte dell'ambasciata che nel gennaio del 1326 si recò a Napoli per offrire a Carlo di Calabria il vicariato del Comune di Firenze (BEVERE, *La Signoria di Firenze tenuta da Carlo di re Roberto*, in *Arch. stor. d. prov. napol.*, XXXIII, p. 441).

(4) Testimonio «in loco fratrum minorum» di Firenze alla vendita dei beni confiscati a Gherardo de' Lupicini il 19 luglio 1309, insieme ad altri due giudici fiorentini (v. sopra p. 6, nota 3).

(5) È fra i testimoni dell'atto del 19 luglio 1309. Dei priori del Comune nel 1335, fu gonfaloniere di giustizia nel 1338 (MARCHIONNE DI C. S., op. cit., p. 189). Boccaccio nel *Decamerone* lo dice: «armario di ragion civile».

(6) Noto come discreto rimatore. Cfr. F. NOVATI, *Nuovi studi su Albertino Mussato*, in *Giorn. storico d. lett. ital.*, VI, 1885, p. 189 e G. ZACCAGNINI, *Gherardo da Castelfiorentino* ecc., ibid., LXXIII, 1919, p. 207.

trattamento di favore fu fatto a ser Nicolò da Castelfiorentino, compaesano di frate Pace, « iudici et consultori officii », il quale ebbe 10 fiorini il 10 giugno e altri 6 il 1° luglio 1322. Così in totale gli onorari dei consultori importarono 88 fiorini, oltre la spesa in vino e frutta (fior. 3.20) e in una « commestione » (fior. 7.7.6).

Una grossa somma è consunta nei viaggi dell'inquisitore e dei suoi ufficiali. Fra il 1319 e il 1320 lo vediamo percorrere la Toscana dalla Val d'Arno alla Val d'Elsa, indi in Val di Mugello. Nel 1321 egli va a Castelfiorentino, a Figline, a Bologna e a Cortona per il capitolo, di nuovo a Figline, a Prato, Pistoia, Pisa e Lucca, due volte a San Miniato del Tedesco, a Colle e ad Arezzo e due volte a Siena; nel 1322 a Prato, a Pisa, nel Mugello e in fine a Montepulciano per il capitolo. La spesa totale dei viaggi salì a fiorini 291.20.3; cui vanno aggiunti altri fior. 92 per acquisto o noleggio di cavalli e provvista di foraggio.

L'inquisitore aveva bisogno dell'ausilio dei confratelli e anche di laici. Molti si offrivano spontaneamente denunciando coloro ch'erano sospetti di professare principii ereticali, di avere relazioni di amicizia o di interesse con eretici, o di parlare con disprezzo dell'ufficio. Egli è solito retribuire questi servigi, destinati a ripercuotersi sulle entrate. La spesa complesiva per questo titolo è di fior. 74. Quanto al vitto e alla custodia dei carcerati e alla punizione dei colpevoli, ci limitiamo per ora ad indicare l'ammontare della spesa globale in fior. 57.

Una parola va detta sulle spese occorse per l'acquisto di carta « bombicina » — « edina » — e « pecudina », libri da scrivere, inchiostro ed altri oggetti pertinenti alla cancelleria dell'ufficio, che offrono dati concreti sull'attività dei notai chiamati a prestare la loro opera quotidiana nella formazione dei processi e nell'esteso carteggio dell'inquisitore coi suoi confratelli, amici ed informatori e con la curia romana. Abbastanza preciso il quantitativo della carta « bombicina », acquistata per conto dell'ufficio. Si tratta di sei risme di 24 quaderni ciascuna: due risme all'anno. Essendo il costo della risma di 44 a 45 soldi, la spesa complessiva fu di fior. 4.30. Per la carta membranacea i dati sono più incerti, perchè spesso si accenna genericamente a carta pecudina od edina, senza indicare il numero dei fogli. Tale carta si vendeva a « sexterni », a prezzi diversi secondo il formato; dal minimo di 3 soldi al massimo di 6 soldi il « sexterno ». Compresi i libri e i libriccioli, la spesa totale per carta di vari tipi fu di fior. 17.30. Si nota poi una grande

quantità di piccole spese per la provvista di calamai, inchiostro, « polvere pro ponendo super cartis », coltellini, temperini, forbici, lancette, vagine con cordule, cera, verderame, cinabro, trementina, ecc. e « pro attattura » dei volumi della piccola biblioteca contenuta negli armari dell'ufficio; il che dimostra come la cancelleria dell'inquisitore fosse largamente provveduta di quanto poteva occorrere per stendere in bella forma gli atti e i processi. La piccola biblioteca si accrebbe di un esemplare del « septimus », ossia del libro delle decretali Clementine, alla cui trascrizione frate Pace provvide fino dal novembre 1319.

Il nostro inquisitore doveva avere una particolare inclinazione per certe raffinatezze. L'ambiente artistico di Firenze si riflette nelle spese sostenute per far miniare da ser Sozzo alcuni libri e più « sexterni » (fior. 1.32.6), da « ser Johanne miniatore » un libricciolo e altre carte (s. 17.6) e nel 1322 per far dipingere da « ser Taddeo pictori » (Taddeo Gaddi) una tavola (fior. 7), destinata, si può credere, ad ornare la curia dell'ufficio, a scopo di pietà e di devozione (1). L'interesse per il sollecito compimento del grande tempio di Santa Croce aveva avuto immediata manifestazione da parte di frate Pace, all'indomani della sua assunzione all'ufficio, mediante il prestito di 100 fiorini fatto all'« operario » Nerio « pro opera S. Crucis ».

Era costume dell'inquisitore di accogliere nella propria curia i sindaci del Comune, deputati a sindacare il Podestà o il Vicario del Comune, dopo scaduto di carica. Questa pratica conferiva autorità e prestigio all'inquisitore di fronte agli ufficiali del Comune. Alla consueta distribuzione di vino ai sindaci e ai loro notai e nunzi, si aggiungeva qualche volta una discreta « commestione ».

L'applicazione delle costituzioni papali riservanti al Comune un terzo del prezzo ricavato dalla vendita dei beni confiscati agli eretici, in compenso delle spese e prestazioni ad esso incombenti per la scoperta, cattura e punizione dei colpevoli, dava luogo a frequenti conflitti fra le due potestà, egualmente gelose delle

(1) AV., *Collect.*, 249, c. 53, 1319, IX, 23 « item ser Sozzo miniatori pro miniatura quorundam librorum inquisitoris - l. 4, 7, 6 »; c. 57, 1320, VIII, 26 « item ser Sozzo miniatori pro miniatura quorumdam - sexternorum; s. 12, 6 »; c. 66, 1322, IV, 19 « item Taddeo pictori, fl. auri ii »; 1322, VII. 1 « item Taddeo pictori pro una tabula fl. iii »; c. 69, 1322, VII, 22 « item Taddeo pictori fl. 1 ». - Collect. 250, c. 21 - 1332, IX, 17 « item domine Neuti pro quodam laborerio facto in ornamento cuiusdam picture dicti vicarii (frate Pace) inquisitoris - s. 25 ». — Intorno a Taddeo Gaddi: A. VENTURI, *La Pittura del trecento*, pp. 242 e 523. I suoi primi lavori sin qui conosciuti sono le pitture sopra il monumento Baroncelli-Manetti a Santa Croce, eseguite nel 1327.

rispettive giurisdizioni, prerogative e immunità. Dal conto dell'uscita si rileva che frate Pace ad ogni nuovo provvedimento del Comune che può interessare l'ufficio, si affretta a procurarsene copia autentica. Si ha così menzione nel giugno 1320 « de quodam « statuto quod pertinebat ad officium » e della « levatura attorum « de camera Communis ». Nell'ottobre si parla « de quodam stan- « tiamento levato de camera Communis »; in novembre è segnata la « levatura ordinamenti editi contra officium », cui segue la spesa « pro cartis levatis de camera Communis F. pertinentibus « ad officium »; in dicembre si registra la spesa di s. 3.7 in vino « pro ser Gherardo de lauto sindico ad revidendum raciones « Comunis ». Una serie di registrazioni del gennaio del 1321 accennano alla elezione di alcuni officiali del Comune delegati a rivedere « racionem pertinentem ad Commune F. de pecunia advenientem « ad officium » e alla successiva revisione da essi praticata, accompagnata da abbondante imbandigione di vino e pesce (s. 43) e dal compenso di fior. 2 al notaio ser Bartolo « pro instrumento « de ratione visa ecc. » L'ordinamento « contra officium » del novembre 1320 dovrebbe identificarsi con la provvisione presa di sottoporre i conti dell'inquisitore a revisione per verificare se al Comune veniva corrisposto il terzo delle entrate od almeno se a tale quota si dava dall'ufficio un'erogazione conforme ai precetti delle costituzioni papali. Che l'ordinamento abbia provocato il dispetto di frate Pace e dei suoi accoliti, la cui aspirazione era di avere mano libera nella disposizione delle entrate dell'ufficio, si desume indirettamente dalla notizia della spesa sostenuta nel gennaio 1321, quando Manovello, l'ufficiale che teneva la cassa dell'ufficio, « fuit captus per familiam Vicarii florentini » (1). Si sarebbe dunque il cassiere dell'inquisitore opposto violentemente agli ordini del vicario di re Roberto, se lo stesso vicario si trovò costretto di farlo arrestare dai berrovieri del Comune. Crediamo che un primo effetto tangibile del nuovo ordinamento del Comune sia da ravvisarsi nella spesa che nel 1322 l'ufficio cominciò a sostenere per il vitto dei carcerati che non avevano mezzi proprî per sostentarsi; spesa della quale non vi è traccia nei due anni precedenti, forse perchè era sostenuta direttamente dal Comune.

Rettificati alcuni errori di computo che si riscontrano nelle registrazioni, conti dell'uscita per il primo periodo sino al capi-

(1) AV., *Collect.*, 249, c. 59. – Vicario di Re Roberto a Firenze era nel 1319 Giovanni di ser Brodano da Sassoferrato (DAVIDSOHN, *Forsch.*, IV, p. 547).

tolo di Firenze risultano in fior. 247.36.6; per il secondo periodo, sino al capitolo di Cortona, in fior. 497.21.9; e per il terzo periodo fino al capitolo di Montepulciano in fior. 1029.1.10: complessivamente fior. 1812.60.5. In uscita sono iscritti i rimborsi dei mutui passivi. Raffrontata l'uscita con l'entrata, ne risulta un avanzo di fior. 69, di poco superiore a quello di fior. 67.30 accertato dai revisori dell'ultimo capitolo. Come per l'entrata, così per l'uscita le registrazioni segnano un'appendice per i due mesi in cui frate Pace resse l'ufficio quale vicario del nuovo inquisitore. Questi, venuto a Firenze il 6 ottobre 1322, ricevette l'ufficio in consegna da frate Pace, che gli rassegnò l'elenco dei vecchi crediti inesigibili, insieme a quello dei crediti e depositi costituiti sotto la sua amministrazione per l'importo di fior. 228.14. Il conto di cassa si pareggia con un debito personale di frate Pace di fior. 51. A disposizione del nuovo inquisitore non erano rimasti che fior. 5.3.6 presso il notaio ser Benvenuto dei Trisanti, creato all'ultimo momento depositario della « pecunia » dell'ufficio.

Le registrazioni dell'entrata e dell'uscita si completano nel fornire una discreta messe di notizie sull'attività spiegata da frate Pace per la scoperta, la cattura e la punizione degli eretici e loro fautori, e di tutti coloro che avevano recato offesa ai diritti e alla dignità dell'ufficio. Lo stesso giorno ch'ebbe in consegna l'ufficio (3 settembre 1319), frate Pace fece una prima spedizione nel contado, accompagnato dalla sua « familia », dal milite del Vicario del Comune e dai berrovieri « ad capiendam unam hereticam « quam ceperunt ». Al 9 settembre è segnato il consulto coi giudici del Vicario « super negotio cuiusdam mulieris ». Nel giorno 13 si identifica la carcerata per « domina Lapa Monsiri heretica », che caduta inferma, fu trasportata all'ospedale di S. Maria novella, ove dopo pochi giorni morì. Il giorno 20 si registra la spesa di s. 22 per la « capsa » comperata « pro d. Lapa heretica defuncta « causa mittendi eam intus ». Dubitiamo che sia stata anche inumata; perchè il processo che si stava formando, proseguì contro la memoria della defunta. Accertato ch'era morta nell'errore, la salma nell'aprile 1320 fu « combusta », previa pubblicazione della sentenza di condanna alla confisca dei suoi beni (1). La spesa sostenuta per la macabra operazione fu di fior. 2.6.

(1) AV., *Collect.*, 249, c. 52, 1319, IX, 13 « item portatoribus qui portaverunt dominam Lapam Monsiri hereticam ad hospitalem, s. 2, 6 »; IX, 20 « item pro una capsa empta pro d. Lapa heretica defuncta causa mittendi eam intus, s. 22 »; c. 55, 1320, IV, 26 « item pro

Al 27 ottobre 1319 si ha una prima registrazione di spese fatte ad una donna « que servivat domine Riche, que detenta est pro « heretica ». Seguono in novembre e dicembre molte piccole spese in vino, « confectiones », polli e uccelletti « pro domina Rica pata- « rena detenta et infirma ». Vediamo al suo capezzale un medico e un'infermiera. Le cure prodigate per tenerla in vita l'avranno illusa sulla sorte che il processo le riservava? Ne dubitiamo fortemente. È assai probabile ch'ella, come accadeva della maggior parte delle donne le quali si lasciavano adescare dai sermoni dei maestri patarini, abbia nel cieco fanatismo di patarina « consolata » (per tale è appunto qualificata) opposto pertinace resistenza alle esortazioni dell'inquisitore. Nei primi giorni del 1320 donna Ricca finì sul rogo; ove, inferma com'era, i berrovieri del Comune l'avranno portata di peso (1). All'indomani dell'orribile rito, il figlio Federico di ser Tieri da Capraia si affrettò a rimborsare l'ufficio delle spese fatte probabilmente, dietro sua richiesta, per l'inferma (2).

Erano gli ultimi guizzi della setta patarina; alla quale le forze coalizzate degli inquisitori dei predicatori e dei minoriti in Italia, Francia e Spagna per quasi un secolo non avevano dato quartiere nella caccia agli affigliati e ai simpatizzanti, ridottisi negli ultimi anni a cercare rifugio nei villaggi alpestri, lontani dai centri abitati, o a passare in Sicilia o nell'Illiria. Nuove correnti di idee avevano preso il sopravvento nell'animo di chi si sentiva portato a ribellarsi contro le leggi e il principio di autorità, se non anche contro i dogmi della Chiesa romana. Erano le sette degli apostoli di Gherardo Segalelli e di Dolcino, dei fraticelli di Angelo da Clarino, e dei beghinardi, che tenevano il campo, incarnando la naturale tendenza ad uno spirituale rinnovamento, alimentata dallo spettacolo di corruzione che offriva l'alto clero, secolare e religioso.

expensis factis quum d. Lapa de Monsiris fuit combusta, fl. 2, 6 »; c. 56, 1320, VII, 19 « item fratri Laurentio hospitalario hospitalis S. Marie nove pro recumpensatione laborum et expensarum quos sustinuit pro duabus hereticis quas in ipso hospitali tenuit quia erant infirme, fl. 3 »; c. 41, 1320, VI, 28 « item pervenerunt sibi... de bonis olim d. Lape uxoris olim ser Bertaldi de Signa cuius memoria est dampnata propter peccatum heresis quas eidem domine debebat Nicolaus etc., fl. 8, 20).

(1) Ibid., c. 54, 1319, XII, 31 « item medico qui medicavit dominam Richam que detinebatur pro heretica, fl. 1 »; 1320, I, 8 « item ser Vanni qui detinuit in domum suam dictam dominam que erat infirma et postea fuit combusta, fl. 1 ».

(2) Ibid., c. 40, 1320, I, 8 « item pervenerunt sibi a Federico ser Tieri da Capraria filio « olim domine Riche heretice consolate et combuste pro expensis quas inquisitor fecerat « pro ea, fl. 10 ».

Una spedizione in Val d'Arno tra l'agosto ed il settembre 1320 fruttò la cattura di due eretici: Grazia e Gazeo. Stettero in carcere quattro mesi. Alla fine dell'anno, previa abiura, furono crocesegnati insieme a donna Ravenna; della quale non si hanno altre notizie. La cerimonia seguì, come di consueto, in una pubblica predicazione tenuta dall'inquisitore da un pulpito, che veniva portato con alcune panche nel coro di Santa Croce o fuori del tempio. Ai tre penitenziati l'ufficio, oltre il panno rosso per le croci, fornì tre mantelli sui quali le croci furono cucite. Scarcerato e munito di una lettera Gazeo fu inviato ad Arezzo; forse per fare colà opera di spionaggio. Una spedizione a Figline nel marzo 1321 condusse alla cattura di Cione di ser Bernardo «episcopo patareno». Un successivo viaggio di frate Pace a Bologna dovrebbe porsi in relazione con questa grossa preda. Il difetto di altre notizie sopra Cione porta a credere che la sua cattura fosse stata eseguita a richiesta di altro ufficio, competente per ragione di prevenzione a giudicarlo (1). Nel giugno il notaio dell'ufficio si reca fuori di Firenze per assumere testimoni « pro facto Biccie patarene relaxe ». Anche di costei non si hanno altre notizie. Però... patarina e recidiva? Ce n'era d'avanzo perchè Biccia facesse la fine di donna Ricca.

Nello stesso mese era stato catturato « Gratia patareno »; che probabilmente era lo stesso Grazia crocesegnato e prosciolto nel dicembre 1320. Doveva essere pervenuta una denuncia che lo accusava di essere ricaduto nell'errore. Conscio della sorte riservata ai recidivi, riuscì a fuggire dal carcere. La cosa fece rumore. Tosto si formò a Firenze una brigata di amici dell'ufficio, capitanata da Silvestro Cavalcanti, che corse sulle tracce del fuggiasco. Era pure partita la famiglia dell'inquisitore, guidata dal notaio Bongia. La brigata che riuscì a scovare e riprendere il disgraziato, ebbe dall'inquisitore un premio di 10 fiorini (2). In settembre l'eretico fu consegnato ai berrovieri del Comune perchè gli infliggessero una solenne frustata lungo le vie della città; spettacolo che pare fosse assai gradito ai fiorentini. Grazia questa volta non

(1) Ibid., c. 59, 1321, III, 27 « pro vettura equorum quum familia inquisitoris ivit ad « ducendum quendam hominem qui dicebatur Cione ser Bernardi episcopus, patarenus pro « expensis dicte familie, l. 5. 8, 6; item quum Inquisitor ivit Bononiam cum familia, famulis « equis et pro vettura equorum et salario famulorum in totum, fl. 20, 49, 3 ».

(2) Ibid., c. 61, 1321, VI, 23 « Silvestro de Cavalcantibus, Dingho ser Teranuccii, Andree « Bonaguide et Guiduccio Pieri populi plebis pitiane qui ceperunt Gratiam patarenum « qui fugerat de manibus inquisitoris, fl. 10, — item pro expensis factis quum ser Johannes « notarius officii ivit cum familia et equis ad capiendum Gratiam predictum, quem invenerunt captum per predictos, et pro vettura equorum, in totum, fl. 3, 55 ».

trovò... grazia. L'11 febbraio 1322, consegnato al braccio secolare subito dopo la pubblicazione della condanna nel coro di Santa Croce, finì sul rogo (1).

Sino dall'ottobre 1321 si ha notizia di prete Landino detenuto nelle carceri, che continuava ad esservi rinchiuso quando frate Pace scadde di carica. Era stato penitenziato per i soliti generici eccessi. Alla fine riuscì a pagare 5 fiorini, parte della multa inflittagli; il resto gli fu condonato « pro amore Dei ». In gennaio del 1322 si registra un compenso di soldi 15 ai berrovieri del podestà per avere frustate le patarine Sibilia e Sapia. Nel marzo successivo si parla di ser Vanni « froda » (*sic*) carcerato per falsità, e di un processo contro il pisano Lapo della nobile casata dei Gualandi. Desta maggiore interesse una spedizione fatta in Val di Mugello nel giugno di quell'anno per catturare alcuni fraticelli. I catturati furono tre: Giorgio, Pascuccio e Giuliano. Ad essi in agosto si aggiunse un quarto: Bartolomeo (2). Intorno alla stessa data della cattura dei primi tre fraticelli erano stati catturati « dompnus » Ranaldo da Cortona e « dompnus » Mauro, priore dell'abbazia di S. Giuliano, di Prato. Rassegnando l'ufficio al successore, frate Pace gli consegnava i quattro fraticelli, Ranaldo da

(1) Ibid., c. 62, 1321, IX, 29 « item berroviariis qui artaverunt Gratiam, s. 9 »; c. 65, 1322, II, 11 « item illis qui portaverunt pancas in coro quum Gratia fuit sententiatus, — item pro expensis factis quum dictus Gratia fuit combustus, s. 14, — item pro expensis factis pro dicto Gratia quem detinebatur in carceribus quia non habebat unde sibi facere expensas, fl. 12 ».

(2) Ibib., c. 67, 1322, VI, 14 « item quum Inquisitor ivit cum familia, famulis et equis in « Mucello causa capiendi quosdam fraticellos qui capti fuerunt et pro vectura equorum, « fl. 14, 21 »; VI, 25 item Bute del maestro de Prato quia duxit unum fraticellum, captum « de Prato Florentiam et pro aliis expensis factis occasione dicte capture, s. 36, 4 »; VI, 18 « pro expensis factis quibusdam fraticellis, silicet Iuliano, Georgio et Pascuccio et pro « Jacobo clerico quia non habent unde facere sibi expensas a die XVIII iunii usque ad « Kalendas iulii, l. 3, 2, 8 ». — La Toscana aveva dato il maggior contingente alla setta dei fraticelli, chiamati anche spirituali, formatasi in seno all'Ordine francescano per iniziativa di Angelo da Clareno, Ubertino da Casale ed Enrico da Ceva. Sino dal 1312 Clemente V era intervenuto scrivendo all'arcivescovo di Genova e ai vescovi di Lucca e di Bologna, perchè fossero ridotti all'obbedienza « fratres illos de provincia Thuscie », ribelli all'autorità dei loro superiori. Essendo stata contro di essi fulminata la scomunica, fuggirono in Sicilia sotto la guida di Enrico da Ceva. Giovanni XXII nel marzo 1317 aveva tentato invano di indurre Federico di Aragona re di Trinacria, ad espellerli dall'isola (EUBEL-SBARALEA, V, ep. 256), e il 30 dicembre successivo aveva riprovate le loro dottrine ordinando di procedere con tutto rigore contro di essi (Ibid., ep. 29, 7). Al 25 gennaio 1318 furono condannati in particolare « illos qui de Tuscia in insulam Trinacria se contulerunt » (Ibid., ep. 302). Le registrazioni di frate Pace provano che non tutti i fraticelli toscani avevano seguito in Sicilia Enrico da Ceva. Alcuni erano rimasti riparando forse in qualche eremo alpestre, lontani dai centri abitati, ove speravano di passare inosservati. Si vedrà più innanzi che un loro rifugio doveva trovarsi a Monte Cuccheri, chiamato appunto da essi « mons cuccheri fraticellorum ». Un poggio col nome di Monte Cuccari o Cuccheri è segnalato dal Repetti in Val d'Arno, comune di Terriciola, diocesi di Volterra.

Cortona e il priore di S. Giuliano, che attendevano in carcere di essere giudicati.

In complesso frate Pace di Castelfiorentino si mostrò attivo e zelante nel disimpegno delle sue funzioni, non senza avere nello stesso tempo curato i proprî comodi e i proprî interessi. Le sue fatiche parvero coronate da discreto successo. Due se non tre roghi avevano illuminato della loro livida fiamma lo storico capannuccio, fuori porta di S. Croce, ove venivano condotte le vittime destinate alla pena del fuoco. Altri roghi avevano arse le salme di coloro contro la cui memoria era stata pronunciata condanna per crimine d'eresia; condanna che voleva dire confisca del patrimonio lasciato dall'eretico defunto. È d'uopo porre in relazione la frequenza di queste condanne postume con l'entità delle sostanze che per tal modo venivano apprese dal fisco inquisitoriale. Ognuno comprende quanto forte dovesse essere l'incentivo a stendere le mani sui beni già posseduti da chi non poteva più difendersi. Ben è vero che non di rado il processo veniva aperto quando il soggetto era ancora in vita. Ciò accadeva specialmente s'egli era infermo e si poteva presumere prossima la sua fine (1). Fa impressione che due dei defunti, la cui memoria fu infamata con la condanna per eresia, — Ugolino Accolti e ser Ranaldo da Certognano — fossero provveduti di cospicua sostanza, che realizzata parzialmente da frate Pace fruttò all'ufficio oltre 800 fiorini. Vien fatto di domandarsi se l'inquisitore avrebbe sentito il dovere di turbare la pace del loro sepolcro se fossero stati dei miserabili.

Va considerata a parte una delinquenza che si potrebbe chiamare spicciola. Si tratta delle multe da fior. 50 in giù a titolo di penitenza, che abbiamo visto infliggersi a 21 fra uomini e donne « propter « suos excessus ». L'inquisitore si riteneva autorizzato ad imporre nel suo libero arbitrio una pena pecuniaria a chi si era reso colpevole di trasgressione ai suoi precetti, di scarsa riverenza verso l'ufficio e di imprudenti contatti con eretici. Questa potestà discrezionale costituiva una forte spinta per calcare la mano sugli abbienti al fine di impinguare la cassa dell'ufficio.

All'infuori di una visita fatta al vescovo di Pistoia nel settembre del 1319 per prendere consiglio « super facto quarundam mu-

(1) La manovra consueta agli inquisitori e alle curie diocesane di fronte ai « ricchi usurai », la cui attività nel traffico del denaro si pretendeva che « sapesse » di eresia, è ritratta con rara efficacia nel sonetto CVIII del *Fiore*, ed. E. G. Parodi, Firenze, 1922, p. 57.

« lierum », non vi è altra traccia, nei conti di frate Pace, di relazioni passate fra l'ufficio e le curie dei vescovi toscani intorno a processi formati contro eretici; indizio sicuro che frate Pace, come i suoi confratelli, continuò, non ostante i blandi temperamenti suggeriti dal « consilium » del 19 settembre 1319, a procedere contro gli eretici e a pronunziare sentenze di condanna, come se non esistesse la giurisdizione concorrente dell'ordinario diocesano.

Frate Pace dovette occuparsi, per ordini venuti da Avignone, delle condanne contro i conti di Montefeltro ed altri ghibellini della Marca d'Ancona, ch'erano state solennemente pubblicate da papa Giovanni XXII nell'ottobre 1320 (1). Ad un primo viaggio a Colle e ad Arezzo nel luglio 1321 per indagare sugli aiuti che di là partivano a favore dei conti di Montefeltro, seguirono in agosto e dicembre altri viaggi a Prato, Pistoia e Val di Mugello, a Pisa, Lucca, San Miniato e Siena per farvi pubblicare i decreti papali contro i ribelli della Chiesa. Nel marzo 1322 l'inquisitore prestò assistenza ad un legato del rettore della Marca venuto a Firenze per predicare a Santa Croce la crociata contro i ghibellini marchigiani.

2°. Frate Michele d'Arezzo (1322-1325).

Nelle registrazioni di frate Michele succeduto a frate Pace, si notano due novità: la prima, che ogni incasso e ogni spesa figurano fatte per mezzo di uno o l'altro dei notai o dei familiari dell'ufficio, per modo che all'inquisitore rimane, almeno in apparenza, sottratto, in conformità alla regola francescana, il maneggio del denaro. La seconda, che i conti dell'entrata e quelli dell'uscita sono distinti in due parti. L'una segna le riscossioni e le spese spettanti all'ufficio, ossia i due terzi di ciascuna entrata, devoluti, secondo le costituzioni papali, un terzo più propriamente all'ufficio per le spese inerenti al suo funzionamento, e un terzo agli ufficiali e notai dell'inquisitore in compenso delle loro fatiche. L'altra parte segna la quota spettante al Comune, ossia un terzo di ciascuna entrata, destinata a sostenere le spese di manutenzione del carcere e di vitto dei carcerati « qui non habent unde sibi facere expensas », e loro custodia. Vediamo così applicati

(1) Mollat, op. cit., ep. 14111, 1320, XI; 14203, 1320, XI, 24; 16120, 1321, XII, 8.

i nuovi ordinamenti del Comune, contro i quali avevano invano reagito frate Pace e i suoi ufficiali, riguardandoli «contra officium». In realtà nulla vi era in essi di lesivo della libertà ecclesiastica e delle costituzioni disciplinanti l'esercizio dell'inquisizione contro l'eretica pravità.

Frate Michele resse l'ufficio dal 10 luglio 1322 alla fine di agosto del 1325. L'entrata fu di fior. 1169, di cui fior. 953 per i due terzi spettanti all'ufficio e fior. 216 per la parte dovuta al Comune. Dall'esame delle singole partite si rileva che l'assegnazione al Comune fu fatta solo nei primi due anni sulle multe inflitte ai falsi testimoni e ai penitenziati, perchè più che sufficienti a coprire le spese allo stesso Comune incombenti per l'intero triennio. Le somme riscosse vanno così scomposte: oltre 850 fiorini provenienti dalle multe dei penitenziati e fior. 60 dalle pene inflitte a chi non aveva adempiuto la penitenza o si era dato alla fuga, pagate in quest'ultimo caso dai fideiussori. Due condanne alla confisca «propter peccatum heresis»: l'una contro Petrino di Giovanni, barbiere, da Prato; l'altra contro «domino» Altafronte, di Firenze. I beni di Petrino furono riscattati dal Comune di Prato per 70 fiorini. La liquidazione del patrimonio di Altafronte continuò sotto i successori di frate Michele, frate Tedicio e frate Accursio.

Le spese ammontarono a fior. 1043, di cui solo 152 per il terzo incombente al Comune; con un avanzo sulle entrate, di f. 125.2.10. Non è segnato alcun mutuo passivo. Viene riportato il conto dei crediti nuovi rassegnati da frate Pace nell'ottobre 1322 per un totale di fior. 232, con le successive graduali riscossioni effettuate da frate Michele per un importo di fior. 90. Un altro conto particolare è quello della «pecunia officii mutuata et depositata» per ordine dell'inquisitore dai suoi notai con i parziali ricuperi (1). Il conto alla chiusura del 25 settembre 1325 dava un residuo attivo di fior. 211; in cui è compresa la parte maggiore dell'avanzo di fior. 125 della gestione triennale, risultante, come si è notato, dalla differenza fra l'entrata e l'uscita.

(1) Sembra scritta per l'ufficio fiorentino, solito a tenere il denaro contante in deposito presso qualche banchiere, la sfuriata di frate Alvaro contro i ministri provinciali e i guardiani dei conventi: «pecunias habent continue ad bancas mercatorum ex quibus eis «nomine mercantie aliquid pecunie respondetur, nequiores in hoc incomparabiliter quam «alii mercatores, augentes cum maledictis pecuniis suis alias pecunias sceleratas et sicut «pessimi negociatores et proprietarii desperati».

Il conto dell'uscita distingue le spese per ciascun anno di esercizio dell'ufficio, senza riguardo alle date dei capitoli provinciali; ch'ebbero luogo nel maggio 1323 ad Arezzo, nel marzo 1324 a Siena e nel settembre 1325 a Volterra, ove frate Michele rassegnò la carica. Le spese salirono il primo anno a fior. 261, il secondo a fior. 231 e il terzo a fior. 386. Per le carceri e i carcerati l'uscita fu per il primo anno di fior. 44, per il secondo di fior. 58 e per il terzo di fior. 48.

Nelle grandi linee le spese di frate Michele riflettono lo stesso sistema di amministrazione spendereccia che si è riscontrata nei conti di frate Pace. Eguale larghezza nel consumo di vino, frutta, tonnina, sorra, lasche, allodole, ecc. per l'inquisitore, il compagno e il vicario, nelle generose distribuzioni di vino e di frutta ai consultori, ai familiari e ai confratelli. La spesa in panno per tonache, mantelli, cappe, calzari, ecc. per l'inquisitore e il compagno è pure riflessibile, ma alquanto inferiore a quella che risulta dai conti di frate Pace. Il compenso ai frati di Santa Croce per il vitto giornaliero e per ogni altra spesa e molestia è di 2 fiorini al mese. Fra il 1323 e il 1324 si spendono otto fiorini per una nuova trascrizione del « liber septimus » delle decretali con l'« apparatus » (1). Il codice fu miniato nel 1325 da « Piccolino » con la spesa di soldi 30.

I quadri dell'ufficio per il primo anno comprendono tre notai: ser Giovanni Bongia, e ser Cettino da Prato, col salario annuo, il primo, di fior. 35, il secondo di fior. 30, e ser Benvenuto de Trisanti, il quale funzionò anche da cassiere, ma senza retribuzione fissa; tre familiari, col salario di fior. 15 per ciascuno, oltre i compensi straordinari per segnalati servigi. Un solo famulo salariato a lire 4 il mese. In complesso gli ufficiali percepirono nel triennio fior. 364, ossia quasi il terzo delle entrate.

Tra le spese diverse notiamo: 1° i compensi ai notai dei sindaci del Comune che sindacarono nel gennaio 1323 la podesteria di Filippo de' Gabrieli da Gubbio, nel febbraio 1324 quella di ser Manno de la Branca, pure di Gubbio, e nel luglio 1325 quella di ser Accorambone da Tolentino; 2° gli onorari dei consultori, e cioè fior. 21 nel novembre 1324 a Bencivenne arcidiacono di Fiesole, e ai giudici Falcone da Lucignano, Gherardo e Nicolò da Castelfiorentino, Baldo e Decco da Figline e Alessio de' Rinucci, e fior. 12 nel luglio 1325 ai medesimi Bencivenne, Falcone e Decco

(1) Veggasi infine l'appendice: *L'archivio dell'ufficio dell'inquisizione di Firenze.*

e a Michele da Castelfiorentino; 3° la costruzione di una « fenestra vitrea » nella cella dell'inquisitore, e alcuni restauri alla « scola » dei frati di Santa Croce, alla curia dell'ufficio e alla « girella » del pozzo; 4° le distribuzioni annuali di otto libbre di cera ai notai e ai familiari per la festa della « candelora »; 5° il riscatto di una « bibia » già data in pegno da frate Pace per una sovvenzione di fior. 20.

Anche nel conto di frate Michele meritano attenzione le spese per la cattura e la punizione degli accusati di eresia o di altri minori delitti; cui si coordinano le spese dei viaggi che l'inquisitore o il suo vicario vanno facendo nel contado per la scoperta dei colpevoli. Appena assunto l'ufficio, frate Michele muove con la sua corte, composta di un notaio, due ufficiali e un famulo, a Prato. Colà tiene la prima solenne predicazione. Terminato il processo contro ser Bonrico, manda i due familiari a Firenze per prendervi i fraticelli Pascuccio e Bartolomeo. Comperato il panno rosso per le croci e due nuove tunicelle per i fraticelli, in due successive predicazioni nel mese di ottobre procede alla punizione di Pascuccio e Bartolomeo e di ser Bonrico. Al ritorno a Firenze vengono puniti con lo stesso rito gli altri due fraticelli Giuliano e Giorgio, previo acquisto anche per essi di nuove tuniche (1). È probabile che la provvista delle tuniche per i fraticelli avesse lo scopo di obbligarli a lasciare l'abito stretto e corto, di rozzo panno, che indossavano per dimostrare rigido attaccamento alla regola di S. Francesco, in segno di povertà e di umiltà, non ostante le censure e i divieti portati dalla decretale di Giovanni XXII « Quorundam exigit » (2). Fra l'ottobre e il novembre 1322 Pascuccio e Bartolomeo erano stati scarcerati; rimanevano in prigione Giuliano e Giorgio. In novembre l'inquisitore andò con due berrovieri del podestà in Val di Mugello, ove catturò Ciorte da Prato, « infamatum de heresi », che tenne in carcere sino al gennaio del 1323. In dicembre fra i carcerati figura Chiaro da Rovezzano « detentum propter suos excessus », scovato a Pizzo de Monte in val di Bisenzio. Temendosi che tentasse di evadere, fu legato saldamente con ferrei ceppi. Fra le penitenze

(1) AV., *Collect.*, 250, c. 24, 1322, X, 9 « in panno croceo pro faciendo fieri cruces Paschuccii « et Bartholomei fraticellorum et in duabus tunicis novis mandato Inquisitoris emtis et « eis datis super quibus posite fuerunt et portaverunt dictas cruces, in totum, l. 3. 1. 3 »; c. 25, 1322, XI, 6 « pro tunicis emptis pro fraticellis Juliano et Georgio quando fuerunt « crucesignati, s. 43 ».

(2) EUBEL-SBARALEA, V, ep. 289, 1317, X, 7.

imposte a chi faceva l'abiura, vi era non di rado l'obbligo di visitare diverse chiese per assistere alla celebrazione dei divini uffici e farvi pubblica confessione del proprio fallo. Una registrazione segna il compenso pagato a due uomini « qui duxerunt per civi« tatem et ad Sanctum Gallum pluribus diebus fraticellos Julianum « et Georgium » (1). Nel gennaio del 1323 ha luogo la punizione di Chiaro da Rovezzano, prima crocesegnato, indi flagellato per le vie di Firenze (2). Pure in gennaio il notaio Cettino fu inviato da Prato, ove frate Michele si trovava, a Firenze per consultare il vescovo di Fiesole e i frati Pace e Grimaldo sulla penitenza da imporre al barbiere Petrino da Prato. Al 1º maggio l'inquisitore, saputo che il ministro generale era in visita a Castelfiorentino, noleggiati cinque cavalli, vi si recò col compagno e la famiglia ad ossequiarlo (3). Il 24 luglio fu pubblicata la condanna di Puccerello e di Bartolo per falsa testimonianza. Fatti loro indossare due « camisciotti » con le solite croci, furono esposti nel palchetto fuori di Santa Croce. Il 22 agosto l'inquisitore, mentre era a Figline con la sua corte, venne informato che dalle carceri erano evasi i due fraticelli e altri detenuti. Frate Rodolfo, suo vicario, era stato sollecito ad inviare messi a Prato, Pisa, Borgo S. Lorenzo, Pistoia, Bologna e altrove per rintracciare i fuggiaschi. Fu fatto pubblicare un bando per la loro ricerca da Lolo banditore del Comune. La spesa per queste ricerche salì a 12 fiorini. Ma i fraticelli rimasero uccel di bosco. Fu invece ripreso prete Bernardo Nuti da Prato; della cui precedente detenzione non si aveva notizia. Alla scoperta del suo rifugio e successiva cattura e traduzione prima a Prato, indi a Firenze, accorse una folla di volonterosi, ch'ebbero tutti dall'ufficio larghi compensi. La scoperta fu opera d uno spione, il quale si confidò col famulo dei frati minori di Prato e fu ricompensato con un fiorino. All'accompagnamento

(1) AV., *Collect.*, 250, c. 25, 1322, X, 3.

(2) Ibid., c. 26, 1323, I, 18 « item illis qui scopaverunt Chiarinum de Rovezano et pro « vettura letti ipsius Chiarini s. 27. 6 ».

(3) Ibid., c. 31, 1323, V, 1 « in vettura .v. equorum aquisitorum Prati pro Inquisitore, « sotio, famulis, quando ivit Inquisitor de Prato ad Castrum florentinum ad Generalem « ministrum O. m., in summa inter omnes, l. 3., — item in via, in pane et vino pro famulis « et chiovis pro equis, s. 2. 4, — item in Monte lupo in prandio Inquisitoris, et sotiis « familie et famulorum et ordeo pro equis, s. 39; — item apud Castrum florentinum in « Traggia, in vino misso ex parte Inquisitoris Generali ministro et nuntio misso de Castro « florentino Pratum Inquisitori ad significandum adventum d. Generalis, s. 8, — apud « dictum Castrum florentium hospitatori, pro cena familie et famulorum et pro .v. pre« bendis equorum et pro commestione sive prandio familie et famulorum ibi facto die « lune ii maii, s. 56.6 ».

presero parte il notaio Cettino, gli ufficiali Lori e Manovello, il famulo dell'ufficio, Dettolo da Lucca, Stefano Lolli, Udrugio da Pizzo di Monte, la famiglia del podestà e capitano di Prato, Calderino e l'ortolano dei frati, e altri due familiari che da Firenze mossero incontro alla comitiva sino a Peretola. La spesa della traduzione fu di quattro fiorini, oltre il vino « potato » a Firenze nella curia dell'ufficio quando vi giunse la brigata col prigioniero. Rinchiuso nuovamente in carcere, gli furono ribadite ai piedi le catene. In dicembre prete Bernardo fu punito nella predicazione di Santa Croce insieme a tale Castagnolo detenuto da circa due mesi. In febbraio del 1324 nuova predicazione nel coro di Santa Croce per la punizione di Nardo da Prato e Vanni da la pila di Val di Mugello, ed accompagnamento di Castagnolo, crocesegnato, per le vie di Firenze. Alla fine di marzo spedizione dei familiari Lori e Manovello a Rovezzano per catturare Francesco da Cerreto e Stoldo da Firenze, questuarii dell'ospedale di Altopascio (1). In premio della cattura i due familiari ebbero un fiorino e mezzo per ciascuno. A metà aprile giunse notizia della fuga dei due questuari. Pare che fossero stati scarcerati in via provvisoria, dopo che avevano giurato di non allontanarsi dal luogo loro assegnato per confino, e di costituirsi nuovamente nelle carceri a richiesta dell'inquisitore; previa cauzione prestata da alcuni fideiussori. Inseguiti invano fino ad Arezzo i fuggiaschi, l'ufficio incamerò la cauzione. In maggio frate Michele procedette contro Martinazzo e ser Giovanni Vegna da Lucignano, accusati di falsa testimonianza; i quali in agosto furono penitenziati fuori di Santa Croce, facendo loro indossare « camisciotti » di pannolino bianco e portare in capo una « mitria di carta » con dipinta una danza di demonietti.

In ottobre il registro segna la spesa di 4 fiorini per il compenso corrisposto a due notai che avevano pubblicato a Siena e a Montevarchi la citazione di Guido Tarlati vescovo di Arezzo, denunciato alla curia di Avignone come persecutore dei guelfi amici della Chiesa, e fautore dei ghibellini marchigiani. Il Tarlati era stato scomunicato in pubblico concistoro sino dall'aprile del 1323.

(1) Contro i « questuarii » dell'ospitale di Altopascio vi era stato un altro processo ai tempi in cui l'ufficio era retto da frate Grimaldo (1307-8) e da frate Andrea da Firenze (1309). Di quel primo processo si fa parola nell'inventario dei libri e quaderni dell'archivio dell'ufficio fiorentino, inserito nel processo contro frate Mino da S. Quirico: « item IIII[or] « libros extraordinarios in quibus continentur... et depositiones facte contra questuarios « tempore fratris Grimaldi prima vice et postea fratris Andree ». — Collect. 250, c. 41 e 42.

La posizione di frate Michele appartenente al convento di Arezzo si rendeva difficile, pericolosa. Fu fatto venire da Prato a Firenze il vecchio frate Grimaldo, antico inquisitore. Pare che, sentito l'avviso del ministro provinciale e di frate Grimaldo, sia stato deciso che frate Michele si sarebbe eclissato da Firenze per qualche tempo, lasciando come vicario frate Grimaldo. Ed infatti il 17 ottobre egli partì col compagno, col familiare ser Borghino e tre famuli e si diresse alla volta del bagno di Corsena (1), ove la comitiva giunse il giorno 28. Di là con un compagno e un famulo proseguì sino a Sarzana, ove si trattenne sino al gennaio del 1324. Nel frattempo erano stati penitenziati con le «mitrie» dipinte

(1) AV., *Collect.*, 250, c. 47, 1324, X. «Iste sunt expense facte de mense octubris per «Borghetu d. Clarati familiarem officii... quando ivit cum Inquisitore et sotio ad *balneum* «*de Corsena* ecc.» (ora Comune di Bagni di Lucca). — È interessante seguire nei conti di frate Michele le tappe del suo viaggio da Firenze a Sarzana nell'ottobre del 1324, del ritorno a Firenze della sua familia, del nuovo viaggio della familia da Firenze a Sarzana e ritorno a Firenze con l'inquisitore nel gennaio del 1325. La comitiva partì da Firenze il giorno 17. Con l'inquisitore vi erano il socio e Borghino, familiare, a cavallo e tre famuli a piedi. Lo stesso giorno giunsero a Signa ove pranzarono (s. 21.6). Passato l'Ombrone, ove era una «navis», raggiunsero la sera Pistoia ove pernottarono, frate Michele e il socio presso i frati minori, il familiare e i famuli in un ospizio. Per la cena di costoro e per il foraggio ai cavalli e ad un asino, s. 28. All'indomani toccarono Serravalle fra val di Nievole e val dell'Ombrone che segnava il passaggio dal territorio di Pistoia a quello di Lucca; indi fecero tappa a Buggia, ossia a Borgo a Buggiano in val di Nievole, allora soggetta a Lucca. Il pranzo per la famiglia e il foraggio per i cavalli importarono la spesa di s. 13.10, per la cena e lo stallatico dei cavalli, s. 31. Il giorno 19 la comitiva, dopo aver sostato a Moziano (ora Borgo a Mozzano), giunse al bagno di Corsena. Colà si trattenne nove giorni. Però due dei tre famuli avevano sino dal giorno 20 fatto ritorno a Firenze, conducendo seco due cavalli e l'asino. I due frati, Borghino e il terzo famulo stettero ad un ospizio. La spesa per l'alloggio (pensione hospitii), nolo dei letti, stallaggio del terzo ronzino importò s. 45. Il 28 ottobre frate Michele, il socio, Borghino e il famulo, noleggiati altri due ronzini e una valigia proseguirono per Sarzana. Pernottarono a Camaiore di Versilia. All'indomani, dopo una fermata per il pranzo «al frigido», giunsero la sera a S. Stefano nella valle del Serchio. Il giorno 30 raggiunsero Sarzana; d'onde Borghino partì tosto e toccando successivamente Camaiore, Corsena, Lunata (sulla strada di Pescia), Pistoia, Serravalle e il passo sull'Ombrone, ritornò a Firenze il 2 novembre. Egli aveva riportato con sè una «salma» di masserizie dei due frati e della familia; per il cui pedaggio a Serravalle dovette pagare s. 5.8 contro ritiro di relativa «apodiza». Frate Michele e il socio rimasero a Sarzana due mesi, ospiti dei frati minori della terra. Al 31 dicembre Borghino si mosse di nuovo da Firenze con altro familiare, due famuli e quattro cavalli alla volta di Sarzana. Dopo avere pernottato ad Empoli, fece tappa «ad fossum de Rivonico» (antico canale costruito per difendere la pianura fra Pisa e Livorno dalle alluvioni dell'Arno) e giunsero la sera a Pisa. All'indomani pranzarono «al ponte al Serchio» e cenarono a Pietrasanta, dopo aver soddisfatta «la gabella al Motrone», che segnava il passaggio dal territorio di Pisa a quello di Lucca, lungo l'antica via regia, quasi alle foci del fiume di Serravezza, ivi chiamato Fiume vecchio della Versilia. Il giorno 3 fermata «al frigido», , ossia all'albergo o mansione chiamata «taberna frigida» dalla fiumana Frigida che si scarica dalle Alpi Apuane; e arrivo la sera a Sarzana. Il giorno 4 partenza coi due frati per Firenze. Pranzo e cena a Pietrasanta. Il 5, gabella a Motrone, colazione (pane e vino) a Viareggio, pranzo «alla torre» (del lago presso la marina) e cena a Pisa, ove la comitiva si trattenne anche il giorno 6. Il 7, pranzo «al fosso di Rivonico» e cena a San Miniato del tedesco, ove frate Michele mandò ad offrire del «porco in galatina ad locum fratrum». Il giorno 8 tappa e pranzo a Monte lupo e arrivo a Firenze.

in capo tre falsi testimoni e due falsi accusatori. Da Siena era venuto a sostituire frate Michele l'inquisitore frate Lando. Questi formò un nuovo processo contro il vescovo di Arezzo, che fece pubblicare a Siena, Montevarchi, Colle, Poggibonsi, San Geminiano e Prato; inviò messi a Macerata dal rettore della Marca con lettere e scritture. Di ritorno a Firenze frate Michele riprese l'esercizio delle funzioni ordinarie dell'ufficio, lasciando a frate Lando di occuparsi dei processi contro i ghibellini di Arezzo e della Marca. Nel conto delle spese per i carcerati poveri è segnato il vitto fornito a Giovanni « apostolo » (un dolciniano) dalla metà di novembre 1324 al 6 febbraio 1325. In aprile frate Michele si reca in Val di Mugello dopo di avere penitenziato Masio di Aldobrando, Zucca di Buccio, e Duccio di Donato, da Carpeneto. In maggio punisce in solenne predicazione il fiorentino « domino Altafronte » carcerato nei primi giorni del marzo (1). Altafronte continua a figurare fra i carcerati fino al luglio 1325. In giugno frate Michele va a Borgo San Lorenzo, indi ancora in Val di Mugello; donde nel settembre passa direttamente a Volterra per il capitolo e di là ritorna a Firenze col suo successore, frate Tedicio del Fabbro, per fargli la consegna dell'ufficio.

Considerata l'attività di frate Michele, si constata com'egli abbia seguita la tradizione dell'ufficio fiorentino, rappresentata presso di lui da frate Pace e da frate Grimaldo, alternatisi nel sostituirlo quali vicari nelle sue non brevi assenze. L'amministrazione dell'ufficio è dominata dai notai e dagli ufficiali che hanno il maneggio del denaro, tengono la contabilità, scrivono i processi e ogni altro atto o lettera inerente alla funzione dell'inquisitore, e sopratutto curano con accortezza i proprî interessi; per i quali è essenziale che l'ufficio ritragga dalle confische e dalle multe quanto occorre per soddisfare con la terza parte dell'entrata i proprî salari stabiliti con generosa larghezza.

La preda di frate Michele nella caccia agli eretici fu scarsa. Tutto si riduce alla confisca dei beni del barbiere di Prato, Petrino di Giovanni, e di ser Altafronte. I più furono processati e penitenziati per minori delitti, qualificati genericamente « excessus »,

(1) AV., *Collect.*, 250, c. 54, 1325, VI, « in primis quando fuit punitus dominus Altafronte « bannitoribus communis florentie et in faciendo poni et reponi pergamum et illi qui sonuit « campanam et in vino pro familia, s. 20 ». Si ha notizia di un « castrum Altifrontis » nel porto sull'Arno, fino dal 1279 (Davidsohn, *Forsch.*, IV, pp. 445, 512 e 521). La cronaca di Marchionne pone al 1° luglio 1317 una deliberazione del Comune « che si murasse lungarno lo muro del castello Altrafunte infino al corso de' Tentori » (p. 124).

per false accuse e false testimonianze o per disobbedienza. Nessun rogo pare sia stato acceso nel triennio 1322-1325.

Il manuale degli inquisitori fiorentini della Casanatense contiene tre decreti dello stesso tenore pubblicati da frate Michele il 17, 25 e 26 febbraio 1323; il primo in concorso di Baronto Ricciardi vescovo di Pistoia, nel luogo dei frati minori di Prato, il secondo e il terzo in concorso di due vicari capitolari della Chiesa di Firenze (1). I decreti dichiarano, in virtù della potestà interpretativa concessa all'inquisitore e all'ordinario diocesano dalle costituzioni di papa Innocenzo IV: 1° che alla terza parte dei proventi dell'ufficio spettante ai dodici probiviri, ai due notai e ai due famuli addetti all'inquisizione, hanno diritto solo coloro che fra i probiviri, notai e famuli avevano dato opera « actualiter et « specialiter cum effectu » ai lavori dell'ufficio, e che la distribuzione del terzo fra costoro va fatta a discrezione dell'inquisitore « pro « utilitate sui officii »; 2° che, dovendo il carcere destinato a custodia dei catturati, essere mantenuto a spese della comunità, anche la spesa occorrente per i carcerati deve restare a carico della comunità, fino a quando non sia stata pronunciata sentenza definitiva. È manifesto nel primo punto del decreto il proposito di assicurare piena soddisfazione alle rivendicazioni dei due notai e dei tre o quattro ufficiali che prestavano continuamente la propria opera a pro dell'ufficio, con esclusione da ogni partecipazione, degli altri ufficiali che avevano sollecitata la nomina principalmente per fruire del diritto di portare armi sulla persona. Il secondo punto tendeva a legalizzare la pratica, introdotta da pochi mesi, di computare le spese per la manutenzione delle carceri, i salari del custode e del ministro e il vitto dei carcerati poveri sulla terza parte dell'entrata, spettante al Comune. Sembra che l'applicazione di questo secondo punto del decreto avesse suscitata qualche contestazione fra l'ufficio e il Comune, il quale rivendicava tutto il di più, sul terzo delle entrate, dopo soddisfatte le spese per la manutenzione e la custodia delle carceri e per i carcerati, ragguagliando l'ammontare della propria quota sul totale delle entrate, qualunque ne fosse la provenienza. Per tagliar corto su tali pretese, con decreto del 21 agosto 1324 frate Michele e il vicario del vescovo di Firenze, Enrico da Sant'Elpidio, dichiararono che le costituzioni di Alessandro IV e di Clemente IV, nelle quali si fa parola

(1) Op. cit., c. 293.

« de tercia parte mulctarum seu condempnacionum », andavano interpretate nel senso che non dovessero computarsi nella ripartizione le condanne e le multe inflitte ai penitenti che abiurano il consorzio degli eretici, e in particolare le condanne e le multe imposte per discorsi ereticali. Nelle premesse del decreto si richiama il « maturo consilio iurisperitorum super hoc habito ».

È superfluo rilevare l'arbitrarietà dell'interpretazione voluta dall'inquisitore e accettata dal vicario del vescovo contro il tenore chiarissimo delle costituzioni papali, che, parlando di multe, non consentono alcuna distinzione od esclusione rispetto al titolo per il quale l'inquisitore si attribuiva la potestà d'infliggere pene pecuniarie per somme che non di rado, come durante il triennio dell'ufficio tenuto da frate Michele, rappresentavano il cespite maggiore delle entrate. Avidità di lucro, che da alcuni inquisitori si era diffusa e aveva messo profonde radici nei notai e negli ufficiali, assecondata, per professionale debolezza, dai giurisperiti salariati, sempre pronti a dare forma giuridica alle interpretazioni desiderate dalla parte o dall'ufficio richiedente, avevano convertita la curia dell'inquisizione contro l'eretica pravità, istituita per la difesa dell'integrità della fede, in una camera fiscale, avente la funzione principale di vuotare le tasche non solo degli eretici, ma altresì di tutti coloro che si lasciavano sfuggire per gioco o leggerezza qualche frase irreligiosa o trasgredivano i precetti, spesso tirannici, dell'inquisitore.

GEROLAMO BISCARO.

(*Continuazione al prossimo fascicolo*)

Celtic Myth and Arthurian Romance.

The detailed researches made during the past fifty years by scholars in the field of Arthurian romance have placed at our disposal a bewildering array of fact and theory which stands in great need of careful analysis and synthesis. The need is especially poignant in that particular section of the field which has to do with the nature and extent of the Celtic contribution. Mr. Loomis, as the title of his book indicates, has undertaken a comprehensive survey of the problems concerning the debt of Arthurian romance to Celtic material. With admirable industry he has examined a large body of Old French, Middle High German, Middle English, Welsh, and Irish literature and has brought together an unusually imposing collection of parallels, many of which had escaped the notice of previous investigators.

The collection of this material has been of great assistance to the study of Arthurian romance; the value of Mr. Loomis (1) theories of Arthurian origins, however, must await a careful analysis of his method of treating this material. The general thesis which he puts forward is this: a large amount of Arthurian literature is based upon myths concerning the Celtic sun-god and thunder and lighting god as typefied by Curoi mac Daire and Lug. The principal characters of Arthurian romance, moreover, are thinly disguised solar deities – in fact mere manifestations of figures in Celtic mythology. This is rather an astounding statement, and it may be that the author would not wish it put so baldly; yet there seems to be no other possible interpretation either of the general argument or of the diagrams at the end of the book.

(1) R. S. Loomis, *Celtic Myth and Arthurian Romance.* New York, Columbia University Press, 1927; pp. XII-371.

There are some, perhaps, who may be unduly prejudiced at the start against any course of reasoning that involves the resuscitation of the solar myth theory. Such prejudice is, of course, unfair. The field is still open for investigation of the relation between myth and literature. Mr. Loomis's arguments, therefore, should be judged strictly on their own merits, and the only fair way to judge them is to follow the progress of his discussion in detail through a portion of the book...

Chapter I contains a description of the Arthurian figures on the Modena archivolt, a representation which Mr. Loomis believes to be earlier than Geoffrey of Monmouth's *Historia*. In this scene Arthur, Galvagin, Galvarius, Ché, and Isdernus seem to be attempting to rescue from a castle a lady named Winlogee. The castle is defended by a knight, Carrado, and two churls, Mardoc and Burmalt. With the help of various Arthurian rescue stories, Mr. Loomis reconstructs from this scene a complete narrative of the abduction of Guinevere by a giant knight, Carrado, who can be killed only by his own sword. The abductor is pursued by Arthur and his knights, who attack the castle. Carrado is killed with his own sword after being betrayed by a damsel in the castle.

Without stopping to question the validity of the reconstruction let us follow the discussion a little farther.

The next step is to provide the betraying damsel with a name. There is a lady visible in the Modena sculpture, but she already has a name Winlogee, and Mr. Loomis has used her in the story as Guinevere. The process of securing the name of this mysterious unseen damsel is as follows. In the *Vulgate Lancelot*, Carrado's mistress married Melians le Gai, but her name is not given. In the *Livre d'Artus*, however, we find that Gawain's mistress married Melianz de Lis and that her name was Floree. This, says Mr. Loomis, raises the suspicion that the damsel who betrayed Carrado was named Floree. There would be no objection to an isolated suspicion of this sort if it were not for our fear that the suspicion may rapidly ripen into certainty. We must stop, therefore, to observe that the fact that Carrado's mistress married Melians le Gai and Gawain's married Melianz de Lis hardly seems to justify a suspicion that these ladies were one. Of course Mr. Loomis's suspicion is based on his assumption that Melians le Gai and Melianz de Lis are identical. This theory does no harm as long as it remains a theory, but it is not strong enough to

serve as a foundation for wobbly hypothesis. For even though there be only one Melians there is always the possibility that he was one of those gay polygamists who throng the pages of mediaeval romance.

Leaving this question as it stands let us follow the argument a little further. Mr. Loomis finds in Irish literature a parallel to the reconstruction he has made. This is the tale of Curoi mac Daire's abduction of Blathine, her betrayal of him, and his death at the hands of the Ulster hero Cuchullain. The parallel, as far as we can see, is acceptable, but it is not particularly illuminating. The story of the magician or strong man who abducts a woman and is later betrayed by her is no novelty to any one who has read the Book of Judges. Even the motif of a secret weakness (CuRoi had an external soul) is not uncommon. The parallel can have no particular value to the study of Arthurian origin unless the Irish story agrees with the story of the archivolt more closely than with any other. As it stands it merely belongs roughly to the same type, a type known all over the world.

Following the stories further we find that the rescue of Blathine is entirely different from the rescue of the imprisoned lady in the romances used in Mr. Loomis's reconstruction. As far as I am able to see, moreover, the Irish story *Aided ConRoi* is concerned more with cows than with the woman. Cuchullain wants the cows and he uses Blathine as an instrument to bring about Curoi's defeat and death in order to get them. The capture of the lady is only incidental.

We must admit then that the Carrado episode is not similar to the Irish story. The Irish is a simple tale of a struggle between two heroes. Cuchullain plots with Blathine to kill her usband, who is his enemy and rival. We need something more definite, more special, to identify the source of the abduction implied in the figures on the Modena archivolt.

Now, bearing in mind that the relation between these two stories is not yet established, let us see what is done with them. Mr. Loomis says that the heroes correspond because Cuchullain seems to be a prototype of Gawain. We must not pass over this piece of reasoning. We have been given no evidence that Cuchullain is a prototype of Gawain, and yet we are asked to accept it as the basis for a further conclusion regarding the relationship between the Curoi story and the Carrado story. As a

matter of fact the authority given for this statement is Miss Weston's treatment of the two characters in her *Legend of Sir Gawain*. Miss Weston's discussion is not regarded as final even by the more enthusiastic Celticists and, to pursue the subject of logic further, even if it were final — even if Cuchullain in many cases were a prototype of Gawain — it does not necessarily follow that it is so in this instance. It must be proved.

Next, Mr. Loomis asserts that the names of the women correspond because Carrado's mistress was Floree, and Curoi's wife was Blathine (« little flower »). If we are willing to accept the rather loose-jointed process by which Floree is identified with the unseen mistress of Carrado, we may let the parallel stand. But here we must pause to remind ourselves that Floree comes into the scene on the Modena archivolt by a very doubtful process, and that to base an argument upon it is extremely hazardous.

The next step is noteworthy. Mr. Loomis says (p. 15): « The name of the abductor Carrado is close enough to that of the abductor Coroi mac Daire to make one suspect that it is a corruption of the Irish name ». It is difficult indeed to imagine why anyone should suspect it. To allow such an argument in support of a parallel would be to throw overboard all the equipment which years of linguistic investigation have put at the disposal of literary historians. In his equation of names Mr. Loomis discards the rules of phonology, and bases his assumption on chance similarities. The argument by which he justifies this procedure is, I believe, unsatisfying. He cites first the fact that names are frequently transferred from one language to another apparently in violation of sound laws. Hence he concludes that sound laws are not a certain guide to the derivation of names and therefore may just as well be ignored in other words that his own guess is as good as the philologist's calculation. In justice to Mr. Loomis we must add that he makes his equations of literary characters not merely on the bases of similarity of names. He sets up what seems to be a fairly rigid test, based on similarity of characteristics, of the function of the character in story, and the availability of a means of transmission. These are admirable safeguards, but the more conservative will still have difficulty in following. Mr. Loomis in throwing overboard the few aids to exactness that philological science has accumulated for us during the past fifty years. If sound laws are of no value in determining the derivation of proper

names, the logical conclusion is that equations based upon them are untrustworthy, not that we are set free to accept any derivation that suits our errant fancy. If a traveller comes to the conclusion that his map is wrong, the best thing for him to do is to consider himself lost. His guesses as to the direction of his objective are valueless as scientific hypotheses.

Returning to the Modena sculptures we encounter the statement that Curoi enters into the story again as the churl Burmalt. The evidence offered in support of this statement is rather complicated. First, Burmalt stands at the gate with a weapon, resembling a pick-ax (*baston cornu*). Second, Curoi appears in the Irish *Feast of Bricriu* as an enormous churl who challenges the heroes to an exchange of blows. Third, in the romance of *Hunbaut* Gawain is challenged to an exchange of blows by a great churl who stands with an ax at the gate of a castle. Fourt, Curoi in *Feast of Bricriu* was called a *bachlach*. Burmalt is a corruption of *bachlach*.

Now the churl who offers to exchange ax blows may be an Irish contribution to mediaeval romance, as Professor Kittredge has already pointed out in his study of *Gawain and the Green Knight*, but Burmalt is not offering to exchange blows with anybody, as far as we can see – and least of all with Gawain, who is attacking the gate on the opposite side. Moreover, he is not armed with an ax but with a *baston cornu*. The suggestion that Burmalt is a corruption of *bachlach* hardly strengthens the argument, for the only phonological connection seems to consist in their beginning with the same letter.

Neither Carrado nor Burmalt, then, may be safely considered literaly offspring of Curoi on the basis of the arguments so far presented.

The process by which Mardoc is identified with Modred is equally uncertain. On the whole the attempt to establish a direct relation between the characters of the two stories is far from successful. Many arguments are presented, but none of them strikes home. We find ourselves, therefore, just where we began, with a rough parallel between an Irish story and a reconstructed Continental story; and that parallel is not by itself a valid basis for an assumption of borrowing, for there are too many hypothetical steps. We are willing to accept an hypothesis as a temporary measure, but it seems too much to ask that we

accept arguments based upon extremely doubtful hypotheses. Mr. Loomis gives the impression at times of hurrying on to his next argument leaving a good deal of essential material unsatisfactorily explained.

In view of the fact that we are not yet justified in accepting the story of Curoi mac Daire as the original of the Arthurian abduction story, we would hardly need to follow the argument further, were it not for the fact that Mr. Loomis adds a short paragraph to the effect that the story of Curoi is a seasonal myth representing the imprisonment of the flower maiden in the Otherworld for the winter. One of the reasons upon which this conclusion is based is « the fact that Chucullin is commonly regarded as a solar hero ». It is not permissible, in the first place, to base hypotheses on what is commonly regarded as true. In the second place Cuchullain is certainly not commonly regarded by Celtic scholars as a solar hero. No such statement can be found in the writings of Zimmer, Stokes, O'Donovan, Meyer, Thurneysen, Windisch, Lot, Loth, or any others whose studies are founded on close examination of texts. It would have been more accurate to say that some scholars believe it. This, of course, would prove very little. The solar nature of Cuchullain is not *commonly admitted.* Further arguments for the solar nature of Cuchullain, however, will be found in a later chapter, and we shall take them up in proper order.

In Chapter III we turn from the discussion of Curoi and his literary progeny to a consideration of the general process by which Celtic material enters Arthurian romance. Mr. Loomis states that the body of tradition to which the story of Curoi and Blathine belongs comes from pre-Christian Ireland, long before the fifth century. There is no doubt that certain elements in Irish heroic literature come down to us from remote antiquity, but the question that has always baffled Celtic scholars is, Which elements? We have no means of knowing how the story of Curoi mac Daire and Blathine was told in the year 400 — or indeed whether it was told at all at that time. We are only beginning to find out a few facts regarding the dates at which some of the Irish heroic tales first appeared in their present form. Mr. Loomis, it appears, would accept as a criterion of extreme antiquity the tendency of a story to approach the form of a solar myth, a process which, in all kindness, we must define as begging the

question, for the solar-myth origin of Irish literature is one of the things Mr. Loomis has yet to prove.

Again he says (p. 25), « French Arthurian romances... preserve with startling clarity of outline... the ritual and myths of pre-Christian Ireland ». Concerning the ritual and myths of pre-Christian Ireland we possess only a few scattered facts, susceptible of various interpretations.

On the same page he says, « An Arthurian romance of the thirteenth or fourteenth century will sometimes contain primitive pagan features which have disappeared from an Irish saga of the ninth century ». Of course this is possible, but it is rather hazardous to surmise just what Irish pagan myths have already disappeared from a ninth-century story, when we have no sure way of telling whether they were ever there at all.

In subsequent chapters it appears that, in the absence of texts earlier than the ninth century, the primitive features are reconstructed by the aid of the formulas of the solar myth theory. A feature in an Arthurian romance that seems reminiscent of a solar myth is to be considered primitive regardless of whether it appears in the early texts or not. No device for penetrating the unknown antiquity of Celtic literature should be rejected without a trial. Unfortunately, however, this particular one depends upon the assumption of the existence of a body of Celtic solar myths in Ireland, and the fact is that Irish myths have come down to us only in a few bare fragments The details to which Mr. Loomis refers are largely reconstructed from supposed survivals in Celtic and Arthurian literature, from the interpretation of non-literary texts, and from analogy with classical mythology. Such a tentative reconstruction of Irish myth might be both interesting and helpful, but to base a literary theory upon it can lead to no profitable results.

Having come in Chapter III to the conclusion that it is to the Irish solar myths that we must look for the origins of Arthurian story, Mr. Loomis begins in Chapter IV with a discussion of sun-worship in early Ireland. He passes from this to the subject of the traces of sun-worship to be found in ecclesiastical literature. There can be no doubt that early popular Christian practice in many countries included a number of pagan survivals, but it is a serious question whether we can safely accept Mr. Loomis's inference that Irish ecclesiastical legend is a mere reclothing of

solar myth. His reference to the late Charles Plummer's belief in the originally solar nature of the Irish saints is unfortunate, for this is a point in that great scholar's work that his many friends and admirers usually prefer to pass over in silence. Apparently the author feels that if it be clearly established Irish ecclesiastical heroes as mythical in origin, we should be willing to receive more kindly the proposal that we regard secular heroes also as mythical in origin. This progress from a half-granted assumption to a full-formed hypotheses is a process that appears in the book far too frequently.

In passing on to the consideration of the secular heroes Mr. Loomis asserts that the study of the solar origin of Celtic heroes is very difficult because in the surviving texts the mytological traits have been concealed and disguised. One is impelled to add that the process is also very dangerous, for there is always the possibility that the absence of outward appearance of the mythical characteristics is not due to disguise or concealment but simply to the fact that it was never there in the first place.

The process by which he derives Irish heroic characters from solar deities is the foundation of the whole argument. Without that, the entire theory, elaborately expounded through over a score of chapters, falls to the ground. It is therefore imperative that it be examined in detail. The steps are very clear.

The first thing necessary to his theory naturally is to find a Celtic storm and sun god. He quotes Windisch to the effect that among the ancient Celts the sun god and storm god were closely connected. It seems rather strange to find this particular study of Windisch cited in support of a solar myth argument, for it is precisely here that Windisch asserts that little can be known about Celtic myths, and certainly not enough to make it valuable to the study of literary origin (1). The god selected for this rôle of Celtic storm and sun god is Lug. The author points out the fact that the name Lug occurs frequently in the Celtic place name Lugdunum (Lyons, Laon, Leyden).

We are asked to accept Lug as god of the sun for a number of reasons. An Irish heroic character named Lugh is described in a late romance, *The Fate of the Children of Turenn* as having a

(1) E. Windisch, *Das Keltische Brittanien bis zu Kaiser Artur*, in *Abh. d. phil. hist. kl. d. Königl. sächs. Ges. d. Wiss.*, XXIX, 1912, no. VI. See *especially* his remarks on the theories of John Rhys, p. 115 ff.

brow that shines like the setting sun, a face so bright that it can not be looked at, etc. We might as well pause here to remark that if we are to accept every shining brow and glowing face as an identifying mark of a solar deity, we shall be forced to include the radiant Chloes and Delias of the Cavalier poets. In another passage in the same romance, as Lugh is seen approaching from the west the beholder expresses astonishment that the sun should be rising in that quarter. This is mere rhetorical hyperbole. This same heroic character in *The Second Battle of Moytura* calls himself Samildanach. This, Mr. Loomis explains, means « Summer of Many Arts » and indicates that he was a sun god. It is true that if the word be broken into three instead of two elements we have *samh* « summer », *il* « many » and *danach* « gifts » or « accomplishments ». He gives no linguistic reason however for rejecting the explanation given by the editor Whitley Stokes (*Revue celtique*, XII (1891), 123 — *samhil danach*, « many arts together »). Stokes' meaning has the advantage of fitting the context, which deals with Lugh's claim to the right of admittance to a stronghold on the score of his mastery of certain trades. It is a far more reasonable and understandable name, moreover. Summer of Many Arts as a name is a distinct shock to readers of Irish heroic literature.

The next step is to make Lug a lightning god. This is accomplished by the citing of passages which tell of the power of his spear. It roared, and fire flashed from it, and it was sometimes thrown from a concealing mist. It hardly seems unfair to remark here that if such characteristics as these be accepted as identifying marks of a lightning god we should have so many lightning gods that the classification would be useless. It should be carefully noted that nowhere in literature or iconography do we have any direct statement that Lug is a god of lightning and the sun.

We now pass to the consideration of Cuchullain. Mr. Loomis begins by saying that Cuchullain was presumably a god, the son of a god and goddess. We must deny this statement instantly lest it be used as a further support for an hypothesis. There is no presumption that Cuchullain was a god. Dechtire, his mother, may have been a goddess, but the best evidence we have for the story of his birth, *Compert ConChulaind*, states simply that she was a sister of Conchobhar, king of Ulster. She may have been

one of the many goddesses in disguise which pervade the pages of exponents of the mythical origin of literature. If this be the claim, it must be proved. It may be that his father belonged to the Tuatha De Danaan. But whether the story which gives Cuchullain this immortal father or the one which makes him son of Sualtaimbe the earlier is still undecided. Immortal ancestry moreover does not make a literary character a god. Aeneas though son of a goddess was not regarded as a god, but a mortal.

Mr. Loomis says further that Cuchullain is a god because he is called a god, and he quotes a passage from Cormac's *Glossary* saying of him « A noble god was put to death ». The passage in the glossary forms part of a discussion of the word *art*, which means first of all « noble » but also « god » in the sense of a lofty or noble person. The use of the word is illustrated by sentences, one of which is, for example, *Eochaid find fuath n-airt* Eochaid the fair with the form of a god ». The sentence about Cuchullain reads: «*Item Cúchulainn post mortem dixisse perhibetur ' domemaid art uasal'* a noble *art*, i. e. a noble god, was put to death ». Here again rhetorical hyperbole has been mistaken for a definite statement of divinity: otherwise why should we find precisely the same phrase used by the annals with reference to the author of the glossary, Cormac mac Cuilenan high king of Cashel? (1). This worthy person is described as *ardri Casil, ocus arduasal herend.* The fanciful etymologies of the estimable ninth-century philologian are not always safe grounds for literary or historical speculation.

Cuchullain, therefore, is not yet a god.

The next piece of evidence offered for Cuchullain's divinity is the statement that he is a « rebirth of Lug ». We must keep carefully in mind that Lug, though possibly a Celtic god of some sort, cannot be shown to be a solar deity. It cannot be denied that the *Compert Conchullaind* is one of the striking examples of the Irish rebirth story, and it is fairly clear that in this story he is regarded as a rebirth of Lug. This circumstance, however, has no effect on the development of Cuchullain's character in Irish heroic literature. His immortal father intercedes for him once, just as Venus intercedes for Aeneas, but he remains a mortal.

(1) O'Conor, *SS. rer. hib.*, II, III, p. 13.

The extremes to which one may be carried by devotion to the solarmyth theory is well illustrated by the most interesting statement regarding Cuchullain that his famous distortions represent the transformation of the sun god into the fire-shooting thundercloud, and that his *gabul-gae* or forked spear is the lightning.

We now leave Cuchullain for a moment and turn to Curoi mac Daire, the person whom Mr. Loomis assumes to be the prototype of two or three characters in the Modena sculptures. Curoi is made a solar deity on the basis of the following evidence. First, that he is said to have made an expedition into Scythian territory by night and to have returned in the morning. Second, a churl in the *Feast of Bricriu* who later is said to be Curoi states that he gives light without burning. In support of the theory that shining without burning is to be regarded as a phrase applied exclusively to the sun there is offered the instance of a family ring belonging to a person of Scotch-Gaelic ancestry. This ring bears the device of the sun and the legend « I shine, but do not burn ». This chain of reasoning is too tenuous to hold the heavy hypothesis which is attached to it.

Curoi, moreover, is brought forward as a lightning deity, apparently because this same churl, who is later identified with Curoi, carries an ax that makes a noise like the woods in a storm, and because a mist comes up when he challenges the Ulster heroes to a beheading test. These characteristics are too general to identify anybody as anything. Anybody might carry such an ax and almost any magician could conjure up a mist.

We are asked to believe that Curoi, moreover, is a combination of both, because when the Ulster heroes are told to go and consult Curoi they go first to Yellow Son of Fair and then to Terror Son of Great Fear. Both of these, Mr. Loomis says, are Curoi mac Daire — one in his aspect as sun god and the other as lightning god. We begin to see that if the author has his way he will endow Curoi with a set of characteristics so broad and inclusive that he may derive from him almost any character in mediaeval romance.

The next step in the argument is especially noteworthy. Assuming that Curoi is now established as a solar deity, a lightning deity or a sun and lightning deity, he proceeds to work out an argument proving that Curoi and Cuchullain are the same person. For the sake of brevity the arguments may be tabulated as follows:

1. « We have the explicit statement that he (Cuchullain) was a rebirth of Lug ». We have already called attention to the fact that his supernatural birth does not make a god — much less a sun god.

2. Curoi is son of Daire. Daire's sons were called Lugaid. Lugaid is a form of Lug. Therefore Curoi son of Daire is Lug, just as Cuchullain is son of Lug. The weakness of this statement is that we do not know whether or not the Daire whose son was Curoi is the same as the one whose sons were name Lugaid. Without further assurance we cannot assume that Curoi was ever known as Lug. Certainly Curoi is nowhere in heroic literature identified with Lug.

3. Lugaidh mac-na-tri-Con was son of Curoi, Cuchullain, and Conall Cearnach. Here again, since Curoi and Cuchullain were fathers to the same person, we should think them identical. The story, of course, is obviously made up to explain a name and makes use of the first three Cons that came to the writer's mind. Certainly there is no intention of making the three Cons identical.

4. Curoi took arms at the age of seven, and so did Cuchullain. Such a similarity cannot be used as evidence of identity. Seven is a common age for famous traditional heroes to take arms.

5. Both play principals parts in attacks on fortresses. This parallel is too slender to be commented upon.

6. The diminutive name Cuchán, for Cuchullain, is intended to contrast the size and age of Cuchullain with that of Curoi. It looks here as if Mr. Loomis had misunderstood the use of the diminutive in Irish. The suffix *-án*, to be sure, means « little », but in a rather special sense, an endearing sense, like that of present-day « old » in such expressions as « old boy ». It is true that in the case of Cuchullain, a juvenile hero, the literal significance is applicable, but it is not at all likely that in the minds of story-tellers there was any consciousness of its physical application. At any rate it is certain that its use in such names as Aedán, Columbán, and Adamnán conveyed no impression of size or age. In fact, as used in personal names there seems to be no clear instance of its use to differentiate between great and small.

These six pieces of evidence, therefore, are inadequate as a basis for Mr. Loomis's statement (p. 57) that Cuchullain is « identical with Curoi, except in so far as he is inferior in stature and age ».

Although this explanation (p. 56) is offered very modestly as a tentative suggestion, it is used almost immediately as a basis for the further elaboration of the mythical hypothesis. We are asked to consider Curoi and Cuchullain as analogous to Saturn and Zeus, the old god defeated by the young god. Confirmation of this old and young relation is sought in the beheading incident, in *The Feast of Bricriu* which finds a parallel in various English and French romances. Mr. Loomis holds that the beheading incidents of *Gawain and the Green Knight*, *Livre de Caradoc* (in Crestien's *Conte del Graed*), *Mule sans Frain*, *Diu Krone* and Perlesvans are independent derivatives of an original Irish story of Curoi and Cuchullain — and they may be, but not because Cuchullain and Curoi are analogues of Zeus and Saturn.

As we have observed in the preceding paragraphs, much of Mr. Loomis's argument depends upon the assumption that the churl who challenges the heroes to a beheading test in *The Feast of Bricriu* is really Curoi mac Daire. As a matter of fact the statement that he was Curoi occurs in the very last sentence of the story, a part which is preserved only in a manuscript of the sixteenth century, and the story as we have it, is so highly conflated as to render the statement highly suspicious.

Even if the churl in *The Feast of Bricriu* is Curoi, we have no reason to believe, as Mr. Loomis seems to, that the churl in *Gawain and the Green Knight* is also Curoi and that, for example, *Bercilak* is a corruption of Irish *bachlach*; or that the story of *Gawain and the Green Knight* is a seasonal myth. Mr. Loomis says, moreover, that *Gawain and the Green Knight* in one respect represents the original better than *The Feast of Bricriu*, for the interval between the two beheadings in *Gawain and the Green Knight* is one year, which would be correct for a seasonal myth, whereas the introduction of three heroes and three tests in *The Feast of Bricriu* makes the interval three years. That is to say, Mr. Loomis proceeds on the assumption that all apparently mythological elements in a mediaeval romance belong to the original or earliest form of the story. This assumption is not trustworthy for two reasons. First, we have no way of being certain that myths are the earliest form of literature. Second, we know that material of the most primitive sort may be introduced into a story at a late period in its development. It is now well known, for

example, that the mythical elements of the *Mahabharata* are superimposed upon the earlier fabrics of heroic tales.

On the basis of such arguments Mr. Loomis finds it possible to classify great numbers of heroes of mediaeval romance as manifestations of Curoi mac Daire. If they exhibit characteristics of a sun god, lightning god, of Cuchullain or of Curoi, they are held to be mere embodiments of Celtic deities. Each identification is used as a basis for a further extension of the hypothesis.

The trouble with Mr. Loomis's theory as an explanation of literary developments is that it is too loose, too elastic. It covers everything but fits nothing. It should be sufficiently apparent to modern investigators either in pure science or in the humanities that a theory that explains everything is very dangerous. Especially is this true in the study of literary origins — a study which is endlessly complicated by the intrusion of elements which we have not yet learned to control fully. We have learned at great cost of patience and disappointment a few general facts about the growth of literature, and we comfort ourselves with the hope that by prolonged effort we may learn more.

In a recent article (1) Mr. Loomis has defended his position further by impaling his opponents on the horns of a dilemma. Those who refuse to accept his theory, he says, must either put forward a better one or assume that the theory that explains the fewest facts is the best. Mr. Loomis's view will strike many theory must be made according to the inexorable laws of logic, as a disturbing innovation in logic. The application of a theory must be made according to the inexorable laws of logic. As we have already observed, Mr. Loomis's application is not logical; therefore we cannot, as yet, regard his hypothesis as sufficiently useful to warrant its employment in the examination of Arthurian problems. And we cling resolutely to our inalienable right simply to reject unpromising hypotheses. It is doubtful if the time for such broad and general hypotheses has yet come, much careful and patient work has been done, it is true, but much more still needs to be done before we are ready for any hypothesis other than those very limited and tentative assumptions which every scholar must make in his own private

(1) *PMLA*, XLIII (1928), 396.

researches as he works forward to a demonstration. It is now becoming generally recognized that studies of literary history dealing with Celtic influence have got a generation ahead of themselves and that the only safe thing to do is to retrench — to go back to such fundamental problems as the relation between the various important documents of Celtic literature, the transmission of culture, and the laws of story development.

CLARK H. SLOVER.

Raïmbaut d'Aurenga und Bertran de Born.

In meinem Versuch über Raïmbaut von Orange (1), dessen im ersten Band dieser *Studi*, p. 213 mit freundlichen Worten gedacht ist, glaube ich die wichtige Rolle dieses Trobadors in der Entwickelung der provenzalischen Dichtung erwiesen zu haben, der uns von Marcabru zu Arnaut Daniel hinüberführt und die Verdienste des Letzteren um die äusserste Sublimierung in der Technik der Trobadorkunst schon voraus nimmt und in der lebendigen Vielseitigkeit seines Bestrebens übertrifft. Seine bekannte Verbindung mit Peire Rogier und mit Giraut von Bornelh ist dort kurz berührt worden. Nicht zur Sprache aber kam der Einfluss, den er auf Bertran de Born ausgeübt hat. Man ist kaum vorbereitet, diesen Sänger der Waffen in den Spuren der Dichters des Trobar clus zu finden. In der Tat aber ist in den Formen seiner Lieder kein Anderer so deutlich als Vorbild Bertrans zu erkennen wie Raïmbaut d'Aurenga. Ich werde an anderer Stelle von diesen Beziehungen bald eingehender zu reden haben. Hier soll zunächst eines der Lieder des Trobadors von Orange, die von Bertran gekannt und benutzt worden sind, hergestellt werden, so gut es ging, und über die Art der Benutzung gesprochen werden. Dass dieses Lied mancherlei Schwierigkeiten bietet, die bei dem ersten Versuch eines kritischen Textes nicht immer überwunden wurden, ist bei Raïmbaut selbstverständlich. Andererseits wird es sich hoffentlich wieder zeigen, dass der kraftvolle persönliche Ausdruck des Dichters nicht ohne Interesse ist, auch wenn das Thema des Liedes uns heut solchen Aufwandes kaum wert erscheint.

Das Lied (Bartsch, *Grundriss*, 389, 5) steht in den Handschriften ACDD^{c}IKN^{2}a. Gedruckt ist es nach A: *Studi di fil. rom.*, III,

(1) *Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, philol.-historische Klasse, neue Folge, B. XXI, 2, Berlin, 1928.

p. 91, n° 83, nach C: Mahn, *Ged.*, 356, I: ebenda 625, N² Pillet in *Archiv*, CII S. 181, a: *Rev. d. l. rom.*, 45, 144. Nicht gedruckt sind DDᶜK. Da wir IN² besitzen, glaube ich diese mit ihnen bekanntlich immer eng verbundenen Handschriften einstweilen entbehren zu können.

Für das Verhältniss der Handschriften zu einander ist die Gestalt der Tornaden wichtig. Wir haben in ACIN² eine, in a zwei Tornaden.

Die erste besitzt in AIN² zwei, in Ca drei Verse:

A Lausengiers qui ant ioi baissat,
Los crem fuocs tro en la sabata.

IN² De (Del *N²*) lauzengiers c'an ioi baissat,
Los crem fuec tro la sabata.

Ca Ben chant, qi qe s'en debata,
Dels (De *C*) lauzengiers q'an ioi baissat
Del suc tro en (entro *C*) la sabata.

Die zweite lautet in a:

Joglar, s'eu ia cautz sabata,
Qi no·us ve, pauc a cavalgat
Ni sap per qe se debata.

An der Echtheit dieser Tornada kann kein Zweifel sein. Sie enthält den für Raïmbaut characteristischen Versteckname *Joglar* und sie bietet ein Beispiel der Echotornada, wie sie für die ältere Trobadorkunst bezeichnend ist, von einem späteren Schreiber schwerlich nachgedichtet worden wäre.

Durch den Umfang der zweiten wird aber auch der der ersten Tornada bestimmt. Und durch deren ersten Vers in Ca wird dann wieder der Echoanschluss an den Ausgang der letzten Strophe hergestellt. Man sieht aber auch zugleich, wie einer dieser Verse, eben der erste der Tornada, hat ausfallen können. Als Spur von ihm ist ja aber in IN² das *De* noch erhalten.

Also treten hier A und IN² einerseits, Ca andererseits einander gegenüber; a zeigt sich als Handschrift von besonderem Wert. Was hier aus den Tornaden sich ergiebt, wird im Wesentlichen von den Varianten bestätigt. C scheint, wie auch sonst so oft, mehrere Quellen benutzt zu haben, und auch die Stellung von A wird nicht ganz klar. Aber auf Grund jenes Verhältnisses wird sich ein ungefährer kritischer Text gewinnen lassen.

Die Form des Liedes ist: $a_8a_8b_8b_8c^{\smile}{}_7b_8c^{\smile}{}_7$. Die Reime *b* und *c* stehen in verwandtschaftlichem Verhältnis zu einander: *-at -ata*.

Von den drei Reimendungen sind *a* und *b*: *-iers* und *-at* durchaus gewöhnlich. Dagegen gehört *ata*, wenn nicht zu den eigentlichen *rims cars*, so doch zu den selteneren Reimen. Er findet sich, so weit ich sehe, als durchgehender Reim eines längeren Gedichtes nur noch im Liede Bertran de Borns [3]37 ([1]16) und im Strophenwechsel zwischen Bonafe und Blacatz (Zeitschrift 23, 239). In einzelnen Strophen ausserdem bei Marcabru 11 (Str. 7) und 18 (Str. 7), bei Guilhem Figueira 2 und Gormonda 1 (beide Str. 5), Augier Novella, oder vielmehr Albert Bernart de Durfort Mahn, *Ged.*, 578 Str. 3 (in dieser langen Strophe tritt die Endung freilich 12 Mal auf) und bei Tomier e'n Palaizi, *Chrestom.*, N° 70 (Str. 8). Die relative Seltenheit des Reims bringt es mit sich, dass wir in diesen Gedichten zum grossen Teil die gleichen Wörter wiederfinden (1).

I Als durs crus cozens lauzengiers
enuejos vilans mal-parliers
darai un vers que m'ai pensat,
que ja d'als no i aura parlat,

I. 1. d.] drutz *A* 2. mals p. *CIN*[2] 3. Dirai *AC* 4. non aurant p. *A*

---

2. CIN[2] haben *mals parliers*, flektieren also *mals*, sei es dass das Wort als Substantiv im Plural genommen wird, sei es eher dass an Stelle eines Adverbs das Adjectivum gesetzt oder das Adverbium flektiert wird. Vergl. *besfaiz Chrest* 122[c], 5, *mals volens* u. w., von denen Chabaneau, *Deux Manuscrits*, p. 141 zu I 3, Tobler, *Verm. Beitr.*, I[2] 86 gesprochen haben.

3. *Darai* steht in IN[2]a statt des scheinbar so selbstverständlichen *dirai* und ich setze es nach guten kritischen Grundsätzen in den Text. — *Pensar un vers* « einen Vers ausdenken » scheint sonst nicht belegt.

(1) Es sind (abgesehen von Raïmbaut und Bertran) bei:
Marcabru 11: *grata* v. 49, *bata* 52.
» 18: *barata* 37, *acoata* 38, *bata* 39, *grata* 41.
Guilhem Figueira 2: *barata* 29, *Damiata* 30, *abata* 31, *esc(l)ata* 34.
Gormonda 1: *combata* 29, *aflata* 30, *Damiata* 31, *deslata* 34.
Albert Bernart, Str. 3: *barata*, *acoata*, *mata*, *esc(l)ata*, *aplata*, *bata*, *afata*, *escarlata*, *pelegata*, *sabata*, *desbarata*, *Damiata*.
Bonafe: *barata* 1, *aplata* 3, *escata* 3, *pata* 11, *rata* 17, *escarlata* 19, *mata* 25, *glata* 27, *abata*, 33, *lata* 35, *sabata* 41, *gargata* 43.
Tomier: *barata* 58, *abata* 60, *Damiata* 62.

5 c'a pauc lo cors no m'esclata
per so q'ieu ai vist e proat
de lor malserva barata.

II E·dirai vos de lor mestiers
si cum cel qui n'es costumiers
10 d'auzir e de sofrir lor glat;
si·m pesa; mas no·m ai laissat
q'ieu de maldir no·ls combata;
e ja del plus no·m sapchon grat,
car mos cors totz no los mata.

III 15 Lauzengador fan encombriers
als cortes et als dreituriers
e a cellas qu'ant cor ausat;
e quecs per aquel eis mercat
a l'autre cobr' et aplata

5. Cab p. *A*; mesclara *a* 6. pr]aï 7. l. maluaza b. *A*.

II. 8. lurs *CIN²* 9. *fehlt I*; que *CN²*; Aisi con cel qe nes cosousiniers *a* 10. l. g.] cellar *I*, cellat *N²* 11. non ai l. *a*, non er l. *C* 12. nols] vos *a* 13. non s. *I*.

III. 15. Lauzeniadors *IN²*; fai on e. *a* 17. a *fehlt AIN²*; qui ant *A*; que an c. *IN²*; c. a saur *a* 18. eis]eu *a* 19. a *fehlt AIN²*; cuebre *C*, cobri *a*

---

7. *barata* « Getriebe », ebenso *barat* v. 20. Die Grundbedeutung der Wortsippe ist die der unruhigen Geschäftigkeit. — A hat vor diesem Wort *maluaza*, in dem nur die eigentümliche Femininform bemerkenswert ist, die für die Hds. A schon von Levy V 73ᵇ belegt ist. CIN²a aber haben *mal(s)serva*, dessen Existenz durch die Zahl der Handschriften gesichert wird und das wir in den Text setzen müssen. Ist es etwa von Raïmbaut in gewagter Art selbst geprägt? Es muss doch wol « übeldienerisch » bedeuten und wird von *malservir* nach dem Muster des von Raïmbaut eben, im ersten Verse, gebrauchten *malparlier*: *malparlar* (*serf*: *servir* = *parlier*: *parlar*) gebildet sein.

13f. « Höchstens deshalb mögen sie mir Dank wissen, dass ich sie nicht alle töte » = *grat me sapchon, car mos cors totz no los mata, ja del plus no.* Darf man für *totz* etwa *tot* setzen: « dass ich sie nicht ganz und gar töte »?

19. *aplatar* « verbergen » Rayn., IV 559ᵃ (vgl. auch *Lex. rom.* II 491 unter *corsari*; *Rdlrom*, 31, 480), St Pons v. 3135; *sé a.* « se coucher » *Suppl.*, I 25 unter *afatar*.

20 son vergognos avol barat;
  aissi son de fer' escata!

IV Per que i faill totz pros cavalliers
que·ls cre, c'us no·n l'es plazentiers
mas per que·n traia mieills son at
25 (qu'il penson, ist maläurat:
  mas d'als non vals una rata),
de que·il fara sa voluntat
  e·il ditz lauzenga e·l grata.

20. dauol *AC*, daol *IN*², batot *a* 21. f.]ser *a*; esclata *A*.

IV. 22. tot *N*²; pr. *fehlt AIN*², bos *C* 23. no *C*; l' *fehlt A*; non l'es] voulios *a* 24. per] queu (*durchstrichen*) *N*²; M. quem t. I 25. Quels *C*; mal amat *a* 26. Pos *a*; val *ACIN*² 27. De qal *a*; faras sa *A*, saras sa *a* 28. Olh *C*, Oil *a*, Si nol d. *IN*²; lauzenias *a*; el *fehlt CIN*², ol *a*; plata *IN*², grara *a*.

---

20. Levy schreibt unter *esclata Supplw.*, III 170ª: *Son vergoignos, d'avol barat; Aissi son de fer' esclata.* Er sieht in *son* also doch wol die 3 Plur. von *esser*. Aber das tonlose *son* sollte ja nicht an der Spitze des Satzes stehen. Der Vers sollte lauten: *Vergoignos son, d'avol barat.* So werden wir *son* also als Pron. poss. betrachten: *qecs... a l'autre cobr' et aplata Son vergognos... barat.* Dann macht aber *d'avol* Schwierigkeiten: *d'avol barat* zu verstehen als *barat d'avol* « Betreiben von Gemeinem » wird nicht gehen; so bleibt kaum Anderes übrig, als, mit der einzigen Handschrift a, ohne *d'* zu lesen... *cobr' et aplata Son vergoignos avol barat.* Oder steht *son* = sunt hier doch nicht eigentlich tonlos: « sie sind es in der Tat »? Dann könnte *d'avol* natürlich bleiben..

21. *Escata* R III 150ª « race, lignée, qualité ». Ebenso wie hier stehen bei Guilhem Figueira *D'un sirventes far* v. 34 in den Handschriften *de mal' esclata* und *de mal' escata* nebeneinander (s. Levy, S. 37). So ist an der Existenz beider Wörter im gleichen Sinn nicht zu zweifeln.

22. *pros* fehlt AIN², und in C steht *bos*. Das Wort könnte allenfalls entbehrt und für *que i* vielleicht *qued i* gelesen werden. Aber ich folge auch hier der Hds. a.

23. Vgl. Raïmbaut, *Ab vergonha, part marimentz*, v. 32 (*Zeitschrift*, 49, 490): ... *es faillimentz Qui cre tot cant au dels aitals* (nämlich von den Lauzengiers).

26. Auch hier wird Hds. a mit *vals* das Richtige erhalten haben: Der Schmeichler spricht innerlich zum Ritter « Denn ausser hierfür (dass ich nämlich Nutzen aus Dir ziehen kann) bist du keine Ratte wert ». Natürlich könnten diese Worte auch in indirekter Rede stehen. Aber schwerlich wird ein Abschreiber *vals* für *val* eingesetzt haben. — In *a* steht *Pos* am Anfang des Verses. Aber *mas* im Sinne von *pos* wird von Levy V. 30b unter *mais* 8 vielfach belegt.

V

D'autres n'i a que van estiers,
30 que·s fa quecs cortes-ufaniers,
que per outracujamen fat
o cuja aver mieills gazaignat
cel que plus la leng'alata
en dir de partir l'amistat
35 de cels en cui jois s'aflata.

V. 29. Sautres *I*; qe i v. *a* 30. Cais qes *A*, Ques fa quecx *C*, Qes quecs *IN*[2], Qes far qers *a*; c. et u. *AIN*[2] 31. outracujar *CIN* [2]; mot f. *C*, mou f. *I*, mon f. *N*[2] 32. O *fehlt A* 33. *S. die Anmkg* 34. dig. *IN*[2] 35. *S. Anm.*

---

29. ***anar estiers*** « in anderer Weise gehen, anders handeln » ist m. W. sonst nicht belegt.

33. A: Cel que plus a lenga lata
C: » qua » la » »
IN[2]: » que » a la » lada (leda I)
a: » » » la lengua lata.

AC scheinen ein Adjectivum *lata* zu kennen, das u. W. nicht existiert. IN[2] verletzen den Reim. Das Substantiv *lata* « Latte, Stange » (auch als Mass) scheint hier kaum am Platz. In Hds. a kann ein Verbum *latar* oder *alatar* vorliegen, das dem npr. *lata* oder *alata* entspricht. Mistral kennt *lata* in der Bedeutung « élargir le bétail; lâcher son troupeau dans des lieux défendus, pendant la nuit; s'étendre, en parlant des plantes », *alata* « élargir, dilater, déployer; déboucher un tonneau ». Im Gedicht der Gormonda (Levy, *Guillem de Figueira*, S. 75 v. 34) steht *deslatar* « über die Grenze, über das Mass hinausgehen », v. Mistral *se delata* « se répandre, s'étendre » vom Subst. *lata* « Grenze; Einfriedigung, Zaun », das wir bei Bertran de Born[3] 37 v. 14 finden (Chabaneau, *Revdlrom.*, 31, 606 « le rebord du toit »). Hier also: « der am meisten seine Zunge über das Mass hinauslaufen lässt ».

35. A *saplata*, CIN[2] *safata*, a *saflata*. *Aplatar* haben wir schon v. 19 kennengelernt. Es würde hier reflexiv stehen: « wo Freude sich lagert, sich birgt ». *Afatar* erklärt Levy, *Supplw.*, I 25[a] im Beleg MG 578 Str. 3 (B *Grdr.* 37, 1 vgl. *Zeitschr.*, 23,53) als « schmücken ». Für unsere Stelle fragt er, ob man *s'afata* übersetzen darf: « hergerichtet wird, entsteht ». Aber die Lesarten von CIN[2] erscheinen uns nur von geringem Wert. *Aflatar* wird von Rayn. III 338*b* als « flatter, insinuer », von Levy I 27 als « auflegen, anschmiegen » gedeutet; s. Mistral *aflata* « appliquer contre ». *Aplatar* und *aflatar* stehen so einander im Sinn nicht fern. Wir werden am liebsten wieder der Lesart von a folgen.

VI Que·ls plus pros e·ls plus galaubiers
vei de lausengar prezentiers.
e pens me d'ome c'aia amat:
com pot far amador irat?
40 mas jes (qui que·n crit ni·n glata)
non amon tuich cill qu'ant baisat.
so sap midonz na Lobata.

VII Tals cuj'esser cortes entiers
qu'es vilans dels catre ladriers
45 et a·l cor dins mal enseignat
plus que feutres sembla cendat
ni cuers de bou escarlata.

VI. 36. Quel *IN²a*; el *IN²a* 37. lausengas *A*, lauzengiers *CIN²*, lauzeniar *a*; plazentiers *AC* 38. pesam *A*, pes me *CIN²*, pens me *a* 39. *fehlt A* 40. on g. *a* 42. sidonz *a*.

VII. 44. del *I*, daus *a*; ladries *A* 46. s. c. *fehlt a* 47. Ni durs cuers bon e. *A*, Ni cuers uielhs bon e. *C*, Ni cuer de bon e. *IN²*, Ni tros de beou escarlada *a*.

---

36. *Galaubier* ist in seinem genauen Sinn schwer zu fassen. Raynouard übersetzt: « gaillard, élégant, gracieux, magnifique », *galaubia* « gaillardise, élégance, gracieuseté, jactance », *galaubey* « étalage, pompe ». Die Vielseitigkeit dieser Uebersetzungen beweist nur die Schwierigkeit den Begriff zu präcisieren.

37. *plazentiers* AC steht schon v. 23 im Reim. *Prezentier* (*de*) ist « bereit (zu) ». Zwischen *lauzenjas* A und *lauzenjar* a ist es schwer sich zu entscheiden. CIN² haben *lauzengiers*. Vielleicht darf man einen Plural *lauzenjars* ansetzen?

42. *Na Lobata* scheint nur hier bei den Trobadors zu begegnen, s. Bergert S. 5, Chabaneau-Anglade, *Onomastique*, p. 178. Schultz-Gora hat vermutet (*Archiv*, 92, 230, 3), dass aus *lobata* das *lombarda* der Biographie Raïmbauts in N² entstanden sei, eine geistvolle Hypothese, die aber ihren Charakter als Hypothese wird behalten müssen. — Der männliche Name *Lobat* kommt mehrfach vor (s. die genannte *Onomastique*). Wie weit er eine wirkliche oder eine legendarische Person bezeichnet, wird für jede einzelne Stelle zu untersuchen sein.

46. Man verstehe: *feutres sembla mal cendat*; *plus mal a·l cor enseignat*. So ist der Ausdruck nicht unlogisch.

47. Was ich in den Text gesetzt habe, steht in keiner Handschrift. Ich hoffe aber aus den Varianten das Richtige herausgeschält zu haben.

no·n sabon mais, que i van torbat,
e quecs co·is pot, galafata.

VIII 50 Puois no·n aus mos durs deziriers
dir (tant tem que·l dans fos dobliers),
maldirai los en luoc d'irat;
e Dieus, que·n fara caritat,
los maldiga e·ls trabata

48. mas *ACIN²*; que *A*, ques *CIN²*, qei *a* 49. Don *A*; ces *I*, qeis *a* 49. calafata *CI*, quala fata *N²*.

VIII. 50. Mas *C*; noil a. *A*; durz *N²*; dezirs *a* 51. tem *fehlt C* 52. Masdirai *CIN²a*; los *AIN²*, ios *a*; es luec *IN²*; daurat *Ca* 53. *s. Anm.* 54. mals diga *C*; abata *AC*, trobata *N²*.

---

48. *no·n sabon mais* wie *non poder mais* (Levy VI 409ᵃ *poder* 5 und 6) « sie wissen es nicht anders, sie können nicht dafür ». — Ob mit a: *qe·i* oder mit A *que* oder mit CIN² *que·s* zu lesen ist, wird sich kaum ausmachen lassen.

49. Die Handschriften haben *galafata* oder *ca-* oder *qua-*. Auch Mistral bietet neben einander *calafata* und *galafata*. Im Französischen des 16. Jahrhunderts haben wir *galefretier* « va-nu-pieds, vaurien ». Die Vermutung des Dictionnaire général: « peut-être même radical que *calfeutrer* » wird durch das neuprov. *calafataire, gala-* « calfateur, galefretier, bousilleur » (Mistral) bestätigt.

51. *Dir* hier wol « *öffentlich*, mit Namensnennung, sagen », so dass dadurch noch grösseres Unheil geschehen könnte, während das *maudire* dann in der Seele des Trobadors geschieht.

52. Nur A hat *maudirai*, die anderen *masdirai*. Es stand wol ursprünglich *maldirai*, das in *mafdirai* verlesen wurde.
en luoc de « als wie » s. Levy, IV 419 *loc* II.

53. AIN² *que* (oder *qi*) *ama ueritat* stellt die Wahrheitsliebe Gottes der Lügenhaftigkeit der Lauzengiers gegenüber. Stärker ist Ca: *quar* (*qan* a) *fara caritat* « denn er wird eine Liebestat tun », indem er die Lauzengiers straft, eine Liebestat natürlich den Anderen gegenüber, und das ist doch die Pflicht Gottes, den Guten Gutes (*caritat*) zu erweisen, indem er die Schlechten bestraft. Das *qan* der Hds *a* steht wol entweder für *qar* oder für *que·n*, oder verweist auf das jüngste Gericht « wann er... ».

54. Mistral *trabatre* « battre fortement » en Dauphiné.

55 sai, e puois lai en Neiron prat,
on recebr.................. .

55. lai on er jutgat *A*, lai en airon part *C*, lai o ueiron p. *I*, lai en euron p. *N*[2], lai e neirom p. *a* 56. *s. Anm.*

---

55. Dass, gegenüber A: *lai on er jutjat*, die anderen Hds. mit *lai e Neiron prat* (so sind ihre Lesungen zu deuten) das Richtige weisen, ist zweifellos. Die Wiese des Nero begegnet provenzalisch auch bei Folquet de Lunel, Romans de mondana vida v. 322: *Anta li·n sera retracha Sul jutjamen de prat Neyro, On l'enemic(s) nos agacha* (Eichelkraut schreibt fälschlich *Negro*), und Gui de Cabrera, *Cabra juglar*, v. 96, Bartsch, *Dkm*, 90, 37: *Non sabs c'om di De Roma ni de Prat Neiron.* In den Chansons de geste ist bekanntlich unzählige Mal von dem *pré Noiron* die Rede.

56. Dieser Vers bietet die grösste Schwierigkeit des Liedes:

A liest: *On recebrem la liurata*
C » » *recebratz denauata*
IN[2] » » *resebran denuata*
a » *recebran denauata.*

Der Sinn scheint etwa zu sein: « wo sie (oder: wir) den Lohn erhalten werden ». Der Schreiber von A denkt wol an *liurada*. Sollte hinter den Schreibungen der Anderen ein *denairada* liegen? Mit der Endung *-ata* aber müsste Raïmbaut lateinisch, nicht provenzalisch, gereimt haben. Librata steht bei Ducange: librata « idem quod liberatio ». Für *denairada* hätten wir denariata oder, da dies eine Silbe zu viel enthielte, denerata, das auch bei Rayn., III 24*b* belegt ist. Aber das lateinische Wort, oder die lateinische Endung, wäre doch ein übler Notbehelf. Die Bedeutung wäre überdies bei beiden nicht ohne weiteres « Lohn ». Und in der Tat steht ja weder das eine noch das andere in den Handschriften.

Sehen wir uns um, war wir etwa in den anderen Gedichten mit dem Reime *-ata*, den Schriftzeichen nach, Annäherndes an *denauata denuata* finden, so bietet sich als Nächststehendes wol das *damiata*, das nicht weniger als fünfmal in ihnen vorkommt. Viermal ist es einfach die bekannte ägyptische Stadt (bei Guilhem Figueira 2, 30, Gormonda 1,31, Bernart de Durfort *Grdr.* 37, 1, und bei Tomier e'n Palaizi, *Chrest.*, 70,62). Anders bei Bertran de Born[3] 37,31. Dort heisst es:

N'Atempre, ges de Lieucata
No sui, anz ho ai tot laissat
Et estau a Damiata.

Unabhängig voneinander erkannten hier Suchier, *Litbl. f. germ. u. rom. Phil.*, 1880, 142 und Chabaneau, *Rev. d. l. rom.*, 31, 607, ein Wortspiel mit damnum und deuteten « Schadenstadt », « dommage i a ». Kann die mittelalterliche Allegorie noch weiter gespielt und *Damiata* zur Stätte der « damnati » gemacht haben? so dass die Handschrift C in seinem vor *dena-*

IX .... grans parliers,
d'aquest vers imple tos paniers,
e·n porta tot ton col cargat

IX. 57. *S. Anm.* 58. imple *A*. compli *C*, enplis IN^2, umplis *a* 59. E portan (portam *I*) AIN^2.

---

uata stehenden, unverständlichen *recebratz* die Quelle am nächsten bewahrt hätte (C kannte ja auch die Vorlage von a): *on recebra·ls Damiata*. Bertran de Born hätte dann nicht nur sein *Lieucata* sondern auch *Damiata* aus dem Liede Raïmbauts geholt. Aber von einer solchen Allegorisierung wissen wir nichts. Wir werden uns einstweilen bescheiden müssen, den Vers ungedeutet zu lassen (1).

57. A nennt den Spielmann, an den der Trobador sich wendet: *Alegrat*, IN^2 *Alegrar*, C aber *Por lairatz* und a *Pailhairet*. Es liegt nahe einen *Alegrat* mit dem *Alegret* zusammen zubringen, dem Bernart de Ventadorn sein Lied *Amors, e que·us es vejaire?* (N° 4) übergab (s. Ausgabe S. 25 v. 62, Einleitung S. L). Und an *Alegret* wendet sich auch das 11. Lied Marcabrus: *Bel m'es quan la rana canta* v. 65. Und dieser Alegret ist nach der Meinung Dejeanne's und Jeanroy's vielleicht identisch mit dem Dichter Alegret, von dem wir zwei Lieder besitzen (s. *An. du Midi*, XIX 222 und *Jongleurs et Troubadours gascons*, p. IV). In der Tat ist eines der beiden Lieder ein Scheltgedicht ganz im Stile Marcabrus. Die Chronologie würde der Identification all dieser Alegrets vielleicht keine unüberwindlichen Schwierigkeiten bereiten; und wenn der Spielmann hier *monge* genannt wird, könnte man ja annehmen, dass Alegret später eben ins Kloster getreten und doch als Spielmann noch durch die Welt gegangen sei, wie der Mönch von Montaudon es als Trobador tat. Aber weder der Name noch die Bezeichnung als Mönch steht sicher. Die beiden anderen Handschriften, deren Lesarten sich uns so oft als die zuverlässigeren zeigten, haben statt *monges*: *non ges* und als Namen *Porlairat* oder *Pailhairet* (oder hiess er etwa gar *Parlairat*, von *parlaire*, und es liegt in: *Parlairat* [*non ges grans parliers*] ein Wortspiel vor?). All das ist so unsicher, dass es sich weiterer Erörterung kaum verlohnt.

59. *tot* oder *tost*?

(1) Das Damiata das bei Dante, *Inf.*, XIV 104:

un gran veglio,
che tien volte le spalle inver Damiata
e Roma guarda come suo speglio

dem christlichen Mittel- und Zielpunkt menschlicher Entwickelung gegenübersteht, wird zwar durch die übliche geographische Erklärung « indica l'oriente » in seinem symbolischen Gehalt wol nicht ausgeschöpft, hilft uns hier aber nicht.

60 a'n Giraut, de cui ai pechat,
a Perpignan, part Laucata,
e di·l (per que m'aia comprat)
qu'ieu chant, qui que s'en debata.

X Ben chant, qui que s'en debata,
65 de lausengiers, qu'ant joi baissat
del suc tro en la sabata.

XI Joglar, s'eu ja cautz sabata:
qui no·us ve, pauc a cavalgat
ni sap per que se debata.

60. girart *a*; qui *IN*[2] 61. leucata *N*[2], leuochata *a* 62. E dir *a*; Di li per mai a c. *C* 63. Qieu chanti *A*, Quel cassa *C*; per que s'embata *A*; sen des barata *C*.
X. *und* XI. *s. Seite 392.*

---

60. In Giraut hat Kolsen (Guiraut von Bornelh, S. 49 § 11) Giraut von Bornelh gesehen. Und dafür könnte sprechen, dass sich v. 63 auf die bekannte Tenzone *Era·m platz, Giraut de Bornelh* beziehen könnte. Aber der Einwand, dass Giraut hier den Titel *en* trägt, ist doch nicht so leicht bei Seite zu schieben. Der Name ist auch so gewöhnlich, dass selbst ohne diese Schwierigkeit die Gleichsetzung sehr problematisch bliebe. Und überdies hat a (aber nicht C) nicht *Giraut* sondern *Girart*.

61. Zu *Leucata* oder *Laucata* s. Anm. bei Stimming, Bertran de Born[3] zu 37 v. 29.

62. Was heisst: *per que m'aia comprat*? Bezieht es sich auf: *de cui ai pechat*, so dass es bedeutet: « weshalb ich (es) gebüsst haben mag » mit Tempus perfectae statt imperfectae actionis = « weshalb ich bereit bin es zu büssen »?

66. Den kaftvollen Vers: ... *Los crem fuec[s] tro'n la sabata* aus AIN[2] lassen wir uns, gegenüber dem etwas gewaltsamen... *baissat Del suc tro en la sabata*, nur ungern durch die kritische Basis unseres Textes nehmen. Das *suc* von Ca könnte ja auch leicht aus einem *fuc* der Vorlage entstanden sein: *Ben chant... Dels lauzengiers q'an ioi baissat. Focs los crem tro'n la sabata*, oder ähnlich. Oder zeigt doch vielleicht A eine zweiversige Tornada, die in bekannter Art der dreisilbigen folgte?

Ben chant qui que s'en debata
65 De lauzengiers qu'an ioi baissat
Del suc tro en la sabata.

Lauzengiers qui an ioi baissat,
68 Los crem fuecs tro'n la sabata!

Die Verse an Joglar mögen dann vom Trobador einer besonderen Sendung an seine Vertraute hinzugefügt sein.

Das Lied würde sich also folgendermassen übersetzen lassen:

I. Den harten rohen beissenden lügnerischen argen gemeinen Uebelrednern werde ich einen Vers schenken, den ich mir ausgedacht habe, in dem von nichts anderem gesprochen werden soll, denn fast springt mir das Herz von dem, was ich von ihrem übeldienerischen Getriebe gesehen und erfahren habe.

II. Und ich werde Euch von ihrem Tun reden als einer der gewöhnt ist ihr Gekläff zu hören und ertragen. Und das ist mir leid; aber ich habe nicht aufgehört, sie wegen ihres Uebelredens zu bekämpfen; und höchstens dafür mögen sie mir Dank wissen, dass ich sie nicht alle (oder: ganz und gar) umbringe.

III. Die Verläumder sind Verdruss für die Höfischen und die Rechtschaffenen und für die Damen die ein kühnes Herz haben. Und ein jeder verdeckt und verbirgt mit dem gleichen Handel dem anderen sein schändliches Betreiben; von so bösartigem Geschlechte sind sie.

IV. Woher denn jeder brave Ritter verkehrt handelt, der ihnen glaubt; denn nicht einer von ihnen ist ihm gefällig, wenn er nicht dadurch erreicht was ihm Not tut (denn sie denken, die Verruchten: zu anderem bist du doch keine Maus wert), woher er ihm denn nach seinem Willen handelt und ihm schmeichelt und ihn kraut.

V. Andere gibt es, die anders verfahren, indem ein jeder (von ihnen) sich als höfischer Prahlhans benimmt; denn aus törichtem Ueberheben glaubt der am besten zu fahren der am meisten die Zunge loslässt und davon redet, die Liebe derer zu trennen, in denen Freude sich birgt.

VI. Denn die Trefflichsten und die sich am meisten hervortun, sehe ich bereit zu verläumden. Und ich denke mir: wie kann ein Mensch der geliebt hat, einen Liebenden bekümmert machen? Aber wer auch dagegen schreie noch kläffe: es lieben nicht alle die, die geküsst haben! Das weiss mein Herrin Frau Lobata.

VII. Manch einer glaubt durchaus höfisch zu sein, der nach allen vier Seiten hin gemein ist und das Herz drinnen weniger gebildet hat als Filz nach Seidenstoff aussieht oder Rinderfell nach Scharlachtuch. Sie wissen es nicht anders, denn sie gehen verwirrt, woher denn ein jeder pfuscht wie er kann.

VIII. Da ich meine harten Wünsche gegen sie nicht (laut) auszusprechen wage (aus Furcht, den Schaden damit zu verdoppeln), werde ich sie in meinem Zorn verfluchen; und Gott möge ihnen (da er damit eine Liebestat erweisen wird) fluchen und sie züchtigen, hier, und hernach dort auf der Nero-Wiese.........

IX. .... fülle deine Körbe mit diesem Vers und trage die ganze Last deines Halses fort zu Herrn Giraut, dem gegenüber ich schuldig bin (werhalb ich es büssen mag), nach Perpignan, jenseits von Leucata, und sage ihm, dass ich singe, wer auch immer sich dagegen ereifere.

X. Wol singe ich, wer sich auch dagegen ereifere, von Verläumdern, die Freude vom Scheitel zur Sohle erniedrigt haben.

XI. Joglar, so wahr ich je einen Schuh tragen möge: wer Euch nicht sieht, ist nicht weit geritten, noch weiss er, um was er sich ereifern mag.

Die Strophenform, in der das Lied Raïmbauts gedichtet ist, findet sich bei Bertran de Born wieder, und nicht nur einmal sondern gleich zweimal, in N° [3]2 ([1]44) *Un sirventes on motz no falh* und in N° [3]37 ([1]16) *Folheta, ges autres vergiers.* Die Reimendungen sind dort: *alh art alha,* hier: *iers at ata.* Beide Gedichte sind Sirventese. Aber auch das Lied Raïmbauts ist seinem Character nach ein Sirventes. Es wäre also an sich nicht unmöglich, dass auch die Form bei Raïmbaut nicht original wäre, sondern alle drei Lieder Nachahmung eines uns unbekannten vierten. Diese Vermutung würde aber, so weit wir urteilen können, dadurch widerlegt, dass Raïmbaut sein Gedicht einen *vers* (v. 3 und 58) nennt, also die Originalität der Form dafür implicite in Anspruch nimmt.

Wir sehen, dass Bertrans Lied 37 dieselben Reime zeigt wie das von Raïmbaut. Das andere verändert die Reimendungen, aber es behält die Verwandschaft der Reime bei: hier *alh*: *alha* wie dort *at*: *ata* (freilich sind dort *a* und *b*, hier *b* und *c* mit einander verwandt), und es bringt die neue Verwandtschaft hinzu, dass alle drei Reime den Vokal *a* enthalten, so also dass sämmtliche Verse assonieren. Aus diesem Verhältnis der Formen zu einander liegt es nahe, den Schluss zu ziehen, dass das Lied *Folheta* die unmittelbare Nachahmung des Raïmbautschen Liedes ist, dass *Un sirventes* als sekundäre Nachahmung jenem erst folgte.

Dieselbe Erscheinung, dass Bertran eine gleiche Form zweimal verwendet, finden wir bei dem Kreuzlied [3]20 ([1]4) *Ara sai ieu de pretz quals l'a plus gran* und N° [3]36 ([1]17) *Folheta, vos mi pregatz que ieu chan.* Also wiederum bei einem Lied, das sich an Folheta wendet. Wie erklärt sich das?

Die beiden Stücke 36 und 37 sind *Sirventes joglaresc*, die, wie aus den Eingangsversen von 36 hervorgeht, durch die Bitte Folheta's um ein Lied veranlasst sind. Bertran schmäht zwar den Spielmann, in der Art wie es in diesen Sirventes üblich ist, aber er verspricht ihm, sein Verlangen zu erfüllen. Die Ueberlieferung des Sirventes joglaresc in der einzigen Handschrift M zeigt nun deutlich, dass das Lied welches der Trobador dem Spielmann überlässt, eben das Kreuzlied ist, das die gleiche Form trägt. Stimming in seiner ersten Ausgabe und Thomas haben diese Gestalt aus M getreu abgedruckt. Den beiden Strophen, die sich an Folheta wenden, folgen zwei bekannte Strophen aus dem Kreuzlied und dann noch eine Strophe und eine Tornada, die gleichfalls zu diesem Lied gehören, aber in den anderen Handschriften nicht stehen. Die beiden Herausgeber sahen in dieser Ueberlieferung eine von den späteren Kopisten verschuldete Verwirrung. Zu Unrecht. Die Lieder stehen in der eben ausgesprochenen Verbindung.

Aber freilich war das Kreuzlied nicht eigens für Folheta verfasst. Es war bereits vorhanden, und Bertran hatte es seinem gewöhnlichen Spielmann Papiol übergeben. Das hält ihn nicht ab, es jetzt auch Folheta zu übertragen. Aber man wird aus der Ueberlieferung entnehmen dürfen, dass es dabei gewisse nicht unwesentliche Aenderungen erfahren hat. Eine eingehendere Begründung dieser Annahme in ihrem Resultat vorausnehmend, stelle ich hier die beiden Fassungen neben einander, wie ich sie mir vorstelle, wobei ich die Sprachform der dritten Ausgabe Stimmings im wesentlichen beibehalte:

M

Folheta, vos mi pregatz que ieu chan,
Pero non ai ni senhor ni vezi,
D'aquest afar aia cor ni talan
Ni volha ges qu'en chantan lo chasti.
5 *Mas vos vos tenetz a joia*
Anta ab pro mais que honor ab dan;
Et avetz mal chauzit al mieu semblan.

FIK	M
	La·raucha votz, don cridatz en chantan,
	E·l negre cors, don semblatz sarazi,
	10 *E·lh paubre mot que dizetz en comtan,*
	E quar flairatz sap e gema e pi
	Com avols gens de Savoia,
	E quar etz lait garnitz e mal estan,
	Ab que·us n'anetz, farai vostre coman.
I Ara sai eu de pretz, quals l'a plus gran	Ara parra de pretz quals l'a plus gran
De totz aquels que·s leveron mati:	De totz aquels qui·s leveron mati:
Messer Conratz l'a plus fi, ses enjan,	Messer Conratz l'a plus fin, ses enjan,
Que·s defen lai a Sur d'en Saladi	Que·s defen lai a Sur d'en Saladi
5 E de sa maisnada croia.	E de sa maisnada croia.
Socorra·l Deus! que·l socors vai tardan.	Dieus l'acorra! que·l secors vai tardan.
Sols aura·l pretz, que sols sofre l'afan.	Sols aura·l pretz, pos sols sofre l'afan.

II
Senher Conratz, eu sai dos reis qu'estan
D'ajudar vos. Ara entendatz qui:
10 Lo reis Felips es l'us, quar vai doptan
Lo rei Richart; ez el lui dopt'aissi.
Ar fos usquecs d'els en boia
D'en Saladi, puois van Dieu galian,
Quar son crozat e d'anar mot no fan!

III
15 Senher Conratz, tot per vostr'amor chan
Ni ges no i gart amic ni enemi;
Mas per so·l fatz que·ls crozatz vau reptan
Del passatge qu'an si mes en obli.
No cujan qu'a Dieu enoia
Qu'ilh si paisson e si van sojornan.
Vos enduratz fam set, et ilh estan!

IV
Senher Conratz, la roda·s vai viran
En aquest mon pur en mal a la fi,
Quar paucs en sai que no s'anen penan
Com enjanen vezi e no-vezi.
Mas cel que i pert, no·lh par joia!
Doncs sapchan be cilh qu'ieu dic qu'aisso fan,
Que Dieus escriu so que dich e fach an!

V
Senher Conratz, lo reis Richartz val tan
(Si tot, quan vuolh, de lui gran mal m'en di)
Qu'el passara ab tal esfortz ogan
Com far poira, so auch dir tot de fi;
E·l reis Felips en mar poia
Ab autres reis, qu'ab tal esfortz venran
Que part l'Arbre-Sec irem conquistan.

VI		D'en Oc-e-No no·m vau ara doptan,
		Quar pesa li, si nulha re·lh chasti,
		E·l reis frances vai si trop apriman,
		Et ai paor que venha sobre mi.
		Mas anc al setge de Troia
		Non ac tan duc, prince ni amiran
		Com ieu ai mes per chantar a mon dan.
VII	Messer Conratz, a Jesu vos coman,	Messer Conratz, a Jesu vos coman,
	Qu'ieu fora lai a Sur, so vos afi,	Qu'ieu fora lai ab vos, so vos afi,
	Mas laissei m'en, quar s'anavan tardan	Mas laissei m'en, quan vi que li plus gran
	Li comt' e·lh duc e·lh rei e li princi.	Si crozavan, li rei e li princi.
	Pois vi midonz bell'e bloia,	Puois vi midonz bell'e bloia,
	Per que s'anet mos cors afebleian,	Per que mos cors mi vai afrevolan.
	Qu'ieu fora lai, ben ha passat un an.	Lai for'ab vos, s'ieu en saupes aitan!
VIII	Bels Papiols, vas Savoia	A mon Isembart part Troia
	Ten ton camin e vas Branditz brochan,	Vai, sirventes, e di li·m, qu'ieu lo·lh man,
	E passa·l mar, qu'al rei Conrat ti man.	Qu'als reis crozatz es anta quar no van.
IX	Quan seras lai on te 'noia,	
	Tu li diras que s'ar no·lh valh ab bran,	
	Ie·lh valrai tost, si·lh rei no·m van bauzan.	
X	Mas ben es ver qu'a tal domna·m coman:	
	Si·l passatge no·lh platz, no crei que i an.	

Die Strophen II bis IV stehen zwar nur in der Gruppe FIK, nicht in M; aber das Kreuzlied wäre ganz unvollständig, wenn es diese nicht enthielte. Man wird annehmen, dass die ursprüngliche Vorlage von M nur eine VortragsAnweisung für Folheta enthielt, der den Text der anderen Gruppe auch besass. Fraglich aber ist, ob die Strophe V auch bleiben, oder ob sie durch die Strophe *D'en Oc-e-No* ersetzt werden sollte.

Die siebente Strophe steht in beiden Fassungen unmittelbar nach der ersten; und nach den Grundsätzen der Textkritik tue ich Unrecht daran, sie zu verschieben. Man wird leicht verstehen, weshalb ich es getan habe, aber freilich auf die Gefahr hin, naiver mittelalterlicher Psychologie Gewalt anzutun.

Das was wir so für dieses Folheta-lied in seinem Verhältnis zum Kreuzlied noch aus den Handschriften erkennen können, wird, ähnlich, auch auf die beiden anderen Lieder gleicher Form zutreffen. *Un Sirventes on motz no falh* ([3]2) wird das Lied sein, das Bertran dem Folheta mit dem anderen Sirventes joglaresc

(^{3}37) mitgegeben hat. Nur ähnlich, denn wenn unsere Meinung von dem gegenseitigen zeitlichen Verhältnis der beiden Lieder zutrifft, ist das Sirventes ^{3}2 erst verfasst worden, nachdem der Spielmann seine Bitte um ein Lied ausgesprochen hatte. Bertran hätte damals auch nicht, wie in 36, sagen können, dass er keinen Herrn und Nachbarn sähe, den er zu schelten habe. Das Lied ist ja ganz voll leidenschaftlichen Hohnes auf die Barone seiner Umgebung.

Das Sirventes wird von den Kommentatoren übereinstimmend in das Jahr 1182 gesetzt. Dadurch wird dann auch, nach unserer Annahme, das Folhetalied datiert.

Dazu stimmt, dass wir den im V. 22 genannten *n'Atempre* im 11. Liede wiedertreffen, das, nach Stimming und Thomas in das Jahr 1183 gehört.

Das Kreuzlied ist aus dem Jahre 1188 oder 1189. So würden also 6 oder 7 Jahre zwischen den beiden Folhetaliedern liegen. Das wird aber kein Grund sein, unsere Thesen zu beanstanden. Papiol, dem Bertran die meisten seiner Lieder übergab, war mindestens zehn Jahre hindurch sein Spielmann.

Natürlich ist das Lied *Un sirventes on motz no falh* ebensowenig für Folheta gedichtet wie das Kreuzlied. Das Sirventes steht in keines Anderen « Dienst » als im eigenen. Man wird nicht einmal sagen, dass die Bitte Folhetas der Anstoss war, der den in der Leidenschaft des Trobadors aufgehäuften Stoff zur Gestaltung brachte. Das Folhetalied ist nur die Marke für einen Schritt in dem Enstehungsvorgang des Siventeses. Die Kampfeslust des Dichters, die Nichtachtung der Gegner, sein Trotz gegen die vermeintlich erlittene Summe des Unrechts wollten sich nicht nur mit Waffen, sondern auch, wie sein Talent es ihm eingab, mit Worten Luft machen. Die Form war noch nicht da. Da kam Folheta, als Bertran eben in sich das Lied Raïmbauts wiederklingen hörte, dessen Weise und dessen kraftvolle, streitbare Worte seiner Erregung entsprachen. So bot sich ihm eine willkommene Form. Er stimmte seine Viula an dem Folhetaliedchen, modulierte leicht die Strophe Raïmbauts in andere Reime (ohne übrigens sich die Aufgabe dabei zu erleichtern) und hatte so seine eigene Form gewonnen, wie er sagte: *qu'anc no·m costet un alh.*

Aber es ist bemerkenswert, dass ein Lied, das in seinem Inhalt so ganz auf das Sachliche geht, in der Form einer Kunstrichtung folgt, die dem *levet chantar e venansal* bewusst gegenübersteht.

Bertran de Born zeigt sich bei diesem Lied in der Frage der bekannten Tenzone auf der Seite Linhaures, nicht Girauts von Bornelh, wie er sich denn auch in einem späteren Sirventes (*Non puosc mudar, un chantar non esparga*, [3]19, [1]29) einer raffinierten Form des *Fabbro del parlar materno* bedient, dort vermutlich (wenngleich das Lied in einem Dutzend Handschriften steht, also wenigstens bei den Kunstfreunden scheinbar Gefallen fand) zum Schaden seines praktischen Zweckes, während hier in der Form Raïmbauts sein Können die freilich minderen Schwierigkeiten spielend beherrscht und eine seiner wirkungsvollsten politischen Dichtungen schafft.

CARL APPEL.

ANEDDOTI

Sull'antica cantilena
" Ninna nanna li miei begli fanti ".

Dante, che così volentieri accennò alle madri cullanti il bambino, e all'infante da loro consolato o vezzeggiato, ha, fin da antico, data a' suoi commentatori una qualche occasione di citare o anche di riferire ninnananne (*Purg.*, XI, 105; *Purg.*, XXIII, 111; *Par.*, XV, 122-123). Oltre i quali accenni si possono rintracciare altrove testimonianze o reliquie di consimili testi. Per esempio, sebbene un tardo manoscritto Riccardiano ci offra una ninnananna dove è palese un certo rimaneggiamento moderno, nessuno si metterà a negare una tradizione secolare ai versi:

Figlio, dormi,
Dormi, figlio;
Figlio bello mio, vermiglio;
Core caro della mamma,
Del mio petto dolce fiamma;
Mio bambino, piccinino,
Fa' la nanna, fa' la nanna, figliolino.
Ninna la nanna, nanna ninna,
Dolce e caro, dolce e bello,
Ninna la nanna, nanna ninna,
Dolce e caro mio bambino,
Dolce e bello amorosino (1).

Nella qual cantilena si può senza rischio credere che una parte risalga alle ninnananne cui Dante alludeva. Le chiose che vanno sotto il titolo dell'Ottimo, recano, per l'accenno minaccioso fatto

(1) Li stampò da prima O. TARGIONI TOZZETTI, nell'opuscolo *Trattato sopra il tôrre moglie o no* ecc., Firenze, 1859 (nozze Chiarini-Fascianelli); quindi egli stesso nell'opuscolo *Serventese del secolo XV*, Livorno, 1870 (nozze Pastacaldi-Caterini); di sul manoscritto A. STRACCALI e S. FERRARI nell'opuscolo *Ninne-nanne, cantilene e giuochi fanciulleschi uditi in Firenze*, Firenze, 1886; ed io li seguo per la lezione.

da Forese, questa notizia: « E dice, che ciò sia prima che quelli, « che s'allatta al presente e racconsolasi dal piagnere col dire « della balia o d'altri *nanna ninna, fante, che la mamma è ita* « *nell'Alpe* (o simili canzoni che si dicono alli piangenti bambolini « della culla) abbia pelose, cioè barbate, le gote » (1). Francesco da Buti, per l'accenno affettivo di Cacciaguida, sembra che citi la cantilena medesima: « Cioè con lo fanciullino suo, gieculandolo, « *usava l'idioma*, cioè lo parlare, che si fa dai padri e dalle madri « ai suoi fanciulli, cioè *nanna nanna, fante* ecc. »; dove non son da trascurare, poco dopo, le parole soggiunte da un manoscritto: « li padri e le madri prendono diletto del parlare fanciullesco « che si fa ai fanciulli, quando li addormentano nel ghieculo e « procantano li loro figlioli e pronosticano loro buoni vaticini » (2); perchè le ninnananne vi sono connesse anche agli augurii.

A questo punto non credo far cosa inutile rammentando che ninnananne e filastrocche sono tuttora, come sempre furono, componimenti di una stessa famiglia, e però adoperabili tutti dalle madri e dalle nutrici nel cullare e nell'addormentare; e che vi è spesso, sì nell'una forma sì nell'altra, implicito un voto di bene verso il bambino. L'esempio più semplice che io mi conosca è questo:

Fai la nanna, bambozzolo mio,
Chè ti venga le braccia grosse
E ti vengano a modo mio;
Fai la nanna, bambozzolo mio (3).

Uno dei più deliziosi e leggiadri è quest'altro, per intendere il quale convien sapere che « indovinello » chiamano nella Versilia il riflesso iridescente d'un vetro su cui batta il sole, perchè dicono che sia uno spirito folletto e che faccia, ballonzolando, da indovino:

Indovinello di sole,
La Madonna ha colto un fiore,
E l'ha colto di cunella;
L'ha mutato in una stella,
'N una stella di splendore
Che sorella par del sole.
La Madonna bella e buona
Sotto il piè ci tien la luna,

(1) *L'ottimo commento della Divina Commedia* ecc., Pisa, 1828, II, 442.

(2) Francesco da Buti, *Commento sopra la Divina Commedia* ecc., Pisa, 1862, III, 455.

(3) Nella raccoltina *Ninne-nanna, cantilene, canzoni di giuochi e filastrocche che si dicono in Valdelsa, pubblicate per cura di* O. Bacci, Firenze, 1891, p. 19.

La Madonna buona e bella
In sul capo ci ha la stella,
Una stella di splendore
Che sorella par del sole (1).

Qui l'augurio, che l'« indovinello » dà al bambino, sta ch'egli cresca sotto la protezione della Madonna; la quale, come è naturale, viene spesso invocata in quella sua celeste bellezza e in quella sua dolce misericordia.

Ma l'indovinello, in un senso diverso e ben più comune che non sia quello di « indovino », è canticchiato dalle madri e dalle nutrici ad un altro fine. « Come per isciogliere e addestrare la lingua « ai bambini furono inventati gli scioglilingua (avvertì giusta- « mente il Nieri), così per metterli alla prova e aguzzare la loro « testina, furono inventati gl'indovinelli »; anche per loro, s'intende, o adattati a loro (2).

In tal modo, per più vie, si poterono avere cantilene e ninnananne che contenessero, oltre le altre loro qualità, un certo senso più o meno augurale, e più o meno da indovinare. Ma prima di venire al caso speciale che c'interessa (forse una cantilena ninnananna augurale per la dentizione) torniamo un momentino a Dante.

Benvenuto da Imola non ci dà nulla che veramente importi, nel commento ai tre luoghi danteschi sopra indicati; ma in un manoscritto di quel commento, all'accenno di Cacciaguida, si ha: « Et consolando gli figliuoli suoi, cantavano:

Ninna, nanna,
Li miei begli fanti.
Giamai non fu cotanti
Tre in camerella,
Tre in foserella, 5
Tre a prova del fognolo
E tre entro al bagnulo
E tre entro la cuna
E graveda e saduna. 9

E di' ninna nanna replicando spesso questo in tuo canto » (3).

Il Carducci, nell'accogliere in una sua raccolta di rime antiche la cantilena, corresse *foserella* in *fosserella*, *bagnulo* in *bagnolo*,

(1) I. Nieri, *Vita infantile e puerile lucchese*, Livorno, 1917, pp. 35-36.
(2) Ivi, p. 59 e sgg.
(3) *Les manuscripts françois de la Bibliothèque du Roi*, etc. par M. Paulin Paris, Parigi, 1840, III, 315-316.

e, per l'ultimo verso, annotò: « Può supporsi che si debba leggere « *E gravida è za* (già) *d'una*, o pure *È gravida e s'aduna* » (1). Poi il Morpurgo, riproducendo il testo del Carducci, ne tralasciò quell'ultimo verso « che non si capisce bene » (2). Pel mio presente proposito non ha importanza l'accettare l'una o l'altra correzione; ma proporrei di leggere, o correggere, così:

E graveda esa (essa) d'una!

Anche mi piacerebbe, senza annettere importanza alla proposta, che il v. 2 fosse legato per la sintassi al 3, considerandosi il 1 come l'obbligatorio ritornello di cui il manoscritto medesimo attesta la frequente ripetizione.

Una ninnananna, non v'ha dubbio: e chi può pretendere da una cotal sorta di cantilene un bel senso, quando di solito, per addormentare il bambino, giova anzi distrarlo con immagini diverse e poco collegate nè logicamente nè fantasticamente tra loro? Potrebbe darsi che la filastrocca fosse del tipo consueto, di cui ecco un esempio:

Bufale, bufale,
Dove andate?
Chè le porte son serrate;
Son serrate a chiavistello
Con la punta del coltello;
Sòna, sòna, campanello;
Il campanello fu sonato,
E Gesù fu battezzato;
Battezzato alla romana,
Benedetto chi lo impara, ecc. (3).

Ma un certo svolgimento di senso è pur manifesto nella ninnananna-cantilena conservataci da quel copista del commento di Benvenuto da Imola. E una prima idea, in relazione alle parole del testo, ci s'affaccia: trattarsi di una madre sopraffatta dai tanti, dai troppi, figliuoli: la povera donna non ne può proprio più! e, quasi stizzita, nel suo stesso amore al neonato, canta la ninna-

(1) *Cantilene e ballate, strambotti e madrigali nei secoli XIII e XIV a cura di* G. Carducci, Pisa, 1871, pp. 47-48.

(2) *Ammaestramenti degli antichi per l'igiene e sulla prima educazione del fanciullo*, Firenze, 1893, pag. 4.

(3) Nella raccoltina qui sopra citata, di *Ninne-nanne, canzoni di giuochi e filastrocche*, *di* O. Bacci, pag. 47. Per altri parecchi esempii, cfr. G. Giannini, *Canti popolari toscani*, Firenze, 1921, dove sono anche utili note bibliografiche.

nanna perchè almeno lui si addormenti e la lasci in pace! Tre figliuoli in camerella, tre in fosserella, tre a prova del fognolo, tre nel bagnolo, tre in culla, ed essa, la madre, gravida di un altro ancora! Liberiamola pure dai tre in fosserella, che, ricordando la deliziosa e commovente poesia del Wordsworth, *We are seven!*, possono essere vivi ancora nell'animo materno ma già deposti nella fossa del camposanto; restano a ogni modo dodici vivi e uno nell'alvo di lei: molti davvero. La prima idea è sostenibile, ma la credo fallace.

Supponiamo, invece, che si tratti d'un bambino, inquieto, malazzato, per la dentizione. Conosciamo altri di simili canti popolari; ed eccone uno:

Dirindin diciotto e venti,
Il bambino mette i denti;
E gli mette tanto bellini,
E per rodere i corteccini,
I corteccini e i corteccioli.
Mamma tribola coi figlioli;
Babbo va all'osteria,
Mamma tribola per la via;
Babbo mangia de' boccon buoni,
Mamma tribola coi figlioli (1).

Eccone ancora un altro:

Fai la nanna, diciotto e venti;
Il bambino mette i denti.
E se i denti li metterà,
Nanna di qui e nanna di là.
Fai la nanna, diciotto e dua,
Il bambino gli ha la bua;
Ma del dolo guarirà,
E la nanna, la nanna, farà (2).

D'altra parte, sulla dentizione, sulla bocca, sui denti, corrono tra il nostro popolo indovinelli che da secoli si ripetono. Mi contento di due soli esempi: il primo me lo porge uno studio di G. Rua, condotto su antiche raccolte a stampa:

(1) *Ninne-nanne, cantilene* ecc., ediz. cit., pag. 56.
(2) Ivi, p. 24.

..... Due stiere di figliuoli,
..... Gitto i primi; e poi quegli
Sempre con me li tengo se son buoni,
E non lavoro mai se non bocconi (*La bocca*) (1).

Il quale indovinello si legge anche in questa forma prosastica: « Qual'è quella femmina che comanda per tutto e nascegli di « molti figliuoli; e i primi gli manda via, gli altri tien se son buoni, e lavora bocconi? »; forma che a noi importa assai in quanto dice esplicitamente che alla bocca « nascegli di molti figliuoli » (2).

L'altro esempio è vivo nel popolo tuttavia; e vi troviamo la bocca, i denti, la lingua:

C'è una stalla di cavalli bianchi;
E nel mezzo ce n'è uno rosso
Che dà calci a tutti quanti! (3).

Premesso ciò, guardiamo se la cantilena in esame potesse essere una ninnananna-indovinello. E sgombrando il terreno, rendiamoci conto, per prima cosa, che nel v. 2 *fanti* equivale a *bambini*, come, non fosse altro, confermano sì l'uso antico della voce sì le chiose dell'Ottimo e di Francesco da Buti. Quindi interpretiamo, nel v. 6, *a prova del fognolo*, rammentando anche l'*a provo* dantesco (*Inf.*, XII, 92), come *appresso, a lato*; cioè quell'*a prova del fognolo* pigliamolo come equivalente a *prossimo a spuntare dall'alveolo*. E l'ultimo verso spieghiamolo, in conformità a taluno degl'indovinelli qui sopra citati, come allusivo alla lingua, di cui è gravida la bocca.

Mettiamoci ora a spiegare tutto il testo, senza nè presumere di concludere in modo preciso e sicuro nè pretendere che in una cotal filastrocca, che è giunta a noi quasi miracolosamente in una sola trascrizione, tutto possa essere coerente a rigore.

La madre o la nutrice cerca con una ninnananna consolare e distrarre il bambino, durante il doloroso periodo della prima dentizione. Parecchi dentini, quindici, sono alcuni spuntati dalle gengive ed altri in procinto di spuntarne. Venuti fuori che siano

(1) G. RUA, *Alcune stampe d'indovinelli*, in *Archivio per le tradizioni popolari*, Palermo, vol. VII, p. 440, con riscontri agl'indovinelli marchigiani illustrati dal Gianandrea, ecc.

(2) Ivi, p. 451.

(3) *Scioglilingua, indovinelli, giuochi fanciulleschi, canzonette, filastrocche e storielle popolari da servire alla prima educazione del bambino, scelti e ordinati da* G. GIANNINI, Firenze, 1907, p. 54. Quivi altri indovinelli del pari sulla bocca e sui denti.

il quindicesimo e il sedicesimo dentino, il bambino avrà requie. Rileggiamo la filastrocca. Prima il ritornello, da ripetersi spesso, come la chiosa del codice di Benvenuto ci ha avvertito. Quindi: — Oh, quanti figliolini ha già questa madre (la bocca)!

Li miei begli fanti
Giammai non fu cotanti!

Eccone tre spuntati da una parte, ed eccone tre cominciare a mostrarsi, ancor sotto la pelle della gengiva, dall'altra:

Tre in camerella,
Tre in fosserella!

Ed altri tre stan proprio per incidere la gengiva e venir fuori dall'alveolo (*fognolo*, fognettina). E tre si rimangono tuttavia nell'umido loro ricettacolo, *bagnuolo*; in varii scioglilingua e indovinelli la bocca o la lingua vengon presentate come caratteristicamente bagnate:

Sto sempre in casa e son coperta tutta;
E son sempre bagnata e non asciutta (1)

e ci son poi, ultima schiera, altri tre tuttora *in cuna*, in preparazione più profonda. E dire che mamma-bocca, non contenta di tanti bei figliolini, ha in sè una bambina bella e grossa, la lingua! « Nascegli di molti figliuoli » alla bocca, ci ha ammonito un indovinello; e un altro indovinello ci ha detto che la bocca ha nel mezzo ai cavalli bianchi un cavallo rosso, che dà calci a tutti quanti; ed un altro ce la mostra come una stanzina, tutta parata di rosso, con seggioline d'avorio, e nel mezzo una civettina che parla; e un altro ancora come una sala a colonnini bianchi, con in mezzo una ragazzina che non fa che ballare.

Forte obiezione è questa; che qui si proceda di tre in tre, mentre, come tutti sanno, la dentizione procede di due in due, e la dentatura di latte o temporanea è rappresentata, per ciò, dalla formula (comprendente 20 denti): molari $^2/_2$, canini $^1/_1$, incisivi $^4/_4$, canini $^1/_1$, molari $^2/_2$. Ma il popolo non conosce la formula; e, per quanto mi son dato cura di appurare, pone solitamente una pausa nella dentizione dopo il dente 16. Non va inoltre trascurata l'osser-

(1) In *Scioglilingua, indovinelli*, ecc., *scelti e ordinati da* G. GIANNINI, ediz. qui sopra citata, p. 53.

vazione che il popolo procede nelle sue enumerazioni piuttosto per tre che per due; a questo punto, che, nel far valere le trentatrè bellezze delle donne, riconduce a gruppi di tre gli occhi e le mammelle!... artifiziosamente procedendo con le tre cose bianche, le tre lucenti, le tre rosee, ecc., per mezzo di unioni arbitrarie (1).

Se ho colto nel segno, ma non me ne affermo sicuro!, una deduzione potrebbe esser fatta, di qualche valore: ed è che anche un altro antico documento della nostra poesia, dopo quell'antichissimo sopra la scrittura, fu un indovinello. Che antico sia, appare dall'essere una ninnananna in stretta relazione con quelle che Dante ebbe in mente. Che poi una ninnananna fosse nel tempo stesso un indovinello, lo stimo un fatto, quando la mia interpretazione fosse accolta, da potere utilmente richiamare l'attenzione degli eruditi sopra altri conformi filastrocche, nelle quali è forse sepolto dalle tante sovrapposizioni un senso che un tempo v'era; senso oramai alquanto nascosto, ma rintracciabile.

GUIDO MAZZONI.

(1) Cfr. anche G. GIANNINI, *Una curiosa raccolta di segreti e di pratiche superstiziose fatta da un popolano fiorentino del secolo XIV* ecc., Città di Castello, 1898, passim.

Vermischtes zu den mittelalterlichen Vaganten, Gauklern und Gelegenheitsdichtern.

I.

In seiner verdienstvollen Abhandlung zur Vagentendichtung bespricht J. Frantzen (*Neophilologus*, V, 1919, 62 ff.) die merkwürdigen Notizen über einen episcopus *Ebberardinorum* und die *Eberhardini* (1) überhaupt (Konzilbeschluss von Mainz 1261), womit die clerici et vagabundi bezeichnet werden, die überall Anstoss erregten. Der Vf. meint, dass diese Bezeichnung ' Eberhardiner ' in Deutschland etwas ähnliches bedeutete wie ' Goliardeis ' in Frankreich. « Ebenso wie diese sich nach ihrem Stifter Golias nannten, so führten jene ihren ' Orden ' auf den Pseudo-Heiligen Eberhard zurück, und sie hatten auch einen Bischof gleich dem Golias episcopus der Apocalypsis und Metamorphoses ». Schliesslich wirft er die Frage auf, ob sich die Eberhardini vielleicht nach ihrem hohen Gönner, dem Erzbischof Eberhard II. (1200-1249), benannt haben. Die Erinnerung an einen hl. Patron Eberhard dieser Vaganten hat sich noch bis 1600 (a. a. O. S. 78) bei den Aernoutbrüdern erhalten (discipuli Arnolt) (2). In diesem Zusammenhang glaube ich darauf aufmerksam machen zu können, dass bereits bei Caesarius von Heisterbach in den Homilien (ed. Coppenstein, Pars tertia, Coloniae, 1615, p. 27) dieser Ausdruck uns begegnet, aber

(1) Entstellt in *Eberdini* in der *Epistola Guidonis S. Laurentii in Lucina Cardinalis*, XX (1266, Hartzheim, III 807) = vagi scolares; vgl. E. K. Chambers, *The mediaeval Stage*, Oxford, 1903, vol. I, p. 61 n. 1.

(2) Jetzt ist alles bequem zusammengestellt in der schönen Abhandlung von J. Bolte, *Fahrende Leute in der Literatur des 15. und 16. Jahrhunderts* = S. A. aus *Sitzungsberichte der Preuss. Akademie der Wissenschaften*, phil.-hist. Klasse, 1928, XXXI, p. 6 ff. In dem Vagantenliede (ed. Bolte, l. c., 22 ff.) heisst es (*Ordo vagorum*) 15, 1-2:

> Ordo noster gravior est quam Franciscinus.
> si fas est [hoc] dicere, tamquam *Bernhardinus*.

eine interessante Variante in den Handschriften, nämlich *Evsardini* bietet, die ich mir vorderhand nicht erklären kann. Ich neige jedoch zur Ansicht, dass Evsardini die ursprüngliche Benennung ist und Eberhardini nichts weiter als eine volkstümliche, an den kl. Eberhardus parodistisch geknüpfte Ableitung. Den Text dieses exemplum teile ich unter Benützung der Handschriften Graz, Univ. Bibl. II, 684 (s. XV) = *G*, Heiligenkreuz, Stiftsbibl. 175 (s. XIV) = *H*, Lilienfeld, Stiftsbibl. 45 (s. XIV) = *L*, Melk, Stiftsbibl. 53 (geschr. 1466) = M^1, Münster, Univ. Bibl. 83 (s. XV) = M^2, Trier, Stadtbibl. 610 (s. XV) = *T* mit. Es wird vom hl. Bernhard erzählt, dass er einen Vaganten durch Übertrumpfung im Spiel beschämt und zum Eintritt in den Orden zu Clairvaux bewogen hat. Die Geschichte steht weder in den verschiedenen Fassungen der Vita s. Bernardi nach bei Heribertus, *De miraculis* oder im *Exordium magnum Cisterciense*, die unsere besten Zeugen für die Verbreitung von Wundergeschichten innerhalb des Zisterzienserordens darstellen.

Et ait Dominus servo: ' Exi in vias et sepes, et compelle intrare, ut impleatur domus mea ' (Luc. 14, 23). In viis sunt, qui liberi sunt, sicut onagri, semper instabiles et diversarum provinciarum castra vel civitates percurrentes. In sepibus sunt, quorum gressus, ne convertantur, divicie, honores et dignitates impediunt. Plurimos ex hiis venerabilis *Pater* [Bernardus] vi oracionis, sepius eciam gracie reluctantes convertit.

Cum die quadam per viam equitaret eique vagi clerici, quos Evsardinos (*HL*M^1, Ewsardinos *G*, Everardinos M^2*T*) vocant, occurrerent, ad conversionem illos monuit. Ad quem unus: « Ego ludam vobiscum tesseribus: si sors pro me responderit, detis michi equum vestrum; si pro vobis, sequar vos ad monasterium. Respondente sancto: Fiat voluntas Domini! », mox ille taxillos falsatos extrahens .XVIII. puncta iactavit. Monachis turbatis et Dei consilium ignorantibus vir beatus, spem habens in Christo pro hominis salute, tesseres levavit et deposuit. Et ecce in duobus apparuerunt oculi .XII., tercius vero in duas partes divisus, in uno latere .VI., in altero .V. puncta declaravit. Quo viso territus clericus secutus est hominem Dei ad Claramvallem factusque est monachus probatus. Hoc factum usque hodie valde celebre est in scolis magistrorum Parisiensium.

Zur Stoffgeschichte vgl. *Gesta Romanorum* (ed. Oesterley), cap. 170; *Scala celi* des *Joannes Gobii iunior* (Ulm, 1480), fol. 157^b; *Legenda aurea* (ed. Grasse), cap. 120, p. 534; Pelbartus, *Sermones aestivales*, 9, 10, Exemplos, nr. 183.

II.

Das Auftreten des fahrenden Volks ohne jegliche Bekleidung erregte von jeher den grössten Anstoss. Vgl. bereits *Acta SS.*, Jan., III, 257 (ein nackter, mit Honig eingeschmierter Mann kämpft mit Bären vor dem Kaiser Heinrich IV. († 1048) bei Chambers, a. a. O., I, p. 72, n. 3); J. Greven, *Exempla des Jakob von Vitry*, Heidelberg, 1914, nr. 23, p. 20 (more ribaldorum fere nudus). A. Kaufmann, *Caesarius von Heisterbach*, 2. Aufl., Cöln, 1862, p. 125, n. 1, zitiert eine Verfügung des Salzburger Erbischofs Konrad (1291) gegen die Vaganten: « discurrentes scurriles, qui publice nudi « incedunt, in furnis iacent, tabernas, ludos et meretrices fre- « quentant, peccatis suis victum sibi emunt ». In dem oben erwähnten Bundeslied (Bolte, l. c., p. 23) heisst es 15, 3-4:

famem, sitim patimur, nunquam saturati,
nuditate premimur, raro calciati.

Dazu tritt der Typus des fahrenden Schülers, der nur mit einem netzartigen Geflecht bekleidet ist oder ein (gelbes) Netz in der Hand oder auf dem Kopfe trägt, vgl. Frantzen, a. a. O., p. 78-9; Bolte, a. a. O. p. 6 u. 16. Wir besitzen nun frühe Zeugnisse für beides (totus *nudus*, totus nudus exceptis brachis - tantum habens *rethe* indutum) in einem besonderen Abschnitt *de histrionibus* der noch inedierten *Compilatio singularis exemplorum* (Hss. Tours, Bern, Upsala, vgl. jetzt auch J. Th. Welter, *L'exemplum dans la littérature religieuse et didactique du moyen âge*, Paris, 1927, p. 236 ff.). Gern ergreife ich daher die Gelegenheit, im Hinblick auf meine bevorstehende, bereits druckfertige Publikation der so wichtigen *Compilatio singularis exemplorum* diese Kapitel bereits hier mitzuteilen und die Darstellungen von Chambers (s. o.) und E. Faral, *Les jongleurs en France* (1910), ferner Frantzen, Bolte, u. a. zu ergänzen.

DE HISTRIONIBUS.

1. Hugo dictus Niger, moriens cum vellet intrare in tractu, circumstantes dixerunt: (Hs. Tours f. 141 *r*) ' Ipse vult trahere '. Respondit ipse resumptis viribus: ' Vos dicitis verum, ego debeo trahere. *Et se je fauch a cest coup atrere, je ay le jeu perdu* '.

2. Idem, vadens in Angliam cum suo socio, per socium revertentem misit uxori quinquaginta solidos. Quod ille dissimulans dare uxori, concubuit cum ea, dicens maritum eius habere Anglicam mulierem secum et nichil de ea curantem. Ipse autem rediens vituperatus ab uxore, dixit se nichil habuisse de quinquaginta solidis. Et socium adducens ait: ' Nonne tibi tradidi quinquaginta solidos ad tradendum huic? ' ' Ita, et ei tradidi '. Respondit ipsa: ' Et ubi? ' ' Super lectum vestrum '. ' Verum est ' inquit, ' non recordabar '. Tunc dixit Hugo: ' Decepisti me et ego decipiam te '. Respondit alius: ' Ad minus non erit de mea uxore '.

3. Idem, manens in Anglia, fuit in quodam festo, ubi fuerunt multi histriones; et convenerunt, multos ludos facientes. Qui faciens sibi parari scalam, ascendit primus et dixit aliis ut ascenderent, et dixit: ' Modo vos dicatis : *Monte eschiele!* et ego dicam: *Ne montez!* ' Et cum essent omnes in scala, elevatis brach(i)is omnes fedavit et confudit dicens: ' Nonne dicebam quod vos non ascenderetis? '

4. Idem, manens cum rege Anglie, duxit eum cum lumine ad cameras. Rex autem fecerat depingi in hostio camerarum inter regem philosophum monoculum. Et ait rex: ' Vide, Hugo, quomodo fedavi regem tuum ' ' Vere ' dixit, ' valde sapiens estis '. ' Quare ' inquit, ' hoc dicis? ' Quia fecistis depingi eum, et quare? Quia est mirabile quod, quando videtis eum, *que vous ne vous effroyez touz* '.

5. Idem, forbanizatus de terra regis, fugit in Angliam. Et quando dixit regi Anglie hoc verbum, timens rediit et venit de mari per Secanam usque ad Sanctum Germanum et mandavit regi quod mitteret sibi ad manducandum. ' Nonne ', inquit rex, ' forbanizatus erat? Suspendatur '. Respondit: ' Verum est, de terra, non de aqua; ego ' inquit ' sum in aqua '. Tunc ad mandatum regi veniens, interrogantibus militibus narravit verbum quod dixerat regi Anglie. Et rogantibus militibus pro eo fecit pacem suam.

Zu. 1. Über diesen Hugo le Noir, der unter König Philipp August lebte, ist uns sonst nichts bekannt. Vgl. CARTELLIERI, *König Philipp August von Frankreich*, IV, p. 589.

zu 5. Eine ähnliche Geschichte von schlau umgangener Verbannung bei JAKOB VON VITRY, *Sermones feriales et communes* (ed. J. Greven, Heidelberg, 1914) nr. 53, p. 36: De magistro (Petro Abaelardo) qui legit in aere et in aqua.

6. Idem dixit uxori sue semel ut daret sibi tantum frustum carnis cum napis. Et cum nimis tardaret uxor, comedit cum familia sua napos. Et veniens et sedens in mensa, peciit uxor ut napi afferrentur. Dixit familia quod non inveniebat, ubi posuerat. Et ait uxor: ' Vere, furati sunt; faciam excommunicari '. Dormiens autem in lecto, uxor incepit petere. Tunc ait Hugo: ' Domina, non faciatis de cetero excommunicari de napis; faciam vos certam quia ego audivi rumores '.

7. Idem hospitatus fuit apud quendam qui vocabatur Chardon. Qui ait in mensa: ' Ego ' inquit, ' pro amore Hugonis dabo carnes, et vos alii panem et vinum. Hugo autem nichil solvet, sed dicet nobis aliquod bonum verbum '. Qui ait:

Bien ait li bons hostels Chardon,
Qui nous a fait de sa char don!
Ce n'est pas chardons qui chardonne,
Mes c'est Chardons qui sa char donne.
Mieuz seit Chardons sa char donner
Que chardons les draps chardonner '.

8. Idem, audiens tres comitissas venientes in uno curru solas, ut colloquerentur de suis lasciviis, aliis curribus dimissis occurrit, flens horribiliter et eiulans. Quibus querentibus, quis esset, venit ille, et quid haberet querentes, ait: ' Rex precepit meretrices omnes incarcerari et capi, et doleo ultra modum propter vos tres '.

9. Idem intrans in cameram dominarum que emerant cultellos ad interficiendum eum, quia locutus fuerat de ipsis, firmaverunt hostium et extractis gladiis ad eum cucurrerunt. Quibus ait: ' Fateor me meruisse mortem et volo mori; tamen unum donum detis michi '. ' Quid ?' ' Quod maior meretrix percuciat prima '. Quarum nulla fuit ausa percutere prima propter confusionem suam et infamiam. Et sic evasit manus earum et mortem.

10. Idem veniens in domum cuiusdam nobilis avari qui habebat lampredam primitivam ad ignem. Coram se accipiens mapam, Hugo sedit, inquit nobilis: ' Credis tu comedere lampredam? Certe non comedes '. ' Ymmo, quia ego bene scio quod pravior satis habebit ' et ipse reputabatur avarus inter omnes.

11. Histrio quidam, veniens ad abbaciam, pessime a receptore fuit receptus. Et cras recedens et obvians abbati, descendit et caritatem receptoris mirabiliter commendavit, dicens quod omnes mitteret ibi de cetero et quod ipse per quatuor vel quinque leucas pocius deviaret quin ad abbaciam de-

zu 7. — Solche Scherzgedichte waren in den Kreisen des Primas und seiner Nachfahren sehr beliebt. Aus derselben Sammlung ich werde Proben später mitteilen.

zu 9. Der Stoff des Lai d'Ignaurès. Zur Motivgeschichte vgl. A. d'ANCONA, *Fonti del Novellino*, p. 317.

zu 11. FARAL, l. c., nr. 103 u. 226. JAKOB VON VITRY, *Sermones communes* (ed. Crane) nr. 67, daraus *Scala celi des Johannes Gobii iunior* f. 104; WRIGHT, *Latin stories*, nr. 39; *Recoll. de exemplis*, nr. 309. Gesamtliter. in BOLTE's *Anmerkung zu Pauli, Schimpf und Ernst*, Berlin, 1924, nr. 60.

clinaret. Quod audiens abbas avarus, sibi displicuit et receptorem hospicio deposuit et multipliciter confudit. Et veritatem post sciens, se deceptum vidit.

12. Histriones duo, audientes curiam banitam ita quod nullus veniret nisi eques, ascenderunt unus super alium. Et venientes in aulam descenderunt et dixerunt se venisse eques. ' Vere ', dixit dominus, ' bene veneritis! Accipite equum et ducite in stabulum et nichil aliud quam aliis ministrate, et alius miles ' inquit, ' manebit nobiscum '. Cum igitur vellent recedere, fecit adduci illum qui apportaverat alium super eum et fecit ferrari optime pedes eius et ascendere alium super eum et saltem extra portam referre.

13. Histrio quidam in navi tempestate periculosissima subita incepit comedere carnes salsas fortissime. Querentibus aliis quare hoc faceret, ait: ' Quia scio quod hodie plus habebo ad bibendum quam unquam habui '.

14. Histrio quidam in tempestate magna cum uxore propria erat in mari. Et nautis clamantibus propter periculum quod inminebat quod quilibet rem ponderosiorem quam haberet in mari proiceret, histrio uxore accepta proiecit in mare, dicens quod nunquam aliquam rem tam ponderosam habuerat.

15. — Histriones duo quorum unus Anglicus qui veniebat in Franciam addiscere subtilitates, alius Gallicus qui ibat in Angliam addiscere subtilitates, obviaverunt sibi. Et querentes invicem causas itineris sui, dixit Anglicus: ' Scio quicquid est in Anglia '. Et alius: ' Scio quicquid est in Francia; exerceamus hic subtilitates et non procedamus '. ' Auferam ' ait unus, ' tibi caput et statim reponam sine lesione '. Alius: ' Auferam tibi oculos et statim reponam '. Cum autem primus aufferret caput alteri, festinans posuit caput retro. ' Est bene factum ? ' inquit. Ait alius: ' Sic, sed videtur michi quod semper culum meum video '. Alius aufferendo oculos, venit avis et rapuit unum. Et accipiens catum iuxta se, imposuit oculum. ' Est ' inquit, ' bene factum ? ' Respondit: ' Sic, sed videtur michi quod unus de oculis meis semper respicit ratos et mures '.

16. Quidam histrio venit subito in domum cuiusdam sacerdotis ubi assabatur anser. Qui audiens adventum eius, ascondit sub archa. Quod videns histrio ait:

> ' *Dan Rualem du Prualet,*
> *Ostez cele oie, dessouz la met!*
> *Pour un vallet qui vient et vait*
> *Ne devez faire mauvais plait!* '.

zu 13. BOLTE's *Anm. zu Pauli, Schimpf und Ernst*, nr. 235.
zu 14. BOLTE, ib., nr. 138.
zu 15. Vgl. A. WESSELSKI, *Märchen des Mittelalters*, Berlin, 1925, nr. 50, p. 240. OESTERLEY, *Baital*, p. 95.

17. Histrio quidam, incedens totus nudus exceptis brach(i)is, obviavit cuidam querenti si frigus haberet. Respondit: ' Non '. ' Immo ad visagium ? ' Certe ', inquit, ' ego sum totus visagium '.

18. Histrio tantum habens rethe indutum incedebat. Et querenti cuidam utrum haberet frigus, ait: ' Non, sed ego tetendi '.

19. Alius, pernoctans in domo quadam et crastina die totus nudus recedens, ait: ' Vos bene videtis quod nichil furatus sum hospiti, quia nichil porto mecum '.

20. Alius quidam, veniens perante ecclesiam sancti Mauricii Andegavensis nudus, irruentibus in eum fortissime ventis ait: ' *Vez, pour le saint corps Dé, comme il fait cy rasant!* '.

21. Alius, vadens nudus ad tabernam optimi vini et fortissimum ventum obviam habens qui eum faciebat tremere, dicebat: ' *He, douce alainne de vent, comme fez respirer!* '.

22. Alius quidam rimos faciebat super omnes in mensa. Et videns eos indignatos et, cum esset simus mirabiliter, ait de se:

' *Et quant Dieus vint ad ultimum,*
Ne li remest tant de limon
De qu'il feïst le nés Simon '.

Et sic pacificavit omnes.

23. Histrio quidam fratribus minoribus querentibus ab eo quid eis dimitteret, ait: ' Pancellum meum ad faciendum bocellum, quia optime aduncatum est '. Post misit pro tipsana in domo minorum. ' Certe ' dixit portarius, ' non habebit; iam deterioraretur bocellum, ponendo ibi aquam '.

24. Histrio quidam sedens in cambio inter duos pessimos rusticos. Querentes ab aliis, ut irent comestum, que hora erat, aliis dicentibus: ' sexta ', aliis: ' nona ', histrio dixit: ' Nescio que hora est, sed scio quod ego sum inter canem et lupum '.

25. Histrio quidam, intrans domum sacerdotis et videns preparari prandium magnum, ait: '*Je vous di eschec* '. Tunc sacerdos cui displicuit adventus eius, ait: ' Ex quo est ita, iuva me ad candelam faciendam '. ' Libenter ' inquit. Et tradens ei lucium (l. luterem?) faciendo candelam, posuit eum extra hostium, claudens et dicens: ' *Ami, je vous di coverte: cest eschec est delivre* '. Cum autem essent in prandio, venit histrio cum duobus potis aque ad hostium, clamans ut intraret. Qui cum audirent quod esset exenium et non crederent esse eum, intravit dicens iterum: ' *Eschec vous di sanz delivrez* '.

26. Histrio quidam videns quendam transeuntem per portam ubi quilibet pro quolibet defectu quem paciebatur debebat denarium unum, et videns eum monoculum, ait: ' Redde denarium '. Qui renuens, amovit

zu 26. Quelle: *Disciplina clericalis des Petrus Alfonsi* (ed. A. Hilka u. W. Söderhjelm), nr. 6 (de versificatore et gibboso); Bolte's *Anm. zu Pauli, Schimpf und Ernst*, nr. 285.

capucium et invenit scabiosum, dicens: ' Modo debes duos '. Et procedendo ulterius visus est claudus. ' Modo ' inquit ' debes tres '. Iterum defendendo se est ostensus mancus. ' Modo ' inquit ' solves quatuor '. Et si primum denarium libenter solvisset, evasisset.

27. Quidam alius, incedens nudus, obviavit cuidam ita induto quod mirabile erat. Qui ait: ' Habes tu ' inquit ' calorem in aliquo loco? ' ' Certe, non nisi in culo. Et tu habes frigus in aliquo loco? '. ' Certe ' inquit ' non nisi in naso '. ' Modo ' dixit histrio, ' pone tuum frigidum in calido meo, et bene tibi erit '. Et sic eum derisit.

28. Quidam histrio, videns latrones de nocte in domo sua, ait: ' Vere, karissimi, nescio quod potestis hic videre de nocte, quia nichil ibi invenio de die '.

29. Quidam goliardus, habens rethe indutum tantummodo, intrans porticum cuiusdam divitis, voluit ibi pernoctare. Et videns eum dominus, incepit querere ab eo cuius condicionis et nacionis esset. Ait:

' *Vous vaez bien a mon hernois*
Que je sui nés de Gastinoys '.

30. Quidam histrio in die festivo post vesperas ante unam ecclesiam cathedralem dicebat rimos suos, ut posset aliquam vestem extorquere. Tandem quidam avarissimus dedit ei supertunicale consumptum, per omnia deauratum circa manus et collum. Qui ait:

' *Hé, au col et au poing le m'a donné doré.*
Li dras ne fu tissus puis le temps Ysoré,
Et la penne si fut de quodam peccore
Que Noé mist en l'arche in illo tempore '.

31. Quidam habebat duos filios et docebat, ubicumque venirent, bene comedere, dicens: ' Si vos diligunt, gaudebunt; si odiunt, vos dampnificatis illos '.

32. Histrio quidam vilis habebatur in curia regis, quia senex erat nimis. Qui accedens ad regem, rogavit eum quod pro omni servicio diceret ei unum paternoster in aure post missam. Et concessit ei rex. Quod videntes astantes, pro negocio suis credebant quod rex faceret omnia de consilio histrionis, et tantum dederunt ei quod in brevi dives effectus est et recessit. Inde forte dicitur: ' *Il luy a dit la pairenostre en l'oraille* '.

zu 31. Quelle: *Disciplina clericalis* l. c. (kleine Edition) p. 4: Juvenis senem interrogavit: ' Cum invitatus fuero ad prandium, quid faciam? Parum vel nimis comedam? '. Cui senex: ' Nimis! Quoniam si amicus tuus fuerit qui te invitavit, multum gaudebit; si autem inimicus, dolebit '.

zu 32. Die Geschichte knüpft sich an das Erlebnis des Königs Philipp August mit einem trotarius (cursor = courrier) s. Étienne de Bourbon (ed. A. Lecoy de la Marche), nr. 200. Hauréau, *Notices et extraits de quelques mss. latins*, V, 148. J. Herbert, *Catalogue of Romances*, Brit. Mus., III, p. 176, nr. 114 (Variante). Straparola, XII, 5 s. Rua (1898), p. 34.

(*Fortsetzung folgt*).

Alfons Hilka.

Note intorno a monumenti antichissimi della poesia italiana.

I.

Sul Sirventese di Peire de la Caravana.

Nel celebre sirventese ai lombardi, *D'un serventes faire,* Peire de la Caravana esce in un'invettiva contro i soldati di ventura tedeschi, che urlano come cani e sembrano, nella loro favella, ranocchie, quando s'accolgono in frotta a chiedere *brod et guaz.*

Granoglas resemba
en dir: — Brod e guaz.
Lairan quant s'asembla
cum cans enrabiaz.

Che sian voci di ranocchia, tutti ormai acconsentono dopo una nota rischiaratrice dello Schultz-Gora (1). Ma che cosa significhino tali voci di ranocchia, è quanto dai più si va ancor ricercando; e vi è anche chi dubita che tali voci non avessero significato alcuno, appunto come non lo hanno, almeno per gli uomini, le parole delle ranocchie. Nell'inizio del grido soldatesco si è per gran tempo riconosciuta un'invocazione al pane (*brot*); ciò che induceva il Canello (*Giorn. di Filol. Romanza,* III, 6) a compiere il pane con l'acqua (*waz*). Ma non è da pensare che quei famelici avventurieri appartenessero a una società di temperanza, e — calati nella pingue Lombardia — vi gridassero: pane e acqua. Il Novati andava fantasticando, appunto per contrasto alla tesi, dirò così *secca,* questa raffinata delicatezza culinaria: « brodo e

(1) O. Schultz-Gora, *Eine Strophe im Sirventes des Peire de la Caravana,* nella *Zeitschrift für romanische Philologie,* T. XXI (1897), p. 128.

« guazzo, manicaretto brodoso ed anche salsa, nella quale è « acconciata la vivanda; donde un nuovo pungente tratto contro « quell'obscoenitas in conviviis, come la diceva già ai suoi tempi « Jacopo da Vitry, che ai Tedeschi, *imbriaqi et pieni d'onto*, « avvezzi al *costume del porcile*, secondochè asserisce certa bar« zelletta friulana del 1509, continuossi a rinfacciare fino ai tempi « recentissimi » (1).

Ma i più ormai tra le due lezioni *brod et guaz* e *broder guaz* (cod. D: brodet guaz; codd. IK: brodderguaz) s'attenevano alla seconda, che riflette una parola ben delineata: *broder* (ted. mod. *bruder*). Rimaneva oscuro il resto. Lo si spiegò come un'interrogazione (2); come chi insomma dicesse: — *Broder, waz?* « Che « cosa, o fratelli? ». Una interrogazione, in quel tono e in quel luogo, parve allo Schultz-Gora, « sehr wenig warscheinlich » (3); ed è infatti troppo innocente ed insipida, se la si confronti con le voci di ranocchia e le urla da cane arrabbiato con le quali è appaiata nei versi, che precedono e che seguono. In *Guaz*, per questi e per altri motivi, lo Schultz-Gora (4) inclinava a vedere un nome proprio, Guazzo o Guazzone, non raro nell'onomastica lombarda del tempo di Peire de la Caravana. Neanche questa nuova proposta piacque; e il Crescini ritornava, nel suo magistrale *Manuale*[3] (402), all'interpretazione antecedente: *broder, wass*, senza per altro dare un vero e proprio valore nè all'una nè all'altra parola, che sarebbero state raccostate senz'ordine, a capriccio; tali due parole « dovettero, scrive il Crescini, esser scelte fra quelle, familiari « ai tedeschi, le quali paressero più accostarsi onomatopeicamente « al gracidìo delle rane ». Parole insomma, come or si direbbe, in libertà: con un certo senso, ma approssimativo, e sopra tutto con un valore di suono adatto a riprodurre il gracidare ranocchiesco.

L'autorità degli studiosi, che hanno espresso in un senso o nell'altro il loro diverso convincimento, è tale, che riesce ben difficile avventurare un'interpretazione nuova. Ma poichè essa mi pare suffragata da qualche osservazione finora tralasciata e da qualche documento, che credo significativo, mi si perdonerà se

(1) F. NOVATI, *L'influsso del pensiero latino sopra la civiltà ital. nel M. Evo*[2], 1899, p. 231.

(2) In tale interpretazione si accordano — tra gli altri — anche il Bertoni (*I Trovatori d'Italia*, p. 206) e il Crescini (*Manuale*[3], p. 402).

(3) O. SCHULTZ-GORA, « *Broder guaz* » *bei Peire de la Caravana*, in *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, N. S., vol. XLII (1921), p. 135.

(4) Nella seconda delle due note su questo argomento, quella or citata del 1921.

anch'io dirò la mia dopo che tanti altri han detto la loro. Tutti hanno incominciato dal principio, cioè da *broder* o da *brot*; io desidererei invece incominciare dalla fine, e cioè dal torturatissimo *guaz*.

Torturato e cincischiato, perchè a noi sfugge ormai il senso che nel secolo XIII e nei secoli che seguirono, fino a quando ebber vita tra noi le compagnie dei soldati di ventura tedeschi, ebbe nel linguaggio di quei soldati la parola: *guaz*. Eppure la ritroviamo in testi lombardi contemporanei a Peire de la Caravana, e in luogo, che non ammette dubbio di interpretazione.

Il passo è nel *Libro* di Ugoccione da Lodi (v. 183). Cristo, dice l'antico rimatore lombardo,

> no volse metre *guazo*,
> mai si medesemo per ostazo
> per noi condur a guarison
> de crudelissema preson.

Ciò che significa: Cristo non volle mettere verso la divina giustizia altro pegno (*guaz*), ma offrì sè medesimo in ostaggio perchè noi uomini fossimo redenti dalla crudele prigione del peccato originale.

Guazo è il lat. *vadium* (1) di remota origine germanica. Circolò nell'Europa romanza non soltanto nel linguaggio giuridico, ma anche in quello della vita soldatesca. I cavalieri francesi, che furono della cavalleria i più irrequieti e i più nomadi, diffusero e resero familiare non solo la cosa, ma anche la parola che la esprimeva; e dal francese *gage* penetrò un po' dovunque e persino nella mercantesca Toscana, il nostro antico *guaggio*, *gaggio* e *guazzo*, perfettamente corrispondente al *guaz* di Peire de la Caravana (2). E vi rimase così tenacemente abbarbicato alla vita dei soldati e delle compagnie di ventura, che quel suono — che pareva di ranocchie al buon Peire de la Caravana — echeggia ancora nei documenti militari del tempo del Machiavelli. In certe *Avvertenze* formulate per uso dei Dieci di Balia al tempo della guerra

(1) Cfr. F. Diez, *Elym. Wörterbuch d. roman. Sprachen*, ediz. 5ª, p. 151; Körting, *Latein. Roman. Wb.*, 10329; Meyer-Luebke, *REWb*, 9474.

(2) Cfr. il Ducange, s. v. *wadia*. Vi si cita proprio un documento provenzale dell'anno 1251: «quandocumque ibunt cum domino Comite, habebunt ab eo *stipendia sive vadia*» e un altro angioino, del Re Roberto (1314): «infrascripta *gagia* solvi et fieri mandamus sucessive per terminos oportunos».

di Pisa (1), cioè intorno al 1500, si pongono in guardia i preposti alle « condotte » dei connestabili dai pericoli del *guazo*, cioè della paga soldatesca: « E scrivasi provvigionati e non *paghe di guazo* « perchè da venti anni indrieto non si conducevano i conestabili « con provigionati, ma con *paghe di guazo* sì, e di poi furono ridotti « a provvigionati e cioè a nome di provigionati, ... *ma son peggio* « *che paghe di guazzo* ». E più sotto: « ogni conestabile vuole scritto « il cavallo, il ragazzo, il mulo, il mulattiere, il famiglio, il quocho, « in forma che in questo modo de lo scrivere questi provvigionati « son peggio che *paghe di guazo* ». Il soldato di ventura che accettava il *guazo* (2), in tale soldo, computato una volta per sempre, dichiarava dunque compreso ogni rischio che la guerra recasse non soltanto alla sua persona e a quella dei suoi subordinati, ma anche ai cavalli, ai muli e alle cose. I provvigionati invece avevano un semplice soldo giornaliero; e quanto ai rischi di guerra, erano compensati da indennità pattuite caso per caso. Queste diventavano, per l'ingordigia di questi avventurieri, così forti, che ai Dieci di Balia fiorentini facevano rimpiangere, ancor in pieno Rinascimento, l'antico *guazo* medievale. Essi dunque sapevano, per esperienza dolorosa, che la parola *guazo*, che Peire de la Caravana paragonava a un latrato di cane rabbioso, non era una voce priva di senso. E se avessero conosciuto il sirventese provenzale, certamente l'avrebbero citato, in quel luogo e in quel momento.

Guazo era la voce che per secoli e secoli racchiuse la sete di danaro di quei famelici avventurieri tedeschi. La rapida allusione di Peire de la Caravana è amara; e se a noi è parsa enimmatica od oscura, tale non era per chiunque coi lanzichenecchi avesse bazzicato, sia nelle mischie della guerra e sia nelle orgie della pace.

Quanto all'inizio del latrato di quei lanzi, è possibile ch'esso sia quale i più hanno sinora riconosciuto: *broder*. Per mezzo di quell'invocazione fraterna, i soldati avrebbero con ingenua bonomia cercato di rendere più lauta la mancia del *guazo*. Tornano in mente altre fraterne invocazioni fiorite sopra labbra nemiche, anche in tempi a noi più vicini.

(1) Ed. nel vol.: *Documenti per servire alla storia della milizia italiana dal secolo XIII al XVI raccolti negli Archivi Toscani e preceduti da un discorso di* G. Canestrini, Firenze, 1851 (*Archivio storico Ital.*, S. I, vol. XV), p. 259.

(2) *Guaz* è insomma quello che nel linguaggio militare odierno si dice premio di ingaggiamento (*engagement*) o di rafferma.

Ma non so rinunciare all'energia di quella contrapposizione di pane e danaro (*brot et guaz*), che pare colata entro lo stampo stesso dove s'accolse il francese « soldee et maille ».

> En France alai *soldee querre*
> car a cel tens i avoit guerre.

II.

" que no fai la porreta ".

Tra le altre accuse alle donne che il Patecchio si compiace di enumerare nella speciale sezione dedicata alla malizia muliebre (v. 119 e segg.) dello *Splanamento* dei proverbi di Salomone, è compresa anche questa: ch'ella purga assai più e assai meglio *que no fai la porreta*.

> No i lassa cor ni pelo ni carne qe no rada
> assai mieg purga l'omo tro c'a qualqe causeta
> d'umori boni e rei, que no fai la porreta.

Cioè: « Femmina all'uom non lascia cuoio nè pelo nè carne, « che non rada, assai meglio lo purga fin che egli abbia la pur « minima cosa (*causeta*), d'umori buoni e cattivi, assai meglio « che non fa la porreta ». Che cosa sia precisamente la *porreta* sfuggì al primo e sagacissimo editore dello *Splanamento*, il Tobler (1); e poichè era sfuggito a lui, sfuggì anche a coloro che poi hanno riprodotto il suo testo e ripetuto il suo commento. Eppure l'allusione, per quanto grossolana, dell'antico rimatore lombardo, è chiara. L'effetto, diciamo così, scarnificatore delle femmine va, secondo il Patecchio, paragonato all'effetto d'un'acqua purgativa sugli umori « boni e rei ». E tra le acque purgative egli accenna ad una sola, ad una per tutte; cioè a quella della Porretta, sull'Appennino di Bologna. Sono acque rese celebri nella letteratura da altre testimonianze ancora. Giovanni Sabbadino degli Arienti immagina (1478) che una brigata di gentildonne e di gentiluo-

(1) A. Tobler, *Das Spruchgedicht der Girard Pateg*, in *Abhandlungen der K. Preuss. Akademie d. Wissenschaften zu Berlin*, 1886.

mini accolta « a sumere la miraculosa acqua del famosissimo « bagno fra dui altissimi monti situato » passi le ore d'ozio recitando novelle; e tali novelle intitola appunto dal luogo dove furono novellate: *Porretane* (1).

Ma le acque della Porretta si conoscevano al tempo del Patecchio? E si bevevano, e con quegli effetti, che il rimatore con tanta energia ci rappresenta col suo paragone con le arti femminili? Che l'acqua, oltre che servire ai bagni, pur si bevesse, è attestato concordemente dai medici dei secoli XIV e XV. « Et incipiant « bibere acquam predictam usque ad duos vel tres urceos », prescrive maestro Tura di Giacomo da Castello (1335) e confermano il maestro Gentile da Foligno (†1348) e il maestro Ugolino da Montecatini (†1425) nei lor due trattati dedicati alle acque termali, *De Balneis* (2): « acqua lavat intestina et omnes immunditias « potenter expellit ». Ma con questi trattati medicali non si risale più addietro del secolo XIV; sicchè la citazione del Patecchio risulta la più antica memoria che oggi si conservi intorno alle acque del celebre bagno Bolognese. E la correzione al testo, che qui si propone, non solo lo schiarisce, ma gli conferisce — per questi notevoli rilievi cronologici — una importanza impensata.

III.

" Facta l'aio per mastranza ".

Verso la fine del secolo XII e al principio del secolo seguente affiorano — su dal fondo della poesia giullaresca — le prime figure di artefici. Si compie allora il fatto decisivo e definitivo della poesia moderna: il trapasso dalla tradizione anonima alla personalità dei singoli artefici. Questi avvertono con risolutezza sempre più incisiva e approfondita il carattere del loro stile, la necessità della loro particolare forma poetica; e ne accentuano le linee

(1) Sab. degli Arienti, *Le Porretane* a cura di Giov. Gambarin (*Scrittori d'Italia*, vol. 66), Bari, 1914.

(2) Cfr. F. Novati, *Maestr'Ugolino da Montecatini medico del secolo XIV e il suo trattato de' Bagni termali d'Italia*, nelle *Memorie del R. Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, S. II, vol. XXIX (a. 1896), p. 629.

estreme, il limite, il motivo, con quello stesso spasimo che aveva invece condotto i predecessori a cancellarli e a confonderli entro moduli tradizionali. Questo momento dell'arte medievale, nel quale si schiudono le coscienze poetiche, s'avverte in modo diverso un po' dovunque; ma si disegna in modo più preciso e deciso sopra tutto in Castiglia. E qui assume — com'è noto — il carattere di contrapposizione dell'arte nuova (*nueva maestria*) all'arte giullaresca (*mester de juglaria*). È una specie di dolce stil nuovo crepuscolare e iniziale; preludio dell'altro, che dopo un altro secolo di maturazione artistica, darà la sua fioritura sotto il cielo fiorentino.

Il primo squillo di questo dolce stil nuovo castigliano è dato dall'artefice del *Poema de Alexandre*, Juan Lorenzo Segura (1):

> Señores, se quisierdes mi servicio prender,
> querriavos de grado servir de mi mester.
> Mester trago fermoso; *non es de joglaria*;
> mester es sen peccado ca es de clerezia;
> fablar curso rimado por la quaderna via,
> a sillaras contandas, ca es *qant maestria*.
> Qui oir lo quisier, a todo mi creer,
> avrà de mi solaz, en cabo gran plazer.

Il clerico di Astorga svolge qui un vero e proprio programma d'arte. Di fronte a giullari che ripetono a memoria o rifanno casualmente e meccanicamente cose nuove entro il logoro modulo delle antiche, egli per la prima volta insorge con piena coscienza del suo valore artistico e letterario; e loda la impeccabilità (*sen peccado*) del verso, la precisione della strofa, la limpidezza della sua favella poetica. È una specie di manifesto letterario, come quello che aprirà, in altri tempi e in altre circostanze, i più memorabili rivolgimenti del gusto e dello stile poetico. All'autore dell'*Alexandre* fa eco quello dell'*Apolonio* (2):

> En el nombre de Dios e de Santa Maria
> si ellos me guiassen, estudiar querria
> componer un romance de *nueva maestria*
> del buon Rey Apolonio e de su cortesia.

(1) Cfr. R. Menéndez Pidal, *Poesia juglaresca y juglares, aspectos de la historia literaria y cultural de España*, Madrid, 1924, p. 355: M. Menéndez Pelayo, *Antologia de poetas liricos castellanos*, ed. 1912, T. II, p. XXXI-LXXXIII.

(2) C. Caroll Marden, *Libro de Apolonio, An old Spanish Poem*, Baltimore, John Hopkins Press, 1917, vol. I, p. XX e sgg.

All'*Alexandre* e all'*Apolonio* fa seguito l'opera del monaco di Arlanza che verso il 1255 componeva il poema di *Fernan Gonzalez*; e poi l'arte, cui avevano schiuso le ali il chierico di Astorga e il monaco di Arlanza, trovò più ampi e più diversi sviluppi nell'opera notissima di Gonzalo de Berceo, chierico di San Millán. L'urto delle due scuole letterarie assume in Castiglia una vivezza drammatica che altrove è sconosciuta; ma non deve credersi per questo che non si sia avvertito anche altrove. Se noi indagassimo più a fondo la nostra letteratura dalle origini, forse vi sorprenderemmo qualche atteggiamento e qualche proposito innovatore, simile a quelli che abbiamo udito or ora nei bei versi dei due poeti dell'*Alexandre* e dell'*Apolonio* castigliani.

Col ricordo ancora fresco di quei versi castigliani leggiamo, per esempio, questi di un nostro rimatore, ancora imperfettamente conosciuto:

> Dolce *nova consonanza*
> facta l'aio per mastranza.

Sono i due versi, che aprono il ritmo di *Sant'Alessio*, della fine del secolo XII e dei primissimi anni del Duecento (1). Al pari del *Ritmo Cassinese* anche il *S. Alessio* esce da quella complessa vita monastica, che s'aggirava intorno ai grandi cenobi della nostra penisola: Montecassino e Farfa. E l'uno e l'altro recano la traccia di quello sforzo di affinamento spirituale, di disciplina letteraria, di addestramento stilistico, in cui si esercitava la paziente industria dei monaci. Nell'oscurità della vita cenobitica, che forse pur conobbe lo stesso tormento della nostra vita letteraria, è racchiuso il segreto della preparazione poetica delle generazioni vittoriose che battevano — impazienti — alle porte del destino.

EZIO LEVI.

(1) Cfr. E. MONACI, *Antichissimo ritmo volgare della leggenda di S. Alessio*, in *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, vol. XVI (1907). La riproduzione del codice 26-A-51, della bibl. comun. di Ascoli Piceno, trovasi nell'*Archivio Paleografico Italiano*, fasc. 27.

A propos des "Leys d'Amors".

Les *Leys d'Amors*, code grammatical et poétique du *Consistoire du Gai Savoir*, nous sont parvenues en plusieurs rédactions: trois en prose et une en vers (1).

Sur les trois en prose une (qui n'est pas un manuscrit original) se trouve à Barcelone, aux *Archives de la Couronne d'Aragon*: elle est encore inédite.

Les deux autres, qui sont des manuscrits originaux et qui sont conservés dans la Bibliothèque de l'*Académie des Jeux-Floraux* à Toulouse, ont été publiées: l'une par Gatien-Arnoult, l'autre par moi (2). L'édition Gatien-Arnoult laisse beaucoup à désirer; elle est à refaire.

En effet le manuscrit sur lequel a été faite la copie qui a servi à l'édition, est un manuscrit couvert de ratures, de surcharges et d'additions. Rien de tout cela n'apparaît dans l'édition. Le premier devoir du futur éditeur sera de signaler tous ces détails, si précieux, si curieux et si importants. On verra alors comment ont été composées les *Leys*. Elles ne sont pas sorties d'un seul jet du cerveau du rédacteur primitif. Elles ont été retouchées, révisées, corrigées et augmentées pendant toute la première période du Gai Savoir.

La lecture du manuscrit est, à cet égard, des plus captivantes. On voit les traces (qui paraissent récentes) du grattoir. On voit le scribe (ou l'auteur) ajoutant quelques définitions nouvelles, ou quelques mots d'explication. On croit assister aux délibérations minutieuses d'où est sorti ce texte. Les scrupules se font jour; le souci de la précision se devine; les Mainteneurs sont des gens sérieux; ils ne veulent rien laisser au hasard.

(1) Celle-ci est à Barcelone, *Institut d'Estudis Catalans*. Je l'ai publiée récemment: *Las Flors del Gay Saber*, Barcelone, *Inst. Est. Cat.*, 1927.

(2) Gatien-Arnoult, *Monumens de la littérature romane*, 4 vol. Toulouse, 1841 sq.; J. Anglade, *Las Leys d'Amors*, 4 vol., Toulouse, 1919, sq.

Le manuscrit ressemble, en son unique exemplaire, à une œuvre dans laquelle on aurait réuni, en un seul volume, le résultat de cinq ou six éditions différentes, corrigées et augmentées, comme on dit en style d'éditeurs.

C'est de cela que je voudrais donner une image dans les lignes qui suivent. J'ai publié déjà, dans la *Miscellanea* (1) en l'honneur de Carolina Michaëlis de Vasconcellos (Coïmbre, impr. de l'Université), une page concernant la *dansa*: elle est couverte de ratures et de renvois. La définition a été longue à établir, la pensée difficile à se fixer: *tantae molis erat!*

J'ai choisi, cette fois-ci, une page concernant les diphtongues. En général les pages consacrées à la grammaire et à la métrique sont les plus surchargées (le premier tiers du manuscrit environ). Celles qui concernent la rhétorique le sont infiniment moins. Dans les dernières on suivait en général des modèles latins; dans les premières il fallait presque tout inventer. De là l'indécision de la rédaction primitive, qui explique les ratures, surcharges et interpolations.

J. ANGLADE.

ED. GATIEN-ARNOULT, I, 26.

[F° 3, v°, bas de la page]. — DE LA DOCTRINA DE YEU E DE HUEY E DE LORS SEMBLANS.

D'autra part deu hom saber (2) que *yeu* et *huey* po (f° 4, 2°] don estar apres vocal ses que noy reputam nulh vici et apres M,

Cum: *yeu fay be huey mon ufici,*
Per que·l dic certamens ses vici.
Cum huey podetz virar los motz
Et ayssi de yest e de totz
Lors semblans que trobar poyretz.

(1) Le volume n'a pas encore paru.

(2) En haut du folio, en partie rogné par le relieur, se trouve d'une autre main le texte suivant: « diptonges comensa per vocal (*au-dessus de la ligne:* coma *yeu* auzi la crida), quar estiers no reputam a vici, coma: *yeu soy ioyos*. Ayta pauc seria vicis de tres coma: *yeu soy gays, pero...* (*partie rognée*) li mays de tres hom ni (? no? *rogné*) pauzaria. Adonxs engendraria collizio. E seria vicis, coma: *yeu soy vius gays e fortz*. D'aquesta collizo (*sic*) devem tractar en jos. En pero *yeu ay* pot hom dir ses vici ».

DE DYPTONGE QUE NO SIA PAUZATZ DENAN DYPTONGE.

Diptonges no vol estar denan diptonge ses alcun meja, quar trop engendran gran (i *exponctué*) hyat, si que fan trop la gola badar.

Si cum: *yeu huey auzi la messa*
Don joy ay gran dins en ma pessa.

Et enayssi dels autres.

DE LA EXCEPTION DE M. — Li mot sinalimphat, can termeno en M, podon esser pauzat denan vocal ses vici, segon que vezetz ayssi:

Be m'es la mors greus et amara
Si que ronsar mi fay la cara,
Car ves totz latz vey que m'albira
E m'assalh, per qu'en ay gran ira.
E gran pavor can me sove.

[*En marge:* aquo meteys de (*peu lisible*) vocal coma: *la mi' arma*].

DE LA EXCEPTIO DE R. — De la regla dessus dicha de R denant R es exceptada esta preposicios *per*, quar de son cazual o d'alcus infinitius pauzatz en loc de son cazual comensans per R no·s pot leumen departir.

DECLARACIO. — Dig havem qu'om no meta vocal ni M denan vocal ni R, denan R, ni S denan R, si denan S es autra consonans en diverses motz. E dizem scienmen *en diverses motz*; quar en .I. non es vicis.

Coma: *Johans garda Maria*
E Cleofas vay per la via
Parlan a cel a cuy sermona.

E per aquela meteyssha maniera deu hom entendre de (1) l'abitut am son cazual en lo nominatiu plural, can la votz es del masculi gendre, si donx per sinalimpha no eran agensat aytal mot.

Cum: *li honest fay penedensa,*
E: *li uelh son bel d'Aycelina,*
L'amic veray, lor amor fina.

(1) *Ici, au bas de la page, d'une écriture plus petite et moins ancienne:* « Necessarias en nostre lengatge. Isshample de *so* plenisonan, coma qui dizia: *so es mal fayt.* De *no*, com qui dizia: *Peyres no es bos clerxs.* De *quo* pauzam ysshample qui dizia: *quo es fayt aysso?* Y assi meteys dizem de las autras diccios costumadas a dire e que segon nostre lengatge no son necessarias e que autramen convenablament segon uzatge no's puesca dire. Ez aysso entendatz mas que 'l dit mot no s'ajusto am lor semblan vocal. Ayssi cum en laz autras diccios dessus dichas es estat dig ».

[*Ici en renvoi, en marge:* can ditz *li honest* et apres *li huelh,* veus aqui habitutz am lors cazuals; pueysh sec se l'agensamens can ditz: *l'amic*].

Mostran als ops ab veray cor.

Enpero can las vocals son unas meteysshas, coma *li irat, li isnel,* adonx los deu hom abreujar segon qu'om pot ayssi vezer.

Sian aytal mot abreujat
Coma l'isnel son apaguat,
E l'irat no fan mas contendre.

Enpero totz aquestz vicis de vocal denan vocal e·ls autres sobreditz tenem per escuzatz del tot can se fan per qu'om no laysshe bo mot, quar may deu hom voler lo frug que l'escorsa.

[*En marge on lit d'une main différente* o cant per autra maniera adrechamen o miels o plus bel no·s pot dire. [*Autre addition, d'une autre main:* coma: *tu as cara d'arlot.* † A, E, I son vocal. E M N so consonan. Et enayssi dels autres dessus dig].

LICENCIA. — [*Deux lignes grattées*].

E no reputam a vici se la una dictios fenish en L e l'autra comensa per L o en N e l'autra comensa per N o en S e l'autra comensa per S:

Quar non es vicis ni pecatz (1)
Si dizem: Dieus sia lauzatz;
Quar el lo mon ha rezemut
Don nos havem gaug e salut.

Et aysso dizem per que trop no estengam esta sciensa e per so que per gran estreysherat (*sic: l.* estreyshement?) del saber hom non laysshe gran re de bos motz.

Aytapauc no reputam a vici si hom pauza las autras consonans de lasquals no havem parlat la una denan l'autra o denan vocal, si be alcunas vetz fan aspre so [*renvoi, en marge:* coma fay T denan vocal, coma *vertat amatz*].

Quar mays amam que .I. pauc sia aspra la votz que si s'en perdia bona sentensa. Enpero qui tot o pot gardar plus neta es l'obra.

APRES *A* PREPOZICIO DEU HOM PAUZAR *Z* O *D*.

E per agensar la maniera de parlar e per esquivar li hyat deu cascus [f° 4 v°] .....

(1) *En marge: Rauli Yzarn he saludat — E Gasto Obrier encontrat.*

Ancora delle ultime parole di Ugolino.

(Chiosa dantesca).

poscia piú che il dolor potè il digiuno.
Inf., XXXIII, 75.

È ormai quasi universalmente accolta di questo verso troppo tormentato quella che fu già l'interpretazione dei primi commentatori. E poi che la buona tradizione viene corroborata dal consenso della critica moderna e questa ha trovato tra gli altri un espositore arguto ed acuto quale il d'Ovidio (1), pare davvero temerità il riparlarne, tanto piú quando sulle diverse interpretazioni in tanto lungo e verboso dibattito tutto sia stato detto che di ragionevole e di strambo si potesse dire, e quando nessun nuovo documento sia venuto fuori a giustificare i nostri dubbî. Pure conviene qualche volta essere temerarî ed affrontare il rischio di una generale disapprovazione, contrapponendo facili osservazioni suggerite dal senso comune alle sottigliezze dei critici e alle elucubrazioni teoriche degli eruditi. C'è in ogni caso, in materia che è stata cosí diffusamente trattata, il vantaggio di poter essere brevi senza oscurità e parchi di note senza scrupoli di omissioni bibliografiche e senza tema di troppo facili rilievi. Lo Sforza, il d'Ovidio, il Ricci e il Pascoli (2), a tacer d'altri, bastano tra loro a dare una assai ampia informazione bibliografica e riassumono quasi tutti gli argomenti addotti in sostegno delle varie interpretazioni. Non il piú recente in ordine di tempo, ma forse il piú fervido, diffuso, minuto e persuasivo argomentatore fu il d'Ovidio, onde sembra necessario che chi dall'opinione comune dissente, si rifaccia da lui, che di quell'opinione non fu certo timido sostenitore.

(1) F. d'Ovidio, *Nuovi studi danteschi*, Milano, 1907, pp. 63-116: *Le ultime parole di Ugolino.*

(2) F. d'Ovidio, op. cit.; Sforza, *Dante e i Pisani*, Pisa, 1873; 1ª parte, p. 75 ss., e prima in *Propugnatore*, I, p. 655 ss.; Ricci, *La morte e l'invettiva del conte Ugolino*, in *Giorn. dantesco*, XXIV, 1921, p. 40, 35; Pascoli, *Minerva oscura*, Livorno, 1898, p. 160 ss.

Il d'Ovidio giudica infatti « un'ubbia » che Dante possa aver voluto far pensare ad un atto cannibalico di Ugolino (1), e tale « ubbia » respinge fin da principio come improbabile; osservando tuttavia con l'acume consueto, e qui forse argomenta meglio che poi non concluda, che « il vero tema della controversia... è... in « questi dubbii concreti tutti: — era generalmente asserita la « tecnofagia? e posto che il fosse, l'episodio è congegnato in maniera « da riuscir fisicamente e moralmente verisimile che Dante la « riecheggiasse » (2)? La risposta del d'Ovidio è risolutamente negativa per l'una e per l'altra domanda. Egli ritenne infatti che tutto l'episodio sia una celebrazione dell'amor paterno: il padre tutto per i figli; i figli tutti per il padre; onde stonerebbe non che l'affermazione anche la piú lontana e velata parvenza di tecnofagia; e consideró quindi da respingere cosí l'interpretazione per cui Ugolino, vinto dalla fame, avrebbe davvero compiuto l'atto immondo, come quella di chi, come il de Sanctis, vede una reticenza piena di sottintesi nel verso martoriato. D'altra parte il d'Ovidio conobbe troppo bene il mondo degli eruditi per non avvedersi, come esplicitamente notò, che se una terzina o anche un verso solo di Dante ci avesse rivelata una diversa intenzione nel poeta, e quella in ispecie di raffigurarci un Ugolino tecnofago, i critici sarebbero lí a spiegare i versi non pure, ma a rivelarne con entusiasmo le mirabili bellezze (3). Curiosa ammissione questa che già di per sé infirma la forza probatoria dell'argomento che il medesimo critico trasse dalla convenienza estetica e cioè dal tono generale dell'episodio, che a lui parve del tutto discordante da ogni idea di cannibalismo; ammissione anche che m'incoraggia nella mia istintiva repugnanza ad entrare in terreno cosí infido su cui male saprei e certo non vorrei seguire il d'Ovidio. Rimane invece necessaria e tormentosa la prima domanda: — era generalmente asserita la tecnofagia? Qui conviene andar cauti. Il silenzio del Villani, di altri cronisti e quello in specie dei primi commentatori, con l'eccezione dell'interpolatore antico del Lana, ha fatto conchiudere che sulla tragedia dei Gherardeschi da pochi dei contemporanei e poco si malignasse. È del tutto logica l'illazione? Lasciamo andare che è un argomento *ex silentio*, ma non è nota l'interdipendenza di cronache tra loro e di commenti?

(1) Op. cit., p. 73.
(2) Op. cit., p. 82.
(3) Op. cit., p. 85.

Se a questa si riflette, quel benedetto silenzio apparrà meno significativo, se pur sempre non privo di gravità. Riesce tuttavia a priori probabile che su di una vendetta, cosí spettacolosa e feroce anche nell'estimazione dei medievali, molti dovessero essere i commenti, le chiacchiere e le voci; che poche tra le cronache a noi giunte ne abbiano accolta l'eco, non prova affatto che quelle voci e quelle chiacchiere non siano corse tra la gente. Il d'Ovidio oscilla tra due diversi convincimenti. Da un lato gli sembra che anche il cronista pisano, come quello che era ostile ad Ugolino, avrebbe volentieri accolta la voce maligna, « ma dice la cronaca tanto da « farci credere che quella voce, maligna o no, corresse per la « città? » (1). Suppone invece che della « mutua antropofagia tra « i Gherardeschi dové pur susurrarsi qualcosa »; piú oltre dice che « stando ai soli ragguagli che oggi abbiamo presenti, sarebbe « temerità affermare che si spargesse, poco o molto, giustamente « o no, incontrando favore o contrasto, la fama della tecnofagia « propriamente detta ». Tuttavia alla fine si chiede « or dunque « saranno arrivati all'orecchio di Dante quei bisbigli? Par difficile « dubitarne perché a Firenze la tragedia ugoliniana coi suoi acces- « sori dovette risonare assai » e « non è... lecito supporre che una « fantasia come quella di Dante lavorasse sul vuoto e giusto per « un avvenimento contemporaneo che di certo lo aveva colpito, « commosso, messo in ismanie » (2). Ne conclude la probabilità che Dante conoscesse voci non dissimili da quelle che ci sono giunte; « ma per due opposte vie potevano consimili voci sui Ghe- « rardeschi incamminarlo: o a rappresentare una qualunque specie « d'antropofagia... o a prescindere del tutto, o forse pigliarla di « fronte, smentirla col fatto. Il tenore dell'episodio stesso deve « dimostrare qual delle due vie egli abbia presa ». Con ciò il d'Ovidio stesso mi pare aver gravemente compromesse le sue conclusioni, anche perché quanto ha cosí ammesso, implica la necessità di ammettere dell'altro. Resta pacifico, e si tenga conto di questo, che Dante sarebbe stato consapevole dei bisbigli. Ma quali? Conviene retrocedere di un passo.

Tra le testimonianze antiche ci conservano la versione piú calunniosa la cronachetta pubblicata dal Villari (3) e che par-

(1) Op. cit., p. 89.

(2) Op. cit., pp. 92, 93.

(3) VILLARI, *I primi due secoli della storia di Firenze*, 1ª ed., II, p. 250. Si rammentino le parole « e quivi si trovò che l'uno mangiò de le carni all'altro ». La notizia è stata ampiamente discussa, ma al nostro proposito sarebbe superfluo accumulare note.

rebbe animata da ostilità verso Ugolino e verso Pisa, e certi codici del commento Laneo (1). Da Pisa invece si ha il ricordo della cronachetta pisana per molti versi freddo e preciso. In un codice del Museo Britannico, di cui mi son valso, essa è preceduta da un piú tardo racconto, direi quattrocentesco, fantasioso e ferace di lontane vendette che dimostrerebbero almeno quante chiacchiere ancora due secoli piú tardi si facessero su quell'argomento (2).

E finalmente ci viene da Genova la parola autorevolissima di Giacomo Doria. Il d'Ovidio, cui forse non facevano comodo le notizie conservate dal Doria, s'industriò con dialettica da causidico d'invalidarne la credibilità: ma non poteva riuscire. Il Pertz di cui non saprei immaginare giudice piú severo ebbe a scrivere del Doria: « sui temporis negotiorum optime gnarus... et rerum peregrina- « rum quoque optima notitia usus est... Ubique tamen sanum « iudicium experientia maturatum agnoscas... Et dum veritatem « sequi summam sibi legem imposuisse videtur, nec unquam « partium studio abripitur, veritatis etiam consequendae vias « lectoribus pandit » (3). E non potrebbe offrire il bandolo anche ai lettori di Dante? Ciò che il Doria scrive della fine di Ugolino pare confermi il giudizio del vechio Pertz. Certo non fu testimonio oculare degli eventi e dovette riprodurre i fatti e le voci sulla fede degli informatori suoi; il fatto essendo, presumibilmente, che i cadaveri dei Gherardeschi furon rinvenuti rosi e rosicchiati in alcune parti; le voci attribuendo tale atrocità quali, fantasti-

(1) Iacopo della Lana, *Commento alla Divina Commedia di Dante degli Allagheri*, Bologna, R. Tipografia, 1866, I, p. 501. Già lo Scarabelli ritenne la notizia della tecnofagia, che appare in alcuni codici soltanto, una interpolazione. Sia pure; non sarà stato Iacopo, ma il suo interpolatore a malignare; a noi importa soltanto che queste malignità non fossero rare.

Con il pseudo-Lana sia ricordato Anonimo, *Com. alla cantica dell'Inferno di Dante Allighieri*, Firenze, Baracchi, 1848, p. 251, dove la tecnofagia è nettamente affermata.

(2) Per la cronachetta pisana, ricordata anche dal Pascoli, mi piace valermi di un codice del Museo Britannico (MS. Add. 10.027) scritto da varie mani in varî tempi: a tacere del foglio di guardia di mano del sec. XI, di note possessive in copertina del sec. XV (Cochus Teperti de duodis presbiter Griffius apud familiam de Griffis) e sul frontispizio del sec. XVII (questo libro sono di F. Bardolino), delle 43 carte scritte appaiono di mano del tardo sec. XV o magari XVI in. le cc. 3-7; vergate fra la fine del XIV e il XV le cc. 8A-42B; e portanti note varie le cc. 42B, 43A-B e 44A.

A c. 22A di questa cronachetta si dice: « E quando lo conte Guido giunse in Pisa già erano morti lo conte Gaddo e Uguccione di fame. E li altri tre morinno quella medesma septimana anco per distrecta di fame ». Dove invano si è tentato di tirar quell'*anco* a peggior sentenza, poichè esso è certo da riferirsi a *septimana* o alla peggio da intendersi per « anche essi », ma nulla a vedere con le voci di antropofagia. A c. 3B invece è la umanistica fiaba « Historia vera de comite Ugolino qui cum filiis misericorditer finiit in civitate pisana », che nulla ha a che fare con la storia e con Dante.

(3) Pertz, *Annales Januenses*, in *M.G.H.: Scriptores*, vol. XVIII, prefazione.

camente, a quella che fu chiamata autofagia, e quali, più realisticamente vicine alla verità, ascrivendo ai roditori entro la Torre della Fame una desecrazione di cui troppe volte in guerra si è avuto esempio (1). Ora per ciò che concerne il verso dantesco non importa quel che avvenne, ma soltanto quel che Dante ebbe a sentir dire e magari a credere. Vedemmo come anche il d'Ovidio riconosca che gli debbano essere arrivate all'orecchio versioni diverse e non dissimili da quelle a noi note: e a me piacerebbe di immaginare che Dante esitasse a prestar fede alle affermazioni piú maligne anche per aver avuta notizia, chi sa per qual via, dell'ipotesi registrata dal Doria. Ed è noto che il Doria, poche pagine dopo aver detto della tragedia ugoliniana, narra della magnifica audacia di Teodisio Doria e Ugolino Vivaldi che « ceperunt facere quoddam « uiagium, quod aliquis usque nunc facere minime attemptauit », ed armarono due galee « ut per mare oceanum irent ad partes « Indie... quod quidem mirabile fuit non solum uidentibus sed « etiam audientibus » (2). Che se tra gli « audientes » fosse stato anche l'Alighieri, non sarebbe forse da escludere una connessione di quella notizia con l'episodio di Ulisse pochi canti innanzi.

Per il d'Ovidio dunque, come si è visto, Dante era a conoscenza delle voci calunnianti Ugolino e di altri bisbigli; ma si adopera a dimostrare che non può esser Dante ritenuto divulgatore di quelle voci perchè non scrisse una terzina od un verso che chiaramente alludessero all'antropofagia. Ma se il poeta, ricostruendo una tragedia dai particolari confusi e misteriosi, avrebbe potuto immaginare gli eventi e il loro succedersi liberamente, prescindendo magari da ciò che aveva letto o sentito dire, mi pare assai dubbio che egli prescindesse da quelle voci che sapeva correre tra la gente e le ignorasse. Si dice che tutto il tono dell'episodio dantesco è una smentita implicita di ogni antropofagia, ma, perchè riuscisse una smentita, bisognerebbe supporre che Dante avesse immaginato ogni suo lettore dotato di altrettanto acume e di altrettanta sensibilità estetica quanto il d'Ovidio ne ebbe; e nulla prova che il poeta tenesse i suoi futuri lettori in cosí alta consi-

(1) Le parole del Doria voglio qui riportare di su la bella edizione degli *Annali Genovesi di Caffaro e de' suoi continuatori* dal 1280 al 1293 a cura di Cesare Imperiale di Sant'Angelo, vol. V (Fonti per la storia d'Italia), Roma, Istituto storico italiano, 1929, p. 88, l. 12...: « demum cum ab eis plures extorquere non ualerent, eosdem in modicum tempus crudeliter fame perire fecerunt, sic quod unusquisque sibi manus et brachia comederunt, et post mortem ipsorum, eorum corpora sic dimiserunt per triduum in ipsis carceribus permanere, sic quod mures nasum et alia plura membra comederunt ipsorum ».

(2) Iacopo Doria, op. cit., Roma, 1929, p. 124, l. 6 sg.

derazione. E, una volta ammesso il circolare di certe voci sulla condotta dei Gherardeschi o di Ugolino soltanto, e ammesso pure che Dante ne fosse consapevole, come supporre che, se egli avesse avuto in anima di smentirle, non meno che di approvarle, egli non avesse chiarita la sua posizione con una esplicita terzina o con un verso non ambiguo? E si badi, Dante volle appunto richiamar l'attenzione su quel che era avvenuto nella Torre della Fame e che non si sapeva con certezza. Com'ei morisse per opera dell'arcivescovo, Ugolino avverte che « dir non è mestieri », ma, continua, Dante « non *può* avere inteso... coma la morte *sua* fu « cruda ». E di questo *come* e di questa crudità lo vuole intrattenere (1). Se Dante aveva prestato orecchio a bisbigli non poteva immaginare che i lettori ne fossero ignari, anzi quei bisbigli soffiavano un'aria di mistero sull'episodio e ne accrescevano il fascino. Di fronte dunque a lettori almeno parzialmente consapevoli doveva mirare a approvare o a contraddire le voci: il d'Ovidio e gli altri affermano giustamente che una esplicita convalida non c'è, perché non c'è quella tale terzina del significato indubbio; ma sarà pur lecito notare che non c'è neppure una chiara smentita, il che è tanto piú grave, perché, a rigor di termini, se i lettori sapevano delle voci maligne, potevano essere presunti inclini, per quel tanto di malignità che è della natura umana, a credere nel peggio, e quindi una conferma, se nell'animo del poeta, era meno necessaria di una smentita. Onde, se non ci fosse altro, ammessi il poeta e i lettori consapevoli, la mancanza di una esplicita dichiarazione farebbe pendere la bilancia verso un consentire di Dante alle voci maligne.

Ma c'è dell'altro: c'è il tono dell'episodio che al d'Ovidio parve di per sé probante e su cui non ritornerò, c'è la frequente ripetizione di certe parole e c'è un verso in cui il de Sanctis lesse un'infinità di cose, « un'iradiddio », come scrisse il d'Ovidio (2): troppo ci avrà letto il de Sanctis, ma certo bene notò la reticenza del v. 75, reticenza che a lui parve intenzionale.

Va bene che il verso è suscettibile di una interpretazione facile e buona; ma è tuttavia tale da permettere di leggervi ben altro, onde sarà per lo meno da ritenersi testimonianza dubbia. Dovremo tentare altra via.

(1) E si tenga presente anche quel che può esser contenuto nel verso: *or ti dirò perchè i son tal vicino* (*Inf.*, XXXIII, 15).
(2) Op. cit., p. 108.

Si erano dunque trovati i cadaveri dei Gherardeschi rosicchiati o almeno correva voce che essi cosí fossero stati trovati, che fa precisamente lo stesso; e qualcuno aveva detto che il padre si era cibato delle carni dei figli o che ciascuno si era nutrito delle proprie braccia; tali voci circolavano anche in Toscana ed erano venute all'orecchio di Dante, il quale avrebbe narrata la fine dei Gherardeschi mirando, si è sostenuto, a costruire la tragedia dell'amore paterno in cui Ugolino apparisse come ottimo e tenerissimo padre, cosí che con il tono soltanto, essendo una esplicita smentita superflua, si negasse fede ad ogni voce maligna; e allora io domando: con qual senso di opportunità avrebbe Dante accompagnato il suo racconto di cupi rintocchi che tutti battono su di una stessa nota disperata e insistente: fame, mordere, mangiare? È osservazione ripetuta a sazietà e basta richiamarla: già nel XXXIII canto Ugolino *manduca* il collo dell'arcivescovo sí come pane, ponendogli i *denti* tra nuca e testa, onde il poeta interpreta quel *mangiare* come segno d'odio. All'inizio del canto successivo leva *la bocca dal pasto* bestiale Ugolino, ma, pur parlando, quasi con soddisfazione rammenta ch'egli *rode* quel traditore: e nel sogno ancora i lupi soffrono per le *acute scane* delle cagne; e poi sempre piú rapidamente, Ugolino si *morde* le mani, i giovani credono lo faccia per voglia di *manicare* e gli si offrono cibo con le lor *carni*; e, alla fine, non prima si tace il Gherardesca che rimetta i *denti come d'un can forti* nel teschio dell'odiato nemico. Avveduta davvero tale scelta di vocaboli per chi avesse inteso con il tono dell'episodio di smentire tacitamente le voci calunniose della condotta di Ugolino: strana mi parrebbe anche se Dante avesse voluto prescindere dalle malignità correnti e note magari anche ai suoi lettori. Non è piú logico pensare che quello stesso martellare sull'idea di morsi e di fame sia la manifestazione di un sospetto orribile che era in Dante e che quasi rifuggí dal formulare a se stesso, che non volle sopratutto accogliere nel suo racconto, ma che ritornava inesorabile alla penna e trovò uno spiraglio per cui rivelarsi nel verso tormentatissimo?

Tirando le somme ed evitando ogni « sottiglianza », a Dante, che conosceva le voci maligne e le doveva immaginare note ai lettori, era piú necessario smentirle, se non le avesse credute, che non affermarle se gli fossero parse verosimili. Apertamente non ismentí e non affermò: il verso 75 è suscettibile di interpretazioni diverse e quindi non pesa sulla bilancia; è tutta soggettiva

la critica del d'Ovidio dove mira a dimostrare l'episodio un'esaltazione dell'amor paterno; e, anche fosse dimostrabile piú sicuramente, non varrebbe contro la testimonianza del cupo ripetersi di parole oscure, che non potrebbe ritenersi casuale se non incriminando il poeta di una sí stordita sbadataggine da farlo ascrivere tra i più disgraziati « gaffeurs ».

Di tutto questo forse parrà che il valore poetico dell'episodio un poco ci scapiti, ma a me par doveroso non pure d'interpretar Dante con Dante, ma di raffigurarci il poeta quale potè essere nel suo secolo dai nervi saldi e non immune da ferocia, ben lontano dagli sdilinquimenti sentimentali dei moderni.

C. FOLIGNO.

Peire Vidal et le " Liber de Nobilitate Animi ".

Dans le précédent numéro des *Studi Medievali* (II), M. A. Thomas, commentant certains passages du *De Nobilitate Animi* concernant les troubadours, n'a pas réussi à identifier les deux passages qui se réfèrent à Peire Vidal. J'ai identifié l'un des deux, le second. M. Thomas, à qui j'ai communiqué ma petite découverte, m'a autorisé fort amicalement à réparer son erreur.

Voici le passage du *De Nobilitate Animi* :

« De curialitate servi Petrus Vitalis dicit quod *prudentia servi et valor est magnus, si dominus fuerit silvester et iracundus, quod ab ipso sine infamia separetur* » (*Studi*, p. 170).

Voici le passage correspondant de Peire Vidal:

> Quar sens es e grans valors
> Qui de brau senhor felo
> Se lonha ses mal resso.
>
> (Peire Vidal, éd. Anglade[2], II, 28-30).

Pour l'autre citation, je trouve dans Peire Vidal un passage qui en rappelle une partie, mais qui ne correspond pas exactement à la fin.

« Petrus Vitalis dicit quod *pulchritudo corporis est magnum pretium nisi intrinsecus patiatur defectum* » (*Studi*, ibid., p. 164).

Le passage qui, dans Peire Vidal, se rapproche le plus de cette pensée est le suivant:

> Domna, vostra beutatz
> E·l fin pretz mentaugutz
> Mi fai semblar sebenc (ms. *sabenc*)
> Tot autre joi...
>
> (Éd. Anglade[2], XV, 61-64).

Les deux premiers vers correspondraient assez bien au texte latin; *intrinsecus* est à rapprocher de *mentaugutz*; mais le reste de la phrase ne correspond plus. Il est vrai que, pour cette chanson, nous n'avons qu'un manuscrit; et, malgré les efforts ingénieux de M. V. Crescini, nous ne sommes pas toujours sûrs du texte.

J. ANGLADE.

Additamenta.

1. Ancora di *Stadaglia*. È il nome della donna, amata e celebrata da Ugo di Saint Circ, secondo la « ragione », ch'ebbi tanto quanto a illustrare in pagine recenti (1). Accennavo di passata che non è forse evidente l'origine d'esso nome (2), dall'autore della « ragione » ridotto in forma provenzale, *Stazailla* (3).

La mera investigazione onomastica non riusciva infatti necessaria a quel punto. E non intendo tentarla neppur ora, pago d'aggiungere qui ciò che m'era prima sfuggito: la forma *Stada*, da cui *Stadaglia* parrebbe derivazione. Ricorre il nome *Stada* in un documento milanese del 1233, per il quale Adelasia dei Brenzoni, consenziente il marito Guidotto da Osnago, faceva la propria dedicazione e oblazione con tutti i suoi beni al convento delle umiliate bianche presso S. Eustorgio: a che il marito aggiungeva anche un dono suo; sotto condizione che le loro figlie *Stada* e Maria, d'anni dieci quella, di cinque l'altra, ricevessero alloggio e vitto nel convento, sino all'età rispettiva d'anni quattordici, raggiunta la quale avrebbero avuto, fino ai diciotto, libertà d'uscire *pro matrimonio celebrando* (4). Sembra *Stada* presentarcisi in brevità quasi tematica; chè non vorrei pensare piuttosto a una scorciatura di *Stada* da *Stadaglia*. Come che sia, pare *Stada* coordinarsi a *Stadaglia* più nettamente che *Standalla* dell'esempio offertomi da Vittorio Lazzarini (5). Quella *n* in più ricondurrebbe veramente a un tema diverso. Eguale solo il suffisso: *-aglia*, *-alla*; da interpretare, pur quest'ultimo, come *-alja*. Circa l'etimo, non mi riesce di staccare il pensiero dal tema germanico STAD, per il quale basti adesso l'autorità del Förstemann (6).

(1) *Studi Med.*, II, 1, pp. 26 e sgg.
(2) *Ivi*, p. 35.
(3) *Ivi*, p. 35.
(4) G. BISCARO, *I primordi dell'Ord. Francescano in Treviso; Arch. Veneto*, LVII, V S. 1-2, 1927, pp. 131-132 n.
(5) *Studi Med.*, II, 1, p. 35, n. 3: *Standalle*, in forma di dativo.
(6) *Altdeutsches Namenbuch*², I, 1358.

2. Cognomi dall'uso del pan di miglio. V'ho accennato, recando gli esempi, che più facevano al mio caso: esempi di Treviso; e soggiungevo che tal denominazione, storicamente interessante, dura tuttora qua e là (1). Avrei dovuto anche per l'onomastica rampollata dall'antica e ampia popolarità del « miglio » citare il libro del Messedaglia dove in rapida nota ricorda *Del Miglio*, *Pesamiglio*, *Pizzamiglio*, e, ciò che a me importava più precisamente, *Pandimiglio* (2). Un altro studioso, Lamberto Cesarini Sforza, mi comunica che a Riva (la quale ora si dice, non di Trento più, ma del Garda) nel 1322 viveva tal Rivano, proprio un mugnaio, detto *pandemey*, soprannome salito poi a cognome, poichè a Riva stessa, più che cent'anni dopo, nel 1424, s'incontra un *Petrus Panismilii* o *de Pandemiliis* (3). Altri saprà e aggiungerà dell'altro: per me faccio punto.

3. *Romana lingua*. Quasi vent'anni fa, in una di quelle miscellanee onorarie, che non di rado van poste nel novero malinconico dei sepolcreti, ove d'oblio s'avvolge e di silenzio tanta sudata erudizione, io pubblicavo certa mia nota, in capo alla quale campeggiava il titolo rievocato accanto a questo non giocondo esordio: *Romana lingua*; dizione ch'io dimostravo essere stata usata dagli scrittori latini nel medesimo senso che *latina lingua*, dall'età classica al principio del medioevo (4).

Altri, ignaro dello scritto mio, offriva di recente chiare prove della stessa equivalenza per entro al secolo IX: equivalenza pertanto non di solo quel secolo, non improvvisa, ma, come i miei appunti avevano attestato, tradizionale. Servono così quegli appunti di sfondo storico e di riprova antica alle testimonianze recate in proposito dal Thompson e dal suo vittorioso confutatore in questo periodico, il Ganshof (5). Sennonchè *romana lingua* non dice solamente ciò stesso che *latina lingua*, nel senso del latino letterario e scritto: bensì designa anche quello che potrebbe deno-

(1) *Studi Med.*, II, 1, p. 46.

(2) *Il Mais* ecc. (cit. negli *Studi Med.*, II, 1, p. 45, n. 6), p. 222. Mi scrive il MESSEDAGLIA stesso (3.VIII.1929), rammentando l'illustre famiglia veronese, ma d'origine lombarda, che nelle vecchie carte è dei *de Miliis*, dal popolo chiamata *dei conti Méjo*.

(3) *Arch. Trentino*, XXVII, p. 63; XXVIII, p. 222.

(4) *Miscellanea di studi in onore di* ATTILIO HORTIS, Trieste, 1910, pp. 441-451.

(5) *Studi Med.*, II, 1, pp. 15-16. Superfluo ripeter qui la citazione della nota del THOMPSON, per la quale v. *Studi* cit., p. 11 e n. 1; come per i due precedenti contraddittori dello stesso THOMPSON e del suo concetto paradossale, LAWRENCE F. H. LOWE e BATEMAN EDWARDS, v. p. 12 e n. 1.

minarsi l'altro latino, il volgare e parlato. La qual cosa, posta in rilievo dal Ganshof, era già nitidamente rappresentata nell'antico mio scritto, che metteva capo alla conclusione: « *romana* « *lingua* ebbe questi tre significati: di lingua latina, in senso gene- « rico; di parlata di Roma; di parlata de' romani compresi nel- « l'impero, nella Románia » (1). A ogni modo, il Ganshof ha il merito d'avere confermato decisivamente il senso tradizionale di *romana lingua* nel testo de' giuramenti di Strasburgo, tramandato da Nitardo, dove, pur fatta la sua parte al dubbio circa la regolare e continua genuinità formale, si riflette comunque il romano delle Gallie nel secolo IX, ch'è quanto dire il francese di quel tempo remoto. Ma forse altrove qualche appunto ancora.

VINCENZO CRESCINI.

(1) *Miscell.* cit., p. 448.

L'ultimo Re dei Giullari.

2.

Le regalità di Villasandino.

Nel mio articolo sopra Messer Dolcibene « re dei buffoni e delli strioni d'Italia » (1) ho raccostato alla figura del giullare italiano, ospite della corte imperiale, la figura del giullare castigliano — Alfonso Alvarez de Villasandino — ospite delle due corti contemporanee di Aragona e di Castiglia. E ho richiamato, come era ben doveroso, la pagina del libro di don Ramón Menéndez Pidal (2) intorno alla vita giullaresca spagnuola: « Pide también [Villasandino] en las fiestas de palacio el lucrativo nombramiento de rei de la faba, que obtuvo varias veces, y aunque no sabemos ciertamente qué cargo fuese, parece hemos de suponerlo análogo a los de *rex versuum*, *rex histrionum*, *roi des ministrels*, *roi des ribauds* y otros que se usaron en las cortes de Alemania, Francia e Inglaterra ».

L'onesta e modesta chiosa del Menéndez Pidal (« y aunque no sabemos ciertamente qué cargo fuese ») che io ho condensato nell'analoga frase: « in che cosa consistesse questa regalità *de la faba* è quello che ignoriamo tuttora », non è piaciuta a Amy A. Bernardy, la quale ha voluto dedicare una delle due postille del fascicolo secondo di questi *Studi* (3) allo scopo di fare luce entro la deplorevole ignoranza di Don Ramón Menéndez Pidal e mia. « Basterà, ella scrive, un po' di *folklore* (se pur si voglia adoperare l'esotica parola) ad illustrare il documento che rimane oscuro in archivio ». Ecco dunque quel che ci insegna il folklore. Nella festa dell'Epifania, o dei Re Magi, si imbandisce « una torta che si taglia « a spicchi e si divide tra i presenti alla festa (che si chiama, in « memoria dei re magi, « fête des rois » od equivalente) un anello « e una fava. L'anello conferisce, cui tocca, la sovranità effettiva

(1) *L'ultimo Re dei Giullari*, in questi *Studi*, I, 172.
(2) R. Menéndez Pidal, *Poesía juglaresca y Juglares*, Madrid, 1924, p. 282.
(3) A. A. Bernárdy, « *El rey de la faba* », in questi *Studi*, I, 522.

della festa; la fava è il premio di consolazione, o meglio di canzonatura ». Se dunque ho bene inteso, Villasandino, nel documento d'archivio rimasto così oscuro al Menéndez Pidal e a quanti altri si sono poi occupati della lirica castigliana del Quattrocento, avrebbe chiesto al Re di Castiglia il « premio di consolazione o meglio di canzonatura » riservato agli sfortunati nel giuoco della torta nel giorno dell'Epifania. Leviamo di mezzo, prima di tutto, il fantasma di quel documento d'archivio, che sarebbe rimasto così stranamente incompreso dagli studiosi, meglio pratici delle vecchie pergamene che del gioco della fava, entro il quale circola « più fresca vita di quanto talora vi appaia ». Non esiste alcun documento d'archivio. Villasandino allude alla sua regalità giullaresca non in documento d'archivio, ma semplicemente in alcune poesie racchiuse nel *Canzoniere* di Baena (1). Tutto quanto si dice nella chiosa intorno alla ricchezza di vita popolare tramandata nelle usanze dell'Epifania, sta benissimo. Ma non ha nulla a vedere con le due poesie di Villasandino, come l'autrice stessa della chiosa avrebbe subito compreso, se si fosse data la pena di ricercarle e di leggerle. La prima delle due poesie (2) reca questa didascalia: *Este dezir fizo y ordenó el dicho Alfonso Alvarez de Villasandino para el dicho sseñor Condestable suplicandole y pidiendole por merçed que lo feziesse Rey de la Fava.* Il giullare si rivolge all'onnipotente connestabile Alvaro de Luna perchè lo tragga dalle sue pene e sani le piaghe della sua miseria, facendogli concedere la *dignità* di re de la faba; se ciò è impossibile,

otra pobre dignidad
me ganad.

Altro che torta da tagliarsi a spicchi nel giorno dell'Epifania! Altro che premio di consolazione o di canzonatura! Quel che il giullare chiedeva in queste epistole al connestabile e al re, risulta ancor meglio dall'altro *dezir*, indirizzato addirittura al sovrano « ssoplicandole che su mercet lo feçiesse rrey de la ffava » (3).

Vengo de luengo camino
alto rey, por ver la fiesta
que facedes manifiesta
a Santo Thomas de Aquino...

(1) Cfr. R. Foulché-Delbosc, *Cancionero castellano del siglo XV* (*Nueva Biblioteca de A. Esp.*, XXII), T. II, pp. 312-439.
(2) Foulché-Delbosc, T. II, p. 414, n. 754.
(3) Foulché-Delbosc, T. II, p. 420, n. 761.

19

Yo fuy rey ssyn ser ynfante
dos vegades en Castilla,
mas mi coyta y mi manzilla
es por non sser espetante
para el año de adelante
d'aver la terçera sylla
en la cibdad, aldea o villa,
donde el Rey fuese gozante
de me fazer bien andante.
Trastorné tierras estrañas
con gran cobdicia y deseo
de mirar el gran torneo,
justas y juegos de cañas;
maravillas y fazañas
sseran fechas, segun creo,
el dia que el noble asseo
nasció, el Rey de las Españas
fermoso de noble mañas.

L'Epifania dunque non c'entra. Siamo invece nel giorno della festa di San Tommaso (7 marzo); è il giorno natalizio del re Giovanni di Castiglia, figlio di Enrico III e di Caterina di Lancaster (n. 7 marzo 1405). Il giorno natalizio del re solevano farsi grandi feste (*torneo, justas y juegos de cañas*). Altre volte Villasandino vi aveva partecipato e già altre due volte aveva ottenuto l'ambito premio d'essere proclamato re della giulleria castigliana, cioè « rrey de la faba ». Or per la terza volta egli compie il lungo viaggio da lontani paesi per festeggiare il suo sovrano nel suo dì natalizio (*el dia que... nació el Rey de las Españas*); e spera di aver nuovamente il dono già altre due volte conseguito: *d'aver la terçera sylla*, d'aver per la terza volta il trono e lo scettro giullaresco.

Era una dignità fittizia, ma accompagnata da una pensione in danaro o da qualche beneficio in città, campagna o paese, dove il Re avesse godimento di beni (*en cibdad, aldea o villa — donde el Rey fuese gozante*). Il famelico giullare attendeva il gran giorno sacro a San Tommaso d'Aquino, « con cobdicia y deseo ». Egli chiedeva di essere proclamato, nella solennità natalizia del sovrano, « Rey de la Faba », così come nel 1288 un altro giullare era stato proclamato in analoga circostanza dal re di Francia « *Roi de Joueurs de la Flûte* ». Poichè i giullari erano gran novellatori (fabulatores), era facile il trapasso di senso e di suono da *fabula* a *faba*, tra habla e haba. « *Dicere fabas*, ricorda anche il vecchio

Ducange, irrisoria et nugatoria loquendi ratio » (1). E forse a quello stesso scambio, che ha provocato il *ramentevoir fèves*, « badiner, plaisanter » (2), dell'antico francese, risale il nome d'uno dei balli tradizionali della vecchia Castiglia: *las habas verdes*.

Comunque sia, la pagina di don Ramón Menéndez Pidal che ha ispirato il mio accenno e poi la chiosa sull'uso della torta nel giorno dell'Epifania (3), sta benissimo così come è stata scritta, e non ha bisogno di alcuna giunta nè di alcuna correzione. Bastava, perchè tutti ne fossero convinti, la semplice lettura delle due poesie di Villasandino. Mi dolgo di non averle citate subito, ad evitare ogni malinteso.

EZIO LEVI.

(1) Ed. 1884, vol. III, p. 103.

(2) F. GODEFROY, *Dict. de l'anc. Langue française*, III, 777.

(3) Nella chiosa sul *Rey de Faba* mi si rivolge un altro rimprovero: di non aver notato « esplicitamente l'accorta scelta delle tre radicali pei molti predicati della grottesca investitura: *Narren* = matti, *Toren* = pazzi, *Affen* = scimmie ». Non credevo che nessuno dei lettori degli *Studi* avesse bisogno di tale avvertenza; essi hanno colto certamente « l'amenità del sarcasmo » senza bisogno della traduzione, e della traduzione, poi, di parole di quella fatta.

BULLETTINO BIBLIOGRAFICO

(V. *Studi Medievali*, N. S., I, p. 189).

Hanno collaborato a questa rubrica O. Bertolini, E. Carrara, F. Ermini, Th. Labande Jeanroy, P. S. Leicht, E. Levi, A. Medin, A. Parducci, P. Paschini, M. Pelaez, A. Sapori, K. Strecker, L. Suttina, V. Ussani, G. A. Venturi, A. Viscardi.

50. — F. J. E. Raby, *A History of Christian-latin Poetry from the beginnings to the close of the Middle Ages*. Oxford, Clarendon Press, 1927; -8°, pp. XII-491.

Raccogliere in un ampio prospetto sintetico la storia della poesia latina cristiana dalle sue origini al secolo XIII è stato nobile proposito del R. Si potrebbe forse osservare che la lirica e l'epica degli ultimi secoli dell'impero, ispirata dalla nuova religione e che si svolge e fiorisce quasi in contrasto con la poesia di scuola e di corte, è alquanto diversa da quella posteriore dei secoli del vero medio evo. Ma io son pienamente persuaso che il medio evo letterario debba iniziarsi nel momento quando la parola cristiana degli interpreti, dei cronisti e degli apologisti si tramuta per virtù de' nuovi poeti in opera d'arte. Nulla però può esservi di più opportuno che rilevare nella storia letteraria la connessione intima e profonda tra l'antica poesia cristiana e la conseguente del medio evo.

Sulle primitive comunità, che professavano la fede di Cristo, ebbe profonda efficacia la cultura ellenistica da un lato e la latina da un altro; ma dopo che il cristianesimo si affermò diffondendosi nell'Asia Minore, nell'Egitto, nella Siria e nella Grecia, e poi in Occidente, nella Gallia, nella Spagna e nell'Africa, la letteratura cristiana acquistò nella lingua popolare un'espressione propria e un valore universale. Nella forma semplice e chiara, prima anche di divenire artistica, prevalse contro la letteratura pagana, declinante allora nella retorica declamatoria e nell'elaborato dilettantismo. Più tardi cristianesimo e civiltà classica si confondono in unità e ogni contradizione sparisce. Vergilio resta il principe dei poeti, Tertulliano è il nuovo Platone e Agostino, leggendo l'*Hortensius*, torna alla fede. Così,

mentre pochi si ostinano a far guerra ai classici come a profani, i più credono che studiare le opere loro sia un mezzo efficace per accostarsi ai misteri e ai precetti cristiani. « Quomodo repudiamus saecularia studia, sine quibus « divina non possunt? ».

Il conflitto si prolungherà ne' secoli futuri, ma, risoluto allora, sul finire del terzo secolo, dai più colti, affrettò il sorgere e lo svolgersi della poesia religiosa. Commodiano, forse il più antico poeta, con le *Instructiones* e il *Carmen apologeticum* s'appressava alla poesia popolare ne' suoi *quasi versus*; seguivano gli autori del *Phoenix*, del *De Sodoma*, del *De Jona*, Vittorino col *De Pascha*, Proba col Centone, Giuvenco con gli *Evangeliorum libri quatuor* e Damaso con i suoi *tituli* in onore dei martiri. Ma un carattere speciale alla musa cristiana lo dà la ritmica, che s'inizia col *Psalmus contra partem Donati* di Agostino, e abbandonando la quantità ritrova in altri mezzi la tecnica del verso. Dell'isosillabismo, del parallelismo, della cesura simmetrica, dell'omoteleuto e della rima, le origini, ove non sono semitiche, risalgono fino a Lucrezio e a Vergilio. Tuttavia è da rilevare che quello che era sporadico ornamento di stile diviene norma costante della nuova versificazione.

Il R. traccia la grande storia della poesia cristiana, iniziandola da Prudenzio, l'autore del *Cathemerinon* e del *Peristephanon*, con cui si mostra poeta lirico quasi originale, mentre nei poemi in difesa della fede segue le orme dei precedenti apologisti. Egli sta di mezzo tra i retori e gli scrittori popolari e versa i tesori dell'arte letteraria antica a vantaggio del cristianesimo. L'imitazione classica è ancora viva negli altri che lo seguono, Cipriano Gallo, Claudio Mario Vittore, Avito, Sidonio Apollinare, Paolino di Pella e Orienzio; e se carmi come l'*Eucharisticos* e il *Commonitorium* sono di vera ispirazione religiosa, le tracce della cultura di scuola non mancano mai. Si allontanavano da questi alcuni poeti di schietta impronta personale, come Venanzio Fortunato e Paolino di Nola; e in altri, come in Draconzio, si sente lo sforzo d'accostarsi alla latinità pur tra le asprezze del dominio vandalico.

Nel sesto secolo con Boezio, Ennodio, Aratore, la purezza di stile e di lingua s'attenua e con Gregorio Magno s'entra nel vero medio evo, cioè in quella letteratura di transizione, in cui l'idea cristiana trasforma la parola antica. Poeti spagnoli come Isidoro, Braulio di Saragozza, Eugenio III di Toledo; poeti irlandesi come i compositori degli *Hisperica famina* o degl'inni dell'Antifonario di Bangor; poeti anglosassoni, come Aldelmo, Beda, Wulfstano, hanno gli stessi caratteri: la realtà barbarica ha alterato il loro latino e la metrica, e nella ritmica è facile sentir risonare l'eco di canzoni tradizionali. Un ritorno consapevole al senso classico avviene col rinascimento carolino per mezzo de' grandi maestri Alcuino e Paolo diacono, e questo nuovo avviamento della poesia si prolunga fino a Walafrido Strabo e a Gottschalk di Fulda o a Floro di Lione. Ma è un rapido crepuscolo; perchè nel secolo decimo la poesia riprende il suo corso e s'ispira di nuovo alla vita presente. I grandi cenobi di San Gallo, Reichenau, Lorsch e Ganderskeim raccolgono scuole animate di pietà e di ascetismo; e in Italia le opere di Raterio di Verona e di Liutprando di Cremona rivelano passioni e rappresentano fatti del tempo; la cura del latino, quando è viva,

si limita al rispetto della grammatica come nel pedantesco Gonzone di Novara. Al modo stesso che si compongono poemi come l'*Ecbasis captivi* e il *Waltarius* di schietta impronta feudale, la lirica, separandosi da ogni imitazione antica, inventa il tropo, la sequenza e la *laus*; e se non mancano versi profani, quali *O admirabile veneris idolum* e *O Roma nobilis*, e se qualche reminiscenza classica risuona in Alfano di Montecassino, prevale ne' più la musa religiosa di Pier Damiani. Nell'XI secolo la Francia nelle scuole cattedrali forma celebri poeti: Fulberto di Chartres, Ildeberto di Lavardin, Marbodo di Rennes, cui tengono dietro, per ordine di tempo, Baudry de Bourgueil e Goffredo di Vendôme, poeti epico-lirici di larga vena erudita. Più tardi, ne' secoli seguenti, il nuovo latino è in pieno vigore e ha compiuto la sua evoluzione, tanto che si muove liberamente nell'ambito della poesia secondo due direzioni: la storica e la morale. Da un lato il *Ligurinus* di Gunther e il *Pantheon* di Goffredo da Viterbo, dall'altro l'*Anticlaudianus* di maestro Adamo de Lille, e l'*Aurora* di Pietro Riga.

La Francia dal secolo XII alla metà del XIII è il grande emporio della poesia latina, sì in Cluny, ove Pietro il venerabile continua la tradizione gloriosa, sì negli altri chiostri con Abelardo e Bernardo di Clairvaux. Fama singolare acquistano i poeti inglesi con Goffredo di Cambria e Enrico di Huntingdon; ma la lirica della sequenza si eleva altissima con Adamo da San Vittore nel celebre monastero parigino. In Inghilterra l'epica e l'ascetica finiscono nella satira contro le istituzioni e i costumi ecclesiastici, ma la ispirazione mistica de' vittorini continua in Italia con Tommaso d'Aquino e co' poeti francescani, cioè con Bonaventura, con Tommaso da Celano e Jacopone da Todi.

Il R. chiude a questo punto il suo grande prospetto storico della poesia latina cristiana, che per la prima volta scorgiamo in una sintesi ordinata e armonica. Tuttavia, per quanto riguarda il medio evo, molta produzione artistica è sfuggita alla sua indagine, poichè, oltre le composizioni didascaliche e satiriche, appena accennate, si tace della drammatica e della lirica liturgica anonima. Di questo difetto è forse causa la presente condizione degli studi, per la quale ancora non riesce agevole discernere le varie direzioni di cultura e le varie scuole poetiche. Forse il progresso delle ricerche chiarirà molti punti che restano nell'ombra. Finora non è possibile aggruppare gli scrittori se non col criterio della regione cui appartengono o del tempo in cui vissero, perchè spesso ignoriamo le affinità morali e intellettuali che in essi derivarono dalla loro educazione. Quale efficacia ebbe su Abelardo nell'ultimo periodo della sua vita la tradizione letteraria cluniacense? Da quali scuole italiane muove la poesia quasi umanistica di Alfano? Donde origina la satira di Walter Map e dei goliardi? Quale parentela poetica è tra i vittorini e i francescani? Questioni gravi, che risolute illumineranno d'un tratto un periodo storico o una fioritura di poesia scolastica o popolare. Ad avviarci a risolverle ha contribuito il R. col suo bel volume, storia limpida e pur complessa di ritmi, di strofe e di canti religiosi, che dall'antichità si propagarono e si moltiplicarono nel mondo latino del medio evo.

F. E.

51. — D. TARDI, *Fortunat. Étude sur un dernier représentant de la poésie latine dans la Gaule Mérovingienne.* Paris, 1927; -8°. XVI u. 288 S.

Das diesem Werke vorausgeschickte Literaturverzeichnis umfasst 10 Seiten, 5 davon geben die Literatur aus den beiden letzten Jahrhunderten, und man erstaunt, dass dem so viel behandelten Manne ein neues Werk von 300 Seiten grossen Formats gewidmet ist. Aber man wird zugestehen, dass es nicht überflüssig ist, denn Fortunats Charakterbild schwankt trotz aller ihm gewidmeten Arbeit noch immer stark im Urteil der gelehrten und weniger gelehrten Leser, und man wird dem Verfasser zustimmen, der es sich zur Aufgabe gemacht hat, den Historikern des XIX. Jhs. gegenüber, die ein ' portrait fragmentaire ou tendancieux ' von ihm entworfen und seine Person mit Legenden umwoben haben, dem Dichter den ihm gebührenden Platz zuzuweisen. Und dieser Aufgabe hat er sich mit Geschick und umfassender Sachkenntnis entledigt. Ich habe das Buch mit stets gleichbleibendem Interesse gelesen und bekenne reiche Förderung dadurch erfahren zu haben; freilich beruht diese Förderung teilweise darauf, dass der Leser zum Widerspruch gereizt und zu eigner Prüfung veranlasst wird: vieles ist nicht ganz so neu, wie der Vf. anzunehmen scheint, und oft hat man den Eindruck, dass er seine Auffassung für gesicherter hält als sie es tatsächlich ist.

Es ist ein fesselndes Bild, das der Verfasser entwirft. Wir verfolgen mit Spannung, wie Fortunat, Italiener von Geburt und Erziehung, gerngesehener Gast an den merovingischen Königshöfen, Freund vieler Kirchenfürsten und vornehmer Laien, Vertrauter der hl. Radegunde, das ganze wechselvolle Leben des VI. Jhs. in Gallien, Zivilisation und Kunst, religiöses Leben, militärische und politische Ereignisse in seiner reichen Dichtung — seine Prosawerke werden übergangen — widerspiegelt. Ja, zuweilen hat man die Empfindung, dass diese Schilderung der Zeit den Verfasser noch mehr gereizt hat als die Person seines Helden den er an mehr als einer Stelle recht abfällig beurteilt, doch wohl abfälliger als berechtigt ist: ' en faire un poète, ou même un bon écrivain de deuxième ordre, prouverait une connaissance bien superficielle de sa vie et de son œuvre. — Fortunat n'est donc pas un grand écrivain, ni même un bon écrivain: c'est un écrivain intéressant '. Interessant ist darum auch das ihm gewidmete Buch. Es kann nicht meine Aufgabe sein auf Einzelheiten einzugehen, und ich muss mich mit einem Ueberblick begnügen. Der Stoff ist in 3 Bücher geteilt:

I. Les influences: 1) L'influence italienne: le milieu. 2) L'influence chrétienne: le sentiment religieux. 3) L'influence romaine: l'éducation. 4) L'influence barbare: le voyage en Germanie. 5) L'influence mérovingienne: l'arrivée en Gaule. 6) L'influence de Radegonde: le séjour à Poitiers.

II. Les sources d'inspiration: 1) Fortunat, poète de cour et panégyriste des rois. 2) Fortunat et la société de son temps. 3) Fortunat et l'église mérovingienne. 4) L'inspiration de Fortunat dans ses poèmes d'occasion. 5) Fortunat, poète religieux. 6) Fortunat et sa vie journalière au couvent de Poitiers. 7) Le poème sur la vie de saint Martin. 8) Les poèmes contestés.

Ueber das dritte Buch, das Grammatisches enthält, s. unten.

Der Vf. hat es sich, wie gesagt, zur Aufgabe gemacht die oft völlig phantastischen Aufstellungen seiner Vorgänger über den Dichter richtig zu stellen, und so werden denn seine Gedanken oft im Anschluss an diese und in der Form der Polemik gegen diese entwickelt; sehr reichliche Zitate, teilweise seitenlang, werdern aus ihnen gegeben. Meiner Ansicht nach wäre da grössere Kürze am Platze gewesen, denn was hat es für einen Zweck, Ansichten, deren Haltlosigkeit für jeden Einsichtigen auf der Hand liegt, in dieser Weise weiter zu schleppen? Von deutschen Werken brauchte die doch recht veraltete Literaturgeschichte von Ebert kaum so viel herangezogen zu werden. Dagegen kann ich mein Befremden darüber nicht unterdrücken, dass das Buch, welches ohne jeden Zweifel sehr viele Fragen am eindringlichsten und erfolgreichsten behandelt hat, W. Meyer, *Der Gelegenheitsdichter Venantius Fortunatus*, 1901, nicht hinreichend gewürdigt ist. Natürlich bietet auch dies Buch manche Angriffspunkte, wie könnte das bei diesem schwierigen Stoffe anders sein! Auch ich glaube, dass W. Meyers Streben überall Redegedichte zu finden zu weit geht. So bin auch ich z. B. der Ansicht, dass die Grabschriften wenigstens in der Mehrzahl gedichtet sind, um in Stein eingemeisselt zu werden. Auch W. Meyers bekannte Ehrenrettung des Chilperich dürfte wohl nicht überall Beifall gefunden haben, aber dass seine doch immerhin sehr beachtenswerten Ausführungen überhaupt nicht erwähnt werden, ist nicht in der Ordnung. Dass es nicht zum Vorteil des Buches gewesen ist, dass W. Meyer so wenig beachtet worden ist, will ich an einem Beispiele zeigen. Das berühmte Gedicht *De excidio Thoringiae* hat bekanntlich zu den ausschweifendsten Phantastereien Anlass gegeben, man hat behauptet, das Gedicht gehöre garnicht dem Fortunat, sondern der thüringischen Königstochter, man hat darin 'des réminiscences des Eddas' gefunden oder sich an die finsteren Wälder Germaniens erinnert gefühlt. Wie unsinnig das ist, liegt ja wohl auf der Hand. Aber auch ein Mann wie G. Kurth hat darin den Beweis für die Existenz epischer Gedichte über den Thüringerkrieg gesehen. Tardi verweist, freilich nicht als erster, mit erfreulicher Nüchternheit das alles in das Reich der Phantasie: 'la chute du royaume Thuringien, telle qu'il l'a décrite, constitue, à proprement parler, une série de réminiscences de l'Énéide', aber damit endet sein Verdienst um das Gedicht, eine positive Erklärung, deren es doch ganz besonders bedarf, giebt er nicht. Aber er wird doch wohl nicht die Berechtigung von W. Meyers Frage (S. 134) bestreiten: 'wenn die Sehnsucht der Radegunde nach ihrem Vetter so gross ist und war, warum hat sie denn in den mindestens 36 Jahren seit der Trennung oder in den mindestens 18 Jahren seit dem Tode ihres Bruders nie einen ähnlichen Brief nach ihm ausgesendet?' Eine Antwort auf diese Frage fand er bei W. Meyer, er hätte sie seinen Lesern nicht vorenthalten sollen; meinetwegen konnte er sie bestreiten und durch eine bessere ersetzen, aber Schweigen war nicht am Platze. — So hätte ich noch gar mancherlei anzumerken, wiederhole aber, dass mir die Ausführungen des Verfassers manche Anregung und Förderung gebracht haben.

Dasselbe kann ich von dem dritten Buche 'Les procédés d'expression' nicht behaupten.

Es wird da gehandelt über das Vocabularium, Neuschöpfung von Substantiven, Adjektiven usw., über Wortbedeutung, Morphologie, Syntax usw. Diese Zusammenstellungen sind ja recht nützlich, aber den Leser, der ohne Vorkenntnisse an sie herantritt, werden sie zweifellos verwirren; der Verfasser hat sein Buch als Historiker, nicht als Philologe geschrieben, die für solche grammatischen Ausführungen nötigen Kenntnisse scheinen ihm zu fehlen. Mit Erstaunen findet man in diesen Zusammenstellungen vieles, was dem Leser mittellateinischer Texte ganz geläufig ist, z. B. *medius* = *dimidius*, *adesse* = *esse*, *salutes* = *salutationes*, *gratulari* = *gaudere*, Gebrauch des Gerundiums (*advolat petendo*), *poenites*, *nimium* = *valde*, *seu* = *et* und vieles andere. Gelegentlich wird darauf hingewiesen, dass, Fortunat ' a subi l'influence du langage populaire ', im allgemeinen aber gewinnt der Leser die Vorstellung, dass diese Sprache eine bewusste Schöpfung Fortunats ist, mit der er Eindruck auf die Halbbarbaren seiner Umgebung machen wollte. Mir scheint da eine grosse Unklarheit zu herrschen, die vermieden werden sollte. Es musste geprüft werden, wie weit Fortunat Sprachbildner ist und durch diese Neubildungen auf die Späteren gewirkt hat, und wie weit seine Sprache das Ergebnis der Entwicklung ist. Wenn wir Wörter, die der Dichter neu gebildet hat, bei den karolingischen Dichtern wiederfinden, so werden wir geneigt sein dies auf den weitreichenden Einfluss des Fortunat zurückzuführen, aber die angeführten Fälle wie *medius* = *dimidius* uaa. sind ganz anders geartet, sie sind nicht das Eigentum des Fortunat, sondern zeigen, dass auch die Sprache unseres Dichters an der allgemeinen Entwickelung teilgenommen hat. Diese Abschnitte sind mit grosser Vorsicht zu lesen, und die Folgerungen, die der Verfasser gezogen hat, sorgfältig zu prüfen. Es wäre eine dankenswerte Aufgabe gewesen zu zeigen, wie weit die Wirkung Fortunats auf das spätere Mittelalter geht, aber da versagt das Buch, es begnügt sich damit nachzuweisen, dass das Carmen de Carolo Magno et Leone papa, — er nennt den Dichter noch immer Angilbert, man sollte diese haltlose Behauptung doch endlich aufgeben — Theodulph, Ermoldus Nigellus, Hrabanus Maurus, Walahfrid Strabo von Fortunat beeinflusst sind. Das ist wirklich etwas dürftig und wiederholt längst bekannte Dinge, den abschliessenden Satz ' Fortunat a donc été universellement connu pendant tout le moyen âge ' zu beweisen macht er garnicht den Versuch. Auf der halben Seite bei M. Manitius, *Gesch. d. lateinischen Literatur des Mittelalters*, I, 1911, 179 lernt man mehr als auf S. 270-281 seines Buches.

K. Strecker.

52. — D. Morin, *Le discours d'ouverture du Concile général de Latran (1179) et l'œuvre littéraire de maître Rufin, évêque d'Assisi*, in *Atti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, S. III, Memorie, Vol. II, 1927; pp. 113-133, tav. 3.

Gli atti dell'undecimo Concilio ecumenico, tenuto a Roma in Laterano da Papa Alessandro III, vincitore della lunga lotta contro Federico Barbarossa, furono scritti da Guglielmo di Tiro; ma disgraziatamente sono andati perduti. Possediamo solo incompiuta la lista delle centinaia di

vescovi che dovettero assistere alla grande adunata; e il testo dei ventisette decreti promulgati nella terza ed ultima sessione. Ora a queste scarse memorie si aggiunge il discorso inaugurale. L'ha ritrovato l'infaticabile Morin nel manoscritto C 30 sup. dell'Ambrosiana che in ventidue fogli di pergamena contiene una mutila raccolta di sermoni inediti i quali, anonimi come sono, sembrano al dotto scopritore portare il suggello di una personalità sola e medesima, erudita e eloquente. Il Morin che pubblica questo, come dice il codice, *Sermo habitus in Lateranensi concilio sub Alexandro Papa III*, analizzandolo e mettendone in evidenza i tratti essenziali, vi ravvisa uno dei più bei documenti della letteratura ecclesiastica su la costituzione monarchica della Chiesa (*Nonne rex summus Pontifex?* domanda l'oratore) e le impareggiabili prerogative della sede apostolica, la quale *per nulla iuris scita, per nulla statuta synodica, per nulla humana beneficia culmen sibi tanti privilegi usurpavit, sed solum de divinae vocis sententia omnium ecclesiarum facta est fundamentum.* Poi va in cerca dell'autore. E per una serie di sottili e ingegnosi ravvicinamenti e ragionamenti ce lo indica in uno dei vescovi presenti al concilio Lateranense: *Rufinus Asisinas.* Analogie formali e concettuali infatti consigliano una identificazione tra l'autore di questo e degli altri sermoni del manoscritto ambrosiano e il decretista Rufino, autore della *Summa decretorum*, professore a Bologna circa il 1150. Il decretista sarebbe dunque diventato vescovo della sede di Assisi cui sembrava predestinarlo il suo nome di Rufino, e come tale avrebbe assistito al concilio Lateranense. Più tardi, e precisamente al tempo dell'abate Pietro II di Monte Cassino (1174-1186) forse per la protezione di lui, egli lasciava la sede episcopale, sembra, per salire a quella arcivescovile di Sorrento. Infatti *Sirrentiñ. ecclesie minister* è chiamato in un esemplare di Monte Cassino non più tardi del XIII secolo quel Rufino vescovo, al quale si deve il trattato *De bono pacis* che si trova stampato in principio del tomo IX della *Bibliotheca ascetica* del Pez.

V. U.

53. — A. Saba, *Il pontificato romano e la Sardegna medioevale*, vol. I, dal sec. VI al sec. VIII. Roma, P. Sansaini, 1929.

Dai registri pontifici, anche dopo le opere storiche sulle istituzioni giuridiche e sociali della Sardegna nel medio evo, può derivarsi una ricca copia di notizie per le relazioni tra il pontificato romano e l'isola.

Il Saba si è proposto d'iniziare questo studio dai tempi di Gregorio Magno con un esame accurato su alcuni più rilevanti problemi storici, circa il dominio bizantino, i barbaricini e la genesi del patrimonio ecclesiastico. Questo primo volume ha forse minore importanza degli altri, che l'autore promette pubblicare in appresso, da che aggirandosi per gran parte sull'opera di Gregorio I si riferisce ai documenti ben noti dell'epistolario gregoriano. Ricorda la Sardegna sotto il dominio vandalico, l'idolatria che ancora vi dominava, il malgoverno bizantino e gli assalti de' barbaricini, il sopravvenire de' longobardi predatori, i costumi del clero e i beni della chiesa nell'isola. Ma, dopo la morte di Gregorio, le fonti scarseggiano e la Sardegna, che nel settimo secolo era ancora bizantina, partecipa alle lotte religiose

dell'impero. Al volume è aggiunto un regesto di 43 documenti che dal giugno 591 giungono fino al 787.

Opera di diligente cura questa del S., con frequenti e talora acute interpretazioni di testi, che lascia desiderare che il disegno si compia ne' volumi successivi. F. E.

54. — K. STRECKER, *Einführung in das Mittellatein*. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1928; -8°, pp. 42; 2ª edizione, 1929; -8°, pp. 52.

In meno d'un anno, di questa preziosa guida allo studio del latino medievale, dovuta alla grande competenza di K. Strecker, è uscita una seconda edizione. Ciò vale a mostrare, meglio di ogni altra parola di lode, la bontà e la utilità di questa pubblicazione, la quale è stata accolta con plauso e compiacimento dagli studiosi. Migliorato per via di ritocchi ed aggiunte, il libretto si pregia ora per esattezza nella informazione, sicurezza nel giudizio e chiara e perspicua distribuzione della materia. Per citare qualche esempio, tenendo conto delle osservazioni del nostro Ussani (*Alma*, IV, p. 122), è stato soppresso dall'elenco dei medievismi *apud superos* = « auf Erden » ed è stata cancellata a p. 28 l'osservazione che *preire* sia d'influsso classico. A p. 25 è conservato *apud Romam*, ma vi è aggiunto « schon klass. ». La bibliografia italiana è stata perfezionata. È stata aggiunta a p. 40 la citazione dell' « umfassende und gründliche Werk » del Manacorda, *Storia della scuola in Italia*; a p. 43 è stata riparata la omissione della collezione delle *Fonti* pubblicata dall'Istituto Storico Italiano; a p. 44 quella delle *Inscriptiones* edite dal Silvagni. Nell'attuale sua forma, il libro viene, dunque, a colmare una vera lacuna perchè mancava, prima d'ora, un libro facilmente accessibile e bene disegnato il quale potesse costituire una sicura guida nello studio di questa disciplina che va guadagnando un numero sempre maggiore di cultori. L. S.

55. — K. STRECKER, *Mittellatein*, in *Jahresberichte für deutsche Geschichte*, I. e II. Jahrgang, Leipzig, 1927 e 1928, pp. 183-193; 206-218.

Giudiziosa ed esauriente rassegna critica delle pubblicazioni più importanti sul latino medievale apparse negli ultimi anni. L. S.

56. — K. STRECKER, *Zwei mittellateinische Gedichten*, in *Zeitschrift für deutsche Philologie*, vol. LI, 1926, pp. 117-119.

Dal cod. Digby della Bodleiana di Oxford, lo S. pubblica due agili canti goliardici, che cominciano:

1. Nos per mundi climata ferimur vagantes.
2. Tria sunt officia, quibus laus honoris.

Importanti postille a questi canti contiene la nota *Vagantenleben* dello stesso S., in *Zeitschr. f. deutsche Philol.*, LII, 396. L. S.

57. — *Magister* BONCOMPAGNO, *Rota Veneris, ein Liebesbriefsteller des 13. Jahrhunderts herausgegeben von* F. Baethgen. Rom, W. Regenberg, 1927; -16°, pp. 26.

Il B. pubblica qui, per la prima volta, nella sua integrità, la *Rota Veneris* di Maestro Boncompagno da Signa, della quale erano noti soltanto alcuni frammenti per le cure del Monaci e del Sutter. Data la difficoltà di stabilire la genealogia dei vari manoscritti della *Rota*, il B. ha giudicato opportuno valersi, per la sua edizione, del cod. G. IX. 31 della Biblioteca Comunale di Siena, spettante alla fine del sec. XIII o al principio del XIV. Precede la edizione una breve introduzione su Boncompagno e l'opera sua.
L. S.

58. — *Bruchstücke aus der Weltchronik des Minoriten Paulinus von Venedig, herausgegeben von* W. Holtzmann. Rom, W. Regenberg, 1927, voll. 2; -16°, pp. 38; 39-68.

I frammenti qui diligentemente pubblicati sul cod. Laur. pl. XXI sin. 4 appartengono alla prima recensione della Cronaca di Fra Paolino Minorita, finora sconosciuta agli studiosi perchè il Muratori nelle *Antiquitates* ed il Simonsfeld nei suoi lavori sul doge Andrea Dandolo avevano reso noti frammenti solo della terza ed ultima recensione. I frammenti qui editi si riferiscono alla fine del regno di Ottone IV e alle vite di S. Elisabetta e S. Chiara. Il testo della prima recensione, che l'H. mette in luce, gli è sembrato utile per lo studio delle fonti e i riscontri, nelle esercitazioni accademiche, con le successive redazioni, la terza già menzionata e la seconda, di cui si hanno frammenti relativi alle Crociate pubblicati a facsimile da G. Martin Thomas. Le lacune presentate dal ms. Laurenziano furono colmate coll'aiuto del più antico ms. della terza recensione, il Vat. lat. 1960.
L. S.

59. — K. STRECKER, *Die Apokalypse des Golias*. Rom, W. Regenberg, 1928; -16°, pp. 39.

Avvalendosi di numerosi manoscritti, lo S. presenta una edizione accuratamente condotta della così detta Apocalissi di Golia, accompagnandola di apparato critico e di postille illustrative. Nella premessa sono indicati i codici e le edizioni del poemetto e si prendono in rapido esame le varie redazioni nelle quali esso è giunto a noi.
L. S.

60. — C. CORRADINO, *I canti dei Goliardi o studenti vaganti del medio evo*. Milano, A. Mondadori, 1928; -8°, pp. 306.

Opportuna ristampa dei *Canti dei Goliardi* tradotti in versi italiani da C. Corradino ed usciti per la prima volta alla luce a Torino presso L. Roux e C. nel 1892. Francesco Picco, discepolo del traduttore e che ha curato

la nuova impresssione, ha aggiornato la notizia bibliografica in fondo al volume. Del Crescini andavano però registrate anche le *Postille goliardiche*, in *Atti del R. Istituto Veneto*, to. LXXXV, 1925-26, par. II, p. 1065 sgg. e voleva essere compreso anche Holm Suessmilch, *Die latein. Vaganten-poesie des XII. u. XIII. Jahrhunderts*, Leipzig u. Berlin, 1917-18. L. S.

61. — F. SCHNEIDER, *Fünfundzwanzig lateinische weltliche Rhythmen aus der Frühzeit (VI. bis XI. Jahrhundert)*. Rom, W. Regenberg, 1925; -16°, pp. XIV-42.

Con questo opuscolo si inizia la raccolta dei *Texte zur Kulturgeschichte des Mittelalters* diretta da F. Schneider. Essa si propone di offrire, in edizioni facilmente accessibili, testi medievali da servire per lo studio nelle esercitazioni universitarie. Questo primo numero fornisce un esempio di ciò che intende essere la raccolta, e comprende venticinque componimenti poetici profani latini che vanno dal sec. VI al XI. Essi sono pubblicati sulla scorta delle edizioni dei *Monumenta Germaniae Historica* e sono preceduti da sobrie ma esatte notizie bibliografiche. L. S.

62. — B. WIESE, *Altitalienisches Elementarbuch. Zweite verbesserte Auflage*. Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1928; -16°, pp. X-271.

È da salutare con compiacimento questa nuova edizione del Manuale del W., che appare dopo un'accurata revisione generale e con miglioramenti ed aggiunte. Il W. ha tenuto conto, in quanto gli è stato possibile, degli emendamenti che gli erano stati suggeriti allorquando il suo libro uscì, per la prima volta, alla luce nel 1904. La parte della diligente introduzione relativa alla fonetica fa riferimento questa volta anche alle corrispondenti voci latine. Alla serie dei testi scelti con opportuno criterio sono stati aggiunti frammenti delle *Miracole di Roma* e del *Regimen Sanitatis* in napoletano antico. La parte bibliografica è, in generale, bene informata. Il volume si chiude col glossario dei testi e col glossario generale riferentesi alla introduzione. Questa nuova apparizione dell'opera del Wiese renderà assai utili servigi agli studiosi dell'italiano antico in Germania ed è perciò degna di molto elogio. L. S.

63. — E. BONAIUTI, *Il misticismo medievale*. Pinerolo, Casa Sociale Editrice, 1928; -16°, pp. 203.

Il libro del Bonaiuti si apre con questa affermazione: che la raffigurazione del medio evo cristiano come di un'età caratterizzata *essenzialmente* dalla grandiosa sistemazione teoretica che si realizza, in particolare, nell'opera tomistica, è unilaterale e incompleta, in quanto il medio evo « ha vissuto

« *anche* la più eletta fioritura della esperienza mistica che il messaggio cri-
« stiano abbia suscitato nel ciclo millenario della sua trasmissione » (p. 5).

Ora confesso che questa prima battuta: c'è *anche* un fiorire di esperienze mistiche nel medio evo, accanto al faticoso travaglio teoretico, che è, in fondo, nota fondamentale della vita dello spirito nell'età di mezzo, mi ha fatto molto piacere.

Perchè alcuni anni fa io stesso, dopo i miei primi studi sul medio evo, tentando di trascrivere in una formula quanto mai comprensiva le impressioni ricavate da ampie, per quanto, forse, un po' affrettate letture, affermavo che, a voler rappresentare il mondo medievale con uno schema unico e generico, bisogna porre il medio evo come il mondo del trionfante intellettualismo (1). Questa formula, cui io ero giunto con giovenile baldanza, con imprudenza, forse, e con qualche intemperanza di linguaggio, aveva intenzioni, in certo qual modo, polemiche. Nelle ricostruzioni tentate dalla grande critica del secolo scorso (alludo all'opera del Carducci, del Bartoli, del De Sanctis) il medio evo appare come il mondo della torbida ascesi, dell'estasi mistica, della religiosità ebbra e folle.

Le forme essenziali della vita e dell'arte del medio evo si giustificano e si spiegano con « il puro ascetismo, che rinnega il mondo, la famiglia, gli « affetti più sacri, tutta la natura, il bello; che si rinchiude egoisticamente « in se stesso, vano contemplatore dei misteri, empio tormentatore del « proprio essere, selvaggio di spirito, anzi, più che selvaggio, idiota, che non « sente, non vede, che non intende nulla di questo stupendo mondo della « natura..... » (2).

Nei secoli dell'alto medio, tenebra orrenda e silenzio funereo. Si compiace il Bartoli di mostrarci « lo scarno monaco che ogni cinque, ogni undici anni « caccia fuori dall'angusta finestra della sua cella la testa paurosa per assi- « curarsi che gli uomini non siano tutti morti e si rinserra subito nel suo « carcere, dove non vive che per aspettare la morte..... » (3).

E anche dopo quello che si pone come il lento e torpido risveglio del Mille, la febbre ascetica e il rapimento mistico si prestan pur sempre come fattori dominanti la vita spirituale del medio evo.

Anche nei secoli XIII e XIV, se non più il silenzio pauroso dei chiostri, i deliri dei Patarini, dei Valdesi, degli Umiliati, le follie dei flagellanti, l'esaltazione accesa degli Spirituali francescani e dei fraticelli.

Questa visione ristretta e incompleta del mondo medievale è viva assai ancor oggi, pur dopo tanto fervore di studi storici intorno al medio evo e di indagini filosofiche intorno all'essenza del misticismo.

Porre intanto il misticismo come aspetto essenziale, dominante di tutta un'età che dura più che un millennio, è veramente un assurdo, quando si pensi che l'estasi mistica non può essere se non uno *stato* assolutamente eccezionale, che solo pochissimi eletti possono esperimentare; e che, nello stesso àmbito della vita psichica individuale, è fenomeno del tutto momentaneo, transitorio, direi quasi. Uno stato di grazia, cui Dio chiama i « perfetti »;

(1) cfr. il mio articolo *Le forme generali del pensare medievale*, in *La Cultura*, apr. 1923.

(2) A. Bartoli, *Storia della letteratura italiana*, Firenze, 1878 e sgg.; vol. I, p. 185.

(3) Bartoli, *Storia della lett. it.*, I, 1878, p. 8 e sgg. Le osservazioni citate son fatte dal Bartoli a proposito degli *Annales Cassinates* (sec. X).

una mirabile potenza di visione che, anche nei santi, si realizza solo in particolari momenti e in condizioni specialissime (1).

Non occorre qui richiamare le innumerevoli definizioni che dello stato mistico furono proposte. Ma sembra a me fondatissima l'osservazione dell'Olgiati, che troppo spesso si è fatta confusione, dagli scrittori, tra ascetica e mistica.

« Combattere l'orgoglio e la sensualità, occuparsi della virtù, indicarne « la natura, la specie, i mezzi d'acquistarla, trattare dell'amore di Dio e « dell'orazione ordinaria, tale è il còmpito dell'ascetica..... Ogni cristiano può « e deve far suoi gli slanci dell'Imitazione, non ogni cristiano potrà iscriversi « tra i mistici..... » (2).

Or dunque, anche indipendentemente da ogni considerazione storica e solo tenendo presente l'essenza dello stato mistico quale è definita da quasi tutti gli scrittori, sarebbe un po' difficile raffigurare un medio evo tutto sperduto nell'ebbrezza dell'estasi mistica. E, d'altra parte, come vedremo meglio in seguito, è più facile cogliere, nel mondo medievale, una mentalità geometrica, costruttiva, speculativa, una viva compiacenza per le sottigliezze dell'esegesi, per l'acutezza sofistica delle interpretazioni allegoriche, che non ardori estatici contemplativi.

In quanto poi all'ascetismo medievale — che va, ripeto con l'Olgiati, nettamente distinto da quelle che possono essere le esperienze mistiche — son proprio legittime, al lume dell'indagine storica, le rappresentazioni che dell'ascesi cristiana del medioevo ha proposto la critica tradizionale?

Ha qualche riscontro nella realtà storica, quell'ascetismo selvaggio, idiota, empio, rinnegatore della vita, di cui ci parla il Bartoli? L'asceta cristiano è proprio tale quale lo vedeva, ad esempio, Lutero nel travaglio della sua cupa crisi spirituale?

« Ego monachus saepe ex animo optabam eam felicitatem mihi contin- « gere ut possem videre conversationem et vitam alicuius sancti hominis. « Interim tamen somniabam talem sanctum *qui in eremo agens, abstineret a* « *cibo et a potu et victitaret tantum radiculis herbarum et aqua frigida*. Et « illam opinionem de *monstruosis illis sanctis* non solum hauseram ex libris « sophistarum, sed etiam patrum..... » (3).

Ora, questi santi mostruosi veramente, la cui immagine turbava il sonno di Lutero, sono i santi delle *Vitae patrum*, non certo i santi-tipo del mondo occidentale. L'ascesi associata cristiana è certo severa disciplina purificatrice del senso; ma non tormento feroce, non strazio della carne.

E Ugo da S. Vittore, ad esempio, commentando la cosidetta *Regula S. Augustini* mette bene in chiaro la necessità della discrezione pur nella mortificazione e nella rinuncia: « Ne caro possit praevalere, spirituales viri « per virtutem spiritus eandem concupiscentiam debent reprimere, quia, « quando caro domatur, spiritus roboratur. Sed cum adiungitur — quantum « valetudo permittat — virtus discretionis commendatur; *pereunt enim*

(1) La *transitorietà* è uno dei segni caratteristici che secondo JOANNES accompagnano lo stato mistico. Cfr. OLGIATI, *Il misticismo e la metafisica dell'essere*, in *Rivista di filosofia neoscolastica*, 1922, p. 212.

(2) Cfr. OLGIATI, art. cit., pp. 203.

(3) Nel *Commentarium in Epistolam ad Galatos*.

« *ipsa bona nisi cum discretione fiant*..... omni abstinentia, hoc secuter « attendendum est, ut vitia extinguantur, non caro »..... (1).

Pereunt, ipsa bona nisi cum discretione fiant!

E la stessa virtù della discrezione nella penitenza insegna il serafico Francesco quando, secondo il racconto dello *Speculum*, si alza nel cuor della notte e siede a mensa col frate, che vinto dall'asprezza del digiuno, aveva espresso con lamenti l'affanno del suo corpo stanco (2).

Inoltre la rappresentazione d'un mondo claustrale, d'una vita monastica staccata — nel medio evo occidentale — assolutamente dal fervore della vita, avvolti in un funereo silenzio, è del tutto convenzionale e arbitraria.

Le porte del cenobio, osserva il Novati riferendosi al monachesimo dell'età sassone, non segregano definitivamente i monaci dal consorzio umano. « Dentro al Convento invece, pur quando una rigida disciplina vi « imperi e la mortificazione del corpo vi si disposi al fervore dello studio e « alle mistiche febbri dell'ascesi, mille passioni, o generose o prave, ribol- « lono: e se essi stessi, i rinchiusi, non vanno a cercare il mondo, il mondo « corre a cercar di loro; li lusinga, li attrae di bel nuovo, volenti o nolenti, « nel vortice delle sue agitazioni, de' negozi suoi » (3).

Così Oddone, abbate di Cluny, per unico esempio tra gli innumerevoli che si potrebbero ricordare, erra di paese in paese per trent'anni, non solo per propagandare l'osservanza della regola benedettina, ma per eseguire anche delicate missioni diplomatiche.

E appunto per questi stretti rapporti tra il chiostro ed il mondo — conclude il Novati — la letteratura dell'età sassone, pur essendo essenzialmente monastica, « rispecchia fedelmente gli aspetti molteplici della società con- « temporanea ».

***

Questi aspetti — pur notissimi ormai — dell'ascetismo e del misticismo medievali ho voluto qui richiamare perchè sono confermati e chiariti dal libro interessante del Bonaiuti. Il quale non ha inteso offrirci una trattazione sistematica e generale di tutte le esperienze mistiche del medio evo cristiano; ma ha voluto piuttosto « isolare dal quadro globale della spiritua- « lità ecclesiastica nel periodo più insigne della sua storia alcuni *specimina* « attraverso i quali fosse più agevole raffigurarsi i tipi, i caratteri, la genesi « e la validità normativa dell'esperienza mistica alimentata dalla disciplina « religiosa del cattolicismo » (p. 201).

Perciò appunto il B. non si occupa del serafico Francesco e del moto francescano, in quanto la *religio* dell'Assisiate si distingue nettamente da tutti i tipi tradizionali della disciplina ascetica; e il moto francescano ha un contenuto profondo politico-sociale (p. 15 e p. 20), che esula dall'orizzonte della pura contemplazione.

(1) *Expositio super regulam S. Augustini*, in MIGNE, *P. L.*, 176, col. 793.

(2) È nel cap. III, 1: « qualiter condescendit fratri qui morebatur fame, comedendo cum ipso ».

(3) F. NOVATI, *Le origini*, Milano, Vallardi, p. 186 sg. Le osservazioni si riferiscono a quello stesso sec. X che abbiamo visto così diverso nel Bartoli.

Tema fondamentale e originale del libro del B. è questo: che i singoli rappresentanti della mistica medievale attingono l'alimento della loro esperienza e contraggono i caratteri distintivi della loro specifica natura « dalle « forme di vita ascetica associata cui appartengono: la disciplina benedet« tina o la regola agostiniana o la organizzazione domenicana » (p. 15).

Così stretto rapporto scopre il B. tra le varie foggie di vita ascetica e le singole espressioni del misticismo medievale, ch'egli ci conduce a constatare che, quando il misticismo si isola dalla efficacia di regole ascetiche basate sul comune lavoro e sulla famigliare fraternità e si affida unicamente allo slancio della contemplazione solitaria, cade verso le conclusioni aberranti del panteismo idealistico e dell'indifferentismo morale (p. 89, p. 203).

Se le esperienze di S. Anselmo, di S. Bernardo, dei Vittorini restano nell'àmbito della più pura ortodossia, con Eckehart, Touler, Gersone, noi siamo già alla vigilia del messaggio riformato. E sta bene. Senonchè, a me sembra che alcune di quelle che il B. ci presenta come esperienze mistiche scaturite dall'ascesi associata cristiana del medio evo, non siano esperienze mistiche vere e proprie; e che, ad esempio, meglio convengano alle stesse definizioni del misticismo proposte dal B. le esperienze delle Benedettine tedesche (che pur ci sono presentate come volgenti pericolosamente verso l'errore) che non le esperienze di Anselmo o dei Vittorini, le quali sembrano a me, più che esperienze, sistemi.

Perchè, anche dopo la risoluta distinzione del Leuba (1), si fa troppo spesso confusione tra *esperienza mistica* e *filosofia mistica*, tra mistici e teorici del misticismo. Altro è vivere, altro è teorizzare; altro è, per dirla col B., « fare « appello a segrete capacità di cui l'essere umano appare misteriosamente « dotato nello slancio da cui è sollecitato verso l'infinito » (p. 12), altro è cogliere analiticamente e rappresentare i varî aspetti e momenti dell'esperienza mistica.

Il misticismo, afferma il B. nelle sue conclusioni, « si diversifica dalla reli« giosità in genere per una maggiore imponenza conferita ai coefficienti « prerazionali e irrazionali » (p. 202); il misticismo è « annullamento completo « della esperienza sensibile..... a favore della realtà numinosa che la capa« cità divinatrice chiusa in noi intuisce ed assimila » (p. 202).

Ora, ripeto, alla stregua di queste stesse definizioni, non tutte le speculazioni religiose che il B. delinea ed illumina possono considerarsi, mi sembra, *esperienze* mistiche vere e proprie.

A buon conto, lo stesso B. ci presenta ad esempio la speculazione anselmiana come il primo tentativo di trascrivere le credenze fideistiche in termini di deduzioni sillogistiche (pp. 23 sgg.).

S. Anselmo riflette gli aspetti essenziali della esperienza religiosa del sec. XII, che segna appunto il passaggio dalla *fede* pura, all'aspirazione a una conoscenza razionale del divino. Ora, certo, il razionalismo d'Anselmo non è così netto e rigoroso come quello di Abelardo; e spesso, nell'opera anselmiana, si afferma che l'esperienza intuitiva è superiore all'acquisizione conoscitiva razionale, che il possesso per fede è anteriore al raggiungimento e all'accertamento dialettico.

(1) In *Revue phil. de France de l'étranger*, 1902, LIV, p. 442 sgg.

E invoca infatti S. Anselmo nella preghiera finale della *Meditazione*: « Che « io esperimenti attraverso l'affetto quel che ho intravisto in virtù dello « intelletto ..... » (p. 35).

Ma si tratta, come ognun vede, d'un'aspirazione; la quale, del resto, ci rivela come nella vita religiosa di Anselmo l'indagine intellettualistica *preceda* lo slancio sentimentale, affettivo (che io *esperimenti* quello che *ho intravisto*).

Religiosità intensa e profonda noi troviamo nella speculazione anselmiana: il filosofo prega fervorosamente in principio e in fine del *Proslogismo* (pp. 40 e sgg.).

Ma un misticismo puro, no.

Un misticismo, al più, posso concedere, inquieto e turbato, che anela al « rivestimento concettuale »; che è, quindi, dominato e soffocato quasi dalla forma del trionfante intellettualismo.

Peggio ancora i Vittorini (pp. 91-129), che nella stessa ricostruzione del B. ci appaiono teorici del misticismo e non mistici.

Il B. parla d'una *dottrina* mistica di Ugo da S. Vittore (p. 98); e nelle conclusioni riconosce (p. 202) che la mistica dei Vittorini segna « la rivincita « sottile e sicura » del processo dialettico. E già nel 1837 il Liebner parlava non già d'un Riccardo da S. Vittore *contemplante* bensì di una *de contemplatione doctrina* di Riccardo (1). È ben vero, per contro, che nel *Soliloquium* di Ugo ci appare non già un intelletto che ricerca, ma un amore che tende al possesso del suo oggetto; un'anima che non ha lacune conoscitive da colmare, ma esigenze affettive da appagare. È ben vero che in quell'opera di Ugo il problema del divino ci appare non solo come oggetto d'indagine intellettuale, ma anche come occasione di purificazione interiore (bisogna essere come fanciulli per entrare nella Casa del Padre Celeste) (p. 107).

Ma è anche vero che nell'opera di Ugo noi troviamo, più che la trascrizione d'intime profonde esperienze, trattazioni sistematiche e vaste costruzioni dottrinali. Specialmente nelle opere della seconda maniera, che segnano appunto il tentativo di « trascrivere le posizioni della fede in termini di « riflessione cogitante ». Ma anche quando nel *De vanitate mundi* Ugo svolge il ben noto motivo della duplice capacità visiva dell'anima umana, la *sensibile empirica* e la *spirituale interiore*; e dimostra che, essendo il mondo, oltre che spiegamento di fenomeni, involucro del numinoso, bisogna aguzzare lo sguardo dell'io intimo per penetrare quell'involucro (p. 107); anche allora sembra a me che il Vittorino dia una norma alla vita mistica in generale più che non esponga una forma della sua vita mistica vissuta.

Allo stesso modo Riccardo pensa più che non viva: non esperimenta gli slanci mistici, i rapimenti contemplativi, ma definisce lucidamente l'essenza della contemplazione (« è una libera e agile capacità perspicace dello spirito « esercitata con ammirazione sugli spettacoli della sapienza »), distingue i varî generi di contemplazioni, propone formule e schemi rigorosi e sottili fino a raggiungere « nelle sue basi più riposte la *dottrina* attuale della vita « mistica e dei suoi connotati ». Filosofo dunque del misticismo, non mistico.

S. Bernardo sì ha una sua personale intuizione, esperienza del divino.

(1) A. Liebner, *Richardi a S. Victore de contemplatione doctrina*, Göttingen, 1837-39.

A buon dritto il santo abate di Chiaravalle chiama la sua religiosità *experientia* o *experimentum*, in quanto essa religiosità è una « concezione « predialettica, in cui il numinoso traspare nei suoi molteplici aspetti senza « cristallizzarsi in formule..... » (p. 51).

La religiosità bernardiana è ammirazione fervorosa della natura, considerata come espressione non solo di bellezza, ma anche di infinita bontà.

« Lascia le vane esplorazioni concettuali, — proclama il santo contemplante. — « *Presta fede a chi ne ha fatto esperienza.* Troverai qualche cosa « nei boschi che non avrai trovato nei libri. I tronchi e le pietre possono « insegnarti cose che nessun maestro ti dirà mai » (lett. 106).

Presta fede a chi ne ha fatto esperienza: ha vissuto Bernardo la sua religiosità, non l'ha costruita attraverso l'indagine intellettualistica. Questa particolare intuizione del divino spiega la fiera opposizione di Bernardo ad Abelardo, al metodo, cioè, dialettico-speculativo che opprime e soffoca il « numinoso » che è in tutte le cose create e nell'intimo spirito profondo.

Ma non bisogna credere che tutta l'opera bernardiana sia un afferrare il prodigio dell'universo o il *mirum* della spiritualità associata (dall'associazione monastica il santo attinge le forme della sua esperienza religiosa): assai spesso Bernardo si compiace di sottili speculazioni esegetiche; assai spesso intesse faticose costruzioni su vocaboli religiosi e biblici di cui analizza con acutezza troppo squisita ed arguta i significati etimologici.

Anche Bernardo adunque riflette quelli che abbiam posto sopra come aspetti essenziali della mentalità medievale: mentalità sottilmente speculativa e indagatrice.

Come pure — d'altro canto — conferma quello che dicevamo sulla natura dell'ascesi medievale, che non ignora e non rinnega la vita del mondo. Per tanti anni Bernardo — il solitario, il contemplante — è il disciplinatore supremo della cristianità: giudice di sottili disquisizioni teologiche, propulsore di vasti movimenti sociali. E le energie per questa sua attività pubblica il Santo attinge proprio dalla vita ascetica associata: alla sua grande autorità pubblica, il Santo giunge proprio attraverso l'aspra rinuncia, attraverso la professione del disprezzo pel mondo.

***

Assolutamente diversa da quelle che abbiamo finora considerate è la religiosità delle Benedettine tedesche: di Ildegarda di Bingen, di Matilde di Magdeburgo, di Matilde di Hackeborn e di S. Gertrude (pp. 67 e sgg.). Non più in queste donne preoccupazioni teoretiche che irrigidiscono in formule gelide mirabili rivelazioni e intuizioni; non più la ricerca del sistema geometrico, distinto, preciso: ma solo rapimenti estatici e sorprendenti visioni, ardori entusiastici di sovrumano amore.

« Dall'infanzia al settantesimo anno la mia anima è stata tuffata in « un'atmosfera di sogno », confessa Ildegarda di Bingen. Abbiamo qui veramente una spiritualità che si strania dal mondo, e si perde nella immensità dell'Infinito; abbiamo qui veramente l'intuizione immediata dell'assoluto, l'unione vera ed intima con l'Assoluto.

L'Assoluto si rivela spontaneo a queste mirabili veggenti. S. Anselmo o S. Bernardo anelano all'Infinito e lo cercano, col desiderio o col pensiero indagatore. Ma queste donne non hanno bisogno di *cercare* l'Assoluto.

S. Gertrude, ad esempio, nella Notte di Natale riceve nel cuore un Infante e si trasfigura in un medesimo colore con lui. E nel giorno della Purificazione, il Salvatore si china su Gertrude e imprime sulle labbra della sua anima un bacio la cui dolcezza vince al paragone quella del miele. E nel giorno della Purificazione l'anima di Gertrude, molle come cera sottoposta al calore rovente del fuoco, riceve il sigillo della Trinità. E un altro giorno il cuore di Cristo, come lampada rutilante, si trasferisce nel cuore della veggente...

Non occorre continuare nelle citazioni: è fin troppo evidente, credo, che tra questo misticismo e quello che il B. ci presenta come il misticismo di S. Anselmo o dei Vittorini non c'è nemmeno la più lontana rassomiglianza.

Non più qui meditazioni, speculazioni, pensieri; ma solo intima, profonda dimestichezza con lo Sposo divino della Cantica.

In S. Anselmo noi troviamo una teologia che ha le sue origini in una intensa, entusiastica religiosità; in S. Bernardo, una sottile potenza indagatrice, che scopre i significati reconditi delle scritture, pur lasciando il posto, di quando in quando, all'intuizione immediata del divino che è in tutte le cose; nei Vittorini, puramente e semplicemente una completa e ben costruita dottrina del Misticismo. Ma nelle contemplanti tedesche, tutto ci appare come sovrumano, mirabile prodigio.

***

W. James, fra gli altri segni caratteristici che accompagnano lo *stato mistico*, indica la *passività*. E il Poulain, come primo carattere dello stato mistico, afferma l'assoluta indipendenza di esso stato dalla nostra volontà (1).

Solo le esperienze delle Benedettine tedesche — tra quelle ricostruite dal Bonaiuti e di cui noi ci siamo occupati — rivelano questi caratteri.

Ho messo in luce poco sopra il fatto che, mentre Anselmo e Bernardo *vanno cercando* l'Assoluto, alle Benedettine tedesche l'Assoluto si *rivela spontaneo*, appunto perchè nel contrasto tra l'*attività* di Anselmo e di Bernardo e la *passività* delle contemplanti tedesche, mi si rivelava tutta la profonda essenziale differenza che corre tra un'esperienza mistica vera e propria e quelle che sono solo speculazioni teologico-filosofiche maturate in anime profondamente religiose, purificate nel fervore della disciplina ascetica, rinneganti, magari, il rigore del metodo dialettico. Non basta riaffermare i diritti della fede e della libera intuizione contro l'invadenza di sistemi razionalistici, per essere proclamati mistici!

E il Bonaiuti, che pur ha scrutato con grande penetrazione nell'intimo della complessa religiosità medievale; che ha pur tentato di mettere in luce tutti i motivi che potevano in qualche modo ricondursi ad atteggiamenti mistici, deve pur riconoscere in molte di quelle che egli ci presenta come esperienze mistiche nella speculazione anselmiana e dei Vittorini, ad

(1) Cfr. OLGIATI, art. cit., p. 211.

esempio, l'affermarsi, più o meno deciso, di atteggiamenti intellettualistici. La nostra breve disamina ha messo in luce, io spero, che uno stato mistico veramente si può cogliere solo in pochi di questi spiriti che il B. ci presenta come rappresentanti del misticismo medievale.

Anche il libro del B. adunque, visto al lume delle nostre osservazioni, conferma che nel medioevo cristiano il misticismo è fenomeno del tutto infrequente e assolutamente limitato all'àmbito di individuali esperienze.

A. V.

64. — F. Pennacchi, *Riflessi francescani nell'opera di Alessandro Manzoni*. Sancasciano Val di Pesa, Società editrice toscana, 1928.

Il fine del piccolo volume, che appartiene alla collezione *Pagine letterarie* di G. Battelli, ha per scopo di dimostrare che il Manzoni conobbe i documenti biografici che riguardano Francesco d'Assisi. L'autore con molta buona volontà pone a fronte brevi tratti nel latino originale della *Legenda trium sociorum* e delle *Vitae* scritte da Tommaso da Celano e da Bonaventura da Bagnoregio con tratti, che gli sembrano simili, del romanzo manzoniano. Ma, a mio parere, s'inganna. Non so se il Manzoni conoscesse le fonti francescane; certo non le conobbe come oggi, dopo copiosi studi, possiamo conoscerle e discuterle noi. Ma ciò che mi pare fuor di dubbio è che le analogie che egli scorge fra i tratti citati del biografo antico e dello scrittore moderno sono sì vaghe e deboli, che possono aver avuto origine da ben diversa derivazione. Il nome, la famiglia, l'educazione, le compagnie, l'indole, la rinunzia ai beni terreni sono argomenti spesso di somiglianza fortuita in innumerevoli biografie. Il Pennacchi, benemerito degli studi francescani, non avrebbe dovuto esercitare l'ingegno in un'impresa che può apparire vana.

F. E.

65. — F. Ermini, *Il « Dies irae »*. Genève, L. S. Olschki, 1928; -8°, pp. VIII-158.

Questo studio entra come volume 11° nella Biblioteca dell'*Archivum Romanicum* diretta da G. Bertoni, Serie I: Storia, Letteratura, Paleografia. — Esso intende essere un'illustrazione completa della celebre sequenza medievale. Perciò l'E. comincia col ricercarne brevemente l'autore; e sebbene le testimonianze dirette siano piuttosto tarde, l'E. conclude per fra Tommaso da Celano. È l'opinione ormai diventata comune. Il testo è quello del Messale romano, che l'E. riproduce in appendice, soggiungendovi anche un secondo testo, assai poco diverso, secondo il cod. 477 della Biblioteca Angelica; in una nota poi ci presenta altri due testi: quello del *Marmor mantuanum* (un'iscrizione del secolo XV in S. Francesco di Mantova) e quello tramandato da Felice Hämmerlin di Zurigo, che contengono numerosi mutamenti e strofe aggiunte, differenti nell'uno e nell'altro testo. Quanto alla diffusione « la « prosa del Celanese si recitò e si cantò in Italia nel secolo decimoquarto, fu « nota nel seguente in poche chiese della Francia e della Germania superiore,

« e, sebbene familiare al popolo forse dalla sua origine, non si rese di uni-
« versale uso liturgico fino... quando Pio V la prescrisse nell'unico messale
« romano per tutte le chiese » (p. 23).

Il *Dies irae* nella sua origine non ha nulla a che fare col suffragio per i defunti; gli ultimi versi che accennano a questo, debbono essere aggiunta posteriore; esso è « una lirica di diciannove strofe... e si mostra per sè na-
« turalmente divisa in due parti distinte, che sono la descrizione del giudizio
« universale nelle prime sei strofe e la preghiera pietosa dell'anima nelle altre
« dodici » (p. 18). Nell'una e nell'altra parte il Celanese è debitore a tutta una tradizione; per la seconda l'E. porta 52 esempi di carmi, inni o sequenze che « accennano specialmente alla penitenza, come riparazione morale della
« colpa » (p. 30) a partire dal quarto secolo (S. Paolino di Nola) e che hanno chiari contatti di pensiero e persino di frase col *Dies irae*; per la prima parte porta 27 esempi, a cominciare pure dal secolo quarto (Prudenzio). Questo minuto lavoro di confronto ci rende più perplessi ad accettare completamente quanto dice l'E.: che, cioè, « il *Dies irae*, scritto tra il 1250 ed
« il 1260 (e ciò mi pare non si possa dire provato), fu ispirato dalle dottrine
« gioachimite, temperate però nell'animo dell'autore da quel senso di carità
« e da quell'affetto puro che i frati *spirituali* nella loro rigida teologia profe-
« tica avevano scemato o spento; sicchè nella sequenza del celanese si con-
« giungono due pensieri o due forme di pensiero nettamente distinte, l'asce-
« tismo intellettuale e teologico di Gioachino (il celebre abbate di Fiore) e
« l'ascetismo popolare ed affettivo di Francesco che vince e prevale » (p. 75). Mi parrebbe che la realtà sia molto più semplice: il celanese martella nei suoi versi la rappresentazione del giudizio universale per costringere il peccatore a chiedere umilmente perdono; e questa è ascetica di tutti i tempi, sia pure esposta nelle forme caratteristiche della poesia popolare del duecento. Dopo ciò l'E. esamina criticamente il valore letterario della sequenza, i pensieri tradizionali che la informano ed i sentimenti che le dànno vivacità e potenza d'espressione; ne raffronta il testo colla Bibbia e cogli scritti dei maestri del sapere cristiano; richiama gli accenni che si hanno presso i classici di un fuoco vivificatore; esamina brevemente l'iconografia del giudizio finale nell'arte cristiana, dai suoi primi esordi sino all'età in cui fu composta la sequenza, e chiude riportando i giudizi estetici degli scrittori moderni e facendo una rassegna delle traduzioni o parafrasi della sequenza stessa nelle lingue d'oggi. Assai interessante a questo proposito è il gruppo delle versioni tradizionali che l'E. riporta in appendice, da lui stesso raccolte nel Lazio (Fumone), in Campania (Rocca d'Evandro), nel Lazio (Boville Ernica), nell'Umbria (Foligno), nella Marca (Fermo). Più che versioni propriamente dette, sono raffazzonamenti popolari, ripetuti tutt'ora dai vecchi e dalle donne del popolo, che stanno a dimostrare la popolarità che la sequenza s'è conquistata nel suo cammino attraverso i secoli.

Qual meraviglia se in questa trattazione così ampia e minuta dell'argomento qualche minuzia è sfuggita all'A. Così alla p. 23 n. 3 è ricordato Egidio Foscari (leggi Foscarari) vescovo di Modena, posto a capo della commissione per ordinare l'unico messale; — il Foscarari († 1564) collaborò nella commissione del messale, ma non ne fu capo. P. P.

66. — A. BAROLO, *Jacopone da Todi*. Torino, F.lli Bocca; 1929, pp. 233.

Fra i numerosi saggi apparsi in questi ultimi anni su Jacopone, di intento critico i più, di carattere divulgativo gli altri, questo del B. tiene la via di mezzo. L'A., che mostra di non conoscere tutti i suoi predecessori (non vidi infatti ricordato nè il vol. di N. Sapegno, nè quello del P. Emilio d'Ascoli, nè la recensione che di questi due lavori pubblicò il Russo: cfr. questi *Studî*, II, 557), e quelli che gli son noti ricorda in modo disordinato, dopo brevi cenni sui moti religiosi del sec. XIII, sulla lauda (di generazione spontanea reputa quella dei disciplinati, come se vi potessero essere componimenti senza autori!) che egli afferma sì esser nata in Toscana, ma per poi soggiungere che *sua culla è l'Umbria*; sulla leggenda di Jacopone, sulla filosofia del tempo suo; divide la vita del frate in quattro momenti, cui altrettanti ne corrisponderebbero nell'opera di lui: il bizzocone, il moralista, il frate regolare, il satirico.

Non pago del giudizio del Casella, il quale, com'è noto, più che il poeta studiò il mistico, il B. volle esaminare « partitamente le varie fasi dell'opera « di Jacopone e dare a ciascuna l'equo peso nella bilancia per approdar « forse a meno fallace definizione della poesia jacoponica, intorno alla quale « la critica ha dato giudizî che si possono ritenere incompleti », per concludere, ciò che già si sapeva, essere egli veramente poeta (anzi, esagerando quasi al pari del Papini, lo dice grande poeta) in quanto è mistico.

Nella seconda parte del vol., che per la materia e per la brevità sua meglio potrebbe dirsi un'appendice, discorre dei codici, delle edizioni, dell'autenticità delle laudi, del loro aspetto metrico e lessicale (usando qua e là una curiosa terminologia metrica) e dell'opera latina di Jacopone, cui furono attribuiti molti inni, ma uno soltanto, lo *Stabat mater*, si può reputare suo, come giustamente crede il B. (1). A. ME.

67. — *La Poésie italienne avant Pétrarque*. Introduction, traduction et notes par TH. LABANDE-JEANROY. Paris, La Renaissance du Livre, 1929; -32°, pp. 186 con tavola.

La Signora Teresa Labande-Jeanroy che, seguendo le tradizioni del padre, l'illustre romanista Alfredo Jeanroy, ha dato fuori già alcuni buoni lavori di letteratura italiana, ha voluto col volumetto che annunciamo, apprestare ai suoi connazionali una raccolta di saggi tradotti della poesia italiana dalle origini fino a Dante. Vi ha mandato innanzi alcune pagine introdut-

(1) Maggior cura si sarebbe desiderata anche nelle citazioni: talora non è dato che il nome dell'autore e il titolo dell'opera; ma più spiacciono certe affermazioni, come questa: « Tutto « il rigore del metodo storico del Bartoli, del D'Ancona, del Carducci è bacato dal pregiu« dizio di un'età, ormai superata, che accettava come dogma la conclusione carducciana: « 'Tra l'aspirazione cristiana e l'arte, v'è odio' ». Giudichi il lettore quanto quest'affermazione risponda al vero: è brutto vezzo in taluni giovani d'oggi mostrare quasi dispregio verso i trapassati e da noi venerati maestri della critica; le cui opere, anche se ora da parecchi trascurate, avranno certo vita assai più duratura di parecchie recentissime disquisizioni letterario-filosofiche, dove non di rado la fatuità invano si atteggia a genialità.

tive che contengono buone e sicure informazioni e osservazioni sulla diffusione della poesia provenzale in Italia, sulla poesia siciliana, sullo stil novo, sulla poesia umoristica e satirica fiorita, sulla poesia didattica morale e religiosa e sulla poesia cavalleresca.

All'introduzione è aggiunto un piccolo saggio bibliografico sufficiente a sodisfare le esigenze dei lettori cui il volumetto si rivolge. Le traduzioni sono accurate e in generale esatte, nè qualche osservazione che si potrebbe fare, diminuisce il merito dell'egregia Signora, se si considera quante difficoltà talvolta offrono i testi antichi, specialmente le liriche, a chi voglia interpretarli.

Piuttosto ci par da notare nella raccolta una lacuna che non dovrebbe esserci. A compiere il quadro della poesia italiana anteriore al Petrarca, disegnato in questo volumetto, manca la lirica e la drammatica religiosa, che, come si sa, movendo dall'Umbria ebbe così larga diffusione in tutta la penisola. Qualche saggio di laude lirico-narrative e drammatiche, qualche saggio di Jacopone, poeta così caratteristico, avrebbero conferito compiutezza alla raccolta, e converrà che se ne tenga conto per una seconda edizione, che auguriamo prossima, perché il libretto merita il favore delle persone colte.

M. P.

68. — GIUSEPPE LANDO PASSERINI, *La Vita di Dante (1265-1321)*. Firenze, Vallecchi, editore (1929); -16°, pp. 423.

69. — TOMMASO GALLARATI SCOTTI, *Vita di Dante.* Milano, Fratelli Treves editori, 1929; -16°, pp. 321.

Il Passerini, dantista, come tutti sanno, benemerito e indefesso, nel suo volume ha raccolto e ordinato diligentemente e giudiziosamente e bene esposto, con chiarezza e dignità di forma, tutto ciò che, dopo tanti studî, indagini e discussioni, può oggi dirsi di sicuro, o maggiormente probabile, intorno alla vita di Dante.

Nella lettera di dedica a Luigi Federzoni egli avverte di far sue queste parole di Cesare Balbo, che gli tolgono il peso di una prefazione: « Io scrivo « per gli uomini colti sì e curiosi di particolari, ma non propriamente per « gli eruditi. A questi hanno già soddisfatto parecchi altri; ma parmi che « sia pur da servire a que' tanti che amano legger disteso, e trovar raccolto « ciò che altrove si accenna ». Ma, se non è scritta « propriamente per gli eruditi », questa *Vita di Dante* è però il libro di un erudito di buon criterio e di buon gusto: nè davvero gli moveremo rimprovero se alcune parti hanno proprio l'aria di dissertazioncelle o note erudite, come i capitoli su « L'arme gentilizia degli Alighieri », sul « Patrimonio degli Alighieri », le pagine su « Dante e Cecco d'Ascoli », su « Le memorie del Pelli intorno alla vita del Poeta ». Anzi del capitolo su l'arme gentilizia l'autore stesso si vuol giustificare: « quando si riferiscono al Poeta, pur le minime cose posson destare « alcuna curiosità ed acquistare la loro importanza »; e certamente non ha torto.

Piuttosto, ov'egli ragiona di alcuni punti controversi, se sono lodevoli la sua costante prudenza e cortesia, talvolta la prudenza diventa soverchia, messa anche più in rilievo dall'evidente studio di usare le espressioni più caute e guardinghe. Parlando delle *Rime d'amore* di Dante il P. dice: « Certo « al Poeta nostro non mancarono donne pe' suoi canti; e più d'una Fioretta « o d'una Lisetta dovettero passare *baldanzosamente* dinanzi a lui nella vita, « anche se la Violetta de' dolci sogni, la Pargoletta degli amari rimproveri, « la Pietra de' giorni intorbidati da un'ardente passione si potessero — « ciò che non mi par troppo facile — riconoscere tutte per le sue rime con « vario prestanome, come qualcuno vorrebbe, nella *donna gentile* ». Meno male che delle « così dette canzoni petrose » creda a lui « lecito pensare » « non siano una esercitazione metrica, come vorrebbe lo Scherillo, o una « allegoria politica come sembrarono al Kraus, o anche peggio, come vorrebbe « ora il Valli, « canzoni di odio contro la Chiesa corrotta », ma semplicemente « la espressione lirica, sia pure esagerata, di una vera passion d'amore per « una femmina bellissima dai capelli crespi e biondi, ma di cuor duro, cru- « dele, *micidiale e latra* ».

Della questione del *Fiore* tocca fuggevolmente: che « veramente si po- « tessero dare a Dante i belli ma licenziosi sonetti del Fiore », « qualcuno « ha, almeno per un momento, sospettato, come anch'io ho sospettato e « un poco sospetto tuttora ». Guido Mazzoni segnatamente ha ben altro che *per un momento sospettato*; come il Torraca, lo Zingarelli ed altri al contrario hanno recisamente e gagliardamente combattuta l'attribuzione a Dante.

Il P. si attiene all'opinione dei « critici moderni » che i celebri versi del XV dell'*Inferno*: — *chè 'n la mente m'è fitta, e or m'accora,* — *la cara e buona imagine paterna* — *di voi, quando nel mondo ad ora ad ora* — *m'insegnavate come l'om s'eterna* — accennino, « anzi che a un vero e proprio e « metodico insegnamento, ad un'azione intellettuale esercitata dal Latini « sull'animo e sull'ingegno del futuro autore della *Commedia* »; ma soggiunge: « pur consentendo volentieri con Francesco Novati che, se nulla si sa in- « torno alla educazione prima del Poeta, quanto all'arte superiore dello « scrivere, all'« *ars dictandi* », dobbiamo andar col pensiero a Brunetto, « *sommo maestro in rettorica, tanto in bene sapere dire come in bene dittare,* « anche secondo il giudizio di Giovanni Villani ». In verità il Novati ben più chiaramente ed esplicitamente sostenne che, se è assurdo pensare a un Brunetto Latini pedagogo e maestro « di latinetto », sembra invece « non soltanto probabile ma quasi certo » che egli insegnasse pubblicamente retorica in patria, e che, come attesta Benvenuto da Imola, avesse a scolari e l'Alighieri e altri giovani (1).

Il P., con Isidoro Del Lungo e con altri, crede che *lo primo refugio e 'l primo ostello* di Dante fosse presso Alboino della Scala, piuttosto che presso Bartolommeo, com'è la più comune opinione; ma finisce tuttavia col concedere che il seguir questa « non sarà poi, in fondo, se proprio così accomodi « o piaccia, un commettere uno sproposito molto grosso »...

(1) Vedi F. NOVATI, *Le epistole di Dante*, nel vol.: *Lectura Dantis, Le opere minori di Dante Alighieri*, Firenze, Sansoni, 1906, p. 290 e segg.

Ma in altre questioni il biografo supera le dubbiezze ed è più risoluto. Se la *Vita Nuova* ha certo un « colorito fantastico », il « fondamento » è per lui « basato sulla realtà », e negare la realtà di Beatrice crede « un errore ». Di lei il poeta non ci ha detto che il nome: ma « nome e cognome ci traman-« darono, con autorevole testimonianza e concorde », Graziuolo de' Bambagliuoli e Pietro figliuol di Dante e il Boccaccio; e dovrebbe bastare la testimonianza di Pietro di Dante a « dar causa vinta ai sostenitori della « realtà terrena di colei che Dante amò e cantò, lodandola nelle sue virtù « più nobili e sante e contemplandola e ammirandola con l'occhio mistico « de' poeti di quell'età ». Le donne dello *schermo* sono, « non ostante tutti « i veli allegorici di che i commentatori più o men graziosamente le ravvol-« gono entrambe, un vero e proprio amore di Dante ».

Circa la vessata questione del tempo della composizione della *Divina Commedia* il P. conclude che questa fu « molto probabilmente incomin-« ciata a Firenze fra la fine del 1300 e il 1302, lungamente meditata poi « e maturata negli anni dell'esilio. » « Si può pensare che l'*Inferno* fosse « compiuto nel 1308 e che la stesura del *Purgatorio*, giunta al sesto Canto « prima del maggio di quell'anno, fosse condotta a termine sullo scorcio « del 1314 ».

Accurato è l'autore anche nella narrazione degli avvenimenti storici, che hanno relazione con la biografia di Dante; ma di un fatto che in questa è di somma importanza, la divisione dei Guelfi fiorentini in Bianchi e Neri, le idee e vedute politiche opposte delle due fazioni, dopo recenti studî, ai quali solo si accenna un po' ironicamente (pp. 291-292), mi sembra sarebbe stato opportuno un esame più esteso e più approfondito.

« In queste mie rapide pagine biografiche » (veramente non tanto rapide), avverte l'autore, « le opere dantesche non possono essere esaminate con « quello studio largo e profondo che del resto il lettore troverà agevolmente « ne' volumi degli specialisti e de' più solenni maestri in dantologia, se ne « avrà il tempo e il desiderio ». Io credo che il lettore gradirebbe di trovare in questo volume qualche cosa di più intorno alle opere di Dante e particolarmente intorno alla *Divina Commedia*. Ma tale difetto, se l'osservazione è giusta, il P. competentissimo potrà far scomparire in una nuova edizione, che auguriamo prossima, dando così alla sua *Vita di Dante* anche maggior compiutezza e valore. Certo essa è un libro molto pregevole e utilissimo; ben stampato, fregiato acconciamente d'illustrazioni curiose e attraenti, non poche riprodotte da antichi codici, e di modico prezzo, cosa oggi non comune e che dovrebbe giovare alla sua divulgazione.

Per più rispetti singolarmente e profondamente diversa è la *Vita di Dante* di Tommaso Gallarati Scotti. Questi, che ha rifatto e molto ampliato un precedente volumetto pubblicato nel 1921, mira soprattutto a darci il ritratto morale di Dante. Quanto il P. è ponderato, cauto, talvolta perplesso, altrettanto il G. S. è, nelle sue idee e opinioni personali, franco, sicuro, non di rado ardito e appassionato.

I primi capitoli della biografia sono massimamente un commentario psicologico della *Vita Nuova*, « la più sicura fonte della storia interiore di Dante giovine ». L'autore non dubita che Beatrice sia la figlia di

Folco Portinari. E « se qualcuno volesse ancora discutere sul nome vero « della donna, nessuno però dopo gli studi e la conoscenza più intera « della poesia e della vita dell'Alighieri oserebbe negare che l'amore per « Beatrice sia stato fin da « prima che fuor di puerizia fosse » non amore di « fantasia, non semplice finzione d'arte, ma verace amore per donna reale ». La *Vita Nuova* ha « un intimo collegamento spirituale e poetico » con la *Divina Commedia*, n'è come il « proemio »; e illumina « di una luce d'alba « tutta la vastità del mondo poetico di Dante, indicando le vie della sua « formazione e la sincera commozione delle sue origini. Senza l'antefatto « dell'amor terrestre, quale ci è narrato velatamente nel ' libello ' della sua « giovinezza mistica e amorosa, il significato umano della *Commedia* reste- « rebbe opaco per noi, come lo è stato per tutti quelli che hanno dimenti- « cato chi veramente andasse cercando il poeta nei tre regni dell'oltre tomba, « e che tutto hanno trovato nel gran libro: teologia, scienza, storia, reli- « gione, politica, tranne ciò che era già nel piccolo: l'amore che fa esser « poeti ». Ma al « gran libro » *ha posto mano e cielo e terra*!

A questi primi capitoli dànno argomento, oltre quanto è narrato nella *Vita Nuova*, le notizie su la famiglia, gli studî, le amicizie di Dante e su la storia di Firenze negli anni della giovinezza di lui. A Brunetto Latini, suppone il G. S., Dante dimostrerebbe così affettuosa gratitudine, perchè « sentiva di dovergli probabilmente più che la curiosità del dotto e l'amore « per i libri di Cicerone e di Aristotile, l'esempio della magnanimità nella « avversa fortuna e nella povertà dell'esilio che spira da una nobilissima « tenzone tra Paura e Sicurtà nel suo *Tesoro*, dove alla Paura che minaccia: « ' sarai cacciato in esilio ', Sicurtà risponde: ' Non la patria mi potrà esser « contesa ma i luoghi; poichè tutto ciò che è sotto il cielo è per me patria... « Tutte le terre sono patria per il galantuomo, come per i pesci il mare ' ». Bello il ritratto che ci dà il nostro autore di Guido Cavalcanti (ma non doveva trascurare lo scritto del Barbi su *Guido Cavalcanti e Dante di fronte al governo popolare*); efficaci le pagine su la battaglia di Campaldino.

Non molto dopo la morte di Beatrice, « l'avvenimento capitale per la vita e l'arte dell'Alighieri », seguì il periodo di traviamento di lui. Senza dubbio « di tale suo smarrimento egli stesso ci ha lasciato il più sicuro documento « autobiografico in quella immortale pagina di rimproveri che gli rivolge « Beatrice nella apparizione del paradiso terrestre ». Macchiato di lussuria non solo lo dicono il Boccaccio e lo stesso suo figlio Pietro, come nota il Gallarati Scotti; ma Dante medesimo ne fa così aperta e commossa confessione, quando mirabilmente descrive la sua tenace riluttanza e il suo terrore a traversare le fiamme, ove i lussuriosi purgano il loro peccato, e *lo 'ncendio senza metro* ch'egli poi soffre in mezzo ad esse, tanto che per rinfrescarsi si sarebbe gettato *in un bogliente vetro*. Tuttavia circa tale traviamento io credo col Barbi che da alcuni si sia molto esagerato, come parecchi anni fa cercai di dimostrare (1): così mi sembra ora che il Galla-

(1) *Dante e Forese Donati* nella *Rivista d'Italia* del marzo 1904; *Il canto XXIII del « Purgatorio »* nel *Giornale Dantesco*, XVIII, quad. I° (1910). Anche il Barbi, i' quale, diversamente da me, crede la *Tenzone* di Dante con Forese « posteriore alla morte di Beatrice », e, piuttosto che una vera e propria baruffa in un impeto d'ira e di collera, una cosa cominciata per ischerzo nella quale poi gli animi si vennero riscaldando sul

rati Scotti carichi davvero troppo le tinte. Ed è certo una supposizione audace e senza fondamento che Dante avesse « subìto l'influsso di quelle « dottrine filosofiche contrarie al cristianesimo, che condannerà poi nell'In- « ferno sotto la vaga denominazione di *epicureismo*, di quella eresia uni- « versale di tutti i tempi che nega la spiritualità dell'anima e la sua immor- « talità e di cui erano seguaci uomini come Farinata e Cavalcante Cavalcanti.

« Ma il suo doveva essersi mutato presto in epicureismo pratico »... E che razza di *epicureismo*! Dante si sarebbe « imbrancato in una compagnia di « scioperati, di ghiottoni gaudenti, di uomini carnali e dissoluti »; si sarebbe abbandonato a una vergognosa « vitaccia senza leggi e senza fede! »... Era una bella maniera di studiare!, poichè Dante ci narra che « dopo alquanto tempo » dalla morte di Beatrice, per trovare qualche sollievo al gran dolore, si era dato agli studî filosofici. Era una bella maniera di acquistare credito e autorità presso i concittadini e di prepararsi ad essere, come dice il Villani, « de' maggiori governatori » di Firenze!

Non seguirò il vivo e drammatico racconto del biografo nei capitoli su la partecipazione di Dante alla vita pubblica e su l'esilio errabondo; ma solo accennerò a qualche punto, a qualche osservazione e opinione. Egli crede che Dante andasse a Roma per il Giubileo del 1300, e pensa che non solo la prima rivelazione dell'antica Roma, attraverso la sua cadente maestà, abbia fatta una grande impressione su Dante, ma che dovè « una più grande « Roma parlare al suo cuore: quella che aveva il potere di attrazione delle « anime e a cui volgevano il passo stanco per il lungo viaggio i peccatori del « mondo: città non costruita di pietra. Certo non è senza un grande signi- « ficato che Dante porrà nella settimana santa del 1300 il suo pellegrinaggio « nell'oltretomba ». « È una data non imposta da ragioni esteriori e for- « mali, ma strettamente connessa alla concezione del poema; che gli ricorda « forse l'ora in cui, attraverso quelle folle penitenti, per cui il peccato era « una realtà paurosa e l'indulgenza una certezza consolatrice, sentì il suo « stesso bisogno di penitenza e di rinnovamento in Colui che toglie i pec- « cati dal mondo, e in quell'imponente spettacolo di masse umane attra- « versate come una vivente foresta da brividi di paura e da soffi di speranza, « ebbe la prima visione delle verità eterne della Dannazione e della Salvezza ».

Darebbero argomento di discussione le pagine che trattano del *Convivio* e delle idee di Dante su l'Impero. Queste, a giudizio del Gallarati Scotti, sono « utopia e non politica »: Dante, « per intendere a fondo la sua perso- « nalità intellettuale e pratica, bisogna decidersi a considerarlo non come « un politico, bensì come un grande utopista ». Non appare che l'autore abbia tenuto alcun conto degl'importanti studî del Parodi, del Solmi, dell'Ercole.

« Al periodo del *Convivio* — secondo il Gallarati Scotti — corrisponde « tutta una concezione della vita illuminata da una intelligenza orgogliosa « e da una morale stoica, lontanissima dal misticismo della *Vita Nuova* ». E nei suoi rimproveri Beatrice non allude « solo al primo traviamento »,

serio, anche il Barbi osserva che a comprendere il trascorso di Dante « non c'è bisogno « di pensare a un periodo di vita dissoluta e scorretta: può essere stato un breve abban- « dono in qualsiasi momento della sua vita ». *La Tenzone di Dante con Forese*, negli *Studi Danteschi* diretti da MICHELE BARBI, vol. IX (1924). E vedi vol. V (1922), pp. 11-14.

« ma anche a uno smarrimento dietro la scienza mondana, per la sete della « lode degli uomini, *dietro ai propri pensieri*, come dice Isaia, non vissuti col « cuore aperto verso la luce della fede ». « Il *Convivio* ci rimane come un « tentativo fallito: l'abbozzo di un lavoro, in cui un alto spirito ha lasciato « le impronte singolari del tormento del suo pensiero, ma da cui si è dipar- « tito sfiduciato e persuaso di non avervi trovato la sua via ».

Su la *Divina Commedia* il nostro critico dice con eloquenza non poche cose notevoli; anche se non regge un punto fondamentale su cui costruisce il suo edifizio, cioè la convinzione saldissima, sicura che « qualunque possano « essere stati i lavori preparatorî, i tentativi, la gestazione segreta della « *Commedia*, così come noi la leggiamo, essa ci appare l'opera di pochi anni, « degli ultimi otto », ecc. Anche i « caratteri religiosi del libro servono a « fissarne la storia intima. Dante non l'ha potuto scrivere che nel periodo « finale della sua vita, nell'ultimo scorcio del suo cammino mortale »... (1).

La *Vita di Dante* del G. S. attrae per novità di concezione, non di rado acume di pensiero e penetrazione psicologica, calore d'esposizione: sarà letta da ogni persona colta con molto interesse e piacere; ma negli studiosi di Dante susciterà spesso dubbî e obiezioni e anche gravi dissensi. È giusto però riconoscere che l'immagine dell'Alighieri, come egli la vede, ha saputo ritrarla e mettercela innanzi con franchezza di disegno e vivi colori e rilievo potente.

G. A. V.

70. — F. P. LUISO, *L'Anziano di Santa Zita*, estratto dalla *Miscellanea Lucchese di studi storici e letterari* in onore di Salvatore Bongi. Lucca, 1927; -8°, pp. 33.

L'opinione che l'Anziano di S. Zita sia un Martino Bottaio è confermata dall'attestazione di Guido da Pisa, contemporaneo di Dante, e la storicità di lui è testimoniata da un documento rinvenuto dal L., in cui campeggia la figura di questo Anziano nell'esercizio delle sue funzioni; il quale, afferma il L., uscì d'ufficio e insieme di vita il giorno che Dante visitava il regno dei morti, 10 aprile del 1300. E l'espressione *Anziano di S. Zita* non significa, come comunemente si interpreta, « Anziano di Lucca, dove Santa « Zita è in grande venerazione », ma nell'intendimento del Poeta, che la pose in bocca al diavol nero, come pur è attestato da Guido da Pisa, suona ironia ai lucchesi che veneravano come santa una donna non canonizzata dalla Chiesa. Non la sola scena dell'Anziano, ma tutto il canto XXI ha, secondo pensa a ragione il L., suo centro d'ispirazione in Lucca, l'odiata città nera.

A. ME.

(1) Cfr. E. G. PARODI, *La data della composizione e le teorie politiche dell'* « *Inferno* » *e del* « *Purgatorio* », ora nel vol. *Poesia e storia nella* « *Divina Commedia* », Napoli, 1921; F. EGIDI, *L'argomento barberiniano per la datazione della* « *Divina Commedia* », vol. XVIII degli *Studi Romanzi* editi dalla *Società Filologica Romana;* G. VANDELLI, *Per la datazione della* « *Commedia* » negli *Studi Danteschi* diretti da MICHELE BARBI, vol. XIII (1928).

71. — PAUL PIUR, *Petrarcas « Buch ohne Namen » und die Päpstliche Kurie. - Ein Beitrag zur Geistesgeschichte der Frührenaissance.* Vol. VI nella serie intitolata *Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte.* Halle, Niemeyer, 1925; -8°, pp. XVI-416.

Non so chi poteva essere preparato a questa impresa meglio di Paolo Piur, discepolo e cooperatore del Burdach (cui il vol. è dedicato) nella magistrale pubblicazione dell'epistolario di Cola di Rienzo; quando il libro delle *Senza Nome* (così al Piur piace che venga denominato) (1) si aggira appunto in quell'ordine di sentimenti e di avvenimenti, che formano la drammatica storia del Tribuno romano. Momento singolare nella vita spirituale del Petrarca, che non è tutto lì, ma che un lembo della sua anima senza posa ha pur lasciato in quelle pagine sparse; momento di grande interesse anche per la storia del rinascimento italiano — che vuol dire la formazione della coscienza moderna — se è vero, come afferma il Burdach, che il nostro Rinascimento comincia di lì, con i nomi che suonano così dissimiglianti, di Dante, di Cola, di Petrarca.

Ma ho l'impressione che codesta stessa preparazione erudita abbia tratto il Piur a dare un soverchio rilievo a certe correnti mistiche, delle quali il Petrarca non fu certo ignaro, ma non nutrí essenzialmente lo spirito. Il dotto Editore si è ricordato d'essere stato l'illustratore dello *Oraculum Angelicum Cyrilli*, importante per la storia delle profezie medievali; sicchè, nella prima parte del presente libro dedica due nutriti capitoli a studiare l'attesa mistica della fine e del rinnovamento del mondo e l'influenza che essa ebbe sul Petrarca. Influenza superficiale, veramente, che va poco più oltre a certe formule di datazioni, a certo pessimismo, e assai di raro alla attesa del nuovo Regno di Dio. Fuori del campo delle lettere *Senza Nome*, che vi sono raccolte appunto per la natura del tema o per l'atteggiamento violento dello stile (p. 149), di solito i suoi lamenti, anzi che mistici, sono di moralista ovvero culturali e cioè di letterato, che vede trascurati gli studi, pei quali arde di insaziato amore. Nel malinconico congedo dell'*Africa*, in cui si lagna d'essere nato a deteriori tempi, egli affida l'opera sua a più felici età, che la possano apprezzare e intendere. Salvo che non abbia ragione il Festa d'interpretare il poema come un'allegoria spirituale, che l'*aetas ultima* non è degna o capace di svelare! Ma tale non mi sembra che sia il pensiero del Piur, che pone gran divario tra lui e un Bonaventura o un Dante nel concepire questa palingenesi. Non è un fatto dell'umanità, che si riveli con apparenze storiche; bensì tutto interiore, un « rinnovamento » dell'*io*, purificato ed elevato dal puro amore — il che non ha che fare con il ritorno alla primi-

(1) Per la discussione del titolo... che non c'è, cfr. p. 155 e sgg. La indicazione « sine nomine » ha per sè le testimonianze più antiche: fu il classicismo del Salutati (che voleva cambiar titolo anche all'*Africa*) a introdurre il « sine titulo ». Che l'indicazione provenga dal Petrarca o dai primi copisti, che fosse un'indicazione provvisoria della raccolta, o si riferisse alla mancanza del nome dei destinatari (come indicherebbero le rubriche « Liber « de sine nomine ») il Piur non fa risoluta decisione: sicchè, per analogia alle altre raccolte *Familiarium*, *Senilium*, potremo continuare a chiamare questa delle *Senza nome*.

tiva innocenza della creatura divina — o chino e adorante dinanzi al misterioso incanto che spira tra i rami dell'alloro, e di cui, laureato, viene a partecipare (cfr. pag. 19-20).

Più stretta al proposito è la elencazione delle accuse che il Petrarca muove alla Curia Romana (*leggi* Avignonese); press'a poco quelle che movevano gli spiriti più ardenti e più ingenui, i quali — in ogni età e istituzione — rappresentano la pura idealità, che non tien conto delle esigenze esistenziali degli istituti; e che per troppo amore (a lasciarli fare) li soffocherebbero. Così il Piur può conchiudere, contro certe recentissime interpretazioni, che « eresia » (potenziale) ed umanismo iniziale sono legati per innumerevoli fili (pag. 71 s.). A queste si aggiungano le contrastanti opinioni politiche del Petrarca, venuto all'idea del risorgimento temporale d'Italia e di Roma, non per l'aspra via delle lotte faziose e dell'esilio, come Dante, ma dal suo entusiasmo letterario. La missione di redentore della sua patria s'inizia, secondo il Piur (e io credo sia intuizione profonda), dallo straordinario evento della incoronazione in Campidoglio (p. 37).

Se Pier Paolo Vergerio il Giovane, rinnovando il nome e anche un poco l'ufficio del vecchio editore dell'*Africa*, pubblicava nel 1555 a Strasburgo tredici delle *Senza Nome*, per presentare il Petrarca come « precursore » del protestantesimo, dovremo dire col Piur che aveva torto; perchè dalla Riforma il nostro Poeta è separato per un abisso morale assai più vasto che l'intervallo cronologico; ma tuttavia aveva qualche attenuante, se in esse trovano eco quelle tendenze « ereticali » dell'età Comunale, a cui — come vuole il Toffanin in un recente studio — la Riforma idealmente si allaccia (1).

Non ho autorità di studi per negarlo; ma il punto d'inserzione credo debba continuare a cercarsi nell'Umanesimo; rettificando senza dubbio la rotta dei critici ottocentisti, del Bartoli e del Trezza, per es., sorti in un'età un po' ereticale anch'essa; ma non perdendola al tutto. E la prova indiziaria ne è in questo risalire, che fanno gli storici tedeschi, alle fonti petrarchesche per rinvenirvi le fonti della loro « Bildung » spirituale. Il Piur, ad ogni modo, non partecipa a quella interpretazione tutta spirituale del Petrarca, che è di moda ora nelle riviste italiane. Si legga il capitolo (VI della Parte I) intitolato « Petrarcas Maske », in cui non tutti converremo in tutti i particolari (a cominciare dal titolo), ma opportunamente è citata la significante autodefinizione da un passo dei *Memorandarum*: « velut in confinio duorum popu- « lorum constitutus » (p. 137).

Ricerca di singolare interesse per i petrarcologi — e non solo per essi, chè la questione avignonese ha un'importanza storica di prim'ordine — è quella dedicata (Cap. V) a stabilire in che consistesse quell'opera su Avignone che nella 17 delle *Senza Nome* il Petrarca rammenta d'avere un tempo meditato di comporre: « De quibus omnibus [*dei vizi avignonesi*] ad te [*Francesco Nelli*] dudum non epistolam, sed librum scribere meditabar ». Così diceva nel 1357; ma il Piur rammenta, che cinque anni prima, in un'altra epistola allo stesso Nelli (*Famil.*, XII, 5), il poeta aveva espresso con grande intensità quel senso di impotenza espressiva, che è comune anche ai grandi artisti,

(1) G. TOFFANIN, *Che cosa fu l'umanesimo*, in *Bibl. storica del Rinascimento*, VII, Firenze, 1929.

e pel quale la nota del poema eterno, che risuona loro in petto, si immiserisce in « un picciol verso ». Ma questo non poter dire, ciò che vorrebbe, è ripetuto in un'altra *Senza Nome* (la sesta), a giustificare perchè tardi a scrivere delle brutture avignonesi, sulle quali però dirà cose tremende. Sicchè resterebbe stabilito, che nel '51 intendeva scrivere di Avignone, ma che la piena del dolore lo soverchiò.

Tutto ciò è finemente ricercato, ma non mi pare regga a una fredda disamina. E prima di tutto sgombriamo il campo dall'esordio della *Famil.*, XII, 5. Il lungo esordio della Epistola: « Magnas res aequare sermonibus... supremus eloquentiae finis est » con quel che segue e precede, non è, certo, da porsi in relazione con l'*Epistola Metrica*, III, 22, della quale parla in seguito (in ciò il Piur ha perfettamente ragione), ma neppure ha quel senso « letterario » che possa accostare questo passo a quello della *S. N.* 6. Non intendo far la lezione a un critico di tal fatta, osservando che ogni lettera del Petrarca ha un proprio *motivo* retorico, che ne regge tutta la tessitura e ci guida a intenderla. Qui si tratta di ciò. Aveva il Petrarca suggellata appena una lettera al Nelli (*Fam.*, XII, 4) quando gliene pervenne un'altra dal diletto Priore dei SS. Apostoli. Quella lettera 4, che la rubrica riassume: « de suavi« tate amicitiae » s'iniziava appunto con le lodi dell'amicizia, in cui si pregustano le gioie divine. « Sed ineffabilis atque immensa res est et solo diffi« cilis cogitatu ». Premesso questo, passa agli affari: « Ad nostra descendo »: c'era un abate di Vallombrosa, un sant'uomo certo, ma così mal destro e ingenuo, che si crede di vivere fra gente santa come lui... Così la umana realità apre uno spiraglio di riso nel moralismo dell'epistola, che passa poi a dire di incertezze letterarie, che gli impediscono di finire il carme (*Ep. Metr.*, cit.) al Nelli dedicato, per certi dubbi sul numero degli antichi labirinti. Nelle rinnovate lodi dell'amicizia l'epistola chiudeva il suo ciclo retorico. Ma, come dissi, appena « claudebat epistolam » che gliene giunge un'altra dello stesso Nelli; e a quest'altra risponde con l'Ep. 5, il cui Esordio il Piur considera. Ebbene, essa è condotta sullo stesso schema della precedente; ne è una rielaborazione fedele, e non c'è ragione di interpretarla diversamente.

È perduta la epistola del Nelli, ma dalle parole del Petrarca (« tantum « priore dulcior, tantumque suavior ») non pare fosse diversa da quella cui rispondeva con l'Ep. 4, che gli aveva confortato l'animo. Adunque tutto quell'elegante esordio sulla incapacità dei dicitori a significare quel che Amore detta dentro (« Cicerone sentì più cose, che gli uditori non apprendessero « dalla sua eloquenza; la Musa di Virgilio fu più sublime nel suo cuore che « nella sua penna ») non è da intendersi altrimenti che come amplificazione del precedente « Sed ineffabilis..... ecc. », amplificazione suggerita dalla nuova prova d'affetto e di stima, che l'amico gli aveva data. Ma anche qui, finito il *motivo* lirico, si discende agli affari (« Hactenus haec »): il frate, il carme, il labirinto e la necessità del libro di Plinio da consultare. Nella *S. N.* 6, invece, spiega che « impediunt *aperte* loqui, quae sentio » (cosa ben diversa!) non il timore « sed occupatio, sed ira, sed dolor animi, sed luctus, hostes « ingenii »; il che non significa il fatto generico d'ogni artista, che trova la materia sorda all'intenzione dell'arte; ma una particolare condizione di spirito, che limita le consuete attitudini del suo ingegno.

Ma pur troppo nemmeno lo spirito di tutta la *S. N.* 6 è rettamente interpretato, secondo che pare a me; e invano il Piur vi cerca le tracce vaghe d'un'opera pur vagamente ideata.

Il motto dell'Epistola è tratto da una satira di Giovenale: *Omne in precipiti vitium stetit*; da questa gli viene suggerita la visione delle età che si succedono (*Nihil erit quod addat posteritas*), e alla posterità rinvia l'ardua sentenza nella chiusa (1). Quest'è il cerchio ideale, in cui l'epistola si conclude. Ma è bastato il ricordo degli antichi tempi, delle antiche tradizioni, per suggerirgli il « motivo », che è quello che dà il carattere al componimento: « Quidquid historicarum labor, quicquid tragoediarum gemitus... « minus fuit quam quod oculis videmus »: e via, una lunga elencazione di miti tragici, nella quale veramente si raccoglie l'interesse umanistico del Petrarca.

Il proposito dello scrivere è in un piano arretrato, rispetto al *labor historicorum* e ai *tragoediarum gemitus*. Ve n'è un pigro cenno in principio (« Si per occupationes licuisset »), che si ripete nel centro (« Et o utinam stilus « par materiae, rebusque meis explicitis, otiosae vitae spatium detur »): ma insomma si sente che *occupazioni* più importanti lo possiedono; segno che non è posseduto dal tema. Pensiamo a quando in lui « cogitatio incidit et « valida » (*Posterit.*, 26) di poetare di Scipione, e a quando gli risorge in Selvapiana. Era una frenesia, che gli amici non riuscivano a moderare. Così quel dire poi: « Non fabulas agam, etsi fabulis sint haec similiora » non è che un modo per ripresentare il concetto dominante (confronto fra le terribili leggende e la più orribile verità), giocando sul nome *fabula*.

Concludendo, è vano chiederci se questo libro, che non scrisse mai, se quest'opera, che in sostanza non intese mai comporre, fosse per essere in prosa o in versi, e possa, o meno, corrispondere a certe Ecloghe del *Bucolicum Carmen*. Così crede il Piur, che è portato da ciò a costringere entro termini cronologici poco verisimili parecchie di quelle Ecloghe, e non le sole VI e VII: a quegli anni, cioè, posteriori al 1351, nei quali avrebbe manifestato il presunto proposito al Nelli. Consentiamo invece nell'alto pregio in che tiene questo straordinario (voglio dire inconsueto) tentativo di satira drammatizzata, che sono le Ecloghe VI e VII: « Se egli avesse conosciuto « Aristofane, forse il disegno dell'opera non sarebbe rimasto abbandonato » (p. 132). Aristofane: gran nome!

La seconda parte è costituita dal testo; con ricco apparato critico e dotte determinazioni dei frequenti riferimenti alle « auctoritates » cristiane e pagane.

Nè faremo della facile arguzia sulla sproporzione fra le 75 pagine occupate dal testo, e le 340 impiegate a illustrarlo. Scritture di tal fatta hanno quasi esclusivamente un valore documentale; a non farle parlare, a non ne trarre tutta la voce dei tempi, ch'esse ci conservano, e che solo il « rafforzatore » della dottrina può renderci intelligibile, è mancare al vero còmpito di editori.

(1) Per agevolare le citazioni, sarebbe stato desiderabile che il Piur avesse diviso il testo in paragrafi, come si farà nella Edizione Nazionale dell'Epistolario. Al quale proposito, credo che egli si faccia delle illusioni, sperando che certi problemi « storici » ne vengano illuminati: saranno piuttosto problemi psicologici e artistici riguardanti il solo Petrarca.

La terza parte accoglie il materiale filologico della preparazione critica del testo: la quarta, di gran lunga più interessante, è il commento e l'illustrazione dei singoli pezzi: per ognuno d'essi si cerca stabilire (quando si possa) il destinatario, dove e quando fu scritto, a che si riferisca, i fatti cui si allude. Informazione bibliografica ampia (1), conoscenza dei tempi sicura. Dobbiamo essere grati, noi italiani, a chi ci precede, o — come in questo caso — compie quanto fu da noi appena iniziato, nello studio dei nostri Grandi; ma ciò non ci dispensa dallo esaminare anche noi il problema storico del quale ci è, sì, agevolata la conoscenza dei termini; ma può esserci suggerita una visuale, che non sia la nostra; cioè di interpreti italiani della « Geistesgeschichte » italiana. EN. C.

72. — *Studi Petrarcheschi*. Arezzo, Editoriale italiana contemporanea, a cura del Comitato nazionale petrarchesco e del Comune, 1928; -4°, pp. XXIII-236.

Ce magnifique volume, qui fait grand honneur à l'art typographique d'Arezzo, réunit treize études, dix en italien, trois en français, sur divers sujets se rattachant plus ou moins étroitement à la vie et à l'œuvre de Pétrarque.

Dans l'introduction, M. E. COSELSCHI, président du comité national pétrarquesque, exhorte les admirateurs du poète à célébrer l'un des plus grands artisans de la culture latine, en tournant leurs regards vers Rome; M. G. MAZZONI les invite à saluer en Pétrarque à la fois le philologue, père et maître des humanistes du XVe siècle et l'écrivain, précurseur et frère des romantiques du XIXe.

Contrairement à une tradition qui remonte à l'édition padouane de 1472, M. I. SANESI affirme l'unité et l'indivisibilité du *Canzoniere* (pp. 3-48). Ainsi est simplement écarté un problème qui jusqu'ici s'est révélé insoluble: l'événement capital que la division traditionnelle est destinée à rappeler, est-ce la mort de la Dame? Mais en ce cas par quelle étrange inadvertance Pétrarque aurait-il placé dans la seconde partie la chanson *I' vo pensando*, les sonnets *Aspro core* et *Signor mio caro*, qui représentent Laure comme encore vivante? Est-ce la conversion du poète? Mais c'est dès le début de la première partie que nous assistons à la lutte douloureuse que se livrent dans son âme la nature et la grâce; c'est cette lutte encore et non la victoire de la grâce que décrit la chanson *I' vo pensando*, la première de la seconde partie; et plusieurs pièces de cette seconde partie montrent assez que la nature en lui n'est pas encore entièrement domptée. Pourtant, dira-t-on, comment nier que la chanson *I' vo pensando* marque le début d'une seconde partie, alors que, dans le ms. Chigiano LV, 176, elle est précédée d'une page et demie laissée en blanc, et dans le ms. Vaticano 3195, de sept pages blanches? Cette disposition signifie, répond M. S., que quand, en novembre 1357,

(1) Non mostra di conoscere la densa opera di L. MASCETTA-CARACCI, *Dante e il « Dedalo » Petrarchesco*, Lanciano, 1910, ov'è avanzata qualche identificazione acuta dei personaggi delle *Senza Nome*.

Pétrarque fit commencer l'exemplaire destiné à Azzone da Correggio, les pièces qu'il confia à son copiste formaient deux groupes définitivement établis, l'un commençant par le sonnet *Voi ch'ascoltate*, l'autre par la chanson *I' vo pensando*; mais d'autres pièces non encore choisies et corrigées devant y être jointes, un certain nombre de pages blanches furent laissées à l'intérieur du volume. Elles se trouvèrent trop nombreuses pour les pièces dont Pétrarque disposait alors, et ainsi un peu de blanc resta après le sonnet *Passa la nave mia*. Du manuscrit ainsi constitué (et qui est perdu) dérive le Ch. L.V. 176. D'autre part ce même manuscrit servit de base au Vat. 3195; et cette fois encore Pétrarque, qui avait l'intention d'ajouter quelques pièces nouvelles, fit laisser avant la chanson *I'vo pensando* un espace blanc, qui une fois de plus se trouva trop considérable. Et c'est encore cette habitude qu'avait Pétrarque de placer au milieu plutôt qu'à la fin du recueil les pièces dont il ne cessait de le grossir, que nous révèle le *post-scriptum* de la lettre à Pandolfo Malatesta (*Variae*, IX): *Mandaveram quod utriusque partis in fine bona spatia linquerentur*. Une fausse interprétation de ce passage, une erreur sur la signification des feuilles blanches des mss. Chigiano et Vaticano, voilà à quoi se réduisent les preuves alléguées en faveur de la bipartition du recueil. Cette dernière erreur remonte haut: ce fut celle de l'enlumineur qui, dans le ms. Vat. 3195, orna la première lettre de la chanson *I' vo pensando*, et celle de l'inconnu qui y écrivit la note *Francisci petrarcae expliciunt soneta de vita*... C'est donc à tort que ces deux particularités ont été alléguées contre l'unité fondamentale du *Canzoniere*.

Au problème psychologique que pose devant nous l'amour de Pétrarque pour Laure, M. H. HAUVETTE consacre dix pages (51-62) d'un style lumineux et délicatement nuancé. Il étudie d'abord la personne même de Laure et résume avec une parfaite clarté les controverses auxquelles elle a donné lieu, puis l'attitude, non toujours exempte de quelque coquetterie, qu'elle eut envers son adorateur. Il nous montre enfin, d'après les passages les plus révélateurs du *Canzoniere*, du *Secretum*, des *Trionfi*, ce que fut, dans sa complexité, l'amour du poète pour sa Dame: amour angoissé tant que Laure fut vivante, car sa beauté excitait en lui des sentiments troubles qui l'arrêtaient dans son ascension vers Dieu; amour spiritualisé et serein, quand elle fut morte et que, du haut du ciel, elle l'appela vers l'éternel repos.

Les cinq premiers sonnets du *Canzoniere* sont-ils d'époques différentes et quelle date doit-on assigner à chacun d'eux ? C'est à ces questions que répond M. E. CHIÓRBOLI (pp. 65-77). Selon lui, ces sonnets constituent une sorte d'introduction composée tout entière à une époque tardive, sans doute vers le même temps que la chanson *I' vo pensando*, entre 1348 et 1349. D'autre part il tient l'ordre du *Canzoniere* pour fondamentalement historique.

M. D. BIANCHI, étudiant les *Rime disperse* éditées par Cian en 1909, conclut que les critères esthétiques et linguistiques sont absolument insuffisants pour trancher les questions d'authenticité. Nous devons, dit-il, nous en tenir à la critique la plus sévère des manuscrits et des éditions, conduite avec une méthode historique rigoureuse.

C. SEGRE, *Analogia fra una lezione della Divina Commedia ed un passo di una lettera del Petrarca* (pp. 89-92). Il s'agit d'un passage d'une lettre des *Familiares* (XXIII, 12) qui, reproduisant très exactement une idée exprimée

par Dante (*Purg.*, VII, 121-3), ne peut être que l'effet d'une imitation voulue.

G. A. CESAREO, *L'interno lume* (pp. 95-100). La leçon: *e ne l'interno lume, — Quando mostrai di chiuder, gli occhi apersi*, qui est celle du ms. Vat. 3195 est beaucoup moins satisfaisante que celle de l'édition aldine de 1501: *l'eterno lume*. Et comme cette dernière ne peut être attribuée avec vraisemblance à une erreur de Bembo, il est à croire qu'elle dérive de l'autre manuscrit que Bembo eut également sous les yeux. Or, comme tous les manuscrits de Pétrarque remontent, directement ou indirectement, soit au Vat. 3195, soit à la transcription exécutée par Pétrarque lui-même, il en résulte que les deux leçons en présence sont dues l'une et l'autre à des copistes, dont l'un s'est évidemment trompé: cela étant, serait-il raisonnable de préférer la leçon qui ne présente aucun sens?

L'étude de M. V. ROSSI sur un archétype abandonné des lettres de Pétrarque (pp. 103-119) est trop technique pour pouvoir être utilement résumé. La conclusion qui se dégage d'une multitude de comparaisons minutieuses entre les divers états d'une même lettre, c'est que l'archétype abandonné, c'est à dire le ms. Marciano Lat. XIII, 70, offre une leçon intermédiaire entre la plus ancienne et la définitive.

Parmi les miniatures qui ornent les manuscrits ayant appartenu à Pétrarque, certaines furent exécutées spécialement pour lui. Telles sont, comme nous l'apprend M. P. DE NOLHAC (pp. 123-127), celles du ms. Vat. Lat. 2193 (particulièrement remarquables sont les douze scènes de travaux rustiques qui illustrent le *De Agricultura* de Palladius) et celles du Par. lat. 8500 (portraits des sept Sages de la Grèce et d'Ausone du *Ludus Septem Sapientium*; personnages, petites scènes et peintures symboliques du *Liber secularium litterarum*). De même origine, ces miniatures sont l'œuvre d'un peintre de l'Italie du Nord qui travaillait aux environs de 1344.

Dove il Petrarca vide Laura per la prima volta. On voit, par le seul titre de cet article (pp. 131-147), que son auteur, le regretté G. F. GAMURRINI, n'hésite pas à mettre en doute l'authenticité de la note manuscrite du Virgile. Rejetant l'interprétation allégorique de la chanson *Tacer non posso*, il y voit la preuve que Laure était chez elle, à son balcon, quand Pétrarque l'aperçut pour la première fois. Cette circonstance et l'heure matinale expliquent que ses « cheveux d'or » aient été « flottants à la brise ».

Le recueil que M[me] T. LABANDE-JEANROY appelle « une contrefaçon de Pétrarque en bouts rimés » (pp. 151-181), imprimé à Venise en 1552, dédié à Victoire Farnèse, duchesse d'Urbin, a été généralement attribué à Stefano Colonna, gentilhomme romain. Il porte en effet le titre suivant: *I sonetti di M. Laura... pervenuti alle mani del Magnifico M. Stefano Colonna*. Mais si Colonna était l'auteur du recueil, n'aurait-il pas écrit lui-même la lettre dédicatoire à la duchesse? Or cette lettre est signée du nom obscur de Pietro Antonio Miero, et les humbles formules dont elle est remplie ne conviennent guère au porte-parole d'un Colonna. Il est donc vraisemblable que le nom de Stefano Colonna, qui est celui d'un oncle par alliance de la duchesse, mort en 1548, ne figure que pour donner du lustre à un recueil dont Miero est l'auteur. Auteur d'ailleurs entièrement dénué de talent et dont la ridicule entreprise était d'avance vouée au plus lamentable échec.

Musicien et poète, Francesco di Vannozzo est identifié par M. E. LEVI (pp. 185-192) avec le *Confortino* du ms. Vat. 3196, identifié lui-même avec l'*Orfeo* d'une lettre de Pétrarque (*Senili*, XI, 5). Un sonnet de Vannozzo adressé à Pétrarque rappelle en effet ce surnom de « Confortino » que le grand homme avait donné au jeune musicien dont le chant mélodieux berçait son esprit tourmenté. Les belles heures passées dans l'intimité de Pétrarque sont encore évoquées dans une chanson de Vannozzo, tandis que le sonnet déjà mentionné et un autre font allusion à un refroidissement de leur amitié. Ce témoignage de Vannozzo confirme donc entièrement celui de la lettre (*Senili*, XI, 5) où Pétrarque rappelle les vicissitudes de son amitié avec le jeune Orphée.

N. FESTA, *La verità nell'Africa* (pp. 195-202). Le savant éditeur de l'*Africa* nous invite à reconnaître dans le prétendu palais de Syphax ce palais de la Vérité qui, d'après le témoignage de Pétrarque lui-même (*Secretum*), devait prendre place dans son grand poème. On y trouve en effet un astrolabe automatique, construit par Atlas. Atlas dans le palais de Syphax, l'anachronisme serait un peu gros. Au contraire on s'explique aisément que Pétrarque ait placé dans le palais de la Vérité ce personnage, dont le système rationaliste d'Évhémère avait fait un astronome: par la lecture de Lactance Pétrarque s'était pénétré d'évhémérisme. L'influence de Lactance sur Pétrarque est prouvée par de nombreux exemples: la description de l'astrolabe (III, 101 sg.), un discours d'Ennius (IX, 90 sg.) sont des paraphrases de deux passages des *Divinae Institutiones*; c'est dans ce même ouvrage que Pétrarque a trouvé l'idée des *Trionfi*; et la Vérité dont il dresse dans l'*Africa* le palais symbolique, c'est la Vérité telle que la conçoit Lactance, c'est à dire la Révélation chrétienne. Enfin si, dans ce palais, il donne asile aux images des dieux du paganisme, c'est que, d'accord avec Lactance, il voit dans ces fictions des poètes une vérité historique déguisée et un hommage inconscient à la vérité révélée.

G. PAGLIOTTI, *La casa del Petrarca in Arezzo* (p. 205-231). Cette maison se trouve — c'est Pétrarque lui-même qui nous l'apprend — dans le *Borgo dell'Orto*. Mais est-ce celle qu'indique la grande plaque de marbre placée en 1809 par les académiciens arétins? Ou bien est-ce celle qu'ont désignée en 1904 U. Pasqui et G. F. Gamurrini? Après avoir minutieusement discuté les arguments allégués contre l'opinion des Académiciens, M. P. conclut que ceux-ci ont pu être guidés dans leur choix par une ancienne tradition. Dans la maison qu'ils ont désignée, de récents travaux ont fait découvrir, sous les remaniements ultérieurs, des parties remontant au XIII[e] siècle; et l'idée qu'on peut se faire de la maison primitive répond bien à la description donnée par Pétrarque. C'est d'ailleurs celle qui, à l'occasion des fêtes de 1928, a été consacrée à la mémoire du poète. T. L. J.

73. — F. BATTAGLIA, *Marsilio da Padova e la filosofia politica del medio-evo*. Firenze, Le Monnier, 1928; -8°, pp. 280.

In questo ultimo decennio l'attenzione di molti studiosi italiani si è rivolta agli scrittori politici del secolo XIV, un'età che, per l'Italia, dal lato storico, non si può dire una delle più interessanti per grandi avvenimenti,

ma che, viceversa, è travagliata da una crisi profonda degna del più attento esame. Il medioevo sta per cadere e s'annunzia la rinascenza: due concezioni profondamente diverse e sovente antitetiche.

L'impero romano-germanico aveva costituito per lungo tempo un principio d'unità del mondo cristiano, che largamente sopravvisse nella mente dei teorici, anche quando, ormai, la formazione di tanti regni indipendenti, Spagna, Francia, Inghilterra, Ungheria, mostrava colla maggior chiarezza che ben altra era la tendenza delle formazioni politiche. Dante, per quanto nelle sue opere si trovino idee che si staccano profondamente dall'età precedente, è pur sempre il poeta dell'impero e ne sogna il ristauro con commovente ostinazione. Ma non è soltanto l'idea universale dell'impero quella che crolla nel secolo di Dante e di Bonifazio VIII, bensì anche l'altra idea universale, che era fiorita nelle menti, dopo la vittoria del papato sulla Casa di Svevia: quella d'una supremazia politica della Chiesa Romana sul mondo. Così Roma vedeva sminuito il carattere di centro politico del mondo Cristiano, che aveva conservato, almeno dal punto di vista formale, anche dopo la caduta delle vecchie provincie romane occidentali in mano ai Germani. Anche i teorici ormai, dopo la metà del secolo XIV, non potevano chiudere gli occhi alla realtà, tanto più evidente in quanto che il Papa stava ad Avignone ed il potere imperiale non riceveva dai nuovi Re neppure l'ossequio deferente che Luigi IX tributava a Federico II. Tuttavia l'impero rimane sempre, anche se ristretto nella sua limitata potenza effettiva, oggetto di profonda attenzione ed appena una vigorosa personalità ne assume le redini, verso di lui si polarizzano di nuovo gli scrittori. Così avviene ai tempi di Ludovico il Bavaro, quando questi rinnova la lotta contro il papato. Ecco sorgere Giovanni di Jandun, ecco il padovano Marsilio.

A Marsilio da Padova, il Battaglia ha dedicato un buon libro, assai utile per ben conoscere il pensiero del famoso eretico, nel quale si trovano, nella prima metà del secolo XIV, accenti e raziocinii che ne fanno un vero precursore della riforma. Certamente l'attacco alla potenza pontificia che troviamo nell'opera di Marsilio è condotto più sul terreno politico che su quello religioso e particolarmente teologico, tuttavia il Padovano ha pure in quest'ultima parte importanza grandissima.

Il nucleo delle teorie di Marsilio riguarda le origini del potere imperiale, che egli vuol intieramente staccato dall'investitura pontificia: dottrina del resto non certamente nuova nell'arringo dei pubblicisti.

La sorgente del potere imperiale vista nella delegazione del popolo Romano, era già stata escogitata dagli Svevi e dai giuristi che ne difendevano la causa. La curiosa cerimonia dell'incoronazione di Ludovico il Bavaro nella sua spedizione Romana non è che l'estrema conseguenza di quella teoria.

Il Battaglia ha con acuta indagine analizzato il pensiero di Marsilio, quale noi lo troviamo nel celebre *Defensor* e nelle opere minori. Il Padovano emerge nella schiera dei pubblicisti sia per la violenza dell'attacco, sia per la novità delle sue argomentazioni. Lo vediamo porre arditamente la teoria della supremazia della potestà imperiale sulla pontificia ed attribuire all'imperatore, quale rappresentante del popolo Cristiano, il diritto di convo-

care il concilio; questo è ritenuto superiore al papa. Si tratta di tendenze non del tutto nuove, ma lo scrittore Padovano è l'interprete che forma di esse un vero sistema. Esso, com'è ben noto, ebbe la maggiore importanza, nei primi decennii del secolo successivo, nell'azione dell'imperatore Sigismondo e nel contegno dei padri di Basilea e di Costanza.

Con inesorabile logica consequenziaria, Marsilio trasse le estreme conseguenze dalle sue dottrine quando volle attribuire all'imperatore il potere di stabilire gl'impedimenti e di emettere sentenze di divorzio; mentre d'altra parte sostenne che la scomunica non poteva aver effetto se non coll'intervento del potere dello Stato e formula idee sulla libertà religiosa, che ci stupiscono per la loro straordinaria precocità.

Il Battaglia renderebbe un altro ottimo servigio agli studi, coll'indagare l'influenza che le idee dell'eresiarca Patavino ebbero sugli scrittori che lo seguirono. P. S. L.

74. — G. Reichenbach, *Matteo Maria Boiardo*. Bologna, N. Zanichelli; 1929, pp. 286.

Pur che avesse voluto avrebbe il R. potuto scrivere intorno al Boiardo un libro ben più voluminoso di questo da lui ora dato in luce; non volle, e fece bene. Gli studi precedenti intorno al conte di Scandiano, del R. stesso e di altri, certo non scarseggiavano; ed egli si accinse al nuovo còmpito, facendo sì suo pro di quanto era stato assodato, ma senza inutili ripetizioni di ragionamenti dimostrativi. La preparazione sua era attestata da memorie originali intorno al poeta, da illustrazioni di documenti relativi ai tempi di lui e da notevoli recensioni di pubblicazioni altrui; nessuno dei suoi scritti però egli riprodusse qui integralmente, nemmeno il più ampio e importante: *Un gentiluomo poeta del quattrocento* (Ferrara, 1923), che riassunse nei tre primi capitoli di questo suo volume, del quale tutto il resto è nuovo e originale. Insomma, nel narrare la vita del Boiardo e nell'esaminare le sue opere, egli si propose di illustrare principalmente quelle vicende e quegli aspetti di esse che dalle sue lunghe e accurate ricerche negli archivi di Modena e di Reggio e dalle sue nuove osservazioni s'illuminarono di nuova o miglior luce. Libro di modeste intenzioni e proporzioni, ma ben ponderato e ricco di notizie e di considerazioni originali: bell'esempio a quei critici i quali amano pavoneggiarsi delle loro dovizie verbali.

Sono quattordici brevi capitoli nei quali alla narrazione delle vicende biografiche è intercalato l'esame delle opere via via che furon dettate; ciò che pel Boiardo, forse più che per molti altri, era necessario di fare per la stretta aderenza di parecchie di queste con quelle. Così del Canzoniere, dove, nonostante il ben manifesto intento di non scostarsi dal grande modello (1), scorre quasi sempre limpida e spontanea l'onda della vera poesia, e che si può dir tutto ispirato dalla grande passione per Antonia Caprara;

(1) Talora anche troppo manifesto (sebbene il B. sia il più originale tra i petrarchisti del quattrocento), come apparisce dal sonetto di chiusa « Ne la proterva età lubrica e frale » ricalcato sulla canzone alla Vergine; e poichè egli lo scrisse sui trent'anni, la sua contrizione è del tutto letteraria, onde, come bene osservò il R., non certo riesce a persuaderci.

così delle cinque traduzioni di storie, in proposito delle quali il R., che le sottopose ad un accurato esame, arriva a conclusioni nuove. Le fece in servigio del suo signore quasi ignaro del latino, di cui convien dire fosse scarso conoscitore anche il B., nonostante avesse qualche anno prima scritto con sufficiente scioltezza e con varietà di metri i *Carmina de laudibus Estensium* e le egloghe: onde, poichè, com'è provato dal R., del greco ebbe tutt'al più una conoscenza elementare, resta di molto attenuata la fama di profonda coltura classica formatasi intorno al B., cui il R. dimostra essere stata immeritamente ascritta la traduzione dell'*Asino d'oro* di Apuleio, opera invece dell'avo suo Feltrino, alla quale Matteomaria volle accodare un sunto del racconto lucianesco, tenendo presente anche l'XI libro di Apuleio (1). Così principalmente dell'*Orlando innamorato*, di cui ecco il R. indaga acutamente, più che l'arte, la genesi, così : « Fervore, che vedeva intorno a sè, per tutto « quanto avesse attinenza alle avventure cavalleresche venute di Francia; in- « coraggiamenti espressi e sottintesi da parte del principe; aggiungiamo anche, « e mettiamolo anzi in primo piano, il suo entusiasmo personale e il ramma- « rico, che doveva assalirlo, vedendo una così bella materia, suscettibile dei « più leggiadri sviluppi, malamente strapazzata dai cantambanchi, il cui « numero era talmente grande in Ferrara, che un predicatore sentiva il « bisogno di tuonare contro di essi, che distoglievano i fedeli dalle sacre « funzioni » (p. 35). E più innanzi: a prescindere dalle fonti letterarie (che il R. ricorda), « un'altra ve n'è che ci può cogliere ad ogni canto, quasi ad « ogni ottava: la vita della società contemporanea, il suo costume, i suoi « gusti, i suoi atteggiamenti, i suoi trattenimenti, i suoi difetti » (p. 38). Il segreto di questa creazione il R. lo trova nel mal celato disgusto dei costumi della società contemporanea: « egli provava un istintivo senso di fa- « stidio per tutto ciò ch'era gretto, meschino, maligno; aveva bisogno di « respirare in una atmosfera di bellezza e di signorilità; e poichè questo « mondo, che pur gli era necessario come l'aria dei suoi polmoni, non lo « trovava intorno a sè, ma anzi vedeva l'intrigo nella corte e la delittuosa « cupidigia tra le pareti domestiche, allora il suo mondo egli se lo crea, e « in quello si sommerge, abbandonandosi ad una ebrezza confortatrice e « beata » (p. 261).

Ai pregi intrinseci di questo libro, che se non sarà definitivo (2), certo è fondamentale, si accoppiano quelli della forma sempre limpida e disinvolta, che ne rendono gradevole la lettura (3).

A. ME.

(1) Avremmo veduto volentieri pubblicato qui in appendice quell'articolo sul codice, di cui recentemente C. Frati accertò l'esistenza, della traduzione boiardesca di Erodoto, che il R. inserirà invece nella *Bibliofilia*.

(2) Manca ancora in proposito del Boiardo, ad esempio, uno studio linguistico, che speriamo invogli presto uno dei nostri glottologi.

(3) Una sol volta, se bene ho veduto, all'A. venne meno la sua costante vigilanza (e chi è senza peccato...), là dove, dopo aver accennato a tutte le traversie che al B. preparava la primavera del 1483, conclude: « la vita mostrava veramente più rose che spine », mentre pensava e voleva dire tutto l'opposto.

75. — SICCONIS POLENTONI *Scriptorum illustrium latinae linguae libri XVIII*, edited by B. L. Ullman. American Academy in Rome, 1928, printed in Italy (Roma); -8°, pp. LII-520.

Fino dal 1889 Remigio Sabbadini augurava che venisse pubblicato integralmente questo ricco compendio storico degli autori latini, ond'è ben naturale che ora (1), dopo un quarantennio di attesa, egli si compiaccia di questa bella pubblicazione dovuta alla sicura dottrina del prof. B. L. Ullman e alla munificenza dell'Accademia Americana in Roma, nonostante avesse il compianto Segarizzi, pur tanto benemerito degli studî attinenti al Polenton, giudicato quest'opera non meritevole dell'onore della stampa. Il Polenton infatti, con questa sua storia letteraria latina, dove offerse altresì il primo esempio di storia degli umanisti con le biografie dei preumanisti padovani, fece, come nota il Sabbadini, opera a' tempi suoi originale, documento storico insieme della scoperta dei testi classici « che venivano in « luce in Italia e fuori e che egli diligentemente registra ».

Nella prefazione l'Ullman, dopo aver narrata la vita del Polenton, ricostruisce criticamente la storia della composizione di quest'opera, studiandone inoltre le fonti, il contenuto e la forma, rassegnando e raffrontando i numerosi manoscritti che ce la tramandarono. Il testo da lui pubblicato è quello del codice autografo Vaticano Ottoboniano lat. 1915: delle modificazioni del testo, non molte, dovute apportare nel riprodurre il ms. dà esatta notizia a piè del testo, dove sono inoltre segnate le fonti cui il Polenton attinse, sì quelle da lui citate come le taciute. A. ME.

76. — V. DE BARTHOLOMAEIS, *La Discesa di Ugo d'Alvernia all'Inferno secondo il frammento di Giovanni Maria Barbieri.* Bologna, Azzoguidi, 1929; -4°, pp. 54 (Estr. dalle *Memorie della R. Accademia delle Scienze dell'Istituto di Bologna,* Classe di scienze morali, Serie III, tomi I-III, 1926-29).

Il Poema di Ugo d'Alvernia consta, come si sa, di due parti, di cui la seconda è una fantastica narrazione del viaggio dell'Eroe all'Inferno, particolarmente interessante per gli echi che vi si sentono delle invenzioni dantesche. Interessante anche perché ha avuto in Italia, e in Italia soltanto, una grande popolarità, come attestano i manoscritti che ce lo hanno conservato, tutti italiani, e i rimaneggiamenti che o dell'una o dell'altra parte o di tutte e due si fecero in italiano nei secoli XIV e XV.

Il testo francese primitivo, di cui sembra fosse autore un Odinel, del quale nulla sappiamo, non ci è giunto. Abbiamo invece alcune redazioni franco-italiane con diversa mistura, in ciascuna, dei due linguaggi. La più antica è quella conservata nel codice già Gonzaga, ora a Berlino, trascritta nel 1341, che contiene soltanto la seconda parte del Poema, dettata in francese con elementi sparsi d'italiano. Più recenti sono, quella conser-

(1) *Giornale storico d. lett. it.*, vol. XCIII, p. 313.

vata in un codice padovano che comprende ambedue le parti, e l'altra che è in un codice torinese che contiene la seconda parte: per la lingua in queste due redazioni si ha il caso inverso del cod. Gonzaga: italiano, o meglio veneto, con elementi francesi. Queste tre redazioni sono state già analizzate da varii studiosi, e se ne hanno a stampa alcuni saggi più o meno ampi. Ad esse ora viene ad aggiungersi il frammento membranaceo del sec. XIV, che il D. B. ha rinvenuto fra le carte di Giovanni Maria Barbieri di recente entrate, per munifico dono, nella Biblioteca Comunale di Bologna (1). Poiché il Barbieri nel suo libro *Origine della poesia rimata* (p. 94) cita il principio del Poema, è da credere che lo conoscesse tutto, ma il frammento superstite di 14 carte comincia colla 132ª, contiene solo 59 lasse e in tutto 1264 versi: vi si narra quasi per intero la discesa di Ugo all'Inferno, la seconda parte dunque del Poema. Dal computo che ha fatto il D. B. dei versi che potevano contenere le prime 131 carte perdute, risulta che tutto il Poema nel testo conosciuto dal filologo modenese dovea comprendere circa 11744 versi senza contare quel che seguiva al frammento, e che la seconda parte dovea avere un'ampiezza inferiore alla redazione torinese e superiore alla padovana. Per la lingua siamo su per giù alle condizioni del codice Gonzaga: francese impregnato di elementi italiani. Quanto ai rapporti fra le redazioni fin qui conosciute e il frammento ora scoperto, l'esame che ha fatto il D. B. conferma quel che già si sapeva che il codice Gonzaga (*G*) e il torinese (*T*) rappresentano una redazione distinta da quella offerta dal codice padovano (*P*), e fa vedere che il frammento Barbieri (*B*) è indipendente da *G* e che ad esso si avvicina *P*. Ma non deve credersi che *T* e *P*, in quanto volgarizzamenti italiani, abbiano avuto rispettivamente come originali diretti *G* e *B* francesi. Le differenze tra i rappresentanti dei due gruppi sono, nonostante le affinità, tali che « noi siam condotti a « riconoscere, in *GT* da un lato e in *BP* dall'altro, due famiglie distinte « di codici o meglio due distinte discendenze, e, in pari tempo, ad ammet- « tere, entro ciascuna discendenza, una serie di intermediari ora perduti « o smarriti ».

Un'edizione integrale del Poema, dato il materiale così vario di cui possiamo disporre, offrirebbe gravi difficoltà, tanto più che della prima parte manca il testo propriamente francese. Intanto in attesa che un fortunato ritrovamento ci faccia conoscere questo, bene ha fatto il D. B. a pubblicare il frammento Barbieri che porta un utile contributo alla conoscenza delle varie elaborazioni subite dalla materia del Poema, ed è un nuovo documento di quella letteratura franco-italiana che nei secoli XIII e XIV circolò nell'Italia settentrionale più copiosa forse che non appaia. L'edizione è in forma interpretativa con alcuni emendamenti là dove è evidente l'errore del copista, persona poco colta, a quanto pare, e che forse non disponeva nemmeno di un esemplare troppo corretto. Seguono alcune note che nei luoghi più difficili chiariscono il senso col riscontro della lezione offerta dalle altre redazioni, e infine in un glossario sono raccolte le voci meno facili a intendersi. M. P.

(1) Si veda il volume dello stesso De Bartholomaeis, *Le carte di Giovanni Maria Barbieri nell'Archiginnasio di Bologna*, Bologna, 1927.

77. — C. CARROLL MARDEN, *Cuatro Poemas de Berceo* (Milagros de la iglesia robada y de Teófilo y vidas de Sancta Oria y de San Millán). Madrid, Casa Editorial Hernando (Anejo IX de la *Revista de Filología Española*), 1928; -4°, pp. 107.

Della poesia di Gonzalo di Berceo si conservavano ancora nel sec. XVIII due manoscritti antichi, nella vetusta biblioteca del monastero di San Millán: l'uno in folio, opera d'un copista castigliano, l'altro più piccolo, in-4°, opera d'un copista navarro-aragonese. Il testo dei due codici è stato copiato dal P. benedettino Domingo Ibarreta (1710-1785); e tale copia ha servito all'ediz. del 1780 per cura di Tomás Antonio Sánchez. Tanto la copia del padre benedettino Ibarreta, quanto i tre codici originali si consideravano fino a pochi anni fa come perduti. La copia del P. Ibarreta è stata recentemente scoperta da Antonio G. Solalinde nel monastero di Silos. La sorte dei due codici antichi è più complicata, perchè essi, oltre che trasferiti da un luogo ad un altro e d'una ad altra mano, sono stati smembrati; una parte del codice in folio, quella contenente la *Vida de Santo Domingo de Silos*, dopo svariate vicende è entrata a far parte della Biblioteca della Real Academia Española, ed è stata studiata e pubblicata criticamente da John D. Fitz-Gerald nel 1904 (*Bibl. de l'École des Hautes Études*, fasc. 149). Ma la *Vida de Santo Domingo* doveva costituire soltanto una piccola parte del Codice; la perdita del resto costituiva una delle più dolorose e deplorate lacune del patrimonio della letteratura spagnuola. A Charles Caroll Marden toccava la fortuna di ritrovare il libro perduto e rimpianto. Era capitato nelle mani d'un antiquario della città di Logroño, a 15 Km. dal monastero di San Millán. L'antiquario di Logroño lo aveva poi ceduto a un libraio di Madrid; C. Caroll Marden, ritrovato e identificato il prezioso cimelio, non solo si è dato allo studio di questo, ma lo ha comperato e poi generosamente donato alla biblioteca della R. Academia Española, dov'esso ora può integrare la sezione della *Vida de Santo Domingo*, che ne era stata smembrata. Il codice scoperto da C. Caroll Marden contiene le seguenti opere:

c. 1-5 — *Estoria de San Millán* (incompiuta);
c. 6-18 — *Milagros* (La iglesia robada — Milagro de Teófilo);
c. 18-30 — *Vida de Santa Oria*, completa a eccezione d'un foglio (coplas 57-72).

Sono in tutto 30 fogli. Perchè i dati esterni e la compagine interna dei testi coincidono con la descrizione minuziosa del codice in folio compiuta nel 1745 dal padre benedettino Martin Sarmiento (*Memorias para la historia de la poesía y poetas españoles*, Madrid, 1775), risulta evidente che il manoscritto, ora venuto alla luce, altro non è che l'antichissimo codice in folio del monastero di San Millán, smembrato verso il 1736. Con l'aiuto del nuovo codice il testo di Berceo si rettifica nel suo colorito arcaico e regionale, e si compie in luoghi lacunosi e manchevoli; sicchè noi acquistiamo con queste pagine un prezioso strumento per ulteriori ricerche. Il C. M., dopo avere con precisione ricostituita la storia del testo e dopo aver brevemente disegnato il profilo del linguaggio riojano del poeta, pub-

blica le parti dei poemi che si leggono nei 30 fogli ritrovati, integrando le parti mancanti con la copia tratta dal padre Ibarreta (I): miracolo de *La iglesia robada*, l'altro *De como Teofilo fizo carta con el diablo de su anima et despues fue convertido e salvo*, la *Vida de S.ta Oria*, la *Estoria de Sennor Sant Millán tornada de latin en romance la qual conposo maestre Gonçalo de Verceo.* Di questa si hanno soltanto 79 *coplas* su un totale di 409. L'opera di C. Caroll Marden, alla quale ha concorso l'aiuto dell'American Council of Learned Societies, viene ad aggiungersi alle molte benemerenze che la schiera degli ispanisti del Nuovo Continente è venuta in questi ultimi anni meritandosi verso le antiche memorie della storia e della poesia della Spagna (1).

E. L.

78. — JAIME OLIVER ASIN, *Origen Arabe de Rebato, Arrobda y sus Homónimos, Contribución al estudio de la historia medieval de la tactica militar y de su léxico peninsular.* Madrid, 1928; -4°, pp. 109.

È un libro denso di osservazioni e pieno di idee suggestive. Il giovane autore, guidato dai suoi valorosi maestri della Università di Madrid, ha avuto la singolare fortuna di imbattersi in un tema del tutto nuovo, e ricco di impensati sviluppi; è doveroso riconoscere che egli si dimostra sempre pari al còmpito che la fortuna gli ha con tanto favore assegnato. Le sue pagine riboccano di osservazioni fini, acute, nuovissime; e saranno il punto di partenza di altre ricerche destinate a illuminare di luce inattesa molti aspetti della vita medievale. L'attacco improvviso dicevasi in antico castigliano *rebato*, voce che il Diez (*Et. Wb. rom. Spr.*, n. 875) spiegava come deverbale da *arrebdar*, lat. ad-reptare; Cuervo, seguìto da altri autorevoli romanisti, proponeva invece l'etimo: *rebatir*. Dall'antico *rebato* si ebbe il verbo *rebatar* cioè accorrere a un *rebato*, respingere un *rebato*, operare nel tumulto d'un *rebato*. Gli italiani del Quattrocento e del Cinquecento raccolsero la bella ed espressiva parola sulla bocca dei soldati spagnuoli, e ne trassero il nostro: *arrabattarsi*, del quale si è fantasticata recentemente una etimologia greca, e anche i più guardinghi dei nostri filologi hanno avventurato le più paradossali congetture. Ma non c'è bisogno di congetture nè di fantasie. *Arrabattarsi* è semplicemente una voce di quello stesso linguaggio soldatesco spagnuolo, che ci ha dato anche *arrangiarsi* ed altre espressioni del genere; ed è modellato esattamente su *rebatarse* o *arrebatarse*. Basti, a provarlo, questo esempio antico tratto dalla *Primera cronica general*: « et cuando ellos los vieron, començaron todos a se rebatar a muy grant priessa ».

Ma che cosa era il *rebato*? Era una complessa istituzione militare cristiana modellata sopra l'analoga istituzione moresca, il *ribat*, entro la quale si chiudono i segreti della fortuna di moltissime imprese terrestri e marittime degli Arabi. Uno dei doveri imposti ad ogni fedele dalla legge maomettana

(1) Charles Caroll Marden ora annuncia una nuova pubblicazione su questo argomento, che è stato rinnovato dalla sua fortunata scoperta: *Veintitres Milagros de Gonzalo de Berceo.*

è quello di combattere a difesa dell'Islam (*chihad*): una delle principali forme di tale guerra santa, il *chihad*, è il *ribat*, la difesa della frontiera. *Ribat* dicevasi l'istituzione religiosa, e il sentimento del dovere che vi si connetteva; e si diceva anche — per una facile estensione di significato — il luogo dove tali doveri si affermavano: la torre e la fortezza di confine. Il *ribat* era più propriamente un cortile circondato da celle e dominato da un'alta torre (almenara). La terra del ribat era considerata sacra, e vi si seppellivano gli uomini insigni; le celle si riempivano di soldati al minimo accenno di guerra, e durante il periodo di pace erano occupate da santoni (*marabut*) o da fedeli desiderosi di pio raccoglimento. Tutto il Mediterraneo è cosparso di tali edifici, o di rovine di essi (Susa, Sfax): i nomi di Taza (Ribat Taza) e di Rabat (Ribat Alfath) ancora sopravvivono alla storia sommersa. I *ribat* si chiamarono in Ispagna *Rápita*: ne ricordiamo una presso Salamanca, una a Talavera, un'altra presso Toledo, una ad Alcalà la Real. Le più note ed importanti *Rapidas* erano sul mare, destinate a guardare la costa dall'assalto di navi nemiche, *Rebato* a Barcellona, *S. Carlos de la Rápida* a Tarragona, *Rávita* a Granata, e il celebre monastero de la Rábida, a Huelva. Queste *Rabidas* vivevano di elemosine, di lasciti e di pie fondazioni; e intorno ad esse si intrecciava una complicata rete di altre istituzioni monastico-militari. Gli arabi avevano un modo tutto loro di guerreggiare, rapidi assalti seguiti da improvvise fughe, e non meno improvvisi ritorni, e imboscate, e guerriglie di pochi cavalieri decisi a ogni sbaraglio. Le grosse e pesanti legioni nulla potevano contro queste esasperanti e fugacissime punzecchiature. Sicchè anche i cristiani dovettero adottare il sistema di guerra dei loro avversari. Strumento di tale guerra era sopra tutto il cavallo, appositamente addestrato e bardato. Il guerriero cristiano-romano cavalcava con grandi e lunghe staffe, coperto di ferro, imbrandendo o imbracciando armi pesanti e macchinose. Gli arabi cavalcavano leggeri e snelli, con staffe cortissime e tirate sul collo del cavallo. Gli spagnuoli imitarono subito la cavalcatura araba (a la gineta) e la diffusero per tutta l'Europa, in Italia nel sec. XIV, nelle Fiandre nel XVI, e in America. I gauchos dell'Argentina e i cowboys dell'America settentrionale sono gli epigoni della cavalleria araba della Spagna. L'improvviso attacco di questi guerrieri imponeva una rete di segnalazioni altrettanto rapide. Queste erano fatte mediante fuochi accesi sull'alto delle torri dei *ribat* e suoni di tamburo e di tromba echeggianti dall'una all'altra delle fortezze sorelle per chiamare all'armi i fedeli. Nelle *rabidas* cristiane l'allarme era dato con campane. Alla fine del sec. XIII, e specialmente dopo la guerra del Vespro, gli usi di guerra moreschi furono diffusi in Italia dagli almogavari di Sicilia. Alla luce dei documenti riuniti in questo volume da O. Asin assumono una luce nuova e limpida i noti versi di Dante (*Inf.*, XXII, 1-8):

io vidi già cavalier mover campo
e cominciare stormo e far lor mostra
e talvolta partir per loro scampo,
corridor vidi per la terra vostra,
o Aretini, e vidi gir gualdane,
ferir torneamenti e correr giostra
quando con trombe e quando con campane
con tamburi e con cenni di castella
e con cose nostrali e con istrane.

I *cenni di castella* e le *cose istrane* erano il telegrafo degli arabi; di giorno fumate di fasci d'erba, agitati a destra o a sinistra, in alto o in basso, di notte fiammate di paglia segnalavano con precisione il numero degli aggressori, la direzione, l'armamento. E contemporaneamente uscivano dai castelli i confratelli a cavallo, che recavano lo stesso messaggio e la parola d'ordine alla torre vicina. Era tale la rapidità di queste segnalazioni che una notizia poteva in una notte propagarsi da Alessandria a Ceuta, da un capo all'altro del Mediterraneo. La letteratura spagnuola è piena di questi ricordi di guerra: le torri di *rebatos* dalle quali s'alzano fumate e fiammate e partono rintocchi di campana, e si spiccano i veloci cavalieri ad esplorare la costa e a raggiunger le guardie appostate nei boschi. Una tragedia di Lope de Vega ha come scena l'interno d'un rebato, la torre di Manzofa (*El Grao de Valencia*). La figlia del capitano della torre è rapita in un assalto, ma uno dei corsari rapitori la riconosce per sua sorella. Quante storie romanzesche, quante improvvise tragedie celavano quelle oscure torri incoronate di fiamme e di fumo!

Il rebato era il centro di una confraternita ispirata a sentimenti della più fervida ascesi. Quelle crudeltà si disposavano all'impeto della fede, alle pratiche dell'ascetismo più squallido. Gli ordinamenti militari degli arabi erano legati indissolubilmente all'ordinamento religioso di tutta quanta la società musulmana. I cristiani, imitando gli usi materiali della guerra, il rebato, l'assalto, l'esplorazione dalle torri, a poco a poco assimilarono anche lo spirito religioso di quelle istituzioni guerriere. L'origine degli ordini monastico-militari del Medio Evo, i Templari, i Gerosolomitani, i Montesiani, ecc., deve essere ricercata all'ombra di quelle almenaras, nei rebatos, dove i guerrieri riposavano accanto ai monaci in orazione, sulla terra santa, che accoglieva le spoglie mortali degli uomini insigni. *Rabida* era il nome del santuario-caserma, al plurale *arrobt*, donde il castigliano *arrobda* (sentinella). Da *robda* crede l'O. A. che possa procedere il francese *ronde*, il nostro *ronda*, guardia notturna, che i romanisti sogliono ricondurre invece a *rotundare*.

La *ronda* spagnuola, l'*arrobda*, la *rápida*, l'*arrabatar* e l'*arrabattarsi* sono le reliquie linguistiche, entro le quali il piccone degli archeologi, affondandosi tra la terra accumulata da secoli, rivela il profilo di una delle più singolari istituzioni seminate dall'umanità sulle sponde del Mediterraneo tormentato dalla storia. E. L.

79. — EMILIO GARCIA GOMEZ, *Un texto Arabe occidental de la leyenda de Alejandro segun el manuscrito ar. XXVII de la Biblioteca de Junta para ampliación de estudios*. Edición, Tradución española y Estudio preliminar. Madrid, 1929; -4°, pp. 108 + il testo arabo.

Il profilo della storia delle leggende intorno ad Alessandro Magno nelle tradizioni latine e neolatine nell'Europa occidentale è stato tracciato con mano maestra da Paul Meyer nel 1886 (*Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*). La leggenda è stata sistemata nel sec. II

nel libro dello Pseudo-Callistene, il quale domina, attraverso la versione latina del sec. IV, tutto l'alto medio evo. Allo Pseudo-Callistene si aggiunge nel sec. X un nuovo testo, cioè l'*Historia de Praeliis* composta da un arciprete Leone reduce da un'ambasceria a Costantinopoli per incarico di Giovanni e Marino Duchi di Campania (F. Pfister, *Der Alexanderroman des Archipresbyters Leo*, Heidelberg, 1913, *Sammlung Mittellatein. Texte*, vol. VI). Dai due libri, lo Pseudo-Callistene e l'*Historia de Praeliis*, esce le leggenda medievale, quale ci si presenta nelle innumerevoli scritture latine e volgari e nei primi poemi dedicati a questo ciclo epico. Neppure *El libro de Alixandre* di Juan Lorenzo di Astorga, che proviene da un territorio, dove fiorirono altri tipi di leggenda, ci dice sotto tale rispetto nulla di nuovo; e le ricerche dedicate a quel libro da A. Morel-Fatio (*Recherches sur le texte et les sources du Libro de Alexandre*, *Romania*, IV, p. 7-90) riconducono ai consueti elementi tradizionali della nostra coltura durante il Medio Evo. La leggenda di Alessandro Magno ebbe un ben diverso destino in Oriente. Già la versione siriaca dello Pseudo-Callistene dimostra una concezione del tutto opposta del tipo dell'eroe; in luogo del conquistatore avventuroso ed avventurato abbiamo qui una specie di melanconico asceta, che riconosce al fondo della conquista più splendida l'inutilità d'ogni umana impresa. L'eroe piega sotto il peso della sua stessa storia; egli, come ogni mortale, è debole e fragile, e l'opera sua è invece gigantesca e imponente, perchè in essa si deve riconoscere il segno della volontà di Dio onnipotente. Tale raffigurazione mistica della leggenda di Alessandro Magno ha prodotto la duplicazione dell'eroe in due diversi personaggi: Dulcarnain l'eterno e Dulcarnain il mortale. All'uno si attribuiscono i fatti che più da vicino toccano il sopranaturale (la esplorazione dei segreti dell'universo, i miracoli, i viaggi nei paesi oltremondani); all'altro le imprese della storia. Dulcarnain è il nome che Alessandro Magno riceve nel Corano e nelle leggende orientali. Dulcarnain significa: il cornuto, poichè le corna sono nelle raffigurazioni primitive l'emblema della forza e della potenza divina. Le due correnti leggendarie, quella eroico-cavalleresca dell'occidente e quella mistica dell'oriente, procedono per vie diverse. Ma vi era, nell'Europa neolatina, una terra dove le due correnti potevano incontrarsi e confondere le loro acque: la Spagna. Le leggende intorno ad Alessandro Magno create o trasmesse nella Spagna medievale non sono state ancora nè indagate nè classificate. A tale opera si è dedicato Emilio García Gómez, e questo primo volume reca il frutto della sua indagine. Tre testi recano la leggenda araba su territorio spagnuolo. Ai tre il García Gómez vorrebbe aggiungerne un quarto, e cioè l'originale arabo, oggi perduto, della *Leggenda* classica di Alessandro Magno, composta in Provenza tra il 1199 e il 1204 (I. Levi, *Les traductions hébraïques de l'histoire légendaire d'Alexandre*, *Revue des études juives*, III, 238). L'originale arabo fu composto, a quanto si credeva dagli indagatori antecedenti, in Sicilia. Il García Gómez vorrebbe additare nella Spagna il luogo d'origine di quel libro; ma per ora non possiamo che fare induzioni assai vaghe, mancandoci ogni più preciso riferimento storico. I testi spagnuoli certi sono — come dicevo — tre: 1° una traduzione *aljamiada* composta in dialetto aragonese nel 1588 e intitolata « Recontamienta del Rey Alixandre » (ed. F. Guillen Robles, *Leyendas de José, hijo de Jacob y de*

Alexandro Magno sacadas de mss. moriscos de la B. N. de Madrid, Zaragoza, 1888); 2° Storia di Dulcarnain il Grande, che leggesi in due altri codici (Collezione Gayangos della R. Accademia di Storia, LXI e 5379 della Nazionale di Madrid); 3° Storia di Dulcarnain (il piccolo) contenuta nel cod. XXVII della Biblioteca della « Junta para ampliación de estudios ». A questo terzo testo è dedicata l'indagine del presente volume. Esso fu scoperto nel soppalco di una vecchia casa in demolizione nel piccolo villaggio di Almonacid de la Sierra (La Almunia) nel 1884. Apparteneva a una biblioteca moresca ivi celata nel '500 per timore di persecuzione. I codici superstiti furono acquistati da D. Pablo Gil, di Saragozza, e dopo la morte di lui sono stati acquistati dalla *Junta p. A. d. E.* Il García Gómez ne studia l'origine, il dialetto, le fonti e ne dà un'edizione critica e la traduzione. Artisticamente il testo non ha gran valore; ma la povertà artistica del narratore è condizione felice, perchè ci è prova del suo rispetto alla tradizione avita, entro la quale egli non aveva neppure la più lontana possibilità di introdurre elementi fantastici personali. La storia di Dulcarnain riferisce i fatti storici ed epici di Alessandro Magno, attingendo a fonti derivate, attraverso a una serie di trapassi che si possono ricostruire, dal testo dello Pseudo-Callistene; ma vi ha parte notevole la leggenda mistica dei testi orientali. La *Storia di Dulcarnain* si chiude con la famosa lettera, scritta da Alessandro in punto di morte, alla madre; ed è significativo il fatto che anche le elaborazioni romanze della leggenda, composte in Ispagna, si chiudano in modo analogo (*Cartas que envió Alexandro a su madre* nella *B. A. E.*, LVII, 224, cfr. J. Zacher, *Die Quelle der Trostbriefe Alexanders an Olimpias in der Spanischen Alexandreis*, Halle, 1867). Il García Gómez crede che le tre leggende ispano-moresche abbiano avuto, oltre che un'influenza generica, anche un'efficacia diretta sopra la creazione leggendaria dei testi romanzi. Uno degli episodi della leggenda di Alessandro Magno del quale — dice il Meyer — « on a remarqué l'absence dans les textes soit grecs soit latins » è quello della « forêt aux pucelles ». Il García Gómez ne addita riscontri in queste elaborazioni orientali della leggenda (*La forêt aux pucelles* nel *Boletin de la R. Academia de la Historia*, XC, 1927, 197-215). Altri elementi egli osserva ed indaga qua e là, nel corso del suo libro, che non è un'esposizione sistematica dei rapporti tra i due mondi poetici, che operavano sullo stesso suolo, ma semplicemente una esplorazione della materia, a proposito di uno solo dei tre testi superstiti, la storia aragonese di *Dulcarnain*. A questo studio altri poi seguiranno dedicati agli altri due testi; e seguirà poi lo studio complessivo della leggenda. L'opera e l'edizione sono compiuti sotto gli auspicî dell'Instituto de Valencia da Don Juan, in Madrid, e della Hispanic Society of America, di New York. E. L.

80. — *Chronicle of the King Pedro III of Aragon (a. D. 1276-1285) by* Bernat Desclot *translated from the original Catalan Text by* F. L. Critchlow Ph. D. - Princeton, University Press, 1928; -8°, pp. 386.

Di Bernat Desclot gli storici del regno d'Aragona non avevano sino al 1840 altro che la traduzione castigliana, o piuttosto un compendio com-

posto da Rafael Cervera nel 1616; a questo si aggiungevano gli estratti inseriti sparsamente da Girolamo Zurita negli *Anales de Aragon*. Nel 1840 usciva finalmente il testo catalano originale nel vol. *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle* di Buchon. Era la riproduzione d'un manoscritto parigino, scelto non in seguito a una classificazione sistematica del materiale, ma per semplice opportunità di luogo. Sia per la scorrettezza del testo, sia per la mancanza di un'adeguata illustrazione storica, l'opera del cronista catalano, contemporaneo e spettatore dei maggiori avvenimenti del sec. XIII, rimase inosservata. È merito di Michele Amari l'avere per il primo riconosciuto l'importanza di Bernat Desclot. Costui non solo ha partecipato vivamente agli avvenimenti, che racconta, ma deve essersi servito di fonti ufficiali: documenti, relazioni, lettere regali. Se si pensa che la parte centrale e più cospicua della cronaca di Bernat Desclot è dedicata alla guerra del Vespro Siciliano, si immaginerà facilmente quale sia l'importanza di queste pagine anche per la storia stessa d'Italia e per la storia di avvenimenti, che entrano in modo drammatico anche nell'orbita del mondo della *Divina Commedia*. Purtroppo di un libro così importante manca ancora un'edizione, criticamente basata sui molti codici sparsi nelle biblioteche della Spagna. In attesa dell'edizione critica, può rendere segnalati servigi alla storia del reame d'Aragona e alla storia d'Italia del sec. XIII questa versione inglese della parte più drammatica del racconto di Bernat Desclot, la seconda, dedicata agli avvenimenti del Vespro e alla guerra di Catalogna. La traduzione rende accessibile un testo, che altrimenti sarebbe di difficile consultazione, e correda il racconto di molte e precise note storiche, con riferimento ad altri racconti cronistici e ai documenti editi ed inediti relativi a fatti e a personaggi di quei tempi. Delle imprese degli Almogavari, raccontate da B. Desclot, ho già avuto occasione di fare parola altrove (*Gli Almogavari d'Italia*, in *Glossa perenne*, Bologna, 1929). Ritornerò su tale argomento in una apposita e più diffusa memoria, nella quale cercherò di mettere in rilievo alcuni fatti poco noti relativi alla sopravvivenza delle tradizioni catalane nel nostro Quattrocento. Intanto desidero segnalare il bel libro di F. L. Critchlow, che può rendere abili servigi a quanti esplorano la storia d'Italia del sec. XIII e il mondo dantesco. E. L.

81. — G. VOLPE. *Il Medio Evo*. Firenze, Vallecchi, 1927; -16°, pp. 578 (Collana Storica Vallecchi).

Il V. in questo bel volume dà nuova prova del vivo ingegno che anima la sua molta dottrina. Egli inquadra il Medio Evo in una visione assai ampia, che si apre con un rapidissimo sguardo all'opera dei Fenici e dei Greci nel Mediterraneo ed all'unità romana, che nel mondo mediterraneo compose in armonia la precedente varietà; e si chiude con un sobrio profilo delle principali caratteristiche di quel primo cinquantennio del sec. XVI, in cui la lotta per il dominio d'Italia fu un episodio della lotta per il dominio dell'Europa combattuta fra le grandi potenze moderne, cinquantennio che vide travolta la libertà italiana, ma vide altresì indubbi segni di un intimo

lavorìo di forze italiane, onde l'Italia fu portata a permeare l'Europa della sua intensa attività intellettuale ed artistica.

Il volume è densissimo di idee, nè la preoccupazione sintetica di far emergere sopratutto le linee fondamentali ha indotto il V. a rinunciare ai molti tocchi particolari, là dove questi giovino a dar movimento al racconto od a meglio intendere i fenomeni generali. Il V. ha l'occhio aperto e lo spirito pronto a cogliere tutti gli elementi che concorsero a determinare la crisi del mondo antico, e la sua evoluzione al mondo moderno attraverso il complesso travagìio del mondo medievale: antiche forze radicate nella tradizione imperiale e repubblicana romana; nuove forze portate dal cristianesimo e dai Barbari; Latinità e Germanesimo; Bizantini; Slavi; Mussulmani; monarchie romano-barbariche; Impero romano-cristiano-germanico; Papato; correnti e fenomeni spirituali, intellettuali, religiosi, politici, giuridici, demografici, economici, per i quali l'anarchia del mondo romano-barbarico sboccò nell'ordinamento feudale, e su questo s'avventò l'ascendere delle classi inferiori non feudali o della feudalità minore, mentre Papato ed Impero impegnavano il grande duello, si costituivano i comuni, la Cristianità occidentale muoveva alla riscossa contro il mondo musulmano, gli Italiani cercavano nuove fortune nel Mediterraneo orientale e nell'Occidente europeo, i Tedeschi colonizzavano le vicine terre slave. Ed infine, le Signorie ed i Principati equilibrantisi in Italia, le grandi monarchie unitarie, assolute, nazionali nell'Europa atlantico-mediterranea, e l'Europa alla conquista dell'Italia. Ecco i principali motivi del gran tema, che il V. svolge e sottopone all'intelligenza del lettore chiariti, individuati, valutati con mano sicura. E tra questi motivi, il V. fa suonare nitidamente quelli che sono più propriamente italiani; e ben a ragione mette in rilievo la persistenza nel popolo italiano, e non soltanto negli eruditi, dell'idea che esso popolo è sempre « legittimo erede e prosecutore di Roma », idea che ebbe la sua virtù operante anche nei periodi di maggior decadenza; rintraccia gli elementi che dànno alla vita italiana e al pensiero italiano un loro carattere nazionale, anche se nel campo politico non vi era unità nazionale, onde già da allora si può legittimamente parlare di « storia d'Italia »; precisa il gran posto che ebbero pur sempre l'Italia e gli Italiani nelle vicende di fatti e nelle correnti di idee che in quei dieci secoli materiarono e nutrirono la storia europea. Motivi cari alla nostra storiografia del Risorgimento: ma essi trovano nella ricerca scientifica quella sanzione di verità che è come presupposta dalla stretta rispondenza che essi hanno nell'intimo vibrare dell'anima italiana.

Lo stile usato dal V. è, come negli altri suoi scritti, serrato, efficace, vivo, se anche qua e là, talora nello sforzo di raggiungere concisione e rilievo insieme, talora forse per effetto di rielaborazione non del tutto compiuta, è un poco troppo sincopato, in qualche punto quasi un rapido inseguirsi di appunti. Alcune inesattezze ed imprecisioni saranno facilmente eliminate dall'A., se vorrà, come ci auguriamo, darci una seconda edizione di un lavoro, che è senza dubbio l'opera migliore di sintesi sul Medio Evo europeo comparsa in questi anni. O. B.

82. — L. HALPHEN, *Les Barbares des grandes invasions aux conquêtes du XI^e siècle.* Paris, Felix Alcan, 1926; pp. 393. (*Peuples et civilisations. Histoire générale publiée sous la direction de* L. Halphen et Ph. Sagnac, vol. 5).

L'H. ci presenta in questo volume l'alto Medio Evo *sub specie barbarorum.* Dalla seconda metà del secolo IV alla fine del secolo XI i Barbari, già comparsi sulla scena della storia nei secoli precedenti e da essa non scomparsi nei secoli seguenti, sono però i protagonisti del grande dramma. In questo periodo i loro movimenti e le loro invasioni, conseguenza del rifluire degli Unni dall'Asia in Europa, portarono all'organamento dei nuovi stati barbarici nei quadri dell'Impero Romano smembrato. Alla fine di questo periodo la conquista dell'Asia anteriore per opera dei Turchi Selgiucidi, per la prima volta dopo il frantumarsi dell'unità romana destò nell'Europa dall'Atlantico al Bosforo un sentimento di solidarietà che la ritornò alla coscienza della propria unità di fronte alla minaccia orientale e la spinse, con le Crociate, alla rivincita. Scopo del volume: tracciare nelle sue linee fondamentali il graduale rinnovamento portato nell'aspetto del mondo romano dall'afflusso dei Barbari. Ciò avvenne in due tempi: nel primo, l'armonica costruzione dell'Impero è progressivamente travolta, e nel caos si hanno i primi tentativi degli invasori di comporre le rovine in un ordine nuovo (dall'entrata degli Unni in Europa, seconda metà del secolo V, all'alleanza dei Franchi e del Papato contro i Longobardi, metà del secolo VIII); nel secondo, si vengono fissando i lineamenti dell'ordine nuovo, col costituirsi di nuovi Imperi (Abbassidi, Carolingi, e, per un certo tempo, Bulgari) e col restaurarsi dell'Impero d'Occidente per opera di Ottone I, mentre nell'Europa nord-orientale si afferma l'espansione scandinava e nell'Europa sud-orientale l'Impero d'Oriente si risolleva, finchè l'irrompere dei Turchi Selgiucidi nell'Asia anteriore rinnova la minaccia mortale all'Occidente.

Non entro in maggiori particolari sul contenuto del volume, perchè ciò mi porterebbe troppo lontano. L'H., che è un ottimo conoscitore del periodo trattato, anche in questo libro si mostra assai bene informato delle fonti e della letteratura critica; l'esposizione è agile, chiara, di piacevole lettura; giovevoli le sobrie note bibliografiche. L'illustre studioso mi consentirà un'osservazione, di carattere generale, e che riguarda l'impianto stesso del suo volume. Egli vuol seguire le innovazioni portate dai Barbari nel mondo antico. Ma perchè il quadro riuscisse completo ed efficace, era necessario dire anzitutto, sia pure brevemente, che cos'era questo mondo antico all'inizio della crisi decisiva; e poi, delineare anche il formarsi e lo stabilirsi degli istituti feudali, di quell'armatura feudale, come dice l'H., che permise ai cavalieri d'Occidente di essere gli artefici della vittoria nell'ora critica. Ed infatti, appunto contro la società occidentale che si veniva faticosamente riplasmando urtarono i Barbari per tutto il secondo tempo del periodo trattato dall'H., e le loro conquiste, le loro sconfitte, la loro azione non si comprendono a pieno se non si conoscono bene anche gli altri attori del dramma e l'ambiente in cui vissero ed operarono. Invece l'H., per le condizioni del mondo romano all'inizio della

crisi, e per lo sviluppo degli istituti feudali rimanda ad altri volumi della collezione (1). Il difetto è intrinseco al modo come fu ideata questa parte della collezione, in cui i popoli e le loro civiltà rimangono un po' troppo isolati, invece di essere visti unitariamente, cioè storicamente.

Ed un'ultima osservazione. Vorrei che l'H. chiarisse il suo pensiero circa i rapporti fra l'azione preponderante esercitata dai Franchi in confronto degli altri popoli barbari ed il fatto che essi riuscirono a difendersi « avec le plus de succès » « contre la contagion des idées romaines » (p. 76). Molto ci sarebbe da dire a questo proposito. Mi accontenterò di ricordare quanto i Franchi siano debitori del loro primato alle diverse condizioni in cui si trovarono, rispetto i Longobardi d'Italia, nelle relazioni col Papato. E ciò ben sa l'illustre studioso francese, che giustamente riporta alla unione del Papato col regno franco la possibilità « de rebâtir à frais nouveaux l'édifice disloqué par les invasions barbares ».

O. B.

83. — F. P. Luiso, *La leggenda del « Volto Santo ». I. Storia di un cimelio.* Pescia, Benedetti e Niccolai, 1928; -8°, pp. 109.

La leggenda del « Volto Santo », secondo il diacono Leboino, che ne fu autore del nucleo fondamentale e visse nello stesso periodo di tempo della sua formazione, avrebbe avuto inizio a Lucca nel 742, e si sarebbe propagata con maravigliosa rapidità per tutto il rimanente mondo cristiano. Ma sorprendeva che, per trovar copia di un documento di quel tempo, fosse necessario scendere fino al secolo XIII o XIV. Tanto più sorprendeva, in quanto Lucca aveva saputo amorosamente e gelosamente conservare un notevolissimo numero di carte anteriori al mille. Veramente gli scrittori locali, e primi e autorevolissimi l'abate Domenico Barsocchini e il marchese Cesare Lucchesini, parlavano di un cod. del sec. XI: esistito un tempo nella libreria del marchese Carlo Tucci (1781-1840), era poi scomparso e se n'era perduta ogni traccia.

Il cimelio illustrato dal Luiso è proprio quel cod., che, ritrovato, — e del ritrovamento il L. delinea nettamente la storia, — è ora per concorso benevolo e generoso di enti e mecenati, col nome di cod. Tucci-Tognetti, a disposizione degli studiosi nella R. Biblioteca Governativa di Lucca (cfr. *Accademie e Biblioteche d'Italia*, III, 33-39.)

Il saggio del L. è sommamente importante, perchè dimostra che quel cod. non appartiene già al sec. XI, ma si rivela evidentemente il testo ufficiale della confraternita del « Volto Santo », che fu fondata in Lucca nel 1306, a somiglianza di simili istituzioni che fiorirono un po' dappertutto nelle nostre città medievali. Si rivela evidentemente nell'esame dei testi che contiene: lo statuto del 1306 e la sua convalidazione ottenuta dalle autorità ecclesiastiche il 7 febbraio 1308; il compendio della storia del « Volto Santo » approntato il 1302 dal giudice Castagnacci « de rogatu et voluntate « domni Lanberti regularis regule S. Fridiani », cappellano del « Volto

(1) *L'Empire Romain*, di E. Albertini; *L'Europe et la civilisation européenne au temps des croisades*, dell'H.

Santo »; la iscrizione che era un tempo sulla parete anteriore della cappella del « Volto Santo » a ricordo delle indulgenze già concesse da Callisto II ed Eugenio III; le indulgenze ottenute di recente dal vescovo di Lucca, Enrico, il 16 febbraio 1309. E di singolare valore, anche per la storia del costume, sono tre miniature, di cui la prima « rappresenta l'altare della Santa Croce; « e ai piedi, da una parte quattro figure in adorazione, dall'altra un diacono, « che vuole essere manifestamente il diacono Leboino, seduto su uno sga- « bello con un libro sotto il braccio. Nelle altre due, che si sviluppano in « tre quadri posti su due pagine a fronte, è figurata la processione, che fu « per la confraternita come il fulcro della sua devota operosità » (63).

La storia della leggenda del « Volto Santo » dovrà essere, dunque, riveduta e in parte modificata. Lo studio relativo alla sua formazione e al suo sviluppo formerà materia di un secondo saggio. In questo il L., fondandosi sull'esame dei codici, fa noto che esiste un primo gruppo di codd. contenenti il racconto di un diacono Leobino, che ebbe divulgazione nei secoli XII e XIII, specialmente fuori d'Italia, con una specie di appendice di miracoli, di cui il più famoso è quello del Cristo di Beirut. Questi codici son tutti stranieri. Poi il racconto di Leobino diventa la leggenda del venerabile Leboino in una manipolazione lucchese dei primi anni del sec. XIV, arricchita di una lunga appendice di miracoli lucchesi. I codd. di questo gruppo sono tutti italiani. Dopo il 1334 alla prima e seconda parte della leggenda se ne aggiunse una terza, ed è il miracolo della mannaia di Serralunga. Terzo gruppo di codici. Il cod. Tucci-Tognetti appartiene al secondo gruppo, quantunque in esso sia stato incluso, in tempo posteriore, il miracolo della mannaia.

Gli studiosi di cose medievali attendono con vivo desiderio il secondo saggio promesso, che, dovuto alla dottrina e alla penetrazione sicura di un ricercatore così favorevolmente conosciuto, riuscirà senza dubbio non meno utile ed interessante di quello di cui abbiano dato notizia. A. P.

84. — R. CESSI, *Nova Aquileia*, in *Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti*, to. 88 (1928-29), par. II, p. 543.

L'A. per spiegare l'origine e l'importanza che ebbe quest'espressione *Nova Aquileia* usata per indicare Grado, studia i documenti relativi ai contrasti fra Aquileia e Grado, esamina le derivazioni degli uni dagli altri, le interpolazioni dovute alle preoccupazioni giurisdizionali sino verso la metà del secolo XI, quando fu compilata la Cronica *de singulis patriarchis Novae Aquileiae*. In un'appendice l'A. pubblica gli atti spurii del concilio Gradese sotto il patriarca Elia, distinguendo accuratamente il testo originario dalle quattro successive contaminazioni introdotte nei diversi momenti delle liti fra Aquileia e Grado. P. P.

85. — R. CESSI, *Venezia Ducale*, II. L'età eroica. Padova, A. Draghi; -16°, pp.250.

Con questo secondo volume l'A. continua l'opera sua, della quale abbiamo notizia in questi *Studi*, II, p. 256, e conduce la storia di Venezia dal cadere

di Giovanni Partecipazio duca, del quale narra la tumultuosa fine, avvenuta nell'837, sino al cadere del dominio degli Orseolo, dopo il glorioso ducato di Pietro Orseolo II, l'incerto governo di suo figlio Ottone e le confuse ed oscure vicende che susseguirono; in altre parole dall'irrobustirsi sicuro del dominio veneziano dopo il trasferimento del centro del regime a Rivoalto ed il trasporto delle reliquie di S. Marco, sino all'affermarsi del predominio veneziano nell'Adriatico settentrionale ed alle nuove relazioni veneziane nell'Adriatico inferiore e nell'impero bizantino coll'acquisto di nuovi privilegi. Corre parallela la narrazione delle vicende ecclesiastiche dal concilio di Mantova dell'827, che avrebbe dovuto portare come conseguenza la soppressione del patriarcato gradese, sino ai tumulti provocati dall'invasione di Poppone patriarca d'Aquileia ed alle nuove sanzioni papali del 1027. È il periodo nel quale Venezia si evolve da *provincia* dell'Impero Bizantino a *ducato*, e pure non spezzando tutte le relazioni politiche coll'Oriente acquista la sua indipendenza, e così può trattare in proprio nome coll'Impero d'Occidente sul fondamento degli antichi patti sanzionati sotto la tutela dell'Impero Bizantino; è il periodo inoltre in cui Venezia deve lottare coi pirati slavi annidati sulla Narenta e coi Saraceni dominatori nella Puglia, quando l'impero Carolingio ha perduto il suo potere di controllo in quelle regioni, sinchè Pietro II Orseolo non ebbe ad assicurare più larga vitalità al commercio veneziano col rendere più sicuro l'Adriatico; è il periodo però anche delle fazioni familiari che mettono in pericolo l'unità e la sicurezza della Patria. L'A. segue anche qui il metodo tenuto nel primo volume e rimanda all'appendice la trattazione di alcune questioni (ciò che importa qualche volta alcune ripetizioni); non diremo che abbia torto, ma il non trovare nel testo quasi nessuna data, ed il doverle ricercare quasi sempre in fine, non rende sempre molto agevole la lettura. La questione delle date per i singoli duchi, quella dei loro cognomi, delle loro genealogie e delle loro parentele è rimandata in appendice; così pure si ha in appendice l'esame della natura e dei caratteri dei « patti ed accordi » stipulati coi sovrani carolingi, italici e sassoni; per cui il titolo di *proprietas* unico riconosciuto da quei sovrani sul principio al duca veneto per i territori a lui soggetti, si tramuta man mano sino a diventare un diritto assoluto di sovranità. A proposito poi degli « ordinamenti civili », non sarà permesso pensare che pur ritenendo il ducato una fisionomia tutta sua, ben differente dal movimento feudale del continente, qualcosa delle forme giuridiche ch'erano in vigore nella Venezia continentale dal tempo longobardo in poi, non sia penetrato anche nella Venezia insulare? I placiti per es. di cui si parla a p. 232 e sopratutto l'ufficio dei gastaldi ducali, che amministravano i possessi ducali, è ben difficile che in qualche cosa almeno non si avvicinassero appunto ai placiti ed ai gastaldi reali. Ma è questa una questione troppo delicata. P. P.

86. — F. COGNASSO, *Il Conte Verde* (1334-1383). Torino, G. B. Paravia, 1926, -16°, pp. VI-332, con tavole e una carta.

Questo volume del C. è degna prova della bontà dell'idea concepita dal compianto Arturo Segre di dare all'Italia, da sessant'anni libera ed unita,

una collezione biografica dei Principi Sabaudi, dal cui insieme uscisse la sintesi dei fasti gloriosi della Casa di Savoia, che all'Italia ha dato libertà ed unità.

Il C. espone le vicende del regno di Amedeo VI dopo averne delineata l'educazione spirituale, intellettuale e fisica, e dopo aver prospettata la situazione politica dello Stato Sabaudo durante la sua minore età. Materia assai difficile a trattare, per la complessità ed infinita variabilità dei rapporti politici tra il Conte Verde, i Savoia-Acaia, i Marchesi di Saluzzo e del Monferrato, i Visconti, gli Angioini, i Papi, per tacer d'altri, in Italia; con il Delfinato, la Francia, l'Impero, ed ancora gli Angioini ed i Papi, fuori d'Italia. Era inevitabile che la narrazione ne risentisse, ed è infatti qua e là necessariamente frammentaria; ma tuttavia il C. ha saputo individuare con chiarezza i fili che facevano capo alle mani del Conte, e comporre in un quadro perspicuo i risultati finali raggiunti dalla sua azione politica. Consolidamento statale all'interno in confronto all'atomismo feudale e comunale. All'esterno, nella regione transalpina, conquista di frontiere ben appoggiate al Giura, al lago di Ginevra, alle Alpi, al Rodano, per l'occupazione del Gex, la sottomissione del Faucigny, del Genevese e l'acquisto del Vaud; nella regione pedemontana, segnate le vie future dell'espansione verso il mare, mèta Genova, e verso la pianura padana, mèta Milano, con l'affermazione del predominio sabaudo nel Piemonte occidentale. Anche la figura di Amedeo VI come uomo riceve dalle pagine del C. un nitido risalto. Fiero principe, che ricevendo l'imperatore Carlo IV a Chambéry nel 1365 non volle che le bandiere con la bianca croce di Savoia fossero deposte ai suoi piedi, e pronunciò memorande parole: « Sire, des aultres banières, faictes a votre vouloir; mais ceste cy a la croix blanche ne fut onques boutée a terre, ne jamais ne sera, si Dieu plaist » (p. 144). E nel 1373 a Galeazzo Visconti dichiarò la sua fiducia nella superiorità delle sue lance sabaude su tutte le milizie mercenarie di Lombardia: « Par marine, par marine, a ce que j'ay veu, qui heust mil bonnes lances de notre pays avecques un bon capitaine, qui meissent pied a terre, quand lour metroix pied a terre, par marine, il desconfiroyent toutz les souldayers de messire Hanequin et toutz les votres et de vos frère et de toutz les seigneurs de Lombardie et de Touschaine, quar il sont toutz guarçons et toutz ribaus et gent de rien » (p. 205 sg.). Nè il C. consente che la simpatia per il suo eroe faccia velo alla oggettività dello storico, anche quando col suo operato sacrificò agli interessi il diritto, come accadde per lo sventurato Filippo d'Acaia (p. 111 sgg.). Nelle sue giuste proporzioni è anche raccontata la crociata del Conte in aiuto dell'imperatore Giovanni V Paleologo, avventura che non ebbe effetti duraturi per l'Impero Greco, ma che tuttavia diede ad Amedeo VI un prestigio, che richiamò su di lui l'attenzione delle Repubbliche marinare italiane, e per un momento trasse i Savoia dalla piccola cerchia della vita locale alla grande politica mediterranea (cf. p. 180 sg.).

Per quanto non risulti dal titolo del libro, il C. tratta negli ultimi capitoli anche del governo della vedova del Conte Verde, Bona di Borbone, di cui traccia un ritratto assai lusinghiero, e di Amedeo VII, il Conte Rosso, sotto il quale la pacifica occupazione di Nizza rappresentò « per Savoia una battaglia vinta sui Visconti ». Dominate le Alpi Marittime da ambedue i

versanti, rinserrato strettamente, dalla Maira all'alto Po, il Marchesato di Saluzzo, distrutte completamente tutte le possibilità per i Visconti di risalire nella valle della Stura e del Tanaro, « la bandiera dalla Croce di Savoia sventolava al vento dinanzi al Mare d'Italia! ». In quanto alle note leggende intorno alle circostanze della morte del Conte Rosso, il C. le spiega con l'infezione tetanica che lo colpì in seguito a ferita riportata cadendo da cavallo in una partita di caccia, e che produsse fenomeni inspiegabili dalle cognizioni mediche del tempo.

L'esposizione è spesso ravvivata da colorite rievocazioni di feste, tornei, cerimonie. Peccato che il C., forse pensando che non a « specialisti », ma alle « persone colte » in genere è rivolta la collezione, non abbia creduto di dare maggiore sviluppo alle parti concernenti la vita economica, istituzionale, intellettuale degli Stati Sabaudi per questo periodo! Ciò non toglie che il suo sia uno dei migliori libri di storia usciti in questi ultimi anni in Italia. O. B.

87. — S. Mochi Onory, *Ricerche sui poteri civili dei vescovi nelle città umbre durante l'alto medio-evo*. Biblioteca della *Rivista di storia del diritto italiano*, N. 2, Roma, 1930; -8°, pp. 257.

Questa ricerca comprende, quanto al tempo, i secoli che vanno dal VI al XII, quanto al territorio, quello della sesta regione Augustea, la quale, dividendosi ben presto, ebbe nei suoi confini una parte del ducato longobardo di Spoleto ed il ducato bizantino di Perugia. Di questo ducato perugino « nettamente « distinto dalla Tuscia, dalla Campania e dalla Pentapoli », l'A. narra con particolare cura il sorgere, l'organizzarsi « in circoscrizione autonoma dell'esar« cato... tra la fine del sesto secolo ed i primi anni del settimo... avente a « capo un *magister militum* investito di funzioni militari e civili » (p. 57); « col « cessare dell'Esarcato il ducato bizantino di Perugia passa sotto il dominio « del Pontefice » (p. 67). « La posizione del vescovo nel campo civile durante « il periodo bizantino, data la scarsezza di fonti, non può essere lumeggiata « a sufficienza; e perdurando questa scarsezza non è possibile registrare per « il ducato bizantino di Perugia quegli esempi, che s'incontrano per talune « altre città vescovili » (p. 72), e l'A. giustamente non vuole ricorrere a raffronti analogici. Passando al ducato di Spoleto, in esso erano comprese le città vescovili di Nocera, Terni, Bevagna, Foligno, Spello, Assisi, Trevi, Forum Flaminii, Norcia, Plestia, Rieti, Spoleto, Tadino, alcune delle quali però spariscono presto; amministrativamente il ducato era diviso in gastaldati le cui circoscrizioni non coincidevano con quelle ecclesiastiche: ed essendo essi in numero maggiore, ne viene di conseguenza che in talune diocesi dovevano essere compresi più gastaldati; viceversa qualche sede vescovile (come Norcia e forse anche Foligno) poteva non essere sede di gastaldato. Quanto alle relazioni fra i due poteri, passato naturalmente il primo tempestoso periodo dell'invasione, l'A. conclude « che nel periodo longobardo ai vescovi erano « affidate talune funzioni dalle autorità statali, particolarmente notevoli « entro i confini delle loro città, di guisa che vennero essi assumendo nella « costituzione ordinaria talvolta un carattere tale da poter essere equiparati

« ai pubblici ufficiali del ducato. Quei pochi dati che ci fanno conoscere l'in-« tervento del vescovo nell'amministrazione della giustizia, possono mo-« strarci chiaramente, che quando il vescovo vi prendeva parte, non si trat-« tava di un intervento a titolo d'onore, ma che al contrario nei solenni « placiti ducali, come vi erano chiamati i pubblici ufficiali locali, così anche « i vescovi potevano esservi convocati, ed in tal caso sedevano alla pari tra « gli altri giudici, che il duca chiamava a compiere tale funzione sovrana » (p. 100). Conclusione assai importante, come è chiaro, per la storia di quei secoli oscuri.

Colla vittoria dei Franchi si ebbe la generale sottomissione degli *Spoletini et Reatini* alla Chiesa Romana; non pare però che questo fatto « portasse « una sostanziale soluzione di continuità nella costituzione interna, che reg-« geva il ducato di Spoleto » (p. 104); il duca conservò quei diritti sovrani « che gli conferivano nel proprio territorio un carattere di indipendenza dal « potere regio », e nulla di sostanzialmente nuovo risulta « nei rapporti fra « l'autorità ordinaria (civile) e l'autorità ecclesiastica locale », mentre « la « figura del vescovo assume nella propria città la posizione di un pubblico uf-« ficiale, del quale l'autorità sovrana ordinaria si serve per il disbrigo di quei « negozi, che per la loro natura potevano richiedere l'intervento di un'altra « autorità accanto a quella ordinaria locale »; in modo da « attuare esatta-« mente quella collaborazione tra autorità laica e autorità ecclesiastica, sulla « quale i Capitolari ripetutamente insistono » (p.115 sg.). Un'evoluzione certamente c'è, ma nel senso che « sembra che si possa notare un rafforzamento « nei poteri statali, che tendono ad attenuare anche la più blanda autonomia « del vescovo nella costituzione cittadina » (p. 126). Colla fine del secolo IX le fonti scarseggiano sia riguardo alle città longobarde sia riguardo ai territori pontifici; forse il silenzio nasconde un sintomo di forte decadenza; è il feudalismo che comincia ad affermarsi fortemente. Ed è appunto per questa organizzazione feudale laica, la quale teneva praticamente mano in ogni potere civile e politico, che « per il secolo decimo non si può parlare di orga-« nizzazione del potere vescovile nelle nostre città » (p. 141).

Con ciò si spiega come, quando col secolo XI si incominciano (e solo allora) ad incontrare taluni privilegi concessi da imperatori e papi alle chiese vescovili e monasteri, « le concessioni presentano un carattere costante ed uni-« forme, che riassuntivamente può ritenersi prevalentemente patrimoniale » (p. 147), e « se si fa eccezione fosse soltanto per Foligno, non vanno oltre « alcune consuete concessioni immunitarie ed entro limiti ben ristretti » (p. 155). Abbiamo perciò una differenza sostanziale con quanto avvenne in molte città dell'Italia settentrionale. È vero che a cominciare dal secolo XI i vescovi ebbero il possesso di castelli con un dominio anche sugli abitanti di esso; ma giustamente ed acutamente osserva l'A., « quei poteri « sovrani che il vescovo esercitava sui castelli da lui posseduti, non avevano « la loro base nè erano la conseguenza delle concessioni di autorità potenziori. « Al contrario sembra che talvolta derivassero necessariamente dal possesso « stesso di un castello, e che si tramandavano quindi dall'uno all'altro pos-« sessore » (p. 175).

Quanto alle città, « il vescovo non ha mai avuto nè dal papa nè dall'im-« peratore concessioni e privilegi tali da conferire ad esso e alla sua chiesa

« alcuna signoria nella propria città, ma soltanto una indubbia posizione di « privilegio rispetto ai propri beni e possessi, e taluni diritti regali di natura finanziaria », tuttavia « acquistò nella città una certa posizione preminente « di carattere feudale, accanto a quei poteri che aveva conservati dai periodi « precedenti » (p. 192).

Questa è la tela di questo bello ed organico studio, che lumeggia punti tanto oscuri riguardo allo sviluppo delle città umbre. Segue un gruppo di documenti, in numero di 48, quasi tutti inediti, che vanno dal 963 al 1230.

P. P.

88. — B. CAPELLE, *L'origine antiadoptianiste de notre texte du Symbole de la Messe*, in *Recherches de Théologie ancienne et médiévale*, I, 1929, pp. 7-20.

Questo breve studio riguarda direttamente S. Paolino d'Aquileia. L'A. parla infatti del *Libellus sacrosyllabus* che Paolino scrisse, per invito di Alcuino, contro l'eresia degli adozianisti. « Dal 794 (concilio di Franco- « forte) al 796 (concilio di Cividale) Paolino si persuade che l'uso frequente « del simbolo è il mezzo migliore contro l'eresia. Nel 796 egli ne promulga « una redazione personale, che i suoi preti dovranno imparare a memoria. « Nel 798 (concilio di Aquisgrana) si giunge alle ultime conseguenze: non « soltanto i chierici ma tutto il popolo ne guadagnerà nel ripetere il Credo » (p. 18). Infatti dopo il concilio di Aquisgrana il simbolo fu introdotto nella liturgia della Messa, in conseguenza, come è molto probabile, del suggerimento di Paolino stesso (p. 13). Si avevano bensì versioni latine del simbolo niceno-costantinopolitano, ma Paolino ne fece una nuova, differente dalle precedenti, e fu questa appunto che divenne d'uso comune nella chiesa latina; e noi ancora l'adoperiamo. P. P.

89. — G. DES MAREZ, *Les « civitates » de la Belgique seconde et le début du mouvement urbain*, extrait du *Bulletin de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres, séance du 8 avril 1929*. Bruxelles, Lamertin, 1929, pp. 23.

È la relazione su un lavoro presentato per la stampa all'Accademia reale del Belgio sulle città della provincia ecclesiastica di Reims (Belgica secunda) dalla fine del III sino all'XI secolo. Il dissenso riguarda tutta l'impostazione dell'opera per ciò che attiene all'aspetto giuridico e all'aspetto economico-sociale del problema. Su quest'ultimo, sul quale a preferenza mi fermo per quanto sia naturalmente collegato col primo, l'A. della monografia esaminata sostiene: *a*) la persistenza del commercio e dell'industria fino al termine del sec. VII non soltanto nel sud ma anche nel nord della Gallia, persistenza che è il corollario logico del perdurare del diritto e delle istituzioni romane; *b*) la rottura col sistema economico dell'antichità causata dalla conquista del Mediterraneo fatta dagli arabi, e come conseguenza il ristagno economico e l'assenza delle città fino a quando si annuncia nel

secolo XI la rinascita urbana. Il relatore sostiene invece: *a*) che dopo la caduta dell'Impero la Gallia cessò di costituire un'unità: mentre la parte al sud della Senna rimase profondamente romana e continuò le tradizioni dell'economia romana, la parte al nord della Senna compresa tra questo fiume, il Reno e l'Oceano, fu messa a soqquadro dalle successive invasioni dai Visigoti ai Franchi, e nel 719 degli Arabi (su la colonizzazione franca ricordo che il Des Marez ha scritto un'opera unanimemente ritenuta definitiva), e dal quinto secolo si differenziò sempre più dal sud così dal punto di vista del diritto come da quello dell'economia, sostituendosi a quella urbana dell'antichità quella agricola; *b*) le lotte fra cristiani e mussulmani, Arabi e Franchi nel bacino occidentale del Mediterraneo (VII e VIII secolo) provocarono la dissoluzione soltanto delle città del Mezzogiorno, e sopratutto l'annientamento dei traffici di quelle delle Bocche del Rodano, e fecero sì che il centro di gravità commerciale si spostasse verso il nord, dove nel IX e X secolo si andarono costituendo veri e propri centri economici nelle zone più popolose, il bacino della Schelda e la vallata della Mosa a preferenza che nel boscoso Brabante e nell'incolta Toxandria: nelle quali zone l'economia del villaggio fu modificata gradatamente col sorgere di città, prima inesistenti nel senso economico della parola. Il Des Marez riprova che l'A. dello studio abbia attribuito poca importanza al formarsi del « suburbium » e lo abbia considerato separato dalla « civitas », e che abbia trascurato di dare il dovuto peso ai termini di « portus » e « emporium » con cui dalla fine del sec. VIII si presero a designare rispettivamente le città vescovili o no, e quelle di esclusivo traffico: espressioni, egli dice, testimonianti una notevole attività che avrà impulso ancor maggiore durante il regno di Carlo Magno. Se con questo riassunto son riuscito a riprodurre le linee del pensiero del Des Marez, non ho bisogno di spendere ulteriori parole per dimostrare il contrasto fra due grandi teorie: quella che sostiene e quella che nega che l'epoca carolingia abbia veduto coesistere coll'economia agricola la nascente economia urbana fatta di commercio già apprezzabile e di industria sviluppantesi dalla servitù agricola. Fin qui ho evitato di proposito ogni apprezzamento; a questo punto l'illustre Autore vorrà accettare che esprima un augurio diverso dalla conclusione della sua relazione. Mentre egli ha proposto che il lavoro esaminato sia non soltanto riveduto prima della eventuale stampa, ma modificato nelle direttive generali, penso che se una revisione potrà essere utile, sopratutto dopo le osservazioni fatte su di esso, delle quali nessuno studioso serio non può non tener conto, dovrebbe rimanere però l'impostazione generale, se è frutto di pensiero e di dottrina. Del che abbiamo la certezza non soltanto dalle parole lusinghiere del relatore, ma sopratutto dalla larghezza e dalla profondità della critica che egli vi ha dedicato. In altri termini, io spero che la critica si possa pronunziare su una quistione veramente fondamentale, avendo tutti gli elementi per un giudizio: e naturalmente il testo dell'opera, ora confutata attraverso parziali sebbene onestissimi riassunti.

A. S.

90. — Gino Luzzatto, *Sull'attendibilità di alcune statistiche economiche medievali*, in *Giornale degli economisti e Rivista di Statistica*, marzo 1929, pp. 15.

Data la scarsità delle fonti documentarie per la storia economica del Medioevo, è di importanza capitale stabilire il valore che può essere attribuito ai diari e alle cronache del tempo per ciò che attiene ai dati statistici in esse contenuti. Nella prima metà dell'Ottocento si prestò fede incondizionata ai cronisti; dagli ultimi decenni del secolo si cominciò a diffidarne, e alcuni grandi storici negarono ogni attendibilità alle loro cifre. Il Luzzatto ha posto il problema in termini giusti, ugualmente distanti cioè dagli eccessi di coloro che rifiutarono o accettarono in blocco. Dopo aver rivendicato agli uomini del medioevo la capacità di compilare statistiche, ed aver dimostrato anzi la necessità dei dirigenti la cosa pubblica di raccogliere elementi numerici sui quali impostare molte provvidenze di governo, sottopone a controllo i dati di Marin Sanudo, e conclude: « a nostro avviso « un uomo di governo di quei tempi poteva disporre di informazioni rela« tivamente esatte in materia di finanza, di esercito o di marina da guerra, « od anche di quei fatti della vita economica che sono sottoposti ad un più « rigido controllo da parte degli organi fiscali o militari; ma per altri fatti, « molti dei quali sfuggono anche ai giorni nostri ad una sicura rilevazione « statistica, egli non si trova in condizioni molto migliori di un privato « osservatore, e non può quindi pretendere che si accolgano con fiducia « le cifre troppo precise con cui egli vuole avvalorare una sua tesi politica. « Ma le parziali conferme che i dati statistici del Mocenigo trovano nei « documenti servono almeno a dimostrare che essi non sono affatto quel « prodotto di pura fantasia che i critici moderni han voluto vedervi, e che « nella quasi totale mancanza di notizie per una valutazione quantitativa « dell'economia medievale, essi costituiscono una fonte preziosa che si « potrà discutere e criticare, ma a cui non è prudente di rinunziare *a priori* ». Chi scrive queste notizie aderisce alle conclusioni del Luzzatto, e per la conoscenza, quale che sia, che ha delle cose fiorentine, crede di poter affermare che quanto l'illustre studioso ha scritto per il Sanudo vale anche per Giovanni Villani. A. S.

91. — H. Laurent, *Documents relatifs à la procédure en foires de Champagne et de Brie contre des débiteurs défaillants originaires de Malines*, in *Bulletin de la Commission des anciennes Lois et Ordonnances de Belgique*, XIII, 1929, pp. 1-86.

Sono 23 documenti dal 1278 al 1311, uno del 1325, uno del 1405, tratti dall'Archivio Civico di Malines, nei quali di continuo ricorrono nomi di compagnie e di mercanti italiani. Anche a questo solo titolo vanno segnalati agli studiosi del nostro paese: ma è da aggiungere che l'insieme delle carte pubblicate — lettere delle Guardie, brani di liti, costituzioni di procuratori, ecc. — reca un sostanziale contributo alla miglior conoscenza delle

famose fiere, nelle quali la mercatura e la banca italiana furono largamente rappresentate. Il Laurent annunzia imminente una monografia su questo argomento, basata in gran parte sui documenti malinesi pubblicati.

A. S.

92. — A. GRUNZWEIG, *La correspondance de la filiale brugeoise des Medici*, in *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, VI, 1928, pp. 725-740.

È un saggio della edizione completa, che l'A. annunzia prossima, di oltre 200 lettere della seconda metà del secolo XV, facenti parti del fondo « Me- « diceo avanti il Principato » dell'Archivio di Stato di Firenze. Sarà una pubblicazione di prim'ordine, non soltanto perchè si tratta dei Medici, famiglia di mercanti e di principi, che fondarono sulla loro ricchezza la potenza politica, ma anche perchè il Grunzweig, altrettanto buon conoscitore della storia del Belgio e dell'Italia, farà un'illustrazione completa del carteggio: le note apposte alle due lettere ora pubblicate, di Tommaso Portinari a Cosimo Medici, in data 6 e 19 febbraio 1458, ne dànno pieno affidamento.

A. S.

93. — A. E. SAYOUS, *Le commerce des européens à Tunis depuis le XII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e*. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1929, pp. 185.

Son notevoli i dati raccolti sulla quantità e la qualità dei traffici, e le informazioni sulla nazionalità dei mercanti; ma interessano ancora le notizie sulla organizzazione di quegli uomini di affari, ed i rilievi sui negozi giuridici da loro messi in essere. Nell'appendice sono trascritti 25 documenti dal 1073 al 1585, prevalentemente dei secoli XII e XIII.

A. S.

94. — E. LIBRINO, *Rapporti fra Pisani e Siciliani nel secolo XIV*, in *Archivio storico siciliano*, XLIX, 1929, pp. 179-215.

Il racconto delle vicende politiche della Sicilia occupa un posto eccessivo di fronte alle notizie dei rapporti fra pisani e insulani, che non sono molte ed hanno un'importanza assai limitata. Un gruppo veramente organico e nutrito di documenti riguardanti rappresaglie contro i pisani concesse alla società catalana dei Saforcea, ha permesso all'A. di stendere il miglior paragrafo del suo studio. L'attenzione del lettore è qui richiamata non soltanto dalle vicende della causa protrattasi dal 1345 al 1347 e conclusasi con la vittoria dei pisani, ma dal giuoco delle influenze economiche in Sicilia, sul quale si basò la lunga resistenza dei catalani.

A. S.

95. — V. VITALE, *Genovesi colonizzatori nel sec. XIII*, in *Giornale storico e letterario della Liguria*, V, 1929, pp. 1-9.

Si trascrive ed illustra un contratto del 21 agosto 1253 tra un proprietario di terre di Siracusa e una famiglia di genovesi, che egli trasporta nell'isola per bonificare i fondi. Da questo singolare documento l'A. prende occasione per riunire una quantità di notizie sui rapporti tra Genova e la Sicilia nel Dugento, particolarmente fermandosi sulla zona del siracusano che è stata, fino ad ora, la meno esplorata. A. S.

96. — A. SCHIAFFINI, *Il mercante genovese nel Medioevo e il suo linguaggio*. R. Università degli studi di Genova, 1929, pp. 28.

È noto che dei traffici dei genovesi non si hanno testimonianze nei vecchi libri di commercio, i quali, scarsi d'altronde dappertutto se si toglie l'eccezionale fondo dell'azienda Datini di Prato, mancano affatto a Genova. È risaputo anche che a tale mancanza supplisce largamente, per quella città, la meravigliosa raccolta delle imbreviature notarili, nella quale però se hanno attinto e possono attingere ancora gli storici del commercio e del diritto, non può trovare elementi il ricercatore della lingua mercantesca.

Per questo lo Schiaffini ha fatto oggetto del suo studio i versi dell'Anonimo dugentesco, il primo poeta genovese, che si ispirano al mare e alla navigazione ed esaltano il mercante dal cui ardire e dalla cui tenacia vennero la ricchezza e lo splendore della Patria. Le pagine di questo opuscolo, lette in occasione dell'inizio dell'anno accademico dell'Università di Genova, anticipano un più largo sviluppo del tema, che sarà fatto in un volume in corso di stampa. Sul lavoro definitivo riferirò più ampiamente, limitandomi qui a rilevare che l'originale argomento è del più grande interesse non soltanto per i cultori delle quistioni linguistiche, ma anche per gli storici del commercio, e che la trattazione si annunzia pari all'importanza del tema. A. S.

97. — A. SAPORI, *Un bilancio domestico a Firenze alla fine del Dugento*, in *La Bibliofilia*, 1928, pp. 16.

L'A. pubblica integralmente un « Quaderno di tutela » dal 1290 al 1295, illustra le singole voci dell'entrata e dell'uscita e le raccoglie in un rendiconto finanziario di fattura moderna. Le rendite sono costituite dagli affitti e dalla alienazione di immobili, e dai proventi di beni dati in uso; le spese son divise in spese di famiglia (e internamente per alimenti, indumenti, malattie, istruzione), imposte e tasse, manutenzione di immobili, spese legali, interessi passivi. Il singolare documento oltre che per il lato economico ha interesse anche per il volgare in cui è scritto: in senso largo vi si trovano riflessi per la storia politica, quando si pensi alle vicende fiorentine della fine del secolo XIII. L. S.

98. — A. SAPORI, *Per la storia dei prezzi a Pistoia*, in *Bullettino Storico pistoiese*, XXX, 1928, pp. 40.

L'A. ha trascritto il quaderno dei conti di Jacopo di Francesco Del Bene mandato da Firenze a Pistoia coll'ufficio di Capitano di custodia nel 1339. Vi si trovano registrate giorno per giorno, e in modo particolareggiato, le spese fatte per il capitano e per la sua famiglia durante tutto il tempo dell'ufficio, da mezzo luglio a mezzo novembre. L'A. ha scritto alcune pagine di prefazione, e ha ridotto in appendice le spese a unità di prezzo, formando diversi gruppi: generi di consumo, oggetti d'uso, prestazioni di opere, prestazioni di cose. Un manipolo così organico di dati giova alla storia dei prezzi e a quella del costume. L. S.

99. — *Mémoires de la Société Néophilologique de Helsingfors*, VIII, Helsinki, 1929; -8°, pp. 429.

Hugo Suolati, *Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im XIII. Jahrhundert* (p. 3-310); A. Wallensköld, *Lat. « ego » en ancien français* (p. 311-318); Emil Öhmann, *Die Deutschen Landernamen auf -ien* (p. 319-325); T. E. Karsten, *Sprachforschung und Siedlungsgeschichte* (p. 329-341); Pekka Katara, *Zu den Mittelniederdeutschen Plenarienhandschriften* (p. 343-385); Arthur Langfors, *Le sous-diacre, les deux femmes bavardes et le diable* (p. 389-408). — Versione del miracolo della Vergine detta di *Toledo*, contenuta nello *Speculum* di Vincenzo di Beauvais, per opera d'un frate predicatore (Bibl. Nation. Paris, fonds français 12483).

Inc. dopo un prologo, acefalo, di 10 vv.:

A Touleite, a cele cité
on faite est mainte iniquité.

fin.:

Damedix et Sainte Marie
nous gardent de leur plumerie.

Sono vv. 324.

Iris Roos, *Liste des travaux sur les langues et littératures romanes et germaniques non scandinaves publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande au cours des années 1925-1928* (p. 408 sgg.). E. L.

NOTIZIE

La Miscellanea di studi su Virgilio nel Medio Evo. — In occasione della terza riunione del Comitato Internazionale di Scienze Storiche, la Direzione degli *Studi Medievali*, riunitasi in Venezia il 7 maggio di quest'anno, presso il R. Istituto Veneto, deliberava di dedicare a Virgilio, nel suo natalizio due volte millesimo, un volume tutto riservato a studi sulla fortuna del poeta nel Medio Evo. Furono presi accordi con alcuni illustri stranieri presenti alla riunione del Comitato Storico perchè alla *Miscellanea*, che formerà il fasc. 2 del terzo volume degli *Studi*, non mancasse anche il carattere di un omaggio internazionale al poeta.

In esecuzione di quella deliberazione, la Casa editrice G. Chiantore ha diramato in questi giorni agli studiosi del Medio Evo e di Virgilio la seguente circolare dettata da V. Ussani:

Septemviri commentariis edendis qui inscribuntur « Studi Medievali » lectoribus omnibusque Vergili amatoribus s.

Iam adventantis anni Idibus Octobribus bis millesimus natalis dies Vergili numerabitur, qui infans in agresti fossa matris alvo editus, ut ferunt, quasi laetissima Phoebei nemoris arbor, ramis incrementisque felicibus totum terrae orbem obumbravit. Nulla enim gens est particeps vitae cultus humanioris quae Romanum Vergilium non admiratione et imitatione sit prosecuta, eius vitam fabellarum ambagibus delectationis plenissimis non adornaverit. Quae cum nemo ne mediocriter quidem doctus ignoret, procul dubio operae pretium facturi esse non videremur, si, nimii sermonis, in re tam communi et pervagata enarranda diutius immoraremur. Satis erit breviter enuntiare esse nobis in animo qui studia medii quod dicunt aevi provehere contendimus et enitimur, illo die volumen edere quo pateat qualis et quanta Vergili fama ac memoria sit illa aetate servata. Nam postquam anno millesimo octingentesimo nonagesimo sexto illud egregium Dominici Comparetti opus, cui index est *Virgilio nel medio evo*, prodiit iterum in lucem, plurima in notitiam hominum venerunt ex bibliothecarum deprompta thesauris, quae nos admonent illum omni doctrina eruditum virum et philologorum quot fuere apud nos

memoria nostra facile principem, non totam rem duobus illis laboriosis voluminibus esse complexum sed quasdam tantum primitias et libamenta paene infinitae inquisitionis et pervestigationis adtigisse.

Nec veremur, si hoc nobis Itali munus componendi atque edendi huius voluminis vindicamus, ne id doctis viris exterarum gentium insolentius et arrogantius fecisse videamur, cum Vergilius apud nos ortum habuerit, eumque semper venerati simus quasi nostrae gentis maximum Genium et domesticum Larem. Contra fore speramus ut omnes qui in haec studia diligenter incumbentes nonnihil novi se repperisse confidant vel de mutationibus et vicibus quae aevo medio Vergilium ipsum exceperint, vel de interpretationibus carminum eius quae illa aetate sint ortae, ii liberales et benefici velint copias suas communicare nobiscum, ut propositum nostrum successus consequatur et foliis, ut ita dicamus, undique decerptis sertum quoddam intexatur insigne quo tanti Musarum alumni sanctum caput una decoremus.

Nostrorum igitur commentariorum lectores, nostrates et peregrinos, et Vergili amatores ad quos hic nuntius perveniet, huius non spernendi instituti nostri socios sumere optamus omnesque vehementer etiam atque etiam rogamus ut ante Kal. Aug. proximi anni ad bibliopolam nostrum (1) mittere velint commentationes ad hanc rem pertinentes cum Latino tum Italico vel Francogallico vel Hispanico vel Catalano vel Lusitano vel Rumanico sermone conscriptas tum denique Germanico aut Anglico, quas nos gratissimo laetissimoque animo accipiemus atque eo volumine quod supra diximus comprehensas foras dabimus illo vere festo die Iduum Octobrium quo primum tam multis ante saeculis tantum sidus, non sine aliquo divino numine Italiae additum caelo, populis et nationibus totius terrarum orbis adfulsit.

D. Kal. Nov., A. D. MDCCCCXXVIIII

ab Urbe condita MMDCLXXXII
a Fascibus restitutis VIII
a Vergilio nato MDCCCCLXXXXVIIII.

Augusta Taurinorum.

VINCENTIUS CRESCINI – PHILIPPUS ERMINI – PETRUS FEDELE – PETRUS SILVERIUS LEICHT – AETIUS LEVI – ALOISIUS SUTTINA – VINCENTIUS USSANI.

(1) Casa editrice G. Chiantore (Studi medievali) - Via Vittorio Amedeo II, 18 - Torino (103).

33

† Pietro Egidi. — L'illustre cultore di studî storici del medio evo italiano e romano, il 1° agosto scorso, in Courmayeur, è improvvisamente scomparso, nel pieno della sua instancabile operosità. Era nato il 6 dicembre 1872 in Viterbo, e della bella città, così celebre per i suoi monumenti e per la sua storia, pareva avesse sempre dinanzi agli occhi l'immagine. Intelligenza perspicua e sottile, spirito agile e arguto, aveva affinato le doti naturali dell'ingegno alla scuola d'Ernesto Monaci nell'Università di Roma, e presso l'Istituto Storico Italiano e la Reale Società Romana di Storia Patria aveva compiuto la severa educazione scientifica. Dopo aver insegnato pochi anni nelle scuole medie, ottenne per concorso la cattedra di Storia moderna nell'Università di Messina, per passare poi in quella di Torino, ove insegnava tuttora. Delle sue numerose pubblicazioni e de' suoi scritti di acuta ricerca storica indichiamo i più noti: *Intorno all'esercito del comune di Roma nella prima metà del secolo XIV*, Viterbo, 1897; *Notizie intorno all'abbazia sublacense nel medio evo*, Roma, 1904; *Per la vita di Francesco Baroncelli primo console e secondo tribuno dei Romani*, Napoli, 1908; *La politica del Regno di Napoli negli ultimi mesi dell'anno 1480*, in *Arch. st. nap.*, 1910; *Carlo I d'Angiò e l'abbazia di S. Maria della Vittoria presso Scurcola*, in *Arch. st. nap.*, 1910; *La colonia saracena di Lucera*, ivi, 1912; *Ricerche intorno alla popolazione dell'Italia meridionale sulla fine del sec. XIII e sul principio del XIV*, Lucca, 1920; *Relazioni delle cronache viterbesi del secolo XV*, Roma, 1901; *Statuti della provincia romana* (in collab.), Roma, 1910; *Necrologi e libri affini della provincia romana* (Istituto st. it.), Roma, 1908-1914; *La storia medioevale* (Guide bibliografiche), Roma, Fondazione Leonardo, 1922.

Pietro Egidi ebbe un alto concetto della storia e della sua efficacia nella civiltà e comprese, meglio che molti altri, la continuazione del carattere cosmopolita di Roma nel medio evo. Sembrava che il suo ingegno penetrante e squisito indagatore non avesse posa finchè dal documento non avesse tratto tutto quello che nascondeva ai profani. Ciò egli definì richiamare in vita il documento; e in una tale arte niuno fu più abile di lui. Seppe cogliere affinità, rilevare analogie, scrutare negl'intendimenti espressi, perchè il fatto balzasse fuori nella sua schietta veracità. La morte ha troncato un nobile lavoro; e del sagace e coltissimo medievalista non resta agli amici e ai discepoli che l'affettuosa memoria. F. E.

4 Novembre 1929 - VIII.

Vincenzo Bona, Tipografo - Torino (16058) Luigi Suttina, *Direttore responsabile.*

INDICE DEL VOLUME II

MEMORIE

ANEDDOTI

TAVOLE

VIRTUTE DUCE
COMITE FORTUNA